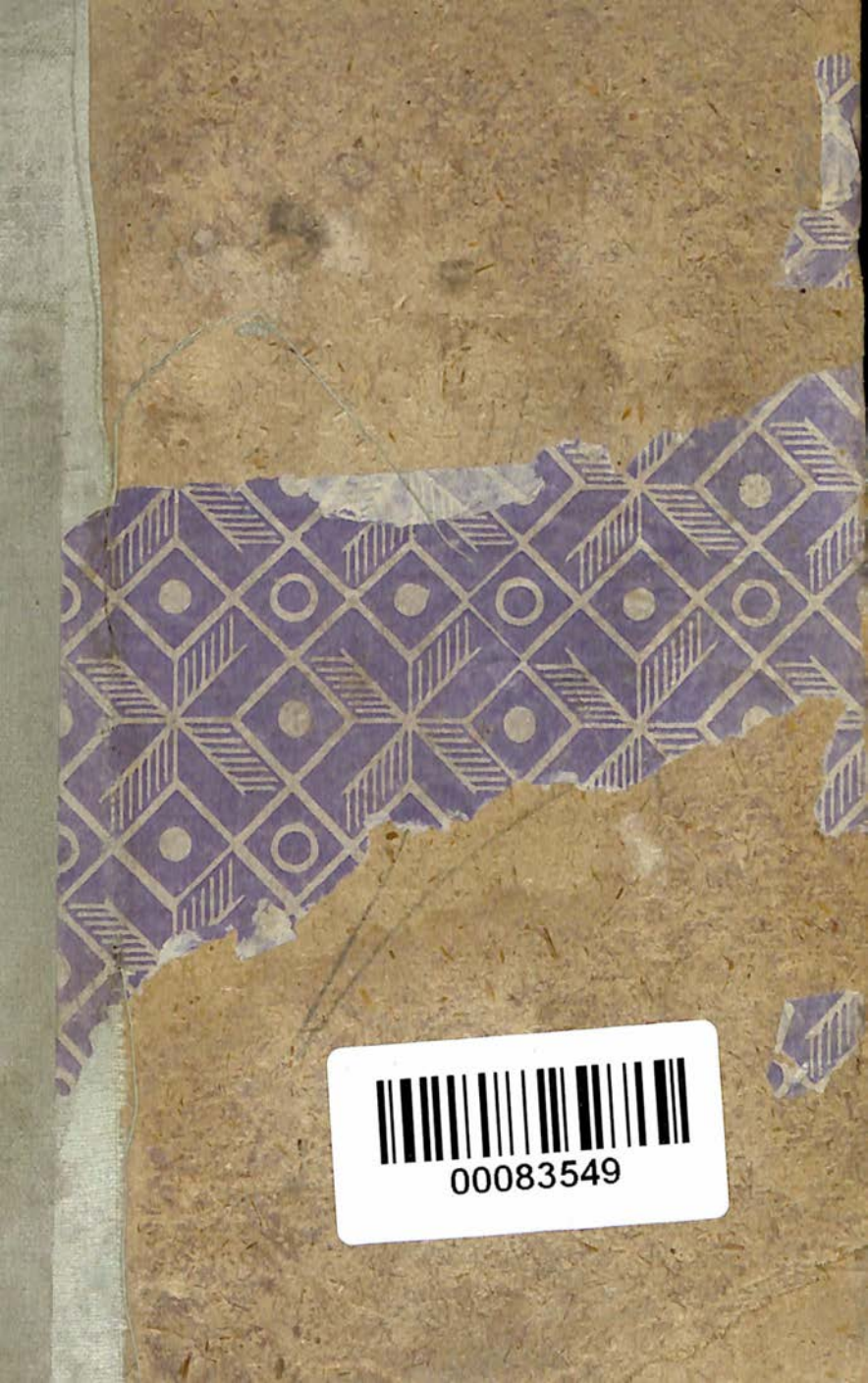

00083549

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

SIX MOIS

EN RUSSIE.

Ouvrages du même Auteur:

Louis IX, tragédie en cinq actes, in-8°. . . . . 3 fr.
Le Maire du Palais, tragédie, in-8°. . . . . 4 fr.
Fiesque, tragédie, in-8°. . . . . 4 fr.
Marie de Brabant, poème en six chants, 3° édit., gr. in-18, avec fig. et vignette. . . . . 4 fr.

SIX MOIS

EN RUSSIE.

83549

LETTRES ÉCRITES A M. X.-B. SAINTINES,

EN 1826,

A l'époque du Couronnement de S. M. l'Empereur;

PAR M. ANCELOT,

Forsan et hæc olim meminisse juvabit!

VIRG., *Æneid.*

PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*;

PONTHIEU et Cie, Palais-Royal.

St-Pétersbourg. Wm GRAEFF. | *Riga*. C.-H.-F. HARTMAN.

M DCCC XXVII.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

AVANT-PROPOS.

Les Lettres que je publie aujourd'hui n'avaient point d'abord été destinées à subir l'épreuve dangereuse de l'impression ; et, en me décidant à livrer au public ces confidences de l'amitié, je lui aurais certainement épargné l'ennui d'un avant-propos, s'il ne m'avait paru nécessaire d'expliquer ma position en Russie, et de rétablir les faits étrangement défigurés par certains journaux qui, malgré mon obscurité, n'ont pas dédaigné de s'occuper de mon voyage. Dans leur bienveillance habituelle, quelques-unes de ces

petites feuilles m'ont prodigué les noms de rimeur d'ambassade, de poète salarié; que, sais-je? il n'est point d'épithète injurieuse qui m'ait été épargnée : dès longtems je suis accoutumé à ce prix de mes travaux, et je me résigne; mais il m'importe de fixer l'opinion des honnêtes gens sur l'indépendance de ma situation dans les contrées que je viens de parcourir.

Désireux de visiter un pays nouveau pour moi, j'ai choisi l'époque où la haute mission confiée à M. le duc de Raguse, devait, en m'offrant les moyens de contempler d'imposantes et curieuses cérémonies, rendre mon voyage et plus agréable et plus intéressant. M. le Maréchal ne m'a point refusé à Moscou la bienveillance

affectueuse qu'il m'accorde à Paris, et j'en ai profité avec reconnaissance; mais je ne faisais point partie de son ambassade. Aucun titre, aucune fonction ne m'imposaient les moindres devoirs : voyageur obscur et libre, j'ai observé et j'ai communiqué à mon meilleur ami le résultat de mes observations. Inconnues aux divers membres de l'ambassade, elles n'appartiennent qu'à moi; seul j'en suis responsable; ce sont les remarques d'un voyageur étranger que rien ne liait, qui raconte ce qu'il a vu, ou ce qu'il a cru voir, dont aucune entrave n'enchaînait la pensée, et qui, s'il a commis quelques erreurs, s'est du moins trompé de bonne foi.

Ceci bien expliqué et bien entendu, je confie mon livre à l'indulgence du public, et je m'abandonne aux outrages qui sans doute me sont encore réservés.

ERRATA.

Page 195, *ligne* 6e, *au lieu de :* Non moins assidus que ceux prodigués aux demoiselles nobles ; *lisez :* Non moins assidus que ceux *qui sont* prodigués.

Page 217, *ligne* 17e, *au lieu de* M. Dor, *lisez :* M. Daw.

Nota. Le lecteur remarquera peut-être que, dans le cours de cet ouvrage, le mot *oukase* est employé tantôt au masculin, tantôt au féminin. Le genre de ce mot, en français, n'est point encore déterminé, et quelques hommes instruits que j'ai consultés à Pétersbourg n'ont pu fixer mes incertitudes. Je me suis donc servi des deux genres indistinctement ; le lecteur choisira. Je n'ai point écrit *ukase*, mais *oukase*, parce que c'est ainsi que ce mot doit être prononcé.

SIX MOIS

EN RUSSIE.

Lettre Première.

Gelnhausen, 26 avril 1826.

Mon cher Xavier, au moment de partir pour ces lointaines contrées où m'entraîne le désir de voir des peuples nouveaux, d'étudier des mœurs nouvelles, d'assister à d'imposantes cérémonies, de demander quelques inspirations à des pays qui me sont inconnus, j'ai promis de te rendre compte de mes sensations, de te communiquer les observations qu'il me sera possible de faire durant mon séjour, de te raconter enfin les faits

que je pourrai recueillir dans ces régions sillonnées par tant de victoires et par tant de désastres. Cette tâche me sera bien douce à remplir. Peu de mois se sont écoulés, tu t'en souviens, depuis l'époque où, parcourant ensemble les côtes de la Normandie, nous rêvions de plus longs voyages; j'étais loin de penser alors que bientôt je t'écrirais des bords de la Newa; mais puisque les jouissances de l'homme ne sauraient être complètes, puisqu'il m'a fallu renoncer à l'espoir de t'avoir pour compagnon, je promènerai du moins ton imagination dans ces lieux que j'aurais aimé à visiter avec toi.

Je pensais, mon ami, que je ne pourrais t'écrire que de Gotha; mais un léger accident arrivé à ma voiture me contraint à m'arrêter une heure dans une vieille ville située sur une hauteur, et qui, dans les tems reculés, a dû être une place forte, car pour y pénétrer on passe sous une porte basse flanquée de bastions, et l'œil est attristé par des fortifications en ruines. Je n'ai pu obtenir

aucun renseignement sur l'histoire de cette cité, où l'indigence semble aujourd'hui avoir élu son domicile; mais j'ai trouvé là un homme dont la position me paraît assez intéressante pour que je lui consacre un souvenir.

En descendant à la poste, j'avais été frappé de la figure noble et imposante du vaguemestre. Sous un costume plus que négligé, il conservait une démarche et une tournure qui contrastaient avec la saleté de ses vêtemens; une belle barbe rousse descendait sur sa poitrine; un épais bonnet de loutre couvrait son front; et au moment où il dételait les chevaux, et où j'allais prononcer tant bien que mal quelques phrases allemandes, j'ai été surpris de l'entendre s'exprimer en très-bon français. Alors j'ai entamé avec lui une conversation qu'il semblait heureux de prolonger; il m'a raconté son histoire, et je la consigne ici.

Cet homme est né en Pologne; il passa fort jeune au service de la France, et il était brigadier dans les lanciers polonais de la garde. Après

les désastres de 1812, 1813 et 1814, il fut du petit nombre des hommes dévoués qui suivirent Napoléon à l'île d'Elbe ; il revit la France avec lui en 1815, et quand les voiles anglaises eurent emporté son général vers le brûlant exil où l'attendait la mort, ce soldat d'un conquérant détacha de sa poitrine les deux croix qu'il avait payées de son sang ; il vint s'ensevelir dans une obscure ville de l'Allemagne, où il obtint le modeste emploi qu'il exerce encore aujourd'hui. Il n'a pas voulu retourner dans cette Pologne qui l'a vu naître, et dont il pleure l'asservissement ; une grande révolution politique l'a forcé de quitter le pays qu'il avait adopté ; ainsi placé entre ses deux patries, renonçant à l'espoir d'un avenir meilleur, sans pourtant maudire sa destinée présente, il laisse couler sa vie, qu'embellissent quelquefois encore de glorieux souvenirs.

L'aspect de ce philosophe-pratique m'a vivement ému, mon cher Xavier : par suite des grands événemens dont nous fûmes les témoins,

combien d'hommes n'ont-ils pas été, comme ce Polonais, jetés brusquement hors de la sphère où les avait placés le sort, où des affections et des habitudes les retenaient! Heureux cent fois ceux qui, comme lui, ont eu assez de force pour se créer et supporter une nouvelle existence! plus heureux encore ceux qui sont nés dans ces tems paisibles que l'histoire ne recommande pas à l'étonnement de la postérité!

Lettre Deuxième.

Gotha, 27 avril.

Me voilà maintenant, mon cher Xavier, dans un pays que d'imposans souvenirs rendront à jamais célèbre ; il n'est pas une ville, il n'est pas un hameau que des victoires ou des défaites ne recommandent à mon attention. Je t'écris en ce moment dans une chambre qu'une simple cloison sépare de la chambre où coucha Napoléon lorsque, après la funeste bataille de Leipsick, il précédait en France ses aigles vaincues. Quelles pensées ont dû l'assaillir durant la nuit passée dans cette ville dont le seul aspect lui rappelait le tems où, s'environnant de tous les prestiges de la puissance, il dictait la paix aux rois soumis qu'il forçait d'assister à ses fêtes ! Là, sans doute, a commencé pour lui cette terrible expiation qui

devait s'achever sur le rocher de Sainte-Hélène. Je prévois, mon ami, que pendant ma route j'aurai souvent à t'entretenir de cet Hercule des tems modernes; en pourrait-il être autrement? partout ici sa mémoire est vivante, et si son nom n'a point d'écho dans les cœurs, le bruit de sa gloire a tellement ébranlé les imaginations, la longue agonie qu'on appela son exil fut si cruelle, que ces peuples, long-tems opprimés, ne prononcent aujourd'hui qu'avec respect ce nom qui naguère était dans leur bouche le cri de ralliement de la haine.

Je regrette qu'il ne me soit pas possible de m'arrêter à Weimar; c'est là qu'habite le célèbre Goëthe, et j'aurais un grand plaisir à visiter ce *Nestor* de la littérature allemande. Tu n'as point oublié, mon cher Xavier, l'impression que produisirent sur nous, quand nous les lûmes ensemble, ces compositions gigantesques jugées si sévèrement dans une séance solennelle de l'Académie française. Certes, *Goëtz de Berlichingen*, tableau

énergique et vaste des mœurs de tout un siècle, ne paraîtra jamais un ouvrage méprisable aux hommes qui, sans secouer le joug des règles imposées par la raison et le goût, cherchent pourtant à s'affranchir des préjugés de l'école. Moins avare de tems à mon retour, peut-être pourrai-je jouir de la conversation de cet illustre écrivain, et lui prouver qu'en France aujourd'hui le besoin de s'instruire a triomphé des vieilles préventions, et qu'enfin des esprits sages ont abaissé la barrière qui semblait séparer à jamais les deux littératures.

Il faut que je te quitte, mon ami ; j'entends le cor du postillon ; adieu. Je te donne maintenant rendez-vous à Leipsick.

Lettre Troisième.

Leipsick, 29 avril.

Je viens d'écrire pour toi, et je confie à ton indulgente amitié quelques vers que j'ai composés pendant la nuit, sur le champ de bataille de Lutzen, dans ces vastes plaines où tomba Gustave-Adolphe, et où la victoire reconnut et suivit une fois encore le conquérant qui l'avait si long-tems enchaînée.

LE CHAMP DE BATAILLE DE LUTZEN.

J'ai vu s'éteindre au loin les feux mourans du jour;
Glissant à travers le nuage,
Des peupliers, épars dans les prés d'alentour,
Un rayon de la lune argente le feuillage;
Tout dort! mais des héros, couchés sous ces sillons,
L'immortel souvenir veille dans ma mémoire;
Car en ces champs, foulés par tant de bataillons,

Il n'est pas un écho qui ne parle de gloire !
Lutzen est là ! Je vois son modeste clocher
Qui tinta tant de fois pour tant de funérailles :
A mes rêves sanglans qui pourrait m'arracher ?
N'ai-je pas entendu le signal des batailles ?
Le tambour bat la charge autour de ces murailles,
Le fer frappe le fer, l'acier brise l'acier,
L'air frémit, le mousquet s'enflamme, et du guerrier
Le plomb court, en sifflant, déchirer les entrailles.

Non ! tout est calme aux champs, tout repose au hameau :
Je n'entends près de moi que le cri du corbeau :
Son vol pesant s'abat, son aile se reploie,
Et cet oiseau des morts, perché sur un tombeau,
Semble au marbre muet redemander sa proie !
Je m'approche !... Aux lueurs du nocturne flambeau,
Je lis : « Gustaphe-Adolphe est là, sous cette pierre !
» Pour ce héros, cher à l'humanité,
» Priez, passant ! De la prière
» Il a conquis la liberté ! (1) »

J'ai salué ta pierre sépulcrale ;
Mais je m'éloigne, ombre royale,
Pardonne ! Dans ces champs où tomba ta valeur,

(1) Traduction de l'épitaphe allemande de Gustave-Adolphe.

Sous ces murs dont la paix relève les décombres,
D'un voyageur français la pieuse douleur
Cherche d'autres tombeaux, évoque d'autres ombres!

Ici d'un conquérant, pour la dernière fois,
La victoire indécise a reconnu la voix;
Ici de nos soldats la vaillance inutile
A cueilli dans le sang une palme stérile!
Avançons!... Un guerrier, l'honneur de nos drapeaux,
A trouvé sur ce tertre un glorieux repos :
Le jour fuyait! La nuit jetait son voile sombre
Sur ces champs reconquis où nos soldats armés,
Près des feux du bivouac dans la plaine allumés,
D'un coup-d'œil inquiet interrogeaient leur nombre :
Bessières, qu'épargna vingt ans le plomb fatal,
A travers un double cristal
Plongeait un long regard, et sa vue attentive
Observait des vaincus la marche fugitive;
Un boulet égaré, dans son vol incertain,
Le frappe!... Il ne vit plus qu'aux pages de l'histoire!
Ne pleurons pas sur son destin,
Il est mort après la victoire!

Et toi (1), fils des neuf sœurs, pourrais-je t'oublier?

(1) M. Barjaud, fameux, dès son début dans la carrière poétique, par

La France est en péril, tu pars, rien ne t'arrête ;
Poursuivant un double laurier,
Tu veux que la patrie enlace sur ta tête
La palme du poète à celle du guerrier !
Mais de ton noble cœur l'espérance est trompée :
Ton nom ne vivra pas dans un long souvenir,
Et la mort, en brisant ta lyre et ton épée,
Te dérobe un double avenir !

Vous tous, dont la victoire ensevelit les restes
Auprès de vos mousquets brisés,
Sous ces tertres épars, dans ces sillons funestes,
Du sang des nations tant de fois arrosés,
Soldats, dormez en paix ! Le guerrier qui vous pleure
Porta souvent envie à votre dernière heure ;
Quand le bronze à Lutzen arrêta votre essor,
Vous ne soupçonniez pas nos misères futures,
Vous tombiez ! mais la France était debout encor;
Vos lauriers couvraient ses blessures !
Le Rhin, réfléchissant l'acier de vos armures,
Sous vos pas belliqueux s'abaissait, et ses flots
Berçaient avec respect l'ombre de vos drapeaux !
Soldats, dormez en paix !... Et toi, dont le génie

---

quelques odes et des fragmens d'un poème épique, dont Charlemagne était le héros.

De revers en revers, de combats en combats,
Prolongea, sur un sol disputé pas à pas,
D'un pouvoir expirant la terrible agonie,
Toi, qui fus un grand homme avant que d'être un roi,
Fier conquérant, couronné par la guerre,
Qui, pouvant être un jour l'idole de la terre,
Aimas mieux en être l'effroi!
Ici ton souvenir grandit autour de moi;
Ton règne lassera le burin de l'histoire;
Tout dans ces lieux sanglans a gardé ta mémoire,
Et l'obscur laboureur y parle encor de toi!

Oui, de ta gloire aventurière,
Du long récit de tes exploits,
Les murs de son humble chaumière
Retentiront plus d'une fois:
Car le boulet qui les décore
A jamais y grava ton nom,
Et l'écho s'épouvante encore
A ce seul mot: Napoléon!

Mais hélas! moins heureux que ce peuple de braves,
Du sommeil des héros dans ces champs endormi,
Tu tombas sans mourir! et tu vis des esclaves
Accueillir tes revers d'un regard ennemi,
Dès que tu n'eus plus d'or pour forger leurs entraves!

Ah ! contre les fureurs de ces lâches mortels,
Dont l'encens corrompu chercha d'autres autels,
Que ton humble cercueil du moins soit un refuge !
Guidant nos étendards au chemin de l'honneur,
Tu nous donnas la gloire à défaut du bonheur ;
Nous t'avons obéi !... que l'avenir te juge !

Quand ton sceptre pesait sur le monde asservi,
Quand la France tremblait, ma lyre inexorable
D'un silence obstiné peut-être eût poursuivi
De ton pouvoir sans frein la majesté coupable :
Mais tu connus l'exil et sa longue douleur,
Mais la mort t'a frappé sur un rocher sauvage ;
Je te plains, et ma lyre adresse un libre hommage
A la majesté du malheur !

Lettre Quatrième.

Leipsick, 29 avril.

En arrivant à Leipsick, je suis assez heureux pour que la foire de Pâques, la plus belle des foires annuelles qui se tiennent dans ce bazar de l'Europe, ne soit pas encore terminée. La réunion de tous ces commerçans, différant entr'eux de physionomie, de costume et de langage; l'innombrable quantité de boutiques élevées sur les places; la profusion des spectacles forains; l'activité de ces hommes que l'appât du gain attire de si loin, offrent un tableau piquant et animé, dont les juifs polonais, avec leur barbe pointue, leur longue robe et leur bonnet, composent la partie la plus pittoresque. On évalue à 80 millions de francs le montant des affaires qui se traitent durant cette foire, et les livres qui s'y ven-

dent sont compris dans cette évaluation que je crois exagérée pour une somme de 2 millions à peu près.

Autour de la ville règne une jolie promenade qu'un rayon de soleil a permis de fréquenter aujourd'hui, et qui, par l'étonnante variété des individus qu'on y rencontrait, semblait être un abrégé de l'Europe. On m'a conduit dans les délicieux jardins de M. Reichenbach, situés sur les bords de l'Elster; là, mon ami, j'ai été ramené vers de pénibles souvenirs. C'est en voulant traverser ces jardins pour gagner la grande route de Weissenfels, que Poniatowski, blessé et épuisé de fatigue, tomba de son cheval dans l'étroite mais profonde rivière qui les borde; j'ai vu la place où son cadavre a été retrouvé : là, deux monumens furent élevés à sa mémoire; le plus remarquable a été érigé par un Polonais, avec cette inscription : *Miles popularis, hoc monumentum duci populari, lacrymis irrigatum erexit.* Le nom du fondateur était gravé sur la pierre

au-dessous de l'inscription ; mais il a été effacé ; je n'ai pu savoir ni pour quel motif, ni par quel ordre ! On n'a pas du moins fait disparaître les noms polonais qui attestent la douleur religieuse des compatriotes de Poniatowski, et qui couvrent cette tombe où manque sa cendre.

Je suis monté à l'Observatoire, d'où l'on plane sur toute la ville et sur les vastes champs qui l'environnent ; un homme préposé à la garde de cette tour nous a développé le plan de la bataille de Leipsick ; il nous a montré les différens points où se trouvaient les divers corps et les principaux chefs des armées ; il a même hasardé, sur les fautes commises dans cette fatale journée, des réflexions stratégiques dont je ne saurais apprécier la justesse, mais que son air d'importance et sa gravité rendaient fort plaisantes dans sa bouche. Nous étions placés dans un belvéder où, pendant la bataille, le roi de Saxe s'était retiré avec toute sa famille : fidèle à son alliance avec la France, il contemplait du haut de cette

tour les jeux sanglans dont son empire était le théâtre, et pouvait devenir le prix. Quel spectacle que celui de ce monarque entouré de ses enfans, agité par la crainte ou par l'espérance, observant avec une douloureuse anxiété tous les caprices de la victoire, et assistant peut-être aux funérailles de sa royauté! A chaque pas, mon ami, je retrouve dans ces campagnes, aujourd'hui si paisibles, les traces des hautes leçons qu'y sema le passé, et qui sans doute seront perdues pour l'avenir.

Hier on représentait sur le théâtre de Leipsick le *Don Carlos* de Schiller; mais je suis arrivé trop tard pour assister à la représentation. Tu comprends mon regret; il est d'autant plus vif que je ne rencontrerai plus l'occasion de juger l'effet scénique de ce grand tableau dramatique, car la censure prussienne, timide comme toutes les tyrannies, redoute le marquis de Posa, et a interdit cet ouvrage aux théâtres de Berlin. La salle de Leipsick est un monument d'une archi-

tecture élégante, élevé au milieu d'une place plantée d'arbres; l'intérieur est éclairé comme le sont toutes les salles d'Italie, c'est-à-dire que la lumière se porte sur le théâtre, et que les loges sont plongées dans une obscurité qui permet à peine d'apercevoir les spectateurs. Cet usage est favorable à l'illusion théâtrale, mais je doute que la coquetterie des Parisiennes s'en accommodât. Il paraît qu'en Allemagne on va au spectacle pour voir plutôt que pour être vu. J'ai entendu-là une comédie en trois actes qui m'a paru ne mériter ni blâme ni éloge; c'est tout simplement un drame médiocre où s'agitent des personnages de convention dans une action d'un faible intérêt : faisons donc comme le public, n'en parlons pas.

Adieu, cher Xavier; ma première lettre sera probablement datée de Berlin.

Lettre Cinquième.

Berlin, mai 1826.

Me voici arrivé sans accident à Berlin, et je commence à croire que j'entrerai dans Pétersbourg sans avoir à te raconter la plus petite catastrophe : probablement même tu échapperas aux brigands obligés. Que veux-tu? il faut prendre ton parti, et te contenter de la vérité; je ne suis pas encore allé assez loin pour avoir acquis le droit de mentir.

Je n'ai pu consacrer que trois jours à cette grande et belle capitale, et tu n'attends pas sans doute que je te donne une description détaillée d'une ville si connue; je n'en ai ni le tems ni les moyens; je me bornerai donc à rappeler le plus brièvement possible les objets qui ont le plus particulièrement attiré mon attention. J'ai

retrouvé à Berlin, leur patrie, MM. Mayer-Beer et Michel Beer, que j'avais connus à Paris; ces deux frères, comblés de tous les dons de la fortune, pouvaient, comme tant d'autres, traîner en Europe leur fastueuse inutilité; ils ont préféré l'étude à de bruyans plaisirs, et les Muses, auxquelles ils ont demandé des distractions, leur ont donné la gloire. L'Allemagne, l'Italie et la France ont applaudi tour à tour aux savans et harmonieux accords du premier, et le second jouit dans sa patrie d'une juste célébrité qu'il doit à des tragédies représentées avec un grand succès sur les divers théâtres de l'Allemagne. Je voudrais que son *Paria* et sa *Clytemnestre* fussent traduits en français; il serait piquant de comparer ces ouvrages à ceux de Casimir Delavigne et de Soumet, et l'art ne pourrait que gagner beaucoup à un rapprochement entre ces pièces composées dans un système si différent. Accueilli à Berlin par mes deux aimables confrères en Apollon, je me suis abandonné à leur

amitié hospitalière, et ils ont promené ma curiosité dans toute la ville. J'ai admiré ces vastes et belles rues bordées de maisons régulières; cette place de Guillaume, que semblent protéger les statues en marbre des cinq grands capitaines de la guerre de sept ans, Schwerin, Seidlitz, Keith, Winkerfeldt et Ziethen; le château du roi, d'où l'œil peut parcourir dans toute sa longueur l'allée des tilleuls bornée par la porte de Brandebourg, qui soutient dans les airs le magnifique quadrige que la victoire avait enlevé à Berlin et que la victoire lui a rendu; l'arsenal, où des trophées de la guerre de 1814 ont affligé mes regards; l'église Saint-Nicolas, où se fait remarquer le monument de Puffendorff, la manufacture de porcelaines, si inférieure à notre manufacture de Sèvres, mais digne pourtant de notre attention par le fini des fleurs peintes qui décorent la vaisselle qu'elle fabrique; enfin l'atelier du professeur Rauch, le plus célèbre statuaire de l'Allemagne. Au milieu des nombreux

ouvrages qui paraient cet atelier, j'ai trouvé une statue colossale en bronze du général Blucher; ce vieux guerrier est représenté foulant aux pieds un canon, et l'artiste a voulu par là rendre hommage à la dernière victoire de ce général, qui assura la paix de l'Europe. L'expression de la tête, la hardiesse de la pose ont droit à nos éloges; mais les connaisseurs désireraient peut-être un dessin plus correct et plus sévère. Ce monument doit être élevé sur une place le 18 juin prochain, jour anniversaire de la bataille de Waterloo. Je me félicite beaucoup, mon ami, de ne pas assister à cette fête nationale pour les Prussiens, mais si pénible à l'ame d'un Français. J'ai visité les théâtres, et j'ai eu le chagrin de ne voir au théâtre royal qu'une traduction de *Lord Davenant*, drame déja imité de l'allemand par les auteurs français : cette nouvelle contre-épreuve n'a pas produit un grand effet sur les spectateurs. Au théâtre de la Kœnigstadt, j'ai entendu la délicieuse voix de ma-

demoiselle Zontag, dont vous applaudirez bientôt à Paris la charmante figure, l'excellente méthode et le précoce talent. Une salle de concert qui communique à la salle de l'Opéra est peut-être la plus vaste et la plus belle qui soit en Europe; elle est ornée de peintures à fresque représentant des sujets tirés des tragédies les plus remarquables léguées par les siècles à l'admiration de la postérité; mais là j'ai eu à gémir du fanatique préjugé qui a exclu de cette réunion les chefs-d'œuvre de notre scène. Les hautes conceptions d'Eschyle, de Shakespeare, de Calderon, de Lopez de Vega, de Schiller et de Goëthe décorent les murailles et les plafonds de ce sanctuaire des arts, pourquoi Corneille, Racine et Voltaire en sont-ils bannis? Horace, Athalie et Brutus seraient-ils déplacés au milieu de ces héros tragiques auxquels un savant pinceau a donné une nouvelle vie? Et si cette proscription vous est commandée par votre mépris pour ces génies qui furent aussi

créateurs, quoi que vous en disiez, pourquoi traduisez-vous leurs ouvrages? N'est-il pas tems enfin que ces préventions d'école disparaissent? la France donne aujourd'hui l'exemple d'une impartialité avantageuse aux progrès de l'art, et elle a droit de réclamer pour ses grands écrivains la justice qu'elle ne refuse pas aux vôtres.

Aujourd'hui, mon cher Xavier, j'ai dîné chez MM. Beer, qui habitent une maison délicieuse située dans le parc, à la porte de Berlin, et sur les bords de la Sprée; ils avaient réuni quelques hommes de lettres et quelques artistes distingués. Au nombre des premiers étaient M. Schall, auteur de plusieurs comédies qui jouissent en Allemagne d'une réputation qu'on dit méritée, et M. Holtei, qui a naturalisé le vaudeville dans sa patrie. On accorde de grands éloges à l'élégante facilité, à la fécondité ingénieuse de cet aimable écrivain, qu'on a surnommé le *Scribe* de l'Allemagne. Je ne connais point assez la belle langue dans laquelle il écrit pour appré-

cier jusqu'à quel point ses ouvrages justifient ce surnom flatteur ; mais il s'exprime en français avec beaucoup d'aisance, et sa conversation vive, animée et spirituelle m'autorise à penser qu'il n'y a rien d'exagéré dans cette louangeuse assimilation. Parmi les hommes de lettres qui assistaient à ce repas, j'en ai distingué un qu'assiégeaient les égards, les prévenances de tous les autres; et tandis que mon compagnon de voyage, étranger aux secrets du métier, s'épuisait en conjectures sur le genre de compositions que produisait cet écrivain à qui il supposait un génie transcendant et d'immenses succès, j'ai deviné la cause de la considération, des hommages respectueux dont il était l'objet, et je ne me trompais pas ; c'était le journaliste le plus redouté de Berlin. Après le dîner, le célèbre compositeur *Hummel* a bien voulu nous enchanter par une de ses brillantes improvisations sur le piano : l'homme le plus froid et le moins sensible aux charmes de la musique ne saurait long-

tems résister à la fécondité de ces inspirations, à la richesse de ces motifs, à l'éclat de cette exécution, qui ont acquis à ce maître célèbre une renommée européenne.

Dans le court séjour que j'ai fait à Berlin, j'ai pu remarquer l'amour du peuple pour son roi : les embellissemens qu'il a prodigués à la ville, la simplicité de ses mœurs, l'économie qui préside à l'administration de son royaume, les longs malheurs qu'il a essuyés, tout a contribué à resserrer les liens entre son peuple et lui; on ne lui reproche qu'un goût un peu trop prononcé pour les soldats. En effet, la situation de l'armée prussienne, les sacrifices que ce grand nombre de soldats sous les armes impose à la nation à l'époque d'une paix générale, semblent justifier ce reproche; et l'on pense que ce monarque fait une application exagérée de ce précepte de la prudence : *Si vis pacem para bellum.*

Le parc de Charlottembourg, à peu de distance de Berlin, offre une promenade très-fré-

quentée durant l'été : là, j'ai visité le mausolée de la reine de Prusse, ouvrage admirable dû au ciseau de M. Rauch ; la statue de cette reine, en marbre blanc, repose sur un sarcophage décoré de sculptures emblématiques ; je ne connais rien de plus touchant que la pose de cette gracieuse figure étendue sur un tombeau, et paraissant dormir du sommeil des anges. La sérénité répandue sur ses nobles traits, l'abandon de ce beau bras qui tombe mollement à son côté, tandis que l'autre soutient une tête enchanteresse, la pureté des formes, l'élégance du dessin, retiennent longtems le voyageur dans ce caveau funèbre où vit le souvenir de cette jeune princesse, si bonne aux jours de la grandeur, si imposante aux jours de l'adversité. Douée d'une ame forte, elle s'indigna du joug qui pesait sur l'Europe ; les triomphes du grand Frédéric tourmentaient sa pensée ; rêvant de hautes destinées pour son époux et pour sa patrie, elle appela la victoire ; le malheur lui répondit, et son courage seul lui

demeura fidèle. Les maux sans nombre que sa généreuse mais fatale résistance avait attirés dans sa patrie retombèrent sur son cœur. Se condamnant aux plus rudes privations, elle exigea sa part des souffrances qui assiégeaient son peuple; couverte de vêtemens obscurs, n'acceptant que les alimens les plus grossiers, elle s'accusait de l'indigence de ses sujets, et voulait du moins la partager. Ce peuple, dont elle avait désiré la gloire et causé les infortunes, donna des larmes sincères à sa mort, et une douleur religieuse honore encore sa mémoire.

La surveillance et la garde de ce monument sont confiées à un soldat invalide âgé de soixante-dix-huit ans, dont la carrière militaire offre une bizarre singularité. Entré au service sous le règne de Frédéric II, il a fait la guerre pendant quarante-cinq ans sans jamais avoir vu l'ennemi; il nous racontait naïvement que le hasard l'avait toujours placé dans les arrière-gardes ou dans les réserves, et que les divers régimens auxquels

il avait appartenu ne s'étaient jamais présentés sur les champs de bataille tant qu'il en avait fait partie : il ne peut citer aucune victoire à laquelle il ait contribué ; il ne peut montrer le plus léger coup de sabre. Il y a dans le monde des gens bien malheureux !

Le plaisir que j'éprouve à causer avec toi, mon cher Xavier, m'entraîne fort avant dans la nuit, et cependant je quitte Berlin à la pointe du jour ; il faut donc que je te dise adieu. Bien que je compte m'arrêter quelques instans à Kœnigsberg, je ne pense pas que je puisse t'écrire de cette ville, et sans doute ma prochaine lettre sera datée de Mittaw, où me retiendront les souvenirs que nos princes ont dû laisser durant leur exil dans cette capitale de la Courlande.

Lettre Sixième.

Mittaw, mai 1826.

J'AURAIS pu, mon cher Xavier, t'écrire de Kœnigsberg, où j'ai séjourné vingt-quatre heures; mais que t'aurais-je dit? Il m'eût été difficile de décrire cette ville, puisque je n'ai vu de l'ancienne capitale de la Prusse que les quatre murailles de ma chambre, où m'a retenu une légère indisposition; puis la route qui conduit de Berlin à Kœnigsberg ne m'a rien offert qui m'ait paru digne d'appeler tes regards; toute la Prusse occidentale est un pays pauvre et nu dont l'aridité fatigue les yeux du voyageur: là commencent ces forêts de sapins qui vont, dit-on, se multiplier devant nous jusqu'à Pétersbourg; point de paysages; partout, et particulièrement entre Landsberg et Dirschaw, des campagnes indigentes

qu'attristent, plutôt qu'ils ne les animent, quelques misérables troupeaux maigres qui cherchent une rare nourriture dans des plaines sablonneuses et stériles. Mais cette route, toute désagréable qu'elle soit, excite encore les regrets lorsqu'on est arrivé sur le *Strand;* c'est alors qu'il faut appeler à son aide toute la patience dont on fut doué par la nature. Figure-toi, mon ami, qu'on parcourt trente-six lieues sur une langue de terre fort étroite qui sépare de la Baltique un grand lac nommé le Curisch-Haff; les regards ne rencontrent que des sables mouvans et de l'eau; pour trouver plus de résistance, le postillon place une roue de la voiture dans la mer, et souvent les sables, poussés par le vent, en s'accumulant sur le chemin, vous enlèvent cette ressource et vous contraignent à de longs détours. On n'entend dans ce désert que le bruit des vagues, le cri des corbeaux et des oiseaux de proie, et l'on pourrait se croire à jamais séparé du monde, si les maisons de poste, situées à quelque dis-

tance de la route, au milieu de quelques sapins dont l'œil contemple avec joie la sombre verdure, ne venaient, comme de consolantes oasis, rompre la triste monotonie du voyage. A Nidden et à Sarkau, ces maisons ne sont que d'indigentes chaumières; mais, à Rositten, les regards sont agréablement surpris par l'élégance et la propreté de l'habitation du maître de poste. Je ne saurais t'exprimer la sensation que j'ai éprouvée lorsqu'en entrant dans une chambre, j'ai entendu les sons d'un piano; un instant, j'ai cru être le jouet d'une illusion, je m'attendais à voir paraître la fée protectrice de ces rives sauvages, à saluer une nouvelle *Dame du Lac*. Cet être mystérieux qu'embellissait déjà mon imagination était tout simplement la fille du maître de poste, qui, sans doute élevée dans une ville voisine, a rapporté dans cette solitude un talent agréable partout, mais bien précieux au milieu des longs ennuis d'un désert.

Enfin, après avoir franchi non sans peine ces

tristes parages, je suis arrivé à Memel, dernière ville prussienne, et bientôt je suis entré dans l'empire russe. Si je ne consultais que les fatigues de la route et mon désir de toucher au terme du voyage, je trouverais cette barrière bien éloignée des portes de Strasbourg ; mais, en réfléchissant à la puissance menaçante de cet empire colossal, je suis tenté de considérer ces cosaques placés à Polangen comme beaucoup trop rapprochés des frontières de France. A peine avions-nous fait quelques lieues en Courlande, que nous avons rencontré des hommes dont la physionomie étrange m'a vivement frappé ; on les nomme les *Lettes*. Cette peuplade, vaincue vers le XIII^e^ siècle par des chevaliers allemands, n'a rien emprunté à ses vainqueurs ; elle ne s'est point mêlée avec les étrangers que la conquête amena dans son pays, et, conservant ses mœurs, ses coutumes et son langage, rien n'a pu triompher jusqu'ici de son obstination patriotique. Entourés d'Allemands, de Polonais et de Russes, les *Lettes* ne

parlent ni ne comprennent les langues de ces trois peuples avec lesquels ils vivent ; et l'aspect de ces hommes simples dont les mœurs primitives n'ont point été altérées durant cinq siècles par le contact des mœurs étrangères, m'a rappelé ces vers heureux de Voltaire dans la *Henriade*.

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

J'ai visité *Mittaw*, et dans cette ville assez bien bâtie, qui, par sa position au milieu des sables, ne peut offrir au voyageur ni promenade, ni points de vue pittoresques, je n'ai trouvé que le palais des anciens ducs de Courlande qui fût digne d'une mention. Ce château acquiert pour nous un nouveau degré d'intérêt puisqu'il fut habité par le feu roi Louis XVIII et par nos princes durant les jours de la persécution : c'est

là que l'auguste fille du malheureux Louis XVI donna sa main à Monseigneur le duc d'Angoulême, préférant ainsi à des grandeurs étrangères les infortunes d'un parent exilé comme elle; je me suis arrêté dans la chapelle où cette héroïque princesse jura, devant Dieu, de consacrer à consoler les souffrances d'un proscrit des vertus qui pouvaient embellir un trône. On nous a montré la chambre à coucher du feu roi : c'est en ce lieu que fut signifié, au nom de Paul Ier, à ces illustres bannis, au mois de janvier 1800, l'ordre de s'éloigner des états russes dans le délai de vingt-quatre heures. Bravant les rigueurs de la saison, un monarque infirme partit sans proférer une plainte, et n'opposant à un ordre barbare que le courage de la résignation, cherchant un asile où il lui fût permis de reposer sa tête, ce noble exilé parut plus roi que le souverain forcé par la crainte d'outrager en son hôte la double majesté de la naissance et du malheur.

L'auberge où je suis descendu à Mittaw appar-

tient à l'ancien maître d'hôtel de Louis XVIII, nommé Morel ; il se maria dans cette ville, et, renonçant à jamais à la France qu'il aurait pu revoir en 1814, il adopta pour patrie le pays où il rencontra la fortune.

J'ai assisté, ce soir, mon cher Xavier, à un concert donné au profit des pauvres par une demoiselle qui appartient à l'une des premières familles de Mittaw : fort riche, âgée de trente-cinq ans, elle a jusqu'à ce jour refusé de se marier ; cultivant la musique avec passion, elle a acquis un merveilleux talent sur un instrument qu'on n'est pas accoutumé à voir dans les mains d'une femme, le violon, et les amateurs accourus de trente lieues à la ronde pour l'entendre, n'hésitent pas à la placer sur la même ligne que Rodes et Lafont dont ils ont pu apprécier le mérite pendant le séjour de ces artistes en Russie. Je ne me permettrai point de prononcer, mais je crois pourtant qu'il y a dans cette comparaison plus d'esprit national que d'équité. Quoi qu'il en

soit, j'ai été surpris du talent de cette femme, que distingue une grande vigueur d'exécution; mais je n'ai pu m'empêcher d'approuver sa résignation à un éternel célibat, car le disgracieux instrument qu'elle a choisi, en l'obligeant à de continuelles grimaces, attirera toujours vers elle plus d'admirateurs que d'amans.

Lettre Septième.

Saint-Pétersbourg, 18 mai 1826.

Il est donc vrai, mon cher Xavier, sept cents lieues me séparent de mon pays! Sans autre motif que le désir de comparer et de connaître, je me suis brusquement arraché à mes habitudes et à mes affections : mais aurai-je le tems, aurai-je les moyens d'étudier les mœurs de cette nation que de si loin je viens observer?

Arrivé depuis plusieurs jours à Pétersbourg, mes premiers regards ont demandé un peuple à cette capitale factice de la Russie; ils n'ont encore rencontré que des princes, des palais et des casernes. Ce n'est point ici, me dit-on, qu'il faut chercher des Russes. En effet, les nationaux sont, pour ainsi dire, perdus au milieu de cette foule de Livoniens, de Lithuaniens, d'Estoniens, de Finois

et d'étrangers de toute espèce qui composent cette colonie. Eh bien ! puisque des circonstances, qu'il ne dépend pas de moi de changer, me forcent à séjourner dans cette ville improvisée ; puisqu'il faut se résigner à n'avoir pour objets d'étude que ces magnifiques et tristes conquêtes d'une civilisation hâtive, disputées à la mer par la puissance d'une seule volonté, nous visiterons ensemble, mon ami, ces innombrables édifices qui décorent Pétersbourg sans le peupler, et nous nous arrêterons surtout à ceux que des souvenirs historiques recommandent à notre curiosité.

Un homme qui fait mouvoir à son gré des millions d'hommes, peut contraindre des marais jusqu'alors impraticables à porter de pompeux monumens, il peut fonder une ville immense ; la marche des siècles, l'agglomération des intérêts font seuls la véritable capitale d'un empire. Supposons un instant que de graves circonstances, ou même quelque royal caprice, éloignent de

Paris ou de Londres la cour de France ou celle d'Angleterre ; les villes qu'elles auront choisies deviendront le siége du gouvernement ; Paris et Londres n'en resteront pas moins les capitales de ces deux royaumes ; mais si le Tsar se décidait aujourd'hui à changer de résidence, peu d'années suffiraient pour que ce majestueux échafaudage s'écroulât, et cette ville, qué ne soutient point l'affection des peuples, deviendrait bientôt un simple port de commerce. Il ne m'appartient pas de prononcer dans ce grand procès, qui existera long-tems encore au sujet de Pétersbourg entre le gouvernement et la vieille aristocratie moscovite ; ce n'est point à moi de décider si cette création gigantesque a été trop payée par les sacrifices sans nombre qu'elle a coûtés à la Russie. Elle fut un calcul de la politique de Pierre I^er^, et, dans l'intérêt de son pouvoir, ce calcul était juste.

Si j'en crois des hommes qui ont parcouru les différentes capitales de l'Europe, aucune ville ne peut être comparée à Petersbourg. Je dois l'a-

vouer, mon ami, il est impossible de n'être pas frappé d'un étonnement mêlé d'admiration, à l'aspect de ces rues immenses dont l'œil ne saurait mesurer la longueur, de ces places, de ces quais, de ces larges canaux ouverts à la Newa, de cette profusion de palais et d'édifices, élevés, comme par enchantement, sur un sol fangeux qu'il y a cent ans à peine, des marais infects semblaient défendre contre les entreprises de l'homme. La surprise est d'autant plus vive en entrant par terre dans Pétersbourg, qu'on y arrive comme par hasard. Cette ville n'est point dominée par des collines qui permettent de la découvrir, et les misérables cabanes en bois, éparses sur la route, ne font pas deviner l'approche d'une grande cité. On ne la soupçonne qu'au moment où l'on aperçoit les élégantes et fragiles maisons de campagne que le luxe a semées autour d'elle, dans un rayon de douze à quinze werstes. (Il faut trois werstes et demie pour faire une lieue de France.)

Avant d'examiner en particulier chacun des édifices qu'il me faudra visiter, j'ai voulu prendre une idée générale de la ville; je l'ai parcourue dans toute son étendue, et tu auras jugé sans doute, dès les premières phrases de cette lettre, que si mes yeux ont été éblouis, mon ame n'a point été satisfaite. C'est qu'on se lasse bien vite de l'étonnement et de l'admiration, c'est qu'on sent à chaque pas qu'il n'y a point ici de place pour le bonheur, car il n'y en a point pour la liberté.

Telle est, mon ami, la première impression que j'ai reçue; mais je ne la donne point comme un jugement. Je me suis entouré d'hommes impartiaux et instruits qui dirigeront mes observations; et je te communiquerai tous les renseignemens que je pourrai recueillir sur les mœurs, les préjugés et les habitudes de la nation russe; je te ferai part des différentes modifications apportées, depuis quelques années, par le gouvernement lui-même au système suivi jusqu'à pré-

sent : elles doivent amener des améliorations que le caractère connu de l'empereur et les premiers actes de son règne semblent annoncer. Puisse l'entreprise extravagante et funeste de quelques hommes ne pas reculer, pour ce peuple, les jours de l'affranchissement qui, tôt ou tard, doivent se lever sur lui !

Lettre huitième.

Pétersbourg, mai 1826.

Quelques littérateurs russes ayant appris mon arrivée à Pétersbourg ont voulu me prouver que les muses sont sœurs, et je dois d'heureux momens à leur affectueuse hospitalité. L'un d'eux, M. Gretsch, un des bibliothécaires de l'empereur, savant philologue, auteur d'une grammaire qui, déjà, fait autorité en Russie, bien qu'elle n'ait pas été entièrement publiée, et propriétaire rédacteur du meilleur journal de l'empire (l'*Abeille du Nord*), a donné hier un grand dîner où se trouvait tout ce que Pétersbourg renferme aujourd'hui d'écrivains distingués dans tous les genres : là, j'ai vu M. Kriloff, qui doit à de charmantes comédies, et plus encore à ses fables, une réputation devenue européenne; on l'a

surnommé le La Fontaine de la Russie, et l'on rencontre, en effet, dans ses compositions, une naïveté, une grâce qui lui donnent quelques rapports avec notre immortel *bonhomme*. Il porte dans le monde une distraction silencieuse qui ajoute à la ressemblance, et justifie ce glorieux surnom. M. Bourgarine, collaborateur de M. Gretsch, est un homme d'un esprit des plus remarquables; il s'occupe en ce moment d'un ouvrage dont quelques extraits déjà publiés ont obtenu un grand succès; il a pour titre : *Le Gil Blas russe*. Cet ouvrage est destiné à peindre les mœurs et les usages de toutes les provinces de cette nation; on l'attend ici avec une vive impatience, et, s'il est permis de juger ce que doit être un livre par la conversation de l'auteur, on peut affirmer d'avance que, pour l'originalité des tableaux, la finesse des aperçus, et le piquant des réflexions, celui-ci ne laissera rien à désirer. Près de moi étaient placés à table, M. Labanoff, à qui le théâtre russe doit la traduction de *Phèdre* et

d'*Iphigénie*, et qui s'attache maintenant à reproduire dans sa langue *Athalie* et *Britannicus*; M. Ismaïloff, fabuliste estimé; M. Soumoff, jeune littérateur dont le talent s'annonce avec éclat, et M. le comte Tolstoï, habile graveur en médailles, qui a voulu que les arts vinssent ajouter leur gloire à l'illustration de sa naissance. Des poètes, des savans et des grammairiens complétaient cette réunion; des *toasts* ont été portés à la littérature française, la *sœur aînée et bien aimée de la littérature russe*, et à l'empereur Nicolas Ier, qui, par un bienfait vraiment digne d'un grand prince, vient d'honorer les lettres dans la personne de M. Karamsin, historien de la Russie. Cet illustre écrivain, dont le nom n'est prononcé par ses compatriotes qu'avec une respectueuse et reconnaissante admiration, est atteint d'une phthisie pulmonaire qui laisse peu d'espérance pour sa vie; on craint même qu'il ne conserve pas assez de force pour entreprendre le voyage en Provence, qui lui était prescrit

comme dernière ressource, et l'empereur, pour embellir du moins la fin d'une existence laborieuse, consacrée tout entière à la gloire de son pays, a daigné lui accorder une pension viagère de 50,000 roubles, réversible sur sa femme et ses cinq enfans jusqu'à la mort du dernier. La joie sincère que cette nouvelle a fait naître parmi tous ces littérateurs offrait un spectacle touchant; il semblait que chacun d'eux avait part aux dons du souverain. Combien d'injures, combien de calomnies, la dixième partie d'une pareille récompense, n'eût-elle pas attirées en France à l'écrivain qui l'aurait obtenue!

Vers la fin du repas, on a porté la santé de M. Joukowski, l'un des meilleurs poètes vivans de la Russie, qui voyage en ce moment à l'étranger, et que je ne pourrai pas connaître; j'ai à regretter aussi que de graves imprudences aient exilé au fond d'une province éloignée M. Pouchkin, jeune poète d'un grand talent; du moins j'ai pu recueillir quelques-unes de leurs

compositions, que je me propose de transporter dans notre langue.

La plus franche gaîté a régné dans cette réunion; et de curieux détails, de piquantes anecdotes m'ont fait connaître la censure littéraire de ce pays. Si j'en crois ces récits, les hommes armés, à Pétersbourg, de cette puissance inquisitoriale, ont porté jusqu'au sublime la science de l'interprétation; et M. Félix Nogaret lui-même, de plaisante mémoire, cet ex-censeur qui, suivant l'énergique expression de l'un de nos premiers poètes dramatiques, trouvait des allusions comme un pourceau trouve des truffes; M. Félix Nogaret, qui se vantait d'apercevoir des crimes irrémissibles dans un ouvrage où la république assemblée ne parviendrait pas à découvrir un seul mot inconvenant, eût été contraint de reconnaître ici des maîtres.

On nous a raconté, entre autres chefs-d'œuvre de la censure de Pétersbourg, qu'en 1813 un Russe voulut publier la relation d'un voyage fait

en France en 1812 : on ne trouva rien à blâmer dans ces peintures de nos monumens, dans ces observations de mœurs, dans ces tableaux de nos coutumes qui composaient l'ouvrage ; seulement, la censure substitua sur le titre, et dans tout le cours de la relation, le nom de l'Angleterre au nom de la France, parce qu'un bon Russe ne pouvait pas avouer qu'il avait voyagé, à cette époque, dans ce pays ennemi ; et, au moyen de ce *léger changement*, elle permit la publication du livre. Tu devines que l'auteur ne profita pas de cette stupide autorisation.

Nous devons confesser que nos censeurs de Paris ne sont pas encore de cette force ; mais, patience !

Lettre Neuvième.

Mai 1826.

Personne n'ignore, mon cher Xavier, que le peuple russe est le plus superstitieux des peuples; mais, si l'on n'en a été le témoin, on ne peut se figurer jusqu'où est porté son attachement aux plus minutieuses pratiques d'une dévotion extérieure. Un Russe (je parle des classes inférieures) ne passe point devant une église, devant une image, sans s'arrêter, ôter son chapeau, et faire une douzaine de signes de croix: et qu'on ne s'imagine pas que cette dévotion tourne au profit de la morale publique! il n'est pas rare d'entendre dans une église un homme remerciant saint Nicolas d'avoir bien voulu lui offrir une occasion de voler sans être aperçu. Voici un fait qui m'a été raconté par une personne digne

de foi. Un paysan russe avait égorgé une femme et sa fille, pour les dépouiller; il est traduit devant le juge, qui lui demande s'il observait les préceptes de la religion, et s'il ne mangeait pas de la viande durant le carême? A ces mots, le meurtrier s'indigne d'un pareil soupçon; il teint son front et s'étonne que son juge ait pu le croire capable de commettre un pareil crime.

Il serait naturel de penser que ces hommes, si scrupuleux en matière de religion, professent un respect profond pour les ministres de leur culte : on se tromperait. Par une contradiction que je ne saurais expliquer, une influence funeste est attribuée par le peuple à la rencontre fortuite d'un prêtre, d'un moine, ou d'une religieuse; et ce n'est qu'en prenant le soin de cracher trois fois par-dessus son épaule gauche, qu'un paysan russe peut conjurer les malheurs qué l'aspect d'un prêtre doit nécessairement amener pour lui, durant toute la journée. Ce que j'avance là, je l'ai vu.

La superstition des Russes, leur vénération pour les temples et les images, doit te faire juger, mon ami, qu'ils n'ont rien épargné pour l'ornement des couvens et des églises. J'ai visité la plupart de ces édifices, et je te parlerai d'abord du couvent de Saint-Alexandre-Newski.

Il est situé à l'embouchure de la Tchernoya, petite rivière qui se jette dans la Newa. On suppose qu'en 1241 le grand prince Alexandre Newski remporta dans ce lieu une mémorable victoire sur les troupes coalisées des Suédois, des Danois et des Livoniens, et c'est en l'honneur de ce héros qui, avant sa mort, avait pris le cilice, et que la religion a mis au rang des saints, que Pierre Ier désigna cette place, en 1710, pour y élever le monastère qu'il décora de ce nom, célèbre dans les annales de la Russie. Ce couvent représente aujourd'hui un vaste château carré, entouré d'une muraille en pierre; son enceinte comprend trois bâtimens : la cathédrale dite de la Sainte-Trinité, avec la chapelle de Saint-

Alexandre-Newski, l'église de l'Annonciation et celle de Saint-Lazare.

La cathédrale, élevée en 1790, sur les plans de M. Staroff, appartient à l'architecture grecque; le rétable est en marbre blanc d'Italie; il est orné d'un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on remarque le *Sauveur donnant sa bénédiction*, peint par Vandyck, l'*Annonciation de la Sainte-Vierge*, par Raphaël Mengs, et la *Résurrection*, par Rubens. La porte sainte, en bronze doré, est surmontée d'un groupe de nuages qui supporte une auréole éblouissante où divers métaux, habilement mariés, offrent à l'œil un ingénieux mélange des différentes nuances des couleurs : l'intérieur est éclairé par une grande quantité de lustres d'argent; le plafond, les murs, les colonnes et la coupole sont couverts d'arabesques peintes par ordre de l'empereur Alexandre.

Les restes mortels du saint, à qui ce pieux monument est consacré, reposent derrière le chœur, à droite. La translation de ces reliques,

en 1714, du couvent de Rogestrenkoy dans la ville de Vladimir, où elles étaient déposées depuis 1264, jusqu'à Pétersbourg, fut une fête nationale par laquelle Pierre I^er^ voulut célébrer la conclusion de la paix de Newstadt avec la Suède. Conduites par terre jusqu'à Novgorod, là, elles furent placées sur un yacht pompeusement décoré; l'empereur, accompagné d'une suite nombreuse, vint à leur rencontre jusqu'à l'embouchure de l'Ijore, il les transporta lui-même dans sa galère, se mit au gouvernail, ordonna à ses officiers supérieurs de ramer, et l'on arriva de la sorte jusqu'au couvent de Saint-Alexandre Newski, au bruit des salves multipliées d'artillerie et des acclamations du peuple qui bordait les deux rives.

En 1752, l'impératrice Elisabeth orna ces reliques d'une châsse faite du premier argent qu'elle venait de recevoir des mines de Kolyvan : on ne saurait rien voir de plus riche que ce monument éclairé, dans les fêtes solennelles, par

une lampe d'or, dont Catherine II fit présent à cette église en 1791. Le gland suspendu au bas de cette lampe est enrichi de solitaires et de pierres orientales d'un grand prix. Il est à regretter que cette châsse magnifique, principal ornement de la cathédrale, soit placée dans un enfoncement qui ne permet pas de l'apercevoir en entrant, et qui oblige le voyageur à la chercher.

Outre les vases précieux, les mîtres et les habits sacerdotaux chargés de pierreries, la sacristie de cette église conserve un grand nombre d'objets qu'elle offre à la curiosité des étrangers et à la vénération des Russes : la couronne d'Alexandre Newski, deux bâtons de commandement de Pierre I^er^, le lit de repos sur lequel il rendit le dernier soupir, enfin, une crosse patriarchale qu'il donna à l'archimandrite, et dont le pommeau, d'os blanc, avait été travaillé de sa propre main.

Les églises de l'*Annonciation* et de *Saint-*

Lazare sont devenues pour la Russie ce que devait être en France notre Panthéon ; elles renferment les cendres des hommes célèbres de l'empire. Si la postérité doit accorder un souvenir à la vie politique de ceux qui reposent ici, tous n'ont pas mérité les respects que de vaniteuses épitaphes réclament pour leur mémoire : passons, en détournant les yeux, devant la tombe du comte Panin, et arrêtons-nous un instant près du monument de Souworoff. Il se compose d'une simple plaque de bronze ornée d'attributs militaires et incrustée dans le mur ; une inscription portant son nom, ses titres, la date de sa naissance et celle de sa mort, indique la place où dort ce guerrier dont les exploits furent trop souvent obscurcis par une inutile férocité.

On raconte que lorsque le catafalque de Souworoff arriva devant l'église, il fut long-tems arrêté à la porte, trop étroite pour lui livrer passage ; on ne savait comment remédier à cet inconvénient, lorsqu'un des vieux soldats qui

portaient le cercueil s'écria : « *En avant, enfans,* » *Souworoff passait partout !* » Cette phrase énergique, l'enthousiasme de ce soldat doublèrent les forces de ses compagnons ; on tenta un dernier effort, et le catafalque passa. Ainsi, cet homme intrépide, accoutumé durant sa vie à lutter contre les obstacles et à les surmonter, eut encore un obstacle à vaincre pour s'emparer de son tombeau !

Une inscription indiquant le seul titre que les Narischkin soient jaloux de revendiquer, est placée sur le magnifique tombeau de marbre destiné aux membres de cette famille ; elle est conçue en ces termes : *Pierre I^er^ est sorti de leur sang.*

Je néglige, mon ami, une foule de monumens pompeux consacrés à des morts titrés par la vanité des vivans ; mais nous ne quitterons pas cette funèbre enceinte sans payer un juste tribut d'éloges au chancelier Michel Woronzoff, qui s'est honoré lui-même en honorant la mémoire

du premier poète lyrique de la Russie. Une colonne en marbre blanc, de sept pieds d'élévation, marque le lieu où repose le célèbre Lomonossoff dont les odes ont mérité l'admiration des Russes. Au milieu des illustrations sanglantes qui peuplent ce cimetière, on aime à saluer la gloire innocente des muses.

Les moines du couvent de Saint-Alexandre sont au nombre de cent; chacun des moines a sa cellule, mais ils mangent en commun. La règle qu'ils suivent fut établie par Théophane Prokopovitch, et confirmée par Pierre Ier en 1723. Le titre d'Archimandrite de ce couvent appartient au métropolite de Saint-Pétersbourg, qui y fait sa résidence.

En sortant de ce cloître et de ce cimetière, asile d'un double néant, on se trouve dans la plus belle rue de Pétersbourg, nommée la Perspective Newski, et l'on ne peut, mon cher Xavier, se soustraire aux réflexions que fait naître la position de cette rue. Bornée, d'un côté, par

l'immense bâtiment de l'Amirauté, et de l'autre, par le couvent de Saint-Alexandre, elle est le centre de toutes les frivolités de la mode, de toutes les vanités du luxe, de tout le fracas de l'opulence : l'œil du philosophe peut embrasser d'un regard les lieux où l'homme, en rêvant des trésors, se prépare à d'aventureuses et lointaines expéditions ; l'espace où brillent un instant ces richesses payées par de si longs travaux, et le terme où viennent aboutir tant de peines et tant d'orgueilleuses espérances.

Lettre Dixième.

Mai 1826.

Avant de visiter les édifices qui, non moins que le couvent de Saint-Alexandre, appellent notre attention, nous ferons ensemble une excursion dans les salons de Saint-Pétersbourg. Malheureusement les circonstances ne nous permettront pas de nombreuses investigations : la mort de l'empereur Alexandre, et le long deuil que prescrit l'étiquette ; la perte qu'on vient de faire de l'impératrice Elisabeth, sa femme, princesse adorée en Russie, et digne, par son inépuisable bonté, de tout l'amour qu'on lui portait, de tous les regrets qui escortent son cercueil, de Beloff, où elle a succombé, jusqu'à Pétersbourg où ses restes viennent rejoindre les restes de son époux bien-aimé ; le nouveau deuil que ce nouveau tré-

pas impose à toute la société, interdisent pour quelque tems les fêtes et les assemblées bruyantes. Il est cependant quelques maisons que l'ennui a déjà rouvertes; j'ai assisté à plusieurs réunions, j'ai été invité à plusieurs dîners, et les salons de Pétersbourg ont offert à mes yeux un spectacle assez étrange : j'y ai trouvé les deux sexes réunis, mais non pas confondus. Dans une *soirée*, les *dames* se groupent autour d'une table présidée par la maîtresse de la maison, les *demoiselles* vont s'établir dans quelque coin de l'appartement; les *hommes* adressent, en entrant, quelques mots aux dames de la table, et bientôt se rassemblent entre eux; les *jeunes gens* n'usent qu'avec un extrême scrupule, on pourrait dire avec une certaine répugnance, de la liberté qui leur est accordée, de causer avec les *demoiselles*. Comme tous les jeunes gens nobles (et il n'y en a point d'autres dans les salons, puisque les classes intermédiaires sont inaperçues en Russie) doivent être et sont militaires, et que, dès l'âge de

seize ans, ils sont enrégimentés, leur éducation, quelques soins qu'on y ait donnés, ne peut jeter de profondes racines; ils ne peuvent avoir sur toutes choses, que des notions superficielles. Ils éblouissent d'abord par un certain éclat; mais, condamnés tout-à-coup à un service militaire que rendent vraiment pénible les revues, les parades, les exercices multipliés auxquels on les oblige, ils n'ont le tems de rien approfondir. Durant ses études, un enfant apprend à apprendre, et la vie que mènent les jeunes Russes ne leur permet pas de se livrer à ces travaux sérieux dont l'éducation première n'est que la préparation indispensable. Nécessairement, le cercle de leurs idées doit se rétrécir et se borner bientôt à la tenue des régimens, aux chevaux et aux uniformes; ils se rappellent et ils répètent ce que leurs instituteurs ont confié à leur jeune mémoire; et l'on pourrait les comparer à des arbres étalant aux regards, un moment trompés, les fleurs brillantes dont une main officieuse dé-

cora leurs branches. Tu sens bien, mon cher Xavier, qu'il est d'heureuses exceptions, et qu'on peut trouver ici des jeunes gens qu'une organisation vigoureuse dérobe à la règle commune, et dont l'étude mûrit et féconde les esprits; une application générale de cette comparaison serait donc injuste, et moi-même, j'en ai déjà rencontré quelques-uns que distinguent et leur instruction et l'élévation de leurs idées.

La séparation des deux sexes n'est pas observée moins rigoureusement dans les dîners, que dans les réunions du soir : on donne le bras à une dame pour sortir du salon ; mais cet éclair de familiarité s'évanouit à la porte de la salle à manger : toutes les femmes se placent d'un côté de la table, tous les hommes de l'autre; de sorte que, durant le dîner, les deux sexes ne peuvent guère communiquer entre eux que par quelques monosyllabes jetés au travers des vases de fleurs qui décorent le surtout : il semble que ce soit une espèce de transaction entre les coutumes de

l'Europe et celles de l'Asie. Les mœurs gagnent-elles quelque chose à cette pudique et sévère séparation? Je l'ignore; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que l'esprit de société doit y perdre beaucoup.

Je vois habituellement à Paris, mon cher Xavier, des Français qui ont vécu à Saint-Pétersbourg il y a trente ans, et qui, dans leurs longs récits, m'ont retracé vingt fois le tableau le plus séduisant des fêtes, des assemblées qui se succédaient pour eux dans cette capitale. S'il faut les en croire, l'esprit, le bon goût, la piquante causerie, chassés de France par les orages politiques, s'étaient réfugiés aux bords de la Newa; moi, simple et crédule, je m'attendais à retrouver ces aimables émigrés sur ces rives lointaines; je demandais au jardin Strogonoff, aux salons de la princesse Radziwill, ces fêtes brillantes, ces amusantes réunions dont l'image, si souvent placée sous mes yeux, s'était gravée dans ma mémoire; mais, soit que les événemens qui

ont pesé sur la Russie aient changé la disposition des esprits; soit que le voile de tristesse et d'ennui qui, depuis longues années, environne l'Europe, se soit étendu jusque sur ces pays éloignés, je ne rencontre pas ici le moindre trait des agréables peintures qu'on avait présentées à mon imagination. On est aussi sérieux, aussi ennuyé dans les salons de Pétersbourg que dans les salons de Paris; et, comme on n'y parle pas politique, on n'a pas même la ressource de médire des ministres.

Certains voyageurs, et notamment l'auteur des *Mémoires secrets*, ont dénoncé à l'Europe l'ignorance des femmes russes : je ne sais s'ils étaient équitables à l'époque où ils portaient ce jugement, mais je ne puis le ratifier. Profitant des priviléges attachés à ma qualité d'étranger, j'ai plus d'une fois franchi la ligne de démarcation établie entre les deux sexes; j'ai causé avec ces femmes qu'on accuse d'ignorance, et, chez la plupart d'entre elles, j'ai trouvé une instruction

variée jointe à une extrême finesse d'esprit, une connaissance souvent approfondie des différentes littératures de l'Europe, et une grâce d'élocution que pourraient envier beaucoup de Françaises. C'est surtout chez les jeunes personnes que ces qualités se font plus particulièrement remarquer: cela prouverait que, depuis le dernier siècle, l'éducation des femmes, en Russie, a pris une direction nouvelle, et que ce qui a pu être vrai il y a trente ans, a cessé de l'être aujourd'hui. Il est assez commun de rencontrer à Pétersbourg des demoiselles parlant avec une égale facilité le français, l'allemand, l'anglais et le russe; j'en pourrais citer qui écrivent dans ces quatre langues, et dont le style est remarquable par une rare correction, jointe à une grande élégance. Cette étendue de connaissances, cette supériorité morale expliquent peut-être l'abandon où les laissent les jeunes gens, et la répugnance qu'ils éprouvent à se rapprocher d'elles.

Lettre Onzième.

Mai 1826.

Il m'a fallu interrompre ma lettre, mon cher Xavier, pour remplir l'engagement que j'avais pris de me rendre à Ekatherinoff ; c'est un lieu de réunion et d'amusement situé à la porte de Pétersbourg, et dans une position délicieuse, à l'entrée du golfe de Finlande : on y trouve un restaurateur, un waux-hall, et des jeux de toute espèce ; mais, en ce moment, il est défendu de se livrer à des plaisirs bruyans, de sorte que les salles de danse, les montagnes russes, les chevaux de bois, les balançoires, et tout ce qui sert d'aliment à la gaîté publique, sont maintenant abandonnés. Je ne crois pas, au reste, que, dans un tems ordinaire, les Russes fassent, du moins à Pétersbourg, un usage fréquent de ces diver-

tissemens ; ils paraissent sérieux et graves, et l'étranger, le Parisien surtout, doit être étonné du silence qui règne dans les promenades : les Russes semblent se promener par ordonnance du médecin.

Ekatherinoff et Krestofski sont les lieux de rassemblement les plus fréquentés par les citadins durant les jours de fête (qui sont si multipliés en ce pays, et chômés si scrupuleusement, que, de compte fait, il n'y a pour les ouvriers, pour les établissemens publics, pour les marchands et les écoles, que six mois de travail dans l'année) : on y va par terre ou par eau. La quantité de *droschki*, petites voitures découvertes, à quatre roues, fort basses et fort incommodes, qui transportent les promeneurs de Pétersbourg à Ekatherinoff ou à Krestofski, est innombrable; ces *droschki* sont des équipages de place qui remplissent, dans les villes russes, le même office que les cabriolets à Paris; ils sont menés par les cochers avec une extrême rapidité, et, s'ils ne vous garantissent ni de la pluie, ni

de la boue, ni de la poussière, du moins ils arrivent promptement à leur destination. Chacun de ces équipages a un numéro ; mais, par suite sans doute de l'usage où l'on est en ce pays d'attacher aux hommes le signe de la servitude, ce n'est pas la voiture, c'est le cocher qui porte cette marque de dépendance gravée sur une plaque de ferblanc qu'une courroie suspend au milieu de son dos.

J'ai visité, à Ekatherinoff, l'une des maisons de plaisance de Pierre I^er^ : les chambres qu'il habitait sont restées dans l'état où elles étaient de son tems ; on conserve précieusement dans une armoire, et l'on nous a montré deux habits de cet empereur : l'un, son habit de gala, est de drap bleu orné d'une étroite broderie en or ; l'autre est un habit de buffle qu'il portait à Pultawa ; on nous a fait voir aussi une tabatière en bois tournée par lui. En général, tout ce qui a appartenu à cet homme extraordinaire est ici l'objet d'une religieuse vénération ; et, quoi

qu'en ait pu dire la partialité dénigrante de certains historiens modernes, il faut que ce peuple ait la conscience des services rendus à la Russie par Pierre I^er^, pour exprimer à son seul nom un sentiment de respect aussi profond : la postérité est arrivée pour ce souverain, et la postérité n'est point flatteuse.

Lettre Douzième.

Juin 1826.

Dans une de mes précédentes lettres, je te parlais de M. Karamsin, et je te faisais part des craintes que l'on éprouvait pour la vie de cet illustre écrivain ; ces craintes n'étaient que trop fondées : il a succombé après de longues souffrances, et ses obsèques ont eu lieu au couvent de Saint-Alexandre-Newski. Son corps, accompagné jusqu'à sa dernière demeure par une foule d'hommes distingués dans tous les genres, a été déposé vis-à-vis du corps de Lomonossoff; de justes honneurs lui ont été rendus, mais ces honneurs, il faut le dire, c'est moins à l'écrivain célèbre qu'au conseiller privé de l'empereur, c'est moins à l'historien qu'à l'historiographe de la Russie, qu'on les a décernés. Dans ce pays,

où le chef du gouvernement est tout, il n'est d'illustration que celle qui vient de lui ou qu'il sanctionne par des titres ; et, comme la nation se compose de battans et de battus, c'est à qui se rangera dans les premiers ; de sorte que la gloire littéraire ou la gloire des arts est moins un but qu'elle n'est un chemin. Il faut que l'écrivain ou l'artiste obtienne une place, un titre, un rang dans l'état, pour être considéré ; alors, il est sur la même ligne qu'un sot pourvu d'un grade ou décoré d'un cordon, et il a droit aux mêmes avantages ; alors seulement il est quelque chose. C'est donc une obligation pour lui de chercher les faveurs de la couronne, puisqu'elles sont l'unique moyen qu'il y ait ici de sortir de la foule.

La nation russe est formée de paysans esclaves, de paysans affranchis, de marchands et de nobles.

Le paysan esclave est attaché à la glèbe : on le vend en même tems que la terre ; quelquefois on

vend les hommes individuellement; mais le gouvernement ne favorise pas ces sortes de marchés qui, en arrachant le paysan au sol qui l'a vu naître, au village où se sont concentrées toutes ses affections, lui enlèvent la seule consolation que lui ait laissée la servitude. Le seigneur a deux moyens de faire fructifier sa terre : ou il la livre à ses paysans pour la fertiliser, en leur imposant une redevance qu'ils paient par tête, ou il exige d'eux trois jours de travail par semaine, dans une portion de la terre dont tous les produits lui appartiennent; et pendant les trois autres jours, le serf cultive pour lui une portion de terre calculée pour qu'elle suffise à sa nourriture et à celle de sa famille. Toutes les fois que le seigneur possède des champs productifs, les paysans sont employés au labour; mais si la nature du sol se refuse à la culture, le propriétaire donne des congés à ses esclaves; il leur permet d'exercer, dans les villes ou dans les villages, une industrie quelconque, à la charge de lui payer une

certaine somme par année. Les fruits de cette industrie sont souvent assez considérables pour enrichir les esclaves; et alors tous leurs efforts tendent à reconquérir la liberté, qui leur est vendue par leur maître; quand ils ont obtenu cette faveur, ils entrent dans la classe des paysans affranchis. Les serfs, quelle que soit la fortune qu'ils doivent à leur industrie, ne peuvent posséder en leur nom des terres et des paysans; ils en achètent cependant, mais l'acquisition est faite sous le nom de leur seigneur, dont la bonne foi est la seule garantie qu'ils puissent opposer à une usurpation. Il est presque sans exemple, au reste, que les seigneurs, profitant des avantages que leur donne cette possession simulée, aient dépouillé leurs esclaves des fruits de leur travail. N'est-ce pas un étrange spectacle, mon cher Xavier, que celui de ces hommes à la fois serfs et despotes?

Les paysans de la couronne, c'est-à-dire ceux qui cultivent les terres appartenant au domaine

impérial, sont libres ; régis par la police territoriale, ils vivent sous l'empire des lois, et ne sont point soumis aux caprices ou aux volontés d'un maître ; ils paient des fermages, et ne sont point enchaînés au sol. Leur position serait donc préférable, sous tous les rapports, à celle des esclaves des seigneurs, si la police territoriale, mieux rétribuée par le gouvernement, n'exerçait pas sur eux des vexations trop rarement réprimées. On ne peut se le dissimuler, l'administration de ce vaste empire exige de promptes et importantes améliorations : les émolumens des employés, hors de toute proportion avec leurs besoins, leur font presque une loi de la vénalité. Comment un gouvernement peut-il punir les concussions, lorsqu'il ne donne pas à ses agens les moyens de vivre ? Tous les traitemens des différens grades, fixés sous le règne de Catherine, n'ont pas changé depuis cette époque ; mais alors le *rouble* valait *quatre* francs, il représente *un* franc aujourd'hui ; ainsi l'employé

auquel était accordée une somme de *mille* roubles par année, jouissait, dans un tems où le prix de toutes les choses nécessaires à la vie était moins élevé qu'il ne l'est maintenant, d'un traitement quatre fois plus fort que celui qu'il possède à présent. Espérons que l'empereur Nicolas Ier, dont les intentions généreuses se sont déjà manifestées, portera un regard attentif sur cette intéressante partie de son gouvernement. On dit ici que d'incroyables malversations avaient récemment appelé vers Kronstadt une sévère investigation; au moment où elle commençait, tous les magasins de la marine ont été brûlés, et l'on soupçonne, à Pétersbourg, que les agens qui allaient être l'objet de recherches peut-être dangereuses, ont rendu leurs comptes comme le cardinal Dubois faisait sa correspondance. Tu comprends, mon ami, que je ne consigne ici qu'une opinion populaire; mais quelle que soit la créance qu'elle mérite, il n'en est pas moins vrai que la marche habituelle de l'administration,

en ce pays, autorise ou du moins excuse de pareils soupçons. Revenons aux paysans esclaves.

Ces hommes sentent tout le malheur de leur situation, et le mot de liberté a plus d'une fois frappé les échos de leurs misérables cabanes en bois; mais la liberté, comment l'entendent-ils? Ils se figurent qu'en brisant leurs chaînes l'empereur leur donnera la portion de terre que leurs ancêtres ont cultivée et que leurs bras fécondent aujourd'hui. Ils se sont accoutumés à considérer comme une propriété ces champs où dorment leurs pères, où sont nés leurs enfans : pour eux, être libre c'est posséder. Il sera difficile de leur faire comprendre que l'empereur ne peut pas enlever à leurs seigneurs la terre qui leur appartient, et ce n'est pas là le moindre obstacle à leur affranchissement. Si, pourtant, un oukase du monarque arrachait à l'aristocratie russe l'empire absolu que Boris Goudounoff lui donna jadis sur les paysans, les seigneurs, propriétaires de terres productives, souffriraient peu de cette

mesure, car alors ils auraient des fermiers au lieu d'avoir des serfs, et il est même probable que leur revenu s'augmenterait; mais ceux dont le patrimoine est rebelle à la culture seraient complétement ruinés, puisqu'en possédant la terre sans les paysans, ils seraient dépouillés de la seule partie de leur propriété qui compose leur fortune. C'est l'industrie de leurs esclaves, ou plutôt c'est la redevance qu'ils perçoivent sur les fruits de cette industrie qui forme leur richesse, et il est évident qu'une fois affranchis les paysans cesseraient de payer le tribut qu'ils doivent maintenant au seigneur.

J'ai dit, mon ami, que les paysans sentaient le malheur de leur situation; et cependant cette situation n'est pas également malheureuse pour tous. Ceux qui appartiennent aux seigneurs jouissant d'une grande fortune, c'est-à-dire possédant plusieurs milliers de paysans, sont moins à plaindre que d'autres. Gouvernés paternellement, ils n'ont point à redouter l'excès du travail, l'aug-

mentation arbitraire des redevances, car leur nombre est assez considérable pour qu'une capitation modique suffise à tous les besoins, à toutes les fantaisies de leur maître ; mais le petit propriétaire, qui ne peut disposer que de quelques centaines d'existences, livré, comme son riche voisin, à toutes les exigences du luxe, doit, pour trouver les moyens d'y satisfaire, imposer de plus dures obligations à ses esclaves. Condamnés alors à un travail, parfois au-dessus de leurs forces, ces infortunés doivent compte de tous leurs momens, et le morceau de pain noir qui soutient leur misérable vie, semble presque un vol fait au seigneur.

Le gouvernement recrute son armée en prenant un certain nombre d'hommes par cinq cents, soit sur les serfs des propriétaires, soit sur les paysans libres de la couronne. Lorsque doit arriver l'époque du recrutement, le propriétaire, afin de réparer la perte qu'il va éprouver, se hâte de marier quelques serfs célibataires, ceux-

là, surtout, que leur âge appelle au service, et, quand ils s'éloignent du village, peut-être pour n'y plus revenir, ces jeunes esclaves, récemment accouplés, laissent du moins au maître des espérances de remplacement.

On m'a fait connaître un usage qui m'a paru tellement étrange que j'ai long-tems hésité à y croire; mais, comme je n'ai aucune raison de suspecter la bonne foi des personnes qui me l'ont révélé, force m'a été de me rendre. On prétend que, lorsque dans les terres d'un seigneur, les mariages entre les serfs ont produit beaucoup plus de filles que de garçons, le propriétaire, appauvri par ces demi-créations (car les hommes sont sa principale richesse), trouve aisément le moyen de les rendre utiles. Il marie à des filles nubiles les *enfans mâles* dont l'existence lui appartient, et, pour obtenir promptement les fruits qu'il ne pourrait espérer de ces hymens prématurés, il oblige le père de l'époux enfantin à remplir les devoirs de son fils jusqu'au moment

où celui-ci pourra s'en acquitter lui-même : c'est, dit-on, de tous les ordres que reçoit cet esclave, celui qu'il exécute avec le plus de plaisir. Ainsi, dans ce cas, que j'aime à croire très-rare, le paysan, cumulant des fonctions et des qualités bien distinctes, est à la fois l'aïeul et le père des enfans de son fils ; et ceux-ci se trouvent réellement les frères du mari de leur mère. On assure aussi que ces époux *in partibus*, arrivés à l'âge où ils peuvent prendre possession de leurs droits, tâchent de marier, le plus promptement possible, les enfans dont les a gratifiés celui qui a rempli leur *intérim*, afin d'être obligés, à leur tour, de rendre à leur fils le bon office qu'ils ont reçu de leur père. Il résulte, comme tu vois, de ce besoin qu'éprouve le seigneur d'une nombreuse population un ricochet tout-à-fait moral. Voilà donc jusqu'où peuvent conduire des institutions barbares !

Si le physique des hommes fournis à l'armée est l'objet d'un scrupuleux examen, on ne s'oc-

cupe guère du moral, parce qu'au régiment les moyens de correction ne manquent pas ; aussi les seigneurs donnent-ils à l'armée tous les mauvais sujets qui se trouvent sur leurs terres. Dans les années où il n'y a pas de recrutement, le propriétaire a encore la faculté de se débarrasser des hommes adonnés à des vices honteux, en les présentant au gouvernement, qui les prend et lui donne un reçu ; ces hommes comptent en défalcation du nombre que le seigneur devra fournir plus tard. C'est ainsi que s'explique la sûreté du voyageur dans ces immenses forêts, dans ces vastes plaines souvent inhabitées, où les crimes pourraient être si communs, et se dérober si facilement à la vengeance des lois.

On répète sans cesse, mon cher Xavier, et j'ai avancé moi-même qu'en Russie il n'existe que deux classes, les maîtres et les esclaves ; et pourtant, cette assertion n'est pas rigoureusement vraie : un état intermédiaire remplit, tant bien que mal, l'espace immense qui sépare

l'homme qui peut tout de celui qui ne peut rien, et si cette classe n'est ni assez nombreuse, ni assez considérée pour qu'on l'aperçoive au premier coup-d'œil, un regard attentif la fait découvrir. L'impératrice Catherine, dans l'intention de former un tiers-état en Russie, déclara, par un oukase, que tout paysan de la couronne ayant un pécule suffisant pour exercer une branche d'industrie, pourrait quitter son village, aller s'établir dans une ville, et s'y faire inscrire sous le titre de *mechechénino* (bourgeois); la même faculté ayant été accordée aux affranchis des nobles, le nombre des *mechechénines* s'accroît tous les jours. Viennent ensuite les trois classes de marchands, nommées première, deuxième et troisième *ghildes*; c'est le prix de la patente qui assigne au marchand son rang dans l'une de ces classes. La première ghilde jouit à peu-près des mêmes priviléges que la noblesse; il lui est permis de posséder des terres et des esclaves, tandis que les deux autres

ne peuvent acheter que des maisons ou des biens sans paysans; c'est là que s'arrêtent aussi les droits des *mechechénines*. Ceux-ci sont obligés de fournir des recrues à l'armée, et de les présenter en nature; mais les marchands, en payant une certaine somme au gouvernement, sont affranchis du service effectif.

Il n'est pas rare de rencontrer, en Russie, des *gentilshommes* dont les pères sont encore esclaves, et voici comment s'explique cette bizarrerie : par la protection d'un seigneur, l'enfant d'un paysan peut être placé dans une école militaire; il y fait son éducation, en sort comme *enseigne*, entre au service, et le voilà noble ! Ce qui peut paraître singulier, c'est qu'en lui adressant la parole, ou en lui écrivant, on est obligé de lui dire : *Vaché blahorodio*, c'est-à-dire, *vous qui êtes d'une race noble*; et, pendant ce compliment, on administre peut-être des coups de *knout* à la souche de cette noble race.

Bien que les priviléges de la première ghilde

des marchands soient assez étendus, comme tu as pu le voir, mon ami, et sembleraient devoir les rapprocher de la noblesse, il n'en existe pas moins une distance immense entre ces deux classes. L'éducation, les habitudes, le costume même des marchands qui n'ont point encore renoncé à la longue barbe, enfin l'orgueil de l'aristocratie, tout les sépare. On ne saurait se figurer jusqu'où va la finesse du marchand russe: chez lui l'esprit le plus délié se cache sous les apparences d'une bonhomie naïve. Pierre Ier le connaissait bien, et lorsque ses conseillers l'engageaient à défendre aux Juifs le séjour dans ses états : « Non, non, répondit-il, qu'ils » viennent, qu'ils s'adressent à mes *barbus*, et » vous verrez qu'ils ne feront pas long-tems » des affaires en Russie. » En effet, ils ont senti bien vite qu'ils ne pouvaient pas lutter de ruse et d'adresse, et ils ont bientôt repris le chemin de la Pologne et de l'Allemagne. Les commerçans étrangers prétendent que, pour

la finesse, un marchand russe vaut au moins deux Juifs.

Les magasins à prix fixes sont fort rares ici, et l'acheteur doit se tenir en garde contre l'impudente exagération des prix; il faut, s'il veut être moins trompé, qu'il offre d'abord le tiers, tout au plus, de la somme qu'on lui demande; il m'est arrivé d'obtenir pour 35 roubles un objet que le marchand ne pouvait pas, disait-il, me donner à moins de 125.

Je m'arrête ici, mon cher Xavier : un importun vient m'arracher au plaisir que j'éprouve à m'entretenir avec toi. C'est un jeune Livonien qui fait des vers français; il veut, dit-il, causer avec moi *littérature*; cela signifie qu'il veut me lire ses vers. Je me résigne, et je renvoie à demain les renseignemens que je dois te donner maintenant sur la noblesse.

Lettre Treizième.

Pétersbourg, juin 1826.

Je prévois, mon ami, qu'aujourd'hui j'aurai peu de tems à te consacrer : dans quelques heures, le corps de l'impératrice Elisabeth doit entrer dans Pétersbourg; il me faudra contempler ce triste et majestueux spectacle, dont je te rendrai compte dans ma prochaine lettre, et, pour ne rien perdre des instans qui me sont laissés, j'entre en matière sans préambule.

La noblesse russe est divisée par classes, au nombre de quatorze; elles sont toutes assimilées à un grade militaire; la quatorzième correspond au grade d'*enseigne*, et l'on remonte ainsi jusqu'au rang de *feld-maréchal*, qui forme la première. Cette assimilation, à laquelle n'échappent pas même les femmes qui occupent quelques

charges à la cour, offre un spectacle assez singulier : les demoiselles d'honneur ont, je crois, le rang de capitaine ; de sorte que toute la noblesse est transformée en un innombrable régiment, et l'empire en une vaste caserne. Dans ce pays, tout noble qui veut jouir des prérogatives attachées à sa naissance, doit être au service, soit civil, soit militaire. Cette obligation fut imposée à la noblesse par Pierre Ier, et ceux qui refusèrent de s'y soumettre furent déclarés déchus de leur rang ; ils sont soumis au recrutement comme les simples paysans ; ils labourent leurs terres, mais il leur est interdit de posséder des esclaves. Le gentilhomme russe commence ordinairement par entrer au service militaire, et, lorsqu'il est parvenu au grade de colonel, s'il ne veut pas suivre la carrière des armes, il obtient un rang civil équivalent au grade supérieur à celui qu'il abandonne : alors, il brigue un emploi de gouverneur ou de vice-gouverneur d'une province, ou quelque place éminente dans les douanes, et,

chose remarquable. prend, [illegible] de tems, l'esprit de son nouvel état. Pour lui, c'est un moyen de faire, ou de r'tab[illegible] for-tune; car, ainsi que je te l'ai dit, le désintéressement n'est pas la vertu des administrations russes.

Depuis plusieurs années, les affaires des seigneurs sont fort dérangées: l'exportation des grains a été peu considérable; dans un assez grand nombre de gouvernemens, les paysans, bercés sans doute par de lointaines espérances, se refusent à payer les redevances que le seigneur a le droit d'exiger d'eux: ils ne se révoltent point contre son autorité, mais ils affirment qu'ils n'ont pas d'argent, et celui qu'ils possèdent, ils le cachent: menaces, prières, châtimens, tout vient échouer contre cette indigence prétendue. Et, cependant, le besoin du faste, incurable maladie de la noblesse russe, ne diminue pas avec les moyens de le satisfaire; les seigneurs alors ont recours au *Lombard*, établi par l'empereur

Alexandre dans le louable but de les dérober à la rapacité des usuriers. La couronne leur prête d'assez fortes sommes, à un intérêt modique; mais cet intérêt, ils négligent souvent de l'acquitter; leur dette s'accroît d'année en année, et le moment arrive où la terre, qui servait de garantie, devient la propriété du domaine. Les esclaves se trouvent ainsi paysans de la couronne; ils sont libres, et cette institution du *Lombard*, qui ne semble, au premier coup-d'œil, qu'un établissement de bienveillance pour la noblesse, acquiert par la négligence des seigneurs une grande importance politique.

Il est impossible d'être plus hospitalier que le seigneur russe; il recherche les étrangers, et surtout les Français; mais ici, plus que partout ailleurs, il faut bien prendre garde de trop se confier à ces obligeantes démonstrations qui ne sont souvent que d'aimables fausseté. Un étranger doit surtout éviter de se prodiguer; car, s'il s'abandonne d'abord aux affectueuses protestations

dont il est l'objet, il se prépare, pour l'avenir, de pénibles déceptions. Un Russe débute par se dire votre intime ami, bientôt vous devenez une simple connaissance, et il finit par ne plus vous saluer.

Nous avons remarqué avec étonnement en France la facilité, la grâce d'élocution des Russes dans un idiome étranger. L'étonnement cesse quand on a vu de près leur système d'éducation. Dès l'âge le plus tendre, les enfans entendent parler français; à peine sont-ils en état de se livrer à quelques études, qu'ils sont confiés à un *outchitel* (précepteur) français; c'est notre langue qui leur sert à exprimer leurs premières idées, c'est avec nos grands écrivains qu'elles se développent, et nécessairement elles en reçoivent une empreinte que rien ne saurait effacer. La langue russe, d'ailleurs, mélange agréable de douceur et de force, donne à l'organe de la parole une flexibilité qui lui permet de se familiariser promptement avec toutes les consonnances;

aussi, les Russes prononcent-ils sans difficulté l'allemand et l'anglais qu'ils apprennent également dès l'enfance. Mais ces idiomes, qu'ils possèdent parfaitement, sont pour eux d'un usage moins habituel que le nôtre; c'est le luxe de l'instruction; la langue française est un besoin. Depuis quelque tems, l'éducation particulière est moins en vogue qu'elle ne l'était jadis; on commence à y renoncer pour adopter le système de l'éducation publique, à la fois plus économique et plus profitable par l'émulation qu'elle excite entre les élèves; plusieurs pensionnats ont été établis à Pétersbourg; ils sont fondés et dirigés par des Français; les professeurs qui instruisent les enfans, les modèles qu'on met sous leurs yeux, les pensées que l'on confie à leur jeune intelligence, tout est français : notre orgueil national doit être satisfait sans doute de cet hommage rendu à notre langue, à nos usages, à notre littérature; mais, en examinant ce système d'un œil philosophique, n'y trouvera-t-on pas de

graves inconvéniens ? La distance qui sépare les hautes classes de la société de ce qu'on nomme le peuple est immense. Le mode d'éducation suivi pour les jeunes seigneurs ne sert-il pas encore à l'accroître ? ne détruit-il pas toute espèce de rapports entre eux et les classes inférieures ? Tournure d'esprit, sentimens, langage, coutumes, tout est différent. Et puis, des professeurs étrangers peuvent-ils inspirer à leurs élèves l'amour du pays ? Peuvent-ils former des Russes ? Je ne le pense pas, et j'ose croire que, pour rencontrer le véritable patriotisme, c'est chez le peuple qu'il faut le chercher. Le gouvernement paraît avoir fait cette réflexion, car on parle en ce moment de la formation prochaine de colléges impériaux où la base de l'éducation sera du moins en harmonie avec les mœurs, les lois et les institutions du pays.

Quand j'ai dit, mon cher Xavier, que des professeurs étrangers ne pouvaient former des Russes, je ne crains pas d'avoir été trop loin ; et

certes les exemples ne me manqueraient pas pour venir à l'appui de mon assertion : serait-il bien difficile de trouver, à Pétersbourg, des hommes fort instruits, s'exprimant avec élégance en français, en anglais, en allemand, et qui seraient fort embarrassés d'écrire correctement quelques pages de russe? Non, sans doute, et je pourrais citer un très-grand seigneur, exerçant de hautes fonctions, qui, lorsqu'il doit rédiger un arrêté, le compose en français et le fait traduire par un secrétaire. J'avouerai, mon ami, qu'il est agréable pour un voyageur français de retrouver à sept cents lieues de son pays, les habitudes, le langage et jusqu'aux plaisanteries de la France; mais, pour moi, ce n'est pas là ce que je viens chercher en Russie, et, en voyant ces Russes francisés, je me suis plus d'une fois écrié avec Béranger :

J'aime qu'un Russe soit russe,
Et qu'un Anglais soit anglais, etc.

Lettre Quatorzième.

Pétersbourg, 14 juin.

Au moment où je finissais ma dernière lettre, le canon de la forteresse m'annonçait l'entrée dans Pétersbourg du convoi funèbre de l'impératrice Élisabeth ; je me suis rendu sur le quai, j'ai loué une de ces barques élégantes qui couvrent, dans cette saison, la surface de la Newa, et bercé sur ses flots limpides, j'ai contemplé sans obstacle la marche imposante du cortége, qui, pour arriver à la forteresse, a dû traverser l'immense pont de bateaux destiné à unir les deux rives du fleuve. Ce pont, le plus beau peut-être qui soit en Europe, borné d'un côté par la citadelle, et de l'autre par la place où s'élève la statue en bronze de Souvorow, est remarquable par son étendue, non moins que par l'élégante

légèreté de la rampe en fer qui le décore ; incessamment couvert d'une innombrable quantité de voitures de toute espèce, livrant ses larges trottoirs aux piétons, il offre habituellement aux regards de l'observateur un tableau mouvant que renouvellent à chaque instant la variété des costumes et la diversité des équipages ; mais à l'agitation perpétuelle dont il est le théâtre, avait succédé aujourd'hui la silencieuse majesté d'une pompe funèbre.

Le cortége, qui s'avançait lentement depuis la barrière, à travers une foule de spectateurs de toutes les classes, au son des cloches de toutes les églises, et au bruit des salves d'artillerie répétées de minute en minute, s'est déployé sur le pont dans l'ordre suivant :

Un maître des cérémonies, à cheval, portait en bandoulière une écharpe de crêpe noir et blanc ; venaient ensuite, une compagnie des gardes-du-corps de Preobrajenski, un officier des écuries impériales, en uniforme et en deuil ;

un maréchal de la cour, revêtu d'un vaste manteau noir, et le front couvert d'un large chapeau rabattu ; les timbaliers et les trompettes des chevaliers gardes et des gardes à cheval ; quarante valets de pied, quatre coureurs, huit laquais de la chambre, huit officiers de la cour, enfin le gouverneur des pages, qui fermait la marche de la première section, précédé de seize pages et de quatre pages de la chambre.

J'ai vu bientôt flotter dans les airs les étendards des différentes provinces et de tous les gouvernemens de l'empire ; chacun de ces drapeaux, au nombre de soixante-deux, était porté par un officier que deux autres officiers accompagnaient comme assistans ; et l'étendard de soie noire aux armes de la Russie suivait ces bannières en s'élevant au-dessus d'elles.

Alors s'est avancé un homme d'armes revêtu d'une armure noire, et tenant une épée nue baissée vers la terre. Mais tout à coup l'aspect lugubre de ce triste cortége a disparu, et la

pompe des fêtes royales est venue se mêler un instant aux pompes de la mort : douze hussards de la garde, conduits par un officier, précédaient un équipage de parade surmonté de la couronne impériale, et attelé de huit chevaux couverts de riches harnois, auprès desquels marchaient huit palefreniers ; un écuyer de la cour se tenait à la portière, et deux laquais étaient rangés de chaque côté de la voiture que suivaient quatre palefreniers à cheval. Tous ces hommes, revêtus de brillans uniformes ou de livrées magnifiques, semblaient encore accompagner à une fête ce char aux panneaux étincelans, que les arts avaient paré, mais que la mort a dépouillé de son plus bel ornement.

Fugitive comme les grandeurs de la terre, dont elle offrait l'image, cette pompe royale a passé devant moi, et les manteaux noirs, les grands feutres garnis de longs crêpes, ont rendu au cortége l'aspect funèbre que réclamait la douloureuse cérémonie. Un maréchal de la cour, por-

tant ces insignes du deuil, marchait devant les armes du grand-duché de Bade, de Schleswig-Holstein, de Tauride, de Sibérie, de Finlande, de Pologne, d'Astrakhan, de Kazan, de Novgorod, de Vladimir, de Kiew et de Moscou; chacun de ces écussons armoriés était entre les mains d'un officier appartenant à la sixième classe de la noblesse, auquel deux autres fonctionnaires étaient adjoints comme assistans; puis s'avançait le grand écusson des armes de l'empire, précédé de quatre généraux, et porté par deux généraux-majors et deux colonels qu'assistaient deux officiers supérieurs.

Un maître des cérémonies, à cheval, a bientôt après ouvert la route à la corporation des yamtchiks (loueurs de voitures); ces hommes, à la tête desquels marchait l'ancien de la corporation, étaient revêtus du costume national, et ceux d'entre eux qui ont reçu de l'empereur des *caftanes* (1)

(1) La *caftane* est la longue robe moscovite, attachée au-

d'honneur, portaient un crêpe sur la manche de cet habit.

Les maîtres-artisans du corps des métiers, placés sur trois de front, et accompagnés de leurs anciens, se sont avancés ensuite; devant chaque section flottait un petit étendard sur lequel sont peintes les marques distinctives de la profession qu'exercent ceux qui la composaient.

Immédiatement après eux, venaient la corporation des bourgeois et celle des marchands, suivies du maire de Pétersbourg; puis, la compagnie russe-américaine, la société économique, la société philanthropique, celle des prisons, les employés de la bibliothèque publique impériale, ceux de l'université de Pétersbourg, de l'acadé-

---

tour des reins par une ceinture d'étoffe de laine tressée; ceux des artisans de Pétersbourg ou de Moscou, auxquels des services rendus à l'état ont mérité des récompenses, reçoivent des caftanes d'honneur, dont ils se parent dans les cérémonies publiques.

mie des arts et de l'académie des sciences : le maréchal du conseil des instituts d'éducation placés sous la protection de l'impératrice-mère, guidait les membres et employés de ces divers établissemens.

Aux représentans des différentes charges de la cour, ont succédé les généraux, aides-de-camp généraux et aides-de-camp de l'empereur; les secrétaires d'état, les sénateurs, les ministres et les membres du conseil de l'empire ; les élèves de la maison d'industrie, et ceux des écoles auxquelles la défunte impératrice accordait une protection spéciale.

Bientôt, deux détachemens des gardes à cheval, et deux hérauts d'armes en costume de deuil, ont annoncé, par leur présence, les ordres étrangers, les ordres de Russie et la couronne impériale, portés sur des coussins couverts d'étoffes d'or.

Enfin, ont paru les chantres du couvent de Newski, suivis de toute la procession du clergé,

tenant en main des cierges allumés, puis trois images portées, l'une par le confesseur, les deux autres par des archidiacres et des prêtres de la cour.

A peine avais-je eu le tems de contempler ces prêtres, dont le vent agitait les longs cheveux et la barbe flottante, que mes regards ont été attirés vers le char funèbre sur lequel reposait le corps de feu l'impératrice : les bâtons qui soutenaient le baldaquin étaient tenus par quatre chambellans, les cordons et les houppes par les charges de la cour, les houppes du drap mortuaire par deux chambellans, et des deux côtés du char marchaient les dames de l'ordre de Sainte-Catherine, et les demoiselles d'honneur qui avaient accompagné l'impératrice dans son dernier voyage ; soixante pages armés de torches entouraient la voiture, dont les chevaux étaient conduits par huit fonctionnaires de la noblesse.

C'est alors que s'est présenté l'empereur, en manteau de deuil et en chapeau rabattu ; il mar-

chait escorté du grand-duc Michel, du chef de l'état-major général, du ministre de la guerre, de l'inspecteur du corps des ingénieurs, du général quartier-maître, et du général de service; ensuite une voiture de deuil dans laquelle on remarquait l'impératrice régnante et le jeune grand-duc héritier. A une certaine distance et des deux côtés de l'empereur et de la famille impériale, étaient rangés vingt-quatre porte-enseignes de la garde.

Après le duc de Wurtemberg, ses deux fils et sa fille, s'avançaient, à pied, les deux reines d'Imérétie, la régente de Mingrélie, toutes les dames et demoiselles d'honneur, toutes les femmes attachées au service de feu l'impératrice, et la marche était fermée par une compagnie du régiment de Séménowski.

Le cortége, qui s'était arrêté devant toutes les églises placées sur sa route, a passé au pied de la statue de Souvorow, et ce guerrier, le glaive à la main et le bras étendu vers la forteresse,

semblait protéger encore les restes mortels de cette reine dont son courage a si long-tems défendu l'empire.

Je me suis promptement rendu à la cathédrale de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, où une place m'était réservée, et là j'ai pu contempler la cérémonie religieuse. Enlevé du char mortuaire, le cercueil fut posé sur un magnifique catafalque préparé à cet effet dans le milieu de l'église ; le métropolitain célébra l'office, et dès que les prières des morts eurent été récitées, tous les membres de la famille impériale vinrent adresser un dernier adieu à celle dont les vertus ont embelli la couronne. Ce funeste devoir accompli, le cercueil a été retiré du catafalque, le métropolitain et le clergé l'ont conduit jusqu'à la tombe, où il est descendu au bruit d'une triple décharge de mousqueterie, et d'une salve générale de tous les canons de la forteresse.

Ainsi s'est terminée cette triste cérémonie; ainsi est allée se réunir à jamais à son époux bien-aimé

cette femme excellente que vingt-cinq années de vertus n'ont pu défendre contre les chagrins. Atteinte d'une maladie de poitrine, arrivée à cette époque de la vie souvent funeste à la santé des femmes, elle oubliait ses douleurs en regardant l'avenir qui semblait lui promettre quelques momens heureux. Comme une belle soirée qui succède parfois à un jour nébuleux, les dernières années qu'elle a passées sur la terre lui avaient apporté le bonheur, en ramenant vers elle toute la tendresse de son mari; et c'est à l'instant où l'avenir s'embellissait des douces illusions de l'espérance, que son cher Alexandre a succombé! Du moins ne l'a-t-il pas long-tems attendue.

En sortant de l'église, je me suis mêlé à la foule, j'ai prêté l'oreille, et j'ai retrouvé dans toutes les bouches l'éloge de l'impératrice Élisabeth : une douceur angélique, une bienveillance affectueuse, formaient la base de son caractère; sa vie fut employée à donner le bonheur et à l'espérer; sa mort a fait couler des larmes sincères.

Bénie soit la mémoire des souverains que la douleur du peuple accompagne jusqu'à la tombe! c'est là leur plus belle oraison funèbre, c'est la plus imposante leçon que puissent recevoir leurs successeurs!

Lettre Quinzième.

Juin 1826.

La nouvelle Bourse de Saint-Pétersbourg, terminée en 1811, sur le plan donné par M. Tomon, habile architecte français, ne fut ouverte aux négocians que le 15 juin 1816. Les grands événemens dont la Russie avait été tour-à-tour le théâtre et l'arbitre, avaient éloigné le commerce de ces rivages où Pierre Ier l'attira jadis, et ce n'est que lorsque la paix l'eut ramené, que l'empereur Alexandre lui consacra ce temple, qui s'élève majestueusement vers l'extrémité d'un cap formé, d'un côté par la Newa, et de l'autre par un bras de cette rivière, nommé la Petite-Newa.

Ce bâtiment a la forme d'un parallélogramme: sa longueur est de cinquante-cinq toises sur qua-

rante-une de largeur et quinze de hauteur ; un rang de quarante-quatre colonnes d'ordre dorique, dont dix sont à chaque façade et douze à chaque partie latérale, offre autour du bâtiment une galerie ouverte ; la grande salle intérieure a cent vingt-six pieds de long sur soixante-six de large; elle est ornée de sculptures emblématiques; la lumière vient d'en haut ; on y entre par quatre côtés, où sont disposées huit chambres couvertes d'écriteaux, d'avis, d'annonces et de réglemens. Là se réunissent chaque jour, à trois heures après midi, tous les marchands russes et étrangers ; là, le moindre mouvement est calculé, le moindre geste a son prix, le moindre sourire doit rapporter quelque chose. Je te demande pardon, mon ami, d'être entré avec toi dans ce minutieux détail de toises et de pieds, mais j'ai cru que peut-être tu trouverais quelque intérêt à comparer, par la pensée, cet édifice achevé depuis quinze ans, à l'édifice imposant que le commerce élève à Paris, et qui peut-être s'achèvera

un jour, car il ne faut désespérer de rien (1).

La Bourse de Pétersbourg est isolée de toutes parts; au-devant de la façade principale, du côté de la Newa, s'étend une belle place en forme de demi-lune; les revêtemens, les trottoirs et les parapets sont en granit. Les vaisseaux qui ne tirent pas plus de 17 pieds d'eau, arrivent des pays les plus lointains devant la Bourse même, et, pour faciliter le débarquement des marchandises, deux descentes circulaires conduisent au niveau de la rivière. Sur cette place, vers les deux extrémités du port, s'élèvent deux colonnes rostrales ornées de statues, d'ancres et de proues de vaisseau; elles sont surmontées de demi-sphères concaves supportées par un groupe composé de trois Atlas, et destinées à recevoir des feux; mais ces feux ne s'allument qu'aux jours d'illuminations.

---

(1) A mon retour à Paris, j'ai trouvé terminé enfin ce magnifique monument qu'on a bien long-tems attendu, mais qui réalise toutes les espérances et justifie tous les éloges.

A quoi serviraient, en effet, des phares aux bords de la Newa? Cette rivière est gelée dans l'hiver, et la navigation est interrompue; dans l'été, il n'y a point de nuit à Saint-Pétersbourg.

Il se fait tous les ans dans cette ville une prodigieuse quantité d'affaires, et les Russes n'ont point oublié qu'ils doivent au génie créateur de Pierre Ier, les nombreuses jouissances que leur procure aujourd'hui le commerce. Ce souverain, qui imprima un caractère de grandeur et de majesté à toutes ses entreprises, ne négligea rien pour attirer l'industrie de l'étranger dans le nouveau port dont ses regards avaient mesuré les dimensions et deviné l'importance future.

Dès qu'il eut appris, en 1703, l'arrivée du premier vaisseau hollandais à Kronstadt, il vola à sa rencontre dans une chaloupe. Travesti en matelot, il avait ordonné aux seigneurs de sa suite de revêtir le même costume. Il convoya le vaisseau dans son passage de Kronstadt à Pétersbourg, le conduisit heureusement jusque dans

le port, et, là, fut reçu par le prince Menzikoff, gouverneur de la ville. Qu'on juge de l'étonnement du capitaine et des matelots hollandais, invités à la table du prince, lorsqu'ils trouvèrent l'empereur sous les traits du pilote dont ils avaient admiré l'adresse et l'habileté ! Pierre, après les avoir comblés de présens, exempta de tous droits de douanes la cargaison du navire, et, bravant les rigueurs de la saison déjà avancée, les reconduisit jusqu'à Kronstadt. Il traita avec non moins de faveur le premier bâtiment anglais qui, l'été suivant, vint montrer son pavillon aux rives de la Newa ; c'est ainsi que Pierre I^er^ préparait l'avenir de cette ville où mille vaisseaux apportent, chaque année, les tributs des deux mondes.

Lettre Seizième.

Juin 1826.

En sortant de la Bourse, mon cher Xavier, je me suis rendu à l'Arsenal, triple bâtiment non moins remarquable par sa triple architecture que par la prodigieuse quantité d'armes de toute espèce qu'il renferme et par les objets historiques qu'il offre à l'attention du voyageur : je rapprocherai donc ici, comme je l'ai fait dans mes excursions, ces deux ateliers de conquêtes si différentes.

Cet immense établissement se compose de trois édifices : le vieux et le nouvel arsenal, et la fonderie qui les sépare. Chacun de ces édifices porte le cachet de l'époque qui l'a vu s'élever ; la fonderie réunit le style gothique à l'étonnante solidité des constructions de Pierre-le-Grand ; la

richesse et la profusion des embellissemens répandus sur le vieil arsenal montrent ce qu'était l'architecture sous Catherine et Élisabeth ; le nouvel arsenal se fait admirer par les nobles proportions de l'architecture grecque, qui distinguent, en général, les bâtimens construits sous le règne d'Alexandre. Je ne m'arrêterai point à supputer le nombre de toises de ces vastes salles que nous allons parcourir ensemble ; ce détail inutile usurperait un tems que réclament divers monumens dignes de notre intérêt.

Le premier qui s'offre à nos regards est un canon de 21 pieds de long, pesant 17,435 livres et du calibre de 68 ; il a été fondu sous le règne d'Ivan-Vassilievitch. A la prise d'Elbins, par Charles XII, le 3 décembre 1703, ce canon tomba au pouvoir des vainqueurs qui le transportèrent à Stockolm : Pierre I^er^ voyait avec une vive douleur ce trophée national entre les mains de ses ennemis, lorsqu'un étranger, nommé Primm, honoré des bienfaits de ce monarque,

et jaloux de lui témoigner sa reconnaissance, résolut de dérober ce trophée à la Suède. Après beaucoup de peines et d'innombrables sacrifices, il parvint à s'en emparer; mais, pour cacher son généreux larcin, il fut contraint de scier le canon en plusieurs morceaux, et c'est ainsi qu'il l'amena sur une barque à Saint-Pétersbourg. Pierre Ier fit ériger une statue équestre en bronze à cet étranger dont le dévouement refusa toute autre récompense.

Non loin de là, on remarque les riches armures des anciens chevaliers Teutons, qui décoraient l'arsenal de Riga, et que la victoire a transportées à Pétersbourg.

Donnons, en passant, un coup-d'œil à l'énorme drapeau des Strélitz suspendu à la muraille : il représente l'enfer et le paradis. Dans l'enfer sont placés les Juifs, les Tatars, les Turcs, les Polonais, enfin, tous les étrangers qu'à cette époque on désignait sous le nom d'Allemands; les Strélitz seuls peuplent le paradis.

Là, s'élève la statue en marbre de Catherine II : elle fut un présent du prince Orloff. A chaque pas, on rencontre, dans Pétersbourg, les monumens de la tendresse de Catherine pour ses favoris, ou de l'attachement qu'elle leur inspirait ; c'est ainsi qu'elle fit bâtir pour ce même Orloff *le Palais de Marbre*, et que *le Palais de la Tauride* fut construit pour elle par Potemkin. C'était entre elle et ses sous-despotes un assaut de libéralité, un échange de cadeaux magnifiques dont la nation faisait les frais, mais qu'on lui permettait d'admirer.

Un objet plus intéressant appelle nos regards ; c'est le cabriolet de Pierre Ier. Il est monté sur des ressorts et garni en dedans de drap vert ; l'arrière-train supporte une caisse qui renferme une machine ingénieuse dont le mécanisme indiquait fidèlement l'espace que le cabriolet avait parcouru. Au moyen de cette machine, Pierre mesurait les marais de la Lithuanie et les vastes déserts de la Sibérie, lorsqu'il les traversait pour

marquer la place des villes que sa puissance fondatrice voulait y semer.

Ce monarque, qui portait peut-être la simplicité jusqu'à l'excès dans ses vêtemens, et dans ses habitudes privées, étalait un grand luxe dans les cérémonies publiques : son char de parade, déposé maintenant à l'arsenal, en offre la preuve. Sa forme est celle d'un antique char romain ; derrière le siége, la statue de Minerve très-richement dorée, ainsi que toutes les sculptures, s'élève au milieu des nuages : l'intérieur du char est couvert de velours écarlate bordé de franges d'or. La reconnaissance de Catherine II a fait empailler et placer devant cette voiture le cheval qu'elle montait lorsqu'elle courut de caserne en caserne annoncer aux soldats que Pierre III avait cessé de régner.

Il est impossible, mon cher Xavier, de ne pas éprouver un sentiment pénible à l'aspect de l'innombrable quantité de canons, mortiers, fusils, obusiers, pistolets de toutes formes et de toutes

dimensions, entassés dans ces immenses bâtimens. Que de calculs, que d'efforts, que de travaux l'homme a prodigués pour accroître ses misères ! Comme si ses passions et ses infirmités ne suffisaient pas à sa destruction ! Je sens le besoin de quitter ces tristes lieux, et, loin de tous ces outils de la mort, nous irons respirer ensemble dans les délicieux jardins de Tsarskoë-Selo.

Lettre Dix-Septième.

Juin 1826.

La renommée du palais et des jardins de Tsarskoë-Selo est sans doute venue jusqu'à toi, mon ami : l'admiration des voyageurs a consacré ces lieux, que trois règnes ont empreints de leur magnificence. Cette royale habitation, située à six lieues de Pétersbourg, fut construite en 1744, d'après le plan du comte Rastrely ; jamais tant de luxe n'avait été prodigué : la dorure, réservée jusqu'alors aux ornemens intérieurs des châteaux, couvrait le toit et toutes les corniches de celui-ci, et les regards étaient tellement éblouis, que, lorsque l'impératrice Élisabeth vint le visiter, accompagnée de sa cour et des ministres étrangers, l'ambassadeur de France lui demanda où était l'étui qui devait renfermer ce précieux bi-

jou. Peu d'années suffirent pour détruire en partie cette dorure, et Catherine II ordonna que le faîte fût peint en vert, comme le sont, en Russie, les toits de la plupart des maisons et des édifices. Des entrepreneurs offrirent, dit-on, 250,000 fr. pour qu'il leur fût permis de recueillir les parcelles d'or que le tems avait épargnées; mais Catherine refusa, en répondant qu'elle n'était pas dans l'usage de vendre ses vieilles hardes.

Avant d'arriver au palais, on aperçoit, à gauche, un village chinois composé de quinze maisonnettes que distinguent des ornemens bizarres dans le goût asiatique; elles étaient habitées par les courtisans de Catherine, quand elle séjournait à Tsarskoë-Selo; aujourd'hui elles sont occupées, durant les fêtes, par le corps diplomatique.

Sur la droite est situé le jardin, qu'un large canal sépare de la route : ce jardin, dessiné sous le règne d'Élisabeth, présentait alors la monotone régularité des anciens parcs français; cette

uniformité qui décèle l'art et contrarie la nature, disparut sous le règne de Catherine II; mais la métamorphose fut opérée avec discernement, et l'on conserva devant le château les allées droites qui correspondent à sa majestueuse architecture. Nous avons si souvent, mon cher Xavier, pendant nos promenades à Saint-Pétersbourg, l'occasion de remarquer la magnificence intérieure des palais, que je ne décrirai point ici cette profusion de mosaïques, de tableaux, d'ornemens en marbre, en jaspe, en agates, en lapis lazuli, en bois de diversés couleurs, qui décorent les salles de Tsarskoë-Selo : ces merveilles du luxe et de la puissance, qui se ressemblent partout, éblouissent les yeux sans parler à l'ame, et sans éveiller un souvenir; négligeons-les pour errer ensemble à l'aventure, comme je l'ai fait, dans ce jardin où nous rencontrerons, à chaque pas, des objets destinés à perpétuer la mémoire de quelque événement important ou de quelque homme célèbre. Nous ne pouvons cependant en-

trer dans le parc avant d'avoir admiré cette délicieuse colonnade ionique, élevée par Camerone, à côté du palais : cette galerie, à la fois imposante et légère, chef-d'œuvre de goût et d'élégance, supporte des jardins aériens qui la couronnent de fleurs. Entre les colonnes, Catherine fit placer les bustes des grands hommes, immortels représentans de tous les pays et de tous les siècles, et c'est au milieu d'eux que, durant les longues soirées d'été, cette femme extraordinaire aimait à se promener, les yeux attachés sur l'Europe, dont les hommages étaient un besoin pour elle.

Des échantillons de tous les genres d'architecture sont répandus dans le parc de Tsarskoë-Selo, et cette étonnante variété de constructions, en offrant des aspects toujours nouveaux, prête un grand charme à la promenade.

En arrivant sur les bords du lac, nous trouvons l'*Amirauté*; cet édifice se compose de trois bâtimens dans le style gothique : celui du milieu

reçoit, pendant l'hiver, les yachts, les canots dorés qui maintenant couvrent la surface du lac; les deux autres servent d'abri contre les frimas, aux cygnes et aux canards du cap, qui, dans l'été, sillonnent ces ondes limpides. Au milieu de cette vaste pièce d'eau est une salle de concert construite du tems d'Élisabeth; et, tout près de là, semble s'élancer du sein des flots une colonne rostrale en granit, élevée par Catherine II, en l'honneur d'Alexis Orloff, vainqueur des Turcs à Tchesmé; des bas-reliefs représentant l'incendie de la flotte ottomane, couvrent les côtés du piédestal, et un aigle portant la foudre déploie ses ailes au sommet du monument. L'image de cet oiseau royal est une allégorie destinée à rappeler sans cesse le nom du guerrier à qui ce monument est consacré; car, en russe, le mot *orloff* signifie *aigle*.

La vue de cette colonne, l'aspect de l'obélisque érigé en mémoire de la bataille de Kahoul, en retraçant devant moi les nombreuses défaites des

Turcs, ont livré mon ame à de consolantes espérances : non, les souvenirs du passé, épars en ces lieux, ne seront point stériles! les trophées du règne de Catherine ne seront pas muets! Ne parlent-ils pas sans cesse à la Russie de l'ennemi barbare qu'elle a tant de fois vaincu? et ces élégans portiques, ces nobles statues, ces antiques chefs-d'œuvre des arts, dont Paros enrichit ces jardins, ne lui nomment-ils pas la Grèce?

J'ai dit, mon cher Xavier, que des édifices de tous les genres décoraient le parc de Tsarskoë-Selo; en effet, à peine avons-nous perdu de vue la colonne d'Alexis Orloff, et l'obélisque de Romianlzoff, que nous apercevons un kiosque turc qui semble nous transporter dans l'intérieur du sérail. Cette construction asiatique n'est point un vain ornement; car le génie de Catherine savait agrandir jusqu'aux moindres fantaisies du luxe, en leur attachant un souvenir glorieux : ce kiosque, imitation exacte de celui qu'on voit dans les jardins du sultan, et tapissé des mêmes étoffes,

fut placé là pour rappeler l'ambassade du prince Repnin à Constantinople.

Après avoir traversé un pont de marbre azuré de Sibérie, qu'embellissent de majestueuses colonnes d'ordre ionique, nous apercevons, au milieu des sapins et des cèdres touffus, une pyramide en granit, dessinée sur le modèle des pyramides d'Égypte ; mais je ne recommanderai point à ton admiration ce monument, double parodie dont un ambassadeur français fut le complice. C'est là que reposent les trois levrettes favorites de Catherine II : trois pierres tumulaires portant d'ingénieuses et épigrammatiques inscriptions sont placées en avant de la pyramide, et, sur l'une d'elles, sont gravés les vers suivans, composés par M. de S....., alors ambassadeur de France en Russie.

Ici mourut *Zémire*, et les Grâces en deuil
Doivent jeter des fleurs sur son cercueil :
Constante dans ses goûts, à la course légère,
Comme *Tom*, son aïeul, comme *Lady*, sa mère,

Son seul défaut était un peu d'humeur,
Mais ce défaut partait d'un très-bon cœur.
Quand on aime, on craint tant! *Zémire* aimait tant celle
Que tout le monde aime comme elle!
Croyez-vous qu'on aime en repos,
Ayant cent peuples pour rivaux?
Les dieux, témoins de sa tendresse,
Devraient à sa fidélité
Le don de l'immortalité,
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

Si cette jolie épitaphe d'un chien plaide en faveur de l'homme d'esprit et du courtisan, ne compromet-elle pas un peu la gravité du diplomate? Mais à cette époque, qui préludait par de brillantes folies à de sanglantes extravagances, le plaisir était l'affaire importante; avant tout, il fallait plaire, et qui pouvait mieux atteindre ce but que le courtisan aimable, le spirituel écrivain dont je viens de citer les vers?

Catherine II n'a point épargné les témoignages de sa reconnaissance et de son attachement aux frères Orloff, qui tous deux avaient plus d'un droit

à son affection : nous retrouvons ce nom, dans le parc de Tsarskoë-Selo, sur un beau monument en marbre de différentes couleurs, construit d'après le plan de Rinaldi : c'est un arc triomphal élevé à Grégoire Orloff, chargé par elle d'arrêter les désastres de la peste qui, en 1771, se propagea à Moscou. Il déploya dans cette mission tous les talens d'un habile administrateur, et la gratitude de sa souveraine voulut perpétuer la mémoire des services qu'il rendit alors à sa patrie.

Arrêtons-nous un moment, mon cher Xavier, près de la délicieuse fontaine nommée la *Fontaine de la Laitière :* dans ce lieu, où tant d'objets différens se disputent notre attention, où tant d'édifices orgueilleux appellent nos regards, il n'est rien que je préfère à cette gracieuse création du ciseau de Socoloff. Une jolie paysanne, assise sur un bloc de granit, a laissé tomber sa cruche; l'anse est encore dans sa main, et elle verse des pleurs, tandis que des débris du vase un filet d'eau limpide coule sans cesse avec un doux murmure.

En quittant cette partie du parc, nous entrons dans le jardin inférieur, qui a conservé sa régularité primitive : un pavillon élégant et riche, bâti par l'architecte qui construisit le palais, et connu sous le nom de l'*Ermitage*, occupe le milieu du jardin. La profusion des dorures et des ornemens prodigués à cet édifice offre un singulier contraste avec son nom. Mais une table placée dans une salle du premier étage réclame une mention particulière : à l'aide d'un mécanisme ingénieux, tous les objets nécessaires au service montent et se rangent d'eux-mêmes à la portée des convives. Ce meuble mécanique, en éloignant les domestiques de la salle du festin, donnait une entière liberté à la *conversation*, durant les dîners de l'Ermitage, qui souvent n'étaient qu'un tête-à-tête.

Pour sortir de cette royale habitation, dont je n'ai pu, mon cher Xavier, te donner qu'une idée sans doute bien imparfaite, il faut que nous passions à côté d'une porte triomphale élevée par

feu l'empereur Alexandre, en mémoire des dernières victoires de ses armées; elle porte cette simple inscription : *A mes chers compagnons d'armes!* Éloignons-nous en détournant les yeux, et ne séjournons point près de ce monument, dont l'aspect fait saigner, dans le cœur d'un Français, des blessures encore si récentes.

Lettre Dix-Huitième.

Juin 1826.

Mon cher Xavier, dans cette capitale de la Russie, où les coutumes russes sont ce qu'il y a de plus rare, l'étranger est trop heureux quand il rencontre quelques débris de ces antiques usages qui s'altèrent et se perdent de jour en jour: ce plaisir, je l'ai éprouvé hier en assistant à la fête nationale du *Sémick*. Cette fête, l'un des plus curieux monumens du paganisme slavon, se célèbre tous les ans, le dimanche qui suit le jour de l'ascension, à la Jemskoya, quartier qui, depuis la fondation de Pétersbourg, fut toujours habité par les bourgeois et les marchands. Dans les provinces, elle a lieu au bord des rivières, dans les jardins ou au milieu des bois. Les archéologues ne s'accordent pas sur l'origine du

Sémick : les uns prétendent qu'il était consacré à *Tour,* dieu du plaisir chez les Slaves ; d'autres affirment qu'il avait pour but de fêter le retour de la fertilité, et que son nom dérive du mot slavon *seme*, qui veut dire *semence*. Cette dernière opinion acquiert un grand poids, quand on songe que cette fête est célébrée, dans toute la Russie, durant ces jours sans nuit où le soleil, en restant vingt-deux heures sur l'horizon, semble vouloir dédommager ces climats de sa longue absence, et les consoler de la rigueur des hivers, par une fécondité rapide, par une végétation brillante et instantanée, qui ne laisse pas attendre long-tems l'effet de ses promesses. D'un autre côté, la répétition continuelle, dans les chansons particulières à cette fête, des noms de *Tour,* de *Did* et de *Lada* (la Vénus et l'Amour des Slaves), vient appuyer l'assertion des premiers.

Quoi qu'il en soit de ces deux opinions qui se combattent sans pourtant se détruire, car le *Sémick* pouvait avoir un double but, l'aspect de

cette fête est très-piquant : le peuple, réuni sur les bords du canal de Ligoff, se livre alors aux élans d'une gaîté inaccoutumée, qu'entretiennent les liqueurs spiritueuses ; les filles et les jeunes veuves interrogent l'avenir, en jetant dans l'eau des couronnes de fleurs ; avec quelle anxiété leurs regards suivent ces couronnes, auxquelles est attachée leur destinée future ! Celle dont les fleurs disparaissent sous les flots aura long-tems encore à gémir sur son célibat ou sur son veuvage ; mais un heureux hymen est promis dans l'année à celle dont les vagues emportent, sans l'engloutir, la couronne embaumée. Les chants des jeunes filles et des jeunes garçons, la joie bruyante des buveurs, les danses accompagnées de gestes lascifs, les baisers qui se croisent à travers les guirlandes, les vêtemens pittoresques des paysans russes, les branches de sapin destinées à remplacer les pampres que la nature refuse aux provinces septentrionales de cet empire, tout donne à ces réjouissances annuelles une physionomie particulière,

et le lieu qui leur est consacré dans Pétersbourg, offre une vaste carrière aux réflexions du philosophe : c'est dans le cimetière de l'église que les tables sont dressées ; c'est en présence de la mort que les hommes, en rêvant de longs jours, élèvent des autels au plaisir.

On remarque avec peine que, d'année en année, le *Sémick* perd quelque chose de son caractère primitif : les marchands enrichis renoncent au costume de leurs ancêtres ; au bonnet moscovite a succédé le chapeau rond, et la redingote a remplacé la *caftane* nationale qu'une ceinture attachait au milieu du corps. Ils n'ont point encore revêtu le frac ; et la redingote qu'ils ont adoptée se rapproche de l'ancienne robe par son ampleur et sa longueur ; mais le tems fera bientôt disparaître ces derniers scrupules, et l'on peut prévoir le moment où le peuple russe, à Pétersbourg, aura complètement sacrifié sa physionomie originale à l'imitation extérieure des usages modernes. Déjà les marchands ne parais-

sent plus qu'en très-petit nombre à cette fête, où jadis on les voyait tous ; déjà ils semblent dire à ce peuple, dont ils dédaignent aujourd'hui les coutumes : « La fortune a mis une barrière » entre nous et les usages de nos pères! »

Lettre Dix-Neuvième.

Juin 1826.

Dans ma dernière lettre, j'ai tenté de placer sous tes yeux une image fidèle du *Sémick*, et c'est encore d'une fête nationale que je dois t'entretenir aujourd'hui. Cette fête, qui se célèbre au jardin d'Été, le lundi de la Pentecôte, est nommée vulgairement la *Fête des Mariages*; mais, avant de te raconter ce qui s'y passe, il faut que je te conduise dans le lieu qui lui est consacré.

Le jardin d'Été est situé sur la rive gauche de la Newa; ce rendez-vous des habitans de Pétersbourg qui, tous les soirs, dans cette saison, viennent respirer à l'ombre des tilleuls centenaires, plantés par Pierre I^er^, n'est remarquable ni par sa forme, ni par son étendue; il se compose d'un petit nombre d'allées régulières,

décorées de quelques statues et de quelques bustes en marbre. La seule chose qu'il offre à la curiosité du voyageur, c'est sa magnifique grille en fer, supportée par trente-six colonnes de granit. Cette grille, qui fait face à la rivière, est d'un bel aspect; elle a des droits à notre admiration par la perfection du travail comme par la majesté de ses proportions; et l'orgueil patriotique des Russes cite avec complaisance le trait de cet Anglais qui, parti de Londres pour voir Pétersbourg, et arrivant par mer, s'arrêta devant cette grille, la contempla long-tems et se rembarqua, désespérant de rien trouver, dans cette capitale, qui fût digne de son attention après ce monument.

Dans le jardin d'Été, Pierre Ier fit construire une maison de plaisance dans laquelle ce monarque venait se délasser de ses innombrables travaux; car, alors, ce côté de la Newa, où s'élèvent aujourd'hui tant de palais, était destiné par lui à recevoir des maisons de campagne, et la ville

devait s'étendre sur la rive droite, où lui-même habitait une bicoque en bois, que la vénération des Russes a recouverte d'une espèce d'enveloppe en maçonnerie, pour la mettre à l'abri des outrages du tems. En plaçant sa maison de plaisance sur la rive gauche du fleuve, tandis que les importans travaux qu'il dirigeait sur l'autre bord, appelaient sa surveillance journalière, Pierre, à qui, dès sa plus tendre enfance, l'aspect de l'eau inspirait une terreur involontaire, prétendit s'imposer l'obligation de traverser la Newa deux fois par jour, et il parvint ainsi à dompter la nature.

Revenons maintenant, mon cher Xavier, à la fête des Mariages. Dès le matin, toute la population marchande de Pétersbourg est en mouvement; tous les magasins sont fermés, et l'amour du gain se tait durant ce jour, qui doit changer tant de destinées : la jeune veuve, qui rêve de nouveaux liens, se pare de ses plus beaux atours; la mère couvre sa fille de perles et de diamans,

et, comme ce statuaire ancien, si elle ne peut la faire belle, du moins elle la fait riche : elle-même se charge de toutes ses pierreries ; puis, le visage enluminé par une couche épaisse de vermillon, elles s'acheminent des différens quartiers de la ville vers le jardin d'Été, où elles se rangent en haie dans la principale allée.

De leur côté, les marchands célibataires n'ont point négligé le soin de leur toilette : leur longue barbe est peignée et parfumée, et quelques-uns, pour mieux attirer les regards, ont fait succéder la redingote vert-pomme ou bleu de ciel au vêtement de couleur sombre qu'ils portent habituellement. Ils se rendent dans ce jardin, où les appelle l'espoir d'un hymen futur, parcourent gravement cette allée, peuplée de jeunes filles qui, les yeux baissés, jettent sur eux un regard oblique ; et, lorsqu'enfin leur choix s'est arrêté, ils s'adressent à quelques vieilles femmes dont la complaisance officieuse leur donne toutes sortes de renseignemens sur l'objet de leur prédilec-

tion, et les met en rapport avec la famille à laquelle ils demandent une épouse. Si, parmi ces mariages, il en est qu'un tendre sentiment ait formés, si l'amour a dicté quelques choix, combien en est-il que le seul aspect des diamans a fait conclure? Nul doute que les jeunes filles marchandes de Pétersbourg ne doivent plus aux pierreries dont elles sont couvertes, qu'à leurs attraits; car, il faut le dire, leurs charmes ont grand besoin de ce puissant auxiliaire. Malgré la plus scrupuleuse investigation, il m'a été impossible de découvrir un seul visage agréable dans cette foule de jeunes filles; et ne crois pas, mon ami, que j'aie été aveuglé par la prévention! Je cherchais une jolie femme, avec le désir sincère de la rencontrer, et je ne pense pas que les nombreux spectateurs venus dans le jardin d'Été avec le même désir, aient été plus heureux que moi.

Lettre Vingtième.

Juin 1826.

Catherine II, dont l'ame, ouverte à toutes les ambitions, nourrissait l'espérance d'une illustration littéraire pour son règne, si fécond en vastes entreprises et en sanglans triomphes; Catherine II qui, non contente des grands événemens que son génie léguait à la postérité, demandait encore de la gloire à des académiciens, voulut fonder à Pétersbourg une de ces bibliothèques publiques, immenses entrepôts des connaissances humaines, où les lecteurs de toutes les conditions peuvent interroger les siècles et recueillir les leçons du passé : la victoire se chargea d'accomplir le vœu de Catherine.

Le comte Joseph Zalouski, évêque de Kiew, avait légué au collége des Jésuites de Varsovie,

en 1750, une bibliothèque de deux cent mille volumes, qui lui avait coûté quarante-trois années de soins et de sacrifices; après l'abolition de cet ordre trop fameux, que partout on a chassé et qu'on retrouve partout, cette bibliothèque devint, en 1773, une propriété nationale. Mais enfin, Varsovie, en tombant au pouvoir de Souworoff, termina l'heroïque agonie de la Pologne, et Pétersbourg vit entrer dans ses murs, en 1795, la plus précieuse de ses conquêtes. Malheureusement, un assez grand nombre d'infolios furent mutilés par les Cosaques de Souworoff, qui, chargés de surveiller l'emballage, trouvèrent tout simple de rogner les livres avec leurs sabres, pour les faire entrer dans les caisses trop étroites.

Catherine ordonna qu'un édifice fût élevé dans la capitale, pour recevoir ces glorieux trophées: le bâtiment de la Bibliothèque, aussitôt commencé sur les plans de l'architecte Socoloff, est situé dans le plus beau quartier de la ville; il a deux

façades, l'une regarde la Perspective-Newski, l'autre le grand bazar, nommé le *gostinnoï-dvor*. L'angle du milieu est arrondi, et orné de colonnes d'ordre dorique, surmontées de statues colossales représentant les philosophes grecs. Un large escalier de granit conduit aux trois étages, et de petits escaliers, habilement disposés, établissent des communications faciles entre toutes les pièces de ce vaste édifice. L'étage inférieur contient deux belles salles consacrées aux personnes qui viennent étudier; dans la seconde, on remarque le buste de feu l'empereur Alexandre, en marbre blanc; à gauche de la première salle est la bibliothèque des manuscrits; elle peut contenir vingt mille volumes. Une de ces pièces, construite sur le plan de la bibliothèque du Vatican, renferme les ouvrages que la censure ne livre pas à la curieuse investigation de tous les lecteurs. Dans les chambres placées à droite des salles de lecture, se trouvent les livres russes, dont le nombre s'est considérablement accru depuis que

l'ordre a été donné de déposer à la Bibliothèque deux exemplaires de chaque ouvrage qui paraît imprimé. Une magnifique salle de forme circulaire occupe le milieu de l'édifice; elle est ornée de draperies et de différens bustes, parmi lesquels l'œil étonné distingue le buste de Souworoff. L'étranger qui visite cet établissement sans en connaître l'histoire, se demande quel rapport peut exister entre cet asile de toutes les gloires pacifiques, et le guerrier qui ne moissonna jamais que le laurier des combats; mais son image ne paraîtra point déplacée dans ce lieu, quand on songera que la Russie doit ces monumens de la science à la plus éclatante victoire de ce général.

La Bibliothèque est ouverte aux curieux le mardi de chaque semaine, depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures. Ceux qui viennent là pour travailler y sont admis les mercredi, jeudi et vendredi, depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, en été, et jusqu'au coucher du soleil en hiver. La réunion de ces

hommes de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les pays, dans cette silencieuse retraite, offre un tableau intéressant et singulier à la fois. Les livres de théologie sont la principale richesse de la Bibliothèque impériale ; aussi est-elle le rendez-vous des théologiens des différentes religions. Là, le juif à côté du catholique, le mahométan auprès du schismatique grec, viennent, en étudiant les dogmes de leur culte, chercher de nouveaux alimens à leurs divisions.

En 1805, la munificence de l'empereur Alexandre ajouta aux trésors de la Bibliothèque la collection de manuscrits appartenant à M. Doubrowski. Ce riche particulier, qui suivit long-tems la carrière diplomatique, et passa vingt-six ans hors de la Russie, était un des plus intrépides bibliomanes de l'Europe ; il était parvenu à rassembler des monumens littéraires de treize siècles, et la révolution française, en détruisant les couvens et les châteaux, en dispersant les propriétaires et

les conservateurs des bibliothèques, ouvrit un champ libre à ses conquêtes. Il acquit à vil prix les ouvrages les plus précieux qui se trouvaient à la Bastille, et parmi lesquels on remarque les lettres autographes de plusieurs rois et des personnages les plus illustres de la France. La bibliothèque de Saint-Germain renfermait plus de quatre-vingt mille manuscrits; ils furent presque tous la proie des flammes dans ces jours d'extravagance et de barbarie; mais M. Doubrowski, que nul obstacle, que nul danger n'arrêtait, parvint à sauver les plus curieux : de ce nombre est l'Épître de l'apôtre saint Paul, en grec et en latin; des Anglais en ont offert une somme de 60,000 francs, et n'ont pu l'obtenir.

Je ne te donnerai point ici, mon cher Xavier, la nomenclature de tous les manuscrits qui composaient la collection de cet infatigable amateur; je me bornerai à citer le manuscrit de Jarry, auquel notre célèbre Didot a, dit-on, emprunté ses modèles de poinçons; un Plutarque réputé

original; le Koran écrit en lettres cuphiques, et qui, si l'on en croit une ancienne tradition, a appartenu à Fatime, fille du prophète Mahomet; le portefeuille enlevé à Voltaire lors de sa détention à la Bastille : il contient plusieurs lettres qui n'ont jamais été publiées; les papiers trouvés par la police chez J.-J. Rousseau; des lettres originales de Philippe II, roi d'Espagne; d'Isabelle, sur la découverte de l'Amérique; de Catherine de Médicis, de Henri IV, de Louis XIV, d'Elisabeth, de Marie Stuart, etc.; quelques manuscrits malabarres tracés avec une aiguille sur des feuilles de palmier; enfin, le livre sacré des Bramines en langue sanscrite, contenant les métamorphoses de Wisthnou.

On conserve à la Bibliothèque impériale les manuscrits de plusieurs poètes russes; on m'a montré une ardoise sur laquelle Derjavine traça quelques vers avant de mourir, et une copie de la tragédie de Polyxène, écrite toute entière de la main d'Ozeroff, le premier poète dramatique de la Russie.

Sept bibliothécaires et autant d'adjoints sont préposés à la conservation de ce précieux dépôt des illustrations littéraires de tant de siècles ; tous sont renommés par leurs talens et leur instruction, et parmi eux on remarque MM. Kriloff, Gretsch et Labanoff, dont je t'ai déjà parlé. L'estime de la nation a consacré les choix faits par le gouvernement ; et ce n'est pas dans Pétersbourg qu'on pourrait trouver l'application de ce mot, si plaisant et si juste à la fois, prononcé à Paris, lors de la nomination de certain bibliothécaire : « Voilà une belle occasion pour ap- » prendre à lire ! »

P. S. J'ai oublié de te dire, mon ami, qu'il y a peu de jours, l'occasion que je souhaitais vivement, de connaître M. le comte Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre*, et du *Lépreux de la vallée d'Aoste*, s'est enfin présentée. J'ai rencontré cet écrivain amateur dont les ouvrages ont obtenu un si légitime succès dans cette France qu'il n'a jamais vue, et

qu'à peine il désire visiter ; j'attachais d'avance un grand prix à la conversation de cet homme, qui a semé tant d'esprit dans le premier de ces opuscules, et empreint le second d'un sentiment si profond et si vrai. J'ai causé, ou plutôt j'ai essayé de causer avec lui, et je me suis empressé, en rentrant chez moi, de relire ses ouvrages.

Lettre Vingt-Unième.

Pétersbourg, juin 1826.

Je me reprochais de n'avoir point encore visité Kronstadt, l'une des créations les plus importantes du génie de Pierre Ier; mais enfin je me suis arraché à la monotone magnificence de Pétersbourg, et le bateau à vapeur m'a conduit dans ce port, digne de tout notre intérêt, et par sa position, et par les souvenirs qu'il rappelle.

Ce monarque, en jetant les premiers fondemens de cette capitale, qu'il plaçait à l'extrémité de son empire, reconnut la nécessité de la défendre contre les attaques de ses constans ennemis, et de protéger l'embouchure de la Newa. Dans une de ses excursions, en 1703, il découvrit dans l'île de Retouzari, un détachement de Suédois qui, chassés par les soldats de Menzikoff,

s'enfuirent, abandonnant une marmite. Pierre, qui ne négligeait rien de ce qui pouvait, en rappelant un triomphe à ses sujets, les exciter à de nouvelles victoires, donna à cette île le nom de Kotlin (l'île de la Marmite), et là son regard devina un port pour la flotte qu'il voulait créer, ainsi qu'un abord facile pour les navires marchands qu'il avait résolu d'attirer vers ces rives, jusqu'alors inconnues au commerce. Il détermina lui-même les emplacemens qu'il leur destinait, et quinze années suffirent à sa volonté créatrice, pour que le rivage sud-est de cette île devînt à la fois une forteresse redoutable et un hâvre sûr ouvert aux négocians de tous les pays ; c'est alors, en 1718, que ce lieu reçut le nom de Kronstadt (couronne de la ville).

Je ne placerai point ici, mon cher Xavier, une description minutieuse de la ville élevée sur cette plage ; elle n'a guère que deux lieues de tour, et n'offre de remarquable que les édifices consacrés à la marine ; nous leur donnerons un coup d'œil,

et nous nous occuperons principalement du port.

Le canal de Pierre-le-Grand s'offre d'abord à nos regards : on peut y construire et y radouber plusieurs vaisseaux à la fois ; Pierre en traça le plan, et mit le premier la main à l'ouvrage. Aux deux bouts de ce canal s'élèvent deux pyramides au sommet desquelles planent des aigles à deux têtes qui, au lieu du globe impérial, tiennent un vaisseau dans leurs serres. Au moyen d'une écluse, qui ne fut terminée que sous le règne d'Élisabeth, on remplit ou l'on vide ce canal. En 1805, feu l'empereur Alexandre le passa à pied sec, et, quelques heures après, il vit trois vaisseaux de guerre armés le traverser et entrer, voiles déployées, dans le port. On conserve au corps du génie le modèle d'une tour extrêmement élevée, que Pierre Ier voulait placer à l'embouchure de ce canal, et au-dessous de laquelle les plus gros vaisseaux de ligne auraient passé, comme passaient jadis les galères sous le colosse de Rhodes. Cette tour aurait servi en même tems

de phare et d'observatoire ; mais ce projet est resté sans exécution.

Près de l'Amirauté est un autre canal commencé par Catherine en 1782 ; il communique avec le port marchand, et sert à transporter jusqu'aux vaisseaux les approvisionnemens tirés des magasins qui bordent le rivage ; les parapets sont revêtus de granit, et le canal est embelli par une immense grille en fonte, qui le suit dans toute son étendue.

Un beau jardin anglais, rendez-vous des habitans de Kronstadt, et où se fait remarquer, non par sa dimension, ni par son élégance, mais par les souvenirs qui la décorent, une simple maisonnette occupée jadis par Pierre Ier, Menzikoff et Jagoujiuski, ses plus chers favoris ; la fabrique des cordages, la boulangerie, et surtout les hôpitaux et le lazareth où la munificence de l'empereur fait traiter les malades sans qu'ils soient obligés à aucun paiement, méritent une mention particulière. Mais nous nous arrêterons un ins-

tant, mon ami, à l'école des pilotes fondée par l'active prévoyance de Pierre, et primitivement établie à Moscou. Cette école, où la Russie puise ses meilleurs marins, reçut, en 1804, une organisation définitive : deux cent cinquante élèves y sont instruits aux frais du gouvernement; ils sont destinés à la marine militaire; et vingt autres élèves, dont la vie est consacrée à la navigation commerciale, y sont entretenus par le ministre de l'intérieur. Cette école occupe le palais que le prince Menzikoff avait fait bâtir à Kronstadt, pour plaire à son maître, qui voulut que les seigneurs de sa cour fussent les premiers à couvrir d'édifices cette rive inhabitée : on a établi, sur la tour de ce palais, un observatoire où les élèves se livrent à l'étude de l'astronomie. En 1807, fut instituée à Kronstadt une école de mousses, dépendante de celle des pilotes; elle se compose de cinq cents enfans en bas âge, auxquels on enseigne différens métiers, et qui apprennent à lire, écrire et calculer, d'après la méthode de Lan-

caster. Tous ces futurs navigateurs ayant la mer et des vaisseaux sans cesse sous les yeux, s'accoutument dès l'enfance aux dangers qu'ils doivent affronter; car on ne pense pas ici que le meilleur moyen de former des marins, soit d'établir une école de marine au milieu des terres.

Il n'est pas permis de faire du feu dans les navires, et l'on ne saurait trop louer cette sage précaution, puisque, malgré tous les soins commandés par une excessive prudence, on a souvent encore à déplorer les désastres causés par de fréquens incendies. Il y a peu de jours, des magasins de planches ont été entièrement consumés; on ne peut prévoir où se serait arrêtée la destruction, si un capitaine anglais, dont l'empereur vient de récompenser le courageux dévoûment, n'eût dérobé les navires aux flammes, en les traînant loin du port avec deux bateaux à vapeur qui les ont remorqués. On a construit pour les marins une grande cuisine en pierre, nommée la *cuisine hollandaise*; c'est là que se prépare la

nourriture de tous les équipages : le premier des cuisiniers, à quelque nation qu'il appartienne, qui est entré dans le port de Kronstadt, à l'ouverture de la navigation, est salué *amiral* par tous les autres, et chacun d'eux est tenu d'apporter à la cuisine une bouteille de rhum qu'on vide à la santé de l'amiral. Il est peu d'usages qui se soient conservés aussi religieusement.

La marine militaire de cet empire est aujourd'hui dans un assez piteux état ; les grands événemens de la guerre continentale ont détourné l'attention du gouvernement, de cette partie si importante de ses forces. Il est à désirer pour la Russie qu'il porte enfin ses regards de ce côté, et qu'il ne laisse pas aux mers le tems d'oublier les couleurs de son pavillon.

Au moment où je t'écris, le port de Kronstadt, peuplé des vaisseaux de toutes les nations, présente un tableau vivant digne de tout l'intérêt des voyageurs : la gaîté de ces marins qui surgissent au port après les dangers d'une longue

navigation, leur activité, leurs chants joyeux, animés par l'espoir des bénéfices qui les attendent; le mélange de dix langues différentes, la variété des costumes et des pavillons, tout enchante l'oreille, tout éblouit les yeux. Mais, au milieu de tant d'accens divers, quel plaisir m'a causé l'accent de la patrie! combien d'échos les chants de nos marins ont réveillés dans mon ame! Non-seulement tous ces hommes sont français comme moi, mais ils ont vu le jour dans la province où je suis né; ces bâtimens, construits à Rouen ou au Havre, ont quitté récemment les rivages où s'est écoulée mon enfance. J'aimais, je recueillais avec avidité jusqu'aux fautes de langage particulières à la Normandie, et qui faisaient disparaître, pour moi, le tems et la distance. En contemplant d'un regard attendri chacun de ces vaisseaux qui vont bientôt rouvrir leurs voiles aux vents, et diriger leur vol vers ma ville natale, je me suis écrié avec Horace :

Sic te diva potens Cypri,

Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater!

La rade de Kronstadt, située entre l'ouest-sud-ouest et l'est-nord-est, est la seule en Europe, avec la rade de Salonique, dont l'eau soit douce; le chenal, établi sur des bas-fonds, va s'élargissant depuis Kronstadt jusqu'à Orianenbaum, et des balises, blanches du côté du nord, rouges du côté du sud, en indiquent l'entrée.

Des fanaux s'allument sur différens points, pour guider les vaisseaux durant le petit nombre de nuits que, dans l'été, le soleil accorde à ces parages : celui qui s'élève sur un banc de sable formant une île, à la pointe ouest de l'île de Kotlin, est encore un monument destiné, par Pierre I^er^, à perpétuer le souvenir du courage d'un colonel qui, laissé par ce monarque sur une langue de terre avec une poignée de soldats, repoussa une armée de Suédois, et conserva le poste confié à [illegible]eur. Ce fanal, décoré du nom de ce brave, s'appelle le *Fanal de Tolboukhin*.

La distance de Pétersbourg à Kronstadt est de sept à huit lieues, et tandis que le léger *pyroscaphe* trace sur les eaux de rapides sillons, le passager, nonchalamment assis sur le tillac, peut embrasser d'un regard le tableau vaste et brillant qui se déroule devant lui. Il voit jaillir du sein des flots le monastère de Saint-Serge, Strelna, Peterhoff, Orianembaum, et son œil s'arrête enfin sur les côtes sauvages de la Finlande, qui se dessinent à l'horizon. Éclairé par un beau soleil, ce panorama vivant se développait à mes yeux dans toute sa magnificence; il avait droit sans doute à mon admiration, mais je n'en regrette pas moins que les circonstances ne m'aient pas amené dans ces contrées à cette époque de l'année où l'hiver, en les couvrant de leur vêtement naturel, leur donne la physionomie qui leur est propre; car, en Russie, cet été si brûlant et si fugitif semble, pour ainsi dire, une saison d'exception. J'aurais voulu faire sur la glace le trajet de Pétersbourg à Kronstadt, j'aurais voulu

puiser dans mes souvenirs, et non dans les récits qui m'ont été faits, la peinture de ce curieux voyage.

Au commencement de l'hiver, c'est-à-dire aussitôt que cette mer, qui s'agite aujourd'hui au moindre souffle, s'est transformée en un terrain solide, on trace sur la glace le chemin qui conduit de Pétersbourg à Kronstadt; il est indiqué par une allée de hautes balises. De lieue en lieue on trouve des guérites bien chauffées où sont placées des sentinelles qui, dans les tems brumeux, entretiennent des feux de distance en distance, et sonnent des cloches dont le tintement prolongé rassure et guide le voyageur. Un restaurateur est établi vers le milieu de la route. Cette innombrable quantité de personnes de tout âge et de tout sexe, enveloppées dans de vastes pelisses, et glissant avec indifférence sur une surface fragile qui les sépare de l'abîme, offre à l'habitant des contrées méridionales un spectacle étrange qui jette dans son ame un effroi ignoré

des peuples du Nord. Mais c'est surtout lorsque sont commencées les courses en *bouers* que la rade de Kronstadt présente le tableau le plus animé. Ces *bouers* sont des canots fixés sur deux lames de fer semblables à celles des patins, une troisième est adaptée sous le gouvernail; des bancs sont disposés pour les voyageurs autour de cette embarcation, qui a un, deux et même trois mâts. Poussés par le vent qui souffle avec force dans cette saison, et dirigés par un pilote habile, ces canots, que distinguent des agrès variés et des pavillons de différentes couleurs, volent avec une incroyable rapidité; un soleil pâle laisse tomber sur eux ses rayons sans chaleur; les voiles se déroulent, l'aquilon siffle, le bâtiment s'élance, les matelots, par de savantes manœuvres, cherchent à se devancer, et, en moins d'une heure, un espace de dix lieues est franchi. Pierre I^er^ aimait beaucoup ces courses sur la glace, et sa prévoyance avait su leur donner un but utile: poursuivant sans relâche le dessein qu'avait for-

mé son génie de créer des marins, et craignant que, dans l'inaction d'un long hiver, les hommes qu'il avait initiés aux secrets de la manœuvre des vaisseaux, ne perdissent le fruit de ses leçons, il les exerçait ainsi, et sur un océan solide, les armait de cette expérience qu'ils déployaient ensuite sur une mer orageuse.

Je terminerai cette lettre, mon cher Xavier, en consignant ici une anecdote de la vie de ce puissant monarque. Atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau (quoi qu'en aient dit certains historiens dont la prévention soupçonne un crime dans la mort de tout souverain absolu), Pierre Ier se rendait de Pétersbourg à Sesterbeck, dans sa chaloupe ordinaire; vers le soir, une tempête s'élève; l'empereur aperçoit un canot venant de Kronstadt, que les vagues avaient jeté sur des bancs de sable, non loin de Lachta; il envoie tous ses matelots au secours des naufragés, et reste seul avec un mousse; mais bientôt une femme et son enfant, luttant contre les flots, se

présentent à ses regards ; tout espoir de salut leur est interdit, ils vont périr..... Pierre ne consulte que la voix de l'humanité, il oublie ses souffrances, se précipite dans la mer, et arrache ces malheureux à une mort inévitable. Une semblable action n'efface-t-elle pas bien des fautes ? Un si noble dévouement ne vaut-il pas bien des victoires ?

Lettre Vingt-Deuxième.

Pétersbourg, juin 1826.

J'ai pris l'engagement, mon ami, de te conduire par la pensée dans les principaux édifices, dans les établissemens les plus importans de cette vaste cité, et nous visiterons ensemble aujourd'hui la forteresse, qui acquiert un nouveau titre à notre intérêt; puisque c'est là que sont maintenant renfermés, en attendant leur jugement, les conspirateurs du 26 décembre.

Lorsque Pierre Ier, dont le nom se retrouve sans cesse sous ma plume, car son souvenir habite tous ces monumens qu'il a conçus ou fondés, lorsque Pierre Ier, dis-je, après s'être emparé de la forteresse suédoise de Nottebourg (aujourd'hui Schlusselbourg) et du fort Neishanz, se fut ainsi ouvert les portes de la Baltique, il choi-

sit d'abord, à la place où la Newa se partage en deux branches, une petite île de quatre cents toises de long et de deux cents toises de large, pour y jeter les fondemens d'une forteresse qui devait défendre et assurer sa conquête. Plus de quarante mille ouvriers furent employés à ces travaux, et Pierre leur associa tous les prisonniers suédois que lui livrait la victoire; pour accélérer les constructions, il mit lui-même la main à l'œuvre avec les principaux seigneurs de sa cour. Il se chargea de diriger le bastion placé du côté de la Newa; celui de la gauche fut confié à Menzikoff; celui du milieu à l'échanson Narishkin; le dernier, vers le port, au chancelier Zotoff, et celui placé en face de Vassili-Ostroff, fut livré aux soins de Troubetskoy. Ces bastions reçurent les noms de ces seigneurs, et l'on ne peut, mon cher Xavier, se défendre d'un sentiment bien pénible, en songeant que, dans ce lieu même où la reconnaissance de Pierre Ier honora le dévouement et la fidélité d'un Troubetskoy, un autre

Troubetskoy gémit au fond d'un cachot, convaincu d'avoir conspiré la mort de l'héritier de Pierre, et le bouleversement de son empire.

C'est en 1703 que furent commencées les constructions dont je viens de parler, et trois ans après, le 30 mai 1706, ce monarque posa, au flanc du bastion de Menzikoff, la première pierre d'une citadelle qui, dès-lors, prit la forme d'un hexagone oblong et irrégulier ; les travaux furent continués sans interruption, jusqu'en 1740, et en 1754, Catherine II, en faisant entourer de granit poli tout le côté qui regarde la Newa, donna à cette forteresse l'aspect imposant qu'elle présente aujourd'hui.

On entre par trois portes dans cette vaste enceinte : la porte de Newsky, celle de Petrowsky, et celle de Nicolsky ; on n'arrive que par eau à la première ; on parvient à la seconde au moyen d'un pont-levis jeté sur le bras étroit de la Newa qui sépare l'île de la côte de Pétersbourg, et la troisième enfin est exclusivement réservée aux

piétons. Le premier édifice qui frappe les regards et appelle l'attention dans l'intérieur de la forteresse, est la cathédrale de Saint-Pierre-et-Saint-Paul : c'est là que reposent les restes mortels des souverains de la Russie, depuis Pierre Ier. Les tombeaux des tsars qui ont précédé ce monarque sur le trône, sont renfermés dans l'église du Kremlin à Moscou, et nos souvenirs remonteront jusqu'à eux, lorsque nous parcourrons ensemble, mon cher Xavier, cette antique et véritable capitale de l'empire russe. L'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, longue de deux cent dix pieds, et large de quatre-vingt-treize, est surmontée d'une coupole, et d'un clocher de forme carrée et pyramidale, haut de trois cent quatre-vingt-cinq pieds, en y comprenant la lanterne, la flèche et la croix; ce clocher, revêtu de feuilles d'airain doré, domine toute la ville, et semble, de loin, s'élancer du sein de la Newa, dont les flots baignent les remparts du fort. L'intérieur de ce temple, dont la principale voûte

est soutenue par douze colonnes, est orné de pilastres, de frises et d'arabesques; on y remarque aussi plusieurs tableaux sur toile; de hautes sculptures en bois doré décorent le rétable, et la porte sainte, qui ne s'ouvre que lorsque l'archevêque officie, est remarquable par sa dimension et son extrême richesse. Je songe, mon ami, en écrivant cette phrase, que déjà je t'ai parlé de *la porte sainte* des églises, sans te donner à ce sujet une explication peut-être nécessaire. Je te dirai donc, et tu le sais probablement comme moi, que l'église grecque ne consomme point le saint sacrifice sous les yeux des assistans; l'autel et le prêtre sont séparés des fidèles par une porte qui ne s'ouvre qu'à certains momens de la messe, et se referme presque aussitôt; elle se nomme *la porte sainte*.

Les tombeaux des monarques russes sont les premiers objets qui s'offrent aux regards, dès qu'on entre dans l'église; ils sont en granit sans aucun ornement; chacun d'eux porte une simple

plaque d'airain indiquant le nom du prince dont il renferme la dépouille mortelle, l'année de sa naissance et la durée de son règne; mais les trophées qui couvrent les murailles du temple parlent plus haut que toutes les épitaphes, et, en rappelant les exploits qui ont signalé le passage de ces souverains sur le trône, ces riches boucliers, ces massues, ces hallebardes, ces étendards persans, moldaves ou turcs, enveloppent ces tombes royales d'une ombre glorieuse.

L'hôtel des Monnaies est situé dans la forteresse. La fabrication des pièces d'or et d'argent se fait à l'aide de deux machines à vapeur qui communiquent le mouvement à toutes les autres; et, depuis la nouvelle organisation qui eut lieu en 1806, on peut, dans des cas urgens, frapper par jour pour 300,000 roubles de monnaies.

Au moment où la Newa, rompant sa chaîne de glaces, commence à gronder librement au pied des remparts de cette citadelle, le canon du fort annonce à la brillante cité qu'elle a cessé d'être

séparée de l'Europe commerçante ; le commandant de la forteresse, accompagné du capitaine de port, vient en bateau porter cette nouvelle à l'empereur : à l'instant, les deux rives du fleuve sont bordées d'innombrables spectateurs ; des chaloupes impatientes de s'emparer des flots, sillonnent ces ondes si long-tems captives ; la communication, quelquefois interrompue durant quinze jours, entre les deux bords opposés, par le passage des glaces du lac Ladoga, se rétablit ; les chaloupes se croisent en tous sens, et chacun, heureux du réveil de la nature, salue le soleil comme un ami qu'on n'espérait plus revoir et qu'on possédera peu de tems. Le jour de la Pentecôte est, pour la forteresse, un jour de fête solennelle ; tout le peuple y vient assister à la bénédiction des eaux. J'ai été le témoin de cette cérémonie, qui réunit les habitans de Pétersbourg de toutes les classes, et j'ai pu admirer le coup d'œil magnifique que présentent, en ce moment, les remparts de la citadelle : ces sombres

et solitaires murailles, dont les échos ne répètent habituellement que les longs *qui vive* des sentinelles, sont couvertes, ce jour-là seulement, d'une immense population qui jouit de cette promenade, comme on jouit d'un plaisir inaccoutumé; mais, au milieu des accens de la gaîté, quelques larmes sans doute ont coulé cette année sur ces remparts : parmi ces hommes contemplant avec joie la délivrance des eaux, se sont glissés des parens, des amis, dont les regards attristés erraient autour des murs qui s'élèvent entre eux et des coupables bien chers! Plus d'une sœur, plus d'une mère, plus d'une épouse, ont prêté une oreille attentive, espérant que, du fond des cachots, un soupir s'élèverait jusqu'à elles.

Ce serait ici le lieu, mon ami, de placer un précis de cette conspiration qui a signalé l'avénement au trône de l'empereur Nicolas I^er^; mais je tiendrais le burin de l'histoire d'une main inhabile et mal assurée, et d'ailleurs, il y avait

tant de confusion dans les idées des conspirateurs, si peu d'unité dans leurs projets, qu'il me serait difficile de me diriger à travers les détours de ce labyrinthe. Je me bornerai à quelques réflexions que m'ont inspirées les renseignemens qui m'ont été fournis par des hommes impartiaux témoins de ce fatal événement. C'est au nom de la liberté, dit-on, que s'armaient tous ces puissans seigneurs ? Mais cette liberté, ne la voulaient-ils pas seulement pour eux ? Ils tentaient de s'arracher au joug du pouvoir souverain : qu'avait à faire le peuple dans cette conjuration toute aristocratique ? Est-ce sur lui que pèse le sceptre ? non, car les paysans de la coüronne sont libres ! Devons-nous croire que ces fiers descendans des boyards, affranchis, par le meurtre, des entraves qui les enchaînent au trône de Pierre I^er^, auraient trouvé tout-à-coup des hommes, leurs semblables, dans ces esclaves dont la vie leur fut léguée par leurs ancêtres, et qu'ils vendent comme des troupeaux ? Le peuple ne l'a

pas cru, et son immobilité, durant les scènes sanglantes qui se passaient sous ses yeux, prouve combien il se jugeait désintéressé dans la question. Sans doute, au milieu de ces conjurés aristocrates, quelques jeunes gens nourris d'idées généreuses, n'écoutant que les conseils d'une imagination exaltée, ont rêvé de nouvelles destinées pour ce peuple qu'ils croyaient servir et qui ne les comprenait pas. Qu'ils ont dû être cruellement détrompés en jetant un regard autour d'eux! Le Russe, façonné par les siècles à l'obéissance, n'admet pas l'existence d'un état sans un souverain; ce n'est point pour des systèmes de gouvernement qu'il se révoltera; on pourra l'entraîner avec un nom; ses opinions politiques ne sont que des affections; aussi, n'est-ce qu'en s'adressant à des scrupules de fidélité qu'on est parvenu à en armer quelques-uns. L'anecdote suivante, dont je puis garantir l'authenticité, témoigne en faveur de ce que j'avance ici. Le 26 décembre, Mouravieff, colonel d'un ré-

giment, et l'un des principaux conspirateurs, harangue ses soldats et les excite à la révolte, en leur annonçant l'établissement de la *république slavonne:* à peine a-t-il terminé ce discours, où respire le plus fougueux républicanisme, qu'un vieux sergent sort des rangs et lui dit : « Colonel, nous » crierons *houra la république slavonne!* soit; mais » vous ne nous dites pas qui sera notre empereur. » — Il n'y a point d'empereur dans une répu- » blique, répond Mouravieff. » A ces mots, le sergent se retourne vers la troupe et s'écrie : « Camarades, ne l'écoutez pas : il nous dit que » nous n'aurons pas d'empereur; vous voyez » bien qu'il se moque de nous! » Cette anecdote m'en rappelle une autre qui remonte à l'époque de la guerre de l'indépendance aux États-Unis. Pendant une trève, trois grenadiers, un Français, un Anglais, un Américain, se trouvèrent dans un cabaret; les deux premiers buvaient ensemble, le troisième était seul à son écot : on parla des affaires publiques et de la cause que

chacun d'eux défendait : « Notre conduite et notre » position se comprennent, dit le grenadier fran- » çais au soldat anglais : je me bats pour mon roi; » toi, tu te bats pour le tien; mais conçois-tu cet » imbécille qui n'a pas de roi? pour qui se bat- » il? » Les trente dernières années qui ont passé sur l'Europe, en agrandissant les idées des peuples, leur ont révélé tout ce qui se trouve au fond de ce mot : la patrie; mais le Russe, étranger à ce mouvement, n'est pas plus avancé aujourd'hui que ne l'étaient alors les grenadiers dont je viens de parler.

Cette conjuration, ou plutôt cette échauffourée sans espérance, sur laquelle on a beaucoup et long-tems déraisonné dans nos journaux, a offert au nouvel empereur une occasion de se faire connaître : un instant a dévoilé son avenir. Au premier signal de la révolte, ce jeune prince s'élance à la tête des troupes demeurées fidèles, en s'écriant : « Voici le moment de montrer au » peuple russe si je suis digne de lui comman-

» der ! » Un régiment est amené sur la place du Palais, et, à l'instant où l'empereur se présente devant lui, il est accueilli par ces cris : *Houra Constantin !* c'était le cri de ralliement des soldats révoltés. Sans s'étonner, le jeune souverain s'avance vers les soldats et leur dit : « Si telles sont » vos dispositions, votre place n'est point ici ; » allez retrouver les rebelles, ils vous attendent » sur la place du Sénat ; vous m'y verrez bien- » tôt. En avant, marche ! » Les soldats rebelles, frappés de ce regard imposant, de ce courage paisible qui brille sur le front de l'empereur, obéissent à son ordre, défilent sous ses yeux et s'éloignent.

Dans le même tems, on vient annoncer au monarque qu'on ne répond pas du régiment d'Ismaïloff, dont il était colonel avant de monter au trône. A cette nouvelle, il court vers cette troupe, et lui rappelle la renonciation de son frère, qui lui donne le sceptre : on ne lui répond que par un morne silence. L'empereur, alors, s'adressant

aux soldats : « Voyons, dit-il, jusqu'où ira votre » révolte : me voilà seul devant vous ; chargez » vos armes ! » A ces mots, qui produisent l'effet de l'étincelle électrique, l'enthousiasme passe de rang en rang, et ces hommes, prêts à la rébellion, suivent le tsar aux cris mille fois répétés de *houra Nicolas!* Intrépide et calme au milieu du danger, n'opposant aux fureurs des révoltés que des paroles de clémence, arrêtant ses soldats prêts à frapper, il espérait éviter l'effusion du sang; et quand cet espoir fut perdu, quand des sujets dévoués tombèrent, à ses yeux, sous le glaive assassin, il prit encore soin d'une foule égarée, en ordonnant aux artilleurs et aux soldats de diriger leurs coups en l'air. Les rebelles, rassemblés sur la place du Sénat, étaient adossés à cet édifice, et l'on voit dans les corniches et au sommet des colonnes, les trous creusés par les balles et la mitraille. Et c'est ce jeune souverain que certains journaux ont accusé de faiblesse et d'irrésolution! Ah! que les écrivains

qui ont porté cette accusation viennent à Pétersbourg; qu'ils interrogent les témoins de cette affaire, c'est-à-dire toute la population d'une immense cité, et leur opinion changera : soyons justes, même envers les rois.

On raconte que, parmi les officiers compromis dans cette journée, se trouvait un jeune militaire que je ne nommerai point ici, et dont le nom, inscrit par la gloire dans les fastes de la Russie, impose d'immenses devoirs à celui qui en est décoré. Les liaisons de ce jeune homme, ses discours, quelques actions peut-être, appelaient de graves soupçons sur sa tête; il est arrêté, mais c'est l'empereur lui-même qui veut l'interroger; il a besoin de rencontrer un sujet fidèle dans ce jeune officier, dont l'aïeul fut le plus ferme appui de l'empire. Toutes les questions du souverain, arrangées avec une paternelle sollicitude, sont composées de manière à ce qu'il soit impossible à l'accusé d'échapper à l'innocence; il semble être questionné plutôt par son défenseur que par

son juge, et, à chacune de ses réponses, le monarque se tournant vers les seigneurs de sa cour: « Je vous l'avais bien dit, Messieurs; vous l'en- » tendez, un ..... ne pouvait pas être un re- » belle. » Le jeune officier, renvoyé à son régiment, n'a pas attendu long-tems le brevet d'un nouveau grade.

J'ai dit plus haut, mon cher Xavier, qu'au nombre des conjurés étaient quelques jeunes gens que n'entraînait point une ambition égoïste, et qui cédaient à l'impulsion d'une pensée noble et généreuse : ceux-là se précipitant avec toute la fougue de leur imagination et de leur âge, dans le gouffre d'une révolution, n'ont pas songé qu'ils flétrissaient d'avance, par le meurtre, la cause qu'ils voulaient défendre; ils ont mal connu leurs complices; ils ont mal jugé le peuple; vaincus, ils seront victimes; vainqueurs, ils eussent été dupes. Il en est parmi eux que des talens littéraires recommandaient à l'estime de leurs concitoyens; les frères Bestoujeff, et surtout le jeune

Ryleeff, ont publié différentes compositions poétiques fort remarquables ; mais partout jaillit cette pensée qui les obsédait et les a conduits à la révolte. J'ai recueilli un fragment d'un poème inédit de Ryleeff, et je t'en adresse la traduction; il semble que ce malheureux jeune homme, averti par un secret pressentiment de sa destinée future, ait voulu consigner ici son histoire.

LA CONFESSION DE NALIVAIKO.

(Fragment d'un poème inédit de C. RYLEEFF.)

Les Cosaques ukrainiens ne pouvaient plus suffire aux vexations des Polonais. Ceux-ci avaient enfreint leur pacte, méprisé les lois indigènes et corrompu le culte par l'établissement forcé de l'*union* religieuse. Tout-à-coup paraît un vengeur : *Nalivaïko* immole un des chefs ennemis, et conçoit le projet d'affranchir son pays natal. Sur le point d'entreprendre cette tâche périlleuse, il remplit les devoirs d'un bon fils de l'église, purifie son ame par le jeûne, et confie son dessein à un pieux anachorète.

« O mon père ! cessez de me répéter que je vais commettre un péché. Vos paroles sont vaines. Si même c'était un péché

irrémissible, un crime atroce..... pour le salut de la Petite-Russie où j'ai vu le jour, pour la restauration de la liberté nationale, je suis prêt à expier seul les forfaits des Tartares et des Juifs, l'apostasie des Grecs-Unis, et la tyrannie du Sarmate. Ainsi ne vous efforcez plus de m'intimider, abrégez vos saintes exhortations. Mon Enfer à moi, c'est l'esclavage de l'Ukraine; mon Paradis, c'est sa liberté.

» Dès le berceau, l'amour de l'indépendance a brûlé mon ame. Ma mère et mes sœurs me parlaient, dans leurs chansons, du vieux tems et de son bonheur. Alors, nul de nous, subjugué par une vile crainte, ne rampait aux pieds du Sarmate; alors nul ne traînait ici des jours flétris par un esclavage odieux et pesant. Le Cosaque contractait des alliances avec le Polonais comme avec son égal, et en homme libre. Hélas! tout est perdu, tout s'est évanoui avec la rapidité d'un rêve! Depuis long-tems le Cosaque n'est plus que l'esclave de son allié. Le Juif, le Grec-Uni, le Lithuanien, le Polonais font de nous leur pâture, comme une volée de corbeaux sanguinaires. Depuis long-tems la justice sommeille à Varsovie. Le peuple gémit en vain dans les fers : il n'exprime que des plaintes inutiles..... O mon père! la haine des Polonais s'est emparée de moi jusqu'au délire. Mon œil est devenu rêveur, morne et sauvage. Mon ame languit dans la servitude qui l'oppresse. Nuit et jour, une seule pensée me poursuit comme une ombre. Elle m'agite, et dans le repos du champ paternel, et dans la bruyante

caravane, et dans la chaleur de la mêlée, et pendant la prière au pied des saints autels : « Il est tems, murmure incessamment une voix secrète, il est tems d'immoler tous les tyrans de l'Ukraine. »

« Je ne l'ignore pas : un abîme s'ouvre devant le premier qui s'élève contre les oppresseurs d'une nation. Le destin m'a choisi... Mais, dites-le moi, dans quel pays, dans quel siècle, l'indépendance reconquise n'a-t-elle pas voulu des victimes?..... Je mourrai pour le pays qui m'a vu naître ! Je le sais, je le sens, et c'est avec délices, ô mon père! que je bénis le sort qui m'est réservé. »

Cette pièce de vers, étincelante de poésie dans l'original, perd beaucoup sans doute dans une version; mais cette version, d'une scrupuleuse exactitude, a du moins le mérite de reproduire fidèlement la pensée de l'écrivain.

Adieu, mon cher Xavier; je t'ai entretenu bien longuement de la forteresse et des malheureux qu'elle renferme. On instruit en ce moment leur procès, et je prévois que bientôt il n'existera plus d'eux que le souvenir de leurs talens, de leur crime et de leur infortune.

Lettre Vingt-Troisième.

Pétersbourg, juin 1826.

Te rappelles-tu, mon ami, que naguère, lisant ensemble l'histoire des Hottentots, nous ne pouvions comprendre que le fanatisme religieux exerçât sur les hommes un empire assez fort pour les contraindre à ces horribles mutilations qui outragent la nature, et dont ils osent offrir l'hommage à la divinité? Nous gémissions sur l'aveuglement de ces peuples sauvages, et certes, nous étions loin de soupçonner qu'en Europe, aujourd'hui, il existât des chrétiens livrés à ces hideuses superstitions. Eh bien, on les retrouve en Russie, dans ce qu'on nomme la *secte des vieux croyans*. Cette secte, dont les prosélytes sont plus nombreux que ne semblerait le permettre l'obligation cruelle qui leur est imposée, pense s'élever au

rang des saints, en s'arrachant la qualité d'hommes ; et ce qu'Origène, père de l'Église, fit jadis par amour de la science, ces sectaires extravagans le font pour conquérir le ciel. Leurs principes ont pénétré jusque dans l'armée. Dernièrement, plusieurs chefs de corps, surpris de ne plus voir chez leurs soldats ce feu de regard, cette virilité de formes, véritable parure du guerrier, ordonnèrent de rechercher les causes de cette soudaine métamorphose, et, après un sévère examen, on compta, dans un seul régiment, jusqu'à trois cents de ces êtres dégradés. Tu comprends, mon cher Xavier, que les mesures les plus rigoureuses ont été prises par le gouvernement, pour arrêter les progrès de cette absurde superstition ; car si le ciel demande des saints, l'empire réclame des habitans.

Je pensais, et, en lisant mes lettres, sans doute tu auras supposé comme moi, mon ami, que le peuple russe, esclave des croyances les plus ridicules, imbu des plus stupides préjugés, joignait

à cette dévotion exagérée, qui n'a guère pour objet que les pratiques extérieures de la religion, la haine de tous les autres cultes. Je me trompais, et mon erreur a promptement été détruite. Il n'est point de nation qui pousse plus loin la tolérance : le Russe réserve ses saluts, ses génuflexions et ses signes de croix, pour ses églises et ses images; mais il entre sans scrupule dans le temple consacré à une autre croyance que la sienne; il y porte un maintien décent et respectueux; le juif, le mahométan, le protestant ou le catholique ne lui inspirent aucune aversion; il les plaint peut-être, il ne les blâme point, et jamais il ne les persécute. Tu vois, mon ami, que ces hommes, que nous nommons des barbares, nous offrent encore des exemples dont nous pourrions profiter.

Quand je t'ai parlé de l'influence funeste qu'un Russe attache à la rencontre d'un prêtre, j'attribuais cette opinion à une terreur superstitieuse: après avoir examiné de près le clergé, je crois

qu'il faut en chercher la cause dans un tout autre sentiment. Je le dirai sans crainte d'être démenti, le clergé ne jouit, en Russie, d'aucune considération, et, à l'exception de quelques évêques, il n'exerce nul empire sur le peuple. Son éducation ne le sépare point assez des dernières classes, pour qu'elles l'entourent de leurs respects, et, en général, les mœurs de ces prêtres sont peu propres à les faire honorer. D'ailleurs les seigneurs russes ne donnent point l'exemple de la vénération pour les ministres du culte, et leur conduite envers eux n'est pas de nature à les relever aux yeux du peuple. Lorsqu'un prêtre de village vient visiter le seigneur, jamais il n'est l'objet de ces égards que devrait commander le caractère dont il est revêtu; on ne l'admet pas même au salon; le maître donne ordre à ses valets de le faire dîner à l'office; c'est au milieu d'eux qu'il prend son repas, et souvent son intempérance, en attirant les risées des esclaves, vient ajouter au mé-

pris qu'avaient provoqué les dédains du seigneur.

Les prêtres jouissent pourtant ici de quelques priviléges ; il en est un qui donne lieu à un déplorable usage. Les maisons habitées par eux ne sont point soumises aux investigations de la police ; aussi le plus honteux des vices choisit ordinairement un asile dans ces maisons privilégiées, et c'est à l'ombre de cette protection accordée au sacerdoce que s'exerce le plus infâme des métiers. Ses mœurs fussent-elles irréprochables, l'opprobre dont il est, pour ainsi dire, enveloppé peut-il ne pas rejaillir sur le prêtre ? Est-ce dans une atmosphère de débauche que doit vivre le ministre des autels ? son asile ne doit-il pas être pur comme sa vie, respectable comme son ministère ?

Les prêtres appartenant au clergé séculier doivent être mariés, et, si la mort leur enlève leur épouse, ils ne peuvent rester libres et veufs ; placés entre deux esclavages, ils ont à choi-

sir alors, ou le couvent avec le veuvage, ou la chaîne d'un nouvel hyménée, en renonçant à jamais à l'état ecclésiastique. Les archevêques, les évêques, les métropolites, doivent, ainsi que les prêtres attachés à un ordre monastique, garder un éternel célibat.

Puisque je m'occupe aujourd'hui des prêtres, mon cher Xavier, je vais te raconter une anecdote dans laquelle figure un évêque, et qui, en t'instruisant d'une coutume de ce pays, te fera faire connaissance avec les escrocs de Pétersbourg, dont l'habileté ne le cède en rien à celle des escrocs de Paris.

Quand le fils ou la fille d'un seigneur se marie, c'est habituellement un évêque qui célèbre la cérémonie nuptiale dans la chapelle du palais ou du château, et il est d'usage de lui remettre, au moment où il s'éloigne, un paquet cacheté contenant une assez forte somme en *assignations :* (c'est le nom du papier-monnaie dont on se sert ici.) Un évêque avait rempli cet office chez un

seigneur, et, en retournant vers sa demeure, il comptait, dans sa voiture, les témoignages de reconnaissance qui lui avaient été remis; déjà même, ne trouvant pas la générosité du noble Russe en harmonie avec sa fortune, il s'étonnait de la modicité de la somme, qui ne s'élevait pas, je crois, au-dessus d'un millier de roubles, lorsque son équipage est arrêté par un homme à cheval, accourant au galop et revêtu de la livrée de la famille que venait de quitter le prélat. Cet homme s'adresse à l'évêque, et, en le suppliant de la part du seigneur d'excuser l'erreur qu'on a commise, le prie de lui rendre le paquet qu'il vient de recevoir; en même tems il lui en présente un autre fermé de trois cachets, et beaucoup plus épais que le premier. L'évêque, souriant à l'espoir d'une plus riche récompense, remet les *assignations* au messager, qui part aussitôt, emportant et les roubles et la bénédiction du pontife. Celui-ci s'empresse d'ouvrir le nouveau paquet: que voit-il? Une collection de vieux

journaux ! Un adroit larron lui avait ainsi escamoté mille roubles et une bénédiction : que penses-tu qu'il ait le plus regretté?

Lettre Vingt-Quatrième.

Pétersbourg, juin 1826.

Mon cher Xavier, nous nous sommes occupés récemment de l'éducation des hommes en Russie, et je crois me rappeler que, dans une de mes lettres, je t'ai parlé de l'instruction variée des jeunes femmes et de l'étendue de leurs connaissances; il faut aujourd'hui que je te conduise dans les lieux où de nombreux professeurs prodiguent à leur enfance ces germes du savoir dont plus tard elles rapportent les fruits dans la société qu'elles doivent embellir.

Il existe, tant à Pétersbourg qu'à Moscou, plusieurs *Instituts* élevés aux frais du gouvernement, pour les jeunes filles: ces établissemens, placés sous la protection immédiate de S. M. l'Impératrice-mère, sont l'objet de sa constante solli-

citude et de sa surveillance journalière; les plus importans sont, à Pétersbourg, le *Couvent des Demoiselles nobles* et l'*Institut de Sainte-Catherine*. Comme la règle de ces *Instituts* et le mode d'éducation suivi dans chacun d'eux sont à peu près les mêmes, je ne m'occuperai que du premier, que j'ai pu visiter hier dans le plus grand détail.

Les bâtimens consacrés au couvent des demoiselles nobles, situés dans un quartier éloigné de la ville, mais dans une position charmante, sont vastes et parfaitement distribués; on y retrouve ce cachet de grandeur imprimé à tous les établissemens publics de Pétersbourg. Ce couvent renferme huit à neuf cents jeunes filles de sept à dix-huit ans; celles que la fortune n'a point favorisées sont instruites aux frais de l'empereur, les autres paient une modique pension. Les langues étrangères, les différentes littératures de l'Europe, l'histoire ancienne et moderne, la géographie, l'astronomie, la physique, le dessin,

la musique et la danse, tels sont les objets constans de leurs études. Les élèves sont partagées en trois classes qui se subdivisent en trois sections, et qui n'ont point de communication entre elles; ces classes sont distinguées par le costume des élèves. La première, composée des plus jeunes filles, porte une robe de couleur brune; la seconde une robe bleue; la troisième une robe blanche. L'élève doit rester trois années dans chacune de ces classes, et, quelque rapides que puissent être les progrès de celles que la nature a douées d'une intelligence ou plus prompte ou plus précoce, elles ne peuvent passer d'une classe à l'autre qu'avec toutes leurs compagnes; seulement, à la suite des examens annuels, elles montent de section en section, jusqu'au premier rang de la classe à laquelle elles appartiennent; ainsi, durant trois années, la nature de leurs travaux ne varie point, la limite qui leur est imposée ne saurait être franchie; la jeune fille dont l'esprit embrasse rapidement la portion d'études

qu'on lui permet, consacre le tems de ce séjour obligé à connaître à fond les premiers principes des sciences ou des arts livrés à son intelligence, et cette connaissance approfondie lui devient d'un grand secours lorsque la barrière s'est abaissée devant ses pas, et que s'étend le cercle de ses études. J'ai assisté aux différens examens, j'ai suivi de classe en classe la marche progressive des élèves dans le domaine de l'instruction, et j'ai été singulièrement frappé de la justesse des réponses, de la rectitude de jugement, de la variété de connaissances de toutes ces jeunes filles. Sans doute quelques-unes de ces réponses étaient préparées et puisées dans la mémoire plus que dans l'imagination ; mais beaucoup aussi étaient le résultat spontané de la pensée et de l'intelligence ; elles présentaient un caractère d'originalité qui ne permettait pas de s'y méprendre. Les examens, comme tu le penses bien, mon cher Xavier, se faisaient en français, et j'ai éprouvé un véritable plaisir en voyant combien

on s'occupe en Europe de notre moderne littérature. Les écrivains punis de quelques succès, en France, par les outrages journaliers de ces biographes, de ces folliculaires faméliques,

Qui dînent du mensonge et soupent du scandale,

trouvent dans l'estime des étrangers de précieux dédommagemens, de douces consolations; car, à l'abri de toutes les influences du moment, la distance est juste comme la postérité.

Des professeurs habiles sont attachés à chacune des trois classes d'élèves; et la direction journalière des études est confiée à des dames d'un grand mérite, qui, chargées de la partie morale de l'éducation, déposent et fécondent le germe des vertus dans les jeunes cœurs de ces futures mères de familles.

Jusqu'ici, mon cher Xavier, je ne t'ai parlé que des *demoiselles nobles*, et c'est la portion la plus nombreuse des élèves de cet *Institut*; mais il est ouvert aussi à une autre classe de jeunes

personnes qui reçoivent une éducation particulière, appropriée au rang qu'elles sont appelées à occuper dans le monde : ce sont les filles des bourgeois et des marchands riches. Celles-ci paient une pension, et sont l'objet de soins non moins assidus que ceux prodigués aux demoiselles nobles ; la nature de leurs travaux seulement est différente. Destinées par le hasard de la naissance à une existence plus modeste, on applique leur intelligence à un genre d'études en harmonie avec les usages et les idées des hommes dont un jour elles doivent être les compagnes ; les mystères de la science, les brillantes séductions des arts, les charmes de la littérature sont remplacés pour elles par la connaissance de quelques langues étrangères et par des travaux manuels. Au lieu du crayon, du compas ou du pinceau que manient leurs nobles condisciples, leurs doigts sont armés de l'aiguille roturière ; et elles rapportent au sein de leurs familles, non des talens qui leur rendraient pénibles les devoirs

obscurs auxquels leur vie sera condamnée, mais les vertus modestes d'une habile ménagère.

Il me semble, mon ami, que dans un pays où les rangs sont si distincts, où les classes ne peuvent se mêler, la sagesse de cette institution a droit à nos éloges; combien de regrets, combien de chagrins n'épargne-t-on pas à ces jeunes filles en ne jetant point dans leur esprit des idées étrangères à la classe dans laquelle elles doivent vivre et mourir? De brillantes études, en élevant une barrière entre elles et leurs familles, rompraient tous les liens, enlèveraient tout le charme des relations; et, en sortant du couvent, ces jeunes filles demanderaient à l'avenir des destinées qui, en Russie, ne sauraient être leur partage : les sentimens qu'on leur inculqua dans l'enfance ne s'élèvent point au-dessus de leur état, et, dans l'âge mûr, elles se contentent de la portion de bonheur que cet état peut leur donner.

Lettre Vingt-Cinquième.

Pétersbourg, juillet 1826.

Rempli par les excursions auxquelles je consacre toutes mes journées, le tems s'écoule rapidement, et je prévois que bientôt doit arriver le moment où il faudra quitter Pétersbourg pour se rendre à Moscou. L'époque du couronnement, reculée par la mort de l'impératrice Elisabeth, paraît être enfin fixée aux premiers jours du mois d'août. Déjà commence à s'éclaircir le voile de deuil qui, depuis notre arrivée, couvre la Russie, et je m'aperçois, en consultant mes notes, qu'il est encore un grand nombre d'édifices et d'établissemens dont j'aurais à t'entretenir. Commençons par l'*Ermitage*, l'une des plus intéressantes créations de Catherine II.

Avant d'entrer dans cet édifice que recom-

mande à la curiosité des voyageurs l'innombrable quantité d'objets remarquables qu'il renferme, il est convenable de dire un mot du *Palais d'Hiver* dont l'*Ermitage* n'est que la suite. Ce palais, résidence habituelle de la famille impériale à Pétersbourg, est situé sur une vaste place, et c'est là que se trouve la principale entrée; l'autre façade est sur le quai et regarde la Newa. La construction de ce monument, achevé sous le règne d'Elisabeth, occupa, dit-on, plus de quatre-vingt mille ouvriers, et l'on assure qu'il coûta la vie à plus de quarante mille d'entre eux, moissonnés par les exhalaisons fétides des marais qu'il fallut dessécher pour les contraindre à porter cette énorme masse de pierres. Le palais le plus admirable semblerait trop cher sans doute à pareil prix; mais combien doivent s'augmenter les regrets à l'aspect d'un bâtiment empreint de tous les caractères de ce mauvais goût qui présidait aux créations de tous les arts dans le siècle de Louis XV! La pesanteur de l'édifice, la pro-

fusion des ornemens et des sculptures, l'accumulation des statues qui surmontent chaque corniche, indiquent assez qu'il appartient à cette époque de dégénérescence et d'afféterie qui substitua la manière à la grâce, la recherche à une noble simplicité, les prodigalités du luxe à l'élégance. Il serait superflu, mon ami, de nous arrêter long-tems devant ce monument; quittons-le bien vite, et entrons ensemble dans les salles de l'*Ermitage*.

Il se compose de trois corps de bâtimens dont la façade principale est sur le quai, et qui communiquent entre eux par des corridors ou des galeries jetées sur des voûtes au-dessous desquelles trois rues ont été pratiquées. C'est là que Catherine, entourée des chefs-d'œuvre des arts, des sciences et de la littérature, aimait à se reposer des fatigues du pouvoir, au milieu d'un petit cercle de courtisans intimes qu'elle appelait ses amis; l'étiquette était sévèrement bannie de ces réunions; les piquans entretiens, quelques danses

russes, et ce qu'on nomme des *jeux innocens*, occupaient les loisirs de cette femme extraordinaire; il était expressément défendu de se lever devant elle, et ceux qui contrevenaient à cette règle payaient une amende d'un ducat au profit des pauvres. Afin qu'on n'oubliât jamais qu'en entrant dans la salle consacrée à ces simples réunions, on devait renoncer à toute contrainte, on y lisait l'inscription suivante : « Asseyez-vous » si vous voulez et où il vous plaira, sans qu'on » vous le répète cent fois. » Les règlemens de l'Ermitage, écrits de la main de Catherine, étaient affichés dans la galerie qui mène aux petits appartemens; je pense qu'il te sera agréable de les trouver ici.

RÉGLEMENS

AUXQUELS DEVRONT SE SOUMETTRE CEUX QUI ENTRERONT CÉANS.

ARTICLE PREMIER.

Ils laisseront leurs dignités à la porte, ainsi que leurs chapeaux et leurs épées.

ART. II.

Ils se dépouilleront également de toute prétention à l'étiquette, de tout orgueil, s'il se trouvait qu'ils en eussent, et, en un mot, de tout ce qui pourrait ressembler à de la fierté.

ART. III.

Ils seront gais sans pétulance ; ils auront soin de ne rien briser, de ne rien endommager, et ils s'abstiendront de mordre quoi que ce puisse être.

ART. IV.

Ils seront assis ou debout, selon leur bon plaisir ; ils marcheront quand la fantaisie leur en prendra, sans faire attention à personne.

ART. V.

Ils ne parleront ni trop, ni trop haut, pour que les autres n'en aient pas les oreilles incommodées.

ART. VI.

Ils discuteront sans chaleur et sans emportement.

ART. VII.

Ils ne soupireront, ni ne bâilleront, de peur de communiquer leur ennui à la compagnie.

ART. VIII.

Si quelqu'un imagine quelque amusement innocent, les autres s'y prêteront de bonne grâce.

ART. IX.

A table, on mangera comme on voudra et ce qu'on voudra, mais on boira avec mesure, afin que chacun puisse retrouver ses jambes pour retourner chez soi.

ART. X.

Toute contestation sera oubliée en sortant, et ce qui sera entré par une oreille devra sortir par l'autre.

Si quelqu'un est convaincu, par la déposition de deux témoins, d'avoir enfreint les réglemens ci-dessus, le coupable, pour chaque délit, sera condamné à boire un verre d'eau froide, sans en excepter les dames, et à lire une page de la *Télémaquide.*

Celui qui enfreindra trois articles du réglement dans la même soirée, sera tenu de réciter six strophes de la *Télémaquide.*

Celui qui enfreindra le dixième article, sera exclus de la société.

La *Télémaquide* est un ancien poème russe de Trédiakowski, dont Télémaque est le héros, et dont la poésie rocailleuse et barbare punit cruellement celui qu'on oblige à en charger sa mémoire. Plût au ciel que Catherine n'eût jamais

infligé que de pareils châtimens, et dicté que de semblables arrêts!

Le second étage des deux premiers corps de bâtiment est rempli de tous les objets curieux déposés à l'*Ermitage*; on y compte quarante salles de différentes dimensions; nous allons les parcourir, mon cher Xavier, sans nous astreindre à un ordre méthodique.

Trois salles sont consacrées aux tableaux de l'école italienne; c'est là que sont rassemblées les plus grandes richesses de la Russie en ce genre. L'*Enfant prodigue* de Salvator-Rosa, à genoux au milieu de son troupeau, et adressant au ciel une fervente prière, attire d'abord les regards; le talent du peintre a su donner à son héros une expression qui, sous les haillons de la misère, décèle sa naissance; ses traits portent l'empreinte des passions violentes, et dans ses yeux ternes se peignent la douleur et le repentir. La correction du dessin et la vivacité du coloris me paraissent devoir placer cet ouvrage au premier rang des

compositions de ce célèbre maître. A côté d'une *Judith* de Raphaël, on remarque le portrait de la maîtresse du Titien : on devine, à l'expression voluptueuse de cette jeune fille, à l'abandon de sa pose, qu'elle n'a jamais songé à traiter son amant comme la juive sa voisine traita *ce pauvre Holoferne*. Viennent ensuite une *Sainte-Famille* de Raphaël, dont les figures sont admirables, mais dont les accessoires et les draperies sont fort négligés; tout semble annoncer que cette partie du travail n'est pas de lui, et un grand nombre des tableaux de Raphaël peuvent donner lieu à la même remarque et aux mêmes soupçons; l'*Adoration des Mages*, tableau peint sur bois par le Perugin ; les *Cyclopes*, de Luc Jordano, à qui sa promptitude et sa facilité d'exécution valurent le titre de *prompt-faiseur* ; deux autres tableaux représentant encore la *Sainte-Famille* : l'un est de Léonard de Vinci, l'autre du Corrége : on aime à retrouver les mêmes scènes, exécutées par des maîtres différens ; on compare leurs qualités et

leurs défauts, on cherche à deviner la tournure de leur esprit, en examinant le point de vue sous lequel chacun d'eux a envisagé son sujet : le Corrége a représenté la Vierge assise à l'ombre d'un chêne, et présentant le sein à l'Enfant-Dieu, et, bien que le tableau ne semble pas entièrement achevé, on est frappé de ce mélange de vigueur et de grâce qui le distingue ; le *Concile des Pères de l'Église*, et l'*Adoration des Bergers*, par Guido-Reni ; les *Joueurs* de Salvator Rosa ; un petit tableau de Raphaël, représentant la *Cène* ; enfin, la *Visitation*, par André del Sarte. Mais je songe, mon ami, que si je voulais faire passer sous tes yeux tous les ouvrages remarquables qui peuplent et décorent ces salons, je remplirais des volumes ; passons donc rapidement, et n'accordons une mention qu'aux objets les plus curieux. Après avoir traversé une salle dont toutes les murailles sont couvertes des tableaux de Wouwermans, nous trouvons dans le cabinet qui la sépare de la salle consacrée aux joyeuses compo-

sitions de Téniers, une pendule mécanique arrivée jusqu'ici par un singulier jeu de la fortune. La veuve d'un honnête pasteur nommé Herold habitait la petite ville de Libau, et son indigence ne l'empêchait pas de partager avec les gens plus pauvres qu'elle, le peu qu'elle possédait. Pendant une froide nuit d'automne, un officier passant par cette ville pour se rendre à l'armée, demanda en vain un breuvage chaud à l'auberge; il le dut à l'officieuse obligeance de cette bonne vieille, qui s'empressa de lui faire du thé. Tous les efforts du militaire pour faire accepter à son hôtesse une récompense pécuniaire, furent inutiles; mais enfin, se rappelant qu'il avait un billet pour la loterie d'une pendule estimée 80,000 roubles, il força l'honnête veuve de le recevoir, comme une marque de souvenir. Ce billet resta long-tems oublié chez elle; il servit de jouet aux enfans qui le déchirèrent à moitié; et déjà le numéro gagnant avait été publié trois fois par les gazettes, sans que personne vînt ré-

clamer la pendule, lorsqu'un jour l'inspecteur de la poste de Libau reconnut le fortuné numéro accroché au miroir de la bonne femme. On lui remit la pendule, qui lui fut achetée 20,000 roubles, pour être déposée à l'Ermitage, et elle reçut en outre une rente viagère de 1,000 roubles. Malgré les recherches et les informations les plus scrupuleuses, l'honnête veuve ne put découvrir son bienfaiteur, dont elle ignorait le nom, et qui ne se fit jamais connaître.

L'extérieur de cette pendule représente un temple grec antique, et l'intérieur renferme deux orchestres qui, en s'accompagnant mutuellement, exécutent un grand morceau de Mozart.

La collection des tableaux de Téniers, de Berghem et de Rembrandt, qu'on admire à l'Ermitage, est l'une des plus complètes et des plus riches qui se puissent rencontrer. A côté des chefs-d'œuvre de ces maîtres, on remarque une composition de Vandervenn, qui a été donnée

à feu l'empereur Alexandre, lors de son passage en Hollande. Elle représente Pierre Ier mettant ses bottes, dans sa maisonnette de Saardam, tandis qu'une servante hollandaise fait son lit.

Si nous ne donnons qu'une attention légère, mon cher Xavier, à ces admirables productions des artistes étrangers, nous devrions nous arrêter plus long-tems dans ce qu'on nomme la *galerie française*; elle se compose des tableaux de Poussin, de Valentin, de Lesueur, de Greuze, de Vernet, de Fragonard, de Lahire, de Colombelle, et de quelques autres peintres français: elle contient cent vingts tableaux, parmi lesquels l'amateur distingue le *Paralytique* de Greuze. Mais tant d'autres objets nous appellent, qu'à peine me reste-t-il un instant pour consacrer un souvenir à madame Lebrun et à notre Gérard, dont les pinceaux décorent aussi ces salons. Un portrait en pied de S. M. l'Impératrice-mère, peint par le premier de ces artistes, a droit aux plus grands éloges, par la noblesse de la pose, l'ex-

pression de la physionomie, et la perfection des accessoires ; les deux portraits d'Alexandre, exécutés par Gérard, l'un en habit brodé, l'autre en uniforme de général, ont conquis l'admiration des Russes, et sont un objet d'études pour les jeunes peintres qui viennent journellement en tirer des copies.

Je m'arrête effrayé, mon ami, devant la quantité de tableaux qui sollicitent une mention, et que j'ai notés dans mes différentes pérégrinations à l'Ermitage : Mourillo, Vandyck, Rubens, Velasquez, Claude Lorrain, Paul Poter, Ruyzdaël, Micris, Gérard Dow, me demandent tour à tour un souvenir, et, pour ne mécontenter aucun de ces illustres morts, je me tairai sur leurs productions, quelque reconnaissance que je leur doive pour les agréables momens qu'ils m'ont procurés ici. Et d'ailleurs, la plupart de ces ouvrages te sont connus, puisqu'ils faisaient partie de la collection de la Malmaison, qui fut achetée par la Russie, en 1815. Il m'est impossible ce-

pendant de passer sous silence deux tableaux de Paul Poter, le jugement et l'exécution d'un chasseur et de ses chiens. Dans la première de ces compositions, le roi-lion, assis sur une colline, et tenant un sceptre dans sa patte, juge un homme amené devant son tribunal par des ours et des loups, et interrogé par un éléphant, tandis que le renard tient la plume du greffier; dans le second tableau, les animaux exécutent la sentence suprême : des ours font rôtir le chasseur à la broche et pendent les chiens à un arbre ; la danse des boucs et des singes durant ce supplice, offre l'aspect le plus plaisant qu'il soit possible de trouver, et rien n'est plus gai que la physionomie de tous ces animaux, savourant les plaisirs de la vengeance, avec la diversité d'expressions que commandent leurs mœurs et leur caractère.

Tu juges bien, mon cher Xavier, que dans ce sanctuaire des arts et des sciences, les antiques et les minéraux n'ont pas été oubliés : on en peut

admirer un grand nombre qui proviennent de la collection du grand chambellan Narischkin, et du cabinet du célèbre minéralogiste Pallas. On raconte que, lorsque Catherine voulut acheter cette dernière collection, le propriétaire demanda 16,000 roubles, et que l'impératrice, après l'avoir examinée, écrivit en marge de sa lettre : « M. Pallas est un savant minéralogiste, mais un » fort mauvais calculateur; nous ordonnons que » son cabinet lui soit payé 20,000 roubles. »

Avant de nous diriger vers le théâtre de l'Ermitage, qui nous conduira à la *loge de Raphaël*, nous entrerons dans la bibliothèque, et nous donnerons, en passant, un coup d'œil à une pendule mécanique connue sous le nom de l'*horloge du Paon*. Cette pendule, faite en Angleterre, par le fameux mécanicien Coks, fut achetée en 1780 par le fastueux Potemkin, qui en fit hommage à Catherine II. Dès que le carillon commence à jouer, un paon se tourne vers les spectateurs, en développant majestueusement sa

queue étincelante de mille couleurs, un coq chante, un hibou agite ses prunelles, et à chaque seconde, un insecte ailé saute sur un champignon dans lequel se trouve le corps de l'horloge. A l'aide du même mécanisme, un éléphant, qui faisait aussi partie de cette pendule, qu'on pourrait prendre pour une ménagerie, remuait sa trompe et sa queue; mais il en a été détaché et envoyé, il y a quelques années, au schah de Perse.

La bibliothèque de l'Ermitage s'enrichit, sous Catherine, des bibliothèques de Voltaire, de Galiani et de Diderot. Celle du philosophe de Ferney, rangée dans le même ordre que chez lui, par les soins de son secrétaire, que l'impératrice fit venir à Pétersbourg, se compose de six mille sept cent soixante volumes. Autant qu'il m'a été possible d'en juger par les titres, car les armoires étaient fermées, et je n'ai pu en obtenir la clef, la plupart de ces ouvrages traitent d'histoire et de philosophie; beaucoup aussi ont rapport à la théologie, et j'ai remarqué que

ceux-là surtout sont hérissés de petits papiers qui indiquent les notes de Voltaire, et les passages qui avaient appelé son attention. J'ai vivement regretté de ne pouvoir feuilleter quelques-uns de ces livres, et recueillir quelques-unes des observations dont ce génie subtil et profond a chargé ces marges, sur lesquelles vit sa pensée tout entière. Je ne saurais attribuer à la mauvaise volonté de mon guide, ni aux ordres qu'il aurait reçus, la privation dont je gémis ; mais la personne chargée de la conservation de ces livres était absente, et un autre n'aurait pu ni voulu remplir les fonctions qui lui sont assignées. Pareil inconvénient se renouvelle à chaque instant en Russie : soit dans les établissemens publics, soit dans les maisons particulières, chacun a sa portion de travail et de responsabilité, qu'il ne dépasse jamais. Ainsi, il m'est arrivé, chez un homme de haut parage, de ne pouvoir obtenir un verre d'eau sucrée, parce que le domestique chargé de la surveillance de l'office ne s'est pas

trouvé, et l'on compte plus de cent valets dans cette maison.

On a réuni à la bibliothèque de Voltaire un nombre assez considérable de manuscrits de ce grand homme; on prétend que plusieurs n'ont jamais été imprimés; juge, mon ami, combien il m'a été pénible de ne pouvoir au moins les parcourir.

Je ne rappellerai point ici, mon cher Xavier, l'histoire de l'acquisition de la bibliothèque de Diderot; cette anecdote, où brille la générosité de Catherine, est trop connue pour que je la répète : cette bibliothèque est composée de deux mille neuf cents volumes qui, presque tous, sont des ouvrages de philosophie. Celle du marquis de Galiani, célèbre par une traduction italienne de Vitruve, consiste en un millier de volumes consacrés aux beaux-arts, et principalement à l'architecture.

Un buste de Voltaire, sculpté par notre célèbre Houdon, décore la salle où sont placés les

livres qui ont appartenu à ce puissant génie.

Terminons notre excursion dans l'Ermitage par le théâtre, et la loge de Raphaël.

Une arcade voûtée, que l'architecte Quarenghi jeta sur le canal de Catherine, joint le palais au théâtre. Rien n'est plus enchanteur que le spectacle dont on jouit en traversant cette galerie : les équipages roulent sur un pont de granit, les barques sillonnent les eaux du canal, les piétons se croisent sur les larges trottoirs, et le curieux qui circule dans la galerie peut embrasser d'un coup d'œil ce triple tableau qui se déroule au-dessous de lui.

Le théâtre de l'Ermitage est petit et sans loges; l'enceinte s'élève en amphithéâtre, où sont disposées des banquettes couvertes de coussins verts; sur le devant du parterre sont placés de riches fauteuils destinés à la famille impériale : c'est là qu'ont brillé tour à tour les artistes les plus distingués de l'Europe, en différens genres; là, mesdemoiselles Georges et Bourgoin, dans tout

l'éclat de la jeunesse et de la beauté, faisaient succéder l'harmonie enchanteresse des vers de Racine, à la mélodie de Viotti, de Rodes, de Lafont et de Boïeldieu. Mais depuis long-tems les concerts et les représentations dramatiques sont devenus fort rares sur ce théâtre. Les idées sérieuses et graves qui, durant les dernières années du règne d'Alexandre, s'étaient emparées de son esprit, avaient jeté un voile de tristesse sur toute sa cour, et ne permettaient pas de se livrer de nouveau aux amusemens qu'avait interrompus le fracas des armes. On espère qu'un jeune souverain rendra bientôt tout leur éclat aux plaisirs de l'Ermitage.

Des peintres, envoyés à Rome par Catherine, copièrent fidèlement les fresques qui décorent la *loge de Raphaël* au Vatican; ces tableaux, exécutés sur toile et collés sur bois, ornent les plafonds de l'édifice que Quarenghi construisit pour les placer, et ils offrent une imitation exacte des compositions originales de Raphaël. C'est ainsi

que Catherine, en mettant toute l'Europe à contribution pour embellir sa retraite favorite, aimait à s'environner d'illusions, et transportait sous le soixantième degré de latitude les merveilles enfantées par les arts, dans les beaux climats qu'ils ont adoptés.

A revoir, mon cher Xavier; tu trouveras sans doute que je ne t'ai donné qu'une description bien vague et bien confuse des richesses amassées à l'Ermitage; mais, en vérité, je n'ai pu faire mieux, et déjà cette lettre ne ressemble que trop à un catalogue. Lis si tu veux, comprends si tu peux, et aime-moi toujours.

P. S. En relisant ma lettre, je m'aperçois qu'au milieu de tant de peintres morts ou vivans dont j'ai mentionné les ouvrages, ou du moins cité les noms, j'ai omis de placer M. Dor, peintre anglais dont le pinceau est maintenant occupé à peupler une des salles de l'Ermitage des bustes de tous les généraux russes qui ont pris une part active aux campagnes de 1812, 1813, 1814;

ces portraits, peints à la manière anglaise, sont remarquables par la ressemblance, peut-être un peu chargée, de la figure; mais je ne saurais m'accoutumer à ces accessoires négligés, à ces nuances heurtées, à cette incorrection de dessin, qui trahissent la précipitation du travail. Ils doivent être au nombre de trois cents; l'empereur les paie 1,000 roubles la pièce, et, malgré la rapidité de son exécution, l'artiste n'a pas encore terminé cette collection de *héros* peints à l'entreprise.

Je devais bien aussi te parler de M. Orlowski, peintre polonais fixé à Saint-Pétersbourg : cet artiste a conquis une réputation européenne que justifient la grâce et l'esprit de ses piquantes compositions. Ses tableaux populaires, ses chevaux, ses soldats, ses caricatures, sont très-recherchés des amateurs, et payés au poids de l'or. Doué d'une prodigieuse facilité, mais capricieux comme tous les grands talens, et paresseux avec délices, il ne se décide que très-difficilement à

travailler. Ses ouvrages se distinguent par une hardiesse de pinceau qui ne coûte rien à la pureté, par une vérité naïve qui n'exclut pas la malice. Tous les étrangers s'empressent de visiter son cabinet; ils y viennent admirer une réunion immense et curieuse des armes de tous les tems et de tous les pays; quant à des tableaux, c'est ce dont il s'occupe le moins, et ce qu'il est fort rare de rencontrer chez lui.

Lettre Vingt-Sixième.

Pétersbourg, juillet 1826.

Ainsi que je l'avais prévu, mon ami, voici le moment arrivé de quitter Pétersbourg, et cette lettre est la dernière que je t'écris de cette ville. Il est pourtant un grand nombre d'édifices, d'établissemens dont j'aurais voulu te donner la description; mais le tems me presse, Moscou m'appelle, et je me contenterai de faire passer rapidement sous tes yeux quelques-uns des objets que je n'ai point encore offerts à ton attention.

Je vais donc m'éloigner, sans doute pour toujours, de cette immense cité, création gigantesque d'une volonté forte, véritable prodige de l'obéissance! Je te l'ai dit dès l'instant de mon arrivée, et je dois le répéter aujourd'hui, le voyageur ne peut se défendre d'un sentiment de

surprise et d'admiration à l'aspect de cette ville, dont la magnificence régulière éblouit ses regards ; mais cette magnificence même les fatigue par son uniformité monotone. Il est dans le monde des villes plus vastes que Saint-Pétersbourg ; il n'en est point qui le paraissent davantage. Là, point de sinuosités, point de détours qui vous permettent une illusion sur la distance que vous avez à parcourir ; point de magasins, de boutiques, d'étalagistes qui viennent distraire votre route ; les marchands sont, pour ainsi dire, casernés dans une enceinte nommée le *Gostinoï-Dvor*, vaste bazar où se trouvent réunies une foule de boutiques ; et celles que les besoins de la population ont répandues dans les autres quartiers de la ville, étant placées ou dans des caves, ou au premier étage, l'œil du piéton ne rencontre jamais cette quantité d'objets divers, qui, dans les autres capitales de l'Europe, attirent ses regards, piquent sa curiosité, et lui donnent ces distractions sans cesse renouvelées, inno-

cente occupation du *badaud* de Paris ou de Londres. Il est vraiment fâcheux pour l'homme désœuvré, que le rez-de-chaussée des maisons de Pétersbourg ne lui présente pas ces magasins variés, qui partout ailleurs sollicitent son attention, car il n'est pas de lieu où l'on ait donné plus de soins à la sécurité et à la commodité de l'homme obligé soit par son goût, soit par sa fortune, à se servir de ses jambes : des trottoirs en pierre dure, larges et élevés, le mettent à l'abri de toutes les atteintes, et lui assurent une promenade paisible. Ces trottoirs, placés dans toutes les rues par l'ordre de l'empereur Alexandre, qui aimait à parcourir seul Pétersbourg, sont d'autant plus précieux pour le piéton, que le pavé de cette ville est détestable. De petites pierres, rondes et inégales, confiées à un sol sablonneux et léger qui ne peut les retenir, sont promptement ébranlées par le choc des voitures qui roulent sans cesse au grand galop de quatre chevaux dans les rues de Pétersbourg ; et les pe-

tits morceaux de brique rouge que les paveurs sèment dans les intervalles de ces pierres, le sable fin dont ils les couvrent, sans opposer une résistance suffisante aux roues des équipages, produisent le double inconvénient d'une poussière insupportable durant l'été, d'une boue épaisse dans les tems pluvieux. Ce dernier désagrément est très-fâcheux dans cette ville, car on y chercherait en vain ces établissemens d'utilité publique, si communs dans notre Paris, où de modestes artistes rendent tout son éclat à la chaussure du piéton. L'absence de cette précieuse institution m'a surpris dans un pays qui s'est emparé si vite de toutes les conquêtes de la civilisation européenne.

Pétersbourg, qui ne compte guère que deux cent cinquante à trois cent mille ames de population, ne renferme point assez d'habitans pour vivifier ses vastes rues; puis, toute ces maisons, tous ces édifices construits en brique et en bois, et recouverts d'un stuc blanc et poli, ne pré-

sentent rien de monumental, malgré leur étendue, l'élégance de leur forme et la pureté du dessin. Ils ont un certain air de fragilité qui les assimile à des édifices de carton; et l'étranger pourrait se croire dans une ville qu'on a placée là aujourd'hui, pour la transporter demain dans un autre lieu, si des quais de granit, quelques palais d'une construction plus solide, et des églises, n'étaient là pour attester l'immobilité des maisons qui les environnent.

Puisque ma pensée vient de s'arrêter sur les églises, mon cher Xavier, occupons-nous un instant de celles qu'on rencontre à Pétersbourg. Dans une seule rue (la Perspective-Newski), on compte dix temples consacrés à des cultes différens. Mais l'église de Kazan appelle d'abord nos regards : cinquante-six colonnes de granit, hautes de trente-cinq pieds et polies comme le cristal, s'étendent, sur une ligne demi-sphérique, de chaque côté de la porte principale, et d'autres colonnes de la même dimension décorent l'inté-

rieur du temple. En général, les églises grecques, moins spacieuses, mais plus éclairées que les églises romaines, offrent un aspect moins imposant; elles inspirent aux fidèles des pensées moins mélancoliques, mais plus consolantes; on n'y rencontre point de statues; parce que les schismatiques grecs ont cru trouver dans une interprétation d'un passage des saintes Écritures, la défense de sculpter les pierres ou les métaux; mais la profusion des images, dont les figures peintes sur ivoire sont entourées d'or ou d'argent ciselé, la richesse de la porte sacrée, la magnificence des ornemens sacerdotaux, tout éblouit les regards; et l'harmonie des cantiques, les mélodieux accords de ces voix si bien mariées ensemble, qui chantent le solennel *Kyrie*, sans qu'aucun instrument les accompagne, ouvrent notre ame aux plus douces émotions, et la transportent dans un séjour d'espérance et de bonheur. La plus parfaite égalité règne entre les fidèles dans les temples

grecs : là, point de distinctions humaines, point de siéges! Tout le monde est debout devant Dieu : c'est là que se fait remarquer aussi cette tolérance, principal caractère de ce culte : l'étranger assistant aux cérémonies de cette religion qui n'est point la sienne, peut ne pas s'agenouiller, quand tous ceux qui l'entourent se prosternent, sans être l'objet de l'attention ou du blâme : on ne lui demande aucun signe de dévotion, aucune participation aux pratiques religieuses dont il est le témoin.

J'ai trouvé dans cette église de Kazau des monumens de nos récens désastres; et, malgré moi, la réunion de ces trophées m'a rappelé que, de toutes les faiblesses humaines, la vanité est la plus habituelle à la nation russe; elle semble inhérente à son caractère. Jamais un Russe, parlant à un étranger des monumens de son pays, ne dira : *Ceci est une belle chose*, mais toujours : *C'est la plus belle chose du monde!* Voyons donc quelles sont ces conquêtes si pompeusement éta-

lées sur les murs de ce temple ! C'est d'abord le bâton du maréchal Davoust : mais cette marque de sa dignité a-t-elle été livrée à l'ennemi par la victoire ? Non ! Elle était renfermée dans des fourgons qui furent abandonnés par les ordres mêmes du maréchal ; les Russes n'ont eu que la peine de ramasser ce bâton doré. Faut-il donc se targuer d'un trophée qu'on doit à un oubli ? Près de là sont les clefs de quelques villes françaises qui n'ont jamais eu de portes, et qu'on n'a point assiégées, ce qui diminue considérablement le mérite de la conquête : montrez-nous, si vous le pouvez, les clefs de ces villes fortifiées que défendait une garnison française, nous rendrons hommage à votre vaillance, tout en nous affligeant de ses triomphes ; mais ne vous vantez pas d'être entrés dans des villes ouvertes !

Au nombre de ces dix églises qui décorent la Perspective-Newski, est l'église consacrée au culte catholique ; elle n'est remarquable ni par sa dimension, ni par ses ornemens ; mais elle

renferme une tombe qu'un Français ne peut regarder sans douleur, c'est la tombe de Moreau. Est-ce à Pétersbourg qu'on voudrait trouver la cendre de ce général si fameux sur les champs de bataille, si grand aux jours de la persécution? L'ambition d'un rival condamna son génie à l'exil: pourquoi faut-il qu'un boulet français ait exilé sa dépouille mortelle? Ah! reportons nos regards vers les champs de Hohenlinden et vers la Forêt-Noire! Rappelons cette carrière militaire si pleine, quoique si courte, et, près de la tombe de ce guerrier, ne parlons que de sa vie.

Si l'aspect de Pétersbourg, malgré sa magnificence, paraît triste et monotone à l'homme qui parcourt cette ville, le coup-d'œil qu'elle présente est tout différent lorsqu'on l'examine du haut d'une tour ou d'un clocher. Ces milliers de toits peints en vert-clair ou en gris-cendré; ces flèches dorées qui, réfléchissant les rayons du soleil, s'élancent dans les airs comme des lames de feu; ces cinq dômes étincelans d'or qui s'é-

lèvent au-dessus de chaque église grecque, et semblent un diadème oriental placé sur le front de cette ville européenne; ces nombreux canaux dont on distingue les eaux limpides courant sous des ponts en fer élégans et légers; ces masses épaisses de verdure qui reposent les yeux éblouis; cette large et profonde rivière que sillonnent d'innombrables bateaux, et d'où jaillit la brillante aiguille de la forteresse, offrent aux regards un panorama éclatant et varié, que diversifie encore le tableau des îles qui environnent Pétersbourg. Rien de plus enchanteur, mon ami, que ces maisons de campagnes qui peuplent Krestowski et Kameni-Ostroff. Variées comme les caprices de l'homme, parées des plus riantes couleurs, construites en bois de sapin, et légères comme les palais aériens d'une fée, elles semblent fouler à peine le sol verdoyant sur lequel elles reposent. Un système uniforme d'architecture n'a point présidé à leur construction; l'Italie, la France, l'Angleterre, la Hollande ou la Chine

ont fourni les modèles, et cette réunion pittoresque semble un piquant abrégé des fantaisies de tous les peuples.

En promenant mes regards sur Pétersbourg, je m'aperçois, mon cher Xavier, que je n'ai point parlé de la statue équestre de Pierre Ier, monument admirable que la Russie doit au génie d'un statuaire français (Falconnet); mais il n'est point de voyageur qui n'ait consacré un souvenir à ce chef-d'œuvre, et leur enthousiasme, si bien justifié par la hardiesse de cette gigantesque conception, ne m'a rien laissé à dire. Cette ville offre à chaque pas des jouissances à notre orgueil national, car, à chaque pas, nous trouvons les traces de nos compatriotes; ces ponts gracieux, ces élégans édifices ont été conçus et dessinés par des ingénieurs et des architectes français; ils ont dirigé l'adresse imitatrice des artisans russes, et ces hommes, encore à demi sauvages, ont exécuté des ouvrages étonnans, sans se douter qu'on admirerait leurs travaux.

On leur a présenté des modèles, on leur a dit : « Faites cela » ; ils ont obéi. J'ai souvent entendu reprocher à ce peuple de n'avoir pas le génie de l'invention; mais, jusqu'à présent, les Russes ont-ils pu être autre chose que d'habiles imitateurs? N'est-ce pas une condition forcée de leur situation, depuis le moment où Pierre I^er^ conçut la pensée de placer sa nation au rang des nations de l'Europe? Arrivé au commencement du dix-huitième siècle, ce puissant monarque jeta les yeux autour de lui : que vit-il ? l'Europe parvenue au dernier degré de la civilisation, par les développemens lents et progressifs de l'esprit humain, et près de lui un peuple barbare. Mais il avait étudié ce peuple, il connaissait sa force ; il sentit que le faire marcher pas à pas, comme avaient marché les nations européennes durant six siècles, c'était le condamner à rester constamment en arrière ; c'était demander aux tems les grands résultats qu'il voulait rapidement obtenir, c'était les exposer à toutes les chances des

événemens. Armé d'une volonté inébranlable, souverain absolu d'une nation qui ne connaît qu'un devoir, l'obéissance, il entreprit de la contraindre à franchir d'un seul bond l'espace immense qui la séparait du reste de l'Europe; l'élan fut donné, et le peuple russe enjamba par-dessus les siècles. Mais, en s'élevant tout à coup de l'état de nature au sommet de la civilisation, ce peuple a laissé derrière lui tous les espaces intermédiaires, et nécessairement il n'a pu saisir que la superficie des choses offertes à son imitation; une base solide a manqué à son éducation; semblable à un enfant intelligent et docile qui parviendrait, à force de persévérance, à copier une académie, sans avoir appris à dessiner un œil, ce peuple, en exécutant des prodiges, laisse partout apercevoir l'absence des premiers élémens, et jusqu'à ce que le tems et des études rétrogrades aient rempli les lacunes, il imitera les effets sans pouvoir approfondir les causes.

Je m'arrête ici, mon cher Xavier; demain je quitte Pétersbourg. Je n'ai point la prétention de t'avoir fait connaître cette vaste cité, par les esquisses rapides que j'ai placées sous tes yeux; j'aurai rempli mon but si elles ont pu t'intéresser un instant. Dans une de tes lettres, tu m'engages à livrer à la curiosité du public ces confidences de l'amitié; mais je crains fort que ton indulgence ne t'égare. Au reste, je continuerai de te communiquer mes observations; le véritable peuple russe que je vais trouver à Moscou me fournira sans doute matière à plus d'une remarque; je rencontrerai là les traces encore vivantes du passage de nos armées, et si, à mon retour, tu penses que des lecteurs, qui ne sont pas mes amis, puissent parcourir ces lettres sans trop regretter leur tems, je les abandonnerai aux chances de la publicité.

Adieu encore une fois, et, sous les frais ombrages de Belleville, pense à ton meilleur ami, qui va traverser des forêts de sapins et

de bouleaux, incendiées par le soleil, et qu'on laisse brûler sans y donner la moindre attention.

Lettre Vingt-Septième.

Moscou, juillet 1826.

Quelque vives qu'aient été les sensations que m'a fait éprouver l'aspect de cette ville imposante et curieuse où je viens chercher de sanglans souvenirs et des fêtes; quel que soit mon désir de guider ton imagination au milieu de ces constructions irrégulières et bizarres, de cet amas de couvens, de palais, d'églises et de cabanes, il faut, mon ami, que je jette un coup d'œil en arrière, et que je t'adresse un résumé succinct de la route que je viens de parcourir.

Saint-Pétersbourg est séparé de Moscou par un espace de sept cent vingt-sept werstes (environ deux cents lieues de France), et ce chemin, coupé en ligne droite, à travers des forêts, des plaines de sable et des marais, est franchi par le

voyageur avec une extrême rapidité ; car il n'existe pas dans le monde de pays où l'on se transporte à moins de frais et plus promptement d'un endroit à un autre. C'est ici le lieu, mon cher Xavier, de consacrer une mention aux cochers russes, dont l'adresse et l'intrépidité méritent bien un souvenir. Placé sur le siége et conduisant quatre chevaux, attelés de front, avec des cordes qu'il partage entre ses deux mains, un cocher russe semble ne connaître aucun danger; pour peu que la route ne soit pas impraticable, il lance son quadrige au galop, et, ne faisant du fouet qui pend à son bras qu'un usage très-rare, c'est avec la voix qu'il excite ses infatigables coursiers. Durant une station qui souvent se compose de vingt-cinq à trente werstes, (plus de huit lieues de France), il ne cesse pas un instant de parler à ses chevaux, qui paraissent le comprendre, et, moins despote avec eux que son seigneur ne l'est envers lui, jamais il ne leur adresse un ordre ou une recommanda-

tion, sans en déduire les motifs. J'ai fait traduire par le domestique qui nous servait d'interprète, ces perpétuels monologues qu'interrompt quelquefois une chanson nationale : le cocher russe varie ses discours et l'inflexion de sa voix, suivant l'âge, les forces physiques ou les qualités morales de chacun de ses quatre chevaux; il s'adresse à *l'expérience* du plus vieux, et lui démontre la nécessité de *donner un bon exemple* à ses compagnons ; il gourmande la paresse de celui qui, resté plusieurs jours à l'écurie, doit expier cette honteuse inaction par une ardeur nouvelle; le plus grand a sans doute trop de cœur pour se laisser vaincre par des chevaux moins vigoureux que lui, et le plus jeune, heureux d'être associé à des coursiers recommandables par leurs bons services, doit, à force de zèle, se montrer digne de cette honorable association. Tel est, mon ami, le sens exact des discours du cocher russe : ces paroles, tantôt bienveillantes, tantôt grondeuses, exercent un grand empire

sur ces animaux intelligens ; et, quand leur guide est satisfait, il les récompense en les nommant *ses petits pigeons :* c'est la plus flatteuse marque de contentement qu'il puisse leur donner, car le pigeon est pour le peuple russe un objet d'amour et de vénération ; il prodigue les soins les plus affectueux à ces oiseaux, et il croirait commettre une action coupable en les tuant et en les mangeant ; c'est un de ces nombreux scrupules superstitieux auxquels il est livré.

L'intrépidité des cochers russes, leur mépris du péril, soumettent parfois à de rudes épreuves et le courage du voyageur et la solidité de sa voiture. Franchir la distance le plus rapidement possible, tel est, à leurs yeux, le premier devoir ; courant à bride abattue, ils s'inquiètent peu de ce qui se passe derrière eux, pourvu qu'ils arrivent. On raconte qu'un jour un cocher se trouva devant la maison de poste avec la moitié de l'équipage qu'il conduisait ; une portion de la calèche était restée à une lieue de là, dans la

poussière, avec les voyageurs, et la rapidité de la course, les cris et les chants du cocher, ne lui avaient pas permis de s'apercevoir qu'il lui manquait quelque chose. Pleins de confiance dans leur adresse, les cochers russes négligent habituellement ces précautions souvent si nécessaires en voyage, et il est rare qu'ils ne trouvent pas un moyen de réparer un accident : sous leurs mains industrieuses, la moindre chose devient une précieuse ressource ; ils ont promptement fabriqué un essieu avec une branche d'arbre, une corde solide avec l'écorce du bouleau. Quelque grave que soit l'accident dont vous avez à vous plaindre, le premier mot du paysan russe est *nitchevau* (ce n'est rien), et il ajoute : *nebos* (n'ayez pas peur). Dans les villages, ces hommes conservent long-tems le caractère ingénu de l'enfance ; tout est pour eux une occasion de jeu. Quand vous arrivez à la station, vous voyez rassemblés devant la poste quinze ou vingt paysans à longue barbe, qui, laissant au sort à décider

lequel d'entre eux vous fournira des chevaux et vous conduira jusqu'à la station prochaine, s'emparent du trait de droite et l'empoignent tour à tour : celui dont la main atteint l'extrémité de cette corde, est ainsi désigné par la fortune, et, au milieu des bruyantes félicitations de ses compagnons, il se met en mesure de remplir le devoir que le hasard lui impose.

J'ai dit, mon ami, qu'en aucun pays on ne voyageait à moins de frais qu'en Russie, et je le prouve : dans l'intérieur de cet empire, le prix d'un cheval est de 5 kopiecks (5 centimes) par werste, ce qui fait sept sous de France par poste, le *pour boire* du postillon n'est point dû; il est abandonné à la générosité du voyageur, et il n'en coûte pas cher ici pour paraître magnifique: en donnant une pièce de 80 kopiecks (16 sous) pour toute la station, qui souvent est de vingt-cinq ou trente werstes, comme je te l'ai dit plus haut, on acquiert des droits à une reconnaissance sans bornes, dont le postillon n'épargne pas les

démonstrations, et on a le plaisir de l'entendre s'écrier, en approchant de la poste : « Dépê- » chez-vous, dépêchez-vous; j'amène des *aigles!* » Mais si les voyageurs sont avares, le cocher annonce à ses confrères qu'il conduit des *corbeaux*. Qui pourrait refuser de passer pour un aigle à si bon marché?

On attelle ordinairement quatre chevaux à la voiture; ainsi on parcourt une werste pour 20 kopiecks (ou centimes); et comme sept werstes font une poste française, tu vois qu'en payant 1 franc 40 centimes on franchit deux lieues; en France il en coûte 5 francs pour faire le même trajet avec deux chevaux.

La première ville qui soit digne d'intérêt sur la route de Pétersbourg à Moscou, est la fameuse Nowgorod; quand on songe à son ancienne magnificence, quand on se rappelle ce vieux proverbe russe : *Qui peut résister aux dieux et à la grande Nowgorod?* on promène avec effroi les regards sur ces tristes débris d'une splendeur

éclipsée. Là, fut le berceau de la monarchie russe; dans ces rues, aujourd'hui dépeuplées, se déployait jadis le luxe guerrier d'une cour encore sauvage; ces murailles démantelées résistèrent à de nombreux assauts; ces soixante églises où viennent prier quelques rares habitans, suffisaient à peine à la foule des fidèles dont la piété les enrichit. Maintenant tout est morne, tout est désert, et la silencieuse Nowgorod semble placée entre deux puissantes capitales comme une imposante leçon de la fortune!

On peut encore admirer dans cette ville un pont en bois, long de trois cents pieds, et la cathédrale de Sainte-Sophie qui renferme des peintures remarquables par leur ancienneté; on les suppose antérieures à la renaissance des arts en Italie.

A quarante werstes de Nowgorod, le voyageur s'étonne de rencontrer une colline au milieu d'une vaste plaine de sables; cette petite montagne fut élevée là par la main des hommes, et servit, dit-

on, de tombeau à un fameux magicien dont la tradition raconte les incroyables merveilles.

Bientôt les yeux fatigués par l'aspect monotone de ces éternelles forêts, de ces plaines immenses où rien ne vient éveiller la curiosité, s'arrêtent délicieusement sur des vallons fertiles, des lacs, des côteaux et des montagnes : cette contrée se nomme la *Suisse Russe*, et c'est en effet une sorte de représentation en miniature, des cantons si pittoresques et si riches de l'Helvétie. Là se trouve dans une position charmante, au bas d'un côteau et sur les bords d'un lac, la petite ville de *Waldaï*; mais à peine le voyageur est-il entré dans ses murs, qu'un danger qu'il était loin de prévoir vient assaillir son inexpérience. Sa voiture est promptement environnée d'une foule innombrable de marchandes de *croquets*, Armides en jupon court, dont l'importune obsession ne laisse pas à l'étranger un instant de repos; s'il passe la nuit en cette ville, les ennuis et les séductions redoublent; car ces marchandes, pour

la plupart jeunes et jolies, joignent toutes à leur commerce ostensible un commerce secret, moins innocent et plus lucratif. Elles ont pour complices et pour confidentes les maîtresses d'auberge qui leur livrent l'entrée de la maison, et le voyageur est contraint d'appeler toute sa prudence au secours de sa vertu.

La ville de Torschok est célèbre en Russie par les objets de toute espèce en maroquin brodé qu'on y fabrique, et elle offre à l'admiration des voyageurs la belle et noble architecture de son église. A soixante werstes de cette cité, on trouve Twer, chef-lieu d'un gouvernement, et l'une des plus jolies villes de l'empire ; là on traverse le Wolga sur un pont de cinq cent cinquante pieds de long. Dans ces différentes stations on rencontre d'assez bonnes auberges; mais il faut renoncer à l'espoir de coucher dans un lit. Chaque chambre contient un large canapé en cuir rembourré avec du crin, et c'est sur ce meuble que le voyageur, quel que soit son rang, passe la nuit : les

Russes, accoutumés à dormir sur un seul matelas extrêmement dur, s'accommodent aisément de cette manière de se reposer, et je dois avouer que l'étranger, blessé d'abord par ce brusque passage des lits de plume de l'Allemagne aux canapés de la Russie, s'est bientôt façonné à l'usage de ces espèces de *lits de camp*, et ne tarde pas à y trouver le sommeil.

Douze heures s'étaient écoulées depuis l'instant où nous étions sortis de Twer, et, désireux d'arriver enfin à Moscou, nous avions résolu de marcher toute la nuit; déjà le soleil s'était caché derrière l'horizon, des ombres épaisses s'étendaient sur nos têtes, et quelques rayons affaiblis brillaient seuls encore à l'occident, comme un doux souvenir dans l'ame du malheureux : nous traversions une sombre forêt de sapins, et dans cette triste solitude, nous cherchions, par d'effrayans récits, à distraire l'ennui de la route. Nous aimions à peupler de brigands armés, ces déserts silencieux; nous les voyions s'élancer sur

nous, se partager nos dépouilles, et, tout en riant des scènes sanglantes que notre mémoire empruntait à la terrible Radcliffe, nous portions au loin, malgré nous, des regards inquiets, comme pour découvrir si le hasard n'allait pas bientôt réaliser les fantômes de notre imagination. Tout à coup mon compagnon de voyage saisit mon bras; il me montre du doigt un groupe d'hommes réunis sur notre chemin et qui semblaient nous attendre : ils étaient au nombre de vingt au moins, étendus autour d'un grand feu qui projetait des lueurs rougeâtres sur leurs visages barbares, et nous permettait de les examiner à notre aise; ces chaussures d'écorce d'arbres, ces bonnets garnis de poil, ces sarreaux de toile grossière, ces larges peaux de mouton jetées sur leurs épaules, ces longues moustaches rejoignant des barbes rousses qui tombaient sur des poitrines velues, ce teint basané, ces yeux étincelans dirigés sur nous, offraient à nos regards un tableau très-pittores-

que sans doute, mais fort peu rassurant, surtout avec la disposition momentanée de nos esprits. Nous tâchons cependant de faire bonne contenance; nos mains se portent sur les pistolets innocens qui, chargés à Paris, n'avaient pas encore quitté les poches de notre voiture; nous avançons, nous voilà tout près de ces hommes effrayans; ils se lèvent, nous allons passer devant eux..., ils s'inclinent tous, et accompagnent leurs souhaits de bon voyage, du salut le plus respectueux; c'étaient les *rouliers* du pays: dans ces longues routes où les villages sont souvent si distans les uns des autres, il n'y a point d'auberges pour eux; dès qu'arrive la nuit, ils dételent leurs chevaux qui vont chercher leur pâture dans les bois, ils *bivouaquent* autour d'un grand feu, et, à la pointe du jour, ils rappellent ces animaux intelligens et dociles qui viennent reprendre le joug.

Heureusement affranchis de cette terreur dont le souvenir égaya le reste du voyage, nous con-

tinuâmes notre course, et vers le milieu du quatrième jour de marche, nous aperçûmes les dômes brillans, les clochers dorés de Moscou. Nous sommes enfin entrés dans cette ville magnifique que l'enthousiasme patriotique a fait sortir si promptement de ses ruines, et si les fêtes auxquelles je vais assister et dont je te dois la description, m'empêchent de me livrer ici à un examen aussi scrupuleux que celui dont Pétersbourg a été l'objet, je tâcherai du moins, mon ami, de ne négliger aucun des souvenirs qui se disputent ici notre intérêt.

Lettre Vingt-Huitième.

Moscou, juillet 1826.

Mon cher Xavier, l'aspect général de Moscou, moins régulièrement magnifique que l'aspect de Saint-Pétersbourg, est, par cela même, d'un effet beaucoup plus piquant ; si le voyageur n'est pas sans cesse frappé d'admiration, ses yeux s'arrêtent avec curiosité sur ces édifices bizarres, sur ces constructions étranges qui n'appartiennent à aucun système connu d'architecture, et dont on cherche encore les modèles dans les différentes parties du monde. Le terrain sur lequel la ville est assise est inégal et parsemé de collines, de sorte que cette vaste cité, qui s'étend en forme de croissant autour du fameux *Kremlin*, offre aux regards des points de vue pittoresques qu'on demanderait en vain à sa moderne rivale.

Moscou n'apparaît dans l'histoire que vers le milieu du treizième siècle; c'est alors seulement qu'elle fut élevée au rang de principauté, et gouvernée par Michel le Brave, frère d'Alexandre Newski dont je t'ai parlé lors de nos promenades dans Pétersbourg. Elle doit son nom à la Moskwa, rivière peu large et peu profonde qui la traverse, et l'opinion la plus accréditée parmi les étymologistes, quoiqu'elle soit la plus raisonnable, est que le nom de cette rivière provient d'un mot sarmate qui signifie *sinueuse*. Cette ville est encore arrosée par la *Jaousa* et la *Neglinna*; mais ce dernier ruisseau qui croupissait naguère dans les fossés du Kremlin, jette maintenant ses eaux dans un canal souterrain; et, après avoir ainsi desséché les fossés infects qui baignaient le pied de cette antique forteresse, on les a transformés en jardins délicieux qui ne sont pas aussi fréquentés qu'ils méritent de l'être. On les abandonne pour le boulevart de la *Tverskoï*, qui forme une avenue longue d'un quart de

lieue, à peu près, plantée d'arbres trop jeunes encore pour donner de l'ombre et de la fraîcheur; on n'y trouve point d'abri contre la poussière qui s'élève des rues latérales; mais qu'importe? il est du bon ton d'aller là, et tout le monde y court.

Le *Kremlin*, situé au centre de Moscou et dans la partie la plus élevée de la ville, est un polygone irrégulier entouré de hautes murailles crénelées et flanquées de tours à chaque angle. Autour de cette citadelle s'étendent en forme de zônes les trois grandes divisions de Moscou qui prennent leurs noms des murs qui les enveloppaient jadis ou qui les environnent encore; ce sont le Kitaï-Gorod, le Beloï-Gorod (ville blanche); le Zemlenoï-Gorod (ville de terre). La première de ces divisions, qui est le quartier marchand, est, comme le Kremlin, ceinte d'un mur très-élevé, et communique par six portes au reste de la ville; c'est là que se trouve le grand bazar, amas immense de boutiques de

toute espèce que l'incendie dévora en 1812, et que le génie du commerce a bientôt réédifiées, en les embellissant. Ce quartier, centre de tous les intérêts, théâtre d'un mouvement continu, offre l'aspect d'une foire perpétuelle; c'est là qu'il faut venir observer la population de Moscou : les gens de toutes classes, de tout rang, de tout pays, abondent dans cette enceinte qui renferme quatre grandes rues, trois places, seize églises, quatre monastères, et divers bâtimens de la couronne. Sur l'une de ces places, s'élève un monument historique dont l'empereur Alexandre la décora en 1816 : c'est un groupe colossal en bronze, représentant le marchand Minin engageant le prince Pojarski à s'armer pour l'affranchissement de sa patrie, alors envahie par les Polonais, et consacrant tous ses trésors à cette héroïque entreprise que le succès couronna; ce groupe imposant, dont le style manque peut-être d'élévation, produit un bel effet sur cette place qui, bien que bornée, présente un des ta-

bleaux les plus intéressans qu'on puisse rencontrer à Moscou. De quelque côté que se tournent les regards, ils s'arrêtent sur des objets qui parlent à l'imagination, ou évoquent de nombreux souvenirs : là, le Kremlin, demeure sacrée des vieux Tsars, et leur dernier asile, dont les murailles menacées tour à tour par les flèches du Tatar et du Mongol, par les lances du Polonais, et par les mines des ingénieurs de la France, restèrent debout au milieu des ruines ; ici, l'échafaud en pierre qu'ensanglanta plus d'une fois la justice du créateur de la civilisation russe, dont la main, armée de la hache, ne craignit pas d'exécuter à cette place, les arrêts dictés par sa vengeance contre les Strélitz révoltés ; non loin de là, l'église de la *Protection de la Sainte Vierge*, vulgairement nommée *Vassili Blagennoï*, création bizarre d'une imagination déréglée, monument d'une époque de barbarie ; devant nous enfin les cinquante-cinq galeries ouvertes du bazar, qui portent toutes le nom des différentes

espèces de marchandises qu'elles renferment, et qu'embellissent les arcades élégantes qui leur servent de façade. Quel tableau varié présente à l'œil du voyageur la foule rassemblée sous ces galeries! il voit le turban circassien près de l'élégant chapeau sorti récemment des mains de la marchande de modes française ; le frac européen à côté de la longue robe asiatique ; le bonnet moscovite, le sarreau grossier, la sandale d'écorces, auprès du brillant uniforme et du chapeau militaire qu'ombrage une touffe de plumes flottantes : autour de cet immense marché stationnent la voiture à quatre chevaux, le léger droschki, le banc modeste fixé sur quatre roues, et la charrette primitive formée de deux longues perches dont les bouts traînent à terre, et qui amène ici les produits de la campagne. Les regards ne peuvent se lasser de cette diversité de tournures, de costumes et de physionomies ; et la curiosité est sans cesse excitée dans cette ville qui semble appartenir à toutes les nations et réunir tous les extrêmes.

Les rues de Moscou, généralement moins larges que celles de Saint-Pétersbourg, n'offrent point au piéton ces désespérantes lignes droites dont sa vue découragée ne peut atteindre l'extrémité ; sa route est sans cesse égayée par des contrastes piquans, par des points de vue magnifiques qui l'arrêtent à chaque pas ; le quartier vivant et animé qu'on nomme le *Pont des Maréchaux*, occupé par les modistes françaises, est le rendez-vous de toutes les élégantes Moscovites qui, chaque jour, viennent visiter ces brillans arsenaux de la coquetterie. En parcourant cette longue rue bordée de nombreux magasins, peuplée de marchands et d'acheteurs, remplie de riches équipages, l'étranger peut se croire au centre d'une ville populeuse ; mais il poursuit sa marche, et bientôt des parcs immenses, des champs labourés, de vastes jardins semblent le transporter au milieu de la campagne ; il n'est pourtant pas sorti de la capitale d'un puissant empire.

L'irrégularité des constructions de Moscou donne à cette ville un aspect étrange qu'on ne pourrait trouver ailleurs ; un dôme indien près d'une tour gothique, un édifice grec à côté d'une coupole orientale, présentent aux regards étonnés une bigarrure qui n'appelle pas l'admiration, mais qui pourtant n'est pas sans charmes. Cette bigarrure est moindre sans doute aujourd'hui qu'avant le terrible incendie de 1812, car les maisons particulières qui avaient disparu dans les flammes, ont été reconstruites d'après un système d'architecture à peu près régulier ; mais elle existe toujours dans les édifices publics et dans les églises auxquelles on a dû conserver, en les réparant, leur physionomie primitive. J'avais ouï dire qu'on n'apercevait plus ici de traces de la destruction : les personnes qui ont avancé cette assertion hasardée, n'ont examiné Moscou qu'en courant, et à travers les vîtres de leur voiture ; moi que des investigations pédestres mettent à même d'observer avec plus de scru-

pules, je puis affirmer qu'il est encore un grand nombre de rues où, çà et là, manquent des maisons, où les yeux sont attristés par des pans de murailles noircis, où des façades, élevées pour la régularité, dissimulent les vides sans les remplir. Quelque nombreux que soient ces vestiges d'une catastrophe si récente, qu'on remarque à peine, parce qu'ils sont disséminés dans une grande cité, la résurrection de Moscou n'en est pas moins un prodige incroyable du patriotisme: il y a quatorze ans, cette ville n'offrait plus qu'un vaste amas de cendres et de ruines, et maintenant, près de dix mille maisons sont debout!

La plupart des monumens qui nous réclament, mon cher Xavier, seront bientôt le théâtre des différentes fêtes auxquelles je dois assister, et je profiterai de ces circonstances pour te les faire parcourir avec moi; mais, en attendant l'arrivée de l'empereur à Moscou, nous visiterons ceux de ces édifices qui ne sont point appelés à figurer

dans les cérémonies du couronnement, et nous nous occuperons du peuple russe, dont je puis étudier les mœurs, le caractère et les usages, ici bien mieux qu'à Pétersbourg.

Lettre Vingt-Neuvième.

Moscou, juillet 1826.

Avant-hier, mon cher Xavier, en jetant un regard rapide sur Moscou, je t'ai parlé du Kremlin, et je reviens aujourd'hui vers cette forteresse antique où semble vivre l'histoire de la vieille Moscovie.

On croit que le Kremlin tire son nom du mot tatar *kremle*, qui signifie *pierre* ; il communique avec la ville par cinq portes pratiquées dans les hautes murailles crénelées qui l'enveloppent ; l'une d'elles (la porte de Spaskoï) est remarquable par un ancien usage qui ordonne à toute personne qui la traverse de se découvrir ; nul n'est affranchi de ce devoir, dont l'origine n'est pas bien constatée. Le Kremlin renferme le palais des anciens Tsars, où naquit Pierre Ier : ce-

lui du patriarche, le sénat, l'arsenal, la cathédrale de l'*Assomption*, où se fait la cérémonie du couronnement, et que nous visiterons quand j'aurai à te rendre compte de cette fête ; enfin, l'église de l'*Annonciation*, et celle de Saint-Michel, où sont les tombeaux des premiers souverains de cet empire.

Sans doute, examinés isolément, ces édifices ne présentent ni la majesté grandiose des monumens gothiques, ni l'élégance gracieuse des constructions que l'architecture antique a léguées à l'imitation des modernes ; affranchis de toute règle, les architectes qui ont élevé cette masse de bâtimens, n'ont obéi qu'aux caprices de leur imagination; mais cet ensemble plaît aux regards par sa bizarrerie variée. Les petits clochers et les globes étincelans d'or, qui couronnent le faîte du palais et le toit des églises ; la diversité des dessins et des couleurs, le grand nombre des terrasses, des balcons et des rampes ; le mélange de tous les styles et de tous les systèmes de cons-

truction fixent long-tems les yeux étonnés du voyageur sur cette réunion d'édifices, tantôt massive et lourde, tantôt brillante et légère, mais toujours originale.

Le *Trésor* du Kremlin est remarquable par la profusion d'objets précieux qu'il renferme et qu'on a offerts à notre curiosité; en accordant un coup d'œil à chacun de ces objets, qui ont appartenu aux différens souverains de la Russie, depuis le grand prince Vladimir Monomaque, jusqu'à l'impératrice Catherine II, on parcourt toute l'histoire de cet empire, on assiste aux grands événemens dont il fut le théâtre; et les couronnes de Kazan, d'Astrakhan, de Sibérie, de Géorgie et de Pologne, sont là pour rappeler ses nombreuses conquêtes. La *salle des Armures* contient une innombrable quantité d'armes de toute espèce, rangées par ordre de dates et de nations; et parmi ces instrumens de destruction, dont l'œil admire l'effrayante variété, on distingue, au milieu de quelques trophées, le

simple brancard sur lequel était porté Charles XII pendant la bataille de Pultawa.

Le *Palais du Patriarche* présente à l'intérêt du voyageur un grand nombre d'ornemens sacerdotaux éblouissans d'or et de pierreries, et sa bibliothèque est composée de manuscrits grecs et slavons, qui presque tous sont des ouvrages de religion : on y remarque pourtant un *Homère*, un *Eschine*, et un *Sophocle*.

L'immense bâtiment du *Sénat* fut construit sous le règne de Catherine ; la coupole placée au centre du toit de cet édifice, est surmontée d'un cube dont les quatre côtés portent en gros caractères le mot *loi* en langue russe. Te faire connaître les différentes administrations que renferme l'enceinte de ce vaste palais, c'est t'indiquer en peu de mots son étendue : on y trouve les archives du gouvernement, le département des biens patrimoniaux, la chancellerie de l'arpentage, une école d'architecture, les caisses du gouvernement, les archives de la chambre de

collége, le dépôt des vivres; enfin, les sixième, septième et huitième départemens du corps du sénat.

L'*Arsenal*, commencé en 1702, sous le règne de Pierre Ier, fut miné en 1812, par les ordres de Napoléon; l'explosion, sans détruire entièrement cet édifice, causa de grands dommages, qui ne sont pas encore réparés tous, et, comme pour offrir une consolation et un dédommagement aux Russes, dont les yeux sont affligés par les traces du désastre, on a rangé devant l'*Arsenal* les canons français dont ils s'emparèrent dans le cours de la fatale retraite de notre armée. La porte de *Nicolsky*, placée auprès de ce bâtiment, croula, en partie, au moment de l'explosion; mais, malgré la violence de la commotion, une glace, qui se trouvait devant une image de saint Nicolas, demeura intacte au milieu des ruines, et une inscription constate ce fait étrange, qui accroît encore, s'il est possible, la confiance religieuse des Russes dans le pouvoir de ce saint,

dont la seule présence a, disent-ils, préservé cette glace de la destruction.

Le clocher d'Ivan Velikoï (Jean-le-Grand) est un des monumens les plus remarquables et les plus vénérés de Moscou; il domine toute la ville, et la vue dont on jouit du haut de la galerie de cette tour est vraiment admirable. L'œil, planant sur le vaste amphithéâtre qui se déroule devant lui, erre au hasard sur cette forêt de brillantes aiguilles, et ne sait où se fixer au milieu de cette éclatante mosaïque de toits peints, dont le soleil anime les couleurs. On prétend que ce monument fut destiné à perpétuer le souvenir d'une famine qui désola Moscou vers l'an 1600. Sa forme est octogone; sa coupole est couverte en or de ducats, et la croix révérée qui la surmontait, emportée par l'armée française en 1812, mais abandonnée avec les bagages lors de la retraite, a été remplacée par une croix en bois revêtue de feuilles de cuivre doré. On compte trente-deux cloches dans cette tour, et c'est là que

fut transporté le fameux beffroi de Nowgorod.

Près de la tour d'Ivan, on vient admirer la plus grosse cloche qui jamais ait été fondue; l'inscription qu'on y lit en porte le poids à trois cent cinquante milliers. Cette cloche, dont la pesante inutilité fatigue le sol sur lequel elle repose, ne fut jamais suspendue; chaque année elle s'enfonce de plus en plus dans la terre; et, au moyen d'un escalier pratiqué à côté, on descend dans la concavité qu'elle occupe, pour mesurer de l'œil ses monstrueuses dimensions.

Les tombeaux des patriarches sont placés dans la cathédrale de l'*Assomption*, que nous examinerons avec quelque détail pendant le couronnement; ceux des anciens Tsars décorent l'*église de Saint-Michel.* Ces sarcophages, que l'on couvre, aux jours de fêtes, de draps mortuaires magnifiques, servaient jadis de touchant intermédiaire entre le malheur et la puissance : lorsqu'un sujet avait quelque grâce à solliciter du souverain, il déposait sa supplique sur l'un des tom-

beaux, et le Tsar seul avait le droit de l'en retirer. Ainsi, c'était au nom sacré de ses pères qu'on s'adressait à sa clémence ; c'était la mort qui plaidait, auprès du pouvoir, la cause de l'infortune.

Parmi les édifices qui s'élèvent dans l'enceinte du Kremlin, il ne me reste plus à mentionner, mon cher Xavier, que l'église de l'*Annonciation*, remarquable par sa position, par son toit et ses neuf coupoles dorées, par le bel escalier couvert qui y conduit, enfin par les fresques dont elle est ornée. Ces fresques représentent des sujets sacrés ; mais une idée bizarre de l'artiste a placé dans les encadremens de ces pieuses peintures, les portraits d'anciens philosophes et historiens grecs. Aristote, Anacharsis, Ménandre, Ptolomée, Thucydide, Zenon, Anascaride et Plutarque, étonnés sans doute de se trouver là, tiennent dans leurs mains des rouleaux sur lesquels sont écrites des sentences évangéliques; et, afin que le dévôt Moscovite ne se trompe pas, le peintre a eu soin

de tracer leurs noms au bas de leurs portraits. On ne saurait trop approuver cette sage précaution ; car il serait cruel pour le Russe, doué d'une foi si robuste dans les images de ses saints, d'apprendre qu'il a prodigué des prières et des génuflexions inutiles aux pieds de ces illustres damnés.

Nous voilà sortis du Kremlin, mon cher Xavier ; mais, en laissant errer encore nos regards sur cette antique citadelle, nous avons à regretter qu'au moment où l'on a réparé les dommages causés par l'explosion, on ait cru devoir enlever à ces murailles cette rouille des siècles qui ajoutait à leur majesté historique. La couleur blanche dont on les a revêtues, pour faire disparaître les *lézardes*, donne au Kremlin un air de jeunesse que dément sa forme, et qui le déshérite de son passé.

Lettre Trentième.

Juillet 1826.

Hier, mon ami, je me suis rendu à l'invitation d'un aimable Russe, M. Islenieff, qui, avant de retourner dans ses terres, a donné un dîner splendide à quelques-uns des Français en ce moment établis dans cette ville. C'est à Petrowski, chez un restaurateur français, que le repas a eu lieu.

Petrowski est un palais impérial élevé par Catherine II à la porte de Moscou; il donne son nom à l'espèce de village que forment les différentes maisons de campagne qui l'environnent; c'est dans ce château, dont la forme bizarre est une imitation moderne des anciens palais tatars, que Napoléon fixa son séjour avec une partie de son état-major et de sa garde, lorsqu'il voulut

fuir l'aspect de la ville enflammée. Pour y arriver, il faut traverser un petit bois où l'œil enchanté rencontre au milieu des sapins et des bouleaux, quelques vieux chênes qui ont résisté à la rigueur du climat, et dont l'étranger salue avec amour les branches séculaires qui lui rappellent les forêts de la patrie.

Ce repas, où la gaîté des convives, sans cesse excitée par les vins de Bordeaux, de la Bourgogne et de la Champagne, s'animait encore aux joyeux refrains de Désaugiers et de Béranger, a offert à ma curiosité le spectacle des danses et des chants d'une troupe de bohémiens qu'avait appelés la magnificence hospitalière de notre Amphitryon, pour nous donner de piquans intermèdes. Ces bohémiens, appartenant à ces peuplades errantes descendues des Cophtes et des Nubiens, et dont tu traces l'historique dans un des jolis contes que t'a légués Jonathan le Visionnaire, sont appelés ici des *Tsiganes*, et ce mot qui se rapproche beaucoup du nom de *Tchin-*

guenès qu'on leur donne en Turquie, signifie sans doute aussi *vagabonds*. Je ne connais rien de plus harmonieux que ces chants exécutés en parties et avec une précision admirable, par ces voix d'hommes et de femmes merveilleusement mariées; mais c'est surtout l'aspect de leur danse délirante qui, portant dans l'ame un trouble inexprimable, explique l'empire que ces femmes étrangères exercent sur les jeunes seigneurs russes. Deux *Tsiganes*, un homme et une femme, se placent au milieu d'un cercle formé par tous les autres, dont les chants et les cris, s'animant par degrés, excitent l'ardeur des deux danseurs; celle qui tient la guitare est assise, et l'exaltation qu'elle inspire par les sons de son instrument, réagit tellement sur elle qu'elle paraît oublier tout ce qui l'environne. Mes regards ne pouvaient se détacher de cette figure olivâtre dont les grands yeux noirs lançaient des flammes; le corps penché en avant, frappant du pied le parquet, tourmentant les cordes de sa guitare, elle suivait tous

les mouvemens des danseurs, dont les bonds et les gestes lascifs répondaient à ses cris. Dérangée par son agitation convulsive, la résille rouge qui couvrait sa tête se détache et tombe ; les longues tresses de ses cheveux d'ébène se déroulent sur ses épaules ; mais rien ne peut la distraire, et ce n'est que lorsque épuisée de fatigue, le visage inondé d'une sueur brûlante, elle laisse échapper son instrument, qu'elle s'arrête et demeure immobile sur son siége dans un effrayant état d'accablement et de stupeur : il me semblait voir sur son trépied prophétique une antique sybille en proie à son Dieu ; et cette femme me rappelait ces vers du sixième livre de l'Énéïde :

Subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ : sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument ; majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore dei.

Ces femmes, ainsi que je te l'ai dit, mon cher

Xavier, exercent un pouvoir magique sur l'ame des jeunes seigneurs russes ; il n'est point de sacrifices, il n'est point d'extravagances qu'ils ne fassent pour elles ; et, lorsqu'après la danse elles font le tour de la salle, en se recommandant à la générosité des spectateurs, ceux-ci, encore sous le charme de leurs émotions, vident leurs portefeuilles dans les mains de ces femmes, et paient la plus légère faveur de tout ce qu'ils possèdent en ce moment. Je ne pouvais concevoir que ces *Tsiganes*, avec leur teint cuivré et leurs lèvres livides, inspirassent d'aussi violentes passions ; mais M. Islenieff m'a cité plusieurs Russes qui se sont ruinés pour les enrichir ; et, en appelant mes regards vers la plus jeune : « Voyez » celle-là, m'a-t-il dit ; un officier malheureuse- » ment maître de sa fortune, a, depuis deux ans, » *mangé déjà trois mille paysans avec elle!* » Je n'ai pas été moins surpris de la prodigalité du jeune seigneur que des termes dont on se servait pour me la raconter. Cette façon de s'ex-

primer qui nous blesse à juste titre, a dû passer dans le langage habituel en ce pays où un paysan est une marchandise qui vaut de trois cents à quatre cents francs; elle est une suite naturelle des institutions, et ne prouve rien contre le cœur de celui qui l'emploie

Lettre Trente-Unième.

Juillet 1826.

Mon plus grand plaisir, dans cette vraie capitale de la Russie, est l'étude du peuple : accompagné d'hommes instruits qui connaissent la langue, et qu'un long séjour dans ces contrées a enrichis de précieuses observations, je parcours tous les lieux où se rassemble le peuple, j'épie ses usages et son caractère, et chaque remarque ajoute à mon étonnement. On va bien loin, mon ami, chercher de nouvelles mœurs et de nouveaux tableaux ; on traverse les mers, on brave mille dangers pour examiner un peuple neuf dans sa simplicité primitive, et, à quelques centaines de lieues de la France, on peut jouir de cet intéressant spectacle, on peut voir

l'homme de la nature au milieu de la civilisation.

Ce qui frappe d'abord l'étranger dans le paysan russe, c'est ce mépris du péril, qu'il puise dans le sentiment de sa force et de son adresse; au moment où les travaux sont suspendus, vous apercevez des hommes dormant sur un étroit parapet, étendus sur une planche vacillante; le moindre mouvement les expose à une mort certaine : effrayé, vous leur indiquez le danger qui les menace; ils sourient, et vous répondent *nebos* (ne craignez rien): ce mot est sans cesse dans leur bouche; il indique cette intrépidité qui forme la base de leur caractère. Intelligens et officieux, ils appliquent toutes leurs facultés à vous comprendre et à vous être utiles; quelques mots suffisent à l'étranger pour faire entendre sa pensée au paysan russe qui, les yeux attachés sur ses yeux, cherche à deviner ses désirs, et s'empresse de les satisfaire. Rien ne paraît plus étonnant, au premier coup d'œil, que l'ex-

trême politesse qui distingue ces hommes simples, et présente un singulier contraste avec leurs figures sauvages et leurs grossiers vêtemens ; ce n'est point seulement en parlant à ceux que la naissance ou la fortune a placés au-dessus d'eux, qu'ils emploient ces formules polies qu'on ne trouve guère en France dans les classes inférieures, et qui décorent ici le langage du peuple, ils s'en servent entre eux dans toutes les circonstances de la vie : dès qu'ils se rencontrent, ils se découvrent la tête, et se saluent avec une décence qui paraîtrait devoir être le fruit de l'éducation, et qui chez eux est le résultat d'une bienveillance naturelle. S'il s'élève une contestation parmi les hommes du peuple, si quelque débat d'intérêt excite leur colère, ils échangent des injures ; mais, quelque vive, quelqu'animée que soit la dispute, ils n'en viennent jamais aux coups ; jamais vous n'êtes témoins de ces scènes parfois sanglantes, si communes dans les rues de Paris et de Londres. J'ai vingt fois cherché

à m'expliquer cette modération qui, imposant des limites à la fureur, semble leur interdire ce mouvement si naturel et quelquefois irrésistible qui nous porte à lever la main sur l'homme que nous considérons comme un ennemi ; il me serait impossible d'en indiquer la cause. Peut-être ces esclaves pensent-ils qu'ils sont assez souvent battus par leurs seigneurs pour être dispensés de se battre entre eux.

Chaque pas que fait l'étranger dans les rues, lui fournit des exemples de cette urbanité particulière au peuple russe : c'est toujours par un mot obligeant que l'homme qui porte des fardeaux, avertit le passant de se déranger; au lieu de ce brutal *gare*, qui s'échappe si brusquement de la bouche de nos porte-faix et souvent après qu'ils vous ont renversé, vous entendez ici : « *Monsieur, veuillez prendre garde! Jeune homme, ayez la bonté de me laisser passer!* » Parfois même cette prière est accompagnée d'un terme affectueux emprunté aux relations de la famille,

comme *mon père*, *mes frères*, *mes enfans*. Le soldat en faction, lui-même, vous fait connaître sa consigne avec honnêteté ; c'est votre *complaisance* qu'il invoque en vous engageant à vous détourner du lieu qu'il vous est défendu d'approcher : dans un état militaire, cette politesse du soldat m'a paru fort remarquable, et, comme je ne l'ai trouvée dans aucun autre pays, j'en conclus qu'elle est inhérente au caractère de ce peuple.

Le paysan russe est naturellement bon, et je n'en veux point d'autre preuve que sa turbulente gaieté, que sa tendresse expansive pour tout le monde, dès qu'il est ivre. Dans cette situation qui bannit toute contrainte, et met à nu le cœur de l'homme, celui-ci ne se montre ni querelleur, ni méchant ; il a perdu la raison, mais il a conservé sa naïve et affectueuse obligeance. Son aptitude à tous les métiers est incroyable : il est extrêmement rare que tous ces *serfs*, désignés au hasard par les seigneurs,

pour exercer différens états, ne s'acquittent pas d'une manière satisfaisante des devoirs qui leur sont imposés : on leur dit : Tu seras cordonnier, maçon, bijoutier, menuisier, peintre ou musicien ; on les livre aux leçons d'un maître ; et, en peu de tems, ils deviennent ce que vous voulez qu'ils soient. Cette intelligence native, ces dispositions heureuses qui se développent si promptement, cette habitude d'obéissance qui donne force de loi à la moindre volonté de leur maître, font, des domestiques russes, les meilleurs domestiques du monde : attentifs et dévoués, jamais ils ne commentent un ordre, ils l'exécutent ; empressés et adroits, il n'est point de services manuels qu'on ne puisse attendre d'eux.

L'artisan russe ne traîne point à sa suite tout cet attirail d'outils perfectionnés devenus indispensables à nos ouvriers ; sa hache lui suffit. Tranchante comme un rasoir, dans ses mains elle sert aux travaux les plus grossiers comme aux

ouvrages les plus délicats ; cette hache, qu'il manie avec une rare précision, remplace pour lui le rabot et la scie : il la retourne, elle fait l'office d'un marteau ; couper une pièce de bois, l'écarrir, la diviser en planches, les assembler, creuser des coulisses, ciseler des moulures, tous ces travaux différens qui, chez nous, exigent plusieurs hommes et plusieurs outils, un seul artisan russe les exécute en un instant, avec un seul instrument. Rien de plus simple et de plus promptement construit, que l'échafaudage du peintre en bâtimens, du maçon et du charpentier : quelques bouts de cordes, quelques poutres, quelques échelles, ils n'en demandent pas davantage, et le travail qu'ils ont entrepris est terminé en moins de tems qu'il n'en faut à nos ouvriers pour dresser leurs immenses préparatifs. Cette simplicité des moyens, cette célérité d'exécution, ont le double avantage de ménager et le tems et la bourse du propriétaire ; et cette économie des instans est précieuse dans ces con-

trées, où la saison favorable aux travaux est si fugitive.

Je t'ai parlé, mon ami, de l'obligeance du paysan russe, de son empressement à prodiguer les secours qu'on réclame de lui ; je sais qu'on peut aussi trouver cette vertu chez le Français ; mais en examinant les deux peuples avec attention, on aperçoit une différence très-sensible dans leur façon de rendre service. Le Français, en vous prêtant assistance, obéit à sa vivacité naturelle, et son air d'importance ne vous laisse pas ignorer qu'il connaît le prix du secours qu'il vous accorde ; le Russe vous oblige par instinct et par un sentiment religieux ; l'un remplit un devoir imposé par la société, l'autre exerce un acte de charité chrétienne. L'honneur, cette vertu des nations civilisées, est à la fois et le mobile et la récompense du premier ; le second ne songe pas au mérite de son action, il fait tout simplement ce que d'autres feraient à sa place, et n'admet pas qu'il soit possible d'agir autre-

ment. S'il faut sauver un homme, le Français voit le danger et l'affronte ; le Russe ne voit que le malheureux prêt à périr; le courage de l'un est raisonné, l'intrépidité de l'autre est dans sa nature. Enfin, mon ami, les causes sont différentes, mais qu'importe, si les effets sont les mêmes?

Tu te rappelleras peut-être, mon cher Xavier, qu'en te rendant compte de la *Fête des Mariages*, à Pétersbourg, je ne t'ai pas donné une idée fort avantageuse de la beauté des filles des marchands; ici, les femmes des classes inférieures méritent une mention plus favorable : sans être précisément jolies, elles ont du moins un type original de physionomie que le mélange des nations qui composent la population de Pétersbourg ne permet pas de rencontrer dans cette ville, et, dès qu'on s'est accoutumé à la conformation particulière de leurs visages, on trouve dans la mobilité de leurs traits, dans la finesse de leur regard, une variété d'expression qui a des charmes. La

diversité des couleurs, l'éclat des ornemens répandus sur le costume national, sont fort pittoresques; mais ce costume enlève aux jeunes femmes l'un de leurs puissans attraits, la grâce et l'élégance de la taille. Par un usage barbare, qui contrarie la nature, la ceinture de la jupe moscovite est attachée sous les aisselles, de sorte que la gorge disparaît affaissée par le poids de ce vêtement; l'œil cherche en vain la forme du corps, il aperçoit une tête placée sur un sac qui tombe jusqu'à la moitié de la jambe; cet usage, non moins ridicule que l'usage des énormes corsets que portaient jadis nos aïeules, ne subsiste plus en Russie que chez les femmes du peuple; les dames, dont le costume habituel est le costume parisien, modifient le vêtement national, lorsque, dans quelque fête de la cour, elles sont obligées de paraître russes un instant.

Ce n'est pas sans raison, mon ami, que l'habitant des contrées méridionales est frappé de crainte en contemplant cette puissance colossale en

armes et debout à nos portes ; l'inquiétude redouble quand on voit ce peuple de près. Que ne pourrait pas entreprendre un prince conquérant avec ces hommes dont le courage résigné n'est arrêté par aucun péril ? Façonné à toutes les privations, le paysan russe semble n'avoir aucuns besoins : un oignon, un concombre, un morceau de pain noir lui suffisent ; étendu sur la pierre, ou dans la neige, il dort d'un sommeil paisible ; vous le réveillez, il se lève prêt à obéir. L'ame du philanthrope s'indigne à l'aspect de ces malheureux, dans un continuel état de dépendance et de pauvreté, déshérités, par les institutions, des biens communs à tous les hommes ; et nous pourtant, peuples énervés par les jouissances de la civilisation, devons-nous, dans l'intérêt de notre repos futur, désirer que de nouvelles idées donnent de nouveaux besoins à ce peuple neuf et vigoureux? S'il apprend à connaître une autre existence, n'est-ce pas à des climats plus doux qu'il viendra la demander? Et

qui pourrait alors se flatter de résister au torrent? Le succès de la gigantesque et fatale entreprise de Napoléon pouvait, en refoulant ces peuples vers les glaces du pôle, éloigner ce débordement que doit redouter l'avenir; mais la fortune, en trahissant nos armes, a rompu toutes les digues; et si l'instinct belliqueux des Russes, si l'aspect de nos mœurs et de notre soleil, en excitant leur envie, doivent tôt ou tard les arracher à leurs plaines de sable, à leurs steppes glacées, à leurs sombres forêts, s'il est vrai que, de tout tems, le Midi devint la proie des peuples du Nord, pourquoi la politique s'obstine-t-elle aujourd'hui à leur fermer l'Asie? pourquoi ne pas détourner le cours de ces flots populeux qui menacent d'inonder l'Europe? Quand un peuple chrétien meurt en appelant du secours, quand neuf cent mille soldats armés peuvent un jour se précipiter dans nos champs, l'humanité, d'accord avec la prudence, n'indique-t-elle pas l'arène qu'il faudrait ouvrir à leur impétuosité conquérante?

Pardonne-moi, mon ami, cette excursion dans le domaine de la politique, qui convient si peu à mes goûts et à mes habitudes; elle terminera cette lettre, où j'ai consigné, sans règle et sans choix, mes observations sur le peuple russe; peut-être ces remarques ont-elles déjà été faites; peut-être les particularités que je signale sont-elles connues: je peins les hommes et les choses comme je les vois; je dis franchement ce que je pense et ce que j'éprouve; enfin, je t'ai promis l'histoire de mes sensations, et je tiendrai ma promesse.

Lettre Trente-Deuxième.

Juillet 1826.

Moi que les vœux paternels destinaient à la noble profession d'avocat, moi dont les premières années se sont écoulées au milieu des dossiers et des sacs à procès, j'ai dû porter mon attention sur les tribunaux et sur la marche de la justice en ce pays : j'ai cru remarquer qu'elle ne semblait pas moins précieuse aux Russes qu'aux Français, car ils la paient tout aussi cher.

La Thémis russe ne manque ni de temples, ni d'organes : on trouve ici des tribunaux de première instance, un tribunal criminel, un tribunal civil, un tribunal de conscience, un tribunal verbal; enfin, la régence, composée du gouverneur, de quatre conseillers et d'un assesseur et présidée par le gouverneur général ; c'est

elle qui veille, ou qui est chargée de veiller au maintien des lois et à l'exécution des décisions des cours judiciaires.

Les institutions de Catherine II établissent en principe que chacun doit être jugé par ses pairs; aussi les tribunaux, chargés de connaître des causes criminelles et civiles des gentilshommes et des paysans, sont-ils composés d'un juge et de deux assesseurs élus tous les trois ans dans la noblesse, et de deux autres assesseurs pris dans la classe des paysans; le corps des marchands fournit, également tous les trois ans, les deux bourgmestres et les quatre conseillers qui jugent les procès survenus parmi les membres de la classe commerçante.

Ce principe est excellent sans doute, mais pour que la nation recueillît, dans l'application, tous les avantages qu'il présente, il y aurait, je crois, beaucoup de choses à faire ici. Un code régulier serait d'abord indispensable; celui de Catherine est fort incomplet, et, depuis son règne,

tant *d'oukases* contradictoires, qui toutes ont force de loi, se sont succédées, que le choix du juge est très-difficile et son embarras extrême; il faudrait ensuite que la classe des paysans eût quelque importance dans l'état, pour que le vote de ceux qui sont investis du droit de juger, de concert avec des nobles, conservât quelque indépendance, pour que leur opinion fût de quelque poids. Quel peut être, je le demande, dans la situation de ces deux classes si distinctes que sépare un si grand intervalle, le résultat de la présence de deux paysans siégeant dans un tribunal à côté de trois gentilshommes? Peuvent-ils perdre tout à coup l'habitude de la dépendance, et leurs nobles confrères peuvent-ils oublier la supériorité dont ils sont armés par le hasard de la naissance ou les caprices de la fortune? Non, certes : qu'arrive-t-il donc? leurs fonctions se bornent à peu près à veiller à ce que l'appartement soit bien chauffé, à ce que rien ne manque aux membres du tribunal; et, quand vient le

moment de prononcer, ils opinent comme certains membres de nos deux chambres! Encore, si, pendant la durée de leur session, ils pouvaient compter sur ces repas somptueux qu'on prodigue à nos honorables muets! mais on ne fait pas tant de cérémonies avec eux.

Afin d'offrir aux plaideurs une sorte de garantie de l'équité de leurs juges, on a rendu ceux-ci responsables des arrêts qu'ils prononcent; c'est-à-dire que, les trois années d'exercice à peine expirées, ils peuvent être attaqués par celui qu'ils ont condamné, et traînés, comme accusés, devant ce tribunal, où naguère ils siégeaient comme juges. Le but de cette institution est très-louable, et cette revanche, que peuvent prendre les plaideurs, doit, en inspirant une crainte salutaire à l'homme chargé de faire parler la loi, le contraindre à un examen réfléchi de l'affaire qui lui est soumise; et pourtant elle n'est pas sans de graves inconvéniens. Quelque désintéressés, quelque éclairés que puissent être

ces juges improvisés, remplissant des fonctions temporaires, ils ne sont jamais certains de ne pas se tromper dans le choix de ces milliers d'*oukases* qui souvent se contredisent, et, vivant en proie à des transes continuelles pendant l'exercice de cette magistrature, dont le bénéfice le plus clair peut être un fâcheux procès, ils appliquent tous leurs efforts à rendre le moins de jugemens possible, pour diminuer les chances d'erreurs, et donner moins de prises aux chicanes dont ils sont menacés. De là viennent les interminables lenteurs des affaires en matières civiles. L'absence des émolumens, ou leur modicité (car je n'affirmerai pas que les juges ne reçoivent aucun traitement), a bien aussi de tristes résultats: exposés à des séductions sans cesse renouvelées, ces hommes, quelquefois pauvres, n'échappent pas tous à la tentation, et l'on assure qu'il faut être ici plus riche que partout ailleurs, pour gagner un procès. Il est du moins certain, et j'en ai plus d'un exemple sous les yeux, qu'en ce pays

il n'est pas facile de forcer un débiteur à s'acquitter : s'il est au service, on ne peut saisir ni ses biens ni sa personne, et, pour peu qu'il ait de fortune ou de puissance, il ne manque pas de ressources pour se soustraire aux exigences de la loi ; ainsi s'expliquent l'intérêt élevé de l'argent et les excès de l'usure, presque toujours impunis. Enfin, tout bien considéré, il vaut mille fois mieux, en Russie, avoir des créanciers que des débiteurs.

En parlant des hommes appelés par un procès devant les tribunaux, je me suis servi du mot de *plaideurs*, et ce mot, qui exprime brièvement ma pensée, ne doit pas, mon ami, être pris à la lettre, puisqu'on ne *plaide* point ici : les avocats donnent des consultations ; mais leurs cliens n'ont pas, pour leur argent, le plaisir d'admirer leur faconde ; car on juge d'après l'examen des pièces, et il n'y a pas d'audiences publiques.

Il est inutile que je détaille ici les attributions du *tribunal criminel* ; son nom suffit pour dési-

gner la nature des causes qui lui sont présentées. Ses sentences ne peuvent être mises à exécution que lorsque le gouverneur-général de la province les a confirmées. Les affaires criminelles d'une haute importance sont soumises au sénat.

Le tribunal civil est le tribunal d'appel pour les causes jugées par les tribunaux de première instance.

Le tribunal de police, ainsi que l'indique son nom, est chargé, dans chaque district, de maintenir la tranquillité, et de prononcer dans les contestations d'un mince intérêt qui s'élèvent entre les paysans.

Les hommes que ne peuvent atteindre des preuves matérielles, sont mandés au *tribunal de conscience :* là, un serment sur les saints Évangiles suffit pour les délivrer de toutes poursuites, et l'on prétend que l'effroi des châtimens réservés par le ciel à quiconque prête un faux serment, ramène la vérité sur les lèvres du Russe

que son intérêt poussait au mensonge. Puisse la civilisation laisser à ce peuple ces scrupules, que certaines gens appelleraient des préjugés!

Enfin, mon ami, le *tribunal verbal* est une sorte de justice de paix où se terminent, sans procédure, les débats de peu d'importance.

Les crimes sont rares, en Russie, d'abord parce que le sang ne circule pas dans les veines avec assez de rapidité pour exciter les grandes passions; ensuite, parce que les divers états de la société n'étant presque jamais en contact, ne peuvent être exposés à ce choc d'intérêts, d'ambitions déçues, d'amours-propres blessés, qui font fermenter les esprits dans les contrées où les classes se rapprochent et se mêlent.

Des tribunaux aux prisons, la transition est toute naturelle, et je puis passer sans préparation, des lieux où la justice prononce ses arrêts, aux lieux où ces arrêts s'exécutent. Les prisons de Moscou étonnent d'abord les regards par leur magnificence extérieure; à l'aspect de ces majes-

tueux édifices, l'étranger peut se croire arrêté devant des palais. J'ignore si, avant la destruction de cette ville, ces bâtimens étaient aussi magnifiques; ils ont dû disparaître en partie dans les flammes en 1812, car les incendiaires sortirent des prisons, et certes la torche dont on arma leurs mains n'aura pas respecté les asiles de leur captivité. Quoi qu'il en soit, la *prison temporaire*, située dans le *Kitai-Gorod*, et vulgairement nommée le *Trou*, parce que, vue du haut d'une terrasse qui la domine de ce côté, elle paraît souterraine, quoiqu'elle soit de plein-pied avec le *Beloï-Gorod*, est remarquable par son élégante façade. C'est là que sont renfermés temporairement les accusés qui doivent être mis en jugement, et les prisonniers pour dettes que libère une détention de cinq ans, à moins qu'une autre créance ne les fasse écrouer de nouveau. Les créanciers paient pour eux une pension alimentaire de 50 roubles par année.

L'*Ostrog*, ou grande prison de la ville, se

compose de quatre principaux corps de logis, aboutissant à une belle église qui forme le centre. Dans le premier, on trouve l'hôpital général, la pharmacie, la boulangerie, les cuisines et les magasins ; le second et le troisième contiennent la prison militaire et les différentes casernes où sont détenus les accusés dont les procès sont soumis à la décision des divers tribunaux ; le quatrième est consacré aux femmes ; enfin, dans un corps de logis séparé, gémissent les hommes condamnés à un exil, soit dans les colonies, soit en Sibérie ; et c'est là que viennent prendre un repos de quelques jours, avant de continuer leur pénible route vers les mines, où les attend une mort presque certaine, les malheureux qui arrivent des différens gouvernemens de l'intérieur. Une extrême propreté règne dans tous ces bâtimens ; la nourriture des détenus est suffisante et saine ; partout des bains de vapeur sont établis pour eux, et la justice humaine ne ferme point l'accès des prisons aux bienfaits de la charité,

qui s'empresse d'adoucir ses utiles rigueurs. Déjà il existe à Pétersbourg une *société de bienfaisance*, qui applique l'intelligence des prisonniers à la fabrication de divers ouvrages dont la vente se fait à leur profit, et bientôt Moscou n'enviera plus à sa fastueuse rivale cette philanthropique institution.

Lettre Trente-Troisième.

Moscou, juillet 1826.

J'ai promis de mettre sous tes yeux quelques productions des poètes distingués de la Russie, et déjà je t'ai adressé un fragment inédit du jeune et malheureux Ryleef : aujourd'hui je t'envoie la traduction de trois pièces de vers composées par trois écrivains différens. Quelque jour je publierai une imitation poétique des deux premières ; mais je veux que tu prennes une idée juste de ces ouvrages, et je pense que j'atteindrai mieux ce but en te communiquant une version littérale. Il ne faut point demander une allure originale et libre à la littérature russe : cultivée par des hommes dont l'éducation est étrangère, dont la civilisation, les idées et même le langage sont empruntés à la France, elle ne

peut être qu'une littérature d'imitation. Aussi, jusqu'à ce jour, a-t-elle reproduit fidèlement les formes, la physionomie et jusqu'aux préjugés de la nôtre. Depuis quelque tems, les poètes russes semblent vouloir abandonner les traces classiques pour chercher leurs modèles dans l'Allemagne, et, en cela, ils ne font encore que nous imiter. La première des pièces que tu vas trouver ici (*Svetlana*, par M. Joukowski) est composée dans le genre des ballades allemandes ; mais l'auteur a eu le bon esprit de puiser son sujet dans les superstitions de la Moscovie, et si la forme est étrangère, le fond du moins est national.

Svetlana,

BALLADE.

Un soir, c'était la veille des Rois, de jeunes filles s'amusaient à dire la bonne aventure : tantôt elles ôtaient leur soulier et le jetaient sous la porte ; tantôt elles hachaient la neige, écoutaient à la fenêtre, nourrissaient un coq de grains comptés, et faisaient couler de la cire ardente : puis elles descendaient

un anneau d'or dans une onde fraîche, étendaient avec mystère un mouchoir blanc sur le vase prophétique, et, assises en cercle, s'égayaient par des chansons.

Telle que l'astre des nuits voilé par un nuage pluvieux, l'aimable Svetlana était triste et silencieuse. «Qu'as-tu donc, chère amie? lui disaient ses compagnes. Prends ta part de nos plaisirs, tire cet anneau. Chante, jeune beauté: *Viens, forgeron, fais-moi un anneau et une couronne d'or; ce même anneau brillera sur ma main, cette même couronne ceindra ma tête devant l'autel, le jour de mes noces.*

—Eh! comment chanterais-je, mes bonnes amies? L'unique objet de ma tendresse est loin. Je dois mourir seule et dans la douleur! Voilà près d'un an qu'il est absent! Pas de nouvelles; il ne m'écrit pas. Lui seul peut me rendre la vie! lui seul peut ranimer mon cœur abattu!... Serais-je effacée de son souvenir? Où es-tu donc? En quel pays est ton habitation? Je prie, et je répands des larmes; ange consolateur, daigne mettre fin à mes angoisses!»

Soudain une table, une lumière, un miroir et deux couverts s'offrent à ses regards. Svetlana cherche à connaître l'avenir. A minuit cette glace fidèle sera pour toi l'interprète du destin. Celui que tu chéris frappera doucement à la porte, la porte s'ouvrira... Il viendra prendre place et souper avec toi.

Bientôt la jeune vierge, seule, s'est assise devant le miroir; elle s'y regarde avec une crainte mêlée d'espérance; la glace s'obscurcit; le silence de la mort règne autour d'elle; le flambeau ne répand qu'une lueur douteuse..... La peur agite son sein palpitant; elle n'ose tourner la tête; l'effroi trouble sa vue... Le feu pétille et jette une clarté plus vive. Le grillon, héraut de la nuit, fait entendre son cri monotone.

Appuyée sur le coude, Svetlana respire à peine... Elle entend un léger bruit à la serrure. Elle regarde avec crainte dans le miroir, et voit un étranger dont les yeux sont étincelans. Ses sens se glacent de terreur. Soudain un doux murmure flatte son oreille : « Je suis avec toi, belle vierge; le ciel est fléchi et tes prières sont exaucées. »

Cet objet chéri lui tend les bras. « Joie de mon existence! lumière de mes yeux! plus de séparation pour nous! Partons; déjà le prêtre nous attend avec ses sacristains, le chœur entonne l'hymne nuptial, les cierges brillent allumés dans l'église. » Un regard modeste fut sa réponse. Ils traversent la cour spacieuse, sortent par la grande porte de bois de chêne; le traîneau les attend; les chevaux impatiens arrachent leurs rênes de soie.

Ils partent au grand galop; une fumée épaisse s'échappe des naseaux des coursiers; un tourbillon de neige s'élève sur leur

passage. Tout est silencieux ; un désert immense se déroule aux yeux de Svetlana ; un cercle brumeux intercepte les feux de l'astre nocturne ; les bois se dessinent et disparaissent à l'horizon. « Ami, pourquoi ce sinistre silence? dit-elle en tremblant.» Pâle et triste, il fixe sur la lune un regard mélancolique.

Les chevaux franchissent les collines; ils foulent une neige épaisse... Une chapelle isolée s'offre à leurs yeux ; le vent en ouvre la porte ; une foule y est rassemblée ; l'encens obscurcit la clarté des lumières ; devant l'autel est un cercueil tendu de noir. Le prêtre, d'un ton solennel, récite la prière des morts. La frayeur de la jeune vierge redouble ; le traîneau continue sa course ; l'ami se tait ; il est pâle et triste.

Le vent s'élève avec plus de force. La neige tombe à gros flocons. Le sinistre corbeau fait siffler son aile et voltige circulairement au-dessus du traîneau. Une voix s'écrie : Malheur à vous ! les coursiers regardent dans le lointain obscur ; ils dressent leur crinière ; un point lumineux brille dans la campagne ; à l'extrémité du champ paraît une cabane presque ensevelie sous la neige : les chevaux redoublent de vitesse. La neige vole sous leurs pieds ; ils dirigent leur course rapide vers cette humble demeure.

Ils arrivent..... et soudain les chevaux, le traîneau et l'a-

mant, tout s'anéantit! La jeune vierge est seule, abandonnée; les ténèbres règnent autour d'elle; un vent affreux agite les airs. Comment revenir sur ses pas? Le sentier même est effacé. Elle aperçoit une lumière dans la cabane. Elle fait le signe de la croix. Elle frappe à la porte qui cède et crie sur ses gonds.

Elle voit un cercueil recouvert d'un linceul blanc; au pied se trouve l'image du Sauveur; auprès brûle un cierge..... Infortunée Svetlana! que vas-tu devenir? Qu'il est sinistre le pâle habitant de cette demeure isolée! Tremblante, elle franchit le seuil, se prosterne devant le Sauveur, et va se réfugier sous les saintes images.

Tout rentre dans le repos... le tourbillon s'apaise... le cierge, prêt à s'éteindre, tantôt répand une lumière plus vive, et tantôt semble jeter un dernier rayon... La nature entière est plongée dans le sommeil des tombeaux. Un léger murmure vient l'interrompre... l'oiseau symbole de l'innocence, blanc comme la neige, vole autour de Svetlana, se pose sur son cou et agite mollement ses ailes.

Tout redevient calme..... Svetlana voit le cadavre se remuer sous le linceul; le voile tombe! le mort s'offre à ses regards: son visage est plus noir que la nuit, une couronne repose sur sa tête, ses yeux sont fermés; un long gémissement sort de sa bouche livide: il s'efforce d'étendre ses bras décharnés!... Et

la vierge ? elle tremble ; le péril est pressant !... Mais la douce colombe veille toujours auprès d'elle.

Bientôt, vers le mort, l'oiseau prend son vol léger ; il s'abat sur son sein glacé..... Le cadavre grince des dents ; il jette sur la vierge des regards pleins de menace..... la pâleur revient sur ses joues, la mort reparaît dans ses yeux plus ternes. Svetlana regarde..... O créateur ! le cadavre, c'est son amant. Ah ! elle s'éveille.

Où est-elle, la jeune fiancée ? devant le miroir, seule, dans son réduit. Les premiers feux du jour percent déjà le rideau de mousseline, le coq bat de l'aîle et salue dans ses chants l'aurore naissante ; tout s'anime : l'esprit de Svetlana est encore troublé du songe : « Ah ! rêve obscur, rêve effrayant, tu ne me présages rien d'heureux ; je pressens une destinée funeste ! Avenir incertain, que me prépares-tu ? la prospérité, ou l'infortune ? »

Svetlana s'assied à la fenêtre, son cœur est agité ; à travers le brouillard paraît une route large et unie ; le soleil darde ses rayons sur la neige ; on entend au loin la clochette argentine ; un traîneau, attelé de chevaux rapides, semble voler dans les airs ; il s'arrête à l'entrée de la maison : un beau voyageur descend dans la cour... Qui est-ce donc ? l'amant de Svetlana !

Eh bien, jeune vierge, ton rêve présage-t-il un malheur? ton ami est auprès de toi; l'absence n'a pu le changer; le même amour brille dans ses yeux, la même douceur anime ses regards. Portes du temple, ouvrez-vous pour les recevoir! Sermens d'hymen, volez vers le ciel! Jeunes et vieux, la coupe en main, chantez en chœur : Vive à jamais ce couple aimable!

Ne trouves-tu pas, mon cher Xavier, beaucoup d'art dans la composition de cette ballade, un grand charme dans les détails? Elle est, dit-on, extrêmement remarquable par l'élégante simplicité, l'harmonieuse correction du style, et ce mérite, précieux chez les poètes de toutes les nations, quoi qu'en puissent dire nos modernes génies, doit être apprécié dans ce pays où l'idiome national, abandonné au peuple, est presque un idiome étranger pour les classes supérieures. Quand une langue n'est pas fixée (et le dédain de la bonne compagnie s'opposera longtems encore à ce que la langue russe se fixe en s'épurant), il est difficile et glorieux de l'écrire

avec une mélodieuse pureté : cette gloire, que peut revendiquer M. Joukowski, appartient également au jeune auteur de la pièce de vers que je transcris ici. Je te dirai son nom quand je te reverrai, mais je ne dois pas le confier au papier, confident souvent indiscret en Russie.

Le Poignard,

Le dieu de Lemnos t'a forgé pour les mains de l'immortelle Némésis, ô Poignard vengeur! mystérieux gardien de la liberté, dernier juge de la violence et de l'opprobre! Lorsque la foudre divine est muette, lorsque le glaive des lois est rouillé, tu brilles, tu viens réaliser les espérances ou les malédictions. L'ombre du trône, la pourpre des habits de fête dérobent en vain ton éclat aux regards du scélérat que tu menaces. Son œil épouvanté te pressent et te cherche au milieu des repas splendides. Tes coups inévitables le trouvent, et sur les routes et sur les flots, près des autels et sous la tente, malgré le rempart de mille verroux, et sur un lit de repos et dans les bras de sa famille.

Le Rubicon sacré bouillonne franchi par César; Rome succombe, la loi n'est plus qu'un vain fantôme! Soudain Brutus

se lève, et César meurt abattu aux pieds de Pompée, que réjouit son dernier soupir.

De nos jours la Proscription, ténébreux enfant de la Révolte, poussait des cris sanguinaires. Un bourreau hideux veillait auprès du cadavre mutilé de la Liberté nationale ; cet apôtre du carnage envoyait les plus nobles victimes à l'enfer insatiable ; mais le tribunal des cieux te remit à l'Euménide vengeresse.

O Sand, martyr de l'indépendance ! meurtrier libérateur ! Que le billot soit le terme de ta vie, la vertu n'en consacre pas moins ta cendre proscrite ; un souffle divin s'y conserve encore ; ton ombre courageuse plane sur le pays si cher à ton cœur ; elle menace toujours la force usurpatrice, et sur ton auguste mausolée brille, au lieu d'épitaphe, un poignard sans inscription.

Je m'estime heureux, mon ami, d'avoir pu te faire connaître ce morceau qu'il est difficile de se procurer ici, car l'auteur ne l'a point publié, et je n'ai pas besoin d'en indiquer le motif. Le fanatisme républicain qui respire dans ces vers, l'énergie sauvage des sentimens qui les ont inspirés, annoncent quelles idées font germer dans les esprits d'une classe nombreuse de jeunes Mos-

covites, l'éducation qui leur est donnée et les communications devenues plus fréquentes entre eux et les différentes nations de l'Europe. Puisse la sagesse du monarque, en apportant d'utiles et prudentes modifications au système du gouvernement, calmer cette exaltation qui pourrait un jour pousser au crime une génération toute entière! Ces idées n'ont point encore filtré dans le peuple; mais elles ont envahi tout ce que la Russie compte de jeunes gens instruits que leurs études ont mis en contact avec les mœurs nouvelles et les modernes institutions. Et qu'on ne pense pas que cette instruction les rende moins dangereux en les éclairant! Semblables à leurs édifices de briques que le moindre accident dépouille du mastic blanc et poli qui les couvre, les Russes laissent bientôt apercevoir le Tartare sous cette enveloppe luisante dont une civilisation précoce les a revêtus.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les sentimens qui ont dicté cette pièce de vers, coupable

panégyrique de l'assassinat; et sans doute il est inutile que je te fasse remarquer la vigueur, la rapidité, l'énergique concision qui la distinguent; la dernière pensée surtout me paraît admirable : le tribunal des francs-juges attachait le nom de la victime à l'instrument de sa vengeance; mais ici *le poignard est sans inscription*, il menace tous les tyrans, quels qu'ils soient!

Le morceau qui suit est du jeune prince E. Baratinsky : c'est une pièce philosophique qui ne révèle pas un talent aussi éminent que les deux pièces précédentes, mais elle est estimée des Russes, qui commencent à nous emprunter aujourd'hui notre récent amour pour les rêveries poétiques, mystiques et narcotiques, dont nous sommes inondés.

Le Crâne.

Frère endormi, qui ose troubler ton sommeil et profaner le sanctuaire de la tombe?... Je suis descendu dans ta demeure entr'ouverte, j'ai soulevé ton crâne noirci de poussière.....

Il conservait encore un reste de chevelure, il offrait à mes yeux les traces successives de la destruction. Spectacle affreux! comme il fait frissonner l'orgueilleux héritier du néant! Une bande folâtre de jeunes amis m'entourait alors; sur les bords de la fosse ils se livraient à la gaîté de leur âge... O si, dans ce moment, cette tête immobile dans ma main leur avait adressé la parole!... Si au milieu de cette jeunesse audacieuse et bruyante sa voix solennelle eût dévoilé tout-à-coup le secret des tombeaux, que d'un instant à l'autre chacun de nous peut acheter de son dernier soupir... Que dis-je? bénie soit la volonté suprême qui te condamne à un éternel silence! Béni soit l'usage antique qui nous fait respecter le repos de ceux qui ont passé sur cette terre! Vivez, ô vous que la vie n'a pas encore abandonnés! Et vous, morts, subissez la destruction qui vous anéantit! Malheur à l'imprudent dont l'œil mortel découvrirait les mystères d'un autre monde!... Qu'il s'enivre de toutes les joies de l'existence; la mort elle-même saura lui apprendre à mourir!

Lettre Trente-Quatrième.

Juillet 1826.

MON intention est de suivre, pour revenir en France, la route de Toula, de Kioff et d'Orel, afin de voir, du moins en courant, l'intérieur de la vieille Russie; ce chemin m'éloignant des provinces traversées par nos armées en 1812, j'ai voulu visiter les champs de Mojaïsk, et je me suis rendu dans les lieux à jamais célèbres où fut livrée cette sanglante bataille dont on a dit qu'il n'y avait pas de place pour un poltron. Guidé par l'intéressante et fidèle relation de M. le comte de Ségur, j'ai assisté, par la pensée, à ces combats terribles qui ouvrirent à Napoléon les portes de Moscou; j'ai suivi tous les mouvemens de nos soldats; j'ai vu ces redoutes qui furent attaquées avec tant d'audace, disputées avec tant de fureur,

sur lesquelles on aperçoit encore des affûts de canon, et qui, prises et reprises trois fois, restèrent enfin au pouvoir de notre cavalerie. Quelle ame pourrait demeurer froide à l'aspect de ces champs où la vieille gloire de Kutusoff vint s'incliner devant le génie du vainqueur de l'Europe! Que de sang, que de hauts faits furent prodigués ici pour conquérir des ruines! Là, deux tombeaux ont été élevés par la tendresse d'une mère et d'une épouse, à la place où elles ont cru retrouver les restes mutilés des objets de leur affection; des armes françaises décorent la cabane du paysan russe; il suffit de gratter cette terre sablonneuse, pour découvrir des ossemens humains. Aujourd'hui, dans les campagnes fertiles de l'Allemagne, douze moissons ont effacé la trace des combats; mais le char de la victoire creuse des sillons plus profonds et plus durables dans ces plaines stériles, et de nombreuses années s'écouleront encore sans leur enlever les sanglans vestiges de la gloire.

La bataille de Mojaïsk ou de la Moskwa, à laquelle les Russes ont donné le nom du village de Borodino, en livrant Moscou à notre armée, berçait les soldats français, épuisés de fatigues, de l'espérance du repos, et semblait leur offrir d'amples dédommagemens aux privations qui les assiégeaient depuis si long-tems : on sait quelle fut pour eux cette conquête si ardemment désirée, achetée par tant de travaux et de souffrances; on sait quels résultats amena la terrible détermination qui abandonna aux flammes la ville sacrée, la seconde capitale de l'empire; mais ce qu'on ignore et ce que je n'ai pu découvrir ici, au milieu des récits et des opinions contradictoires, c'est la source d'où partit cet ordre barbare. Long-tems, en Europe, on a considéré cette soudaine destruction comme un sublime dévouement de la nation moscovite; mais cette opinion *poétique* ne résiste pas à l'examen des faits. Si, d'un mouvement spontané, les grandes familles avaient résolu cet immense sacrifice, il est cer-

tain qu'avant d'exécuter une pareille décision, elles auraient arraché d'avance, à l'incendie qui se préparait, les richesses réunies dans leurs palais; il est positif, au contraire, que, jusqu'au jour fatal, les habitans ignorèrent tout ce qui s'apprêtait, et que les fanfaronnades des gazettes rédigées par la police de Moscou, la suppression de tous journaux étrangers, laissèrent dans une funeste sécurité la population, qui n'apprit l'arrivée des Français qu'en les voyant aux portes de la ville. Les Moscovites, qui ne parlent de cet effroyable désastre qu'avec une douloureuse amertume, accusent en général le gouverneur Rostopchin de cet acte désespéré; ils prétendent que cette sacrilége dévastation était inutile; que les provisions des particuliers étaient épuisées, parce qu'on se trouvait à la fin de l'été, et que c'est quand le traînage est établi que les propriétaires font venir des campagnes tous les grains nécessaires à leur consommation durant l'hiver; que par conséquent, en détruisant les approvi-

sionnemens des magasins publics, en s'éloignant de la ville sans la brûler, on ne laissait au pouvoir de l'ennemi que des maisons vides ; que ce n'était pas l'absence des habitations qui pouvait nuire à une armée accoutumée à bivouaquer, mais bien le défaut de subsistances, et que, pour priver nos troupes des choses nécessaires à la vie, il n'était pas besoin de mettre le feu à toute une ville. Rostopchin, en butte à la haine de la noblesse moscovite, a tenté de se disculper ; reculant devant la responsabilité terrible qui pesait sur sa tête, il a nié constamment que l'ordre d'incendier Moscou eût été donné par lui, et il a consigné ses dénégations dans un écrit publié à Paris, quelque tems avant son retour en Russie. Il est difficile d'établir un jugement dans ce conflit d'allégations diverses. Il paraît du moins constant que Rostopchin attacha lui-même la torche incendiaire à sa maison de campagne, située aux environs de Moscou, et il n'est pas moins incontestable que sa maison de ville fut respectée, ainsi

que tout le quartier dont elle fait partie. Je passe tous les jours devant cette habitation, et l'étrange exception dont elle fut l'objet m'engagerait, je l'avoue, à ajouter foi à la dénégation de Rostopchin; car, s'il était prouvé qu'il a prescrit l'anéantissement de cette vaste cité, sa maison, restée debout au milieu de tant de débris, flétrirait à jamais sa mémoire.

Les allégations des Moscovites et leur opinion sur l'inutilité de l'incendie de Moscou, prennent évidemment leur source dans des regrets cuisans que le tems n'a point encore apaisés; car il est hors de doute que la destruction de cette ville fut le coup le plus terrible qui pût être porté à notre armée. Non-seulement elle privait nos soldats de toutes ressources, mais, en irritant les ressentimens de la nation, elle leur faisait un ennemi de chaque Moscovite, et désormais elle rendait impossible une paix désirée par Napoléon, et peut-être même par Alexandre. C'était ce but que voulait atteindre l'Angleterre, dont

cette paix eût renversé les espérances, et dont la politique, vaincue dans toute l'Europe, alors peuplée de nos alliés, avait choisi Moscou pour son dernier rempart. Serait-il donc téméraire de penser qu'en effet Rostopchin ne commanda point cette effroyable dévastation, si funeste aux Français, mais en même tems si douloureuse pour la Russie ; et que le brandon fatal fut remis aux incendiaires par une puissance occulte qui dominait le cabinet russe, caressait l'espoir de notre ruine, et, l'or à la main, allait de cour en cour marchander nos calamités. La France, dans tous ses malheurs, n'a-t-elle pas rencontré l'Angleterre ? Je ne sais, mon ami, si quelque jour de précieuses révélations jetteront une lumière tardive sur cette page de l'histoire moderne ; je ne sais ce que dira l'avenir de cette grande catastrophe ; à quels sentimens, à quels ordres il l'attribuera ; mais quand je songe à la difficulté qu'éprouve un contemporain, vivant sur le théâtre même de ce désastre, interrogeant les hommes

qui en furent ou les témoins ou les victimes, d'asseoir une opinion sur la cause réelle d'un fait aussi important, malgré moi, j'en conviens, je me mets en garde contre les tranchantes décisions des historiens, et je vois que souvent il est prudent de douter.

A chaque pas que je fais dans cette capitale, aujourd'hui si brillante, où se dressent les préparatifs de tant de pompeuses cérémonies, mon imagination, remontant dans le passé, tâche de se retracer le tableau qu'elle offrit à nos soldats, quand les flammes, s'élevant autour d'eux, isolèrent au milieu des ruines ces vainqueurs exténués, que leur conquête épouvantait. Je crois voir ces malheureux courant à travers les décombres embrasés, disputant à l'incendie les trésors qu'il allait dévorer, contraints, pour soutenir leur existence, d'arracher les alimens qu'on avait pu sauver dans cette ville, où leur misère, après tant de fatigues, avait rêvé l'abondance; je crois entendre les hurlemens de ces troupeaux de

chiens, de chevaux affamés, sans asile et sans maîtres, errans sur ces places et dans ces rues dépeuplées, où coulaient des ruisseaux de fer, de cuivre et de plomb fondus. Quel spectacle dut présenter le bazar du Kïtaï-Gorod, quand les besoins, de jour en jour plus impérieux, brisèrent enfin le joug de la discipline, précipitèrent nos soldats sur ces milliers de boutiques que menaçaient les flammes! Souvent, quand vient le soir, j'aime à me promener seul avec mes souvenirs, dans les jardins que le Kremlin domine: là, ma pensée évoque la grande ombre de Napoléon; il me semble le voir immobile sur ces vieilles murailles, où sa main venait d'attacher un des bouts de cette chaîne immense qui, du palais des Tuileries, s'étendait sur l'Europe comme un vaste réseau. Mais l'Éternel avait marqué là le terme de ses triomphes; les feux qui l'environnèrent devaient donner aux nations le signal de l'indépendance. Il crut sentir l'antique demeure des Tsars trembler sous ses pieds

conquérans (1) ; il s'éloigna, et sa retraite vers le château de Petrowski fut le premier pas de cette fuite sanglante qui ne s'arrêta que sur un rocher de l'Atlantique!

Des écrivains étrangers, guidés par la passion, plus que par la vérité, ont reproché d'épouvantables excès aux troupes françaises : il en fut commis sans doute ; mais j'ai le plaisir d'entendre ici disculper mes compatriotes par les Moscovites eux-mêmes, dont les accusations retombent sur les Bavarois, les Wurtembergeois et les Polonais; ces derniers surtout, entraînés par une vieille haine, excusés par un longue oppression, se livrèrent à une fureur sans bornes, qui ne pouvait être que faiblement réprimée par les ordres sévères de Napoléon. Les Français, au contraire, lorsque les besoins parlèrent plus haut que la

(1) Napoléon craignit un instant que le Kremlin n'eût été miné, et il établit son séjour dans le château de Petrowski, hors des murs de Moscou.

crainte des châtimens, se piquèrent de certains ménagemens, de certaines formes, dans ce désordre universel, et l'on m'a cité plusieurs personnes que des soldats dépouillèrent avec une sorte de politesse. Ils ne manquaient point d'argent, et ils offraient de payer ce qui leur était nécessaire ; mais où trouver des vendeurs et des magasins, dans cette cité abandonnée aux flammes, où chacun cachait pour soi les choses indispensables à la vie qu'il était possible de dérober à la destruction? Il fallut bien se résoudre à prendre ce qu'on ne pouvait pas acheter ; et je me plais à répéter ce que j'ai vingt fois entendu affirmer dans Moscou, c'est que rarement nos soldats s'emparaient de l'or et des bijoux ; les chaussures étaient le principal objet de leur convoitise, parce qu'un grand nombre d'entre eux étaient à peu près dépourvus de cette importante partie de l'équipement : quand ils rencontraient un habitant, ils le priaient de s'adosser contre un mur, et d'ôter ses bottes ; puis, sans lui

faire subir aucune autre violence, ils le laissaient continuer son chemin les pieds nus. Un émigré français, que je rencontre quelquefois ici, a passé par cette épreuve, d'autant plus fâcheuse, qu'un sol brûlant et semé de décombres rendait la marche extrêmement pénible à des hommes déchaussés.

Lettre Trente-Cinquième.

Moscou, juillet 1826.

Il faut aujourd'hui, mon cher Xavier, que nous accordions encore un regard à quelques-uns des édifices qui décorent Moscou ; mais quoique ma curiosité n'en ait négligé aucun, je n'entreprendrai pas de te les faire parcourir tous avec moi, et j'arrêterai tes yeux devant ceux-là seulement qui ont le plus frappé mon imagination. Ce sont les églises surtout, qui, par leur originalité et leur nombre (on en compte 263 à Moscou), appellent l'attention du voyageur ; presque toutes d'ailleurs se rattachent à quelqu'événement historique qui double l'intérêt. La quantité, la forme singulière des coupoles qui les surmontent, sont ce qui d'abord étonne le plus l'Européen; elles donnent à ces églises chrétiennes

une physionomie orientale, mais elles ne sont point les copies exactes des dômes qui brillent au faîte de Sainte-Sophie à Constantinople, et des anciennes églises de la Grèce et de l'Asie-Mineure : des archéologues ont recherché avec scrupule dans quelle partie du monde on pourrait retrouver les modèles de ces coupoles, et c'est sur les tombeaux des rois persans qu'ils ont cru les rencontrer. Quoi qu'il en soit de cette opinion, dont probablement je ne vérifierai pas la justesse, l'œil ne peut se lasser de l'aspect étrange qu'elles présentent, et celles de l'église de *Vassili Blagennoï*, dont je t'ai déjà dit un mot, l'emportent sur toutes les autres par leur bizarrerie et leur variété. Ce temple est certainement l'édifice le plus singulier qu'ait pu créer la fougueuse indépendance d'une imagination sans frein ; comme toutes les églises russes, il n'est point remarquable par la grandeur de ses proportions, et l'on en conçoit aisément les motifs : la rigueur du climat ne peut permettre ces vastes

dimensions qui distinguent les autres églises de la chrétienté ; il en est même plusieurs en cette ville, qui ont deux étages, dont l'un peut être chauffé. J'ai compté dix-sept coupoles sur le toît de *Vassili-Blagennoï* ; toutes sont différentes par leur forme, leur couleur et leurs proportions : l'une ressemble à une boule, une autre à une pomme de pin, une autre à un melon, une autre à un ananas ; le vert, le bleu, le jaune, le rouge, le violet se heurtent sur ces dômes bulbeux ; et cette bigarrure des couleurs qui couvrent tout l'édifice, les ornemens dont il est surchargé, la forme bizarre de la flèche, présentent le tableau le plus sauvage qui jamais ait offensé les regards. C'est cependant un architecte italien qui construisit cette église, en 1554, sous le règne et par les ordres d'Ivan, surnommé *le Terrible*, en actions de grâces de la prise de Kazan ; cet artiste qui avait vécu en Italie, à l'époque de la renaissance des arts, voulut-il, en se livrant à tous les écarts de son imagination, créer un

monument qui fût en harmonie avec la barbarie du prince qui le commandait? On serait tenté de le penser, et certes il ne réussit que trop bien à plaire au farouche Ivan, si l'on doit ajouter foi à ce que raconte la tradition. On prétend que, charmé de ce prétendu chef-d'œuvre, le Tsar fit crever les yeux à l'architecte pour qu'il ne lui fût pas possible de construire désormais un pareil temple. Suivant d'autres récits, Ivan, qui avait ordonné à l'artiste d'élever le plus bel édifice que son talent pût créer, et qui était convenu de prix avec lui, se serait informé, avant de le payer, si, en recevant le double de la somme, il ne lui aurait pas été possible de faire encore une plus belle chose; et, sur sa réponse affirmative, il lui aurait fait trancher la tête, en disant qu'il l'avait trompé, puisqu'il avait promis de construire un monument que son art ne saurait surpasser.

La tour de *Soukareff* qui surmonte un bâtiment massif placé dans une des parties les plus élevées de la ville, mérite une mention, moins par la

beauté de son architecture, que par l'effet imposant qu'elle produit dans le lieu où elle est située ; et d'ailleurs elle se rattache à l'histoire de cet empire, puisque Pierre Ier l'éleva pour perpétuer le souvenir de la fidélité courageuse du commandant *Soukareff* qui résista aux Strélitz armés contre le Tsar par l'ambition de Sophie. On aime à voir les noms des hommes célèbres attachés aux rues, aux places, aux édifices d'une grande cité ; ils parlent à la mémoire, ils élèvent l'ame et la pensée, et servent à la fois d'encouragement et d'exemple : en France, aujourd'hui, cet honneur a cessé d'être le prix des grandes vertus et des grandes actions ; il est devenu le partage de l'opulence ; et je regrette, je l'avoue, que de simples particuliers, que des marchands obscurs, qui sont sans doute de fort honnêtes gens, mais dont tout le mérite est d'avoir fait fortune, puissent ainsi donner à leurs noms cette immortalité en lettres d'or qui devrait être une récompense nationale.

Les regards sont arrêtés dans la rue des Arméniens, par le tombeau de *Matveef*, monument simple dont quatre petites colonnes et deux flambeaux renversés composent tous les ornemens; on vient payer ici un tribut d'admiration à ce boïard, ministre intègre et fidèle ami du Tsar Alexis Mikaïlovitch, père de Pierre I^er^. Victime de son dévouement, il périt en 1682, en se livrant à la fureur des Strélitz; sa probité sévère, son noble désintéressement, sa constante bienfaisance, avaient conquis l'amour du peuple moscovite. On raconte que la maison modeste de ce ministre, tombant en ruines, le Tsar l'engageait à en faire bâtir une autre, et qu'il répondait toujours que sa fortune ne lui permettait pas de pareilles dépenses : le prince alors s'offrant à en faire les frais, Matveef refusa et se décida à rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'une habitation nouvelle; mais on ne put se procurer en ce moment, à Moscou, les pierres destinées aux fondemens. Les citoyens

qui avaient appris cette nouvelle, se présentèrent en foule, un jour, chez Matveef, conduisant des chariots chargés de pierres, qu'ils le supplièrent d'accepter comme un témoignage de leur attachement; le boïard, touché de cette honorable preuve de l'amour du peuple, voulut au moins payer le prix des matériaux qu'on lui amenait: « Non, répondirent les citoyens, ces pierres ne sont point à vendre; nous les avons détachées des tombeaux de nos pères, et nous les offrons à notre bienfaiteur! » Est-il rien de plus touchant, mon ami, que cette noble action qui honore également et les hommes simples qui l'exécutèrent, et l'homme puissant qui l'inspira? De nos jours, les ministres ne s'en rapportent plus à l'affection reconnaissante des peuples pour la construction de leurs palais; ils trouvent plus prudent et plus sûr de les leur faire payer d'avance.

Lettre Trente-Sixième.

Août 1826.

L'empereur a fait hier son entrée solennelle à Moscou, accompagné de toute sa famille, d'une partie de sa garde et de tous les grands dignitaires de l'empire; il a traversé, pour se rendre au Kremlin, les quartiers les plus populeux de la ville, et cette marche pompeuse, au son des cloches, au bruit des salves d'artillerie et des acclamations du peuple, ne se distingue point assez de celles dont nous avons été si souvent témoins en France, pour que j'en fasse la description détaillée.

L'empereur était à cheval: on remarquait, dans une voiture, à côté de l'impératrice sa mère, le jeune grand duc héritier, en costume militaire. J'ai recueilli quelques renseignemens sur l'édu-

cation de cet enfant charmant, dont l'avenir est chargé des destinées futures de cet empire ; et je n'ai pas été peu surpris en apprenant le nom de l'homme à qui cet important avenir est confié. Ce n'est point l'illustration de la naissance, ce n'est point l'antiquité des titres nobiliaires qu'on a consultés ; la direction morale du royal enfant a été livrée à un homme recommandable par ses talens et son instruction, enfin à M. Joukowski, le premier poète de la Russie. Il est certains pays où quelques feuilles de parchemin sont placées dans l'opinion bien au-dessus de ces feuilles immortelles où vivent les créations du génie : là, sans doute, un pareil choix serait accueilli par un dédaigneux sourire ; mais chaque nation a ses préjugés ; on a la bonhomie de penser ici que, pour enseigner, il faut savoir, et qu'à tout prendre, l'étendue des connaissances, l'élévation des idées valent bien, pour développer les facultés intellectuelles d'un enfant destiné au trône, toutes les gloires de la généalogie.

Les personnes qui approchent du grand duc héritier, s'accordent à donner des éloges au système d'éducation adopté pour ce jeune prince. Si sa précoce intelligence est un don de la nature, son extrême politesse envers tout le monde, son affectueuse bienveillance sont le fruit des leçons qu'il reçoit; on l'accoutume à la reconnaissance, cette vertu si précieuse et si rare; le dernier de ses futurs sujets, qui lui rend le plus léger service, obtient de lui le plus affable remerciement : on ne lui dit point, en lui montrant le peuple : « Tous ces hommes vous appartiennent »; et pourtant, dans quel pays une semblable assertion serait-elle plus excusable et plus vraie? On donne des soins assidus et constans à la culture de son esprit; mais son caractère n'est pas l'objet d'une moindre sollicitude. Le gouverneur du jeune prince s'applique à développer chez lui cet instinct du courage, ce dédain de la douleur et du péril, qualités inhérentes à la nature de ce peuple, ainsi que nous l'avons déjà remar-

qué ; et j'ai naguère eu sous les yeux un exemple frappant de l'empire qu'il sait exercer sur lui-même. Les membres des deux ambassades françaises étaient allés visiter Tsarskoë-Selo ; on s'apprêtait à traverser le lac sur les bateaux dorés qui, dans l'été, couvrent sa surface : le grand-duc, debout dans son canot qu'il dirige lui-même, tenait la barre du gouvernail, et il offrit à quelques-uns de ces étrangers d'entrer dans la royale embarcation dont il était le pilote. L'un d'eux, en s'élançant, imprima au frêle esquif un mouvement violent qui fit chanceler le prince ; la barre le frappa au côté, et l'expression de ses traits décéla sa douleur : on s'empressait autour de lui, mais le gouverneur s'écria : « Ce n'est rien, un Russe souffre et ne se plaint pas ; » un sourire fut la réponse de l'enfant qui, se livrant aux soins de la manœuvre, donna le signal du départ et fit voler son bateau sur le lac, sans que son joli visage laissât apercevoir, durant la promenade, la moindre trace de la souffrance qu'il endurait.

L'éducation de l'héritier du trône est sans doute un objet de la plus haute importance dans tous les pays, quelle que soit la forme du gouvernement : mais ne demande-t-elle pas des soins encore plus grands, une attention plus scrupuleuse dans un gouvernement absolu? Quand le monarque est tout, quand sa parole est la loi, perfectionner les dispositions morales d'un jeune prince, les diriger vers le bien, c'est s'occuper du bonheur de tout un peuple dont l'avenir est attaché au caractère d'un homme. On plaint les nations soumises à ce mode de gouvernement, et ce n'est pas sans cause, puisqu'abandonnées à une volonté, leurs destinées sont aussi variables que les caprices de la nature; mais, en examinant de près un souverain absolu, on ne trouve pas son sort moins à plaindre: s'il naquit avec une ame élevée, si l'éducation, en plaçant sous ses yeux les immenses devoirs qui lui sont imposés, grava dans son cœur le désir de les remplir, à quels travaux, à quelles inquiétudes sa

vie n'est-elle pas condamnée? Responsable de tout, il doit porter ses regards sur tout ; les hommes et les choses, les plus hauts intérêts comme les plus minces détails, il doit tout connaître, tout apprécier, car il est l'arbitre de tout : c'est en lui seul que ses sujets espèrent ; c'est à lui que leurs vœux s'adressent; et, s'ils gémissent, c'est sur lui que pèseront leurs malédictions. Quelle multiplicité d'affaires réclame tous ses instans! quelle foule d'infortunés peut faire une heure de négligence! Oui, mon ami, je le déclare, je ne crois pas qu'un monarque absolu puisse vivre heureux, s'il est doué d'une ame noble et d'un bon cœur. Convenons donc que si la monarchie constitutionnelle, dont toute la force est dans les institutions, où la loi, consentie et reconnue par tous, étend sur tous son pouvoir impassible, et ne laisse aux souverains que l'empire des bienfaits, est le meilleur des gouvernemens pour les peuples, elle est encore pour les rois le meilleur des gouvernemens.

Lettre Trente-Septième.

Moscou, août 1826.

Enfin la cérémonie du couronnement, si long-tems différée, est fixée au 22 de ce mois (3 septembre, suivant notre calendrier); les hérauts de la cour ont proclamé, dans tous les quartiers de Moscou, cette nouvelle qui redouble l'activité des ouvriers, fait battre le cœur de plus d'un courtisan, remue toutes les ambitions et toutes les vanités, et fait descendre l'espérance dans le fond des prisons. La population de cette vaste cité s'agite à l'approche de ce jour solennel, et un événement bien simple, mais d'une haute importance politique, a produit hier ici une vive sensation; je veux parler de l'arrivée imprévue du grand-duc Constantin à Moscou. L'espèce de mystère qui a enveloppé la renonciation de ce

prince au trône de ses pères, où l'appelaient et sa naissance et les vœux de l'armée, la révolte dont son nom fut le cri de ralliement et le prétexte, avaient jeté dans beaucoup d'esprits des doutes sur la sincérité de ses tardives déclarations; il n'est point de fables absurdes que les hommes intéressés à fomenter des troubles, n'eussent répandues dans le peuple, ordinairement disposé à se ranger du parti de quiconque lui paraît opprimé. Le Tsarévitch, disait-on, était captif à Varsovie; il lui était interdit de se rendre dans une ville où l'on redoutait sa présence; il allait, par son éloignement, protester contre l'élévation de son frère. Des voix hypocrites accusaient les intrigues dont il était la victime, et le plaignaient de l'exil qu'il subissait; des ames simples accueillaient ces regrets et ces plaintes, et moi-même, je l'avoue, je ne savais que penser de cette absence qui ouvrait un champ libre à tant de conjectures. Tout-à-coup on apprend que le prince est arrivé : cette nouvelle parcourt rapidement

les divers quartiers de Moscou ; dans les cabanes et dans les palais, dans le modeste cabaret du pauvre, comme dans les riches magasins, elle est le sujet et l'aliment de toutes les conversations. Bientôt l'heure de la parade journalière a sonné ; on sait que le Tsarévitch doit accompagner l'empereur et le grand-duc Michel sur la place du Kremlin où les troupes sont rassemblées; une foule immense se dirige vers cette place ; chacun veut attacher un regard curieux sur la figure du prince ; on espère surprendre dans l'expression de ses traits le secret de ses sentimens ; enfin les trois frères descendent l'escalier du palais en se tenant par la main ; ils s'avancent : les acclamations retentissent de toutes parts; les chapeaux, les bonnets volent en l'air; on se heurte, on se dresse, on se pousse ; le cri mille fois répété de *houra Constantin !* se fait entendre. Mes yeux, fixés sur le Tsarévitch, n'ont pas laissé échapper un seul de ses mouvemens, et je ne saurais te dire combien m'a touché sa noble con-

tenance dans cette situation délicate où le plaçait l'enthousiasme du peuple. La franchise et la loyauté respiraient sur sa figure ; avec quelle attention, avec quels soins, il reportait à l'empereur les hommages qui accueillaient sa présence inespérée ! Ses regards n'exprimaient point l'orgueil d'un triomphe, ils peignaient encore moins le regret, mais on y pouvait lire la satisfaction intérieure et calme de l'homme qui a obéi à sa conscience et qui croit s'être acquitté d'un devoir. Chacun de ses gestes, chacun de ses mouvemens semblaient dire à ce peuple et à ces soldats : « Soyez, comme moi, les fidèles sujets de » mon frère. »

Je sais, mon ami, qu'il est en Europe beaucoup d'incrédules qui ne supposent pas qu'on puisse résister à l'attrait d'une couronne ; mais, parmi ces milliers d'hommes, témoins ainsi que moi de l'arrivée du grand-duc à Moscou, je ne crois pas qu'on puisse en trouver un seul qui doute encore de la sincérité du prince. Si l'on

conçoit que, saturés de pouvoir et d'hommages, un Denys, un Sylla, un Charles-Quint descendent de ce haut rang dont ils ont épuisé les jouissances et connu les ennuis, on a peine à comprendre que l'héritier d'un sceptre recule à l'aspect du trône qui l'attend : on va bien loin chercher des motifs à un sacrifice si peu commun, et mille interprétations diverses poursuivent le prince qui, le premier, lègue à l'histoire un pareil exemple. Mais il me semble qu'ici les motifs ne manquent point, et que, pour expliquer la renonciation du Tsarévitch, il n'est pas besoin de multiplier les suppositions. Plein de respect pour les désirs de sa mère, religieux esclave de la foi jurée, il n'a point voulu reprendre la parole qu'à l'époque de son mariage il avait donnée à son frère, et cette fidélité à ses sermens n'a rien coûté à son cœur : simple dans ses goûts comme dans ses habitudes, époux aimé d'une femme adorée, peu jaloux d'une puissance unie à tant de peines et de devoirs, il préfère un bon-

heur paisible aux fatigues de la royauté : on peut s'étonner, sans doute ; mais qui oserait le blâmer? Pour moi, je l'avoue, j'honore cette philosophie pratique qu'il est si rare de rencontrer, et surtout à côté d'un trône.

Lettre Trente-Huitième.

Moscou, septembre 1826.

Toutes les cloches se sont ébranlées à la fois dans Moscou, et leur bourdonnement prolongé annonce à la cité sainte qu'enfin le jour a lui qui doit, en consacrant le pouvoir du nouveau Tsar, appeler sur son règne les bénédictions du Très-Haut. Jeunes et vieux, riches et pauvres, nobles et marchands, esclaves et maîtres, tout est en mouvement, tout marche, tout se précipite vers un même but, et les gradins élégans dressés sur la place et dans les cours du Kremlin, sont chargés déjà d'une foule privilégiée dont l'impatience a devancé le soleil; les pompeux équipages des ambassadeurs se sont avancés au pas de six chevaux couverts de harnois étincelans, à travers une double haie de curieux; les portes du temple

se sont ouvertes, et tandis que vont se réunir ici les grands dignitaires de la couronne, les hauts fonctionnaires de l'empire, les nombreux représentans de la nation, jetons un coup-d'œil rapide sur l'église où s'accomplira dans quelques instans l'auguste cérémonie dont il m'est donné d'être le témoin.

La cathédrale de l'Assomption, fondée en 1325, s'écroula en 1474, et fut réédifiée l'année suivante, par les ordres d'Ivan III, qui fit venir des architectes d'Italie : remise à neuf sous Catherine II, en 1771, elle se distingue par la richesse et le nombre des images qui la décorent, mais l'exiguité de ses dimensions, sa forme carrée, ses piliers massifs surchargés de peintures, qui arrêtent le regard, et, de tous les côtés, cachent une portion du temple, nuisent à l'effet général d'une imposante cérémonie dont l'œil voudrait en vain embrasser les développemens. Cette église peut à peine contenir cinq cents personnes : elle renferme, et je crois te l'avoir dit, les tombeaux

des patriarches; près de la porte du sud est le trône habituel des Tsars; le siége du patriarche est en pierre et adossé contre un pilier; enfin, à la droite de l'autel, est la place où siége ordinairement la famille impériale. Le temple était éclairé naguère par un lustre en argent, pesant plus de trois mille sept cents livres, qui ne se retrouva plus après l'invasion de 1812, et qu'on a remplacé par un autre lustre du poids de six cent soixante livres, fait avec une portion de l'argent dont les Cosaques s'emparèrent pendant la retraite de l'armée française. Parmi les innombrables images qui ornent les murs, les piliers et les corniches de la cathédrale de l'Assomption, il en est une que distingue la religieuse vénération des Russes, c'est une image de la Sainte Vierge peinte par l'apôtre Saint Luc; on évalue à deux cent mille roubles la châsse qui l'environne. Il est encore quelques précieuses reliques que l'on conserve dans cette église, dont la richesse habituelle est rehaussée aujourd'hui par

les décorations nécessaires à la célébration du couronnement. Un trône élevé sur une estrade de douze marches, occupe le milieu de la cathédrale ; le dais qui le surmonte, le siége de l'empereur, l'estrade, les balustrades, tout est couvert de velours cramoisi orné de galons d'or, et les armes de l'empire, entourées des armes de Kioff, de Vladimir, de Kazan, d'Astracan, de Sibérie et de Tauride, brodées sur le dais, vont former au-dessus de la tête du nouvel empereur une auréole éblouissante.

A la droite du trône est marquée une place pour l'impératrice-mère, qui doit aussi siéger sous un dais ; et, tout près d'elle, sont les places des membres de la famille impériale.

Mais déjà les maîtres des cérémonies ont introduit les personnes des deux sexes, qui doivent rester dans l'enceinte sacrée ; déjà les fonctionnaires de l'empire, les anciens du corps des marchands, les maréchaux de la noblesse de tous les gouvernemens, les députés des provinces

asiatiques, des troupes du Don, et des peuplades tributaires, ont traversé l'église où s'arrêtent seulement ceux d'entre eux que leur âge ou leur grade désigna pour les représenter ; S. M. l'impératrice-mère est debout sous le dais ; le bruit du canon, le son des cloches, les acclamations du peuple arrivent jusqu'à nous ; j'ai vu briller sur la table couverte de drap d'or, les riches coussins qui supportent les ornemens impériaux. L'empereur et l'impératrice se sont inclinés trois fois devant le sanctuaire, leurs lèvres ont touché religieusement les saintes images, ils s'asseyent sur le trône, et bientôt l'on n'entend plus que les voix des évêques, des archimandrites et des prêtres qui chantent le psaume dont les versets consacrés font retentir aux oreilles du nouveau monarque, les mots de clémence et de justice [1].

Couvert des ornemens sacerdotaux, étincelant

(1) Ce psaume commence ainsi : *Clementiam et judicium cantabo tibi, Domine.*

d'or et de pierreries, le front chargé de la mître éblouissante, le métropolitain de Nowgorod, après avoir lu les saints évangiles, présente à l'empereur le riche manteau doublé d'hermine; sa majesté le revêt, demande la couronne, la prend des mains du métropolitain, et la pose sur sa tête : puis, la main droite armée du sceptre, tenant le globe dans la main gauche, le jeune Tsar s'assied jusqu'à la fin de la prière entonnée par le métropolitain. Alors il fait un signe, l'impératrice s'avance, et son auguste époux, ayant touché sa tête avec la couronne impériale, comme pour l'associer à la puissance dont il est investi, la replace sur son front, et attache une petite couronne en diamans au front de l'impératrice, qu'il décore du manteau impérial et du brillant cordon de Saint-André.

Au discours adressé à l'empereur par le métropolitain, succèdent les chants solennels du majestueux *Te Deum*; la messe commence et le Tsar dépose la couronne : vers le milieu

du saint-sacrifice, les portes du sanctuaire s'ouvrent, deux évêques s'approchent du trône, annoncent à leurs majestés que le moment du sacre est arrivé, et l'empereur, suivi de l'impératrice, précédé des hauts dignitaires, s'avance vers l'autel en foulant un tapis de brocart d'or qui s'étend du trône jusqu'au sanctuaire. Le métropolitain de Nowgorod plonge, dans le vase contenant le saint-chrême, un rameau d'or qui bientôt s'abaisse sur le front, les paupières, les narines, les lèvres, les oreilles, la poitrine et les mains de l'empereur, et le métropolitain de Kioff essuie les traces de l'onction sainte. Le rameau consacré touche seulement le front de l'impératrice. Alors leurs majestés s'agenouillent devant la sainte table, et après avoir communié, remontent sur leur trône jusqu'à la fin de la messe : le divin sacrifice achevé, le Tsar se couvre de nouveau de sa couronne, et les membres de sa famille viennent lui rendre hommage. En s'approchant de son auguste fils, l'impératrice-mère ne pouvait

commander à son émotion ; elle laissait échapper des larmes qui toutes n'étaient pas des larmes de bonheur : car sans doute un douloureux souvenir lui disait que déjà ses yeux avaient vu une semblable cérémonie, et que, pour la seconde fois, sa bouche déposait un baiser maternel sur la main d'un empereur de Russie. Quand le grand duc Constantin s'est incliné devant son frère, le Tsar, en le relevant, a ouvert ses bras, où s'est précipité le prince dont l'ame noble et généreuse a su refuser un empire : cette scène touchante a ému tous les cœurs, et, s'il me fallait dire ici quel était le plus heureux des deux frères, je n'hésiterais pas à prononcer ; le plus heureux n'est-il pas celui qui donne ?

Dans cette enceinte où vient de s'achever la royale cérémonie, la magnificence des ornemens pontificaux, la richesse des uniformes, l'éclat des diamans semés sur la parure des femmes de la cour, éblouissent les yeux ; mais c'est surtout le mélange et la variété des costumes qui donnent

à cette fête une physionomie particulière, et lui prêtent son plus grand charme. L'Europe et l'Asie sont confondues dans ce temple : l'œil errant au milieu de cette foule, s'arrête tantôt sur le vêtement pittoresque des députés du Tanaïs et du Caucase, qui brille à côté de la caftane du marchand moscovite, tantôt sur l'élégant uniforme des nations européennes, placé non loin des parures étincelantes de la Géorgie, et du costume guerrier du Tatar. Si les proportions de nos cathédrales, si la pompe de nos cérémonies religieuses permettent au sacre de nos rois, des développemens plus majestueux, il n'offre point cette diversité de vêtemens, de visages, et d'expressions dont l'effet piquant ne sortira jamais de ma mémoire.

Quand l'empereur et l'impératrice se sont éloignés de la cathédrale de l'Assomption pour se rendre à l'église de Saint-Michel, le corps diplomatique s'est rangé sur les marches du grand escalier qui conduit au palais, et là, j'ai pu jouir

du spectacle le plus magnifique qui jamais ait frappé mes regards. Les gradins qui s'élevaient en nombreux amphithéâtres dans la cour du Kremlin, étaient chargés d'une foule immense dont les acclamations se mariaient au son des cloches, au chant des prêtres, à l'harmonie des instrumens, aux salves de l'artillerie ; tous les hommes avaient revêtu leurs habits de fête ; des milliers de femmes richement parées bravaient un soleil brûlant dont les rayons semblaient tomber avec amour sur ces guirlandes, sur ces touffes de fleurs qui couvraient leurs têtes, et que le zéphyre trompé agitait en les caressant.

Le jeune couple impérial, accompagné d'un brillant cortège, s'est avancé vers l'église de Saint-Michel, et là, portant le sceptre et le globe, le front chargé de la couronne, le Tsar a salué les tombeaux où dorment ses aïeux : fidèle image de cette vie si fugitive, un court espace sépare l'enceinte ouverte aux pompes de la royauté, des lieux consacrés à la mort, et la religion vient

montrer le néant des grandeurs au nouveau monarque paré des ornemens qui jadis ont tour à tour enorgueilli ces cadavres.

Après quelques instans donnés au repos, on s'est rendu dans la salle du banquet impérial; bientôt l'empereur a demandé à boire : alors un orchestre, placé dans un des angles, a commencé des chants que je n'ai pu entendre, parce que c'était le signal du départ pour le corps diplomatique et pour les personnes étrangères qui, comme moi, ont dû quitter la salle où ne sont restés que les hauts dignitaires et les prélats invités à partager le festin du monarque.

Telle a été, mon ami, cette cérémonie dont je te devais le détail, et que je suis venu chercher de si loin. Moins majestueuse que celle de Reims, elle offre un aspect moins imposant, mais plus varié; le costume de l'empereur est la seule chose qui ne m'ait point satisfait. Il portait un frac militaire, un col noir, de larges bottes à l'écuyère, armées de longs éperons, et ce vête-

nient m'a semblé présenter une disparate choquante avec ce vaste manteau de pourpre doublé d'hermine, qui flottait sur ses épaules, cette couronne de diamans qui pressait son front, ce sceptre et ce globe éblouissans qui brillaient dans ses mains; mais en Russie, aujourd'hui, un militaire ne doit, sous aucun prétexte et dans aucune occasion, se dépouiller de son uniforme, et le souverain donne l'exemple.

Je ne puis mieux terminer cette lettre, mon cher Xavier, qu'en répétant un mot charmant qu'on attribue à l'empereur, et qui, s'il a été prononcé par lui, fait à la fois honneur à son esprit et à son ame. Tous les jours qui ont précédé le couronnement, ont été marqués à Moscou par de violens orages; mais cette journée solennelle a été exceptée, et le soleil ne s'est pas voilé un instant. On dit que le grand-duc Constantin, frappé de cette circonstance, la fit remarquer à l'empereur, et s'écria : « Quelle belle journée, mon frère ! pas le plus léger

orage ! » et que le Tsar lui répondit, en posant la main sur son épaule : « Que pouvais-je craindre ? n'avais-je pas près de moi le paratonnerre ! » Allusion remplie de délicatesse, puisque c'est en s'armant du nom de Constantin que des conspirateurs ont tenté de soulever les tempêtes publiques, et que la présence de ce prince à Moscou, la loyauté de sa conduite, suffisaient pour en prévenir le retour.

Lettre Trente-Neuvième.

Moscou, septembre 1826.

Voici l'instant venu où les bals, les festins, les réunions fastueuses vont se disputer toutes nos soirées : les revues, les petites guerres et les manœuvres, exécutées journellement sous les yeux de l'empereur par les différens corps rassemblés dans les environs de Moscou, ne sont pas la partie la moins intéressante des pompeux spectacles maintenant étalés sous nos yeux ; occupons-nous donc, mon ami, de l'armée russe, qui, par ses évolutions pacifiques et ses combats sans blessures, contribue aux plaisirs que nous prodigue ici l'hospitalité moscovite.

L'armée russe est constamment entretenue sur le pied de guerre ; elle est organisée et réunie comme pour combattre ; chacun des divers corps

d'armée ou divisions qui la composent est muni de son matériel d'artillerie et d'administration, et, vingt-quatre heures après en avoir reçu l'ordre, ils peuvent se mettre en marche et ouvrir la campagne. Ses réserves sont également formées; et les colonies militaires, conception de l'empereur Alexandre, maintenue et améliorée par l'empereur Nicolas, sont la source abondante où elle les puise.

Chaque armée a ses cantonnemens qu'elle occupe sans cesse : les besoins de la défense du pays en ont indiqué le choix, et la difficulté de nourrir de si nombreuses réunions de soldats les a fait étendre de telle sorte, qu'on peut dire que le vaste territoire de la Russie ne forme qu'un camp immense qui menace toujours les nations voisines. La majeure partie de l'armée russe est donc ainsi cantonnée; et ce n'est que dans quelques grandes villes, Pétersbourg, Moscou, Riga, etc., qu'il y a des casernes.

Cette armée semblerait, au premier aspect,

devoir coûter peu de chose à l'état. Le bas prix des vivres et celui des matières premières qui servent à l'habillement peuvent donner cette idée ; puis, la solde des officiers et la paie des soldats sont très-modiques. On pourrait croire, d'après cela, qu'il est facile à la Russie d'entretenir sous les armes une force militaire aussi considérable ; mais un examen réfléchi fait découvrir combien cette opinion serait erronée. S'il est vrai que la somme payée *directement* par l'état, pour l'entretien des troupes, est bien moindre que celle qu'un même nombre d'hommes coûte à d'autres gouvernemens, il convient d'ajouter à cette dépense les fournitures de toute espèce en nature, auxquelles sont tenus les habitans des lieux où sont cantonnées les troupes, et qui, jointes à celles du gouvernement, font que l'entretien de l'armée russe est, à bien peu de chose près, aussi dispendieux qu'il le serait partout ailleurs. C'est donc une grande question que celle de savoir s'il sera long-tems possible à la Russie

de conserver des forces si imposantes. L'état actuel de ses finances ne paraît pas devoir lui permettre de l'espérer ; et sa fâcheuse position, sous ce rapport, tient à des vices d'administration, qui, consacrés en quelque sorte par le tems, sont devenus une routine, ou, pour mieux dire, un système. Il s'écoulera de longues années avant que l'empereur, malgré sa ferme résolution et son énergie, soit parvenu à les détruire ; trop de gens sont intéressés à l'existence de ces abus ; et quel bien d'ailleurs peut se faire promptement là où la volonté d'un seul homme devant prononcer, il faut que son génie découvre tous les moyens d'arriver au but vers lequel il se dirige ?

Mais la puissance militaire de la Russie n'en est pas moins à redouter pour ses voisins, tant qu'elle pourra la maintenir sur le pied où elle est à présent. Cet empire a un grand intérêt à la guerre contre l'occident ; pour la faire, il n'a pas besoin d'argent, et c'est le cas de dire que

la guerre nourrirait la guerre : il n'en est pas ainsi dans ses rapports avec l'orient. C'est de ses coffres que la Russie doit tirer ses ressources pour alimenter ses armées, lorsqu'elle les pousse de ce côté ; c'est là sans doute l'obstacle le plus puissant qui se soit opposé jusqu'à ce jour à cette guerre généreuse qu'appellent tous les vœux de l'Europe chrétienne ; et les hommes dont la prévoyance sait lire dans l'avenir, pensent que la Russie se hâtera de mettre un terme aux combats que l'aggression imprévue des Perses semble aujourd'hui rendre inévitables, dès qu'elle pourra conclure la paix avec honneur. Quelques voyageurs ont essayé de calculer le nombre de soldats que la Russie tient sous les armes ; il est difficile à celui qui n'a point parcouru tout son immense territoire, de se faire une idée exacte de ses ressources militaires ; on peut, je crois, évaluer son armée régulière à cinq ou six cent mille hommes ; mais quel puissant auxiliaire n'a-t-elle pas dans les hordes soumises à sa domina-

tion, et qui lui fournissent une si grande quantité de troupes irrégulières ?

La tenue des troupes russes est remarquable par les soins donnés à sa stricte uniformité; la coupe des habits est élégante, leur forme est agréable à l'œil et commode pour le soldat. Assez serrée pour bien dessiner la taille de l'homme, et assez large pour qu'il ne soit pas gêné dans ses mouvemens, elle a perdu tout ce qui nous choquait dans les soldats russes que nous avons vus en 1814. La poitrine du Russe est singulièrement conformée; l'habitude de se serrer très-fortement la ceinture dès sa plus tendre jeunesse, cause une compression qui amène un développement extraordinaire de toute la partie supérieure du corps. Delà vient qu'au premier coup d'œil on suppose l'habit du soldat russe rembourré outre mesure; on se trompe, et j'ai été fort surpris, je l'avoue, lorsqu'en examinant ces uniformes, je me suis assuré qu'ils ne sont pas même doublés de toile.

En perdant tout ce qui le gênait dans son ha-

billement, le soldat russe a acquis plus de légèreté et de souplesse dans sa marche et dans le maniement de ses armes; il s'en sert avec facilité, mais surtout avec une merveilleuse précision. Nulle part l'immobilité dans le rang n'est poussée aussi loin.

Le paysan russe, fortement constitué, est, en général, d'une grande taille; aussi l'armée est-elle composée d'un beau choix d'hommes. C'est surtout dans la garde impériale que ce choix est remarquable: il y a telle compagnie de grenadiers dont le plus petit a cinq pieds six pouces.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, mon ami, et c'est ici le lieu de le répéter, le Russe, endurci aux fatigues par sa vie active et par les rigueurs de son climat, est le peuple qui supporte le plus facilement le besoin et les privations. Sobre sans regret, quand sa situation l'exige; intempérant lorsqu'il peut se livrer à son penchant aux excès; dédaignant les jouissances du luxe, et les savourant avec passion quand elles

sont à sa portée, il passe de la vie la plus dure à toutes les recherches de la volupté, et les abandonne aussi aisément que s'il ne les avait jamais connues. Cette facilité à s'accommoder des extrêmes rend le soldat et l'officier russe les gens les plus propres à la guerre ; d'ailleurs ils ont tout à y gagner, et le premier avantage qu'elle leur procure est de relâcher les liens d'une discipline extrêmement sévère.

Le soldat passe vingt-cinq ans de sa vie au service : pendant tout ce tems, il reste consigné dans ses quartiers, lorsqu'il ne prend pas les armes pour son service. Une permission de s'absenter est une exception très-rare ; des gardes nombreuses, les exercices multipliés dans la saison chaude de l'année, une excessive sévérité de la part de ses chefs, rendent son sort pénible et fatigant, et telle est la rigueur des devoirs qu'on lui impose que, durant ses vingt-quatre heures de garde, il ne lui est pas permis de quitter un instant son fourniment et son schakos. Il

ne peut pas se coucher; on pourrait presque dire qu'il ne peut pas même s'asseoir; car, dans un corps-de-garde de vingt hommes, à peine trouve-t-on un banc et deux ou trois chaises. A chaque moment du jour, il doit être alerte à prendre les armes pour chaque officier général ou supérieur qui passe à la portée de son poste, et cette obligation peut se renouveler trente ou quarante fois dans la journée : aussi, indépendamment de son factionnaire, chaque poste tient, à de certaines distances, des soldats en védette chargés d'avertir dès qu'ils voient s'avancer de leur côté quelque officier à qui sont dûs les honneurs militaires.

Mais, à côté de ces exigences, il est juste de placer les soins vraiment paternels que l'administration donne aux soldats. Chaque caserne a un quartier séparé pour les soldats mariés; là, ils vivent avec leurs familles comme s'ils étaient chez eux, et les mariages sont fort encouragés : il est vrai que le gouvernement y trouve un in-

térêt direct. En passant sous les drapeaux, le paysan russe cesse d'être l'esclave du seigneur, pour appartenir à la couronne, et ses enfans lui appartiennent également ; on les élève avec soin : dans chaque régiment, il existe des écoles où ces enfans reçoivent l'instruction première ; de là, ils passent dans les divers *Instituts* militaires, et c'est dans cette pépinière de sujets instruits et capables qu'on prend presque tous les sous-officiers de l'armée.

L'instruction militaire des sous-officiers et soldats est poussée très-loin : celle des officiers, en général, y répond fort peu. Je te l'ai dit, mon cher Xavier, lorsque nous nous sommes occupés de la noblesse, il y a pour elle nécessité de servir ; aussi, les études d'un jeune homme sont-elles à peine ébauchées, qu'il entre dans une école spéciale, et dans celle des sous-officiers de la garde, et, son tems achevé, il est placé comme enseigne ou dans la garde, ou dans l'armée. Alors il cherche à se dédommager

de la sévérité de son éducation militaire, en se livrant à la dissipation, et son métier n'est plus pour lui qu'un moyen d'arriver à un grade qui, lui donnant un rang dans le monde, lui permette de quitter le service honorablement : car, ainsi que nous l'avons observé déjà, en Russie, le nom et la fortune ne sont rien; on n'acquiert de considération que par le poste qu'on occupe.

Toute la noblesse riche entre dans la garde. Comme l'avancement a lieu à l'ancienneté, et par régiment, les chances de fortune militaire, quoique différentes pour chaque individu, sont telles que l'officier qui débute dans la carrière peut se regarder comme assuré d'être, au bout de dix ans, capitaine de la garde, ce qui lui donne le rang de colonel dans l'armée. Parvenir à ce grade, tel est ordinairement le but que se propose l'ambition des membres de la haute noblesse : quittant alors le service pour des emplois de cour ou des fonctions civiles, ils pensent avoir

payé leur dette à l'état, et ils abandonnent un métier qu'ils n'ont souvent embrassé que comme une nécessité. Cette particularité, que j'avais déjà signalée, explique comment l'armée russe compte si peu de vieux officiers. Dans la garde, où l'avancement est plus rapide que dans l'armée, il y a aujourd'hui fort peu de colonels qui aient fait la guerre, et cette étrange anomalie, dans un pays qui a une armée si nombreuse et tant de vieux soldats, se fait encore remarquer dans les troupes de ligne, quoiqu'à un moindre degré.

La nourriture du soldat russe est abondante; elle est à peu près la même que celle du paysan. Dans plusieurs *quartiers* il y a des jardins cultivés pour les soldats, qui ont le droit de vendre à leur profit ce qui excède les besoins de leur consommation. En général, tant que le soldat est sous les drapeaux, il est l'objet de soins attentifs et assidus. Les casernes, il est vrai, sont assez mal tenues, et l'état ne fournit, pour le coucher des hommes, que des lits de camp; si le soldat veut un ma-

telas, il est obligé de l'acheter ; mais c'est une suite des usages du pays. Il n'y a pas long-tems encore qu'il était fort rare de trouver un lit dans les plus beaux palais de Moscou, et tu te rappelles peut-être, mon ami, ce que je t'ai dit à cette occasion, des auberges situées entre Moscou et Pétersbourg. Dans sa chaumière, le paysan russe, enveloppé d'une peau de mouton, couche sur un banc de bois ; l'absence des lits dans les casernes n'est donc pas une privation imposée au soldat, c'est une habitude qu'il conserve.

Les troupes qui ont des résidences fixes, comme la garde, ont des hôpitaux régimentaires entretenus avec un grand luxe et des soins particuliers : la recherche y est poussée à ce point qu'on a fondé, dans chacun d'eux, une bibliothèque pour l'usage des officiers. Dans les grandes villes, il existe des hôpitaux généraux entretenus moins somptueusement, mais remarquables sous le rapport des soins de propreté, et de l'attention qu'on a donnée à tout ce qui peut inté-

resser la salubrité. Ce sont de vieux soldats invalides, organisés en compagnies d'infirmiers, qui font le service des malades; de jeunes enfans de soldats y commencent, comme élèves, leur éducation médicale et chirurgicale. Mais ces deux sciences ont encore beaucoup à faire, en Russie, pour atteindre à un degré qui les mette au niveau avec les connaissances actuelles. La Russie compte un bien petit nombre de médecins ou de chirurgiens instruits; quelques étrangers exercent à peu près seuls ces deux arts avec distinction en ce pays; et, à la tête de la chirurgie militaire, est le docteur Wylis, médecin anglais, que l'empereur Alexandre honorait de sa confiance particulière. Aussi est-il rare de voir ici un homme privé d'un membre; tout soldat qui reçoit une blessure grave nécessitant une haute opération chirurgicale, est un homme perdu.

La belle saison est si courte en Russie qu'on se hâte d'en profiter pour l'instruction des trou-

pès : mais là où le terrain, peu productif, peut être impunément foulé aux pieds, elle reçoit, pour l'ensemble des grandes manœuvres, un degré de perfection auquel on ne saurait prétendre dans aucun autre pays. Nous avons vu des manœuvres s'exécuter sur cinq à six lieues de terrain ; et durer plusieurs jours de suite : les troupes bivouaquaient sur la place où elles avaient pris position le soir, et trouvaient dans ces simulacres de guerre une instruction aussi utile aux généraux qu'aux soldats. Pour l'hiver, on a construit, à Pétersbourg et à Moscou, des salles d'exercice couvertes ; celle de Moscou surtout, dont la charpente, véritable chef-d'œuvre, est due à un Français mort au service de la Russie (le général Bettancourt), est d'une dimension considérable. Plusieurs des quartiers de Pétersbourg ont aussi des manèges couverts qui servent à l'instruction de détail pendant la mauvaise saison.

La cavalerie russe est parfaitement montée ;

l'artillerie étale un prodigieux luxe d'attelages, et manœuvre avec une vélocité sans égale ; c'est, dit-on, la plus mobile de toutes les artilleries de l'Europe. Il y a à Pétersbourg une école d'artillerie où se forment des officiers instruits : le grand-duc Michel commande cette arme, et il s'en occupe avec un soin constant. Chaque année il se fait rendre compte de la conduite des officiers sortis de l'école, et les notes données sur leur compte sont conservées dans un registre spécial. De la sorte, on connaît toujours la capacité particulière de chaque officier, et on peut l'employer suivant ses moyens et ses dispositions. Le nombre des officiers d'artillerie sortant de l'école est peu considérable ; aussi peut-on ranger en deux classes tous les officiers de cette arme ; les savans et ceux qui, n'ayant qu'une légère teinte de connaissances mathématiques, ne savent que bien tirer le canon sur un champ de bataille, et s'en servent, pour ainsi dire, comme un fantassin se sert de son fusil. Cette distinction

est-elle bonne ou mauvaise ? Ce n'est pas à moi qu'il appartient de décider cette question ; mais, à en juger par l'apparence, l'artillerie russe ne laisse rien à désirer.

Le corps du génie a aussi son école à Pétersbourg, ainsi que le corps des officiers de l'état-major de l'armée. Il existe également à Moscou une école de cadets : les moyens d'instruction pour les officiers sont donc très-grands en Russie ; mais l'empressement de la plupart d'entre eux à quitter le service, comme nous l'avons observé, ne laisse sous les drapeaux qu'un petit nombre d'officiers réunissant l'expérience aux connaissances théoriques puisées dans les écoles.

Voilà, mon cher Xavier, les renseignemens que j'ai recueillis, les observations que j'ai pu faire sur l'organisation de l'armée russe ; elle est peut-être appelée à jouer un grand rôle dans les événemens que prépare l'avenir, et j'ai pensé que ces détails ne seraient pas sans intérêt pour toi. J'aurai maintenant à te raconter les différentes

fêtes dont le couronnement a donné le signal, et elles formeront la matière de mes prochaines lettres.

Lettre Quarantième.

Moscou, septembre 1826.

Durant trois soirées consécutives, la ville entière a été illuminée ; mais, à l'exception des édifices publics, les illuminations ne présentent ici rien de remarquable ; car l'usage, en ce pays, n'est point de placer les lampions aux fenêtres des maisons particulières, ils sont posés devant les portes et le long des trottoirs : les divers bâtimens de la couronne méritent donc seuls notre attention, et ils sont assez nombreux dans Moscou pour donner, par l'éclatante profusion des feux qui les environnent, un air de réjouissance à chacun des quartiers de la ville. J'ai toujours trouvé singulier, je l'avoue, ces témoignages brillans d'allégresse publique dont les gouvernemens font tous les frais ; il me semble que, dans

ces circonstances solennelles qui doivent, dit-on, exciter la joie du peuple, c'est le peuple qui devrait seul la manifester, et il peût paraître étrange de voir les gouvernans se gratifier ainsi eux-mêmes du bouquet de fête qui leur est dû : il est vrai que c'est le moyen le plus sûr de n'en pas manquer. Quoi qu'il en soit, les guirlandes de feu, les chiffres enflammés, les éblouissans transparens semés sur les édifices, offraient un admirable coup d'œil ; mais c'est surtout le Kremlin qui frappait les regards par sa magnificence étincelante. Les lampions dessinaient les contours de ses murailles crénelées, les formes bizarres de ses palais, les coupoles de ses églises; et le clocher d'*Ivan Velikoï*, revêtu seul de verres de couleur dont les nuances étaient habilement mariées, s'élançait dans un ciel sombre, comme la tour d'un palais enchanté, où le caprice d'une fée avait semé le rubis, le saphir et l'émeraude. Une foule innombrable se pressait dans le Kitaï-Gorod pour admirer ce spectacle magique; il

était extrêmement difficile de se frayer un passage à travers ces milliers de piétons qui se heurtaient dans tous les sens, au milieu de cette multitude de voitures de toute espèce qui se croisaient et s'accrochaient à chaque instant; aussi, malgré toutes les précautions de la police, malgré les coups de *knout* largement distribués à droite et à gauche par les Cosaques chargés de maintenir le bon ordre, on a eu à déplorer un grand nombre d'accidens; le lendemain, on affirmait dans Moscou *qu'il avait été écrasé, pendant la soirée, pour deux ou trois mille roubles de payssans*, et l'on plaignait sincèrement les propriétaires.

La *mascarade* donnée au grand théâtre a été la première des fêtes qui, en ce moment, se succèdent à Moscou à des intervalles très-rapprochés. Le théâtre impérial, élevé depuis peu d'années dans la *Petrowka*, est d'un style noble et sévère; sa façade tournée vers une belle place, est ornée d'un péristile composé de huit colonnes

d'ordre ionique ; des galeries, pratiquées tout autour du bâtiment, permettent à un grand nombre de voitures de décharger à la fois une foule de spectateurs qui peuvent ainsi arriver à couvert jusque dans l'enceinte. La décoration intérieure de la salle est élégante et riche ; elle contient cinq rangs de trente-huit loges, et de plus un paradis dessiné en amphithéâtre : c'est là que se jouent les opéras, les ballets, les tragédies et les comédies ; mais aujourd'hui, les préparatifs de la fête qui va nous occuper ont exilé les acteurs dans un petit théâtre, situé tout près de celui-ci, et dont je te parlerai plus tard.

Éclairée par des milliers de bougies dont les feux scintillaient sur les étoffes d'or et d'argent qui la décoraient, la vaste salle du théâtre impérial contenait une multitude innombrable de conviés de tout rang et de toute classe, tant étrangers que Moscovites ; tous les hommes, revêtus de leurs uniformes, mais sans épée, devaient rester la tête couverte, et porter sur

l'épaule un petit manteau de soie noire garni d'un collet en gaze ou en dentelle ; ce manteau, nommé une *vénitienne*, étant supposé les déguiser, les marques de respect et de déférence que commande ordinairement la présence de l'empereur et des princes, étaient interdites, et l'on passait devant la famille impériale sans se découvrir ou s'incliner. Les femmes devaient paraître, ce jour-là, parées du costume national ; et un très-petit nombre d'entre elles s'étaient dérobées à cette obligation. Ce vêtement, modifié par la coquetterie, enrichi par le luxe, ajoutait à leurs attraits naturels sa piquante originalité ; le bonnet russe, espèce de diadême où l'or et l'argent se marient à la soie, brillait parsemé de diamans ; le corsage, dont le saphir et l'émeraude embellissaient encore l'étoffe étincelante, emprisonnait leurs charmes dans une éblouissante cuirasse ; la jupe, très-courte, laissait apercevoir la jambe couverte d'un bas de soie dont les coins d'or allaient se perdre dans un soulier brodé ; et sur les blanches

épaules des jeunes filles tombaient deux longues tresses de cheveux dont les extrémités étaient ornées d'élégantes rosettes. Les *polonaises* sont les seules danses qu'on ait exécutées, et l'empereur en a donné le signal. Cette danse, si toutefois les *polonaises* méritent ce nom, n'est qu'une promenade : on offre la main à une dame, et les danseurs, rangés deux à deux, parcourent ainsi gravement, au son de la musique, la salle du bal, ainsi que les pièces voisines; cette longue promenade permet aux conversations particulières de s'établir; mais, comme on a le droit de changer de compagne, et que nul cavalier ne peut se dispenser de céder sa danseuse à celui qui vient réclamer sa main, souvent un intéressant entretien est brusquement interrompu; plus d'un tendre aveu, prêt à s'échapper, s'arrête sur les lèvres; et bien des fois sans doute l'amour a maudit cette inconstance obligée qui conserve à la sagesse plus d'un cœur qu'elle allait perdre. Moi qui n'ai point ici d'autre plaisir que celui

d'observer, j'aimais, j'en conviens, à voir l'air dépité des galans que je venais déranger, et les jolies moues de leurs compagnes, que j'arrachais sans pitié à un doux entretien, sans leur pouvoir offrir de dédommagemens.

Bientôt, les personnes munies de cartes d'invitation pour le souper, ont passé dans les salles environnantes, où de nombreuses tables couvertes de fleurs, chargées de fruits et de mets de toute espèce, attiraient les yeux, flattaient l'odorat, et livraient à la sensualité du gourmet la truffe du Périgord, l'oiseau du Phase, le sterlet du Volga, les vins de la France et les savoureuses liqueurs du Nouveau-Monde.

Au déguisement près, qui justifie le nom de *mascarade* donné à cette fête, la description que je viens de mettre sous tes yeux, mon ami, te présente le tableau de la fête dont la noblesse a fait les frais, et qui a eu lieu dans une salle magnifique où se tiennent habituellement ses assemblées; il est donc inutile que je transporte

ton imagination au milieu de ce bal, que nulle particularité n'a distingué, et je profiterai du jour de repos qui nous est accordé pour jeter un coup d'œil sur les représentations théâtrales que la cérémonie du couronnement nous a rendues, et sur la littérature dramatique de la Russie.

Le deuil imposé par la mort de l'impératrice Élisabeth, avait fermé les théâtres de Pétersbourg; je n'ai donc pu, durant mon séjour dans cette capitale, porter sur les jeux de la scène un regard investigateur. A Moscou, cette privation a cessé. J'ai assisté à toutes les représentations qui ont eu lieu dans cette ville; mais qu'ai-je vu? des traductions du *Misanthrope*, de *Tartufe*, de la *Coquette corrigée*, et de deux opéras français (le *Nouveau Seigneur de village*, et *Jean de Paris*). On n'a point joué de tragédies, et je n'en éprouve qu'un faible regret, car je n'aurais encore écouté que de serviles copies de nos chefs-d'œuvre. La littérature dramatique ne s'est point soustraite à cet esprit d'imitation qui a présidé,

depuis un siècle, à tout ce qui s'est fait en Russie; le petit nombre de poètes qui ont choisi leurs sujets et leurs héros dans les annales de leur patrie, ont encore suivi les traces de nos grands écrivains; la forme de leurs drames, les caractères, les pensées même, ils ont tout emprunté à la France, et pouvaient-ils agir autrement? En supposant que, doués d'un génie indépendant, ils eussent trouvé en eux-mêmes la force de secouer les langes de l'éducation, et de s'éloigner des modèles qui, dès l'enfance, furent offerts à leur admiration par des précepteurs étrangers, à qui auraient-ils présenté ces compositions originales, et peut-être bizarres, d'une imagination libre? Le peuple russe, c'est-à-dire, ces hommes encore neufs qui, tout entiers à leurs impressions, jugeraient avec leur ame et non avec des préjugés scolastiques, ne va point au spectacle: ce noble délassement est exclusivement réservé aux classes supérieures, qui sont elles-mêmes des imitations vivantes, et qui apportent au

théâtre toutes les susceptibilités du goût, tous les scrupules de l'école, toutes les délicatesses de l'esprit, qu'elles ont reçues de nous avec la maturité de notre civilisation.

Si tous ces motifs ont, jusqu'à ce moment, emprisonné la Melpomène russe dans l'étroite limite de nos règles et de nos préjugés, des obstacles plus insurmontables encore s'opposent à la naissance d'une comédie nationale : où chercherait-elle les ridicules qu'elle doit traduire sur la scène? Ce n'est point dans les classes intermédiaires de la société, car, ainsi que nous l'avons vu, elles n'ont ici aucune importance; c'est encore moins parmi le peuple, qui naît pour obéir, travailler et mourir. Ce serait donc dans les rangs élevés; mais cette classe se compose presque entièrement de fonctionnaires et d'hommes attachés à la cour, que leurs dignités et leurs titres enveloppent d'une inattaquable inviolabilité! Délégués d'un pouvoir absolu et protégés par lui, ils ne peuvent être livrés à la risée publique, et les

scrupules de la censure sont poussés si loin, qu'il est interdit aux écrivains dramatiques d'introduire sur le théâtre l'uniforme même du soldat russe. Il a donc bien fallu se borner à la traduction des comédies étrangères.

Les ouvrages que j'ai vu représenter ont été exécutés avec un ensemble fort satisfaisant, et madame Kolossowa, jeune et belle actrice qui a passé plusieurs années à Paris, qui a reçu les conseils et les leçons de mademoiselle Mars, a déployé un véritable talent dans les rôles de Célimène, d'Elmire et de Julie. Les plaisanteries de Molière, habilement saisies par les traducteurs de ces deux chefs-d'œuvre, ont produit beaucoup d'effet sur les nobles spectateurs que leur éducation, en les initiant au secret de nos mœurs et de nos usages, rend propres à sentir l'admirable vérité des tableaux de ce grand peintre.

A Pétersbourg ainsi qu'à Moscou, les théâtres sont dirigés et payés par le gouvernement, et

souvent les recettes sont loin de le rembourser de ses frais : la masse des individus qui jouissent de ce plaisir n'est point assez considérable pour donner les moyens de subvenir aux dépenses, et, comme elle ne se renouvelle point, une grande variété dans le répertoire est indispensable. Les écrivains dramatiques ne reçoivent aucune rétribution pour leurs ouvrages; leurs entrées ne leur sont pas même accordées dans le théâtre où se jouent leurs pièces; le seul avantage qui leur soit concédé, pour prix de leur travail, est une représentation à leur bénéfice du nouveau drame qu'ils ont composé; encore cette représentation ne doit-elle être que la troisième, de sorte que si la pièce n'a pas obtenu un grand succès, cet avantage devient à peu près nul. Ils ont du moins l'agrément de n'être jamais sifflés, car, ici, l'improbation ne s'exprime que par le silence et par l'éloignement du public.

Depuis l'année 1812, il n'y a point de spectacle français à Moscou; il en existe un à Péters-

bourg, mais il n'est plus ce qu'il était, à l'époque où brillaient, dans cette capitale, mesdemoiselles Georges et Bourgoin. La petite comédie et le vaudeville ont usurpé aujourd'hui la place occupée naguère par la tragédie française; et les fugitives esquisses de nos théâtres secondaires ont succédé aux tableaux immortels de Corneille, de Racine et de Voltaire. Conquise tour à tour par le génie de nos grands écrivains et par la puissance de nos armes, l'Europe est maintenant envahie par nos flons-flons.

Lettre Quarante-Unième.

Septembre 1826.

Parmi toutes les fêtes dont Moscou est le théâtre, il n'en est point qui ait offert aux nombreux conviés plus d'attraits que la fête donnée par M. le maréchal duc de Raguse, ambassadeur extraordinaire de France en Russie : l'élégance et la grâce, compagnes aimables de la magnificence, ont présidé aux détails de cette brillante soirée, où tout semblait exhaler pour nous un doux parfum de la patrie.

J'ai attendu cet instant, mon ami, pour te parler de cette députation qui a si noblement représenté la France, et qui est venue mêler de pacifiques souvenirs aux souvenirs de gloire semés dans ces contrées par nos armées conqué-

rantes. L'ambassade extraordinaire était ainsi composée : MM. le vicomte Talon, le comte de Broglie, Denis-Damremont, maréchaux-de-camp; le marquis de Castries, le comte de Caraman, le marquis de Podenas, colonels; le comte de Damas, chef d'escadron; le comte de Villefranche, le comte de Caumont-Laforce, le comte de Brézé, capitaines; le marquis de Vogué, le comte de Biron, le vicomte de la Ferronnais, sous-lieutenans, étaient chevaliers d'ambassade; puis venaient MM. de Komierowski, Achille de Guise, Delarue et de Saint-Léger, aides-de-camp de M. le maréchal; enfin MM. Decroix, de Maillé et de Durat, officiers d'ordonnance. Parmi ces Français appartenant aux différens corps de notre armée, il en est que la cité des Tsars a pu reconnaître, car la victoire les a conduits naguère dans ses remparts en cendres; et moi, j'aimais à voir réunis les vieux noms de la France et ses récentes illustrations, qui, groupées près d'un guerrier, digne représentant de la France

nouvelle, formaient autour de lui un éblouissant faisceau de toutes nos gloires.

Avant de déployer dans cette dernière fête toutes les merveilles du luxe, toutes les ressources de la magnificence, M. le maréchal avait, le mercredi de chaque semaine, ouvert sa maison à la société moscovite que l'espoir du plaisir entraînait dans ses salons ; et, par la grâce de leurs manières, par le charme d'une exquise politesse, tous ces officiers ont conquis les suffrages d'une nation dont la plupart d'entre eux avaient mérité l'estime sur les champs de bataille. L'ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, armé de quatre millions, était arrivé en Russie avec l'intention hautement exprimée d'éclipser l'ambassade française ; mais, dans cette lutte du moins, notre éternelle rivale a été vaincue ; car, pour atteindre le but qu'elle se proposait, l'or ne suffit point, et ce qui distinguait les fêtes de M. le maréchal, ce qui leur assurait une incontestable supériorité, c'était le bon goût, qualité plus rare

et plus précieuse qu'on ne croit. Dans un de ces jolis romans beaucoup plus vrais que bien des histoires, qu'elle a livrés récemment à l'avide curiosité du public, une femme non moins éminente par son esprit que par le haut rang qu'elle occupe en France, s'exprime ainsi sur le bon goût : « Je » ne crois pas qu'il soit une chose si superficielle qu'on le pense en général; tant de choses » concourent à le former ! La délicatesse de l'es- » prit, celle des sentimens, l'habitude des convenances, un certain tact qui donne la mesure » de tout, sans avoir besoin d'y penser; et il y » a aussi des choses de position dans le goût et » le ton qui exercent un si grand empire ! Il faut » de l'élégance, de la magnificence dans les habitudes de la vie; il faut enfin être supérieur » à sa situation par son ame et ses sentimens : » car on n'est à son aise dans les prospérités de » la vie que quand on s'est placé plus haut » qu'elles. » Cette excellente définition d'une qualité qui jette tant de charmes sur toutes les

relations, chacun pouvait ici en faire l'application journalière chez notre ambassadeur.

M. le maréchal habitait le palais Kourakin, dans la *Staraya Basmann* (la Vieille Basmann); quelles que soient la richesse et l'étendue de ce palais, il ne suffisait point aux développemens de cette fête, qui devait transporter l'élégance française sur les rives de la Moskwa : une salle immense construite en peu de jours dans la vaste cour de ce fastueux hôtel, s'était élevée comme par enchantement, à côté d'une galerie magnifique entourée de plusieurs salons, dont un goût exquis avait diversifié les brillantes décorations; un pan de mur abattu livrait un passage à la famille impériale; une odorante forêt d'arbustes et de fleurs embaumait le péristile et le double escalier, que garnissaient cinquante laquais revêtus d'étincelantes livrées; les valets de chambre, les maîtres-d'hôtel et les *officiers*, couverts d'habits richement brodés, se tenaient rangés dans l'antichambre; et, dans la pièce qui suivait,

les chevaliers d'ambassade attendaient les femmes qui, après avoir reçu un bouquet, s'avançaient, conduites par eux, vers les places qui leur étaient réservées. Neuf heures sonnent, et des fanfares annoncent l'arrivée de l'empereur; il entre, suivi de sa famille, et une *polonaise* commence le bal; mais à cette danse grave succèdent bientôt et la walse et les figures françaises; la présence du souverain, l'expression grâcieuse de sa physionomie, les mots bienveillans qu'il adresse à chacun, animent la gaîté des danseurs; partout règne un ordre parfait, l'œil enchanté rencontre à chaque pas du mouvement sans confusion, et le plaisir s'étonne de trouver place enfin dans une de ces fêtes somptueuses où l'ennui siége si souvent près de la contrainte et de la vanité.

Deux heures se sont rapidement écoulées, M. le maréchal prend les ordres de l'empereur, le signal est donné, une porte s'ouvre, et la salle du souper livre aux regards surpris des con-

viés, son élégante magnificence. Elle offrait l'image d'une tente ; les feux de trois mille bougies se jouaient sur les faisceaux d'armes étincelans, qui l'environnaient de leur faste guerrier; la table destinée à la famille impériale, placée sur une estrade élevée, dominait le reste de la salle du festin, où brillaient quatre cents femmes, assises autour de trente-six tables rondes. Le parfum des corbeilles odorantes qui surmontaient chaque table, le luxe des parures où les feux du diamant se mariaient à l'éclat nuancé des fleurs, la clarté des lumières qui scintillaient dans des milliers de cristaux, présentaient un tableau magique qui transportait, malgré lui, le spectateur dans un de ces palais enchantés, créés par l'imagination des romanciers ou des poètes. Lorsqu'à la suite de la famille impériale, les femmes se sont levées pour rentrer dans les salons du bal, chacune d'elles était armée d'un bouquet fragile où l'art du confiseur, rivalisant avec la nature, laissait long-tems les regards indécis.

Bientôt, un second service, dressé avec une merveilleuse promptitude, a permis aux hommes dont les soins assidus avaient jusque-là prévenu les moindres désirs des femmes autour desquelles voltigeait leur politesse attentive, d'apprécier à leur tour les prodiges de nos modernes *Vatel*; et leur sensualité reconnaissante a confessé hautement que jamais gourmet moscovite n'avait rencontré tant de recherche unie à tant d'abondance.

L'empereur s'est retiré à trois heures du matin, mais la fête s'est prolongée jusqu'à six heures, et les premiers rayons du soleil ont éclairé la retraite des danseurs. Le jeune monarque, que nulle fête n'avait retenu si long-tems, a voulu donner à la France une nouvelle preuve de son estime affectueuse, et ce n'est point la seule exception dont ma patrie ait été l'objet, durant le séjour de son ambassadeur extraordinaire en Russie : le Tsar a sans cesse fait naître les occasions de prodiguer à M. le maréchal les témoignages particuliers de sa considération, et sans doute il

confondait, dans l'expression flatteuse de ses sentimens, et la France, et le guerrier qui l'a si noblement représentée.

Lettre Quarante-Deuxième.

Moscou, septembre 1826.

Hier, mon cher Xavier, la vénerie impériale, voulant aussi payer son tribut, nous a donné, dans la vaste plaine de *Sakolnik*, la représentation d'une chasse au lévrier, et d'une chasse au faucon; mais, soit que les mesures eussent été mal prises, soit que mon imagination fût trop exigeante, je n'ai pas trouvé, dans ce spectacle nouveau pour moi, ce qu'attendait ma curiosité. De malheureux lièvres avaient été amenés là, enfermés dans des sacs; à un signal donné, on en délivrait deux, et à peine avaient-ils franchi quelques toises, qu'on lançait à leur poursuite deux énormes lévriers à long poil, qui, dévorant l'espace, s'emparaient promptement de leurs victimes. Pour que cette lutte d'agilité entre la force

et la faiblesse présentât quelqu'attrait aux spectateurs, il eût fallu que des chances de salut fussent offertes aux innocens animaux dévoués à la mort, mais aucun espoir ne leur était laissé, et les regards se détournaient involontairement de ce combat inégal où la victoire n'était jamais indécise.

Douze piqueurs de la vénerie, à cheval dans la plaine, tenaient sur le poing chacun un faucon chaperonné ; dès qu'on avait accordé le bienfait perfide de la liberté aux corbeaux captifs, condamnés à périr dans les serres du faucon, l'oiseau chasseur s'élevait à une grande hauteur, et planait sur sa proie dont les cris de détresse imploraient en vain du secours. Mais bientôt, la victime qui ne pouvait rencontrer un refuge dans les airs où régnait son vorace ennemi, venait demander à la terre un asile contre la mort : elle semblait, avertie par un instinct secret, deviner que le faucon ne la poursuivrait point au milieu des broussailles où elle courait se cacher, et tous les efforts pour la contraindre à reprendre

son vol, étaient superflus. Un seul corbeau, osant livrer son salut à l'agilité de ses ailes, a payé de sa vie son imprudente confiance.

Il me reste à présent, mon ami, à te parler des quatre dernières fêtes qui ont signalé la fin de mon voyage, c'est-à-dire, le diner offert par la corporation des négocians de Moscou à la famille impériale, le bal du prince Youssoupoff, celui de la comtesse Orloff, et la fête donnée par la couronne au peuple moscovite, dans la plaine nommée le *Devitchi-Pole*.

Le diner des négocians a eu lieu dans la *salle d'exercice*, située vis-à-vis du Kremlin: cet immense bâtiment dont je t'ai parlé, quand nous nous sommes occupés des troupes, n'est pas moins remarquable par la mjesté de ses proportions que par l'élégance de son architecture. Décoré avec beaucoup de goût, tapissé des plus riches étoffes, rempli de tables somptueusement couvertes, il présentait le spectacle le plus magnifique qui jamais ait enchaîné les regards d'un gourmand; car l'opulence

des marchands moscovites n'avait rien négligé de ce qui pouvait flatter les yeux, caresser l'odorat, satisfaire la sensualité de leurs nobles convives. Les membres de toutes les ambassades étaient invités à ce repas; mais là, encore, l'empereur a trouvé moyen de donner à la France un témoignage particulier de l'estime et de l'affection qu'il lui porte. Au moment où le vin de Champagne s'est élancé de sa prison en pétillant, le Tsar s'est levé, et, saisissant son verre, il a donné le signal des *toasts* : « A mes fidèles alliés » et bons amis ! s'est-il écrié. » Cette phrase semblait s'adresser aux différentes nations dont les députés étaient présens à ce festin; mais à peine les derniers mots avaient-ils été prononcés, que les musiciens, placés dans un angle de la salle, ont exécuté l'air *vive Henri IV*; c'est le seul qu'ils aient fait entendre, et le chant national de la France était ainsi pour elle l'ingénieux commentaire d'une phrase générale.

Avant de placer sous tes yeux une esquisse ra-

pide de la fête donnée par le prince Youssoupoff, disons un mot de l'Amphitryon. Ce vieux seigneur est l'un des derniers représentans de l'ancienne aristocratie moscovite, dont il a conservé les mœurs et les usages : courtisan de Catherine, il est demeuré fidèle au costume que la mode lui prescrivit d'adopter dans sa jeunesse, mais en même tems il n'a point renoncé aux habitudes d'une vie toute asiatique, et il me semble que son front serait plus à l'aise sous le turban oriental, que sous cette coiffure poudrée qu'inventa jadis la civilisation européenne. Des esclaves noirs se tiennent constamment debout près de son fauteuil ; dès qu'il veut changer de place, un de ces esclaves s'empare du coussin sur lequel reposent ses jambes, un autre est armé de sa longue pipe, un troisième porte son mouchoir et sa tabatière, et, précédé de ce cortège, appuyé sur les épaules de deux autres nègres, il traverse ainsi les riches appartemens de son palais. Il n'est point de jouissances qu'il n'ait essayées durant sa longue et vo-

luptueuse carrière ; maintenant encore une réunion de jeunes filles, dont la vie lui appartient, forme près de lui une espèce de *harem* où il vient chercher non plus le plaisir, mais cette influence vivifiante que le voisinage de la jeunesse exerce sur les organes usés d'un vieillard ; et, nouveau Titon, il se ranime à côté de ces femmes que flétrit son approche.

Jadis, la plupart des riches seigneurs moscovites avaient un théâtre dans leurs vastes palais, et des esclaves, qu'ils faisaient instruire, ajoutaient le charme des représentations dramatiques à l'éclat des fêtes sans nombre qui signalaient leur magnificence ; mais la diminution progressive des fortunes, les changemens que des rapports plus fréquens avec les nations européennes ont amenés dans les idées et dans les mœurs de la noblesse russe, ont fait disparaître ces existences seigneuriales, ce faste féodal d'une aristocratie dont l'importance s'affaiblit de jour en jour : à peine en reste-t-il quelques débris ; et du moins

nous en avons retrouvé les vestiges dans la fête du prince Youssoupoff; elle se composait d'un spectacle, d'un bal et d'un souper.

D'abord un petit opéra a été exécuté par des acteurs italiens, dans l'élégant théâtre de son palais; les tentures bleu de ciel et argent présentaient un aspect à la fois grâcieux et brillant, dont l'éclat n'était point assez vif pour nuire à la richesse des toilettes. La vue de cette salle de spectacle a réveillé dans notre ame de bien tristes pensées : c'est là qu'en 1812 Napoléon fit jouer des vaudevilles et des comédies françaises pendant son séjour à Moscou; plusieurs membres de l'ambassade extraordinaire de France étaient assis à la même place qu'ils occupaient, il y a quatorze ans, dans ce palais que les flammes avaient épargné; c'est là que tant de braves guerriers, que devaient bientôt engloutir les glaces de la Bérézina, venaient s'enivrer de souvenirs et d'espérances, aux doux refrains de la patrie!

Après le spectacle, on a passé dans les salons

de danse, décorés avec beaucoup de luxe, et deux heures ne s'étaient pas encore écoulées, quand le théâtre, transformé en salle à manger, s'est rouvert et a montré à la foule surprise, toutes ses loges remplies de tables somptueusement servies, et la table de la famille impériale dressée sur la scène.

Un ordre extrême a régné durant cette fête, qui s'est prolongée fort avant dans la nuit, et que distinguait la variété des plaisirs qu'elle a offerts aux conviés.

Dans ces luttes journalières de faste et de magnificence dont nous sommes ici les témoins, la comtesse Orloff a tout fait pour disputer la victoire, et sans doute elle lui serait restée s'il suffisait, pour la mériter, d'étaler toutes les prodigalités du luxe et de l'opulence; si beaucoup de dispositions n'avaient été mal prises; si beaucoup de soins de détail n'avaient été négligés. Douze cents personnes étaient réunies dans un immense manège métamorphosé en salle de bal, et

dont la décoration rappelait le vaste sanctuaire d'un temple grec; des orangers, d'une haute taille, placés dans des vases blancs où serpentaient des guirlandes peintes en or, s'élevaient majestueusement dans les embrasures des fenêtres; trois lustres de la plus belle forme versaient des flots de lumière sur les danseurs; mais le nombre des personnes invitées n'était point assez considérable pour peupler cette pièce immense; le froid se faisait sentir au milieu de la contre-danse la plus animée; et le sombre feuillage des orangers, la décoration sévère de la salle répandaient sur ce bal une teinte de tristesse dont les sons de la musique ne pouvaient triompher.

Si le salon du bal a laissé beaucoup de choses à désirer, du moins la salle du festin a offert à la comtesse les moyens de prendre une brillante revanche. Le souper était servi sous une vaste tente asiatique dont l'incroyable magnificence étonnait les regards; cette tente, construite

avec une promptitude qu'on ne pourrait obtenir dans aucun pays, et dont le seul artisan russe est capable, rappelait aux spectateurs un souvenir glorieux pour la famille Orloff : car elle avait été faite sur le modèle de la tente que le schah de Perse donna jadis au comte Orloff, beau-frère de la comtesse. Durant le repas, la musique des chevaliers-gardes exécutait de mélodieuses fanfares, et une innombrable quantité de laquais galonnés en argent sur toutes les coutures, laissait à peine aux convives le tems de former un désir.

Sans doute, mon ami, tu es aussi las que moi de toutes ces fêtes éblouissantes dont ma scrupuleuse exactitude met sous tes yeux l'image monotone; mais elles sont enfin terminées, et, du moins, le spectacle que nous a offert la plaine du Devitchi-Pole, est d'un genre tout différent. Un grand nombre d'élégans édifices en bois de sapin recouverts de toiles peintes, avaient été construits dans cette vaste plaine; les regards

se promenaient sur de légers kiosques, de majestueux temples grecs, des tentes orientales, des colonnades, des galeries ouvertes, des palais et des fontaines ; de longues tables chargées d'une incalculable profusion de mets de toute espèce, excitaient la convoitise de la foule qui, parquée dans une enceinte formée avec des cordes, attendait avec une turbulente impatience le moment de se jeter sur le repas préparé pour elle. Enfin l'empereur, à cheval, et la famille impériale, en voiture, arrivent et font deux fois le tour de l'enceinte ; à peine sont-ils placés dans le pavillon qui leur est destiné, à peine le Tsar a-t-il prononcé ces mots : « Mes enfans, tout ceci est à vous! » que deux cents mille individus se précipitent sur les tables. En moins d'une minute, elles sont envahies, et tout ce qu'il est possible de manger ou d'emporter est arraché, dépecé, anéanti avec une voracité dont on ne saurait se faire une idée ; ils se ruent ensuite sur les fontaines, d'où le vin coulait à longs

flots, et ceux qui se trouvent à portée du baquet, se gorgent de vin jusqu'à ce que l'enivrante liqueur leur ait ravi l'usage de toutes leurs facultés. Cependant des danseurs de corde, des écuyers, appelaient l'attention des curieux ; d'un autre côté, on remplissait de gaz un énorme ballon qui devait s'élever dans les airs ; mais, en quittant la terre, il crève, et le plaisir que se promettaient les spectateurs, s'échappe dans un tourbillon d'une épaisse et noire fumée : ce n'est pas tout ! la toile, en s'affaissant, enveloppe une masse d'individus que la foule empêche de reculer, et qui ne peuvent sortir de cet immense linceul, qu'en le déchirant en mille pièces, au bruit des cris de joie et des rires immodérés des assistans.

Jusque-là, le spectacle de cette hideuse curée n'était pas beaucoup plus affligeant que celui dont les Champs-Élysées nous offrent annuellement le tableau à Paris ; mais bientôt le désordre a pris un caractère plus sérieux. S'attachant à la

lettre des paroles de l'empereur, qui avait dit : « *Tout ceci est à vous!* » la populace n'a pas tardé à escalader les pavillons, les amphithéâtres élevés pour les personnes de la société, et garnis de chaises et de fauteuils loués par la ville de Moscou qui donnait la fête : ces fragiles édifices n'étaient pas encore évacués entièrement par les nobles spectateurs, quand le peuple a commencé à se saisir des banquettes et des siéges de toute espèce, à déchirer les tentures, arracher les toiles, les draperies et les ornemens, malgré l'intervention des gardes et soldats de police, qui, fatigués de l'exercice continuel du *knout*, auquel ils se livraient depuis le matin, n'opposaient plus qu'une faible résistance aux envahissemens de la multitude. Non contente de s'emparer ainsi de tous les meubles, cette populace, dont l'ivresse excitait la rapacité, démolissait les charpentes, brisait et se disputait les planches qui formaient ces longues galeries, ces élégans amphithéâtres, lorsque le général *Schoulguine*,

chef suprême de la police, instruit de ce pillage, arrive à la tête d'un escadron de Cosaques ; mais leur activité, les châtimens sanglans qu'ils infligent aux démolisseurs, sont encore impuissans. Alors le général s'adresse au corps des pompiers qui stationnait au bout de la place ; il commande de faire jouer les pompes, et bientôt, pourchassés par les Cosaques, renversés par la force de l'eau, les pillards, inondés et battus, cherchent à se dérober à la double punition qui les poursuit.

Telle a été, mon ami, la fin de ce qu'on nomme ici une *fête populaire ;* et certes mon récit ne peut te donner qu'une idée bien imparfaite de ce dégoûtant spectacle.

Lettre Quarante-Troisième.

Moscou, septembre 1826.

Je n'ai point voulu, mon cher Xavier, interrompre le récit des fêtes pour ramener ta pensée vers les coupables et infortunées victimes de la conspiration du 26 décembre; et plus d'une fois cependant, au milieu de ces bals et de ces réunions brillantes, j'ai dû malgré moi leur donner un souvenir. Si la législation en matière criminelle laisse beaucoup à désirer en Russie, du moins, dans cette circonstance, la volonté de l'empereur en a diminué les inconvéniens, et la publicité inaccoutumée de ce grand procès, la solennité dont on l'a environné, la latitude accordée à la défense ont offert des chances de salut aux accusés, et à la nation les moyens de porter elle-même un jugement sur cette affaire, que le

despotisme n'a point entourée de muettes ténèbres. Le rapport de la commission d'enquête, le texte des arrêts, tout a été publié par les gazettes françaises; il serait donc superflu que je répétasse ici ce que déjà tu as lu sans doute : tu sais que l'empereur a réduit toutes les peines, et que cinq des conspirateurs condamnés à un supplice horrible prononcé par les lois anciennes, ont été dérobés aux tourmens, et n'ont eu à subir que la mort. Leur fermeté, qui les avait abandonnés durant le cours du procès, a reparu au moment de mourir, et leurs derniers instans n'ont été souillés par aucune faiblesse. Cinq potences étaient dressées sur les glacis de la forteresse à Pétersbourg; les condamnés étaient couverts de larges capotes grises, dont le capuchon enveloppait leur tête, et ce vêtement a été funeste à deux d'entre eux. La corde fatale n'ayant point été assez fortement serrée autour du cou, a glissé sur le drap, et les malheureux sont tombés, non sans recevoir de graves blessures. Cet

accident n'a point éteint leur courage, et l'un d'eux, en remontant sur l'échafaud, s'est écrié : « Je ne m'attendais pas à être pendu deux fois. »

Les autres conjurés vont subir dans les mines ou en Sibérie, un exil dont la durée, abrégée par l'empereur, est proportionnée au degré de leur culpabilité ; ils appartiennent tous aux premières familles de la Russie, et, à leur tête, il faut placer le prince Troubetskoy, véritable chef de la conspiration, qui, faible au jour du combat, tremblant devant un échafaud, a demandé la vie à l'empereur et l'a obtenue. Ces infortunés marchent maintenant vers l'asile lointain de leur long supplice. Nous pensions tous que cette catastrophe sanglante, qui a précédé de si peu de jours la cérémonie du couronnement, attristerait les fêtes qui devaient la suivre, puisqu'il n'est guère de familles en Russie qui n'aient eu à pleurer des victimes : quel a été mon étonnement, mon ami, quand j'ai vu les parens, les frères, les sœurs, les mères des condamnés prendre une part ac-

tive à ces bals brillans, à ces repas magnifiques, à ces fastueuses réunions! Chez quelques-uns de ces nobles seigneurs, un égoïsme ambitieux et l'habitude de l'esclavage ont étouffé les plus doux sentimens de la nature; quelques autres, sans cesse à genoux devant le pouvoir, craignaient sans doute que leur douleur ne fût accusée de sédition, et leur effroi servile calomniait le souverain. Si, dans un état despotique, on peut expliquer cet oubli des sentimens les plus naturels, par cette faiblesse de l'humanité qui impose à l'homme, arrivé à l'âge de l'ambition, le besoin des dignités et de la fortune, que dira-t-on d'une femme, d'une mère, parvenue au terme de la vie, et qui, courbée par les années vers le tombeau qui la réclame, vient chaque jour, couverte de diamans, assister aux bruyans témoignages de l'allégresse publique, tandis que son fils s'avance vers le douloureux exil où peut-être l'attend la mort? Eh bien, mon ami, ce pénible spectacle a blessé nos regards pendant toutes les

fêtes dont j'ai fait passer la description sous tes yeux! Ajoutons pourtant que quelques femmes n'ont point suivi cet exemple. La jeune princesse Troubetskoy a sollicité la grâce de rejoindre son époux; elle s'arrache à toutes les jouissances d'une vie opulente, et elle va, dans un climat rigoureux, adoucir, en les partageant, les souffrances d'un exilé. Une jolie française, que les nœuds les plus tendres attachaient à l'un des conjurés, a vendu tout ce qu'elle possédait ici pour suivre en Sibérie le malheureux objet de son amour, et son noble dévouement a légitimé les liens qui les unissaient. L'ame, froissée par l'aspect de la servitude et de toutes les bassesses qu'elle commande, a besoin, pour se reposer, de ces rares et honorables exceptions.

Lettre Quarante-Quatrième.

Moscou, septembre 1826.

Le terme de mon séjour ici est arrivé, mon cher Xavier ; demain je quitte Moscou, et dans peu de tems j'éprouverai le bonheur de me réunir à tous les objets de mes affections. Certes, il est impossible de trouver dans un pays étranger plus de distractions, plus d'appâts à la curiosité que je n'en ai rencontré en Russie, et pourtant j'ai senti plus d'une fois qu'ici la vie doit s'écouler triste et décolorée. L'abjection du peuple, son ignorance superstitieuse, le tableau constant de l'esclavage et de la misère, le silence, prescrit par la forme du gouvernement, sur toutes les affaires publiques, inspirent à l'étranger, et surtout au Français, un ennui qui le domine malgré lui ; et si, quelque tems éloigné de sa patrie, il

la revoit toujours avec joie, jamais sans doute cette joie n'est plus vive qu'après un voyage dans ces âpres et monotones régions.

Avant de quitter Moscou, j'ai voulu jeter un dernier regard sur cette ville bizarre, que la France a enrichie de souvenirs : je suis monté sur la colline qui la domine, et qu'on nomme la *Montagne des Moineaux*. Là, mon regard a plané sur ce vaste et brillant amphithéâtre, dont le soleil naissant dorait les nombreux clochers, les éblouissantes coupoles, et j'ai composé quelques vers que je t'adresse. Tu retrouveras dans cette pièce les souvenirs de nos armées; et comment aurais-je pu leur échapper? C'est de ce lieu qu'après tant de fatigues et de combats, les Français ont enfin salué cette Moscou que les flammes allaient bientôt leur disputer; c'est sur cette montagne que Napoléon s'est arrêté, attendant en vain les députés qui devaient déposer à ses pieds les clefs de la ville conquise.

La Montagne des Moineaux.

Mon char léger, glissant dans la plaine voisine,
A tracé sur le sable un rapide sillon ;
Il s'arrête, et mes pas gravissent la colline
Que dore le soleil de son premier rayon.
Autour de moi la nature s'éveille ;
Un hymne universel fête l'astre du jour,
Et seul, muet, l'esclave a maudit son retour,
En reprenant les travaux de la veille.

Du *Télégue* (1) qui fuit, dans les champs emporté,
La clochette argentine, en passant, a tinté ;
Il poursuit vers le Nord sa course impétueuse ;
Qui donc entraîne-t-il loin des sacrés remparts,
Où d'un pouvoir récent la splendeur fastueuse,
De vingt peuples divers éblouit les regards ?
Ah ! quand des factions la voix tumultueuse
S'éteignit, en grondant, sous le sceptre des Tsars,
Coupable de ses vœux, que le sort fit des crimes,
Au jour de la défaite, à des arrêts vengeurs

(1) Le *Télégue* est la voiture de poste en Russie ; elle n'est ni couverte ni suspendue, mais extrêmement légère ; elle vole avec une incroyable rapidité.

La Révolte vaincue a livré des victimes,
Qui doivent de Tobolsk peupler les noirs abîmes :
Est-ce vous qui passez, esclaves voyageurs?

Oui, vers sa prison souterraine,
Ce *Télégue* emporte un guerrier ;
Il fuit, et le bruit d'une chaîne
Marque tous les pas du coursier.
Bercé par des songes de gloire,
Ce guerrier peut-être à l'histoire
Demandait un long souvenir ;
Sa valeur rêvait les batailles!...
Et la terre, dans ses entrailles,
Engloutira son avenir!

Sur ton front dégradé jetant l'ignominie
Infortuné, des lois la sanglante ironie
T'a dit : « Gémis vingt ans au fond de ces enfers! »
Rassure-toi! Veillant dans ces sombres demeures,
Moins cruelle, la mort te laissera peu d'heures
Pour maudire la vie et pleurer sur tes fers!

De ces antres brûlans les vapeurs homicides
Vont bientôt, sur tes traits livides,
Laisser l'empreinte du trépas.
L'espace fuit!... savoure encore

La douce clarté de l'aurore ;
Tes yeux ne la reverront pas.

Mais dans les champs d'azur que sa lumière inonde,
Poursuivant sa marche féconde,
Le soleil a des cieux rempli l'immensité ;
Et ses feux, caressant l'or de mille coupoles,
Ont déjà suspendu des milliers d'auréoles
Au front de la sainte cité.

Voilà Moscou ! Sa pompe à mes yeux se révèle !
L'incendie enfanta cette cité nouvelle :
Ces palais rajeunis, ces dômes éclatans
Élancés dans les airs, sans le secours du tems,
Du Phénix radieux me retracent l'image ;
Quand cet oiseau, mourant pour renaître immortel,
Dans les feux du bûcher, qui se change en autel,
Retrempe les couleurs de son ardent plumage.

Du fleuve sinueux, dont les mille détours
De la ville des Tsars baignent l'enceinte immense,
Naguère la Victoire ensanglanta le cours :
Le souvenir voltige au sommet de ces tours,
Et devant moi le passé recommence.

Je les vois ces drapeaux, dont les plis conquérans

Ont flotté sur le Nil, le Danube et le Tage!
De leurs lambeaux sacrés, qui couronnent vos rangs,
L'ombre victorieuse envahit ce rivage,
Français! Et la Moskwa, dans ses flots transparens,
Des héros d'Austerlitz berce, en grondant, l'image.

La terre a retenti sous leurs pas mesurés :
Des pénibles travaux ils chassent la mémoire!
Du Kremlin, à leurs yeux, brillent les toits dorés,
Et, sur leurs fronts décolorés,
L'Espérance rayonne auprès de la Victoire.

Le bronze a décimé leurs nombreux bataillons ;
A ces débris vivans de nos vieilles milices,
A peine, pour couvrir leurs vieilles cicatrices,
Les combats ont laissé de glorieux haillons :
De Mojaisk en feu la cendre les décore ;
Dans ces plaines de sable, où la faim les dévore,
Le soc n'a point creusé de fertiles sillons ;
Et le mousquet noirci dans leurs mains fume encore!
Qu'importe? Un gai refrain a salué l'aurore ;
Ils chantent... et l'écho de ces hameaux déserts,
De leur patrie absente a répété les airs.

Déjà, prompts à franchir les champs qu'elle domine,

Les légers escadrons ont gravi la colline :
Quel immense horizon s'étend devant leurs pas !
Voilà donc la cité, prix de tant de batailles !
Ah ! pour la contempler, arrêtez-vous, soldats !
Peut-être vos regards, errant vers ces murailles,
Demain les chercheront et ne les verront pas !

Immobile, les yeux attachés sur sa proie,
Napoléon debout rêve, triste et vainqueur :
Un sinistre présage, en passant dans son cœur,
Ne laisse au conquérant qu'un triomphe sans joie.
Où sont les députés qu'attendait son orgueil,
Et les clefs de la ville sainte ?
Des portes de Moscou nul ne franchit le seuil ;
Et tout se tait dans cette vaste enceinte.
Muette comme le cercueil.

Contre lui désormais qui pourrait la défendre ?
Ses champs sont envahis, ses guerriers ne sont plus !
Ces clefs qu'à ses genoux apportent les vaincus,
Jamais Vienne et Berlin ne les ont fait attendre !
Son geste impatient accuse leur retard ;
Il s'arrête pensif au milieu de sa gloire,
Et de ces murs, qu'embrasse son regard.
Le silence de mort menace sa victoire !

Hélas ! un seul jour a passé ;
Dans le Kremlin soumis, appuyé sur son glaive,
D'un trône universel il prolongeait le rêve,
Et le rêve s'est effacé !
La flamme a dévoré sa conquête stérile :
Temples saints, vieux palais, antiques monumens,
Vous n'offrez à ses yeux que des débris fumans,
Et sa victoire est sans asile !

Eh quoi ! Napoléon, ton courage inactif
Au fond d'un château solitaire,
Sous le poids du malheur languirait-il captif ?
De ton génie encor le monde est tributaire !
Lève-toi !... Qu'ai-je vu ?... Du vainqueur de la terre
Un cri vengeur poursuit le traîneau fugitif !
Il passe !... et tous les rois rappelant leurs injures,
Au bruit de ses revers méditent des parjures !

Ainsi, sur la montagne, aux rayons du matin,
Vers un tems qui n'est plus égarant ma pensée,
O France ! ô mon pays ! de ta gloire passée
Je réveillais l'écho lointain.
Peut-être de tes fils, au fond de ces vallées,
Ma voix consolera les ombres exilées :
Loin de ton doux soleil, de tes fertiles champs,

Ton nom seul à mon luth arracha quelques chants ;
Et quand, de la Moskwa parcourant les rivages,
D'un peuple sans passé j'épiais l'avenir,
Dans ses vastes cités, dans ses forêts sauvages
J'interrogeais ton souvenir !
Je l'ai trouvé partout !... Aux portes de l'Asie
Il veille, il parle seul aux mortels inspirés ;
Et sur ces bords long-tems des Muses ignorés,
Il a semé la poésie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
Lettre I^re^	Gelnhausen.—Vaguemestre polonais.	1
II^e^	Gotha.—Napoléon.	6
III^e^	Champ de bataille de Lutzen.	9
IV^e^	Leipsick.—Poniatowski.—Bataille de Leipsick, 1813.	15
V^e^	Berlin. — MM. Beer. — Charlottembourg.	20
VI^e^	Le Strand. — Les Lettes. — Mittaw.	31
VII^e^	Saint-Pétersbourg.	39
VIII^e^	Littérateurs russes. — Censure.	45
IX^e^	Superstitions du peuple.—St.-Alexandre Newski.	51
X^e^	Salons de Pétersbourg en 1826.	61
XI^e^	Ekatherinoff. — Droschki.	68
XII^e^	M. Karamsin.—Paysans et Marchands russes. — Administration	72
XIII^e^	Noblesse russe. — Éducation.	88
XIV^e^	Funérailles de l'Impératrice Élisabeth.	96

Pages.

LETTRE XV^e^..... Bourse de Saint-Pétersbourg.—Anecdotes..... 108

XVI^e^..... Arsenal. — Anecdote..... 113

XVII^e^.... Tsarskoë-Selo..... 119

XVIII^e^.... Le Sémick..... 130

XIX^e^..... Jardin d'été. — Fête des Mariages... 135

XX^e^..... Bibliothèque Impériale. — M. Doubrowski..... 140

XXI^e^..... Kronstadt. — Courses en *bouers*. — Anecdotes..... 149

XXII^e^.... Forteresse de Saint-Pétersbourg. — Cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Bénédiction des eaux. — Conspiration du 26 décembre. — Anecdotes. — Ryleeff..... 163

XXIII^e^... Secte des Vieux Croyans.—Tolérance religieuse. — Prêtres. — Anecdote. 182

XXIV^e^.... Couvent des demoiselles nobles. — Éducation des femmes..... 190

XXV^e^.... Palais d'hiver. — L'Ermitage. — Réglemens de l'Ermitage.—Tableaux. Anecdote. — M. Daw. — M. Orlowski..... 197

Pages

LETTRE XXVI^e. . . . . Aspect général de Pétersbourg. — Église de Kazan. — Tombeau de Moreau. — Iles. 220

XXVII^e. . . Route de Pétersbourg à Moscou. — Cochers russes. — Nowgorod. — La Suisse russe. — Rouliers. 235

XXVIII^e. . Moscou. — Le Kitaï Gorod. 249

XXIX^e. . . Le Kremlin. 259

XXX^e. . . . Petrowski. — Les Tsiganes. 268

XXXI^e. . . . Peuple russe. — Artisans. 274

XXXII^e. . . Tribunaux. — Prisons. 287

XXXIII^e. . Littérature. — Svetlana, le Poignard, le Crâne. 298

XXXIV^e. . Champ de bataille de la Moskwa. — Incendie de Moscou. 311

XXXV^e. . . Église de Vassili-Blagennoï. — Anecdote. — Tour de Soukareff. — Tombeau de Matveeff. — Anecdote. . . . 323

XXXVI^e. . Le jeune Grand-Duc héritier. — Son éducation. 330

XXXVII^e. . Arrivée du Grand-Duc Constantin, à Moscou. 336

XXXVIII^e. Cérémonie du couronnement. 342

Pages
LETTRE XXXIX^e. . Situation de l'Armée russe..... 355
XL^e. . . . . Illuminations. — Grand théâtre. — Mascarade. — Littérature dramatique..... 373
XLI^e. . . . . Fête de l'Ambassadeur extraordinaire de France..... 386
XLII^e. . . . Chasse au lévrier et au faucon. — Dîner des Négocians. — Le Prince Youssoupoff. — Fête donnée par lui. — Fête de la Comtesse Orloff. — Fête du Devitchi-Pole..... 395
XLIII^e. . . . Conspirateurs du 26 décembre. — Anecdote. — Leurs familles..... 409
XLIV^e. . . . Montagne des Moineaux..... 414

FIN DE LA TABLE.

Ouvrages Nouveaux

EN VENTE

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*,

ET CHEZ PONTHIEU ET C^ie^, PALAIS-ROYAL.

AGENDA GÉNÉRAL, ou Livret pratique d'Emploi du tems, composé de Tablettes commodes et utiles, d'un usage journalier; par M. A. Julien, 4^e^ édit. Un vol. in-12, pap. vél. fin d'écriture, cartonné, avec 2 gravures..... 5 fr.

ANALYSE ou Table Analytique des Pandectes de Pothier; par Moreau de Montalin, avocat. 2 forts vol. in-8° d'ensemble 90 feuilles.. ..... 20 fr.

Ouvrage formant le complément indispensable des Pandectes de Pothier. (Voyez plus loin au mot PANDECTES.)

ANNUAIRE NÉCROLOGIQUE, ou Complément annuel et continuation de toutes les biographies et dictionnaires historiques, contenant la vie de tous les hommes remarquables par leurs actes ou par leurs productions, morts dans le cours de chaque année, à commencer de 1820; rédigé et publié par A. Mahul. In-8°, orné de portraits.

Première année, pour 1820.. 5 fr.	Quatrième année, pour 1823.. 8 fr.
Deuxième année, pour 1821. 7 fr. 50 c.	Cinquième année, pour 1824.. 8 fr.
Troisième année, pour 1822. 7 fr. 50 c.	Sixième année, pour 1825... 8 fr.

APOLOGÉTIQUE DE TERTULLIEN, nouvelle traduction précédée de l'Examen des traductions antérieures; d'une introduction où l'on tâche de développer le génie de Tertullien, en le comparant aux grands orateurs d'Athènes et de Rome; accompagnée du texte en regard, revu sur les meilleures éditions; suivie des variantes et d'un commentaire, par M. l'abbé J. Fé-

lix Allard, ancien professeur de rhétorique. Paris, 1827, 1 fort vol. in-8°, br..... 6 fr.

ASIA POLYGLOTTA, ou Classification des peuples de l'Asie d'après l'affinité de leurs langues, avec d'amples vocabulaires comparatifs de tous les idiomes asiatiques ; par J. Klaproth. Un vol. in-4° et atlas in-fol. br..... 48 fr.

ATLAS GÉOGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE des quatre Parties du Monde, et de la France en particulier ; précédé d'un Essai sur la Géographie naturelle, etc. ; par M. A. Legrand. Un vol. in-folio, cartes coloriées, cartonné. Papier carré..... 14 fr.
Papier gr.-rais.... 16 fr.

ATLAS PORTATIF ET COMPLET DU ROYAUME DE FRANCE, contenant les 87 Cartes des départemens, y compris une Carte générale, avec un texte en regard de chacune d'elles : ouvrage entièrement neuf ; par X. Girard et Roger l'aîné. 1 vol. in-8°, élégamment cartonné, figures coloriées ou en noir... 24 fr.

BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE LATINE, ou Collection des auteurs classiques latins, par N.-E. Lemaire.

Quarante livraisons, formant plus de quatre-vingts vol. gr. in-8°, ornés de fig. et cartes.

Avis essentiel.— Ayant acquis un nombre d'exemplaires de cette belle collection, nous nous sommes décidés, à nos risques et périls, à vendre séparément les différens auteurs qui la composent, et à recevoir des souscriptions pour chacun des ouvrages sous presse ou à paraître. Le prix, en ce cas, est augmenté de 2 fr. par volume.

L'espace ne nous permettant pas de donner ici les titres de tous les auteurs séparés, nous nous contenterons de dire que ceux dont les noms suivent, sont achevés ; savoir : *César, Claudien, Cornelius Nepos, Justin, Juvénal, Ovide, Pline, Quinte-Curce, Quintilien, Salluste, Silius Italicus, Tite Live, Valère-Maxime, Valerius Flaccus, Velleius Paterculus*, et enfin *Virgile*.

Un grand nombre de volumes est en ce moment sous presse.

BIOMÈTRE, ou Mémorial Horaire, servant à indiquer le nombre des heures données, par jour, à chacune des divisions de la vie intérieure et individuelle, considérée, etc. ; par M. A. Julliën,

2e édit. Un Livret petit in-8o, papier vélin fin d'écriture réglé..... 4 fr.

CHOIX DE FABLES, traduites à Constantinople par un écrivain turc, et publiées pour la première fois, avec une traduction et un Vocabulaire, par M. Victor Letellier, membre de la Société Asiatique de Paris. Un vol. grand in-8o, grand raisin vélin, fort, collé et satiné..... 15 fr.
Papier vélin.... 30 fr.

CLARISSE HARLOWE, traduction nouvelle et seule complète, par Letourneur, sur l'édition originale revue par Richardson, avec fig. 14 vol. in-18 br..... ..... 24 fr.

DE LA NATURE DES CHOSES, Poème de Lucrèce, traduit en vers français, par M. de Pongerville, texte en regard ; précédé d'un discours préliminaire; des vies de Lucrèce et d'Épicure; de divers fragmens du traité *de la Nature*, par le philosophe grec, retrouvés à Herculanum, et de quatre planches représentant plusieurs de ces précieux fragmens; avec des notes du traducteur et des variantes du texte ; ouvrage dédié au Roi. Deux vol. grand in-8o, format des Classiques Latins..... 18 fr.
Papier vélin..... 36 fr.

DERNIER (le) CHANT DU PÉLERINAGE DE CHILDE-HAROLD, par Alphonse de Lamartine. 4e édit. in-18, gr. raisin, avec vignette..... 4 fr.
— Le même ouvrage, in-8o..... 4 fr.

DOCTRINE ET DEVOIRS DE LA RELIGION MUSULMANE, tirés textuellement du Coran, suivis de l'Eucologe musulman, traduit de l'arabe par M. Garcin de Tassy, des Sociétés asiatiques de Paris, de Londres et de Calcutta. 1 vol. in-18, papier fin satiné..... 4 fr.

Pour faire suite au Coran en deux vol. in-18, avec portrait, (*voyez plus loin.*)

ESSAI SUR L'EMPLOI DU TEMS, ou Méthode pour régler le bon emploi du tems, premier moyen d'être heureux, destiné prin-

cipalement aux jeunes gens de 15 à 25 ans ; par M. Marc-Antoine Jullien, de Paris, 3e édit. entièrement refondue et très-augmentée. Un fort vol. in-8o. fig. br..... 7 fr.

ESSAI SUR LE PALI, ou Langue sacrée de la presqu'île au-delà du Gange, avec six planches et la notice des manuscrits palis de la bibliothèque du Roi ; par MM. E. Burnouf et Lassen, membres de la Société Asiatique. 1 vol. in-8o, papier grand-raisin vélin..... 12 fr.

Voyez plus loin les *Observations* sur cet ouvrage.

FASTES UNIVERSELS, ou Tableaux historiques, chronologiques et géographiques, etc., contenant, siècle par siècle, et dans des colonnes distinctes, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours, 1o l'origine, les progrès, la gloire et la décadence de tous les peuples, leurs migrations, leurs colonies, l'ordre de la succession de leurs princes, etc. ; 2o le précis des époques et des événemens politiques ; 3o l'histoire générale des religions et de leurs différentes sectes ; 4o l'histoire de la philosophie et de la législation chez tous les peuples anciens et modernes ; 5o les découvertes et progrès dans les sciences et dans les arts ; 6o et enfin une notice sur tous les hommes célèbres, rappelant leurs ouvrages ou leurs actions. — Précédés de trois grands Tableaux synoptiques servant de sommaire à l'ouvrage, et suivis de *deux Tables alphabétiques* comprenant, l'une les noms *d'hommes*, l'autre les noms de *choses*, et présentant toutes deux par leur ensemble, et par la manière dont elles sont conçues, un *Nouvel Art de vérifier les Dates ;* ouvrage dédié au Roi : par M. Buret de Longchamps. Un gros volume in-folio, format de grand Colombier, imprimé sur papier vélin collé et satiné ; prix, demi-relié..... 156 fr.
En feuilles..... 150 fr.

On tient à la disposition des amateurs des exemplaires reliés avec élégance.

FIESQUE, tragédie en cinq actes, par M. Ancelot, 2e édition. In-8o..... 1 fr.

GLOSSARIUM EROTICUM LINGUÆ LATINÆ, sive Theogoniæ, Legum et Morum Nuptialium apud Romanos Explanatio nova, ex interpretatione propria et impropria et differentiis in significatu, fere duorum millium sermonum, ad intelligentiam poetarum et ethologorum tam antiquæ quam integræ infimæque Latinitatis; auctore *Pierrugues*. 1 vol. grand in-8°, format des Classiques Latins, papier fort et collé, satiné..... 10 fr.
Papier vélin très-beau..... 16 fr.

GRAMMAIRE ALLEMANDE; par feu M. L.-H. Schuchhardt, professeur à l'École Royale de la Flèche; ouvrage adopté par le Gouvernement pour les Écoles Royales Militaires. 1825; fort vol. in-8°, papier collé..... 6 fr. 50 c.

HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE MOLIÈRE, par M. Taschereau. 1 vol. in-8°, orné d'un portrait gravé d'après le dessin de Devéria, d'un cul-de-lampe, par Thompson, et d'un *fac simile* de l'écriture de Molière et de sa femme. Prix du volume, papier superfin satiné, avec portrait. . 7 fr. 50 c.

HISTOIRE DES CROISADES, par Michaud; 4e édition, 8 vol. in-8°, avec cartes..... 56 fr.

HISTOIRE DES EXPÉDITIONS MARITIMES DES NORMANDS, et de leur établissement en France, au dixième siècle, par Depping; ouvrage qui, en 1822, a remporté le prix à l'Institut de France, 2 vol. in-8°..... 12 fr.

HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN AGE, par M. Simonde de Sismondi, nouvelle édition, revue et corrigée. 16 vol. in-8°..... 112 fr.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES DE L'EUROPE, AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par F.-G. Schlosser, professeur d'histoire à l'Université d'Heidelberg, traduit de l'allemand, par W. Suckau. 2 vol. in-8°..... 13 fr.

HISTOIRE COMPLÈTE DES ÉVÉNEMENS DE LA GRÈCE, depuis

les premiers troubles jusqu'à ce jour, avec des notes critiques sur le Péloponèse et la Turquie, par M. C.-D. Raffenel, attaché, pendant les troubles, à l'un des consulats de France aux Échelles du Levant, témoin oculaire des principaux faits; 2e édit. 3 vol. in-8°, pap. fin satiné, avec cart. et portraits.. 20 fr.

Le Tome III, contenant les dernières Campagnes, se vend séparément..... 7 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE, CIVILE ET MORALE DES ENVIRONS DE PARIS, depuis les premiers tems connus jusqu'à nos jours, contenant l'histoire et la description du pays et de tous les lieux remarquables compris dans un rayon de vingt à vingt cinq lieues autour de la capitale; enrichie de plusieurs cartes, et d'un grand nombre de gravures représentant les principaux édifices, tels qu'églises, palais, châteaux, maisons de plaisance, vues pittoresques, canaux, etc.; par M. J.-A. Dulaure, membre de la Société royale des antiquaires de France. Environ 6 vol. in-8°, ornés de quatre-vingts fig..... 90 fr.

JÉSUITES (LES) REMIS EN CAUSE, ou Entretiens des vivans et des morts, partisans et adversaires, à la frontière des deux mondes, drame théologique en cinq journées, par M. Collin de Plancy. 1 vol. in-8°, pap. fin satiné..... 6 fr.

LE CORAN, traduit de l'arabe, avec des notes des plus célèbres commentateurs orientaux, par Savary; précédé d'une notice sur Mahomet, par M. Collin de Plancy; édition ornée du portrait de l'auteur; 2 forts vol. in-18, pap. fin sat... 7 fr. 50 c.

LES BARRICADES, scènes historiques. Mai 1578. 2e édit. 1 vol. in-8°..... 6 fr.

LES MILLE ET UN JOURS, contes orientaux, traduits du turc, du persan et de l'arabe, par Petis-de-la-Croix, Galland, Cardonne, Chawis et Cazotte, etc., avec une Notice, par M. Collin de Plancy. 5 vol. in-8°, ornés de dix belles gravures, dessinées et gravées par nos premiers artistes. Cette édition se

compose de sept livraisons dont cinq volumes et deux cahiers de gravures. Prix de chaque livr., en pap. fin sat... 6 fr. 50 c. — Pap. cavalier vél. fig. doubles..... 12 fr.

Il ne reste plus qu'une livraison de figures à paraître.

LES MILLE ET UNE NUITS, contes arabes, traduits par Galland; édition mignonne en 8 volumes in-32 (ou 16 livraisons), ornés de 16 gravures; papier fin et satiné, à 75 cent. la livraison, ou l'ouvrage..... 12 fr.

Voyez plus loin *Suite des Mille et une Nuits*.

LETTRE A M. ABEL-RÉMUSAT, sur la nature des formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier; par M. G. de Humboldt, in-8°, pap. ord... 4 fr. Papier vélin..... 8 fr.

LETTRES A SOPHIE SUR LA DANSE, contenant l'histoire de cet art depuis son origine jusqu'à nos jours; par A.-A.-B...., 1 volume, in-8°, pap. fin satiné, avec pl..... 6 fr.

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS, par Bor**; 1 vol. in-8°, br..... 3 fr. 50 c.

MAIRE (le) DU PALAIS, tragédie de M. Ancelot. In-8°.. 4 fr.

MÉMOIRES sur la Convention et le Directoire, par A.-C. Thibaudeau. 2e édit. 2 vol. in-8°..... 12 fr.

MÉLANGES ASIATIQUES, ou Choix de Morceaux de Critique, et de Mémoires relatifs aux Religions, aux Sciences, aux Coutumes, à l'Histoire et à la Géographie des nations orientales; par M. Abel-Rémusat. 2 vol. in-8°, avec planches, papier fin satiné..... 14 fr.

MÉMOIRES RELATIFS A L'ASIE, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient; par M. J.-L. Klaproth. 2 vol. in-8°, papier fin satiné, avec cartes et planches..... 17 fr. 50 c.

MÉMOIRES sur le Consulat, 1799 à 1804, faisant suite aux Mémoires de Thibaudeau. 1 vol. in-8°..... 7 fr.

NOUVELLE MÉTHODE POUR ÉTUDIER L'HÉBREU DES SAINTES ÉCRITURES, suivie de l'Histoire de Ruth et d'un petit vocabulaire Hébreu-Français, par M. l'Abbé Beuzelin, membre de plusieurs sociétés littéraires. Paris, 1 vol. in-12.. 1 fr. 75 c.

OBSERVATIONS GRAMMATICALES sur quelques passages de l'*Essai sur le Pali*, de MM. E. Burnouf et Lassen ; par. E. Burnouf. Gr. in-8°, papier vélin, avec une pl. représentant les *alphabets Pali et Singalais*..... 3 fr.

ŒUVRES CHOISIES DE CH. PERRAULT, de l'Académie française, avec son éloge par d'Alembert, et des Recherches sur les Contes des Fées, par M. Collin de Plancy. Un beau volume, in-8°, imprimé en caractères neufs, sur papier fin satiné, orné d'un beau portrait entouré de douze vignettes pour les Contes. 7 fr.
Papier vélin, portrait sur pap. de Chine..... 14 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CLÉMENT MAROT, nouvelle édition, ornée d'un beau portrait, et augmentée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur, de notes historiques et critiques, et d'un Glossaire des vieux mots. 3 vol. in-8°, pap. fin satiné.. 21 fr.
Papier vélin..... 27 fr.
Grand papier vélin..... 75 fr.

ŒUVRES DE LAROCHEFOUCAULD, contenant les mémoires, les maximes, avec les notes et variantes, et la correspondance. 1 vol. in-8°, orné d'un portrait, papier superfin satiné. 7 fr. 50 c.

ŒUVRES DE M. LE COMTE XAVIER DE MAISTRE, 2e édition. 3 vol. in-18, grand raisin, papier vélin, contenant : le Voyage autour de ma chambre ; le Lépreux de la cité d'Aoste ; l'Expédition nocturne autour de ma chambre ; les Prisonniers du Caucase, et la Jeune Sibérienne..... 12 fr.
Il ne reste plus que quelques exemplaires de cet intéressant ouvrage.

PANDECTES DE JUSTINIEN, mises dans un nouvel ordre, avec les lois du Code, et les novelles qui confirment, expliquent ou abrogent celles des Pandectes, par R. J. Pothier, et la traduction en regard du texte, par M. de Bréard-Neuville. 1824, 24 vol. in-8°, br..... 180 fr.

Avec la Table Analytique. (*Voy.* plus haut au mot *Analyse.*). . . . 200 fr.

PRÉCIS DES DERNIÈRES GUERRES DES RUSSES CONTRE LES TURCS, avec des Considérations militaires et politiques; traduit de l'allemand du général Valentini, par Eugène de la Coste. 1 vol. in-8°, avec 4 cartes, Paris, 1825..... 7 fr.

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE D'ÉCONOMIE POLITIQUE, précédé d'une Introduction historique, et suivi d'une Biographie des Économistes, d'un Catalogue et d'un Vocabulaire analytique; par Adolphe Blanqui, professeur d'histoire et d'économie industrielle à l'École spéciale de Commerce de Paris. Fort vol. gr. in-32, fig.; imprimé sur beau pap. vél..... 3 fr. 50 c.

SACRE DE S. M. CHARLES X, Roi de France et de Navarre, dans l'Eglise cathédrale et métropolitaine de Reims. Un vol. grand in-folio jésus..... 80 fr.

Ce Recueil se compose de dix estampes *in-folio*, tirées sur demi-colombier vélin et papier de Chine.

Un texte explicatif, imprimé aussi sur grand vélin, comprend la description de tout le cérémonial, les formules sacramentelles, les noms des corps ecclésiastiques, civils et militaires, ceux des principaux personnages qui ont figuré dans la solennité, et ceux des principaux artistes et fabricans qui ont concouru à son éclat. La liste des Souscripteurs est en tête de l'ouvrage.

SAINTE BIBLE (la), traduite d'après le texte sacré, avec la Vulgate, par Eugène de Genoude, Paris, 1821-1824, 23 vol. in-8°, br..... 115 fr.

Nous avons acquis le restant de ce bel ouvrage.

SOUVENIRS DE LA GRÈCE, pendant la campagne de 1825, ou Mémoires historiques et biographiques sur Ibrahim, son armée,

Khourchid, Sève, Mari, et autres généraux de l'armée d'Egypte en Morée, par Lauvergne. In-8°, 1826..... 4 fr.

SOUVENIRS ET MÉLANGES littéraires, politiques et biographiques, par L. de Rochefort. 2 vol. in-8°, 1826..... 14 fr.

TABLEAUX HISTORIQUES DE L'ASIE, depuis la monarchie de Cyrus, jusqu'à nos jours, par J. Klaproth. 1 vol. in-4°, avec un atlas de vingt-sept cartes in-folio..... 85 fr.

SUITE DES MILLE ET UNE NUITS, composée de contes la plupart inédits, et traduits par des orientalistes distingués. 4 vol. in-32 en 8 livraisons, ornées chacune d'une gravure, à 75 c. la livraison. La première est en vente.

Voyez plus haut *les Mille et Une Nuits*.

VOYAGE D'UN AMÉRICAIN A LONDRES, ou Esquisses sur les mœurs anglaises et américaines, traduit de l'anglais, de M. Washington-Irwing. 2e édit. 2 vol. in-8°..... 12 fr.

TRAITÉ COMPLET DE L'ANATOMIE DE L'HOMME, comparée, dans ses points les plus importans, à celle des animaux, et considérée sous le double rapport de l'histologie et de la morphologie; par M. Hippolyte Cloquet, docteur en médecine et professeur agrégé à la Faculté de Paris, membre titulaire de l'Académie royale de Médecine, des Sociétés philomatique, médicale d'Émulation, d'Instruction Médicale et d'Histoire naturelle de Paris, etc., etc.

L'ouvrage de M. le docteur H. Cloquet sera composé d'environ 400 planches in-4°, et de 100 ou 120 feuilles de texte, même format.

Il est tiré sur papier cavalier, pour le texte, et grand-raisin vélin pour les planches lithographiées. Les caractères sont en cicéro neuf.

Il paraît le premier de chaque mois, par livraisons de dix planches et de deux à trois feuilles de texte. — Onze livraisons sont en vente. — Prix de chaque..... 6 fr.

VOYAGE A PÉKING, à travers la Mongolie, en 1820 et 1821, par M. Timkovski ; traduit du russe par M. N***, revu par M. Eyriès; publié avec des corrections et des Notes, par M. J. Klaproth. 2 vol. in-8°, papier fin satiné, avec un Atlas grand in-4°, composé de douze estampes, et d'un texte par le même M. Klaproth..... 25 fr.
Papier vélin..... 36 fr.

VOYAGE D'ORENBOURG A BOUKHARA, en 1820, à travers les steppes des Kirghizes, à l'est de la mer d'Aral, et au-delà de Sir-Déria (l'ancien Jaxartes); rédigé par M. le baron G. de Meyendorff, et revu par le chev. Amédée Jaubert. 1 fort vol. in-8°, avec une très-belle carte dressée par Lapie, et plusieurs dessins coloriés ; papier fin satiné ..... 10 fr.

VOYAGE D'UN JEUNE FRANÇAIS EN ANGLETERRE ET EN ECOSSE, pendant l'automne de 1823; contenant des observations nouvelles relatives aux beautés du pays, aux mœurs, aux usages de ses habitans, à leur industrie manufacturière, aux progrès des arts, des sciences et de la littérature, à l'instruction publique, enfin à tout ce qui mérite l'attention du voyageur; par Ad. Blanqui. 1824; 1 vol. in-8°, papier fin satiné, orné d'une très-belle vue du château de Dunbarton..... 6 fr.
Papier vélin, fig. pap. de Chine..... 10 fr.

VOYAGE A MADRID (Août et Septembre 1826), par Adolphe Blanqui. In-8°, br..... 5 fr.

JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

L'ÉTOILE, journal donnant les nouvelles 24 heures avant tous les autres journaux.

Prix de l'abonnement, pour trois mois, 18 fr ; pour 6 mois, 36 fr.; pour l'année, 72 fr.

JOURNAL ASIATIQUE, ou Recueil de Mémoires, d'Extraits et de Notices, relatifs à l'histoire, à la philosophie, aux sciences, à la littérature et aux langues des peuples orientaux, publié par la Société Asiatique; paraissant en 12 cahiers par an. Prix de l'abonnement pour l'année..... 20 fr.
Pour six mois..... 12 fr.

Ce journal paraît depuis trois ans.

MAGASIN ASIATIQUE, ou Revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale; publiée par M. J. Klaproth. Recueil trimestriel paraissant dans les premiers jours d'octobre, de janvier, d'avril et de juillet de chaque année, par cahier de 188 pages; il contiendra des planches et des cartes toutes les fois qu'on le jugera nécessaire. Les trois premiers cahiers ont paru :

Prix de l'abonnement pour l'année ..... 25 fr.
Pour les départemens..... 27 fr.
Pour l'étranger..... 29 fr.

REVUE BRITANNIQUE, ou Choix d'Articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne, sur la Littérature, les Beaux-Arts, les Arts Industriels, l'Agriculture, le Commerce, l'Économie Politique, les Finances, la Législation, etc., etc.; par une Société de Gens de Lettres.

Ce recueil paraît tous les mois, à partir de juillet 1825, par numéro d'environ 200 pages. Prix de l'abonnement pour Paris, pour six mois..... 27 fr.
Pour l'année..... 50 fr.

Pour les Départemens, 6 fr. de plus par année, et 3 fr. de plus par trimestre; pour l'Étranger, 12 fr. de plus par année, et 6 fr. de plus par trimestre.

REVUE PROTESTANTE, rédigée par M. Ch.-Coquerel et une Société de Pasteurs Protestans. Il paraît chaque année 12 cahiers, composés des trois feuilles d'impression chacun.

Prix de l'abonnement pour l'année ou 12 cahiers, formant 2 volumes..... 10 fr.
Il faut ajouter pour le port, dans les départemens.... 2 fr.
A l'étranger..... 4 fr.

PETIT COURRIER DES DAMES, Annonces des modes et des arts.

Ce journal paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme. Prix de l'abonnement : pour trois mois, 9 fr.; pour six mois, 18 fr.; pour un an, 36 fr.
Pour les départemens, 50 centimes de plus ; pour l'étranger 1 fr. de plus, par trimestre.

REVUE GERMANIQUE, suite de la Bibliothèque Allemande; journal de littérature rédigé par MM. Barthélemi, avocat; Broussais, avocat à la Cour royale de Paris; Bruch, professeur à l'Académie de Strasbourg; Cuntz, docteur en médecine; Dondey-Dupré fils, membre de la Société asiatique de Paris; Duesberg, à Paris; Fargès-Méricourt, avocat; Jung; Liechtenberger, avocat; Lortet, de Lyon, docteur en médecine; Massmann, docteur, de Berlin; Matter, professeur à l'Académie de Strasbourg; Matter, avocat; Maud'heux, avocat; Strobel; Willm, etc.

Il paraît tous les mois un cahier de six feuilles d'impression, ou 96 pages, de la *Revue Germanique*. Trois cahiers forment un volume.

Prix de l'abonnement :

	Pour 1 vol.	Pour 2 vol.	Pour 3 vol. ou l'année.
Pour Paris et les Départemens..	10 fr.	18 fr.	25 fr.
Pour l'Étranger.....	11 fr.	22 fr.	30 fr.

Nota. La première année, composée de 12 numéros, sous le titre de *Bibliothèque Allemande*, est du prix de 15 fr. pour Paris et les départemens, et de 18 fr. pour l'étranger.

HISTOIRE

DU SIÉGE

DE MISSOLONGHI.

HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XVI

JUSQU'A L'ANNÉE 1825,

PAR L'ABBÉ DE MONTGAILLARD.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

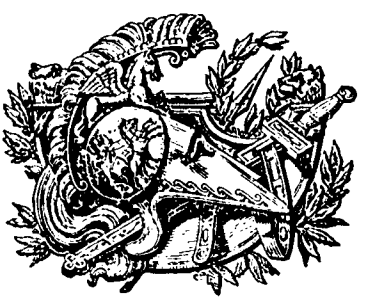
HISTOIRE

DU SIÉGE

DE MISSOLONGHI,

SUIVIE DE PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Par M. Auguste Fabre.



PARIS,
MOUTARDIER, ÉDITEUR,
RUE CÎT-LE-COEUR, N° 4.

1827.

AVERTISSEMENT.

Dès le mois de décembre 1825, un écrivain grec affirmait que *le récit du siége de Missolonghi serait l'histoire des plus beaux faits militaires, non-seulement des Grecs, mais des Turcs, dans toute la durée de leur lutte* (1); et cependant la plus intéressante

(1) Ἡ ἱστορία αὐτῆς τῆς πολιορκίας θέλει εἶναι τὸ ἀριστούργημα μεταξὺ ὅλων τῶν κατὰ ξηρὰν πολεμικῶν πράξεων καὶ τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν Τούρκων εἰς ὅλον τὸ διάστημα τοῦ μεγάλου τούτου ἀγῶνος.

moitié de ce siége n'avait pas encore commencé, les hordes d'Ibrahim ne s'étaient pas encore approchées de cette ville, que déja tant d'exploits avaient fait surnommer la ville sainte (ἱερα). C'est surtout depuis ce moment que ses périls ont attiré l'attention de l'Europe, et que tous les peuples en ont attendu le sort comme un événement national. Partageant cette pénible attente, et fatigué de l'incertitude où me laissaient, sur des faits si importants, des nouvelles toujours obscures, alors même qu'elles n'étaient pas contradictoires, j'ai cherché à m'éclairer. Plusieurs Grecs qui se trouvent à Paris (1) ont bien voulu me communiquer tous

(1) Je dois surtout des remercîments à un fils du prince Mourousy, M. Démétrius, qui, bien jeune encore, a déja publié des poésies brillantes d'harmonie et fortes de patriotisme, à l'illustre M. Coray, et à MM. Pitzipios et Fornaraki.

les documents authentiques qu'ils avaient pu se procurer.

L'étude de ces renseignements certains m'a fait voir combien étaient inexacts les récits de nos journaux (1). Depuis, j'ai entendu de sincères amis de la Grèce, qui ne savaient comment séparer le vrai du faux, et qui se voyaient forcés de renoncer aux plus brillantes nouvelles accueillies avec les plus vifs transports, répéter douloureusement : Au fond, nous ne savons rien; et peut-être tous ces traits d'héroïsme sont-ils aussi mensongers les uns que les autres. Alors, j'ai pensé

(1) Je suis loin de vouloir faire un reproche aux rédacteurs des journaux, ou à ceux qui leur donnent des renseignements. Pour répondre à l'impatience du public, ils ne peuvent que lui communiquer le contenu des lettres qui arrivent de la Grèce même ou des pays les plus voisins. S'ils attendaient de savoir à quoi s'en tenir sur la vérité des faits, leurs *nouvelles* ne rempliraient plus l'objet qu'on se propose dans les feuilles quotidiennes.

plus que jamais qu'il pourrait être utile à la cause des Grecs, devenue celle de l'Europe entière, de rédiger, avec une grande simplicité, le récit de ce siége éternellement mémorable, et de dire, en l'offrant au public : Lisez ; il n'y a ici que l'exacte vérité. Voyez si, retracée sans aucune exagération, la défense de Missolonghi ne présente pas encore un des plus beaux modèles, peut-être le plus beau modèle, que le patriotisme et le courage aient jamais offert à l'univers.

Quoique je me sois rarement servi de termes techniques, les amis à qui j'ai communiqué différentes parties de cet ouvrage m'ont tous engagé à donner brièvement en note l'explication des mots dont le sens n'est bien connu que des personnes versées dans l'art militaire. Je me suis rendu à leur avis,

pour être parfaitement compris par tout le monde, et surtout par les femmes, plus sensibles souvent que les hommes aux nobles actions, aux généreux dévouements.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

La nouvelle de l'insurrection de la Grèce fit tressaillir l'Europe entière. Des braves de tous les drapeaux voulurent se ranger sous l'étendard de la Croix. Tous les peuples civilisés comprirent qu'ils avaient une dette à acquitter.

Mais on n'a vu jusqu'ici qu'une partie de la question. On n'a parlé que de la reconnaissance qu'on devait à la Grèce antique. Or, ce n'est pas seulement pour les services de leurs ancêtres qu'on doit aux Grecs de la reconnaissance; c'est aussi, c'est surtout, pour les services qu'ils nous rendent eux-mêmes tous les jours. Sortant des

chaînes et sur le bord de la tombe, ils sont devenus les instituteurs de l'univers. Ils lui donnent des instructions plus utiles, peut-être, que celles de leurs aïeux. Au moment où, d'un côté, les honteuses doctrines que répandent les agents du pouvoir, de l'autre, les systèmes étranges que quelques hommes propagent au nom de la liberté, détruisaient en Europe la morale des nations, les Grecs ont réfuté par leurs exemples et ces doctrines et ces systèmes. Tandis que de vils agioteurs de consciences font de la religion un moyen d'aller aux honneurs par les bassesses, les Grecs nous ont fait voir encore cette religion qui est un moyen d'aller au ciel par le martyre. Tandis que de nouveaux publicistes, régentant, du haut de leur ignorance, les grands politiques de tous les temps, osent traiter les héros *d'espèce improductive*, d'herbes parasites qu'il faut arracher du champ de la société, les Grecs ont su, par des modèles d'héroïsme et de dévouement, réveiller dans tous les cœurs cette voix divine qui nous crie : Le courage est le pre-

mier besoin de tous les êtres qui ont une vie à défendre; le courage est la première vertu de tous les hommes qui ont une patrie. Tandis que la guerre, se dénaturant comme tous les arts, n'était plus en Europe qu'un échange de corruptions, un marché de sang et de chaînes, les Grecs l'ont rappelée à sa pureté première, ils l'ont rendue de nouveau un duel entre les nations. Une foule d'hommes à qui l'on avait fait oublier jusqu'à la véritable signification de tous les mots de la politique, et que des voix généreuses n'avaient pu guérir de leurs erreurs, ont retrouvé, en étudiant les fastes des Grecs, ce que c'est que liberté, tyrannie, trahison, civisme; et, les yeux mouillés des larmes de l'admiration, le cœur palpitant de nobles pensées, ils ont repoussé d'insidieuses et misérables arguties, pour devenir les disciples de cette politique franche et pure qui n'a besoin ni d'ombres ni d'amalgames, parce que, soutenue par le courage, elle ne craint pas de séparer son camp, et ne se réserve point de retraite.

Vous exagérez, me dira-t-on; ce que vous appelez l'héroïsme des Grecs n'est que l'effet de la nécessité. Les souffrances de ces infortunés, en proie à de féroces vainqueurs, étaient devenues insupportables : tout autre peuple traité avec la même cruauté se serait insurgé avèc la même vigueur. C'est possible. Mais pourquoi les Grecs étaient-ils ainsi traités? Pourquoi leurs vainqueurs se sont-ils montrés plus féroces que quelques autres? Parce que les Grecs n'ont pas voulu renoncer à leurs doctrines pour recevoir celles de l'étranger; parce qu'ils n'ont pas voulu, comme des nations mille fois plus capables de résister, se traîner d'apostasie en apostasie, d'humiliations en humiliations. Pour passer aussitôt dans les rangs victorieux, pour prendre part aux honneurs et à la puissance, ils n'avaient pas même besoin de recevoir les vainqueurs sous des arcs de triomphe et des odes à la main; il leur suffisait de dire : Je suis musulman. Mais ils ont reculé devant l'infamie, de ville en ville, de rochers en rochers, de cavernes en cavernes;

mais il s'est toujours élevé parmi eux des braves pour défendre le drapeau national ; mais, au moment de voir leurs demeures réduites en cendres s'ils ne renonçaient pas à leur loi, ils ont répondu aux incendiaires : Je suis chrétien ; mais, sous le sabre des janissaires, qu'un seul mot d'adhésion eût rendus leurs amis, ils ont répondu : Je suis chrétien ; mais, sous la massue des bourreaux prête à piler leurs chairs et leurs os vivants, ils ont répondu : Frappe, je suis chrétien. Un peuple entier s'est montré constant à échapper au déshonneur par la mort, tandis que tant d'autres ont refusé de s'y soustraire par la victoire. Qu'on cesse donc de chercher à affaiblir la gloire de ce peuple. Dans ce qui constitue précisément une nation, il s'est élevé au premier rang des peuples modernes, comme ses aïeux s'étaient placés au premier rang des peuples anciens. Si les autres populations européennes ne lui étaient pas maintenant aussi inférieures en courage qu'elles l'étaient jadis en civilisation, il aurait pu de nos jours rendre l'Europe

au patriotisme, comme autrefois il fut sur le point de l'arracher à la barbarie. La patrie de Léonidas et de Botzaris aurait pu devenir une école pratique d'héroïsme et de liberté, où se seraient rencontrés, connus et unis, les hommes généreux de toutes les nations; où ils auraient montré leur puissance et appris eux-mêmes à la sentir.

Cet avantage qu'offrait aux peuples l'émancipation de la Grèce, et que les peuples n'ont pas compris, n'a été que trop aperçu par les diplomates à qui la chute de Bonaparte livra les destinées du monde. Ils avaient un moyen sûr et honorable de faire cesser le danger qui pouvait en résulter pour leurs déplorables systèmes; c'était de reconnaître et de secourir aussitôt le gouvernement hellénique (1). Mais le plus in-

(1) A présent encore il serait de l'intérêt, sinon des ministres, du moins des rois, de mettre promptement un terme, par la reconnaissance et la consolidation de l'indépendance grecque, à cette irritation continuelle, à ces alternatives d'indignation et d'enthousiasme qui agitent toutes les populations civilisées.

fluent de ces hommes d'état ne pouvait se résoudre à permettre que la Grèce fût libre près de l'Italie dans les fers. Tous répugnaient à laisser voir aux peuples que le courage peut quelquefois conduire au bonheur. Ils se réunirent pour condamner la Grèce. Ils espérèrent d'abord qu'elle succomberait sous les seules forces de Mahmoud. Mais sa résistance héroïque les contraignit bientôt à dévoiler leurs projets contre toutes les nations. Si quelques cabinets ont montré de la répugnance à seconder le croissant; si, pendant que les Anglais faisaient aux Grecs une *guerre cachée* (1), nos ministres ont conservé du moins une neutralité véritable, le chef du cabinet autrichien n'a pas tardé long-temps à les entraîner dans sa route, combien qu'elle soit opposée aux sentiments de quelques-uns d'entre eux. On aurait préféré que les Turcs se chargeassent seuls du massacre de six millions de chrétiens; on aurait préféré pouvoir dire comme Pilate, lorsqu'il

(1) Πόλεμος ἀκήρυστος, mot à mot *guerre non déclarée.*

livrait le Christ aux bourreaux : *Je m'en lave les mains*. Mais, puisque les Turcs ne suffisaient pas, on est allé à leur secours. On a d'abord essayé la corruption, qui ailleurs réussissait si bien; on a inventé vingt protocoles de soumission, on a façonné des chaînes de vingt formes différentes, pour les faire accepter aux Grecs. Ces tentatives ont échoué; l'or qui marchandait la trahison, les sophismes qui promettaient de la déguiser, ont été repoussés avec dédain. Alors on a dit : Ici ce n'est pas un jeu; les sentiments répondent aux paroles. Notre système serait détruit si un seul pays de l'Europe, tant petit soit-il, pouvait régler sans nous sa destinée. Nous perdrions ainsi tout le fruit de la guerre que nous avons déclarée au patriotisme : c'est, au contraire, le moment de la finir. Que nous importe la dignité des rois? c'est à nos places qu'il faut songer. Grands capitaines de l'Autriche, dressez des plans de campagne pour les Turcs; officiers français, courez instruire les nègres musulmans au massacre des blancs chrétiens; que nos chantiers soient ou-

verts au noble satrape d'Égypte; que nos marins préservent les vainqueurs de Psara des infortunes du vainqueur de Chios.

Ainsi ont parlé quelques diplomates, et personne, ni roi ni peuple, ne s'est opposé à leurs desseins. Ils ont déja convoyé dans la Grèce les supplices, la famine et l'incendie. Chaque jour, sur la carte de cette contrée couverte de sang et de ruines, ils effacent les noms des villes qui ont cessé d'exister parce que leurs habitants ont voulu être libres; ils comptent avec délices les chrétiens que leurs dignes officiers conduisent, dans les sables de l'Afrique, à l'esclavage et à l'apostasie; ils attendent avec impatience l'heureux instant où la Hellade, repeuplée par les nègres de Darfour, n'aura plus de sa population chrétienne que les ossements des guerriers engloutis sous les décombres des forteresses, des prêtres ensevelis sous les ruines des autels, des femmes et des enfants écrasés sous les débris de la Croix.

Leur attente, je l'espère, sera déçue; la Grèce

triomphera. Mais, si jamais elle succombe, alors, nous montrant cette terre où ils auront rétabli le bon ordre et la paix, ils nous diront : Voyez ces cendres et ce sang! voilà ce qu'on gagne à suivre sa conscience. Voyez ces noirs devenus possesseurs des plus beaux pays de l'Europe! voilà ce qu'on gagne à se précipiter en aveugle dans tous les crimes que nous commandons. Obéissez comme ces nègres, ou craignez le sort des Grecs.

Plus ce peuple est illustre par ses aïeux et par ses actions, plus ils comptent sur la terreur qu'imprimera son châtiment; plus, disent-ils, l'exemple sera salutaire. Cette espérance les trompe. Les peuples leur répondront : On peut, pour votre bon plaisir, anéantir une nation peu nombreuse, sans armes, sans pain, sans organisation; mais des nations puissantes et pourvues de tout ce qui est nécessaire à leur défense..... non. L'exemple nous indigne sans nous effrayer, et le manifeste du duc de Brunswick est plus aisé à exécuter dans les plaines de la Morée que dans celles de la Champagne.

Alors ils se repentiront de leur triomphe. Ils regarderont autour d'eux, et ils ne reconnaîtront plus ces peuples qu'ils croyaient fouler impunément aux pieds. Tous leurs appuis leur manqueront à la fois. Les sacriléges qui s'étaient chargés de défigurer la religion et la liberté n'auront point prévalu contre elles; elles n'en paraîtront que plus augustes, et ce sera en vain que, sous le règne de la sainte-alliance, on aura compté par millions les martyrs que, sous les Néron et les Domitien, on ne comptait que par milliers.

Mais, me répondra-t-on peut-être, ce n'est point parce que les Grecs sont sincèrement chrétiens, ce n'est pas même parce qu'ils ont voulu s'affranchir, qu'on seconde leurs ennemis; c'est parce qu'on a craint que, si la lutte durait longtemps, elle n'amenât enfin une rupture entre les puissances. Misérable prétexte que cela! Le moyen d'abréger la lutte n'était point de secourir les Turcs, car la résolution de leurs victimes était connue, et il faut toujours du temps pour égorger un peuple. Le seul moyen était, au con-

traire, comme je l'ai déjà dit, de reconnaître sur-le-champ l'indépendance de la Grèce. Alors, en même temps qu'on prévenait la fermentation produite en Europe par la vue d'une véritable guerre nationale, on ôtait à la diplomatie un sujet de discussions et d'hostilités. Les Grecs devenaient étrangers aux querelles des Turcs et des Russes; aucune puissance n'effrayait les autres par son agrandissement, et ce *statu quo*, si doux, ne souffrait aucune atteinte. Si donc on n'avait voulu qu'éviter la guerre, on aurait secouru ou du moins reconnu le gouvernement hellénique. Mais non, ce sont des séditieux qu'on a voulu détruire; car tout homme est séditieux, qui hait l'abjection, qui ose écouter sa conscience, et qui ne cherche point ses devoirs dans les dépêches autrichiennes.

Rien ne peut soustraire à cet anathème. Il pèse sur tous les partis, sur toutes les opinions, sur les amis de l'aristocratie comme sur ceux de l'égalité, sur les apôtres de la vraie monarchie comme sur ceux de la république, sur les catholiques,

gallicans comme sur les réformés. Aussi tous les partis, toutes les opinions, se sont-ils réunis contre un pareil système. Ils ont tous fait entendre le même cri : Secours aux Grecs! Victoire à la Croix! Ce cri devient tous les jours plus général dans les classes éclairées de la société. Les hommes même vendus au pouvoir secourent en secret les martyrs de la Grèce, espérant peut-être ainsi faire taire leurs remords. Mais pour qu'une opinion devienne une puissance, pour qu'elle ait le droit de commander, il faut qu'elle s'empare du peuple, qu'elle pénètre dans les chaumières et dans les champs du laboureur; c'est là qu'est la force des nations. Tous les amis de la dignité nationale, tous les amis de l'humanité, tous les apôtres de la piété sincère, doivent faire les plus constants efforts pour répandre dans nos campagnes la pitié et l'admiration dues à nos frères d'Orient. Dans une grande partie de l'Allemagne, le peuple même prend un vif intérêt à la cause des Grecs. On voit les paysans accourir dans les villes pour demander des nouvelles d'une lutte si glorieuse.

Le récit des exploits des Botzaris et des Nikitas occupe leurs veillées; et souvent, au milieu des travaux du jour, s'ils aperçoivent un voyageur revenant de l'Italie ou des provinces illyriennes, ils abandonnent leurs charrues, accourent sur sa route, se pressent autour de lui, et ne le laissent continuer son chemin qu'après avoir écouté avec transport tout ce qu'il sait des combats, des succès, ou des malheurs de *la nation héroïque.*

Cet empressement général n'existe point en France. Le peuple allemand serait-il meilleur que le peuple français? La différence qu'on remarque entre l'intérêt que chacun de ces peuples prend à la position des Hellènes ne viendrait-elle pas plutôt de ce que les hommes éclairés, et particulièrement les pasteurs des campagnes, ont propagé parmi les Allemands le zèle de la cause sainte? Leur conduite est pour nous un exemple à imiter. Que tous les Français investis de la confiance des paysans de leur contrée s'empressent de leur peindre la misère et l'héroïsme des Grecs; que les ministres du ciel racontent à

leurs paroissiens la constance des nouveaux martyrs. Déja quelques-uns de nos prêtres ont rempli ce devoir sacré : espérons qu'ils trouveront de nombreux imitateurs, que tout le clergé consultera sa conscience plutôt que les circulaires ministérielles, et prouvera que personne n'a le pouvoir de rendre à ses yeux la croix divine un objet de proscription. Ah! si nos pasteurs veulent donner à la religion un nouveau lustre, qu'ils saisissent une occasion si belle; que, du haut de la chaire, ou du moins au sortir de l'église, ils disent aux fidèles assemblés :

Mes frères, si, ce matin, en venant assister aux saints mystères, vous aviez rencontré un malheureux qui, près d'être dévoré par une bête féroce, vous demandât de quoi charger le fusil qui pouvait le défendre, l'auriez-vous refusé? Non. Eh bien! la position de cet homme est celle d'un peuple entier, d'un peuple chrétien comme vous, et dont les aïeux ont répandu sur toutes les nations les plus nobles, les plus importants bienfaits. Des barbares, sortis des déserts de l'Asie, veu-

lent lui ravir sa religion et sa liberté. Ils démolissent les églises, ils incendient les villes, ils massacrent les habitants. Les enfants sont jetés à la mer, les femmes renfermées dans des sacs remplis de serpents, les vieillards pilés sous le marteau; les prêtres, les évêques écorchés vivants et brûlés à petit feu. Il y a cinq ans, ce peuple comptait quatre millions d'ames; à peine en reste-t-il trois millions. Cependant ce peuple est brave; il se défend avec une héroïque constance : mais il manque d'armes et de pain. Mes frères, quelques secours peuvent le sauver. Je vous demande pour lui l'argent que vous alliez dépenser aujourd'hui dans des amusements frivoles. Lui refuserez-vous cette légère offrande? la refuserez-vous au Dieu qui vient de descendre sur nos autels, et qui, par ma voix, vous la demande pour ses martyrs?

Certainement ce langage ne retentirait pas en vain dans nos campagnes. Or, ce ne sont pas les souscriptions du riche, non plus que ses impôts, qui forment des masses; ce sont les souscrip-

tions, comme les impôts, du pauvre. Il ne s'agit que de rendre général le mouvement de la charité. A vingt sous par tête, les Français donneraient trente millions.

Quand on veut agir sur tous les esprits, il faut parler à toutes les passions. Faisons donc entendre la voix de l'intérêt personnel aux hommes qui pourraient se montrer sourds à l'intérêt national, à l'intérêt du genre humain. Le gouvernement grec possède d'immenses biens nationaux, presque sans produit, parce qu'ils sont sans culture, mais susceptibles de devenir extrêmement féconds entre des mains industrieuses. Des étrangers pourraient sans doute acquérir à très-bas prix une partie de ces biens; et, s'ils consacraient de légères sommes à les mettre en valeur, ils se créeraient facilement de grandes fortunes. Les propriétés particulières même sont à si bon marché, qu'avant l'invasion d'Ibrahim, on pouvait acquérir pour cinq cents francs une maison et un jardin à Tripolitza. Les Grecs manquent de manufactures, et sont cependant très-

curieux de la richesse des vêtements et des armes. Un Européen actif et intelligent, qui établirait chez eux des ateliers, serait sûr de bénéfices énormes. Les spéculations commerciales, qui, dans les états parvenus au comble de la civilisation, deviennent imprudentes du moment qu'elles dépassent certaines limites, trouveraient dans la Hellade un champ immense à féconder.

Déja plusieurs négociants anglais ont résolu de s'y établir dès que la guerre en aura consolidé l'indépendance. Or, un excès de population commence à se faire apercevoir en France comme en Angleterre. On va se fixer en Amérique, malgré l'éloignement et les dangers du climat. Combien il serait plus avantageux de se transporter en Grèce, sous le climat le plus pur, au milieu des plus beaux sites du monde, chez un peuple aimable, et reconnaissant des secours qu'on lui aurait donnés! Là, tout serait enchanteur; quelques années de liberté auraient effacé, dans les parties de la Hellade qui avaient subi la conquête, tous les vestiges de quatre

siècles d'esclavage; et le calme de la victoire aurait adouci la fierté un peu farouche des peuplades héroïques, pour qui ces quatre siècles n'ont été qu'une suite de combats et d'exils, de malheurs et de vengeances. Le Français, devenu citoyen de la Grèce, verrait la civilisation croître autour de lui aussi rapidement que ses moissons.

Ceux même des commerçants qui ne voudraient point quitter leurs foyers, ont le plus grand intérêt au succès des Hellènes. Les pirates barbaresques, que les gouvernements européens veulent bien effrayer de loin à loin, mais ne veulent point détruire, seraient bientôt anéantis par les Grecs. Leurs repaires disparaîtraient des côtes de la Méditerranée, et nos vaisseaux marchands, tranquilles dans toute son étendue, n'auraient plus à redouter que le caprice d'un dey d'Alger ou de Tunis les soumît au pillage, à la peste ou à l'incendie.

Quant à nos littérateurs, à nos artistes, ils ne doivent pas seulement aimer la Grèce comme le

berceau de la civilisation ; ils doivent y voir encore un sujet d'émulation et d'espoir. Sous les chaînes, ou sous les menaces des barbares, le peuple grec a conservé un sentiment profond des beaux-arts qui ne se retrouve au même degré dans la masse d'aucun des peuples civilisés. Pour vous en convaincre, lisez dans les voyageurs le récit de l'enthousiasme général produit par les hymnes de Rigas, des pleurs qu'ils firent couler dans les chaumières comme dans le sein des palais. Lisez les chants populaires, si nombreux dans la Hellade, et composés, pour la plupart, par des hommes qui ne savaient pas lire. Lisez surtout les chansons klephtiques. Au milieu des défauts les plus choquants, vous y trouverez quelque chose de l'inspiration poétique d'Homère. Il est vrai que ces hymnes sont fort supérieurs à tous les autres. Comme les Klephtes étaient les vrais représentants du patriotisme de la Grèce, les rhapsodes des Klephtes étaient les vrais représentants de son génie. L'éclat de l'imagination

et la force de la pensée s'étaient réfugiés, avec le courage, sur les cimes du mont Olympe, toujours favorisé des dieux.

Mais même dans les pièces composées loin des *Limeri* (1), dans les chansons de Janina, dans les distiques de l'Archipel, vous découvrirez souvent l'expression poétique, fruit de cette sensibilité vive et profonde, si rare partout ailleurs et si commune chez les Grecs. Cette noble nation, une fois paisible dans le succès, doit devenir pour l'Europe un auguste tribunal d'appel où toutes les œuvres du talent, qui auront été négligées chez les autres peuples comme inutiles dans les jeux de la bourse, pourront enfin obtenir justice; où les accents des grandes ames, qui ne sont plus compris dans les autres langues de l'Europe, pourront, en passant dans la langue grecque, se faire entendre à des cœurs dignes de les écouter. Là, nos poètes ne seront pas

(1) C'est le nom que donnaient les Klephtes à leurs principales stations, espèce de petits camps placés d'ordinaire sur les montagnes les plus escarpées.

forcés, pour réussir, de mettre en antithèses les chants de la liberté, ni d'aiguiser en madrigal les discours d'un héros. Ils ne tiendront pas leur rang des caprices d'un libraire; ils seront jugés par leurs pairs. Déja la littérature grecque, à peine renaissante, peut se glorifier de poésies pleines de verve et d'éclat; et cependant ce n'est que dans quelques années que les hommes les plus forts pourront saisir la lyre; ils ont maintenant autre chose à faire : Eschyle est à Marathon.

Cette expression est plus exacte qu'on ne le croira peut-être. La lutte actuelle est en quelque sorte la répétition de la grande guerre médique. Les chefs parlent et agissent, vivent et meurent comme Léonidas. Comme l'ancienne Télésille, les femmes de Souli sauvent leurs époux et arrachent la victoire aux tyrans (1); les mers de Salamine ont revu de faibles barques attaquer

(1) C'est ce trait qu'on a voulu porter sur la scène française, et que, jusqu'à ce jour, la censure a pris soin d'en écarter.

les immenses navires des barbares. Des voix éloquentes ont prononcé l'oraison funèbre des braves égorgés par les hordes du nouveau Xerxès; et déja, dans les plaines d'Épidaure, sont marqués les fondements des nouvelles propylées qui doivent remplacer l'humble chaumière où les représentants de la Hellade échappée aux fers ont tenu la première de leurs assemblées nationales. La Grèce n'a besoin que de la liberté pour renouveler à nos yeux tous les prodiges de son antique splendeur. Le germe en existe encore dans le caractère et dans l'esprit des Grecs de nos jours.

Les Grecs ont été, ils sont encore l'objet des accusations les plus injustes. Si ces accusations n'avaient été répandues que par des Turcs, des Juifs, ou des journaux autrichiens, elles n'auraient trouvé aucune croyance. Malheureusement des hommes désintéressés, des officiers même partis pour défendre la Grèce, ont donné, par des rapports infidèles, quoique sincères, quelque apparence de vérité à ces funestes imputations.

Des voyageurs qui n'ont eu de rapports qu'avec des Grecs esclaves, nous ont peint la nation entière d'après ces Grecs dégénérés, à peu près comme si l'on peignait les Français dans les antichambres de nos pachas. S'ils ont parlé quelquefois des peuplades libres et guerrières, ils nous ont donné la version répandue par les Turcs et leurs complaisants; on dirait une histoire de Mina et de ses troupes prise dans les bulletins de Napoléon. Quant aux officiers qui, revenus mécontents, ne se sont pas assez défiés de leur mauvaise humeur, ils auraient dû n'accuser qu'eux-mêmes de leur *désappointement*. Un peuple n'est pas barbare pour ne pas donner des places de colonel quand il n'a point de régiment; il n'est point stupide pour ne pas reconnaître au premier coup d'œil qu'on est habile dans un art qu'il ignore; il n'est point trompeur pour ne pas accomplir des promesses entendues autrement qu'il n'a voulu et n'a pu les faire. En allant seul en Grèce, il fallait s'attendre à prendre, comme Santa-Rosa, un mous-

quet et un atagan; il fallait s'attendre à manquer de rations dans un pays où il n'y a point de service des vivres, à trouver de la défiance chez des hommes que tant d'émissaires cherchaient à tromper. Il fallait apprendre la langue du pays, prouver son dévouement par ses périls, sa valeur par ses exploits, ses talents par quelque conseil donné sans prétention, par quelque mouvement ordonné dans une circonstance où les généraux grecs n'auraient su que faire. Que si l'on ne pouvait se résigner à une attente pénible, il fallait retourner dans sa patrie en disant, sans aigreur : Je me suis trompé. C'est ce que plusieurs braves ont fait, c'est ce que tous auraient dû faire.

Essayons de rendre justice à une nation que la plupart de ses défenseurs, cédant à ce déplorable système de concessions devenu si général, n'osent louer un moment qu'après avoir accumulé contre elle une foule de reproches. Ne disons pas comme eux : Les défauts des Grecs viennent de leur esclavage; voyons seulement si les Grecs ont plus de défauts que nous.

Quant à leurs vertus politiques, je pourrais me dispenser de rien ajouter au tableau que j'en ai tracé dans les premières pages de ce discours; et je me bornerai à une seule observation. Tandis qu'une secte qui cherche à s'introduire parmi nous, et qui ne trouve que trop de prosélytes, ne voit rien de si patriotique que l'ardeur de s'enrichir, la plupart des négociants grecs ont trouvé qu'il était plus beau de déposer leurs richesses sur l'autel de la patrie, et beaucoup ne se sont pas bornés à cette offrande. Avec leurs richesses, ils ont équipé un vaisseau, ils l'ont défendu avec leurs bras, ils l'ont décoré de leur sang. Les habitants d'Hydra, de Spetzia, d'Ipsara, ne souffraient aucun outrage, n'éprouvaient aucune crainte. Ils se gouvernaient d'après leurs lois. Aucun musulman n'avait la permission de mettre le pied dans leur île. S'ils eussent suivi les doctrines qu'on voudrait nous faire adopter, ils n'auraient pu désirer un sort plus beau que celui-là. Tranquilles, ils se seraient crus indépendants; riches, ils se seraient crus glorieux, et ils

auraient continué à jouir de cette facile gloire. Qu'ont-ils fait? Au premier coup de canon tiré contre l'étranger, qui n'était plus leur tyran, mais qui était toujours leur vainqueur, ils ont senti que de ce jour seulement la carrière de la gloire s'ouvrait pour eux. Tous leurs comptoirs se sont fermés; leurs vaisseaux, cessant de courir après la fortune, n'ont plus cherché sur les mers que la victoire ou la mort; leurs mains n'ont plus su d'autre métier que celui de combattre, de préparer les brûlots, de creuser les mines où ils s'engloutissaient en criant : Vive la Grèce!

On opposera peut-être à ce tableau celui des habitants de la Morée laissant les hordes d'Ibrahim parcourir et dévaster sans obstacle leurs villages et leurs champs, et l'on me demandera si c'est encore là du patriotisme. Je réponds oui, sans hésiter. Les Moréotes ont montré peu d'aptitude à la guerre, peu de courage dans l'esprit; mais l'absence de ces qualités a fait mieux ressortir encore leur horreur pour la trahison. Alors même qu'ils ont renoncé à se défendre, l'idée de

se soumettre ne s'est pas présentée à eux. Ils ont fui les promesses du vainqueur comme ses armes. Ils sont allés dans des cavernes vivre libres jusqu'à ce qu'ils mourussent de faim. Cette manière d'accomplir le vœu gravé sur leurs armes et sur leurs vêtements : ἐλευθρία ἢ θάνατος (la liberté ou la mort), est loin sans doute d'être la meilleure, mais elle a aussi son mérite, et bien des gens qui peuvent en rire sont loin d'être assez patriotes pour l'imiter. Pour moi, je n'aurais donné que des larmes à la malheureuse famille que j'aurais trouvée expirante dans le creux d'un rocher et dont les mains défaillantes m'auraient montré cette devise brodée sur le manteau qui allait lui servir de linceul. Je ne sais pas même si le patriotisme ne se déploie pas avec plus d'énergie dans cette constance sans espoir que dans le plus brillant enthousiasme. Ce que je crois certain, c'est que plusieurs de nos soldats, qui, pour défendre la patrie, se précipitaient avec le plus de joie sur les redoutes de Jemmapes et les batteries d'Arcole, auraient

hésité, si la victoire leur avait paru impossible, à courir dans les gorges des Vosges ou du Jura pour assister tranquillement à l'incendie de leurs biens et à l'agonie de leurs proches.

D'ailleurs, qu'un homme aille en Grèce, le glaive d'une main, deux millions de l'autre (et comment parmi tant de riches cet homme ne se trouve-t-il pas?); qu'il se rende à l'entrée de ces cavernes, et qu'il dise à ces malheureux : Venez, mes amis, venez mourir avec moi comme il convient à des gens d'honneur; ne craignez rien pour vos familles, voilà de quoi leur acheter du pain pour les nourrir pendant votre absence. A l'instant tout ce qui peut porter les armes se pressera autour de lui. Les hommes lui demanderont quelques jours pour transporter dans ces souterrains les aliments de leurs enfants et de leurs mères, et ils reviendront suivre ses drapeaux. Les Moréotes ne refusent point de se battre; mais, disent-ils, si nous laissons nos familles dans la plaine, elles seront égorgées; si nous les abandonnons sur les montagnes, l'ennemi ne dé-

couvrira point leur asile, mais elles mourront de faim. En restant près d'elles, nous les défendons dans la plaine, et sur les montagnes nos secours prolongent au moins leur agonie. Ce n'est point, dans leur bouche, une défaite de la peur; ce motif de leur inaction n'est malheureusement que trop vrai. Moins aguerris, moins courageux que les Rouméliotes, la vue des bataillons égyptiens pourrait encore les troubler; mais je ne doute point qu'un chef qui aurait le sentiment de la guerre ne trouvât promptement le moyen de dissiper cette espèce de crainte superstitieuse que la vue des baïonnettes leur a d'abord inspirée. Ils ont toutes les vertus du citoyen, ils acquerraient bientôt, près de lui, toutes les qualités du soldat.

Il reste maintenant à examiner la conduite privée des Grecs. Ici, les préventions peuvent être plus difficiles à détruire : les preuves qu'on leur oppose sont moins éclatantes et moins incontestables. On est obligé de se borner à discuter les diverses assertions des voyageurs. Avant de

me suivre dans cet examen, qu'on me permette une réflexion. Est-il possible qu'un peuple sans vertus privées déploie tant de vertus publiques? Celui qui craint la honte sur le champ de bataille, l'acceptera-t-il dans les occupations de la paix? Celui qui sacrifie sa vie à l'honneur, refusera-t-il d'y sacrifier de moindres intérêts? J'avoue que j'ai de la peine à le croire. Une ame ne peut pas être à la fois généreuse et vile, courageuse et lâche; et par la même raison que je confierais avec assurance des fonctions publiques à ceux que j'aurais vus grands dans la vie privée, je ne peux me figurer méprisables dans leurs relations particulières ceux que j'ai vus d'héroïques citoyens.

Les premières des vertus privées sont celles qui s'exercent dans le sein de la famille ; les premiers devoirs sont ceux de fils, de père, d'époux. Or, les ennemis même des Grecs ont reconnu que nulle part le dévouement envers ses proches n'était si général que dans la Grèce. L'histoire des Hellènes en offre à chaque page

des exemples admirables. Une simple séparation de quelques années produit généralement parmi eux une douleur qu'on ne voit en France que dans quelques familles; et les procès entre parents, si communs dans le reste de l'Europe, sont presque inconnus chez eux.

Leur conduite envers les étrangers a servi de texte à de nombreuses déclamations. Mais, sur ce point comme sur tant d'autres, j'entends beaucoup d'injures, et pas une plainte. Je les vois, pendant leur esclavage et depuis leur affranchissement, exercer l'hospitalité la plus touchante. Au milieu d'une guerre affreuse et irrégulière, quand il n'y a pas un homme sans armes et pas un bataillon d'organisé, quand les tribunaux sont encore muets et que les violences pourraient être rejetées sur le compte des ennemis, je vois des Français, des Anglais, traverser, sans escorte, avec un bagage considérable, une grande étendue de pays ravagé, suivre des routes tortueuses, dominées par des montagnes où depuis long-temps erre une population consumée

par la faim, et ne rencontrer que des soins et des secours désintéressés. En serait-il de même en Italie? en serait-il de même en France?

Les Maïnotes, il est vrai, forment une exception. On les a vus quelquefois piller indistinctement amis et ennemis. Mais cela n'est-il pas arrivé aussi à des corps de troupes des nations les plus civilisées? et d'ailleurs les Maïnotes forment-ils une grande partie de la population grecque (1)?

On accuse encore les Grecs d'être vindicatifs, soupçonneux et avares. Sans prouver ici qu'une

---

(1) Même parmi les Maïnotes on trouve de nombreux exemples du désintéressement uni à la valeur. Cette peuplade a produit quelques-uns des hommes qui se distinguent le plus honorablement dans la guerre actuelle. Il serait inutile de rappeler des noms chers à tous mes lecteurs; mais je crois devoir saisir l'occasion de réparer une injustice de la renommée. Le nom du brave Tsalaphatinos n'est pas encore parvenu jusqu'à nous. Aucun de nos écrivains, aucun de nos journaux n'en a parlé, et cependant il mérite de ne pas rester inconnu. Je pense que mes lecteurs verront avec intérêt une courte notice sur cet homme extraordinaire; je le crois d'autant plus, que les philhellènes français y trouveront un devoir à remplir. Je n'ai fait, en quelque sorte,

vengeance juste est quelquefois un devoir au lieu d'être un crime, je demanderai si tout

---

que traduire les renseignements qui m'ont été donnés par la famille de l'illustre Mavromichalis.

Elias Tsalaphatinos, né au village de Vitylon, était pauvre et ne savait ni écrire ni lire; mais la confiance qu'inspiraient son courage et sa fidélité avait engagé le bey de Maïna à le placer au premier rang de ses gardes. A peine Tsalaphatinos eut-il connaissance du projet d'insurrection contre les Turcs, qu'il embrassa avec transport l'espérance de la liberté. C'est un usage très-répandu parmi les modernes Spartiates, lorsqu'ils nourrissent une haine profonde contre quelqu'un, de laisser croître leur barbe jusqu'à ce qu'ils soient vengés. Tsalaphatinos jura de ne plus couper la sienne tant qu'il y aurait un Turc en Grèce, et promit, ainsi que son homonyme Elias Mavromichalis, dont tout le monde connaît la mort glorieuse, de ne rentrer dans sa maison que quand sa patrie serait libre. Il prit les armes, commença par engager son frère à le suivre, et fut bientôt entouré d'une petite troupe formée de ses parents et de ses amis. Sorti des rochers de la Laconie, il se procura d'abord une histoire grecque; il la portait toujours avec lui. Toutes les fois que dans les courses qu'il entreprenait pour chercher les combats il rencontrait quelqu'un qui savait lire, il le conjurait de lui faire la lecture de quelque passage de ce livre. Après en avoir écouté deux ou trois pages, il priait le lecteur de cesser, et de marquer l'endroit où ils s'étaient arrêtés. Ensuite il s'éloignait, portant son livre sous le bras, et

homme offensé n'a pas le desir de venger son offense; je demanderai si parmi ceux qui ré-

---

repassant dans son esprit tout ce qu'il venait d'entendre. De cette manière, il apprit en peu de temps toute l'histoire de ses aïeux, et s'en servit après dans chaque circonstance pour encourager ses camarades. Plus tard, portant dans ses marches de l'encre, une plume et du papier, il apprit à lire et à écrire; et envoya souvent, soit au gouvernement, soit aux généraux, des plans d'attaque ou de défense écrits de sa main et qui eurent un heureux succès.

Il ne s'est livré presque aucun combat important dans le Péloponèse, dans la Grèce Occidentale, ou dans la Grèce Orientale, que Tsalaphatinos n'y ait paru le premier, excitant les autres par son exemple. Au commencement de l'insurrection, il fut chargé par Mavromichalis de parcourir certains districts du Péloponèse, pour exciter le courage des habitants qui n'osaient prendre les armes. Il y courut, et les remplit d'enthousiasme en leur retraçant les exploits de leurs aïeux, et les affronts que souffraient de la part des Turcs les fils de si nobles ancêtres.

Bientôt, sous la conduite de Kariacouli Mavromichalis, le plus beau, le plus fertile en stratagèmes et le plus sage des Spartiates de nos jours, Tsalaphatinos prit part au sanglant combat livré à Valtezzi contre le Kiaïa-bey. Il reçut le commandement d'un des postes fortifiés par les Grecs. Au moment où les ennemis s'élançaient sur le retranchement, il tua de sa main deux porte-étendards qui avaient osé y planter leur bannière. Voyant quelques-uns de ses soldats dé-

priment ce desir, il en est beaucoup qui en triomphent par grandeur d'ame; si ce n'est pas,

---

couragés par le grand nombre et la fureur des Ottomans, il se plaça à la gorge de la redoute, et, les yeux étincelants de colère et de courage, il menaça avec serment de tuer aussitôt quiconque oserait en sortir sans son ordre.

Plus tard, suivant le jeune Elias Mavromichalis, il garda l'isthme de Corinthe jusqu'à la chute de Tripolitza. De là, il se rendit à Athènes et d'Athènes à Caristo dans l'Eubée, où il se distingua dans plusieurs affaires. A son retour au sein du Péloponèse, au moment où Dramali s'avançait et que le général Riganios était envoyé, à la tête de 700 soldats, pour défendre le passage de l'isthme, Tsalaphatinos courut de lui-même à ce poste si important, n'ayant avec lui que quelques parents et d'autres Spartiates. Sa troupe se composait en tout de treize hommes. Riganios, peu fait à la guerre et consterné du nombre des Turcs, ne tarda pas à prendre la fuite. Le courageux Tsalaphatinos conserva d'abord sa position avec ses treize camarades, il tua quelques hommes à l'ennemi, et, après avoir vu tomber trois des siens, il ne se retira qu'en bon ordre. Il courut ranimer le courage de quelques habitants du Derven, et réussit à leur persuader de se saisir avec lui de l'isthme, pour couper les communications de Dramali. Il parvint ainsi à priver de tout secours ce visir insensé, qui n'avait laissé aucun poste dans un défilé d'une telle importance. Au milieu de tant de combats, le généreux Tsalaphatinos ne prit et ne reçut aucune dépouille, excepté un cheval gris, dont il se servit jusqu'au

au contraire, chez la plupart, parce qu'au moment de l'injure ils manquent de courage, et

---

momentoù il accompagna Pierre Mavromichalis à Missolonghi, qu'assiégeait alors Omer-Vrionis. Là il fut chargé d'inspecter les gardes, et tout le monde s'étonnait de voir combien il savait enflammer les Spartiates, tantôt leur rappelant l'intrépidité et les hauts faits de leurs aïeux, leur citant l'exemple de Léonidas et des trois cents, et tantôt, comme saisi d'une inspiration soudaine, leur prédisant des triomphes à eux-mêmes, et leur racontant des songes qu'il a dit depuis avoir été inventés pour frapper leur imagination. Par ce talent d'encourager les soldats, talent trop rare et qu'il déployait partout avec le même bonheur, il s'attira bientôt un tel respect et une telle considération de tous les Grecs, qu'on vit souvent survenir des querelles dans les armées, dont tous les corps se disputaient à qui le compterait dans ses rangs.

Le gouvernement, frappé de la valeur et du désintéressement de ce généreux citoyen, avait décidé, l'an dernier, de lui donner trois mille piastres (environ 1,500 francs) pour qu'il les envoyât à sa femme et à son fils. Il ne voulut pas les accepter, et il répondit : « Le repos que ma femme et mon fils goûtent à Sparte leur suffit; pour moi, je me contente de l'espoir de voir bientôt la terre de mes aïeux entièrement délivrée de ses tyrans. Donnez cet argent à la patrie, elle en a plus besoin que moi. »

Mais lorsque Tsalaphatinos vit Pierre Mavromichalis se disposer à envoyer à Paris son fils Démétrius, qui devait y

qu'ensuite leur ame n'a pas la force de nourrir leur ressentiment jusqu'à l'instant favorable pour l'assouvir. Je ferai observer que, comme la reconnaissance des bienfaits, la vengeance des outrages est *la mémoire du cœur*, et que cette mémoire est forte ou languissante selon que le cœur lui-même est ou faible ou vigoureux. Les Grecs devront à cette faculté de l'ame leur gloire et leur liberté. Il ne faut pas s'étonner qu'elle soit si ardente chez eux : quatre siècles de

---

être élevé aux frais du comité philhellénique, il supplia le chef de Sparte de s'entremettre auprès des philhellènes français et du comité, pour qu'ils reçussent aussi son pauvre fils, âgé de douze ans. « Si je suis, dit-il, ignorant et illettré, que du moins mon fils ne reste point barbare et privé des lumières de l'instruction! C'est la seule marque de reconnaissance que je demanderai jamais à ma patrie et aux amis de la Grèce. »

Certainement ce noble vœu ne peut tarder à être exaucé. Après avoir appris de son père le patriotisme et la valeur, le jeune Tsalaphatinos viendra s'instruire parmi nous dans les sciences qui rendent ces vertus plus utiles encore. Les secours que le comité consacre à l'éducation de jeunes Grecs sont dus surtout à ceux dont les parents n'ont d'autre richesse que la gloire.

malheurs et d'outrages ont pris soin de l'exalter.

La même infortune a produit, et devait nécessairement produire, ce penchant aux soupçons que reprochent aux Hellènes ceux qui l'ont fait naître et ceux qui s'efforcent de l'entretenir. Pendant plus de trois cents ans, les Grecs ont pu se dire à toute heure : Que prépare contre moi le visir, le mousselim, le cadi? Maintenant, ils peuvent se dire chaque jour : Que trame-t-on contre nous à Constantinople, à Vienne, à Londres, à Paris? Dans une pareille situation, il faudrait être stupide pour ne pas être méfiant. Mais cette disposition des esprits a-t-elle produit en Grèce plus de mauvais effets qu'ailleurs? Au contraire; malgré toutes les causes qui devaient la favoriser, elle n'a peut-être jamais enfanté aucun excès. On n'a point vu, comme dans Saragosse, les officiers les plus dévoués à la patrie immolés parce qu'ils avaient été chassés d'une position qu'il était impossible de défendre; on n'a point vu, comme dans Paris, les généraux les plus fidèles calmer par leur supplice les

craintes qu'ils inspiraient à une assemblée. Peut-être même les Grecs ont-ils plus d'une fois porté trop loin la confiance; et je ne vois pas ce qui pourrait donner le droit de les trouver trop soupçonneux?

A-t-on plus de raisons de les taxer en masse d'avarice? Une réflexion bien simple suffira pour prouver que non. Des hommes qui ont peine à pourvoir aux besoins de leurs familles peuvent-ils être avares? et n'était-ce pas, n'est-ce pas encore la position de presque tous les Grecs?

Que quelques chefs aient voulu s'enrichir par le pillage, ou même par des concussions, qu'est-ce que cela prouve? que ces chefs ressemblent à la plupart des nôtres, et voilà tout. On ne peut nullement donner leur cupidité comme une preuve de celle de la nation. On le peut d'autant moins, qu'à l'opposé de plusieurs pays où l'on trouve en général plus de moralité dans les classes éclairées que dans le peuple, le peuple, chez les Grecs, vaut mieux que ses patriciens. Beaucoup de gens riches et puissants ont encore

plus de vertus que de richesses: même avant la révolution, les Phanariotes se glorifiaient avec justice des Mourousy et des Mavrocordatos; mais plusieurs des chefs avaient fini par prendre quelque chose des habitudes musulmanes. Du reste, on sent bien que cette dernière observation ne peut s'appliquer aux peuplades qui n'ont jamais été soumises, telles que les Souliotes, les montagnards de l'Olympe et d'Agrapha. Là, tout est encore héroïque. La liberté, les périls, en ont écarté la corruption. Pour bien juger les Grecs, il faut les diviser en trois classes : ceux qui ont été souvent mis en contact avec l'étranger par les humiliations et le pouvoir qu'ils en recevaient; ceux qui ne l'ont approché que dans les combats qu'ils soutenaient contre lui; enfin, ceux qui ne l'ont connu que par les malheurs qu'ils supportaient en silence. Cette dernière classe forme l'immense majorité de la nation; et toutes mes recherches me portent à adopter l'opinion d'un écrivain anglais (1), qui pense que

(1) M. Édouard Blaquière.

ces infortunés ont autant et peut-être plus de vertus qu'aucune autre population chrétienne.

Je n'ai encore parlé que des hommes. Les femmes grecques méritent une attention spéciale et un jugement à part. Les plus mortels ennemis de leur nation rendent justice à leurs vertus. Soumises à des usages sévères qui ne leur permettent pas les amusements qu'elles trouveraient dans le reste de l'Europe, elles s'en dédommagent par l'exercice de tous les devoirs. Renfermées dans le sein de leurs familles, elles savaient naguère y entretenir la gaîté au milieu des souffrances, le calme au milieu des affronts. Depuis le commencement de la guerre, plus exposées que leurs époux, sans prétendre comme eux à la gloire, elles ont paru trouver une compensation à tant de maux dans la possibilité de faire de plus grands sacrifices aux objets de leurs affections; et, ce qui met le comble à leur dévouement, jamais elles n'ont donné un lâche conseil à l'époux qu'elles idolâtraient, au fils qui faisait leur bonheur.

Si maintenant nous passons à l'examen des

facultés intellectuelles, nous trouverons, chez les hommes comme chez les femmes, une aptitude prodigieuse à l'étude de tous les arts, un amour de la poésie et de l'éloquence tel qu'il ne s'est jamais rencontré chez les autres nations que dans l'élite de la société. La promptitude avec laquelle les Grecs saisissent tout ce qu'on leur enseigne a fait dire à des observateurs éclairés que, selon l'expression d'un ancien philosophe, ils ne paraissent pas apprendre, mais se ressouvenir (1).

---

(1) Malheureusement ces dispositions naturelles n'ont pu jusqu'aujourd'hui être cultivées que dans un petit nombre d'individus. Au moment où l'insurrection éclata, les études qui, depuis quelques années, renaissaient en Grèce, n'avaient pas encore eu le temps de répandre les lumières dans une masse considérable de citoyens. C'est ce qui fait penser à d'excellents esprits que la nation n'était pas encore mûre pour la révolution; qu'il aurait fallu pouvoir attendre quinze ou vingt ans de plus. Alors seulement, disent-ils, il y aurait eu parmi les Hellènes dans la force de l'âge assez d'hommes éclairés pour diriger le peuple et conduire habilement une lutte si périlleuse. Mais l'indignation et la souffrance pouvaient difficilement se soumettre à ces calculs. D'ailleurs, tant de Grecs qui ont eu le bonheur de périr les armes à la

Et voilà le peuple qu'on veut faire disparaître de la terre, qu'une diplomatie odieuse insulte officiellement et combat en secret! Les nations laisseront-elles achever le massacre d'une nation? Ne trouveront-elles aucun moyen de l'arracher au supplice ordonné à Constantinople et sanctionné à Vérone (1)? Souffriront-elles que leurs

---

main sous le drapeau national, seraient morts esclaves dans ces quinze ou vingt années, et n'auraient pu entrevoir l'aurore de la liberté. Gardons-nous donc de reprocher aux auteurs de l'insurrection l'ardeur avec laquelle ils ont devancé l'heure du dévouement et de la gloire; mais déplorons le préjugé fatal qui ne veut pour chef d'une grande entreprise qu'un homme décoré des épaulettes de général. Ce préjugé, partout si funeste, en donnant à Ypsilanti la direction de la campagne de Moldavie, priva la Grèce de l'élite de ses jeunes citoyens dont l'éducation avait cultivé et mûri le génie, nobles fleurs qui devaient parer long-temps la patrie, et qui tombèrent sur les rives de l'Oltau, en exhalant leurs premiers parfums.

(1) Les conditions nécessaires pour qu'une domination quelconque soit légitime, trop méconnues par un congrès qui qualifia les Grecs de *rebelles*, ont été rappelées depuis, non-seulement dans des écrits remarquables, mais, comme je vais le dire, à la tribune des *Chambres*. Elles l'avaient été auparavant, et dès l'époque même du congrès de Vérone, dans la chaire de l'Athénée de Paris. L'auteur d'un

soldats et leurs marins se fassent les aides des bourreaux turcs (1)?

Le peuple français, plus que tous les autres peuples, doit aux Grecs son affection et ses secours. Malgré les reproches qu'ils adressent à

---

cours sur les *principes de la société civile* put, sans sortir de son sujet, prendre *pour exemple* les Grecs, et renverser une à une toutes les accusations élevées contre eux. On a parlé de *l'enthousiasme* excité par cette *séance;* d'excellents juges l'ont citée comme preuve de l'impression que peut produire sur toutes les opinions le don si rare d'unir à la plus haute énergie une modération dont la dignité ne se dément jamais. Pour moi, je n'ai voulu que fixer une date, et constater qu'au moment même où les doctrines sans lesquelles il ne saurait y avoir d'organisation sociale étaient repoussées par ceux même qui passent pour avoir le plus d'intérêt à les maintenir, elles ont été hautement défendues, et qu'on a su dès-lors associer le public à leur défense. Il ne me conviendrait pas de rien ajouter à ce fait, mais il était moins permis à un frère qu'à personne de l'oublier ou de l'omettre.

(1) La marine autrichienne traite les Grecs comme si la guerre était déclarée entre Vienne et Napoli. Il semblerait même que l'amiral du conseil aulique veut à toute force obliger les Hellènes à repousser enfin ses hostilités, pour que l'Autriche ait un prétexte de faire marcher contre eux ses armées plus redoutables que ses escadres.

nos ministres, les Hellènes témoignent encore pour nous une prédilection marquée. Leur caractère n'a aucun rapport avec celui des Anglais et des autres peuples du Nord; leur esprit ressemble beaucoup à l'esprit français, tel qu'il était avant la corruption des dix dernières années. Il y a comme une sorte de confraternité d'armes entre les deux peuples. Vers la fin du dix-huitième siècle, des Français ont rougi de leur sang les rivages de l'Épire, et, quinze ans plus tard, des Souliotes sont morts dans nos rangs à Champ-Aubert, à Montmirail, à Montereau. Dailleurs, les Grecs doivent leur insurrection à Rigas, et Rigas à notre révolution; et ils n'ignorent point que, si Bonaparte ne nous eût pas asservis, la liberté aurait passé, sous nos drapeaux, de l'Italie dans la Grèce.

Aussi n'ont-ils pu voir, sans l'étonnement le plus profond, qu'il se trouvât des Français assez vils pour courir d'eux-mêmes se baigner dans le sang des populations de la Hellade, ou assez lâches pour souffrir qu'un ministre les chargeât

de cette mission. La généreuse Hélène Athanasios, en s'adressant, au nom de toutes les dames grecques, aux femmes chrétiennes de tous les pays, ne souhaite à ces malheureux d'autre punition que *les reproches de leur conscience, l'infamie de leur nom, et l'héritage honteux et coupable qu'ils laisseront à leurs enfants.* Une Grecque peut se borner à ce vœu; les Français ne le peuvent point. Si les chrétiens complices d'Ibrahim échappent au fer vengeur des Hellènes, et que le soin de diriger nos destinées soit confié à un ministère qui tienne à l'honneur de notre patrie, la France demandera au maître de l'Égypte l'extradition de ces hommes qui se sont placés eux-mêmes hors des lois des nations civilisées, et les renverra dans la Grèce, savourer, sur un pal, les douceurs de la justice turque, qu'ils ont voulu y rétablir.

En attendant cette réparation solennelle, le brave Fabvier, indigné de la flétrissure qu'ils impriment au nom français, s'efforce de l'effacer, en portant parmi les troupes grecques la disci-

pline qu'ils ont enseignée aux barbares. Si ses premières tentatives n'ont pas été heureuses, on n'en doit pas moins attendre de lui d'importants et glorieux services. Il représente en Grèce la véritable opinion publique de la France.

Cette opinion a fait entendre d'énergiques protestations. De généreux écrivains se sont plu à retracer les exploits, à faire valoir les titres de ce peuple, dont on prédisait chaque année la ruine inévitable, et qui, chaque année, s'élevant sur les débris d'une nouvelle armée turque, apparaissait plus grand aux yeux de l'univers.

L'auteur des *Martyrs* a dignement employé l'ascendant que lui donnent tant de succès et de renommée à servir la cause des nouveaux Eudore, livrés à des animaux plus féroces que les tigres du cirque romain. Il a obtenu de la *Chambre des pairs* une honorable réprobation du trafic honteux qui fait servir nos vaisseaux à la traite des blancs. La *Chambre des députés* a entendu l'un de ses membres les plus distingués,

l'un de nos écrivains les plus célèbres, M. Benjamin de Constant, lui demander de porter au pied du trône le noble vœu de voir le gouvernement tendre aux Grecs une main secourable. D'autres orateurs de nos assemblées politiques, parmi lesquels on doit citer MM. Lainé et Alexis de Noailles, ont soutenu avec dignité, avec chaleur, les intérêts et les droits des Hellènes. Ces mémorables discussions ont retenti d'un bout à l'autre de la France; elles ont réveillé partout des idées utiles, des sentiments plus utiles encore.

Un *comité*, où siégent des hommes recommandables sous tant de rapports, avait déja reçu pour les Grecs de pieux secours, qu'il dirigeait vers leur patrie, après les avoir provoqués par son exemple plus encore que par ses exhortations. Les offrandes devinrent alors plus nombreuses et plus considérables. La musique et la peinture payèrent un tribut à la patrie de Terpandre et de Zeuxis. Les femmes les plus distinguées parcoururent la capitale pour recueillir les dons des citoyens : leur noble exemple fut suivi dans les

principales villes de la France. Au nom de Missolonghi, le pauvre même trouvait quelque chose à offrir pour soulager la misère des héros; et, dans l'histoire de cette malheureuse cité, j'aurai le plaisir de rappeler ces généreuses quêtes dont la France doit s'honorer.

Mais je ne vois dans tout cela que de l'humanité, de la justice, et surtout le sentiment qu'on arrachera le dernier du cœur des Français, l'admiration de la valeur : j'y cherche en vain de la politique. Les Grecs devaient attendre de nous des secours plus importants et plus prompts : rien n'eût été plus facile que de leur en donner de décisifs dès les premières années de leur lutte. On ne peut douter qu'une foule de jeunes citoyens n'eussent volé avec joie à la défense de la Grèce, si des voix accoutumées à exercer de l'influence les eussent appelés à remplir ce devoir. Malheureusement, lorsqu'une révolution a lutté long-temps contre de puissants ennemis, presque tout ce qu'il y avait d'habile et d'énergiquement vertueux dans la génération qui commença cette lutte, est mort sur les champs de bataille, sur

les échafauds, ou sous les poignards. Le petit nombre de vrais patriotes échappés à tant de périls, lassés et mécontents, se tiennent à l'écart, ou bien, parvenus à un grand âge, ils peuvent difficilement trouver en eux toute l'activité nécessaire à la véritable politique; ils auraient besoin d'être secondés. Mais quelques-uns des hommes les plus médiocres de la génération décimée ont occupé des places, ont acquis des richesses, se sont fait un nom : le peuple est habitué à se laisser guider par eux. Ils se liguent pour tromper, pour circonvenir le reste de leurs vénérables contemporains, et pour étouffer les hommes forts de la génération suivante; ils n'admettent au partage de leur influence que des jeunes gens faibles ou aveugles, qui ne leur causent aucun ombrage; et il suit de là que, faute d'une direction sage et ferme, une jeunesse ardente et généreuse semblerait plongée dans l'apathie. On sent les nombreuses conséquences d'un pareil état de choses; mais je ne dois parler ici que de son influence sur notre conduite envers la Grèce.

Dès le commencement de l'insurrection, je prévis (et cela était facile), que les Grecs, admirables dans la guerre de montagnes contre des hordes indisciplinées, n'avaient rien à craindre des Turcs; mais je prévis également que les ministres de la sainte-alliance trouveraient moyen de leur opposer des troupes régulières, et que dès-lors, ce ne serait plus qu'avec des troupes régulières que les Grecs pourraient résister sans un trop grand désavantage. Combien que j'approuvasse les efforts de Baleste et de quelques autres officiers européens pour former les Hellènes à nos manœuvres, je n'en espérai aucun succès. L'établissement d'une armée disciplinée aurait détruit la grande influence des *capitaines*. Comme le soldat est attiré sous leurs drapeaux par la seule confiance personnelle qu'ils lui inspirent, la destitution d'un de ces chefs équivaut souvent au licenciement de son corps d'armée. Le gouvernement est donc forcé de les ménager, tandis que des troupes régulières une fois établies, il pourrait éloigner les chefs sans se

priver des soldats. Les *capitaines* chez qui le patriotisme ne faisait pas taire tout sentiment personnel, ou qui n'étaient pas en position de comprendre tous les avantages de la tactique européenne, devaient par conséquent se liguer pour faire avorter toutes ces tentatives individuelles. Le seul moyen d'engager les Grecs à adopter la discipline d'où pouvait dépendre leur salut, était d'ouvrir en France des registres où s'inscriraient tous les hommes qui voudraient passer en Grèce, de leur donner un point de ralliement sur le sol hellénique où ils se seraient rendus séparément, et là d'offrir aux Grecs un *corps-modèle*, qui se fît respecter des *capitaines*, qui par ses succès montrât d'abord au peuple l'avantage immense de notre manière de combattre, servît de point d'appui aux guérillas devenues ses tirailleurs, et, se recrutant par la seule force de la persuasion, formât le noyau d'une armée (1).

(1) Le colonel Fabvier n'aurait point réussi sans la ter-

Quelques personnes en France n'avaient pour cela qu'à vouloir. A leur voix, six mille Français au moins, l'élite de notre jeunesse, se seraient présentés avec transport. Le nom seul de ces hommes célèbres sur lesquels se fixait l'attention du public aurait pu suffire. Je n'aurais pas demandé autre chose. Mais je vis bientôt qu'il était inutile de songer même à leur en parler.

Faire moi-même un tel appel paraissait une folie. Fatigué de tant d'occasions perdues pour la liberté, je l'aurais cependant osé, si mon poëme de *la Guerre nationale*, pris pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un ouvrage de politique, avait attiré sur moi les regards de mes

---

reur qu'ont inspirée les troupes régulières d'Ibrahim. Ce ne fut qu'après le débarquement des Égyptiens que les membres du conseil exécutif proposèrent au sénat la formation d'un corps de soldats disciplinés. Encore le sénat refusa-t-il d'abord: la prise de Navarin put seule le forcer à donner son consentement. Enfin, même après de si cruelles leçons, trois mille Grecs, au plus, se sont rangés sous le drapeau du brave officier français.

jeunes concitoyens. Mais des hommes qui sont, ou du moins se disent, dans des camps opposés, s'étant réunis pour le présenter comme une production purement littéraire, j'ai dû garder le silence, et je n'ai pu qu'exprimer le regret que j'éprouvais. Voici ce que j'écrivais il y a seize mois (1).

« La Grèce a fourni les premiers exemples de ce que peut un homme et de ce que peut une nation. Elle a légué au genre humain tout ce que le plus heureux climat, secondé par les plus heureuses institutions, a créé dans son sein de grand et d'utile. Tous les peuples lui doivent en masse leur civilisation. Tous les hommes éclairés lui doivent individuellement une foule d'émotions délicieuses et profitables que l'héroïsme de ses guerriers, le génie de ses poètes, de ses orateurs, de ses artistes, ont excitées dans leur ame. Jamais dette ne fut si immense et ne

(1) Dans la *Semaine* (XXVI^e^ livraison, page 348, février 1825).

put s'acquitter à moins de frais. Si le monde laissa long-temps sa bienfaitrice languir dans les fers des barbares, au moins, lorsqu'elle s'est agitée pour en sortir, lorsque son courage seul a balancé la puissance des Turcs, et que le moindre secours pouvait faire pencher la balance en sa faveur, ce secours aurait-il dû lui être accordé. Je ne parle pas des gouvernements; ils pouvaient avoir pour n'en rien faire des raisons qu'il ne m'appartient pas de discuter ici. Je parle des simples citoyens. Dans d'autres temps, si l'on avait appris la révolution grecque, et qu'avec le ton d'une ame forte et généreuse, un homme eût dit : « Suivez-moi; que l'élite de la jeunesse française donne à la Grèce une armée : nous avons tout reçu des anciens Grecs, nos talents et nos lumières; acquittons-nous en consacrant ces talents et ces lumières au service de leurs fils »; à l'instant les personnes les plus distinguées par leur position sociale auraient favorisé de leur influence et de leur fortune une si noble entreprise; et bientôt

les listes d'inscription eussent été remplies par une foule de nouveaux croisés, dont on aurait pu n'indiquer qu'en Grèce le lieu de rassemblement, pour éviter de donner le moindre ombrage aux gouvernements européens. Mais l'homme qui de nos jours aurait osé, tenir ce langage n'eût reçu pour réponse que ce sourire d'une..... pitié qui semble dire : « Il faut que vous ayez l'esprit bien mal fait pour trouver une idée qui ne nous est pas venue, et le cœur bien malade pour nourrir de si romanesques intentions. » Plus cet homme se serait montré capable de rendre cette armée infiniment utile, et aux Grecs, et à toute la civilisation européenne, moins on l'aurait écouté.....

« Il a donc fallu renoncer à tout effort collectif et, en quelque sorte, national. Ce n'est qu'individuellement que les Français ont pu porter à la Grèce le secours de leurs bras. Mais ceux qui n'auraient pas eu des *papiers* constatant qu'ils avaient servi, ne pouvaient espérer d'être utilement employés dans un pays où ils étaient in-

connus; et, d'un autre côté, les anciens soldats, ou ne pouvaient s'enthousiasmer d'eux-mêmes pour la cause des Grecs, ou n'avaient pas les moyens de subvenir aux frais de leur route. Par conséquent, quelques officiers seuls ont pu suivre les mouvements de leur cœur. »

Ces réflexions avaient paru depuis long-temps, lorsqu'on a voulu former à Bruxelles une légion de Philhellènes. Les auteurs de ce projet n'ont point réussi, parce que leur appel en faveur des Grecs n'était signé d'aucun nom fameux. Il paraît donc que, pour le moment du moins, ce mode de secours est impraticable. Ne pourrait-on en essayer d'autres? Ne se trouvera-t-il point auprès d esrois quelqu'un qui, les aimant pour eux-mêmes et non pour l'argent qu'ils répandent, leur montre combien leurs agents compromettent et offensent la royauté, en représentant la destruction des Hellènes comme nécessaire à ses intérêts? Ne se trouvera-t-il personne auprès du souverain pontife, qui lui fasse sentir combien il honorerait son règne, s'il appelait tous les

princes chrétiens au secours des chrétiens d'Orient?

On a dit que Léon XII en avait l'intention. Je ne vois pas ce qui pourrait s'opposer à ce noble projet, dont l'accomplissement me semble un devoir. Le souverain de Rome redouterait-il la colère de l'Autriche? Non; M. de Metternich, quel que soit son pouvoir en Italie, n'oserait tenter contre le Saint-Siége ce que Bonaparte s'est repenti d'avoir osé. D'ailleurs, je ne puis croire que le successeur de l'apôtre crucifié comptât ses intérêts personnels pour quelque chose, quand il s'agit des intérêts de la religion.

Je me garderais bien de garantir le succès de sa demande; mais elle pourrait, même en ne réussissant pas, produire quelques effets utiles, et particulièrement raffermir la foi que l'indifférence sur les infortunes des Hellènes ébranle de toutes parts.

La conduite des cabinets et le silence du Saint-Siége, si l'un et l'autre durent encore quelque temps, feront plus d'incrédules dans le reste de

l'Europe que les Turcs et les renégats n'égorgeront de croyants dans la Hellade. Les peuples, s'imaginant que leurs chefs parlent toujours de la religion sans y croire, ne regarderont plus la religion que comme un instrument de politique; et peut-être finiront-ils, dans l'aveuglement où on les aura conduits, par renoncer à toutes les idées religieuses, sans lesquelles il n'y a point de morale pour les nations, et par conséquent point d'ordre social possible.

On est loin de prévoir les suites que peut avoir le martyre d'un peuple. Ce spectacle inouï dans les annales de l'espèce humaine doit produire, s'il s'achève, des effets également inouïs.

POST-SCRIPTUM.

Pendant que je revoyais ce discours (1), on a répandu le bruit que l'assemblée d'Épidaure avait décidé de donner à la Grèce un roi, et un roi étranger. Heureusement la nouvelle est fausse. De sourdes intrigues ont amené cette proposition; mais elle a été repoussée. Que les Grecs y prennent garde; s'ils tombent dans ce piége, ils sont perdus. De pareilles insinuations sont un nouveau moyen de les détruire, ajouté aux canons d'Ibrahim et aux ingénieurs de Reschid. Leur opinion sur la forme que doit avoir leur gouvernement est connue : qu'ils ne sacrifient jamais cette opinion à des considérations étrangères. La Grèce a pour alliés toutes les nations de l'Europe. Elles ne lui ont porté, il est vrai, que de faibles secours : mais, c'est l'assentiment des peuples qui seul l'a sauvée de sa ruine, qui seul empêcha le congrès de Vérone de la traiter comme l'Espagne et l'Italie.

(1) Au mois de juin dernier.

Si les Grecs restent fidèles à l'indépendance et à la liberté, cet assentiment des nations européennes, devenu chaque jour plus prononcé, plus général, plus actif, forcera, tôt ou tard, les gouvernements à reconnaître la nation grecque. Si, au contraire, ils fléchissent et ternissent leurs exploits, les peuples se sépareront de leur cause; on verra cesser des secours qui, d'un moment à l'autre, peuvent devenir importants, et les cabinets pourront alors, sans craindre d'exaspérer les nations, se livrer ouvertement contre eux à une haine que cet acte de faiblesse n'aura fait qu'enhardir sans l'apaiser. La Sainte-Alliance condamne l'indépendance comme la liberté : elle ne reconnaît à aucun peuple le droit de se donner des institutions, il n'y a de légitime à ses yeux que ce qui émane de ses baïonnettes. Il faudrait recevoir un roi donné par M. de Metternich, ce qui ne serait que changer de pacha; ou bien il faudrait se disposer à défendre contre ce ministre-dictateur un roi élu par le peuple; car l'Autriche le poursuivrait avec tout l'acharnement qu'elle a montré contre la Hellade républicaine.

La faiblesse et la lenteur de leur gouvernement (1) peuvent donner aux Grecs le desir de voir un seul homme diriger leurs affaires. Ce desir est naturel, il

(1) Ceci, comme on voit, était écrit avant l'installation du nouveau gouvernement grec, qui paraît avoir plus d'ensemble et d'activité que n'en montrait l'administration qu'il remplace.

est sage. L'unité de direction est peut-être la chose la plus utile dans une lutte telle que la leur. L'histoire offre bien peu d'exemples d'une assemblée qui surpasse en activité les cabinets coalisés contre elle. Que les Grecs confient donc à une seule tête le soin de les guider. Mais est-il nécessaire que cette tête porte la couronne? N'y a-t-il d'autre gouvernement que la monarchie ou le règne d'une assemblée? La meilleure forme de république n'est-elle pas celle où le pouvoir suprême est exercé temporairement par un mandataire du peuple, consul, président, dictateur? Alors, tandis qu'un seul homme a la direction des moyens, la direction des volontés reste toujours à la nation. On jouit des avantages attachés à la concentration du pouvoir, sans en craindre les dangers; les garanties contre sa force sont dans sa courte durée. Toujours près de son élection et de son jugement, le magistrat suprême ne saurait oublier son mandat, ni concevoir le projet d'y manquer. Le voulût-il? il n'en aurait pas les moyens; tout-puissant pour le bien, il n'a point de force pour le mal; il trouve partout des compagnons de gloire, il chercherait en vain des complices. Que l'exemple de Bonaparte n'effraye pas; s'il n'eût été consul que pour un an, il serait resté citoyen.

Vous avez raison, me répondent quelques Grecs recommandables par leurs vertus comme par leurs talents, mais nous ne savons à qui remettre le fardeau de l'administration publique : nous avons une

nation, nous n'avons point de chefs; il nous manque un Bolivar. J'ai peine à croire entièrement à ces affligeantes paroles. Un peuple chez qui la constance du caractère s'unit généralement à la promptitude de l'esprit, ne devrait pas manquer de politiques; un peuple qui possède le sentiment des choses grandes et nobles, ne devrait pas méconnaître les politiques qu'il a dans son sein. La politique est de tous les arts celui qui exige le moins une grande instruction : les nations barbares ont produit plusieurs de ces hommes pour qui le changement des empires n'est qu'un jeu.

Mais, ces plaintes fussent-elles exactes, qu'on donne le pouvoir à un vrai citoyen, cela suffira. On va loin avec de la constance, du courage et du dévouement, surtout si l'on sait se garder du verbiage qu'on a trop souvent, de nos jours, substitué aux leçons et aux exemples des véritables hommes d'état. D'ailleurs, le chef de la Grèce, une fois reconnu pour un vrai patriote, aurait les conseils de tous les vrais politiques de l'Europe. Or, quand il n'y en aurait point maintenant qui fussent en vue, il en existe à coup sûr. Comme le dit Bonaparte, chaque grand état en renferme nécessairement dans son sein au moins un, il ne s'agit que de le connaître, et l'influence de ses conseils sur la Grèce le montrerait peut-être à ses compatriotes et aux destins.

La formation d'un corps de troupes disciplinées rend plus facile l'établissement d'un gouvernement fort. Quand ces troupes ne serviraient qu'à faire exé-

cuter les ordres du dictateur, elles rendraient d'immenses services à l'état. Les Grecs entendent encore, dit-on, l'égalité de la liberté, comme l'égalité de l'esclavage. Mais chez un peuple passionné pour les talents, il est aisé de répandre les idées de la véritable égalité, qui n'est que l'inégalité naturelle conservée dans les institutions civiles. Il est aisé de faire sentir aux citoyens que les vertus et les talents sont des lettres de noblesse, des brevets de commandement, donnés par l'Éternel à ses fils de prédilection. Il est aisé de leur prouver qu'en se soumettant à l'élu de la nation, c'est à la nation elle-même qu'on se soumet, et de changer leur envie de désobéir à son mandataire en un desir louable d'être appelé par les suffrages de la patrie, à l'honneur de le remplacer.

Il faut que ce chef soit militaire : c'est une qualité indispensable pour le président d'une république, si l'on ne veut pas voir un général renverser et le président et la république elle-même. Les sophismes des prétendus philosophes qui ont soutenu le contraire, n'ont servi qu'à détruire la liberté (1). Mais je n'entends pas dire par là qu'il faille que ce chef ait fait la guerre, qu'il soit général ou officier. Il faut seulement que le

(1) En indisposant contre elle une partie de l'armée, qui doit en être le plus ferme soutien, puisque de toutes les classes de citoyens, les militaires sont ceux qui en retirent le plus d'avantages.

dictateur puisse, dès le jour de son élection, porter dans les camps de grandes connaissances militaires, que par sa valeur il enthousiasme les soldats, que par des plans, venus de lui ou de ses amis d'Europe, il montre aux généraux qu'ils gagneront, même en renommée, à n'être pour une année que ses lieutenants.

Quelques mois de ce gouvernement changeraient la face des affaires. Je croirais alors possible de réunir en Grèce cinquante mille soldats, soutenus par dix mille Européens d'élite, que guideraient les hommes les plus distingués de chaque nation. Il n'y a pas d'armée turque qui tînt contre ces forces-là. D'ailleurs, on pourrait agir sur la diplomatie des puissances étrangères. Il serait facile de prouver à l'empereur de Russie que les secours donnés aux Turcs ne sont pas uniquement dirigés contre la liberté, mais encore contre lui. Tôt ou tard, la Russie, rendue à ses vrais intérêts, tentera de s'emparer des Dardanelles. On ne veut pas le souffrir, parce qu'alors elle aurait du commerce, et, par le commerce, la seule force qui lui manque, celle des richesses. On sait que dans ce moment rien ne pourrait l'en empêcher. On ne veut pas mettre la France en état d'y porter obstacle. Le seul moyen qu'on ait trouvé est de répandre parmi les Turcs les armes et la discipline de l'Europe. Les Turcs sont braves et forts, ils ont long-temps fait trembler toute la chrétienté. Une fois disciplinés, ils pourront, aidés de l'Autriche et de l'Angleterre, résister aux troupes régulières des Russes, tandis que leur cavalerie asiati-

que luttera contre les Cosaques, et que les Persans feront sur d'autres frontières une importante diversion. Jusqu'ici les Moscovites auraient trouvé de puissants auxiliaires dans les Grecs établis au cœur du pays ennemi. Mais si les Africains remplacent la population chrétienne de la Grèce, la Turquie d'Europe opposera à ses adversaires une masse compacte et homogène, uniquement composée de *vrais croyants*.

En attendant, on cache aux yeux des Russes ses véritables desseins, sous le voile d'une expédition projetée contre les Indes, au moyen des troupes égyptiennes. Mais comment l'Empereur peut-il se laisser tromper par de si grossiers mensonges? L'Angleterre sait très-bien que dans l'état actuel de l'Europe, on n'oserait former réellement un pareil projet, et que, l'osât-on, elle n'en aurait rien à craindre. Elle sait très-bien que les Égyptiens, ruinés, accablés par leur satrape, sont prêts à s'insurger contre lui; qu'ils n'attendent, comme ils le disent à qui veut l'entendre, que *l'arrivée des chapeaux* (1). Elle sait très-bien qu'un débarquement de vingt mille Anglais suffirait pour mettre entre ses mains toutes les forces de l'Égypte,

(1) Voyez, entre autres ouvrages, celui de M. Ambroise Firmin Didot, où, sous le titre modeste de *Notes d'un voyage dans le Levant*, on trouve des observations aussi intéressantes qu'instructives, des réflexions judicieuses, et des peintures frappantes de vérité.

tandis que si les victoires d'Ibrahim parvenaient, comme on l'espère, à surmonter la répugnance des Turcs pour la tactique chrétienne, la résistance des Sultans contre les Czars serait peut-être décuplée. Je ne dis pas que les vues de la Russie devinssent pour cela inexécutables; mais ce n'est pas moins une grande imprudence de la part de l'Empereur que de permettre de semblables tentatives. Il triompherait certainement; mais la conquête d'un pays indispensable à la prospérité de l'empire, lui coûterait au moins cent mille hommes et cent millions de plus. On ne sait comment s'expliquer un pareil aveuglement dans un homme que sa position met trop au-dessus des *arguments irrésistibles* d'un ambassadeur anglais ou autrichien. Serait-il retenu par la crainte d'éprouver le sort de son père? Aurait-il (je ne puis le croire), des lumières sur les causes du trépas d'Alexandre, enlevé aussitôt que la voix du patriarche et l'aspect de la croix, l'eurent, dit-on, rendu à la religion, à l'humanité, à la politique? Aurait-il été frappé de ce que l'impératrice Élisabeth n'a pu revoir Pétersbourg? Dans ce cas, il y aurait un moyen bien simple de dissiper ses craintes. On n'assassine pas un empereur à son quartier-général et sous l'égide de la victoire. Le sang de Bonaparte aurait été payé plus cher que ne pourrait l'être celui de Nicolas, et cependant, il ne s'est trouvé personne qui le répandît. Si le tyran de la France a couru quelques périls, c'est de la part des amis de la liberté.

Or ceux-là ne vendent jamais leurs bras, et, s'ils s'arment, ce ne sera point contre les intérêts des Grecs. Depuis que la France, nourrie vingt ans de doctrines empoisonnées, languit enfin dans un délire sourd, la Russie aurait pu devenir maîtresse de l'Europe. L'Angleterre et l'Autriche l'ont senti. Elles se sont liguées contre elle, et, lui mettant un bandeau sur les yeux, elles travaillent tranquillement à sa ruine. Si ce bandeau ne tarde pas à se déchirer, elles auront travaillé en vain; si non, la Russie regrettera un jour la France.

HISTOIRE

DU SIÉGE

DE MISSOLONGHI.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Situation de la ville. — Population. — Idée sommaire du premier siége entrepris, en 1822, par Omer-Vrionis, et soutenu par Mavrocordatos.—Construction de nouveaux remparts, en 1823. — Invasion de Moustaï, pacha de Scodra.—Accroissement de la population.— État de la place en 1824.

La ville de Missolonghi, chef-lieu de la Grèce Occidentale, est située à l'entrée du golfe de Patras, dans une plaine qui s'étend du rivage jusqu'à la base du mont Aracynthe. Ses environs sont découverts du côté de l'orient; vers le nord et le nord-ouest s'élèvent des forêts d'oliviers;

au couchant et au midi la mer baigne ses murailles : mais l'eau est si peu profonde sur ces côtes que les plus petits bâtiments sont obligés de s'arrêter à deux lieues de la ville, près de l'îlot de Vassiladis, situé au sud-ouest, non loin des attérages du Procopaniste, couverts de cabanes de pêcheurs. Les bas-fonds qui se prolongent dans le golfe d'Anatolico, ne peuvent être traversés que par de légères barques, et sont parsemés de bancs de sable et de petites îles, parmi lesquelles je citerai : Marmaros, à peine éloignée de deux cent cinquante toises de l'extrémité occidentale des remparts; Xécalamisma, tout près de Marmaros; Clissova, située au sud-est et à la distance d'une lieue de Missolonghi; Scylla, qui s'étend au midi; Aïssostis, placée entre Scylla et Vassiladis; Ntoulma, Poros, qui s'élèvent au couchant; et plus loin, au nord-ouest, Anatolico qui seule est habitée. Ces lagunes ne sont couvertes, sur plusieurs points, que de deux à quatre pieds d'eau; elles sont sillonnées de canaux étroits, dont le principal est défendu par le poste de Vassiladis.

Au moment où la révolution grecque éclata, la population de Missolonghi s'élevait à peine à deux mille ames. Cette ville, comme toutes celles de la Turquie, n'offrait qu'un amas confus de

maisons petites et pauvres, des rues étroites et couvertes d'immondices. L'ordre établi par les autorités républicaines en eut bientôt changé la face. Les yeux que ne rebutait plus sa malpropreté, se portaient avec plaisir sur ses églises nombreuses et assez ornées, sur ses fontaines abondantes, sur ses bazars, et sur les fertiles jardins qui l'entouraient. A la fin de 1822 le nombre de ses habitants avait doublé; mais ses fortifications se bornaient encore à une simple muraille crénelée, à un fossé de sept pieds de large sur quatre de profondeur; et il n'y avait, pour toute artillerie, que cinq pièces démontées.

Quelle que fût la faiblesse de cette place, c'était cependant la seule qui pût arrêter Omer-Vrionis, dont l'armée, encouragée par la victoire de Péta, la prise de Souli et la défection de Varnakiotis, s'élançait sur la Grèce Occidentale, pour se joindre aux débris des troupes de Dramali, qui occupaient encore la citadelle de Corinthe. Mavrocordatos, alors président du Pouvoir Exécutif, entreprit de résister, derrière ces faibles murailles, à plus de vingt mille Ottomans. Il entra dans Missolonghi le 29 octobre (1),

(1) Le 17, d'après la manière de compter encore usitée

n'ayant avec lui que cinq cents soldats. Sa résolution parut téméraire; tout concourait à l'en détourner. Une partie de la population de la ville avait cherché un refuge dans les îles Ioniennes. La consternation régnait dans l'Étolie.

---

en Grèce. Les Grecs ont conservé l'ancien calendrier, ou l'*Année julienne*, ainsi nommée de Jules César, qui l'emprunta aux Égyptiens et l'introduisit à Rome. Ce calendrier, défectueux en ce qu'il donnait au cours apparent du soleil 365 jours et 6 heures, au lieu de 365 jours 5 heures 48′ 45″ 30‴, fut réformé par Aloïsio Lilio, sous le pontificat de Grégoire XIII. L'excédant annuel de 11′ 14″ 30‴ qui résultait de l'ancien calendrier, accumulé pendant plusieurs siècles, se trouva, dès cette époque, former dix jours. Une bulle de 1581 prescrivit de les reprendre sur l'année suivante, en faisant du *cinq* octobre le *quinze* du même mois. L'ancien et le nouveau calendrier, le *vieux* et le *nouveau style* qui, comme on vient de le voir, ne différaient alors que de dix jours, diffèrent maintenant de douze. Ainsi, notre 12 janvier est le 1er janvier des Grecs, etc. Les Russes, qui sont de la communion grecque, suivent aussi l'ancien calendrier. Les Turcs et tous les autres peuples mahométans, n'admettent que l'*année lunaire* de 364 jours et quelques heures.

Quand je donnerai quelque date dans le texte, ce sera toujours d'après notre manière de compter; mais j'indiquerai souvent en note le jour qui y correspond dans le calendrier des Grecs.

Plusieurs *capitaines* s'étaient retirés dans les montagnes d'Agrapha, et l'un des plus influents, Macris, s'était jeté dans les escarpements du mont Aracynthe. Mavrocordatos compta sur son courage et sur Botzaris pour suppléer aux fortifications; sur la valeur des marins grecs, pour renouveler les provisions de la place, qui n'auraient pas suffi à un mois de siége, et sur la puissance d'un noble exemple, pour armer contre l'ennemi la population de toute la contrée.

Les chefs, les soldats, les femmes, les enfants, qui étaient restés dans la ville, travaillèrent sans relâche à réparer les murs, à nettoyer les fossés. On plaça les canons sur les points les plus élevés. On crénela toutes les maisons voisines du rempart. A peine ces travaux étaient-ils achevés, qu'on vit s'avancer une forte division de l'armée turque. Pour la tromper sur la force de la garnison, les Grecs imaginèrent de fixer sur des pieux un grand nombre de baïonnettes qu'on avait trouvées dans de vieux magasins, et de les ranger avec ordre derrière les murailles, dont elles dépassaient le sommet.

Soit que ce stratagème en imposât aux chefs ennemis, soit plutôt qu'ils fussent détournés de l'idée d'un assaut par le desir de prendre vivant le chef du gouvernement grec, et de s'assurer les

richesses qu'ils croyaient trouver dans la place, et dont le soldat se serait emparé si elle eût été prise de vive force, ils se bornèrent à quelques décharges d'artillerie et proposèrent bientôt une capitulation. Mavrocordatos, ne cherchant qu'à gagner du temps, répondit de manière à laisser croire que la proposition pourrait être acceptée; mais qu'il avait besoin d'y préparer ses soldats, et particulièrement ses principaux officiers. Ses projets furent servis par la jalousie de Reschid et de Jussuf pacha, qui désirant enlever à Omer la gloire de s'emparer du chef de la Hellade, entreprirent chacun une négociation particulière. En les flattant tour-à-tour, en les abusant par de fausses promesses, les Grecs parvinrent à les tenir dans l'inaction, tandis que chaque jour voyait s'élever dans la ville quelque nouveau moyen de défense.

Cependant les regards des assiégés se tournaient souvent vers la mer. Des secours envoyés du Péloponèse pouvaient seuls les sauver. Vingt jours s'étaient écoulés dans une attente pénible, lorsque le 21 novembre, aux premiers rayons du soleil, on vit, du môle de Missolonghi, les deux vaisseaux turcs envoyés par Jussuf-Pacha pour bloquer le port, lever l'ancre avec précipitation et se diriger vers Patras. Bientôt l'un

de ces bâtiments, repoussé par la violence du vent, s'éloigne et manœuvre sur Ithaque. Un cri de joie s'élève dans la ville à la vue du pavillon grec. Six vaisseaux chrétiens poursuivaient le brick ottoman. Toute la journée les assiégés suivirent des yeux ces navires si long-temps attendus; et, lorsque la nuit vint en dérober la vue, une anxiété nouvelle s'empara de tous les cœurs. Enfin l'aurore se lève. Plus d'incertitude; l'escadre grecque est rangée dans le port. On se précipite dans des barques au devant de la chaloupe de l'amiral. Il annonce l'arrivée de douze cents Péloponésiens, conduits par Mavromichalis. Ces troupes rassemblées à Chiarenza, où les vaisseaux grecs allèrent à l'instant les chercher, débarquèrent quatre jours après à Missolonghi. Mavromichalis avait pour lieutenants André Lundo et Deligianapoulo, dont le nom, cher aux Maniotes, était connu de toute la Grèce. Leurs soldats avaient pris part aux victoires de Colocotroni; ils racontaient avec enthousiasme les combats d'Argos et de Napoli, et redoublaient, par leurs récits, le courage des assiégés.

Bientôt la garnison, forte alors de dix-sept cents hommes, s'indigna de rester oisive. Elle demandait à grands cris de s'élancer hors des murs.

Mavrocordatos se rendit aux vœux du soldat. Une sortie eut lieu le 9 décembre; elle fut heureuse. Les Grecs n'eurent que vingt hommes tués ou blessés; plus de cent Musulmans périrent.

Ce léger succès eut un résultat aussi heureux que rapide. Il tira les paysans de l'Étolie de l'abattement qui paralysait leurs forces. Animés du désir de venger les ravages commis par les barbares, ils sortirent de leurs rochers les armes à la main. Harcelant sans cesse l'ennemi, ils interrompirent ses communications et réussirent à intercepter ses convois. Une partie de la garnison, sous la conduite de Mavromichalis, fut alors transportée par mer à Dragameste, pour appuyer la population insurgée, et couper entièrement la ligne d'opérations des Turcs.

Omer, instruit du départ de ces braves et s'apercevant enfin qu'il était joué par Mavrocordatos, voulut profiter de l'affaiblissement de la garnison pour donner un assaut dont le nombre de ses troupes semblait lui garantir le succès. Il choisit la nuit du 5 au 6 janvier, où l'église grecque célèbre la fête de Noël, espérant que les assiégés, réunis dans leurs temples, seraient plus facilement surpris.

Huit cents Albanais d'élite portant de nombreuses échelles, avaient ordre de s'avancer, à la

faveur des ténèbres, vers le point le plus faible des remparts. Deux mille autres devaient les suivre à une certaine distance pour seconder cette attaque, tandis que le reste de l'armée, divisé en plusieurs corps, se porterait sur des points opposés, pour disséminer les forces des chrétiens.

Heureusement ce projet fut connu des assiégés. Quelques personnes assurent que Mavrocordatos et Botzaris le devinèrent à l'agitation du camp ennemi. D'autres racontent qu'un pêcheur grec entendit des Turcs, auxquels il vendait du poisson, s'entretenir des préparatifs d'un assaut. Quoi qu'il en soit, l'espérance d'Omer fut trompée. La solennité de la naissance du Christ ne fut pas un obstacle à la défense des chrétiens. Les Grecs savaient que dans une guerre nationale l'offrande la plus agréable à Dieu est le sang de l'étranger.

Ils restèrent tous à leur poste, et les cloches des églises ne sonnèrent que pour annoncer les mouvements des ennemis de la foi. A cinq heures du matin, les huit cents Turcs choisis pour l'escalade s'étant approchés sans être aperçus, un coup de canon devint le signal de l'attaque générale. Aussitôt une canonade épouvantable commença sur toute la ligne ennemie. Plusieurs Ot-

tomans parvinrent sur la muraille, mais il n'y parurent un instant que pour en être précipités sans vie. Les autres colonnes éprouvèrent le même sort; et quand l'aurore du jour où naquit le rédempteur vint éclairer les glacis de la place, on compta sur la poussière les corps de douze cents Turcs. Alors seulement les Grecs se rendirent au temple; l'hymne de la victoire fut le premier qui retentit dans le lieu saint, et neuf étendards conquis parèrent ses voûtes sacrées.

Dans cette nuit mémorable, les Grecs ne perdirent que six hommes et n'eurent que trente blessés. Omer Vrionis, qui s'était flatté de dîner le lendemain à Missolonghi, pour célébrer, disait-il, la grande fête des chrétiens, fut frappé d'une terreur qui devait s'accroître chaque jour.

En effet, la nouvelle de sa défaite, en parcourant avec rapidité les provinces voisines, semblait les repeupler de soldats. Les plus faibles déposaient leurs craintes. Des guérillas se formaient dans toutes les directions. Déja elles apparaissaient sur les montagnes que devait franchir le pacha pour rentrer en Épire. Il flottait entre la crainte de compromettre son armée, et la honte de fuir devant une poignée de soldats, lorsque le traître Varnakiotis, envoyé dans le Xéroméros pour fourrager, lui écrivit que le capitaine Ran-

gos marchait à la tête de trois mille hommes pour lui fermer la retraite sur Langada, et que Mavromichalis, victorieux des Turcs campés à Dragameste, allait occuper les défilés qui conduisent de Missolonghi à Vostitza.

A ces nouvelles, l'épouvante se répand dans le camp des barbares. La retraite est ordonnée. Elle s'exécute en désordre, et tellement à la hâte qu'on abandonne aux Chrétiens toute l'artillerie, les munitions, les équipages et une partie des vivres. Cinq cents soldats, sortis de la ville, atteignirent cependant l'arrière-garde du pacha et la taillèrent en pièces.

Suivis par Marcos Botzaris, attaqués par le bey de Maïna, harcelés par les paysans du Valtos et du Xéroméros, les Turcs ne s'arrêtèrent que sous les murs d'Arta, où le farouche Omer n'avait pu ramener que la moitié de son armée.

Ce premier siége commença de faire connaître en Europe le nom de Missolonghi, que tant d'exploits et de malheurs devaient bientôt consacrer. Marcos Botzaris s'y montra, comme partout, le digne représentant de toute la Grèce antique, unissant les vertus de ses sages et l'inspiration de ses poètes à l'héroïsme de ses demi-dieux. Mavrocordatos y acquit des droits à la reconnaissance de toutes les nations, en confirmant

par un nouvel exemple cette vérité trop souvent méconnue, qu'une armée d'invasion, quels que soient ses succès, périra, si le peuple s'arme contre elle, et qu'un peuple, quels que soient ses revers et sa consternation, s'armera, si un noble caractère lui montre que la défense est encore possible.

Le service immense que Missolonghi venait de rendre à toute la Grèce en arrêtant l'armée de Vrionis, fit sentir l'importance de cette place. On comprit qu'elle était le véritable boulevard de la patrie contre les attaques des Albanais; et l'on voulut aussitôt la mettre en état de soutenir un siége régulier. L'ingénieur Pierre Koccini fut chargé de diriger les travaux, qui furent poussés avec une grande activité. Les habitants qui rentraient dans la ville se joignirent aux soldats et aux ouvriers. En moins de trois mois, Missolonghi fut entouré de ces fortifications qui ont bravé, pendant un an, les soldats de la Porte, les officiers de la sainte alliance, et que la famine seule a pu livrer au Croissant.

Quel que fût le zèle du peuple, le peu de temps que prirent ces travaux suffit pour prouver que Missolonghi ne pouvait être comparé à nos forteresses du premier rang. Mais ceux qui ont écrit que cette place n'avait que des fortifications en

terre se sont trompés. Le savant M. Pouqueville lui-même a été induit en erreur lorsqu'il a dit(1) que les Grecs se bornèrent à fortifier la tête de la chaussée et à élever quelques autres redoutes. Tous les côtés de la ville qui ne sont pas baignés par la mer furent entourés d'un rempart revêtu en maçonnerie et défendu par deux bastions et plusieurs autres ouvrages construits d'après les systèmes des plus habiles ingénieurs(2). Chacun de ces ouvrages reçut le nom d'un homme illustré par des bienfaits rendus à la Grèce ou à son propre pays. Les Missolonghiotes voulurent rendre ce noble hommage à Marcos Botzaris et à Franklin, à l'auteur de l'indépendance helvétique, et au fondateur de la liberté de la Hollande, au patriotisme de Kosciusko et aux talents de Montalembert, au génie de Scanderberg et à l'héroïsme de Canaris. Ils voulurent offrir sans cesse à la reconnaissance des citoyens le souvenir des services du vertueux Ignace, ancien archevêque d'Arta(3), du véné-

(1) Dans la seconde édition de son *Histoire de la régénération de la Grèce.*

(2) Rapport de Koccini à Mavrocordatos, alors président du sénat, sous la date du 14 (26) mai 1823.

(3) Ce généreux prélat a consacré sa fortune à répandre

rable Coray, dont les excellents écrits, inspirés par un amour sincère de la liberté véritable, ont tant contribué à la régénération de la Grèce; de Rigas, qui fit répéter par les échos de sa patrie le chant de guerre des Français républicains, et qui conçut, il y a trente ans, les projets que ses compatriotes exécutent aujourd'hui; de Macris, que tant de victoires avaient rendu cher à l'Étolie; du jeune Dracouli, à qui souriaient les muses et la fortune, et qui, doué de talents supérieurs, exhala, dans les plaines de Dragaschan, où il commandait le *bataillon sacré*, une ame appelée sans doute à de hautes destinées (1); enfin, du vaillant frère de Mavromichalis, de ce Kiriacouli que sa bizarrerie et sa sévérité même faisaient adorer de ses soldats, qui courant des rivages de Sparte au secours de la Selléide, trompé dans ses projets par la barbarie de Mait-

---

les lumières dans sa patrie; il a fondé plusieurs écoles et des bibliothèques publiques.

(1) Dracouli était né à Ithaque; il avait fait ses études en Italie. Il avait traduit en grec moderne Mérope, Zaïre et la Mort de César, de Voltaire, ainsi que les deux Brutus d'Alfieri. Fixé à Bucharest, où il enseignait le grec ancien, il avait souvent produit la sensation la plus profonde en jouant lui-même sur le théâtre de cette ville les premiers rôles de ses tragédies.

land, seul avec six cents hommes contre une division turque, consacra de ses exploits et de son sang le village de Splantza, et mourut en envoyant, pour dernier adieu, à ses proches la prière de mourir comme lui et comme son neveu Elias (1).

Ainsi des ombres illustres semblaient entourer la ville et présider à chaque poste pour soutenir le courage des guerriers. Les fortifications présentaient la forme d'un heptagone. Je vais en indiquer les points principaux, autant du moins que cela peut être nécessaire à l'intelligence de cette histoire. Le bastion de Botzaris se trouvait à peu près au centre des remparts. En se dirigeant de ce bastion vers l'extrêmité occidentale des murs, on rencontrait la tour de Coray, le bastion Franklin, la tour de Guillaume Tell, celle de Kosciusko et la batterie de Kiriacouli. A deux

(1) L'ingénieur en chef, pour acquitter la dette de sa reconnaissance personnelle, donna à une petite tour le nom du lord anglais Séphield, dont la générosité venait de le sauver, ainsi que soixante et dix autres Grecs qui, partis d'Ancone pour Brendisi, et repoussés de ce port, auraient été obligés de mourir de faim ou de se jeter à la mer si cet étranger ne les eût secourus. Il appela aussi une batterie du nom de son oncle et de son bienfaiteur, *Antoine Koccini*.

cents cinquante toises de cette dernière, placée sur le bord du bassin, s'élevait, dans l'îlot de Marmaros, celle du contre-amiral Sachturi. Si l'on se portait du bastion Botzaris vers l'extrémité orientale, on trouvait la batterie de Macris, la lunette de Guillaume d'Orange, la batterie de Rigas et la tenaille de Montalembert. Toute l'enceinte était entourée d'un fossé large, profond, et rendu plus fort encore par de nombreuses excavations (cunettes). Un avant-fossé présentait un premier obstacle aux assiégeants. Malgré le respect des Hellènes pour les édifices destinés au culte, on avait démoli les églises de Saint-Démétrius et de Saint-Athanase, qui, se trouvant hors du tracé des fortifications, pouvaient appuyer les ennemis. Enfin, on avait abattu tout ce qui, dans la campagne, aurait pu gêner le feu de la place.

Ces remparts n'étaient élevés que depuis peu de mois, quand le visir de Scodra, suivi d'une nombreuse armée, parut devant Missolonghi. Le frère de Marcos Botzaris, le jeune Constantin, s'était jeté dans la place, et préparait une résistance digne de son nom. Mais à l'aspect de ces murs hérissés d'artillerie, le visir crut impossible de les franchir. Il résolut d'attaquer la ville du côté de la mer; et, voulant, pour pré-

parer l'exécution de ce plan, se rendre maître des lagunes, il mit le siége devant Anatolico. La résistance héroïque du petit nombre de guerriers enfermés dans cette ville, qui n'offrait pas plus de moyens de défense que n'en possédait Missolonghi l'année précédente, déconcerta les plans du pacha. Il fut obligé d'ordonner la retraite et de rentrer dans l'Acarnanie.

En 1824, aucun ennemi ne parut devant Missolonghi. Cette ville adopta et vit mourir presque aussitôt, un citoyen déja célèbre dans la carrière des lettres et qui devait à son immense fortune le bonheur de pouvoir le devenir dans celle des armes, en servant la liberté. Le corps de Byron fut placé entre trois tombeaux consacrés par la gloire. L'un renfermait les restes de Kiriacouli, l'autre ceux du général Norman; sur le troisième se lisait cette épitaphe :

« Dors, ô Léonidas, Marcos triomphe : la re-
« nommée publie partout ses victoires. »

« Marcos!.... voilà son tombeau! ô Leonidas,
« si tes yeux se rouvraient à la lumière, tu t'écrie-
« rais : Europe, la Grèce, même dans ses jours
« d'esclavage, et quoique foulée aux pieds des
« barbares, produit des guerriers plus braves
« que moi (1).

(1) Κοιμᾶσαι, Λεωνίδα,

De la tombe de Botzaris et de Kiriacouli sortait sans cesse la voix des grands exemples, et les tombeaux où reposaient Norman et Byron semblaient des représentants de l'Europe, chargés d'encourager les Grecs à poursuivre une lutte pour laquelle des hommes de toutes les nations avaient voulu mourir.

La ville était fière de posséder ces illustres

Ὁ Μάρκος θριαμβέυει,
Ἡ φήμη τῷ πομπέυει
Τὰς νίκας πανταχοῦ.

Μάρκος...., οὗ τό μνῆμα!
Καὶ ἂν ἀνοίξῃς ὅμμα,
Κράζε μὲ μέγα στόμα :
Εὐρώπη ! ἡ Ἕλλας

Κ' εἰς τὸν δουλείας χρόνον,
Καίτοι βαρβαρωμένη,
Ἀλλὰ πολλοὺς ἐμφαίνει
Καλλίονας ἐμοῦ.

La mort du héros de la Selléide est le sujet d'un poëme que doit publier M. Démétrius Mourousy et qu'attendent avec impatience les amis des muses grecques; elle est racontée de la manière la plus dramatique dans le brillant ouvrage de M. Camille Paganel (*Le Tombeau de Marcos Botzaris*), où l'éclat d'un heureux talent embellit encore les généreuses inspirations d'une ame noblement sensible.

dépouilles. Son importance augmentait chaque jour. On ajoutait encore à ses moyens de défense. Un nouveau fort fut construit en 1824 dans la petite île de Xécalamisma, dont la prise aurait pu donner de grandes facilités aux ennemis pour attaquer par mer Missolonghi ou Anatolico. Ce fort reçut le nom de Byron, et fut béni le 28 juin en présence des chefs civils et militaires et de plusieurs étrangers (1).

Les Souliotes, chassés de leurs rochers en 1822, s'étaient rendus des îles ioniennes dans les murs de Missolonghi, pour s'organiser de nouveau; et leurs femmes héroïques les y avaient suivis. La sécurité qu'inspiraient ses remparts y attirait sans cesse quelques habitants des campagnes voisines. Des Philhellènes y fixaient leur séjour. Un médecin suisse, l'infortuné Maïer, y fondait, sous le titre de *Chroniques Helléniques*, un journal rédigé avec exactitude et avec un ardent amour de la liberté. L'établissement d'une école centrale d'enseignement mutuel et d'un lycée, où le jeune Démétrius Paulou, élève de Coray, enseignait le grec ancien, le français et l'italien, semblait présager de nouvelles illustrations littéraires à la cité où avait reçu le jour Spyridon Tricoupi,

(1) *Chroniques helléniques*, 1re année, n° 51.

auteur du poëme de *Dimos* (1), et qui, nommé cette année-là même représentant de Missolonghi au sénat hellénique, ne tarda pas à s'y montrer le plus éloquent des orateurs politiques de la Grèce régénérée.

Servant de refuge, non-seulement aux Souliotes, mais encore aux autres peuplades les plus belliqueuses de l'Épire et de la Thessalie, entourée d'une population guerrière, la capitale de la Grèce Occidentale était comme le quartier-général des héros de la Hellade. Un conseil de guerre, tenu dans ses murs le 11 janvier 1824, offrait la réunion des noms les plus illustres, et de dignes représentants de tout ce que la Grèce avait produit de plus grand pendant la longue lutte qui précéda l'insurrection générale, et la prépara.

On y voyait le jeune Kitzos Tzavellas, digne rejeton d'une famille consacrée à jamais par le bonheur de compter deux générations de héros comparables à tout ce que Rome et la Grèce antique ont enfanté de plus étonnant; le frère du vainqueur de Karpénisi, le vaillant Constantin Botzaris, qui, au milieu des capitaines étincelants d'armes dorées et de riches broderies, se

(1) Imprimé à Paris en 1821.

fait remarquer par le sayon de poil de chèvre, et par des armes qui n'ont pour ornement que la victoire; et son oncle, le vieux Noti Botzaris, illustré, vingt ans auparavant, par ses exploits au passage du pont de Coracos, où il ne cessa de balancer le succès qu'en tombant sous sa cinquième blessure, et qui venait, en 1822, d'arrêter, pendant trois mois, toute l'armée d'Omer Vrionis devant les rochers de Souli, dont il fut le dernier polémarque.

Près de ces héros de la Selléide siégeaient ceux de la Thessalie et de l'Acarnanie, le vieux Mitzos Kontoghiannis, et son neveu Spyros, qui soutenaient l'éclat d'une maison où, depuis longtemps, l'autorité de capitaine de Klephtes se transmettait, de père en fils, avec une épée ornée de cette devise : *Ce glaive n'appartient qu'à celui qui ne craint point les tyrans, qui sait vivre libre, et pour qui l'honneur et la gloire sont la vie* (1); et Giannakis Boucovallas, descendant du plus célèbre des Klephtes dont les combats, racontés dans une poésie mâle et concise, enflam-

(1) Ὅποιος τυράννους δὲν ψηφεῖ,
Κ' ἐλεύθερος 'σ τὸν κόσμον ζῇ,
Λόξα, τιμὴ, ζωή του,
Εἶν' μόνον τὸ σπαθί του.

maient, depuis plus d'un siècle, l'ardeur des guerriers de l'Olympe et d'Agrapha.

Enfin, des hommes, dont le nom n'était fameux que par leurs propres exploits, augmentaient encore l'éclat de cette assemblée. Je citerai dans le nombre Nicolas Stournaris, dès long-temps chef des Armatolis de la vallée de l'Achéloüs, renommé pour sa prudence et son intrépidité, et célèbre surtout par une victoire remportée dans le Macrinoros sur Ismaël Pliassa; Cara-Hiscos, qui commandait avec Stournaris dans cette journée, et qui seconda si bien l'immortel Marcos dans l'attaque audacieuse d'Arta; Macris, dont j'ai déja parlé; le brave Liakatas, et plusieurs autres guerriers connus de la victoire et chers à la patrie.

Malheureusement pour Missolonghi, ces chefs intrépides n'avaient pas seulement à défendre la Grèce Occidentale : le Péloponèse réclama souvent leur secours. La seconde révolte de Colocotroni força le gouvernement d'y appeler plusieurs corps de Rouméliotes (1). Ils eurent bientôt soumis les rebelles; mais, pendant leur absence, on avait abandonné le blocus de Patras, dont la

(1) Les Grecs nomment ainsi les habitants de l'Étolie, de l'Acarnanie et de la Phocide.

possession donnait aux Turcs tant de moyens de se maintenir sous les murs de Missolonghi, et dont le gouverneur Jussuf, qui en était en même temps le pacha, avait déployé des talents militaires bien rares parmi les Musulmans.

LIVRE II.

ARGUMENT.

Coup-d'œil sur l'état de la Grèce dans les premiers mois de 1825. — Nomination de Mehémet-Reschid-Pacha aux fonctions de Roumeli-valesi. — Les Grecs abandonnent leurs positions sur le Macrinoros. — Invasion de Reschid dans l'Étolie. — Établissement à Missolonghi d'une junte de gouvernement pour la Grèce Occidentale. — Nicolas Stournaris élu commandant de la ville. — Arrivée des Turcs devant la place. — Combats livrés sous ses murs. — Premières opérations du siége. — Généraux qui avaient des commandements dans la garnison. — Effets produits sur les soldats et sur les habitants par les nouvelles du Péloponèse. — Retard de l'escadre. — Mort de Tsamados. Reschid reçoit de nouveaux canons et redouble le feu. — Courage des femmes et des enfants de Missolonghi. — Arrivée de quelques vaisseaux grecs. — Victoire remportée par Sachtouris. — Attaque de l'île de Marmaros. — Progrès des assiégeants. — Renforts reçus par la garnison. — Sortie.

L'année 1825 s'ouvrit sous les plus funestes auspices. Ce n'étaient plus seulement des hordes indisciplinées qui devaient se précipiter sur la Grèce. Des Français guidaient contre elle les

Arabes du désert et les noirs de l'Afrique, formés à nos manœuvres; les milices albanaises avaient reçu de l'Autriche des ingénieurs chargés de diriger les travaux de siége; des navires européens escortaient les flottes des barbares, transportaient leur caisse militaire, éclairaient leurs mouvements. Pour comble de malheur, des dissensions intestines, de fallacieuses promesses, de perfides négociations, avaient empêché les Grecs de s'occuper des préparatifs de défense nécessaires dans un si grand danger. Les Péloponésiens voyaient avec regret le vainqueur de Dramali (1) écarté de ses drapeaux, et jeté dans une prison. La désertion et le découragement régnaient dans leur armée. Les places fortes manquaient d'approvisionnements : le défaut d'ensemble paralysait ou retardait toutes les entreprises. C'est dans ces circonstances qu'Ibrahim, surnommé avec justice par les Grecs *la monstrueuse bête féroce de l'Afrique* (τερατόμορφον τῆς Ἀφρικῆς θηρίον), débarqua devant Navarin.

Aussitôt, le blocus de Patras, qu'on s'était hâté de reprendre après la soumission des révoltés, est levé pour la sixième fois. L'escadre grecque qui croisait dans le golfe corinthien, vole à la

(1) Théodore Colocotroni.

rencontre de la flotte égyptienne: Ceux des chefs rouméliotes qui avaient quitté la Morée y sont rappelés à l'instant, et la Grèce Occidentale se trouve dégarnie de soldats.

Cependant, tandis que ses braves combattaient à l'extrémité du Péloponèse, une invasion formidable se préparait contre leurs foyers. Méhémed-Reschid Kioutaki venait d'être nommé roumeli-valesi, et chargé de réduire d'abord l'Étolie, pour se réunir ensuite à Ibrahim dans les plaines de la Morée. En lui confiant la charge de sérasker, le sultan ne lui avait dit que ces mots : *Missolonghi ou ta tête.* Dépourvu de connaissances militaires, mais brave, actif, entreprenant, passionné pour la renommée, opiniâtre et inflexible, Reschid était l'un des hommes les plus à craindre pour les Grecs. On remarquait parmi les généraux sous ses ordres, le fameux Tahir-Abas, qu'on avait vu, pendant vingt ans chef de la police d'Ali-pacha, et chargé, en 1820, du commandement d'une de ses armées, passer dans le camp des ennemis; s'en séparer, revenir au parti de son ancien maître; assister, dans Missolonghi, à un congrès convoqué par Mavrocordatos, en 1821, pour aviser aux moyens de secourir Ali; se réunir, pour l'attaque d'Arta, aux troupes de Marcos Botzaris; trahir ce jeune hé-

ros; recevoir le titre de pacha en récompense de sa trahison, et guider les Toxides au dernier siége de Souli. Les chefs les plus renommés après Tahir étaient l'astucieux Albanais Hago Vassiaris, qui avait suivi toutes ses trahisons et contre-trahisons; le pacha Ismaël Pliassa, orgueilleux de la victoire qu'il avait remportée à Péta sur les malheureux Philhellènes, victimes du traître Gogo; et le farouche Banousis Sévranis. On évaluait à quarante mille hommes les forces du sérasker

Dès le 5 avril, les Missolonghiotes furent informés qu'il s'avançait à travers les défilés du Macrinoros. Les Grecs qui, en attendant le retour du général André Hiscos, chargé de les commander, occupaient une partie de ces montagnes, s'étaient dispersés avant d'en venir aux mains avec l'ennemi. Vainement essaya-t-on, quelques jours après, de l'arrêter au passage de l'Achéloüs. Les troupes grecques, trop inférieures en nombre, furent obligées, le 22 avril, de se renfermer dans les places d'Anatolico et de Missolonghi. Le commandement de cette dernière ville fut confié au général Stournaris. Les généraux Noti Botzaris, Soucas, Guiotis, Bomboris, Æconomos et Sp. Milios (1) reçurent l'ordre de répartir

(1) Le nombre de ces chefs pourrait faire croire qu'il se

leurs troupes dans Anatolico, dans le fort élevé sur le continent près de cette ville, et dans la petite île de Poros, qui assure les communications d'Anatolico avec Missolonghi. Mais, comme l'ennemi parut ne vouloir rien tenter contre Anatolico, qu'il se contenta de bloquer pour porter tous ses efforts contre le boulevard de la Hellade, Noti Botzaris ne tarda pas à se rendre dans Missolonghi.

A peine ces dispositions étaient-elles prises, qu'on vit arriver les membres d'une junte de gouvernement établie à Missolonghi, par un décret rendu à Napoli, le 24 mars, afin d'obvier aux inconvénients qui pouvaient résulter pour la défense de la Grèce Occidentale, de l'éloignement du gouvernement central. Jean Papa Dia-

---

trouvait alors dans l'Étolie une armée considérable. Mais il ne faut point appliquer aux corps commandés par des généraux grecs l'idée de nos *divisions* ni même celle de nos *brigades*. Le gouvernement hellénique avait de nombreux services à récompenser, d'exigeantes ambitions à satisfaire; il a souvent donné le titre de général à des guerriers qui ne comptaient pas sous leurs ordres assez d'hommes pour former un de nos bataillons. D'ailleurs, comme le volontaire grec ne reste pas toujours sous les drapeaux, tel chef qui conduit aujonrd'hui mille soldats, peut demain n'en avoir pas cent.

mantopoulos, l'un des primats de Patras et l'un des chefs de la première armée grecque qui, guidée par l'archevêque Germanos, y proclama la liberté; George Canavos, fils du chef de ce nom, assassiné par l'ordre d'Ali, et Démétrius Thémélis, composaient cette junte locale, chargée de diriger toutes les affaires civiles et militaires, et de correspondre avec le président du Pouvoir Exécutif.

Ils trouvèrent à leur entrée en fonctions la disposition des esprits excellente. Les soldats et les habitants, fiers de leurs nouveaux remparts, attendaient sans crainte l'approche des barbares. Ils se rappelaient les vains efforts d'Omer-Vrionis contre Missolonghi alors sans défense; et, quel que fût le nombre des troupes réunies par Reschid, ils se croyaient assurés d'un triomphe au moins égal à celui par lequel Mavrocordatos avait illustré leur cité naissante. Debout sur le haut des murailles, les yeux fixés vers le nord, ils épiaient l'approche des infidèles comme un chasseur guette sa proie. Le 27 (1) avril, dans la matinée, ils les aperçurent enfin qui, divisés en petites bandes, s'avançaient sous les oliviers qui couvrent la plaine. Aussitôt plusieurs soldats

(1) Le 15.

s'élancèrent avec enthousiasme hors de la ville, et marchèrent à leur rencontre. Dans ce premier engagement les Grecs tuèrent un porte-étendard et firent quelques prisonniers.

Le lendemain, ils coururent encore provoquer les Ottomans. Du haut des remparts une foule immense suivait des yeux leurs combats. Après avoir d'abord forcé les ennemis à se retirer derrière les bois d'oliviers, ils essayaient en vain, depuis long-temps, de les attirer de nouveau dans la plaine, lorsqu'un jeune homme nommé Spyridon, tenant dans ses mains l'étendard de la Croix, s'avance entre les deux armées, court aux ennemis, et plante tout près d'eux sa noble bannière. Bientôt atteint d'une balle, il tombe. A cette vue, les barbares accourent pour se saisir du drapeau; mais aucun de ceux qui osent s'avancer ne peut retourner en arrière, tous arrosent de leur sang l'étendard de la liberté. Les amis de Spyridon ressaisissent son drapeau. La peur retient les Turcs derrière les oliviers dont ils se font un abri. Enfin, les Grecs, par une fuite simulée, leur rendent le courage. Ils s'avancent de nouveau, mais pour s'enfuir bientôt en désordre, foudroyés par le canon des remparts. La perte des Musulmans fut considérable : les chrétiens ne perdirent que

le brave Spyridon, et n'eurent que huit blessés.

Quelques jours s'écoulèrent sans amener d'autres événements que des escarmouches du même genre. Le 4 mai (1) il n'y avait encore sous les murs de Missolonghi que six mille Musulmans commandés par Pliassa-Pacha et le kiaïa de Reschid. Reschid lui-même, retenu par le besoin de rassembler l'argent nécessaire à la solde de son armée, n'avait pas encore passé l'Achéloüs. Il conférait alors avec le pacha de Patras sur les vivres et l'artillerie que celui-ci devait lui fournir; car l'*invincible sérasker* n'avait amené, pour tout équipage de siége, que trois pièces de canon. Ce fut le 5 mai qu'il arriva devant Missolonghi et qu'il ordonna d'ouvrir la tranchée (2).

Aidé par quelques ingénieurs européens, il

(1) Le 22 avril.

(2) Les tranchées sont des excavations creusées dans le terrein pour que les assiégeants puissent s'avancer vers les murailles, sans s'exposer au feu des batteries. Elles ont d'ordinaire douze pieds de large et trois de profondeur. La terre qu'on retire de la tranchée est rejetée par les ouvriers du côté de la place et forme un parapet d'environ trois pieds de hauteur. Comme ces espèces de chemins creux sont dirigés en zig-zag, le parapet couvre toujours les troupes.

entreprit une attaque dans les formes. Ce fut devant le bastion Botzaris que commencèrent ses travaux. Bientôt il fit creuser une ligne de contrevallation qui enfermait toute l'étendue de la place depuis la tenaille de Montalembert, jusqu'à la batterie Kiriacouli. Cette ligne, établie à trois cents toises environ des remparts, formait sa première parallèle (1). Elle n'était encore qu'ébauchée lorsqu'il construisit une redoute vis-à-vis de la courtine qui s'étendait de la batterie de Macris à celle de Rigas, et une autre vis-à-vis du Francklin, plus rapprochée de cinquante toises. Ce qui le contrariait le plus était la lenteur avec laquelle arrivaient ses provisions, qu'on était obligé de transporter sur des chameaux ou sur des mulets. A peine était-il établi devant la place, et déja les vivres devenaient rares dans son camp. Le soldat ne rece-

(1) Le même chemin creux qui s'appelle *tranchée* lorsqu'il mène vers la place, prend le nom de *parallèle* quand il s'étend parallèlement aux remparts. On creuse ordinairement trois *parallèles*; l'une à trois cents toises environ du chemin couvert; la seconde à cent cinquante toises, et la troisième au pied du glacis. Ces lignes servent à loger les troupes chargées de protéger les travailleurs et de repousser les sorties.

vait par jour qu'une livre de pain noir, fait presque uniquement avec de l'orge. Les canons et les mortiers promis par le pacha de Patras, n'arrivaient point. Toutefois de nouvelles troupes ayant porté son camp à quatorze mille hommes, il résolut *d'effrayer* la garnison, et il commença le bombardement, si l'on peut appeler de ce nom le feu d'un seul mortier tiré de Crionéri. A chaque bombe qui s'élevait dans les airs, les barbares poussaient des hurlements de joie et de menace. Il leur semblait qu'elle allait incendier la ville. Ces cris sauvages leur servaient pendant la nuit à empêcher les Grecs de connaître la direction de leurs attaques par le bruit des travailleurs; mais, selon toute apparence, les Turcs ne calculaient point cet effet, et leurs clameurs n'étaient que l'expression de la haine et de la stupidité.

De leur côté les assiégés se hâtaient d'ajouter à la force de leurs murailles. Ils résolurent de les entourer d'un chemin couvert qu'on avait négligé de construire en fortifiant la ville (1).

(1) C'est un espace de quelques toises de largeur qui entoure le bord extérieur du fossé et que couvre un parapet en terre d'environ six pieds de haut. Ce parapet forme du côté de la campagne une pente insensible qu'on appelle *glacis*.

Leur feu, mieux dirigé que celui de leurs adversaires, portait le trouble dans les lignes et dans le camp de Reschid. Comme le service des gardes de tranchée se faisait sans intelligence, souvent des Grecs, s'élançant des remparts pendant la nuit, attaquaient et dispersaient les travailleurs du sérasker.

Cinq mille soldats étaient alors réunis dans Missolonghi, sous le commandement de Stournaris, de Macris, de Tsongas, de Liakatas et de Dimotzelios (1). Tous brûlaient de se signaler par de nouveaux triomphes. Les habitants partageaient leur patriotisme. Les évènements du Péloponèse étaient le sujet de toutes les conversations. Ce fut le jour même où la ville fut investie qu'on apprit la nouvelle de la bataille livrée le 19 (2) avril sous les murs de Navarin. Les défenseurs de Missolonghi célébraient avec transport la bravoure qu'avaient déployée dans cette journée leurs compatriotes de la Romélie, et surtout les exploits de Kitsos Tsavellas et de Constantin Botzaris, qui, disaient-ils, s'étaient montrés les dignes émules de l'immortel Marcos.

---

(1) Journal du siége publié dans les *Chroniques* de Missolonghi.

(2) Le 7.

Mais on se plaignait publiquement du président Conduriotis qui avait peut-être causé la perte de la bataille en donnant le commandement suprême à un capitaine d'Hydra plutôt qu'à l'un des habiles chefs de la Grèce continentale. Quoique peu éloignés du théâtre des opérations, les Missolonghiotes partageaient souvent l'incertitude où nous nous trouvions en France sur les progrès d'Ibrahim. Tantôt on les enivrait de magnifiques espérances, tantôt des nouvelles plus sûres les replongeaient dans l'inquiétude et dans la douleur.

S'ils reportaient leurs regards sur la situation de la ville et des provinces qui l'entourent, ils voyaient les troupes de Reschid se répandre dans toute l'Étolie, envahir la Phocide et s'emparer de Salona. Ils sentaient le besoin de prompts secours, mais ils n'en espéraient pas. Un bruit s'était généralement accrédité que, sur la proposition faite dans le Conseil Exécutif de pourvoir à la sûreté de la Grèce Occidentale, Coleti avait affirmé que les divisions survenues entre les Albanais, éloignaient toute idée de péril. On avait au moins promis à la garnison de Missolonghi des vivres, et l'assistance d'une petite escadre. Mais cette escadre n'arrivait pas; et le vice-amiral turc, Mahmout, croisait impuné-

ment avec son brick et trois autres bâtiments dans le golfe de Patras. Il s'avançait jusqu'aux attérages de Missolonghi, poursuivait les barques de la ville et approvisionnait l'armée de Reschid. Les assiégés se perdaient en conjectures sur les motifs du retard des vaisseaux grecs, lorsqu'ils en apprirent la déplorable cause. Le capitaine Tsamados avait été nommé au commandement de l'escadre qui devait leur être envoyée. Il se rendait à son poste lorsque, passant près de Navarin, il vit le commandant de cette forteresse lui faire le signal d'entrer dans la rade. A peine avait-il obéi que la flotte égyptienne bloqua le port et menaça l'île de Sphactérie. Aussitôt l'intrépide marin fait débarquer dans l'île six canons tirés de son brick, et en forme une batterie dont il prend le commandement. Malgré ses efforts, les barbares, guidés par le renégat Sève, parviennent à prendre terre. Le désordre se met parmi les Grecs. Les amis de Tsamados l'engagent à se réfugier sur son bâtiment; il voit Mavrocordatos lui-même s'élancer dans la chaloupe, mais il refuse de le suivre et dit à ses soldats : « Partez, sauvez le vaisseau. Pour moi, je ne quitterai point le poste que la patrie m'a confié; je saurai y mourir : adieu. »

Resté avec quatre Hydriotes (1) et un petit nombre de soldats, Tsamados se défendit encore quelque temps et tomba, comme Santa-Rosa, dans le sang des ennemis (2).

Sa mort porta la douleur dans l'âme des Missolonghiotes qui se rappelaient tous les services que cet homme généreux avait rendus à la patrie. Tsamados, n'étant encore qu'un des plus riches négociants d'Hydra, avait, le premier, construit un bâtiment assez vaste pour être armé en guerre. Retiré du commerce au moment où la révolution éclata, il remonta soudain sur son vaisseau appelé à des courses plus glorieuses. Il se distingua dans tous les lieux que les victoires navales des Grecs ont rendus célèbres, et particulièrement sur les côtes de l'Eubée, où il donna le premier exemple d'un vaisseau turc pris à l'abordage, en s'emparant ainsi d'une corvette qui renfermait quatre-vingts prisonniers grecs en-

---

(1) Dont l'un était parent du capitaine Sahini et portait le même nom.

(2) Son fils aîné commande son brick qui eut le bonheur de traverser seul toute la flotte égyptienne. Un autre de ses fils, âgé de 13 ans, est maintenant à Paris, où il achève son éducation.

voyés au capitan-pacha par le pacha de Négrepont.

Heureusement peu de jours après avoir appris la mort de ce digne patriote, on reçut l'avis que l'escadre était enfin sur le point d'arriver. D'autres nouvelles importantes vinrent en même temps augmenter les espérances des assiégés.

Après la bataille de Navarin, les généraux de la Grèce Occidentale, apprenant l'invasion de Reschid dans leur patrie, désirant de défendre leurs foyers, et peut-être aussi offensés de la préférence qu'on avait donnée au général hydriote Scurtis, en le plaçant à leur tête, témoignèrent l'intention de retourner sur le sol natal, qu'ils avaient tant de fois arrosé de leur sang, et où vivait tout ce qu'ils avaient de plus cher. On dit même qu'ils quittèrent l'armée sans l'autorisation du président. Ce qu'il y a de certain, c'est que, soit de son propre mouvement, soit pour paraître ordonner une mesure qu'il ne pouvait empêcher, Couduriotis leur fit écrire par le ministre de la guerre de repasser en toute hâte sur le continent de la Grèce (1). Les généraux George Drakos, Mitzos Contoghiannis et George Rangos reçurent l'ordre exprès de se rendre à

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 1.

Missolonghi; et dans les derniers jours de mai, Constantin Botzaris et Kitsos Tsavellas campaient déja entre Livadia et Salona avec le général Karaïscaki.

Rien ne pouvait être plus agréable aux assiégés. Tous ces chefs jouissaient d'une haute réputation de valeur. J'ai parlé de Botzaris et de Tsavellas; George Karaïscaki, originaire d'Arta, s'était déja distingué, avant la révolution grecque, par ses exploits comme Klephte, et il venait de se couvrir d'une nouvelle gloire dans le combat de Navarin. On attendait beaucoup des efforts de ces généraux. On espérait que leur camp, grossi par les troupes que l'Attique et la Béotie se hâteraient sans doute d'y envoyer, offrirait bientôt des forces considérables, capables non-seulement de reprendre Salona, mais encore d'inquiéter le camp de Reschid.

Ce fut le 30 mai que ces nouvelles parvinrent dans la place. Reschid avait alors creusé sa seconde parallèle à cent cinquante toises des remparts, et construit, à la même distance, deux nouvelles batteries, l'une contre la partie occidentale de la forteresse, et l'autre contre le bastion Botzaris. Des canons arrivés de Patras, des mortiers amenés de Crionéri lui permettaient de battre les murailles avec avantage. Ses travaux se

rapprochaient de la ville; mais il paraît que les Européens qui les dirigeaient n'avaient pas plus de talent que d'honneur. Les diverses attaques ne marchaient point ensemble, on s'avançait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; on sillonnait tout le terrein d'un labyrinthe de tranchées et de demi-places d'armes (1), hérissées sur tous les points de cavaliers (2). On harassait les soldats

---

(1) Ce sont des parties de tranchée à peu près parallèles aux remparts, et qu'on établit quelquefois entre les grandes *parallèles*, pour y loger des troupes qui soient plus à portée de soutenir les sapeurs dont les travaux se dirigent vers le point où l'on veut établir la dernière ligne.

(2) Les *cavaliers de tranchée* sont des élévations en terre qu'on n'établit guère qu'à une petite distance du glacis, ou sur le glacis même, pour que des soldats placés derrière ces retranchements puissent découvrir l'intérieur du chemin couvert, et en chasser, par leur feu, les assiégés qui voudraient le défendre. On les construit rapidement en se servant de paniers cylindriques et sans fond appelés *gabions*, dont on place trois ou quatre rangées, l'une sur l'autre, en retraite, de manière à ce que chaque rangée forme une sorte de banquette. A mesure qu'on pose les gabions, on les remplit de terre et de fascines. Enfin on borde le sommet des cavaliers de gros sacs pleins de terre, laissant entre ces sacs des intervalles qui font l'office de créneaux.—On appelle aussi *cavalier*, un amas de terre formé sur le terre-plein d'un rempart et destiné à soutenir une batterie.

de travaux souvent inutiles, toujours conduits sans ordre, et entrepris d'après un mélange confus de toutes les méthodes.

Pour en rendre l'exécution plus facile, le farouche sérasker avait enlevé dans la Macédoine et dans la Thessalie six ou sept cents ouvriers grecs, qu'il avait forcés à le suivre, et à travailler par corvée à la ruine de leurs concitoyens. Ils étaient abreuvés d'outrages ou plutôt traités comme les plus vils animaux. Quand les Turcs descendaient dans les tranchées, ils les faisaient marcher devant eux pour que ces infortunés, leur servant ainsi de mantelets (1) et de sacs-à-terre, leur fissent un rempart contre le feu de la place, et leur permissent d'avancer sans péril. Arrivés dans les tranchées, ces esclaves travaillaient sous le bâton et le sabre. Souvent leurs yeux se remplissaient de larmes, en songeant qu'ils contribueraient peut-être à la destruction

(1) Assemblage de planches très-épaisses, porté sur deux roues, et que les travailleurs poussaient devant eux pour se défendre de la mousqueterie des remparts. La difficulté qu'éprouvaient les sapeurs à manier ces machines les a forcés à y renoncer. On remplace depuis long-temps les mantelets par des gabions d'une grande hauteur, remplis de fascines ou de menu bois, et qu'on appelle *gabions farcis*.

de la liberté grecque; mais ils retenaient ces pleurs qu'on aurait punis comme un crime. De féroces gardiens veillaient sans cesse sur eux pour les empêcher de passer dans la ville. Lorsqu'un ouvrier était tué, ils lui coupaient à l'instant la tête et la portaient à leur chef. Reschid l'avait ordonné pour connaître le nombre des déserteurs, et s'assurer que ses préposés ne se relâcheraient point de la surveillance qu'il exigeait (1). Plusieurs chrétiens, cependant, parvenaient à s'échapper, à la faveur de la nuit. Rampant des heures entières sur le sable ou dans la fange des marais, ils gagnaient quelques unes des barques rangées au pied des murailles, et se retrouvaient avec transport au milieu de leurs concitoyens. Peu de jours s'écoulaient sans que le gouverneur apprît par quelqu'un de ces transfuges, ou plutôt de ces prisonniers délivrés de leurs fers, l'état et les projets de l'ennemi. Quelquefois aussi, au milieu du jour, on en voyait s'avancer sous les murs et crier aux soldats de la ville : nous sommes chrétiens, nous sommes vos compatriotes; au nom du Christ, au nom de la patrie, nous vous en supplions, tuez-nous; terminez nos maux qui ne sont plus supporta-

(1) Journal du siége.

bles ! Ces paroles arrachaient les armes des mains des généreux Missolonghiotes, et, chaque fois qu'ils les entendaient, ils ne pouvaient plus de bien long-temps se résoudre à tirer sur les travailleurs.

On sent que des ouvriers animés de tels sentiments, ne devaient pas montrer beaucoup plus d'intelligence que ne pouvaient en avoir les Turcs. Cependant le nombre des assiégeants qui grossissait chaque jour, l'opiniâtreté de Reschid, les nouveaux moyens d'attaque qui ne pouvaient manquer de lui parvenir bientôt, tout faisait à la garnison un devoir de ne rien négliger pour s'opposer à ses progrès. Les Grecs établirent deux nouvelles batteries, la première, placée entre le bastion Franklin et la tour de Guillaume-Tell, fut appelée Tokeli; la seconde, située entre le Franklin et la tour de Coraï, reçut le nom du général Norman. On construisit sur les remparts de nombreuses traverses pour se garantir des grenades lancées par les Turcs. Les canons de la place étaient servis avec beaucoup d'adresse. Presque tous les canonniers étaient nés dans Missolonghi. Tout excitait leur zèle et leur vigilance. La mitraille de leurs pièces, secondée par les balles des soldats, rendait très-dangereuses les approches de l'ennemi et le forçait souvent à reculer.

Mais les bombes des Turcs portaient la mort dans toutes les parties de la ville, et leurs boulets commençaient à faire de légères brèches aux remparts. Reschid, encouragé par ce succès, envoyait ses hordes dévaster les bois d'oliviers voisins pour former des fascines. Il rassemblait une immense quantité de sacs et de paniers remplis de terre pour combler les fossés dès qu'il aurait ouvert une partie des murailles. Déja ses soldats menaçaient les Grecs de l'escalade. Les Grecs méprisaient tous ses préparatifs. A les voir sourire du haut de leurs remparts, on n'aurait pu les prendre pour les habitants d'une ville assiégée; on les aurait crus des hommes réunis pour une panighyris (1). Deux transfuges leur annonçant que tout était prêt pour l'assaut: *Dieu soit loué*, répondirent-ils, *nous en attendons le jour avec autant d'impatience que celui de la grande fête des chrétiens* (2).

(1) C'est proprement ce qu'on appelle en France *fête votive*. Tous les ans, chaque village grec célèbre par des danses et des jeux la fête du saint qu'il a pris pour patron. Les habitants des campagnes voisines se rendent en foule à ces réjouissances, et leur concours forme la *Panighyris*.

(2) Ὡς τὴν λαμπρὰν τοῦ μεγάλου Πάσχα, mot à mot: *comme l'heureux jour de la grande Pâque*.

Les femmes déployaient un courage moins brillant, mais plus difficile peut-être que celui des guerriers. Elles vaquaient à leurs occupations ordinaires avec le même calme, la même douceur et la même gaîté que dans les temps les plus tranquilles. Cependant elles étaient continuellement exposées aux plus grands périls; et dans les premiers mois du siége le nombre de celles qu'atteignit le feu des Turcs fut peut-être plus considérable que celui des soldats tués. Tantôt c'est une jeune fille qui tombe sous le boulet, au moment où elle puisait dans la fontaine l'eau qui devait désaltérer son père au retour des combats; tantôt c'est une mère qui voit la même bombe dont elle est renversée tuer à ses côtés ses deux enfants. Ici, une autre bombe, éclatant aux pieds de six jeunes personnes, en tue une et blesse toutes les autres; là, un boulet couvre du sang d'une femme ses neuf fils qui l'entouraient.

Partageant la tranquillité de leurs parents, les jeunes Missolonghiotes et les enfants de Souli réfugiés dans la ville rêvaient toujours les combats sans jamais songer au péril. On les voyait, sur les places publiques, traîner de petits canons et de petits mortiers en plomb qu'ils avaient eux-mêmes fondus avec une adresse étonnante,

mettre ces pièces en batterie, se ranger en bataille, exécuter tous les mouvements d'un corps de troupes, et s'occuper avec transport de leur frêle artillerie, tandis que de véritables bombes les menaçaient du haut des airs, et souvent, éclatant au milieu d'eux, venaient ensanglanter cette image des combats dont ils faisaient leurs délices (1).

En dirigeant ainsi le bombardement sur la ville et non sur les batteries, Reschid ou ses officiers européens cherchaient plutôt à assouvir leur férocité qu'à hâter la prise de la place. Ils savaient bien que ces femmes, ces enfants, au lieu d'exciter les soldats à se soumettre, ne feraient entendre que de nobles exhortations ou de généreuses prières, et que de ces maisons incendiées ou croûlantes, il ne sortirait qu'un cri : Vengeance aux Grecs ! Victoire à la croix ! Aussi ne cessaient-ils de battre en brèche une partie des murailles et surtout les deux bastions Franklin et Botzaris. Le 2 juin (2), ce dernier ouvrage souffrit beaucoup du feu continuel de la batterie qui y était opposée. Les Grecs ne cessèrent point de tirer. Seulement dix hommes

(1) Chroniques de Missolonghi.

(2) Le 21 mai.

de chaque poste se relevaient alternativement, pour travailler à rétablir la partie démolie et à élever une autre enceinte à l'intérieur.

Le patriote Démétrius Sidéris encourageait tous les travailleurs par son exemple, lorsqu'un boulet lui fracassa la tête. Il tomba à la même place où son frère Constantin était mort de la même manière trois ans auparavant, pendant le siége entrepris par Omer Vrionis. Chef d'une des plus nobles familles de Missolonghi, Sidéris avait été souvent chargé par ses concitoyens et par le gouvernement local des fonctions les plus importantes; et dernièrement on l'avait élu commandant de la place. Mais, préférant servir sa patrie comme simple citoyen, il avait refusé cet honneur. Habile marin et excellent canonnier, il venait encore de faire éprouver aux assiégeants de grandes pertes, en dirigeant la nouvelle batterie de Tokely. Modèle des vertus privées, il inspirait l'amitié comme l'estime. Aussi son trépas fut-il une calamité publique. La ville entière suivit son cercueil couronné de fleurs, et lorsque l'évêque Joseph prononça son oraison funèbre, tous les yeux versèrent des larmes.

Au bout de quelques jours, l'ennemi, sans ralentir ses travaux, diminua beaucoup le feu de ses batteries. Les Grecs apprenant que Ka-

raïscaki et ses braves compagnons avaient attaqué les Turcs campés dans la Phocide, et voyant un corps de l'armée assiégeante prendre la direction de Bochori, pensèrent que ce corps allait au secours de Salona, et que c'était la cause de l'inaction de l'ennemi. Mais ils en découvrirent bientôt une autre. Les batteries turques leur envoyèrent, en guise de boulets, des pierres d'une forme pyramidale; preuve certaine que Reschid manquait de projectiles. Il avait alors huit canons, quatre mortiers et un obusier; il aurait pu facilement fournir à la consommation de ses huit pièces, s'il eût suivi l'exemple donné par Bonaparte, sous les murs de Saint-Jean d'Acre, de promettre une légère récompense aux soldats pour chaque boulet qu'ils trouveraient dans le camp et qu'ils apporteraient aux officiers d'artillerie. Les batteries grecques lui en envoyaient assez pour entretenir le service de huit canons.

Du reste, il ne tarda pas à recevoir d'abondantes munitions, et recommença le feu le plus vif. Ses tranchées se rapprochaient rapidement de la lunette de Guillaume d'Orange et du bastion Francklin; il élévait à quatre-vingts toises de la batterie Norman un immense amas de terre

qui semblait aux yeux des Grecs, une batterie de brèche. Ce fut dans ces circonstances qu'on apprit à Missolonghi la capitulation de Navarin. A cette nouvelle, tous les fronts, voilés de douleur, s'inclinent un moment; mais bientôt ils se relévent, les chefs regardent les soldats, les soldats regardent les chefs, et sûrs les uns des autres, ils s'écrient : Point de capitulation pour nous; jamais de capitulation; ou la victoire, ou la mort! Oui, s'écrient les habitants, ou la liberté ou le tombeau! Oui, s'écrient l'évêque et tout le clergé, ou la victoire ou le martyre! On se rend au magasin des poudres, et on y répète ce serment. C'est là que, dix mois plus tard, ont été creusées les mines qui l'ont accompli.

Alors c'était la victoire que Dieu semblait promettre aux chrétiens. Dès le lendemain ils aperçurent aux premiers rayons du soleil, le pavillon de la croix flotter non loin du rivage. Le capitaine George Dimos Nenga, commandant la division navale, proclama le blocus du golfe corinthien, ordonné par un décret du 26 octobre 1824, et dont les circonstances avaient différé jusque-là l'exécution. Il n'avait avec lui que quelques bâtiments; mais il annonçait la prochaine arrivée d'une escadre considérable.

Peu de jours après, on apprit à Missolonghi la victoire remportée le premier de juin (1) par le vice-amiral Sachtouris, entre le cap Doro et l'île d'Andros; nouvelle d'autant plus agréable aux Missolonghiotes, qu'ils savaient que les bâtiments ennemis amenaient à Reschid un équipage de siége formidable. La flotte ottomane, forte de cent vaisseaux de guerre ou de transport, avait paru près du promontoire de Sunium. Sachtouris la suivait avec la division de la flotte grecque sous ses ordres, épiant une occasion favorable pour l'attaquer. Le calme qui régnait depuis quelques jours ayant cessé, deux brûlots grecs avaient profité des premières brises, encore très-faibles, pour courir, l'un sur la frégate amirale, l'autre sur une corvette. Ils avaient si bien réussi qu'en un instant et la frégate et la corvette étaient devenues la proie des flammes. Topal-Pacha avait eu la prudence de ne pas monter le navire qui portait son pavillon, et il avait ainsi échappé au sort de ses deux prédécesseurs. Mais frappé de terreur, il avait fait aussitôt le signal de *sauve qui peut.* Le désordre le plus complet s'était emparé de sa flotte; les Grecs, se précipitant au milieu de ses navires, avaient encore brûlé une frégate, deux

(1) 20 mai.

corvettes et un brick, avaient forcé quinze bâtiments à s'échouer, les uns sur les côtes de l'Eubée, les autres sur celles de Tinos ou de Syra, et s'étaient emparés de douze vaisseaux de transport. Il se trouvait dans les navires pris ou échoués cinq cents canons ou mortiers, vingt mille boulets de différents calibres, quinze cents tonneaux de poudre, quinze cents de cartouches, une grande quantité de bois propres à la construction des bateaux, et un nombre immense d'outils nécéssaires pour les travaux d'un siége, que Topal portait à Reschid, et qui devaient servir à la ruine de Missolonghi (1).

On peut penser avec quel enthousiasme les Missolonghiotes célébrèrent la victoire de Sachtouris. Leur ardeur semblait s'accroître à mesure que les travaux des assiégeants avançaient. Le brave Koccini, qui veillait avec une sollicitude paternelle sur ces remparts qu'il avait construits, résolut d'élever une nouvelle batterie prés de celle de Norman, pour renverser les ouvrages entrepris par les Turcs contre ce côté de la place, et dont l'élévation extraordinaire commençait à étonner les Grecs. Aussitôt les hommes, les

(1) Proclamation du gouvernement grec, en date du 24 mai (5 juin); rapports à l'amirauté d'Hydra.

femmes, les enfants, disputèrent à qui travaillerait avec le plus d'activité. L'évêque Joseph, qui dans toutes les occasions se montrait un digne apôtre du Christ par son courage comme par sa charité, accourut sur les remparts suivi de tout le clergé de la ville. Il voulut transporter lui-même, ainsi que ses prêtres, la terre destinée à soutenir les canons protecteurs des chrétiens. Une généreuse émulation enflammait tous ces travailleurs si différents d'âge et de profession : aux chants guerriers se mêlaient, pendant l'ouvrage, les hymnes saints, qui sont aussi pour les Grecs des hymnes patriotiques. Bientôt la batterie fut terminée ; elle reçut le nom illustre de Miaouli, et, couvrant de bombes et de grenades les travaux des assiégeants, elle ralentit leurs approches.

Effrayé de l'enthousiasme des Grecs, Reschid semblait craindre une sortie. Il se hâta de fortifier son flanc gauche par une huitième batterie élevée vis-à-vis et à deux cents toises de celle de Rigas. En même temps, il méditait une surprise dont le succès ne lui paraissait pas douteux.

Dans la nuit du vingt au vingt-un juin (1), le plus profond silence régnait dans son camp : tout

(1) Du 8 au 9.

à coup, sur les deux heures, les Grecs entendent marcher vers le flanc gauche de leurs remparts. Les soldats de la batterie Sachtouris, élevée dans l'île de Marmaros, et ceux de la batterie de Kiriacouli, située à l'extrémité de l'enceinte et à deux cent cinquante toises de cette île, pensèrent que c'étaient les ennemis. En effet, six cents Turcs portant des pioches, des vivres et des munitions de guerre, s'avançaient à pied dans les lagunes. Lorsqu'ils furent à portée de fusil, non-seulement les deux batteries qu'ils voulaient surprendre, mais encore celles de Kosciusko et de Guillaume-Tell, vomirent contre eux si à propos les balles et la mitraille, qu'ils tournèrent à l'instant le dos et s'enfuirent. Dès que l'aurore éclaira l'horizon, quelques soldats sortirent des batteries de Sachtouris et de Kiriacouli, et montant sur des monoxylons (1), s'avancèrent vers le continent à la poursuite des fuyards. Ils trouvèrent dispersés çà et là des armes, des fardeaux, des vivres, des cartouches, et remarquèrent parmi ces dépouilles un sabre de forme européenne. Ils ne virent qu'un seul cadavre dans la mer; mais le rivage était sanglant, et de longues

(1) Les Grecs appellent ainsi de légers canots formés d'un seul tronc d'arbre.

traces indiquaient que les fuyards avaient traîné les corps de leurs camarades sur la terre ferme. Le nombre des Turcs tués dans ce combat nocturne s'élevait à deux cents, et parmi les morts se trouvait un officier d'artillerie européen.

Cette tentative, quoique malheureuse, fit penser aux Grecs que Reschid ne tarderait pas à donner l'assaut. Depuis quelques jours aucun transfuge n'était entré dans la ville. Les chefs désirant de connaître ce qui se passait dans le camp ennemi, un Missolonghiote, nommé Lialios, qui s'était déja signalé par des entreprises de ce genre pendant que les troupes du pacha de Scodra entouraient la place, offrit d'aller seul à la découverte. Il partit à la tombée de la nuit, traversa les tentes de Reschid, et pénétra jusqu'à Galata, situé à deux lieues de Missolonghi, du côté de l'orient; il revint apportant la tête d'un Turc, conduisant quatre chevaux, et amenant deux prisonniers, l'un Kaclamane, l'autre chrétien.

Les captifs, conduits devant le gouverneur, et interrogés sur les projets des ennemis, répondirent que Reschid attaquerait au premier jour; que l'énorme amas de terre élevé devant la batterie Norman, et qu'on prenait pour une batterie de brèche, était destiné à fournir de

quoi remplir le fossé, en même temps qu'il mettrait les travailleurs à l'abri du feu du bastion Botzaris et de la tour de Coraï; que des sept cents ouvriers chrétiens amenés par Reschid, trois cents, tout au plus, pouvaient encore travailler; que les autres, ou avaient été tués par le feu de la place, ou avaient succombé à des souffrances continuelles, ou languissaient couverts de blessures, sans aucun secours; que le pain manquait souvent à l'armée assiégeante, et que les munitions de guerre seraient bientôt épuisées.

Jusqu'alors Reschid avait paru ne point choisir de front d'attaque; il enfermait dans ses parallèles toute l'étendue des fortifications; il battait également tous les ouvrages. On ne savait sur quel point se dirigeraient ses efforts. Maintenant on augurait, d'après le rapport de ces prisonniers et d'après l'ardeur avec laquelle se poussaient les travaux devant la partie occidentale des murailles, que l'assaut projeté aurait lieu dans l'espace compris entre le bastion Franklin et la batterie Coraï. Les Grecs n'entreprirent point de lignes de contre-approche (1). Jugeant sans doute qu'ils ne

(1) Ce sont des espèces de tranchées que les assiégés commencent quelquefois au pied du glacis, et conduisent vers l'ennemi pour découvrir l'intérieur de ses lignes et l'en chasser par leur feu.

pourraient empêcher l'ennemi de faire une brèche et de s'y loger, ils aimèrent mieux s'occuper dès-lors à élever des retranchements intérieurs qui arrêtassent ses progrès. Ils y travaillèrent nuit et jour, tandis que Reschid construisait encore une batterie à deux cents toises de celle de Kiriacouli, et continuait avec opiniâtreté ses ouvrages devant les batteries de Norman et de Miaouli, mais n'avançait que lentement, vu le genre de ses travaux. Bientôt il parut vouloir former une seconde attaque contre la partie des remparts défendue par la lunette de Guillaume d'Orange et par les batteries Rigas et Macris. Des pierres lancées par ses canons montraient qu'il commençait de nouveau à manquer de boulets; mais le bombardement se soutenait toujours. Le grand nombre de creux formés dans la terre, autour des remparts, à l'intérieur de la ville, par l'explosion de ses bombes, ressemblaient à une sorte de contrevallation, comme si les fortifications eussent été assiégées des deux côtés à la fois. La mitraille des batteries grecques et le feu de la mousqueterie faisaient éprouver aux assiégeants de grandes pertes; cependant, à la fin de juin, ils poussèrent, par un boyau, jusqu'à huit toises de l'avant-fossé du Franklin. Leur feu se dirigeait surtout contre ce bastion, où ils cherchaient à faire brèche.

La garnison, que venaient de renforcer les généraux Mitsos Contoghiannis, Giannis Rangos et Lampros Véïcos, arrivés du Péloponèse avec leurs troupes, résolut d'attaquer les lignes ennemies. L'explosion d'une mine, poussée depuis quelques jours sous les postes avancés de Reschid, fut le signal de la sortie, dans la nuit du 2 au 3 juillet (1). Les Grecs s'élancèrent à la fois du centre et des deux ailes, soutenus par la mitraille des batteries du rempart. Ils dispersèrent les gardes des tranchées, tuèrent plus de deux cents Turcs dans leurs lignes, s'emparèrent de sept drapeaux, et revinrent avec cinq prisonniers et de nombreuses dépouilles, n'ayant eu que trois soldats tués et quatre blessés; mais il ne paraît pas qu'ils aient songé à se loger dans les ouvrages où ils avaient pénétré, ni qu'ils les aient détruits. Deux jours après, les assiégeants étendirent une partie de l'immense amas de terre dont j'ai déja parlé jusque sur les bords de l'avant-fossé du Franklin, et parvinrent à s'y établir. Leurs travaux étaient alors poussés avec une grande activité, depuis la lunette de Guillaume d'Orange jusqu'au bastion Franklin; ils semblaient vouloir réunir leurs deux attaques en une seule, qui embrasserait

(1) Du 20 au 21 juin.

tout ce vaste front. Pour rassembler les matériaux nécessaires à la construction de tant d'ouvrages, ils démolissaient toutes les maisons qui se trouvaient dans les campagnes voisines, ils abattaient les superbes forêts d'oliviers qui paraient la plaine, ils arrachaient les vignes des environs. Ces dévastations du moins étaient commandées par leurs besoins; mais les Turcs étaient loin de s'y borner. Pour le seul plaisir de détruire, ils incendiaient les moissons de l'Étolie et de l'Acarnanie; ils bouleversaient les jardins, qui auraient pu servir à leur nourriture; ils livraient aux flammes les vignes dont les ceps ne pouvaient être transportés au camp.

Mal payés et mal nourris, ces barbares s'éloignaient souvent par troupes et couraient au pillage de tous côtés. Dans une de leurs excursions, ils saisirent, près de Neupacte, un vieux moine grec. Après l'avoir chargé d'injures et de coups, pour venger, disaient-ils, la mort de six de leurs compatriotes qu'il avait tués, ils lui demandèrent en quel lieu il avait caché les vases sacrés de son monastère. Sur son refus, ils lui coupent le nez et les oreilles. Inébranlable dans sa résolution de ne point livrer aux outrages des infidèles les vases qui avaient servi

aux saints mystères, le digne ministre du Christ répond avec calme aux nouvelles interrogations de ses bourreaux : *Vous m'avez coupé le nez et les oreilles; maintenant élevez-moi sur un pal, pour que je meure fidèle aux lois de ma patrie* (1). Il expira bientôt dans cet affreux supplice, sans que sa constance fût vaincue, ni sa tranquillité troublée.

Malgré le plaisir que trouvaient de temps en temps dans des expéditions de ce genre les soldats du sérasker, ils commençaient à se fatiguer de tant de travaux, de tant de périls, de leur pain noir, et des éternelles promesses qui leur tenaient lieu de solde : déja la désertion se mettait dans leurs bandes. Reschid, pour les retenir sous ses drapeaux, leur représentait l'assaut comme très-prochain et comme le terme de leurs souffrances. Quoiqu'il sût très-bien qu'il avait encore beaucoup à faire avant de parvenir au pied des remparts, il ajoutait aux immenses amas de fascines de tout genre et de gabions farcis, rassemblés dans son camp, un nombre pro-

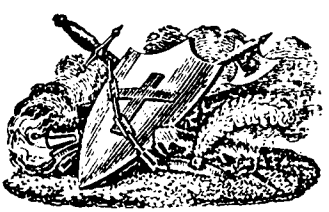
(1) Καθὼς μοῦ ἐκόψατε τὴν ῥίνα καὶ τὰ ὦτα, οὕτω καὶ ψήσατέ με εἰς τὴν σούβλαν διὰ νὰ δώσω τὸ ἀνῆκον πέρας τῆς ζωῆς μου, καθὼς οἱ νόμοι τῆς πατρίδος μοῦ διατάττουσι.

digieux d'échelles construites avec les poutres enlevées des *Bains Vénitiens* et des villages de la plaine.

Les assiégés souriaient à l'aspect de ces préparatifs. Le général George Kitsos, revenu du Péloponèse, avait grossi leurs rangs de sa troupe aguerrie; il avait été chargé de la garde de la lunette de Guillaume d'Orange. Une lettre, adressée par Colocotroni et les autres chefs du camp de Lévidi aux généraux de la garnison, leur donnait les plus flatteuses espérances. Ibrahim, disait Colocotroni, n'attendant plus rien des flottes ottomanes, détruites par les vaisseaux grecs, était bloqué de toutes parts dans Tripolitza. Privé de vivres et de munitions de guerre, il ne pouvait tarder à se rendre; et, dès que les troupes du Péloponèse auraient achevé sa ruine, elles devaient voler au secours de Missolonghi (1). Excitée encore par ces paroles, la garnison se promettait bien de ne pas attendre Colocotroni pour chasser l'ennemi loin de ses murs. Tous les braves qui la composaient regardaient le jour de l'assaut comme celui de leur délivrance et de la destruction des infidèles, lorsqu'un événement, auquel

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 2.

ils étaient loin de s'attendre depuis la victoire de Sachtouris, vint changer leur position, et leur donner l'occasion de déployer autant de constance que de courage.



LIVRE III.

ARGUMENT.

Arrivée de la flotte turque devant Missolonghi.—Nouveaux efforts des assiégeants.— Ils comblent les fossés.— Entrée d'une flottille ottomane dans le bassin de la ville, qui dès-lors est bombardée par terre et par mer. — Les munitions des Grecs s'épuisent ainsi que leurs vivres.—Reschid leur propose de capituler.—Réponse de la garnison. — Brèche au bastion Botzaris et premier assaut.— Nouvelles propositions du sérasker. — Quelques chefs hésitent. — Indignation des soldats. — Propositions d'un capitaine autrichien. —Réponse de Noti Botzaris.—Lettre de Lampros Véïcos à Tahir-abas. — Second assaut. — Victoire des assiégés. — Arrivée de la flotte grecque. — Bataille navale. — Sortie d'une partie de la garnison combinée avec une attaque de Karaïskaki.

Le 10 juillet, aux premiers rayons du soleil, les assiégés virent la mer couverte de vaisseaux. Incertains un instant, ils reconnurent bientôt le pavillon ennemi. La flotte turque se composait de trente-neuf bâtiments de guerre, dont huit frégates et douze corvettes. Rien ne pouvait être

plus funeste aux défenseurs de Missolonghi. Le petit nombre de vaisseaux grecs entrés depuis peu dans le port n'avaient apporté que de bien faibles secours. Une fois les Turcs maîtres de l'entrée du golfe, les provisions de bouche et les munitions de guerre, qui commençaient à devenir rares dans la ville, ne pourraient plus être renouvelées. Les assiégeants, au contraire, allaient passer de la disette à l'abondance. La flotte leur fournirait des canons, des projectiles, des outils, et joindrait au feu de leurs batteries le feu de ses nombreux vaisseaux. Déja le camp de Reschid retentissait de nouveau de ces cris féroces, interrompus depuis quelque temps : bientôt les travaux furent poussés avec une nouvelle vigueur. Une batterie, armée de canons de soixante livres, s'éleva contre la partie orientale des remparts. En peu de jours l'ennemi s'avança jusqu'à l'avant-fossé, devant une grande partie du front de la place. Le feu du Kosciusko et du Guillaume-Tell, prenant en flanc les ouvrages dirigés vers le Franklin, gênait extrêmement les approches. Les ingénieurs de Reschid firent tirer à ricochet, et de la manière la plus soutenue, contre ces deux batteries, dans l'espoir de les démonter; ils ne purent y réussir. Néanmoins, en sacrifiant un grand nombre de soldats, ils parvinrent, le 14

juillet, à pousser leur amas colossal de terre jusqu'à dix toises du Franklin, et commencèrent à jeter dans l'avant-fossé du sable et des rameaux d'olivier. Le même jour, leur troisième parallèle s'achevait devant la partie orientale des remparts; ils s'avançaient à la sape volante (1) jusque sur la crête du glacis, et tentaient de combler le chemin couvert.

Les Grecs, tout en continuant leurs retranchements intérieurs, élevèrent de nouvelles batteries. La principale, placée entre celle de Macris et celle de Rigas, tirant à boulets rouges contre le parapet de la troisième parallèle, le détruisit

(1) Lorsque les tranchées approchent de la place, le feu des remparts ne permet plus de travailler à découvert. Les soldats du génie, chargés de conduire la tête de l'ouvrage, sont obligés de se faire un abri contre la mousqueterie. Alors le premier travail, l'ébauche de la tranchée, s'appelle *sape*. Il y en a de plusieurs sortes; je ne parlerai que de deux. Ordinairement, les travailleurs se couvrent avec des gabions qu'ils remplissent de terre à mesure qu'ils les posent, dont ils bouchent les intervalles avec des sacs à terre, et qu'ils couronnent de fascines. C'est ce qu'on nomme la *sape entière*. Mais il arrive que, pour aller plus vîte, le sapeur se contente de placer sur le tracé de la tranchée un certain nombre de gabions sans les remplir. C'est la *sape volante*.

en peu d'instants, brûla les gabions, et força les assiégeants à reculer sur ce point jusqu'à leur seconde ligne. L'effet produit par les premiers coups de cette batterie lui fit donner le nom de la *Foudroyante* (κεραυνοβόλου).

Les Turcs firent alors jouer une mine, dans le seul but de remplir de terre le fossé du bastion Botzaris. L'explosion produisit en partie l'effet qu'ils en attendaient. Une foule de débris tombent sur le rempart. Aussitôt quelques soldats descendent dans le fossé pour examiner les ravages de la mine, et s'avancent dans le chemin couvert. La fusillade s'engage entre eux et les postes turcs les plus voisins. Les canons et les mortiers des assiégeants redoublent leur feu : la détonation de toutes ces armes différentes, les clameurs guerrières des Grecs, le nuage que l'explosion avait élevé dans les airs, tout présente l'image d'un assaut. Soudain on voit accourir des enfants, armés de pierres; ils viennent se ranger sur les remparts, à côté des soldats. S'il ne peuvent donner la mort comme leurs pères, ils la bravent avec le même courage; comme leurs pères, ils chantent au bruit des balles qui sifflent autour de leur tête. L'un d'eux tomba blessé dangereusement au front (1).

(1) Journal du siége publié dans les *Chroniques*.

Cette action fut la seule que soutinrent les Grecs pour la défense du chemin couvert. Ils se bornèrent ensuite à faire pleuvoir du haut de leurs murs une grêle de mitraille et de balles sur les travailleurs ennemis. Les Turcs parvinrent bientôt au bord des fossés. Ils n'en tentèrent point la descente, quoique la qualité du sol, qui paraît un composé de sable et d'herbes marines, dût rendre cette opération moins longue et plus facile. Ils entreprirent de les combler.

La veille du jour où la flotte turque parut devant Missolonghi, la frégate autrichienne *la Caroline*, commandée par le chevalier Bouratovits, avait jeté l'ancre près du bassin, accompagnée de la goëlette *la Vigilante;* elle y était encore le 14 juillet, quoique l'objet apparent de sa mission fût rempli. Les membres de la junte de gouvernement, étonnés de ne pas la voir partir, écrivirent au capitaine que la flotte grecque pouvant entrer d'un moment à l'autre dans le golfe corinthien, on devait s'attendre à un combat entre elle et les vaisseaux turcs, et qu'un plus long séjour des bâtiments autrichiens les exposerait à des dangers, ou du moins violerait la neutralité proclamée par la cour de

Vienne (1). Le capitaine ne tint aucun compte de cet avis, et les Missolonghiotes ne savaient comment s'expliquer la prolongation de son séjour près de leur ville. Voulait-il, au moment où les deux flottes seraient en présence, prendre parti pour l'une ou pour l'autre? Désirait-il jouer le rôle de médiateur? Tout cela leur paraissait singulier. La conduite passée du cabinet autrichien ne leur présageait rien de favorable, et ils voyaient avec inquiétude un de ses agents s'opiniâtrer à rester sans prétexte dans leur port.

Mais un bien plus grand sujet de crainte les empêchait de s'occuper long-temps du pavillon autrichien. L'arrivée de Miaouli était incertaine, et leurs provisions de bouche, leurs munitions de guerre, commençaient à s'épuiser. De leur côté, les Turcs, instruits de la détresse où se trouvait la ville, espéraient d'engager la garnison à leur livrer une place dont l'assaut les effrayait. Chaque jour on voyait quelqu'un d'entre eux s'approcher des murailles et chercher à lier conversation avec les chrétiens. Ceux-ci répugnaient en général à ces sortes de colloques;

(1) Voyez les pièces justificatives, no 3.

mais ils s'y résignaient quelquefois pour tâcher de découvrir les projets de Reschid. Ne pouvant se résoudre, même par ce motif, à déposer leur fierté, ils provoquaient les assiégeants à donner enfin l'assaut. Qu'attendez-vous donc, criaient-ils? Vos ouvrages sont terminés, tous vos préparatifs sont finis, votre flotte est arrivée. Les Turcs répondaient en vantant la bonne foi de leur nation, la franchise de leurs chefs; ils proposaient aux Grecs de traiter, et les chrétiens irrités de ces réponses finissaient souvent la conversation par le langage plus expressif de la fusillade ou de l'artillerie.

Cependant la flotte ottomane, revenue de Patras, joint ses attaques à celles de Reschid. Après avoir tenté sans succès un débarquement dans les îlots du Procopaniste où se trouvait un petit poste grec, elle se porte contre Vassiladis. Voyant que ses boulets et ses bombes ne produisent aucun effet sur ce fort, l'amiral fait débarquer dans l'île d'Aïssostis les bois nécessaires à la construction d'une batterie dont il espère que les coups porteront plus juste. Comme l'entrée des lagunes de Missolonghi, appelée le canal de Vassiladis, était trop dangereuse pour ses petits bâtiments, il ordonne à ses matelots d'en transporter sur leur dos à travers les bas-fonds, et

de cette manière il lance dans le port plusieurs barques armées. Le poste du Procopaniste devient dès-lors inutile, et les Grecs qui le gardaient se retirent dans Missolonghi. Bientôt on aperçoit du haut des murailles la fumée des cabanes de ces attérages incendiées par les Turcs, se mêler à la fumée des canons de Vassiladis et des mortiers ottomans. Après cette noble expédition, les frégates s'occupent à bombarder Vassiladis, tandis que la flotille entrée dans le port et bientôt portée à trente-six chaloupes, dont plusieurs étaient armées de mortiers, s'avance vers la ville jusqu'à l'île de Scylla. Six barques grecques osent lui livrer un combat qui dure deux heures. Enfin, elle se rapproche des remparts et commence à bombarder la place, tandis que presque tous les vaisseaux de haut-bord remettent à la voile, et qu'il ne reste en vue de Missolonghi que le vaisseau amiral et neuf autres bâtiments.

C'était le 23 juillet (1); alors le fossé du bastion Franklin, celui de la batterie de Rigas, et le chemin couvert de la lunette de Guillaume d'Orange étaient à-moitié comblés. En vain les Grecs avaient-ils brûlé plusieurs fois les fascines

(1) Le 11.

et les troncs d'oliviers que les ènnemis y jetaient. En vain le feu le plus soutenu moissonnait-il les travailleurs, qu'il était bien difficile de couvrir pendant une semblable opération. Le grand nombre des assiégeants, qu'excitait la promesse faite par Reschid de donner une gratification à chaque soldat qui jeterait un sac de terre dans l'un des fossés, triomphait de tous les obstacles que lui opposaient la science et la valeur. En même temps, le feu croisé des batteries turques ébranlait les remparts. Les bombes qui s'élançaient de la flotille, se joignant à celles du camp, portaient la mort dans tous les quartiers de la ville. En peu de jours, la garnison s'était vu priver des services de trois chefs distingués, des chiliarques George Binas et Lépéniotakis, et du chef des canonniers de la lunette du brave Gouronnaras, blessé pour la seconde fois depuis le commencement du siége.

Tout-à-coup les sentinelles viennent avertir qu'une députation de sept chefs ennemis parmi lesquels se trouve Tahir-Abas, demande à être admise. On les introduit devant les généraux assemblés. Reschid, disent-ils, touché du sort de la ville qu'il était sur le point d'emporter de vive force avait suspendu l'ordre de l'assaut. Il était temps encore de sauver Missolonghi. Amis

de plusieurs des braves renfermés dans la place, ils avaient fait eux-mêmes tous leurs efforts pour amener le sérasker à ne proposer à la garnison que des conditions honorables, et ils se flattaient que leurs anciens camarades ne seraient pas plus rebelles à leurs avis que ne l'avait été Reschid. Après ce préambule, ils déployaient un projet de capitulation; la réponse unanime du conseil surpassa le laconisme des anciens Spartiates : elle se composa d'un seul mot : *Guerre!*

Dès que les envoyés furent retournés dans leur camp, l'ennemi reprit avec plus d'activité tous les préparatifs de l'assaut; il eut bientôt achevé de combler les fossés des bastions Botzaris et Franklin, et des batteries Montalembert et Macris. Alors le chef de la flotille ottomane, Machmout, écrivit aux défenseurs de Missolonghi pour leur proposer, comme Reschid, un traité. Les chrétiens lui répondirent : *Les armes seules traiteront entre les Grecs et les Turcs* (1).

Cependant le feu de ses barques désolait une partie de la ville. La garnison éleva sur le rivage sept batteries, dont les boulets forcèrent la flottille à s'éloigner. En même temps les infatigables Rouméliotes continuaient à construire de contre-

(1) Ὅπλα εἶναι αἱ μεταξὺ Ἑλλήνων καὶ Τούρκων συνθῆκαι.

fossés et de contre-retranchements derrière les deux bastions et les deux batteries les plus menacées; ils sentaient d'autant mieux l'importance de ces lignes intérieures, que l'ennemi, parvenu sous les murs, élevait sur ces quatre points des cavaliers de tranchée, presque au niveau des remparts de la ville, et seulement à la distance de trois ou quatre toises. A la vérité, pendant que les Turcs couvraient de faisceaux de sarments et d'autres bois, mêlés avec de la terre, le cavalier qu'ils avaient construit devant la batterie Macris, les Grecs postés sur cette partie des fortifications étaient parvenus, en incendiant cet amas de planches et de branchages, à faire reculer l'ennemi sur la seconde ligne de ses retranchements; mais ce moyen n'avait pu réussir que sur ce point. Tout devait faire craindre que les Turcs n'eussent attaché le mineur aux murailles.

En effet, le 28 juillet (1), tandis que le bombardement était plus faible et que le camp paraissait tranquille, le bastion de Botzaris crie, le sol tremble, un bruit semblable au tonnerre se fait entendre : c'était l'explosion d'une mine que les Turcs avaient creusée, après avoir comblé le fossé. Les barbares s'élancent à travers la brèche que

(1) Le 16.

cette explosion a formée, et plantent leur étendard sur les murailles; mais les chrétiens qui défendaient ce poste, renversent l'étendard et ceux qui l'avaient élevé. En un moment, les Turcs ont couvert la brèche de leurs morts, et sont forcés d'abandonner le bastion. On remplit la brèche avec des matelats et des oreillers, qu'on recouvre de planches et de terre. Les assiégeants perdirent dans ce combat trois cents hommes, et en eurent presque autant de blessés. Le général Dimos Riniasas, déja blessé quelques jours auparavant, et le chiliarque Giotis Guionis, reçurent des blessures dangereuses. Cinq Grecs périrent, parmi lesquels trois ouvriers qui, occupés à découvrir la mine des assiégeants, furent surpris par l'explosion dans leurs travaux souterrains.

Le bombardement et la canonnade continuaient avec fureur du côté de la mer. Reschid faisait élever de nouvelles batteries. Les munitions commençaient à manquer aux Grecs : aucun ne songeait à se rendre; mais quelques-uns craignaient de ne pouvoir que mourir, lorsque des dépêches du gouvernement annoncèrent la prochaine arrivée de la flotte grecque, et qu'une lettre de Karaïskaki promit des secours tirés du camp de Salona. Ces heureuses nouvelles rendirent la confiance à tous les guerriers. Le 29,

après un feu très-vif, les Turcs s'élancèrent de nouveau sur le bastion Botzaris, et de nouveau y plantèrent leur étendard; mais ils furent encore repoussés avec perte. Du côté des Grecs, le général Giannis Soucas périt avec gloire dans cette affaire. Les assaillants, étonnés d'une si vive résistance, essayèrent de mettre le feu aux matelats et aux oreillers dont les Grecs s'étaient fait un rempart. Ils espéraient ainsi de rouvrir la brèche; ils n'y purent réussir : les Grecs éteignirent le feu, en jetant continuellement de l'eau et de la terre sur les matières inflammables que lançaient les ennemis.

Malgré la présence de la flotte ottomane; les communications entre Anatolico et Missolonghi n'étaient pas entièrement interrompues : de petits bateaux passaient, la nuit, à travers le canal de Vassiladis, et entretenaient entre les deux places une correspondance journalière; car les vaisseaux de Machmout avaient en vain attaqué à diverses reprises l'îlot de Vassiladis. L'amiral turc essaya de s'emparer de l'île de Klissova. Heureusement le petit poste grec, placé dans cette île, repoussa ses attaques.

Le 30, arrivèrent d'autres propositions de Reschid. Ne recevant point de réponse, il renouvela, le 31, toutes ses instances. Il offrait aux Grecs

de grands avantages, pourvu qu'ils lui livrassent Missolonghi. Quelques chefs, considérant que la famine régnait dans la ville, que la garnison se voyait forcée de ralentir son feu par le défaut de munitions, qu'on était, par la même raison, hors d'état d'établir des contre-mines, que le bastion Botzaris offrait une brèche praticable, et que plusieurs des batteries étaient démontées et hors d'usage, conseillèrent d'accepter les propositions de l'ennemi.

Cet avis indigna les soldats : les Souliotes surtout écumaient de rage; quelques-uns de leurs jeunes guerriers, s'adressant aux auteurs de la proposition : « Quoi! vieillards, leur dirent-ils, vous tenez tant à la vie! et nous, dans la fleur de l'âge, nous la méprisons. » Le conseil de défense se borna donc à faire dire à Reschid d'envoyer prendre la réponse le lendemain.

Le pacha ne put attendre si long-temps : vers le milieu du jour, il parut vouloir tenter un nouvel assaut. On voyait les assiégeants monter et descendre dans leurs lignes, par troupes, et en toute hâte. Cependant Reschid se contenta de faire recommencer le feu, et il envoya vers les assiégés une autre députation dont le fameux Tahir-Abas faisait partie, comme de la première. Aprés une courte discussion, Athanase Rasis, chef po-

litique de la ville, s'écria : « Musulmans! si les Missolonghiotes ne peuvent défendre leurs murailles, ils défendront leur liberté; ils se renfermeront tous dans trois maisons immenses, et se feront sauter avec elles et avec vous.»—«Malheureux Grecs! répondirent les agas, vous êtes sans doute trop criminels, et la vengeance divine vous pousse au désespoir. Adieu. »

Bientôt un autre émissaire des Turcs, le chevalier Bouratovits, commandant de la frégate autrichienne *la Caroline*, et qui, comme je l'ai déja dit, s'était obstiné à rester dans le golfe, découvrant alors ses projets, voulut tenter encore la constance de la garnison. Ses conseils ne furent point écoutés : Noti Botzaris déclara, au nom de tous les Souliotes, que, tant qu'il en existerait un seul, toute capitulation était impossible, et que le drapeau turc ne flotterait sur la ville qu'après avoir passé sur leur corps.

Enfin, à minuit, on vit entrer un envoyé de Reschid, chargé d'une lettre, où le sérasker proposait de lui livrer deux batteries et une des portes, afin qu'il pût introduire dans la ville cinq cents soldats, en attendant qu'on fût d'accord sur les articles de la capitulation. Cette nouvelle proposition excita un étonnement général; ceux même qui avaient parlé de se rendre n'écoutè-

rent plus que l'indignation publique. Les Grecs répondirent d'un accord unanime que si Reschid voulait des batteries ou des portes, il vînt les prendre avec ses armes. En même temps, le général Lampros Véïcos, du consentement de tous les autres chefs, écrivit en son particulier la lettre suivante à Tahir-Abas :

« Illustre Tahir-aga,

« Nous avons été amis : la différence de nos religions nous a poussés à nous combattre; mais notre amitié n'en a pas moins continué. Je vois, mon ami, que tu es venu deux fois dans le dessein de t'entremettre pour faire rendre Missolonghi; je vois, de plus, que Reschid nous demande deux batteries qu'il puisse faire occuper par ses troupes. Or, vous savez tous très-bien que Dieu est avec nous, et que notre espoir s'appuie sur lui; je te prie donc, comme ami, de songer que, nous trouvant dans une place pourvue de munitions de guerre et de bouche, possédant en abondance de l'eau et toutes les autres choses nécessaires, si nous la livrions à l'ennemi, nous attirerions sur nous, d'abord la colère de Dieu, ensuite les reproches de l'univers et ton propre mépris. Si bien que nous sommes certains

non-seulement que nous ne trouverions pas à l'avenir un lieu où nous pussions vivre ; mais encore que personne ne daignerait plus s'informer de nous, tant nous deviendrions odieux et à notre Dieu et à l'humanité entière, et même à nos proches et à nos amis. Ainsi, comme tu nous connais, assure bien le roumeli-valesi qu'il ne réussira pas, à moins qu'il ne livre un assaut et n'entre dans la ville le glaive à la main.

« Sur ce, je demeure

« Ton ami.

« LAMPROS VÉÏCOS. »

Missolonghi, le 20 juillet 1825 (1).

P. S. « En outre, reçois quatre bouteilles de rhum, que tu pourras donner à tes baïractars (porte-drapeau) lorsqu'ils monteront à l'assaut. »

---

(1) Ἐνδοξότατε Ταϊρ-αγὰ,

Ἡμεῖς εἴμεσθεν φίλοι, καὶ ἡ περίσασις τῆς θρησκείας τὸ ἔφερε νὰ πολεμήσωμεν, ὅμως πάντοτε ἡ φιλία μας ἂς τρέχῃ. Φίλε μου, βλέπω ὁποῦ ἔχεις δύο φοραῖς ὁποῦ ἤλθες εἰς ἀντάμωσιν διὰ νὰ μεσιτεύσῃς νὰ παραδοθῇ τὸ Μεσολόγγι· ἀκόμη βλέπω ὁποῦ ὁ Ῥούμελης μᾶς ζητεῖ δύο τάμπιαις διὰ νὰ βάλῃ ἀνθρώπους του. Ἠξεύρετε πολλὰ καλὰ ὅτι τὸν θεὸν τὸν ἔχομεν μαζὶ, καὶ ἡ ἐλπίδα μας κρέμαται ἀπὸ ἐκεῖ· ὅθεν, ὡς φίλον,

Reschid, furieux de la manière dont ses propositions avaient été reçues, fit à l'instant redoubler le feu de toutes ses batteries et de la flotte. Les bombes, les boulets, les grenades tombaient sans interruption sur les remparts, sur la ville, sur les barques rangées au pied des murailles. Vers le soir, les Turcs portèrent dans leurs avant-postes un grand nombre d'échelles; tout annonçait l'assaut : les assiégés l'attendaient avec courage, préférant mille fois la mort à la honte de livrer le boulevard de la Grèce.

σὲ ἀφίνω νὰ ϛοχασθῇς ὅτι ἕνα κάϛρον μὲ τζεπιχανέδες, μὲ ζαϊρὲν, μὲ νερὸ καὶ καθεξῆς ὅλα τὰ χρειαζούμενα, εἰς αὐτὸν τὸν καιρὸν καὶ ἡμεῖς ἐδῶ μέσα, νὰ τὸ παραδώσωμεν, θὰ ἔχομεν πρῶτον τὴν συνείδησιν τοῦ θεοῦ, καὶ δεύτερον τὴν κατηγορίαν ὅλου τοῦ κόσμου, καὶ ξεχωριϛὰ ἐσένα τὸν φίλον μας, ὁποῦ εἰς αὐτὸ εἴμεσθα βέβαιοι ὅτι ὄχι μόνον δὲν θὰ εὕρομεν εἰς τὸ ἑξῆς τόπον νὰ ζήσωμεν, παρὰ οὔτε διὰ τὸ ὄνομά μας θὰ ἐρωτήσῃ κἀνένας, τόσον μισητοὶ θὰ εἴμεσθεν, ὅσον ἀπὸ τὸν θεὸν, τόσον καὶ ἀπὸ τὴν ἀνθρωπότητα, μπιλὲμ, καὶ ἀπὸ τοὺς ἰδίους ἐδικούς μας καὶ φίλους μας. Ὅθεν τῷ Ῥουμέλῃ χωριζέτου τῳ παϛρικὰ, καθὼς μᾶς γνωρίζεις, νὰ ἠξεύρῃ καλὰ ὅτι χωρὶς νὰ κάμῃ γιουροῦσι νὰ ἐμβῇ μὲ τὸ σπαθί του, Μεσολόγγι δὲν πέρνει.

Ταῦτα καὶ μένω,

1825 Ἰουλίου 20, Μεσολόγγιον.

Ὁ φίλος σοῦ

Ἀ ά μ π ρ ο ϛ Β έ ϊ κ ο ϛ.

Πρὸς τούτοις λάβε καὶ τέσσαρες μποτίλιαις ῥοῦμι νὰ ταῖς δώσῃς τοὺς μπαϊρακτάριδές σου ὅταν θὰ κάμουν τὸ γιουροῦσι.

Dès que parut l'étoile du matin, les trompettes de la place avertirent les soldats de se préparer à combattre. Les postes des batteries de Franklin, de Botzaris, de Macris et de Montalembert voyaient les barbares disposés pour l'attaque. A l'instant, toute la garnison fut sur les remparts. Aux premiers rayons de l'aurore, les Turcs postés sous le bastion Franklin mirent le feu à la mine qu'ils y avaient pratiquée. L'explosion faite, ils s'élancèrent en poussant de grands cris, et bientôt vingt étendarts du Croissant flottèrent sur le bastion. La même chose arrivait en même temps à celui de Botzaris (1), aux batteries de Macris et de Montalembert : on eût dit que la ville était emportée. Toute l'armée de Reschid, encouragée par la vue de ces drapeaux, se presse de suivre son avant-garde; sur tout le front des remparts gronde et brille le feu des mousquets, des canons, des mortiers. Une fumée épaisse trouble les airs au point qu'à peine peut-on se voir à quelques pas. Les monts voisins répètent et redoublent le bruit terrible des armes. Les barbares avancent avec fureur,

(1) Que les lettres et même des journaux de la Grèce désignent quelquefois par le nom de grande batterie (μεγάλον χανονοστάσιον).

les chrétiens les reçoivent avec une valeur calme et fière. Combattant derrière leurs retranchements intérieurs et du haut des murailles qui regardent le flanc des batteries attaquées, ils opposent une résistance invincible. Au bout de deux heures et demie de combat, le bruit cessa, les nuages de fumée se dissipèrent. Aucun étendard ennemi ne flottait alors sur les remparts; mais plusieurs étaient restés au pouvoir des Grecs; aucun Turc ne combattait dans les batteries; mais une foule les couvraient de leurs cadavres: près de cinq cents avaient perdu la vie dans cette tentative. Les fossés qu'ils avaient comblés étaient, ainsi que leurs retranchements, jonchés de morts et rougis de sang. Un nombre immense de blessés remplissaient de leurs plaintes le camp du sérasker, et redoublaient la consternation de ses troupes.

A peine cette attaque fut-elle repoussée que la flotille s'avança contre la ville. Le commandant turc avait imaginé de mettre le feu à l'un de ses bateaux pour que la fumée dérobât aux Grecs la vue des autres barques qui pourraient alors s'avancer sans péril. Mais ce stratagème ne réussit pas; et les batteries du rivage forcèrent bientôt à la retraite tous les bâtiments ennemis.

Dans cette journée mémorable, les Grecs n'eurent que vingt hommes tués ou blessés. Le trouble que leur vaillance avait répandu parmi les troupes de Reschid, fut causè que ses batteries se turent pendant le jour, et ne tirèrent, le soir, qu'un petit nombre de coups.

Le sérasker, désolé de l'issue de cet assaut, commença par se lamenter; mais bientôt, cherchant une consolation digne de lui, il demanda à ses bourreaux le plaisir que ses soldats n'avaient pu lui donner. Le brave Missolonghiote Routzos, sorti de la ville pour aller à la découverte, avait été pris par les Turcs dans les derniers jours du mois de mai; Reschid le fait amener devant lui, et lui fait trancher la tête: huit autres Grecs captifs éprouvent le même sort, et le tyran se calme comme un homme qui vient d'étancher en partie la soif dont il était tourmenté.

Cependant la disette des vivres devenait extrême dans la place; les munitions de guerre achevaient de s'épuiser. Il ne restait plus que deux barils de poudre. Une partie des murailles s'était écroulée sous le feu de l'ennemi; la plupart des batteries étaient éteintes, et Missolonghi ne pouvait plus être appelée une ville de guerre. La religion et la liberté semblaient seules proté-

ger ses ruines, du haut desquelles les héros de la Romélie repoussaient avec dédain les propositions des barbares, sûrs de vaincre tous les ennemis excepté la faim, et décidés à ne céder à la faim même qu'en mourant à leur poste et le glaive à la main.

Pendant la nuit, quelques soldats, assis dans l'une des places-d'armes, se communiquaient leurs tristes mais généreuses pensées, et se racontaient mutuellement leurs rêves, pour chercher à y découvrir quelque présage d'un prompt secours. Tout-à-coup, à la faveur du silence qui régnait dans le camp ennemi, ils entendent des coups de canon tirés dans l'éloignement. Aussitôt toute leur attention se porte sur ces détonations à peine sensibles. Ils pensèrent que c'était leur flotte qui s'approchait et avait rencontré l'ennemi. L'espérance se répandit dans la ville; on attendait avec impatience le lever du jour. Dès que le crépuscule permit de distinguer les objets, tous les regards se portèrent vers la mer. On n'apercevait plus dans le port le vaisseau amiral des musulmans, et sa disparition semblait confirmer les conjectures qu'on formait sur l'approche de la flotte grecque.

Rien pendant le jour ne vint les détruire; mais rien non plus ne les confirmait. La nuit se passa

dans l'attente. Le lendemain, au lever de l'aurore, l'atmosphère était nuageuse et sombre, et dérobait la vue de ce qui se passait à une certaine distance : tout-à-coup, on entend du côté de la mer un coup de canon peu éloigné. Bientôt, on voit les quatre vaisseaux qui, seuls de la flotte turque, étaient restés dans le port, lever l'ancre avec précipitation, et se diriger vers Patras. Les brouillards commencent à se dissiper; on entrevoit une flotte. Peu-à-peu l'on s'aperçoit qu'elle est composée de quarante voiles; avec plus d'attention, on découvre que ces bâtiments sont à deux mâts; mais, à la lenteur de leur marche, on n'ose croire que ce soient des vaisseaux grecs.

Cependant, la flotte s'avance, des voix s'élèvent dans la foule : « Regardez, ce sont nos frères; ils courent sur les bâtiments ennemis qui viennent de quitter le port. » D'autres voix répondent : « Ils s'y rallient, c'est un renfort qui arrive à l'amiral Turc. » Soudain, une jeune fille : « Non, j'ai vu sur leur bord le feu de l'artillerie; écoutez ! » Au même instant, le bruit du canon frappe les murs. « Plus de doute, s'écrie-t-on de toutes parts, plus de doute ! C'est la flotte grecque, ce sont les secours que nous a promis le gouvernement ! » Le poste de Vassiladis salue l'arrivée de Miaouli par trois salves générales :

« Gloire à Dieu dans le ciel (δόξα ἐν ὑψίστοις Θεῷ) (1), s'écrie, les yeux en larmes, la foule qui s'était rassemblée sur le port; hommes, femmes, enfants se précipitent du rivage vers les batteries, en criant aux soldats : Ce sont nos vaisseaux! c'est Miaouli! » Les cloches de toutes les églises retentissent dans les nues, et l'hymne d'actions de graces s'élève du pied de tous les autels.

La plus grande partie de la flotte grecque entra dans le port; quelques navires poursuivirent les quatre bâtiments ennemis qui venaient d'en sortir. Un de ces derniers fut sur le point d'être pris : mais l'équipage l'incendia en se sauvant dans un autre. Les deux plus éloignés échappèrent au péril en se réfugiant sous le canon de Naupacte. Les matelots du quatrième n'eurent d'autre moyen de salut que de se faire échouer sur le bord où ils s'élancèrent pour la plupart. Onze de leurs camarades, qui n'eurent pas le temps de descendre, abaissèrent leur pavillon et se rendirent prisonniers.

La flotille turque voyant qu'elle restait seule, se retira vers le rivage près du camp de Reschid.

L'arrivée de leur armée navale avait relevé

(1) C'est mot à mot notre *Gloria in excelsis Deo.*

l'espérance des assiégés ; elle leur rapportait l'abondance, elle venait leur fournir les munitions nécessaires à de nouveaux exploits. Mais elle ne s'était pas encore approchée de la ville, elle n'avait encore rien débarqué, lorsqu'on aperçut la flotte ennemie qui faisait voile des eaux de Corfou, et s'avançait contre les vaisseaux de Miaouli. A l'instant les pavillons grecs volèrent à sa rencontre. Du haut des murs, les Missolonghiotes contemplèrent un combat qui pouvait engloutir dans les ondes tous les secours qu'ils avaient si long-temps attendus. Heureusement l'incertitude ne fut pas longue. Les vaisseaux ennemis furent forcés à la retraite ; et tandis que vingt-huit bâtiments grecs sous la conduite de l'amiral, de Kolantrousi et de Nicolas Apostoli, achevaient la victoire et poursuivaient les vaincus, le vice-amiral Sachtouris s'approcha de la ville avec cinq vaisseaux, et débarqua les provisions de guerre et de bouche envoyées par le gouvernement.

A l'aspect de ces braves marins, l'artillerie des remparts célébra par une triple salve et leur arrivée et leur victoire.

Reschid, quoique déconcerté lui-même, cherchait à rassurer ses troupes en leur promettant d'achever des retranchements qui rendraient un

nouvel assaut plus facile, et surtout moins dangereux, travail immense et bizarre dont je tâcherai de donner bientôt une idée précise.

Cependant le gouverneur de Missolonghi reçut une seconde lettre de Karaïskaki, qui promettait de venir au secours de la place cette nuit même ou la nuit suivante. A cette nouvelle, on convoqua une assemblée, dans laquelle quinze cents guerriers furent désignés pour se précipiter hors des remparts dès que l'attaque de Karaïskaki commencerait, et mettre ainsi l'ennemi entre deux feux. Tout fut tranquille cette nuit-là. Mais, la nuit suivante, vers une heure, l'armée de secours composée des corps de Karaïskaki, de Tsavellas et d'autres capitaines, donna le signal convenu pour avertir la garnison de la seconder. Ces troupes s'étaient avancées à travers les montagnes qui dominaient le camp de Reschid, et se précipitèrent sur les dernières tentes placées au pied des rochers. Les quinze cents hommes dont j'ai parlé sortirent alors des remparts de l'Orient et du centre. Leur première ligne n'avait d'arme que le sabre. S'élançant à l'improviste sur les retranchements ennemis, ces braves immolèrent plus de trois cents barbares. La seconde ligne, après deux décharges de mousqueterie, s'avança de même le

sabre à la main, et s'empara de quatre batteries turques, ainsi que d'une grande partie des retranchements élevés devant ce côté de la place. Les Turcs effrayés abandonnèrent ces postes, se dispersèrent et s'enfuirent en désordre vers le nord et le couchant. Les Grecs parvenus au milieu des lignes des assiégeants, égorgèrent tout ce qui résistait, firent un grand nombre de prisonniers, s'emparèrent de plusieurs étendards, et après trois heures de carnage, rentrèrent dans la ville comme ils en étaient convenus, laissant dans le camp ennemi la douleur et l'épouvante.

Dix-sept Grecs périrent dans ce combat, treize furent blessés. La perte des Turcs s'éleva, dit-on, à quinze cents hommes. C'étaient les plus braves de l'armée assiégeante. Aussi Reschid paraissait-il consterné. Tantôt il s'exhalait en imprécations contre l'amiral turc qu'il avait vu fuir devant Miaouli et l'abandonner sans secours; tantôt il retombait dans le silence de l'accablement. Tout-à-coup il voit s'avancer vers lui, couverts de fange et de sang, et poussant des cris lamentables, des soldats, la plupart sans armes, et quelques-uns sans vêtements. C'étaient les débris de l'équipage de la flotille chargée d'attaquer Missolonghi du côté de la

mer. Après la bataille navale du 4 août (1), les Turcs avaient traîné la plupart de leurs chaloupes dans les sablonnières, et s'étaient empressés d'élever sur la côte des batteries pour les protéger. Le 6, la flotte grecque cessant de poursuivre le Capitan-Pacha, était revenue dans les eaux de Missolonghi, et Miaouli avait envoyé quelques-unes de ses barques contre les chaloupes turques qu'on n'avait pas encore remorquées. Après un combat opiniâtre, sept de ces chaloupes avaient été prises, quelques autres avaient été coulées bas (2), et les malheureux qui se présentaient devant Reschid avaient avec peine gagné le rivage. Ils étaient entrés dans le camp au moment même de la sortie des assiégés, et n'avaient pu de toute la nuit parvenir jusqu'au pacha.

(1) 23 juillet.

(2) Rapport du contre-amiral Sachtouris.

LIVRE IV.

ARGUMENT.

Détails sur un ouvrage singulier des assiégeants, appelé par l'ingénieur Koccini *digue d'union*.— Reschid s'empare du bastion Franklin. — Ses troupes sont arrêtées par la seconde enceinte que les Grecs avaient élevée. — Arrivée des généraux Kitsos Tsavellas, George Valtinos et Costa Photomara.—Nouvelles de l'armée de Karaïskaki.— Travaux des Turcs contre les retranchements intérieurs.—Les Grecs reprennent le bastion Franklin et s'emparent d'une partie de la *digue d'union*.—Consternation de Reschid.— Réjouissances publiques à Napoli pour célébrer le courage de la garnison dans les deux premiers assauts.—Discours d'Athanase Polysoïde.—Construction de la batterie Koutsonicas. — Nouveaux travaux de Reschid. — Découragement de ses troupes.—Succès de Karaïskaki.—Proclamation de la junte de Missolonghi.—Les Grecs détruisent la *digue d'union*.

Le sérasker se consolait de tant de désastres par les progrès des travaux qu'il avait entrepris contre le bastion Franklin. Je crois convenable que nous nous arrêtions un moment sur la construction de cet ouvrage colossal qui procura

aux Turcs un succès momentané. C'est ce qui caractérise ce siége, et peut le mieux donner une idée de l'état où se trouve, chez les Ottomans, l'art de l'attaque des places, même quand ils ont avec eux des ingénieurs autrichiens. D'ailleurs Reschid avait mis toute sa confiance dans ces travaux singuliers, et ce fut à les détruire que les Grecs employèrent leurs plus grands efforts.

On se rappelle que, dès le commencement de juin, les Turcs élevèrent vis-à-vis de la batterie Norman et à quatre vingts toises des murailles, un amas de terre que les Grecs croyaient destiné à soutenir une batterie de brèche, mais dont la hauteur les étonnait ; et que, plus tard, lorsque les assiégés virent cette immense plateforme se continuer vers les murailles, ils crurent qu'elle devait servir à mettre l'ennemi à couvert du feu de la tour de Coraï et du bastion Botzaris, pendant qu'il s'avancerait pour combler les fossés du Franklin. Mais ce n'était pas là le seul objet que se proposaient Reschid et ses ingénieurs. Malgré les pertes que leur faisaient éprouver les boulets et la mitraille du Kosciusko et du Guillaume-Tell qui battaient en flanc leur montagne de terre, et dispersaient les parapets dont ils cherchaient à se couvrir, ils s'opiniâ-

traient à pousser cette espèce de digue. Lorsqu'ils eurent comblé les fossés et attaché le mineur au bastion Franklin, fait brèche et livré l'assaut infructueux dont j'ai donné le récit, ils continuèrent à exhausser leur ouvrage qui touchait presque au rempart. Le 8 août, vers 9 heures du soir, une partie de la garnison du Franklin s'élança contre la tête de la *digue*, et parvint à s'en emparer après une demi-heure de combat. Mais, exposée au feu des retranchements plus éloignés, elle fut forcée de l'abandonner. Cette attaque ne servit qu'à doubler l'activité des assiégeants, et dans peu de jours leur montagne de terre fut plus élevée que les parapets du bastion. Alors, profitant de l'avantage de plonger l'intérieur de cette partie des remparts (1), ils parvinrent à s'emparer du Franklin, après une affaire très-vive où Reschid perdit une partie de l'élite de ses troupes, mais dont je n'ai pu me procurer les détails. Une fois maître du bastion, le sérasker fit continuer jusqu'aux murailles et unir avec le terre-plein la tête de son *agger* colossal.

Si j'ai donné différents noms à cet ouvrage

(1) De pouvoir tirer de haut en bas sur l'intérieur du bastion que son parapet ne défend plus.

bizarre, c'est qu'en effet on ne sait comment l'appeler. Il ressemble à-la-fois à un immense *cavalier de tranchée* qui serait, quant au rempart, ce que sont les *cavaliers* ordinaires quant au chemin couvert; il ressemble aussi à *l'agger* des anciens, et à la digue élevée devant Tyr par les soldats d'Alexandre pour parvenir jusqu'aux murailles malgré l'obstacle de la mer. Frappé de cette dernière ressemblance, l'ingénieur en chef de la place, le généreux Koccini, adopta le nom de *digue d'union*, et je m'en servirai aussi, quoique ce nom réveille l'idée de circonstances locales bien différentes de celles que présentait Missolonghi. Comme on voit d'après la distance à laquelle elle fut commencée, cette digue avait quatre-vingts toises de long; vers le milieu elle formait un angle pour se diriger directement contre le Franklin. Sa largeur variait depuis trois toises jusqu'à cinq et demie. La plate-forme était protégée par des parapets de gabions construits de front et sur les flancs (1).

On doit être surpris que des ingénieurs européens aient consumé tant de temps et de peine à un semblable travail, tandis qu'il leur était si

(1) Rapport de l'ingénieur en chef à la junte de la Grèce Occidentale.

aisé de parvenir jusqu'aux fossés par de simples tranchées; on est surtout étonné qu'ils l'aient continué, quand déja la brèche était praticable au Botzaris et sur plusieurs autres points. Ils avaient été sans doute frappés de cette réflexion de Végèce. *Quel secours reste-t-il, lorsque ceux qui espéraient leur salut de la hauteur de leurs murailles, voient les remparts des ennemis plus élevés que les leurs* (1)? Peut-être aussi voulurent-ils flatter le goût de Reschid, qui paraissait enchanté de cette montagne artificielle. Il ne doutait point qu'une fois maître du Franklin, il ne le fût de toute la ville. Mais les Grecs ayant eu la précaution d'établir des retranchements et des coupures des deux côtés de la gorge (2) du bastion, d'ouvrir plus loin de nouveaux fossés, et d'élever derrière ces fossés de nouveaux remparts, il se vit arrêter par cette seconde enceinte; et, au lieu d'envelopper les assiégeants, il fut, à son tour, enveloppé par eux dans le bastion qu'il avait conquis.

(1) Quid..... auxilii superest, cum hi, qui de murorum altitudine sperabant, repentè suprà se aspiciunt altiorem hostium murum? (*de re Militari*, lib. 4, cap. XVII.)

(2) L'entrée du bastion du côté de la ville, l'endroit où la courtine est interrompue pour faire place aux ailes du bastion qui s'avancent vers la campagne.

Toute la garnison travaillait nuit et jour à ces fortifications intérieures. On y plaça deux obusiers, l'un de douze pouces, l'autre de six. Le feu de ces pièces et celui des batteries Coraï, Guillaume-Tell et Kosciusko, bouleversaient sans cesse les défenses construites par les Turcs sur leur *digue*. Ceux-ci parvinrent cependant à l'élever encore par de nouvelles rangées de sacs et de gabions, afin de découvrir la ville et l'intérieur du nouveau retranchement; mais les Grecs déjouèrent ce projet, en augmentant aussi la hauteur de leur second rempart au moyen de gabions remplis de terre.

Alors l'ennemi, après s'être fortifié dans le Franklin, creusa sous ce bastion trois galeries, qu'il poussa vers les fortifications intérieures, et se mit à transporter de la terre par ces trois ouvertures pour élever des retranchements contre la seconde enceinte. Exposés au feu des Grecs qui les frappait de tous côtés, les travailleurs turcs souffraient beaucoup; mais quelques-uns des soldats qui gardaient le nouveau rempart ne se contentèrent point de ce genre de combat, presque sans péril pour eux. Quoiqu'ils ne pussent espérer de se maintenir dans le Franklin, trente d'entre eux s'élancèrent à l'improviste sur les Ottomans, dispersèrent les terres amassées,

se rendirent maîtres d'une partie des travaux les plus voisins, et les détruisirent. Les Turcs, que le premier choc avait étonnés, s'étaient enfuis sur la *digue d'union;* bientôt cependant ils revinrent de leur effroi, et reprirent leurs positions, après un combat d'une demi-heure. La garnison perdit dans cette action quatre guerriers, parmi lesquels se trouvait le vaillant chiliarque Spyros Contoghiannis. La veille, un boulet avait privé la Grèce du chiliarque Kitsos Costa, digne fils de la Selléide, que son compatriote, le brave Dimos Riniasas, avait précédé de peu de jours dans la tombe. Ces pertes cruelles répandaient le deuil parmi les assiégeants. Mais un des héros de Souli, Kitsos Tsavellas, arriva bientôt dans les murs : des vaisseaux l'amenèrent de Crionéri avec une partie de son corps d'armée. Les généraux George Valtinos et Costa Photomara arrivèrent en même temps. Ces chefs annoncèrent que les heureuses attaques de Karaïskaki et de ses frères d'armes avaient forcé les ennemis à se concentrer dans Salona et sous les murs de Missolonghi, que tout le reste de la Romélie était libre, et que les habitants, qui s'étaient réfugiés sur les montagnes, revenaient dans leurs foyers. Tandis qu'une partie des corps de ces trois généraux entrait à Missolonghi, le

reste allait se réunir aux troupes de Karaïskaki, campées à Dragameste et sur d'autres points du Xéroméros, pour couper, s'il était possible, ou du moins pour gêner, les communications de Reschid avec l'Épire.

L'espoir de cette diversion, le renfort que venait de recevoir la garnison, et surtout les approvisionnements apportés par la flotte, faisaient mépriser aux assiégés l'avantage obtenu par l'ennemi. Si Reschid occupait un des points les plus importants de leurs fortifications, leurs ouvrages intérieurs l'empêchaient de faire des progrès; et ils se promettaient bien de le chasser dans peu du bastion, et même de renverser cette fameuse *digue* dont Reschid paraissait si fier. Celui-ci continuait à faire transporter à travers ses galeries une immense quantité de terre dont on formait, au-delà du Franklin, les parapets des lignes établies contre la seconde enceinte. Il construisit sur le flanc gauche de la *digue* une batterie dirigée contre la tour de Coraï, dont le feu lui faisait éprouver de grandes pertes, et il plaça sur le front de la même digue une pièce de canon pour battre le contre-rempart.

De leur côté, les Grecs s'occupaient sans relâche à terminer le retranchement intérieur; ils élevaient contre la digue d'union une batterie

masquée, à laquelle ils donnèrent le nom du fameux capitaine souliote, Koutsonicas. Au milieu d'un feu meurtrier, les deux partis employèrent plusieurs jours à ces divers travaux d'attaque ou de défense. Quoique les Turcs souffrissent bien plus que leurs adversaires, dont les coups étaient dirigés avec une toute autre habileté, les Grecs éprouvèrent aussi des pertes douloureuses. Le jeune Pantéléon Platicas, tué le 28 d'août, excita particulièrement leurs regrets : toute la ville suivit son cercueil. En prononçant son oraison funèbre, l'évêque Joseph s'adressa surtout aux jeunes camarades du héros, pour les exhorter à imiter sa valeur, dont il recevait la récompense dans le ciel. En même temps le chiliarque Tsilikis mourait à Anatólico des blessures qu'il avait reçues le 15 de ce mois.

Après avoir terminé ses lignes au-delà du Franklin, l'ennemi rassemblait, selon son usage, une immense quantité de terre vers la gauche du contre-fossé creusé par la garnison. Il espérait le combler, comme il avait comblé ceux de la place; mais à peine les terres approchaient-elles des bords du fossé que les Grecs les enlevaient à la dérobée : en même temps ils préparaient, d'après le conseil et sous la direction de

Panagiotis Sotiropoulos, une mine chargée avec trois bombes du plus grand calibre. Le 31 août, vers midi, ils y mirent le feu, et aussitôt après l'explosion, ils s'élancèrent sur les retranchements turcs les plus avancés. En un clin-d'œil tous ces ouvrages furent renversés. Effrayés de l'ardeur des chrétiens, les assiégeants se réfugièrent dans leurs retranchements plus éloignés. De là ils faisaient pleuvoir une grêle de grenades de fer ou de verre sur l'intrépide garnison. Vaine défense! Les Grecs, méprisant tous les périls, et redoublant de valeur à mesure que les dangers redoublent, s'emparent de tous les travaux construits derrière le Franklin.

Tout-à-coup la bannière de Reschid paraît sur la *digue d'union*. Le sérasker vient exhorter son armée, ses batteries grondent de toutes parts, et ses troupes asiatiques commencent du haut de la digue une fusillade soutenue; mais un incident ne tarde pas à diminuer l'enthousiasme que causait la vue de la bannière des satrapes. A peine est-elle plantée sur la digue, que les balles des chrétiens lui enlèvent son minaret. Les vainqueurs suivent les fuyards dans le bastion; ils y rentrent en même temps qu'eux. Ce n'est pas seulement avec le fusil qu'on combat; c'est avec des pierres, des bâtons, des grenades lancées à la main. Après

avoir détruit les ouvrages élevés par les assiégeants dans le Franklin, les vainqueurs s'avancent contre la *digue d'union*. Les barbares tirent leurs sabres, et les agitent au-dessus des retranchements derrière lesquels ils se cachent. La garnison grecque ne daigne pas tirer l'épée; c'est avec des bâtons et des pierres qu'elle abat, qu'elle brise, et ces sabres qui se montrent seuls, et ces têtes tremblantes qui veulent en vain se dérober aux coups. Les barbares épouvantés cherchent enfin leur salut dans la fuite. A minuit, les Grecs avaient repris tout le bastion Franklin, et les Turcs se retranchaient sur la *digue*.

On vit souvent, dans ce combat, les chrétiens saisir avec la main les grenades de verre qu'on lançait sur eux, et les briser contre les murailles pour en empêcher l'explosion. Des enfants de quinze ans se mêlèrent aux guerriers; ils n'avaient que des pierres; mais toutes celles que leur renvoyait l'ennemi étaient sanglantes, et marquaient ainsi que leurs coups avaient porté.

La religion et la liberté comptèrent dans ce jour vingt martyrs, parmi lesquels se trouvèrent le chiliarque Apostolakis Varguiaditis et le chiliarque Georgakis Ntankas. Quarante-cinq guerriers furent blessés. Le lieutenant-général du

corps de Kitsos Tsavellas, le brave George Tsavellas, fut de ce nombre, ainsi que le porte-drapeau du même corps, Marcantonis, et Giannakis, frère du général Ratzicotzica, dont le corps, composé des habitants armés, fut celui qui souffrit le plus (1). Les Ottomans chargèrent de leurs morts plus de cent chevaux, et furent encore obligés d'en emporter beaucoup à bras d'homme. Ils perdirent au moins trois cents de leurs meilleurs soldats. Ago-Vasiaris fut blessé à la tête d'un coup de pierre, et au bras d'une balle. Mais ce qui consterna surtout Reschid, fut de se voir enlever la position sur laquelle il avait fondé son dernier espoir. L'abattement se peignait sur son front : ses yeux versaient des larmes; il ne savait que répondre aux plaintes de son armée, qui demandait à grands cris la levée du siége, et qui réclamait la solde de plusieurs mois. Pendant qu'il réfléchissait amèrement à l'imprudence qu'il avait commise, en promettant au Grand-Seigneur de s'emparer de Missolonghi avant les fêtes du Baïram, pendant qu'il songeait à la petite quantité de munitions de guerre qui lui restaient, une bombe tombe près de lui sans éclater; il la considère, et reconnaît qu'elle provient de

(1) Il eut huit morts et quinze blessés.

la fonderie de Constantinople. Outré de colère, il s'écrie : Perfide Topal ! il a vendu aux infidèles, pour qu'ils s'en servent contre moi, les munitions que le sultan m'envoyait pour les combattre ! Reschid se trompait : Topal n'avait point vendu ces bombes. Les vaisseaux grecs ne les avaient payées qu'à coups de canon.

Les batteries ennemies restèrent deux jours sans répondre au feu de la ville. Reschid cherchait à se fortifier encore vers le milieu de la *digue d'union*, à quarante toises au-delà du premier *cavalier* qui touchait au Franklin, et dont les Grecs s'étaient emparés. Tout concourait à changer en craintes sa superbe confiance. Une maladie épidémique se déclarait dans son camp. Chaque jour les troupes grecques, répandues dans l'Étolie et dans l'Acarnanie, enlevaient une partie des vivres et des munitions destinés à l'entretien de son armée. Un de ces corps venait d'attaquer le traître Varnakiotis, campé à Kandela, et après lui avoir fait éprouver de grandes pertes, l'avait poursuivi jusqu'à Vonitsianica. Quinze des soldats de ce misérable avaient été pris en vie et conduits à Missolonghi. Une dépêche, apportée à la garnison par l'escorte chargée de les amener, annonçait que Karaïskaki, laissant dans l'Apocouros une force suffisante pour empêcher

toute communication entre Reschid et les Turcs de Salona, avait traversé Karpénisi et se dirigeait vers le Valtos, afin de couper aussi les communications du sérasker avec Arta : de sorte que l'armée des assiégeants risquait de se voir bloquée bientôt par terre et par mer.

Sur ces entrefaites, la goëlette du capitaine Ciriaque Brouscos entra dans le port de Missolonghi. Chargée de vivres et de munitions de guerre, elle amenait aussi aux assiégés un sous-lieutenant et cinq canonniers du bataillon d'artillerie formé à Napoli.

Du moment que les Grecs s'étaient vus maîtres du Franklin et d'une partie de la *digue d'union*, ils avaient entrepris de creuser sous cette digue une mine considérable, qu'ils achevèrent le 2 septembre; ils la firent jouer à huit heures du soir. Elle détruisit les retranchements turcs les plus avancés. Dès-lors l'ennemi, exposé sans défense au feu des Grecs, se hâta de se couvrir par un rempart plus éloigné. L'explosion avait mis hors de combat environ deux cents hommes, qui, presque tous, faisaient partie d'un corps d'élite formé par Reschid pour reprendre le bastion Franklin (1).

(1) Journal du siége publié dans les *Chroniques helléniques*.

Combien les assiégés se réjouissaient alors de n'avoir écouté, dans leur détresse, que la voix de l'honneur! Le danger, qu'ils avaient méprisé, décroissait devant eux de moment en moment, et leur gloire grandissait chaque jour. Toute la Grèce célébrait leur valeur; tous les courriers leur apportaient quelque nouveau témoignage de la reconnaissance nationale. Ils ne purent surtout lire sans une vive émotion le récit des réjouissances publiques qui avaient eu lieu à Napoli de Romanie pour fêter la délivrance de leur port, et leurs exploits dans les deux premiers assauts. Le 16 août, les membres du Pouvoir Exécutif, les sénateurs, les ministres, les chefs militaires et un nombre immense de citoyens, réunis dans l'église métropolitaine, avaient adressé à l'Éternel l'hymne de triomphe et d'actions de graces. Athanase Polysoïde avait terminé par un discours éloquent cette auguste cérémonie. Ses paroles, reproduites par la presse, faisaient palpiter d'orgueil et d'un nouveau dévouement le cœur des généreux Missolonghiotes. Après avoir reproché aux Péloponésiens la tiédeur qui remplaçait leur enthousiasme, après avoir déploré les revers dont ils n'avaient pas su préserver leur patrie, l'orateur s'était écrié : « Je m'adresse maintenant à toi, ville sacrée de Missolonghi; oui,

sacrée, et c'est avec le respect le plus profond que je foule en esprit ton sol ensanglanté, quand je songe à tous les prodiges qui se sont renouvelés tant de fois dans ton sein. Faible encore et sans remparts, tu résistas, il y a trois ans, à douze mille Albanais, conduits par l'habile Omer-Vrionis, et lorsqu'ils osèrent t'approcher, tu te vis bientôt environnée d'une foule de ces malheureux, tombés sous les mains redoutables de tes vaillants défenseurs. La journée du 24 décembre est gravée dans ton histoire en lettres d'or et à jamais ineffaçables. A peine fortifiée, tu fis trembler à ton seul aspect le farouche pacha de Scodra, et tu le contraignis à déclarer, en te regardant de loin, qu'il te jugeait imprenable. Par cette réputation, qui était juste, tu enflammas encore la rage de cette bête féroce à face humaine, qu'on appelle le sultan. Du fond de son sérail, où la barbarie et la mollesse ont placé leur trône, il osa tracer avec du sang l'ordre de ta destruction. Épuisant, pour une dernière tentative, toutes les troupes qui lui restaient, il envoya contre toi un chef plus redoutable que tous ceux qui t'avaient déja combattue, Kioutaki, que suivaient trente mille soldats. Qu'ont produit ses efforts? Rien que montrer plus clairement sa faiblesse, et lui ôter toute espérance d'une nouvelle entreprise contre toi.

« Je t'appelle sacrée; et tu l'es en effet, puisque, depuis le commencement de cette guerre, tu es restée sans tache, et tu n'as jamais été profanée par les pieds des barbares. Je t'appelle sacrée enfin, parce que tu as été jugée digne d'avoir pour défenseurs pendant leur vie, et après leur trépas pour reliques déposées dans ton sein, les plus grands hommes qui brillent dans l'histoire de l'Hellénie. Tu possèdes le corps de Kiriacouli Mavromichalis, qui déploya tant de valeur dans le glorieux combat de Splantza. Tu possèdes les restes du plus grand général et du meilleur citoyen de la Grèce, de Marcos Botzaris, qui, dans les plaines de Carpénisi, s'éleva au-dessus même de Léonidas. Tu possèdes les os du général Norman, qui combattit et souffrit pour notre liberté autant que nous-mêmes; enfin, tu gardes dans tes entrailles les entrailles du poète Byron, qui, après avoir chanté de loin sur une lyre harmonieuse la beauté de la Grèce, et déploré ses malheurs avant qu'elle ne brisât les chaînes de la tyrannie, vint ensuite prendre part à ses combats; qui, admis au nombre de tes citoyens, forma pour ta défense les plans les plus utiles, et qui, frappé d'une mort prématurée, expira avec le doux nom de la Grèce sur les lèvres (1). »

(1) Εἰς σὲ φέρω τὸν λόγον μου ἤδη, ὦ πόλις ἱερὰ τοῦ Μεσολογγίου.

Ce qui achevait d'enthousiasmer les Missolonghiotes, c'était la fin de ce discours, où Polysoïde,

---

Ἱεράν σὲ ὀνομάζω, καὶ μὲ σέβας βαθύτατον πατῶ νοερῶς σήμερον τὸ ἔδαφός σου, συλλογιζόμενος τὰ τεράστια κατορθώματα, τὰ ὁποῖα τοσάκις ἤδη ἐνεργήθησαν εἰς τὴν περιφέρειάν σου. Ἀδύνατος ἀκόμη καὶ ἀνοχύρωτος ἀντεστάθης πρὸ τριῶν χρόνων εἰς δώδεκα χιλιάδας Ἀλβανῶν, ἐχόντων ἐπὶ κεφαλῆς τὸν ἐπιχειρηματίαν Ὀμὲρ Βρυόνην, καὶ ἴδες ἔμπροσθέν σου τόσα πεσμένα καὶ αἱματοκυλισμένα πτώματα αὐτῶν, ὁπόταν αὐθαδιάσαντες νά σε πλησιάσωσιν, ἀντεκρούσθησαν ἀπὸ τὰς σιβαρὰς χεῖρας τῶν γενναίων προμάχων σου. Ἡ κε' τοῦ δεκεμβρίου εἶναι ἡμέρα μὲ χρυσᾶ καὶ ἀνεξάλειπτα γράμματα εἰς τὰ χρονικὰ τῆς ἱστορίας σου γεγραμμένη. Ὀχυρωθεῖσα μόλις, ἐτρόμαξες διὰ μόνης τῆς ἐξωτερικῆς σου ὄψεως τὸν ἀγέρωχον Πασσᾶν τῆς Σκόδρας, καὶ τὸν ἔκαμες θεωροῦντά σε μακρόθεν, νά σε νομίσῃ ἀπόρθητον. Τοιαύτη νομιζομένη καὶ οὖσα ἀληθῶς ἄναψες ἔτι μᾶλλον τὴν λύσσαν τοῦ ἀνθρωπομόρφου θηρίου Σουλτάνου, ὅστις ἀπὸ τὸ βάθος τῶν χαρεμίων του, ὅπου ἡ ἀσιατικὴ ἡδυπάθεια καὶ βαρβαρότης ἔχουν σημένον τὸν θρόνον των, ὑπέγραψε μὲ τὸ αἷμα τὸν παντελῆ ἐξολόθρευμόν σου· ὅθεν ἐξαντλήσας ὅλας τὰς περισωθείσας δυνάμεις του διὰ τὴν τελευταίαν φορὰν ἐφέτος ἔσειλεν ἐναντίον σου τὸν φοβερώτερον παρὰ πάντας τοὺς προαπεσταλμένους, Κιουταχῆν, ἐπὶ κεφαλῆς τριάντα χιλιάδων Ἀλβανοτούρκων. Ἀλλὰ τί ἐκατόρθωσεν; ὄχι ἄλλο βέβαια, παρὰ νὰ δείξῃ τὴν ἀδυναμίαν του προφανέστερον, καὶ ν' ἀποβάλῃ πᾶσαν ἐλπίδα μελλούσης ἐπιχειρήσεως κατὰ σοῦ.

Ἱερὰν σὲ ὀνομάζω, καὶ ἱερὰ εἶσαι τῷ ὄντι, διότι ἀπὸ τὴν πρώτην ἀφετηρίαν τοῦ παρόντος ἀγῶνος ἔμεινες ἀκεραία καὶ ἀμίαντος, μηδέποτε καταπατηθεῖσα ἀπὸ τοὺς βεβήλους τῶν βαρβάρων πόδας. Ἱερὰν σὲ ὀνομάζω τελεσπάντων, διότι ἠξιώθης νὰ ἔχῃς ζῶντας μὲν προμάχους, ἀποθανόντας δὲ ἱερὰ κειμήλια ἐναποτεθειμένα εἰς τοὺς κόλπους σου,

après de douloureuses réflexions sur les dangers de la patrie, avait exhorté de nouveau les Péloponésiens à se rendre dignes de partager les lauriers qui ceignaient la tête des guerriers de la Grèce Occidentale.

Cités ainsi pour modèles à leurs compatriotes, les défenseurs de Missolonghi virent dans ces éloges l'obligation d'en mériter de plus grands. Partagés entre le soin d'affermir encore les fortifications intérieures, et celui de retarder les travaux de Reschid, sans cesse en mouvement,

---

τοὺς μεγαλητέρους ἄνδρας, ὅσοι εἰς τὴν Ἑλληνικὴν ἱσορίαν διαπρέπουσιν· ἔχεις τὸ σῶμα τοῦ Κυριακούλη Μαυρομιχάλη, ὅςις ἀρίςευσεν εἰς τὴν περίφημον μάχην τῆς Σπλάντσας· ἔχεις τὰ λείψανα τοῦ μεγίςου ςρατηγοῦ, καὶ ἀρίςου ἀνδρὸς τῆς Ἑλλάδος Μάρκου Μπότσαρη, ὅςις ἐδείχθη καὶ αὐτοῦ τοῦ Λεωνίδου ὑπέρτερος εἰς τὰς πεδιάδας τοῦ Καρπενησίου· ἔχεις τὰ κόκκαλα τοῦ Γερμανοῦ ςρατηγοῦ Νορμάνου, ὄχι κατώτερον ἀπὸ τοὺς αὐτόχθονάς σου, συναγωνισθέντος καὶ παθόντος ὑπὲρ τῆς κοινῆς ἐλευθερίας· ἐπὶ τούτοις φυλάττεις προσέτι εἰς τὰ σπλάγχνα σου καὶ τὰ σπλάγχνα τοῦ ἀοιδίμου Λόρδου Βύρονος, ὁ ὁποῖος ἀφοῦ μὲ τὴν ποιητικήν του ἐναρμόνιον λύραν ἔψαλε μακρόθεν τὰ φυσικὰ κάλλη τῆς Ἑλλάδος, καὶ ἐθρήνησε τὴν δυςυχίαν της, πρὶν ἀκόμη αὕτη σπάσῃ τὰς ἀλύσσους τῆς τυραννίας, ἦλθεν ἔπειτα νὰ λάβῃ ἐκ τοῦ πλησίον μέρος τοῦ ἐνδόξου ἀγῶνός της· καὶ ἐν ᾧ, εἰς τὸν καταλογον αὐτῶν τῶν πολιτῶν σου συναριθμηθεὶς εἶχε συλλάβει τὰ πλέον σωτήρια σχέδια διὰ σὲ, ἥρπαγη ἀπὸ ἄωρον θάνατον μὲ τὸ γλυκὺ ὄνομα τῆς Ἑλλάδος εἰς τὰ χείλη του.

tour-à-tour ouvriers et soldats, leurs jours et souvent leurs nuits se passaient dans des travaux continuels, mais le sentiment du devoir et l'attente de la gloire leur rendaient la fatigue aussi légère que les périls leur étaient chers.

Le feu de la batterie masquée de Koutsonicas, où ils avaient placé un canon de la plus grande portée, deux pièces de campagne et un mortier, désolait les assiégeants. Reschid mit tout en usage pour l'éteindre. Il rassembla ses meilleurs canonniers dans les batteries qui pouvaient la découvrir. Mais leurs boulets, quoique mieux dirigés que de coutume, ne l'atteignirent point. Alors les barbares lancèrent une foule de bombes et de grenades, qui ne produisirent pas plus d'effet. Toutes ces tentatives, renouvelées pendant plusieurs jours, ne parvinrent qu'à faire de légères dégradations au parapet de la batterie. Le capitaine K. Tsérigoti qui y commandait, non content de battre la *digue d'union*, dirigeait quelquefois ses bombes sur le camp ennemi, et contraignit Reschid à reporter au pied de l'Aracynthe un grand nombre de ses tentes.

Le sérasker s'opiniâtrait à compter encore sur sa *digue*. Il continuait à exhausser la partie de cet ouvrage dont les Grecs ne s'étaient

point emparés. Il faisait construire une batterie à cent cinquante toises des remparts, en face de la courtine qui liait la tour de Coraï au Franklin, et il commençait à élever un nouveau monceau de terre contre le flanc gauche de ce bastion. C'était sur ce point que se concentraient tous ses efforts; il négligeait toutes les autres attaques.

Malgré l'obstination de son orgueil, l'inquiétude ne le quittait plus. Il voyait les Grecs enhardis encore par leurs derniers succès, sourire de ses menaces. Au contraire, ses soldats entièrement découragés, demandaient, à grands cris, la levée du siége; et plusieurs, sans en attendre l'ordre, s'échappaient en troupes de son camp et rentraient dans leurs foyers. Ago-Vassiaris proposa au sérasker de se retirer à Janina pour s'y reposer pendant l'hiver, tandis que lui, Vassiaris, resterait sous les murs de Missolonghi, et tâcherait d'engager la garnison à lui livrer la ville. Mais cette proposition fut mal reçue de Reschid. Il savait qu'en l'acceptant il exposait sa tête, et d'ailleurs il ne pouvait se résoudre à une démarche qui le rendrait la risée de ses ennemis. Cependant les Albanais exigeaient impérieusement leur solde, à raison de soixante et dix piastres par mois; les Guègues se disaient

atteints de la nostalgie, et ne pouvaient plus résister au besoin de revoir leur pays. Les Turcs asiatiques seuls restaient tranquilles, mais n'en formaient pas moins le projet d'abandonner le camp à la première occasion. En vain Reschid prodiguait-il les promesses et les fausses nouvelles. Son ascendant était perdu sur des troupes fatiguées d'un si long siége, effrayées de tant de pertes et souvent privées d'une partie de leurs rations.

Pour comble de malheur, les Turcs postés dans l'Acarnanie étaient sans cesse battus par les troupes de Karaïskaki, les habitants du Valtos se réunissaient à lui, et la junte de Missolonghi, pour attirer sous ses drapeaux tous les citoyens de la Grèce Occidentale qui s'étaient enfuis, venait de leur adresser la proclamation suivante :

« L'invasion de l'ennemi dans vôtre patrie vous a forcés à fuir sur une terre étrangère pour éviter la mort, la servitude et l'outrage. Du sein de votre asile vous avez vu, avec une profonde douleur, des ennemis féroces profaner de leurs pas impurs la terre sacrée de la patrie, recueillir tous les fruits de vos sueurs, dévaster, brûler vos campagnes et les changer en déserts. Vous en étiez indignés, et votre indignation était

d'autant plus amère que vous n'aviez aucun moyen d'empêcher le mal. Vous attendiez avec une vive impatience le moment de vous élancer où vos devoirs patriotiques et une juste vengeance vous appelaient. Vous l'attendiez ; eh bien ! il est venu ce moment si désiré. Différents généraux combattent avec succès votre ennemi ; vous savez ce qu'ils ont déjà fait, et nous devons espérer qu'ils feront plus encore.

« Vous bornerez-vous à être témoins de leurs combats? Qu'attendez-vous pour quitter votre asile? Seriez-vous indifférents à leurs efforts pour la délivrance de votre patrie? Qu'est-ce qui vous empêche de remplir votre devoir et de venger tous les maux que vous ont faits les barbares en pénétrant dans vos foyers? Craignez-vous d'être trop faibles? Cette crainte est sans fondement, puisque vous aurez des soutiens nombreux qui déja combattent seuls l'ennemi. Peut-être êtes-vous arrêtés par la peur de manquer de vivres et de munitions? Cela non plus ne doit pas vous retenir. Le gouvernement a envoyé à Dragameste des munitions, des vivres, et un inspecteur chargé de les distribuer : bien plus, il fait partir une escadre pour vous secourir.

« Ainsi connaissant qu'il ne vous reste aucun

prétexte pour demeurer étrangers aux combats qui doivent délivrer votre pays, courez tous où chacun de vous pourra combattre avec ses frères pour chasser les Turcs de sa maison, de ses champs, enfin, de sa patrie. Si maintenant vous restez encore inactifs, si maintenant vous refusez encore de courir où tant et de si grands devoirs vous appellent, vous montrerez par votre indifférence que tout ce que vous avez souffert, vous l'avez souffert parce que vous avez voulu le souffrir; et le gouvernement, la nation, le monde entier vous accableront de reproches et diront qu'il est juste que vous viviez malheureux et loin de votre patrie, puisque vous n'avez pas voulu la délivrer d'un ennemi barbare. Mais non! non, vous ne souffrirez pas qu'un tel reproche vous soit adressé! Réveillez-vous de votre léthargie, reprenez votre première indignation, saisissez vos armes et courez vous réunir à vos frères pour anéantir les Turcs; courez affranchir votre patrie pour y vivre libres, heureux, et rendre vos noms glorieux et honorés dans toute la terre (1). »

(1) Η ΠΡΟΣΩΡ. ΔΙΕΥΘΥΝ. ΤΑ ΤΗΣ ΔΥΤΙΚ. ΕΛΛΑΔΟΣ ΕΠΙΤΡΟΠΗ.

Πρὸς ὅλους τοὺς Ἀκαρνάνας καὶ λοιποὺς Δυτικοελλαδίτας τοὺς καταφυγόντας εἰς ξένην γῆν.

Ἡ εἰσβολὴ τοῦ ἐχθροῦ εἰς τὴν πατρίδα σας σᾶς ἐβίασε νὰ καταφύγετε,

Cet appel aux sentiments les plus actifs du cœur humain devait ranimer le courage des ha-

---

εἰς ξένην γῆν διὰ νὰ γλυτώσετε ἀπὸ τὸν θάνατον, τὴν σκλαβιάν, καὶ ἀπὸ τὴν ἀτιμίαν. Μὲ βαθείαν λύπην τῆς καρδίας σας ἐβλέπετε ἀπὸ τὸ καταφύγιόν σας τὸν ἀπάνθρωπον ἐχθρὸν καταπατοῦντα μὲ τὸ μιαρὸν πόδι του τὴν ἱερὰν γῆν τῆς Πατρίδος σας, διατρέχοντα, καίοντα καὶ ἐρημώνοντα τοὺς τόπους σας, καὶ ἀπολαμβάνοντα ὅλους τοὺς καρποὺς τῶν ἱδρώτων σας. Σεῖς ἀγανακτούσατε, καὶ ἡ ἀγανάκτησίς σας ἦτον τόσον πλέον μεγαλητέρα, ὅσον δὲν ἐμπορούσατε νὰ ἐμποδίσετε τὸ κακόν· ἐπροσμένετε μὲ ἄκραν ἀνυπομονησίαν μίαν σιγμὴν ἁρμόδιον διὰ νὰ πεταξετε ὅπου τὰ πατριωτικά σας χρέη, καὶ μία δικαία ἐκδίκησις σᾶς ἐπροσκαλοῦσαν. Τὴν ἐπροσμένετε αὐτὴν τὴν σιγμὴν, καὶ ἰδοὺ ἔφθασεν ἡ πολυπόθητη αὕτη σιγμή. Διάφοροι ὁπλαρχηγοὶ μὲ τὰ σώματά των ἀγωνίζονται ἤδη πρὸς βλάβην τοῦ ἐχθροῦ· τί ἐκατόρθωσαν ἕως τώρα τὸ ἠξεύρετε· εἶναι ἐλπὶς μεγαλητέρα ἀκόμη νὰ κατορθώσουν εἰς τὸ ἑξῆς.

Μάρτυρες λοιπὸν τῶν ἀγώνων των, σεῖς τί προσμένετε καὶ δὲν ἀφίνετε τὸ ἄσυλόν σᾶς; Διατί ἀδιαφορεῖτε εἰς τὰ κινήματα, τὰ ὁποῖα γίνονται διὰ τὴν ἀπολύτρωσιν τῆς πατρίδος σας; Τί σᾶς ἐμποδίζει ἀπὸ τοῦ νὰ κάμετε τὸ χρέος σας, καὶ ἀπὸ τοῦ νὰ ἐκδικηθῆτε τόσα κακὰ, ὅσα ἐδοκιμάσατε ἀπὸ τοὺς ἐχθροὺς, οἱ ὁποῖοι ἐμβῆκαν εἰς τοὺς τόπους σας; Φοβεῖσθε ἀπὸ ἀδυναμίαν; Τοῦτο δὲν ἐμπορεῖ μήτε πρέπει νὰ ἦναι, διότι ἔχετε ἀρκετοὺς βοηθοὺς ἀγωνιζομένους ἤδη κατὰ τῶν ἐχθρῶν· ἐμποδίζεσθε ἴσως διὰ φόβον μὴν εὑρεθῆτε ἄδειοι ἀπὸ τροφαῖς καὶ πολεμεφόδια; Μήτε διὰ τοῦτο δὲν πρέπει νὰ μένετε ὀπίσω· ἡ Διοίκησις ἐφρόντισε καὶ ἔχειλεν εἰς Δραγαμέσον καὶ τροφὰς καὶ πολεμεφόδια, καὶ φροντιζὴν νὰ τὰ μοιράζῃ. Ἰδοὺ χέλλει καὶ θαλασσινὴν δύναμιν πρὸς βοήθειάν σας.

Γνωρίζοντες λοιπὸν, ὅτι δὲν ἔχετε πλέον κἀνένα δικαιολόγημα νὰ

bitants de l'Étolie et de l'Acarnanie, qui s'étaient retirés en grand nombre dans les îles Ioniennes. Leur retour prochain devait grossir la petite armée de Karaïskaki, et dès-lors il devenait probable que les communications de Res-

---

μένετε ἀδιάφοροι εἰς τοὺς ἀγῶνας, οἱ ὁποῖοι γίνονται διὰ τὴν ἐλευθέρωσιν τῶν τόπων σας, τρέξατε ὅλοι ὅπου καθένας ἔχει χρέος νὰ συμπολεμήσῃ μὲ τοὺς ἄλλους ἀδελφούς του, διὰ νὰ διώξῃ τὸν ἐχθρὸν ἀπὸ τὸ σπῆτί του, ἀπὸ τὸ χωράφι του, ἀπὸ αὐτὸν τέλος πάντων τὸν τόπον του. Ἐὰν καὶ τώρα δὲν κινηθῆτε, ἐὰν καὶ τώρα δὲν τρέξετε ὅπου τόσα αἴτια καὶ τόσα χρέη σᾶς προσκαλοῦν, θέλετε δείξει μὲ τὴν ἀδιαφορίαν σας, ὅτι ὅσα ἐπάθετε τὰ ἐπάθετε, διότι ἠθέλατε· καὶ τὸ Ἔθνος, ἡ Διοίκησις, καὶ ὁ Κόσμος ὅλος θὰ σᾶς κατηγορήσουν, καὶ θὰ εἰποῦν, ὅτι σᾶς ἁρμόζει νὰ ζῆτε δυσυχεῖς, καὶ ἔξω ἀπὸ τὴν πατρίδα σας, διότι δὲν θέλετε νὰ τὴν ἐλευθερώσετε ἀπὸ τὸν ἀπάνθρωπον ἐχθρόν. Ἀλλ' ὄχι! μὴν ὑποφέρετε νὰ σᾶς γενῇ αὐτὴ ἡ πικρὰ κατηγορία! Ξυπνήσατε ἀπὸ τὸν λήθαργόν σας· ἀναλάβετε τὴν πρώτην ἀγανάκτησίν σας, δράξετε τὰ ὅπλα σας, καὶ τρέξατε νὰ ἑνωθῆτε μὲ τοὺς ἄλλους ἀδελφούς σας διὰ ν' ἀφανίσετε τὸν ἐχθρόν· τρέξατε νὰ ἐλευθερώσετε τὴν Πατρίδα σας διὰ νὰ ζήσετε ἐλεύθεροι καὶ εὐτυχεῖς εἰς αὐτὴν, καὶ διὰ ν' ἀπολαύσετε καὶ τιμὴν καὶ δόξαν εἰς ὅλον τὸν κόσμον.

Μεσολόγγιον τῇ 28 Αὐγούσου 1825.

Ἰωάννης Παπαδιαμαντόπουλος.
Δ. Θεμέλης.
Ὁ Γεν. Γραμ. Φ. Πλητᾶς.

Cette proclamation n'est signée que par deux membres de la junte, parce que le troisième, George Canavos, s'était rendu à Napoli, pour siéger dans le sénat.

chid avec l'Épire seraient bientôt interrompues.

Cette considération, jointe à toutes celles dont j'ai déja parlé, aurait sans doute déterminé le sérasker à lever promptement le siége; mais Reschid était retenu par la crainte de la colère de Mahmoud. Pendant qu'il hésitait, arriva dans son camp un capidgi-bachi chargé de lui répéter ces mots que son maître lui avait adressés en le nommant sérasker : *Missolonghi ou ta tête.* Cette phrase énergique mit un terme à son indécision. Il ordonna un nouvel assaut. Mais le découragement était si grand parmi ses troupes qu'il put à peine déterminer deux mille hommes à promettre de commencer l'attaque. Les Grecs instruits de cet ordre en attendaient l'exécution avec la plus vive impatience. Pendant quelques jours, voyant sans cesse des préparatifs et jamais de tentative, ils provoquaient l'ennemi du haut de leurs remparts à cesser tant de travaux inutiles et à s'avancer franchement au combat. Enfin, ennuyés de l'attendre, ils résolurent de l'aller chercher.

Une mine considérable avait été creusée sous les retranchements élevés par Reschid devant le bastion reconquis. Une autre, plus faible, devait donner, par son explosion, le signal du combat, en même temps qu'elle engagerait les

barbares à se rassembler dans ces retranchements.

Le 21 septembre (1) après midi, au bruit de cette mine qui fit sauter quelques Turcs, le feu le plus vif partit de toutes les batteries depuis celle de Kosciusko jusqu'aux ruines du bastion Botzaris. Les assiégeants y répondirent avec furie, foudroyant la batterie de Koutsonicas avec leurs boulets les plus forts, celles de Kosciusko et de Guillaume-Tell avec des demi-boulets enchaînés; et avec des bombes, des grenades, des boulets de petit calibre, les retranchements intérieurs élevés derrière le Franklin, et la partie de l'enceinte que défendaient le bastion Botzaris et les batteries de Miaouli et de Coraï.

Des nuées d'Albanais et de Caclamanes sortirent des tentes dressées au pied des montagnes et s'avancèrent pour soutenir la première ligne de leur armée. Des cavaliers munis de fouets poussaient vers la ville, comme des troupeaux, ceux que la voix des chefs ne pouvait engager à marcher. Reschid quitta sa tente, et vint, suivi de toute sa garde, se placer dans ses postes avancés. Au milieu de la plus violente fusillade

(1) Le 9.

les Albanais et les Guègues tentèrent l'assaut; ils furent repoussés avec perte.

Cependant le feu cesse sur tout le front du rempart, excepté au bastion Franklin. Reschid croit que toute la garnison s'est portée dans ce bastion; il ordonne à ses troupes placées devant les batteries de Rigas, de Macris et de Montalembert, d'escalader les remparts. Les Grecs qui gardaient ces postes, cachés derrière les murailles, laissent les infidèles s'approcher, et, se montrant tout-à-coup, les épouvantent, les dispersent, et les forcent à fuir, tremblants et confus, vers leurs retranchements. La mitraille des batteries voisines, et particulièrement de la lunette de Guillaume d'Orange, les poursuit dans leur fuite et redouble leur terreur. Tout-à-coup le sol tremble: du sein de la terre entr'ouverte et grondante, s'élance avec impétuosité un nuage noir mêlé de fumée, de terre et de débris de rochers, enlevant avec lui dans les airs des têtes, des mains, des pieds, qui retombent, les uns sur les phalanges turques pour y recevoir la sépulture, les autres sur les remparts chrétiens pour y rester exposés comme des trophées de la victoire. Bientôt ce nuage s'abaisse, enveloppe et étouffe tous ceux que l'explosion avait épargnés.

Une terreur panique s'empare des Musulmans, on les voit fuir çà et là se bouchant les oreilles avec les mains, et ne sachant où se réfugier. La mitraille les poursuit, les balles se joignent contre eux à la mitraille, une partie de la garnison se précipite sur les débris de leur retranchement. Le sabre à la main, les Grecs se disputent à qui reviendra vers ses chefs chargé de plus de dépouilles. Les larges crevasses dont l'explosion de la mine avait rempli le terrain, les empêchent seules de pousser jusqu'aux secondes lignes des Turcs.

Reschid désolé avait vu s'évanouir, en un clin-d'œil, le fruit de tant de travaux et de soins: il se lamentait sur sa mauvaise fortune, et les Grecs, pour irriter ses douleurs, lui criaient du haut des remparts : Où es-tu, fanfaron de Reschid? Où caches-tu ta pompe asiatique? Que ne viens-tu tenter cet assaut général dont tu nous as si souvent menacés? Repose-toi maintenant sur les promesses de ton prophète !

Lorsque les soldats entrés dans les gouffres ouverts par la mine, en eurent rapporté les lambeaux sanglants qu'ils avaient trouvés à la surface des débris, les pionniers y descendirent avec leurs outils, retournèrent les terres et les aplanirent. Ils découvrirent un grand nombre

de cadavres ottomans et deux ouvriers chrétiens vivant encore sous les ruines qui les avaient ensevelis. Les barbares voyant que les Grecs, arrêtés par le bouleversement du terrain, ne pouvaient plus les poursuivre, retournèrent sur les ruines de la *digue d'union*, et après avoir baisé la terre, ils agitèrent dans l'air leurs glaives nus en menaçant les vainqueurs. Les chrétiens souriant de mépris, ne daignèrent pas même se servir du fusil; ils se contentèrent de leur jeter des pierres, des morceaux de bois, et s'occupèrent aussitôt à renverser ces montagnes de terre amassées à si grands frais.

Les Turcs avaient perdu plus de cinq cents hommes. Vanousis Sevranis avait été blessé, ainsi qu'Aslan-Bey, atteint à la tête par une pierre au moment de l'explosion de la mine. Les chrétiens regrettaient quinze morts, et comptaient trente-cinq blessés. Parmi ces derniers se trouvaient un jeune homme de quatorze ans, nommé Antoine Bacas, qui déja dans l'assaut du 2 août avait montré la plus brillante valeur; Constantin Tsavellas, l'un des lieutenants-généraux du corps que guidait son frère Kitsos, et Ath. Zervas qui commandait aussi sous son frère Nicolas.

LIVRE V.

ARGUMENT.

Reschid ne songe plus à des attaques de vive force; il s'occupe de fortifier son camp.—Il essaie encore d'entrer en négociation.—Réponse énergique des Grecs.—Nouveaux succès de Karaïskaki.—Sortie brillante d'une partie de la garnison. — Reschid abandonne ses ouvrages et se retire dans son camp. — Joie des Missolonghiotes. — Exposé de l'état des remparts à cette époque. — Craintes de Reschid. — Retour de la flotte turque. — Efforts infructueux de Miaouli pour s'ouvrir l'entrée du port.—Barbarie du sérasker envers ses prisonniers de guerre. — Arrivée d'Ibrahim sous les murs de la place.—Tableau de la Morée. —Embarras du gouvernement grec. — Moyens employés pour fournir aux dépenses d'une nouvelle expédition navale.

L'AFFAIRE que je viens de décrire finit la première période du siége. Tandis que la garnison était renforcée quelques jours après par les corps du général Sadimas, des lieutenants

généraux(1)Vasilis Patzis, et Christodoulos Hadgi Pétrou, et du chiliarque Giannakis Stratos, le découragement et la peur augmentaient d'heure en heure dans le camp de Reschid. Ses batteries ne répondaient que faiblement au feu de la place. Il parut dès-lors abandonner toute idée d'un nouvel assaut, et ne songer qu'aux moyens de défendre ses positions. On ne le voyait plus amasser des monceaux de terre, couronner de nouveaux cavaliers ou élever des *digues d'union*. Ses ingénieurs cherchaient à métamorphoser en petit fort la batterie qu'ils avaient construite sur les ruines de l'église de Saint-Athanase. Il faisait venir de Prévésa les bois nécessaires à la construction de magasins pour ses vivres et ses munitions de guerre. Ayant appris que ses troupes campées devant Anatolico avaient déserté, il envoyait un autre corps se saisir de cette position. En même temps, il chargeait des détachements

(1) Αντιστράτηγος, c'est-à-dire, lieutenant du général, comme nous appelons lieutenant-colonel le lieutenant du colonel, celui qui le remplace en son absence, le second officier du régiment. Le mot de lieutenant-général a chez nous une acception différente; mais je n'ai pu trouver d'autre terme pour rendre le sens de l'expression grecque, et indiquer le grade qu'elle désigne.

de cavalerie d'observer les rives de l'Achéloüs, et de protéger ses convois. Comme les chevaux manquaient de vivres dans le camp, il avait ordonné de les conduire à Janina où ils passeraient l'hiver; mais les cavaliers, ne voulant pas s'en séparer, s'emparaient, pour les nourrir, d'une partie des vivres destinés à ce qui restait des ouvriers grecs, qui presque tous avaient péri de misère. Des maladies graves régnaient dans l'armée assiégeante. Tout portait Reschid à abandonner une entreprise qui ne lui présentait plus de chances de succès. Mais les menaces du Sultan le retenaient toujours, et la garnison vit bientôt qu'il était décidé à passer l'hiver sous les remparts.

Alors les chefs civils et militaires de la ville se réunirent dans l'église de Saint-Pantéléïmon, pour délibérer sur les mesures à prendre d'après cette decision du sérasker. Ils étaient pleins d'espérance. Si leurs remparts n'offraient sur plusieurs points que des ruines, l'arrivée de nouvelles troupes avait fait plus, même après tant de combats, que remplacer les morts et les blessés. Si Reschid montrait une constance inébranlable, son armée affaiblie et découragée ne servait plus son ardeur. Ses communications devenaient toujours plus difficiles, tandis que peu de semaines

s'écoulaient sans que quelque vaisseau grec fît entrer dans la ville de nouvelles provisions. Le seul ennemi qui pût leur inspirer quelque effroi, la faim, semblait alors menacer plutôt leurs adversaires que leurs soldats.

La junte de gouvernement publia une nouvelle proclamation pour engager tous les habitants de la Grèce Occidentale à seconder les efforts de Karaïskaki, et l'on continua à travailler aux fortifications intérieures qui remplaçaient les parties des remparts détruites par le feu des Turcs.

Reschid voulut tenter encore d'entrer en négociation, il fit jeter dans la batterie Montalembert une lettre où il demandait une entrevue aux chefs de la garnison. Sa lettre fut renvoyée dans ses retranchements, avec ces deux lignes pour toute réponse : *Les Grecs n'ont avec les Turcs d'autre communication que celle des armes* (1). Pour rendre plus active cette espèce de conférence, les assiégés creusèrent, sous la direction de Sotiropoulos, une nouvelle mine qui s'étendait depuis la brèche du bastion Botzaris jusqu'au retranchement ennemi, en traversant le chemin couvert. L'explosion produisit

(1) Οὐδεμίαν ἄλλην συνομιλίαν ἔχουν οἱ Ἕλληνες μὲ τοὺς Τούρκους, παρὰ ἐκείνην τῶν ὅπλων.

l'effet desiré. Elle renversa le retranchement, et fit sauter les Turcs qui le défendaient. Le feu des batteries et la fusillade qui suivirent tuèrent encore une centaine d'infidèles. Les Grecs ne perdirent que deux soldats.

Peu de jours après, on reçut dans la ville une lettre de Karaïskaki et des autres généraux de l'Acarnanie. Ils avaient attaqué pendant la nuit le camp turc de Karvansara. Leurs troupes, après avoir égorgé plus de trois cents barbares, et refoulé le reste dans la mer, s'étaient emparées de ce camp retranché. A la vérité, le défaut de provisions les avait forcés à l'abandonner aussitôt pour retourner à Dragameste, mais ils avaient emmené avec eux cent trente chameaux, quatre-vingts mulets et trente chevaux de choix pris à l'ennemi. Un seul Grec avait péri dans cette affaire, et deux seulement avaient été blessés. Les généraux ajoutaient qu'à leur retour à Dragameste, on leur avait assuré que Reschid venait de détacher contre eux cinq mille hommes de son camp; ce qui, disaient-ils, leur était fort agréable, d'abord par la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes, ensuite parce que le départ de ce corps rendrait plus facile la défense de Missolonghi (1).

(1) Lettre de Karaïskaki et des autres généraux du camp

La garnison voulut célébrer ces bonnes nouvelles par un autre succès. Depuis quelques jours était arrivé dans la ville un habile mineur nommé Constantin, envoyé par le gouvernement de Napoli. Malgré les difficultés qu'opposait à son entreprise la qualité du terrain, il avait conduit une mine sous la fameuse *digue d'union*. Le 13 octobre, aux premiers rayons de l'étoile du matin, la fusillade la plus vive partit de tout le flanc droit des remparts, se mêlant au bruit de l'artillerie. Cette attaque avait pour but d'engager les Turcs à se concentrer dans leurs postes. Bientôt le feu cessa, et lorsque le soleil parut sur l'horizon, Constantin fit jouer la mine. L'explosion fit peu de bruit, mais ses ravages furent terribles. La poudre divisée dans plusieurs fours renversa en éclatant le reste de la digue d'union, emporta dans les airs un certain nombre d'ennemis, et couvrit au loin leurs bataillons d'un nuage de terre et de fumée. Alors le feu recommence sur les remparts; les Turcs effrayés abandonnent leurs lignes et s'enfuient. Les portes de la ville s'ouvrent; les Grecs se précipitent sur les fuyards, les chassent à trois cents toises des mu-

---

d'Acarnanie, adressée à la junte de Missolonghi et aux chefs de la garnison, sous la date du 30 septembre.

railles, et reviennent chargés de têtes sanglantes, d'armes de toute espèce et de plusieurs étendards turcs. Ils rapportèrent que les ravages de la mine s'étaient étendus jusqu'à un café où les chefs ottomans se réunissaient tous les matins. Il est à remarquer que tandis que les Grecs ne perdaient que deux hommes, dans une sortie qui dura plusieurs heures, quatre femmes étaient tuées dans la ville par un seul boulet de soixante livres.

Pendant quelques jours, le feu continua des deux côtés sans aucun évènement remarquable. Le 17 (1) au soir commença une pluie abondante qui redoubla vers minuit. Le calme le plus profond régnait alors dans le camp du sérasker. Des soldats jettent du haut des murs quelques grenades dans les retranchements turcs. Au moment où la première éclate, ils entendent quelques cris; l'explosion de la seconde n'est suivie d'aucun bruit, d'aucun mouvement; quand la troisième se rompt, même silence. Étonnés un moment, les Grecs s'élancent bientôt de toutes leurs batteries dans les ouvrages des assiégeants; ils les trouvent déserts; ils s'avancent, les parcourent, sans entendre le pas d'un seul homme,

(1) Le 5.

sans voir briller une épée. Alors, ils brûlent les couronnements, renversent les palissades, et enlèvent tous les bois qui peuvent servir à des constructions.

La lueur des flammes réveille les habitants de Missolonghi, ils demandent la cause de l'incendie. Ce sont nos frères, répondent les soldats, ce sont nos frères qui brûlent le camp abandonné par les Turcs. Ces mots volent de bouche en bouche, on s'embrasse, on se félicite mutuellement; toute la ville est à l'instant sur pied, et dès que l'aurore blanchit les cieux, les hommes, les femmes, les enfants, se précipitent hors des portes. La foule se presse avec orgueil au milieu de ce labyrinthe d'ouvrages menaçants que ses défenseurs ont rendus inutiles. Elle aime à fouler les ruines de cette *digue d'union* si long-temps redoutée. Reschid est encore devant leurs yeux, il n'a fait que resserrer ses troupes au pied du mont Aracynthe : si ses batteries les plus voisines des murailles sont abandonnées, celles qu'il avait construites à trois ou quatre cents toises des remparts tirent encore sur la ville; mais, habitués à dormir tranquilles au bruit de ses grenades et de ses bombes, les Missolonghiotes ne font pas même attention à son feu. Les femmes ramassent les planches, les paniers, épars au mi-

lieu des retranchements, et les emportent dans leurs chaumières. Des enfants conduisent des bestiaux qui paissent l'herbe restée aux environs de la forteresse. A travers ces groupes paisibles, on apercevait des soldats indiquant avec fierté les positions de l'ennemi, le théâtre de leurs différents succès. « C'est jusqu'ici que nous avançâmes dans la sortie de septembre, c'est là que je saisis un étendard, c'est ici que fut blessé Tsavellas. » Ils disaient; puis tout-à-coup, rejoints par une troupe de leurs camarades : Puisque ces intrépides Musulmans, s'écriaient-ils, se sont éloignés hors de la portée du fusil, il faut bien que nous allions à eux. En avant! Victoire à la croix! Et bientôt on les voyait tout près des remparts ennemis, provoquer les infidèles, et engager de légers combats dont ils ne revenaient jamais sans quelque dépouille.

Ce fut alors surtout qu'on put juger combien il avait fallu de courage et de constance pour résister dans une place tellement endommagée. Le bastion Botzaris offrait une brèche praticable de quarante-cinq pieds; les batteries Coraï, Ignace, Koccini et Macris étaient dans le même état. La courtine qui liait ces batteries entre elles avait aussi beaucoup souffert, de sorte que le front

des fortifications était presque en ruines (1). Du côté du couchant, tous les efforts de l'ennemi s'étaient portés sur le bastion Franklin au moyen de la *digue d'union.* A la partie orientale, l'escalade avait été préparée par le comblement des fossés qui défendaient les batteries Macris, Rigas et Montalembert.

Le premier soin des Grecs, toujours dirigés par l'habile ingénieur qui avait fortifié la ville, fut de réparer autant que possible ces dégradations en même temps qu'ils détruisaient les travaux des assiégeants. Tandis qu'une moitié des ouvriers nettoyait les fossés, et commençait à rebâtir les endroits démolis, l'autre renversait le labyrinthe d'ouvrages élevés avec tant de peine par les Turcs. Ceux-ci s'occupaient, de leur côté, à fortifier leur camp d'hiver. Bientôt toute leur armée fut entourée de fortes lignes défendues par trois tours en pierre et de nombreuses batteries. Ces divers travaux n'empêchaient point le bombardement de continuer. Reschid goûtait encore le plaisir de tuer journellement dans la ville quelques femmes, ou quelques enfants. La gar-

(1) Rapport de l'ingénieur en chef à la junte de Missolonghi, daté du 6 (18) octobre.

nisou, cherchant des combats plus honorables, sortait souvent des murs, et provoquait les barbares. Elle désolait leurs travailleurs, et lorsqu'ils osaient répondre à son appel, et se hasarder un instant hors de leur camp, ils n'y rentraient jamais sans une perte considérable. Dans une de ces rencontres périt le brave Kitsos Tsicaris, chiliarque du corps d'armée de Nicolas Zerva. En général, c'étaient surtout les héros de Souli qui s'exposaient dans ces sorties.

Ce fut ainsi que se passèrent la fin d'octobre et le commencement de novembre sous les murs de Missolonghi. Dans le même temps, la petite armée grecque de la Phocide obtenait aussi des succès. Les généraux Gouras, Grizioti et Vasios, détachés du camp établi devant Salona, s'étaient portés vers les Thermopyles, et avaient battu deux fois l'ennemi sur ces montagnes dont le seul aspect double la valeur des Grecs. Dans leur marche pour rentrer au camp, ils avaient encore dispersé un détachement turc à Roussali. Les corps de Vassios et de Grizioti avaient ensuite remplacé, sous les murailles de Salona, ceux de Constantin Botzaris et des autres chefs souliotes, qui, s'avançant avec Gouras vers le Cataphyghi, s'étaient précipités sur le camp ottoman d'Ampliani, dont le chef était tombé sous

leurs coups avec un grand nombre de soldats. Les Turcs de Salona, effrayés de ces défaites, avaient abandonné la ville, le 6 novembre (1); et, pressés par les Grecs, non-seulement ils n'avaient pas eu le temps de l'incendier, selon leur coutume, mais encore, ils avaient laissé la plupart des maisons pleines de munitions de toute espèce, et abandonné au vainqueur leurs tentes, deux pièces de canon et leurs malades (2). D'un autre côté, Karaïskaki que les Albanais n'avaient pu déloger de Dragameste, gênait toujours leurs communications avec l'Épire, et quelquefois, tombant à l'improviste sur des corps détachés, les mettait en fuite, ou les taillait en pièces.

Reschid, inquiet de sa position, donnait l'ordre qu'on lui envoyât de la Romélie sept cents ouvriers pour remplacer ceux qu'il avait perdus; il faisait venir de Prévésa, d'Arta et de Janina deux cents mulets rendus nécessaires par la perte de ses chameaux à Karvansara; il s'adressait même aux îles Ioniennes pour acheter des

(1) Le 25 octobre.

(2) Rapport des généraux Constantin Botzaris, Georgaki D. Dracos, Tousa Zerva, Gioti Tankli, et Athanase Koutsonicas, daté de Salona le 26 octobre.

bois destinés à la construction de ses magasins; mais les négociants de Ste-Maure, instruits que les objets demandés devaient servir aux ennemis des chrétiens, refusèrent de livrer la moindre chose au commissaire du sérasker.

Ses soldats, rebutés par la perspective de passer l'hiver hors de leurs foyers, et fatigués des pluies qui devenaient très-fréquentes, continuaient à déserter journellement. Il ne lui restait plus qu'environ douze mille hommes. Il pouvait craindre de voir les corps grecs de Dragameste et de la Phocide, se réunissant aux Missolonghiotes, venir à leur tour l'assiéger; et ce n'était pas encore là ce qui le tourmentait le plus. Les terribles mots : *Missolonghi ou ta tête*, lui faisaient toujours redouter de voir arriver dans son camp le fatal Kapidgi-bachi. Pour détourner la colère du Sultan, il proposa une entrevue au pacha de Patras et à d'autres chefs, et se fit donner par eux des certificats portant qu'il avait deployé les plus grands talents ainsi que la plus noble constance, que l'interruption du siége était devenue nécessaire, et n'avait eu d'autre cause que la lâcheté des troupes, et la fuite de Topal-Pacha devant quelques bateaux de Klephtes. Peu rassuré cependant par ces attestations, dont quelques unes n'étaient pas sans fonde-

ment, il portait toujours sur son front l'inquiétude et l'ennui. Déplorable condition des esclaves! après avoir attiré sur leur tête la haine du genre humain pour satisfaire aux ordres de leur maître, il faut qu'ils tremblent encore de son courroux. Reschid n'avait d'autre moyen de cacher à ses soldats son découragement extrême, qu'en punissant le leur avec la dernière sévérité. La colère seule reportait quelque vigueur dans ses yeux; et, de même qu'il ne s'obstinait à rester devant Missolonghi que par la crainte de la mort, il ne retenait ses troupes dans son camp que par la terreur des supplices.

Tout-à-coup, de ce camp si triste et si sombre, s'élancent des cris de joie, et trois décharges d'artillerie grondent dans les airs pour remercier la fortune. C'était le 18 novembre. La flotte turque venait de paraître près du rivage. Forte de plus de cent vaisseaux, elle s'avançait dans le golfe, et se déployait aux yeux des assiégés devant le fort de Vassiladis. Bientôt elle se dirigea vers Patras et Lépante, où elle débarqua des provisions de tout genre.

Peu de jours s'étaient écoulés, lorsqu'une canonnade long-temps soutenue et partant de l'extrémité du golfe, annonça que la flotte grecque, revenue sur les côtes de l'Étolie, attaquait le ca-

pitan-pacha. Le lendemain, les deux flottes combattant toujours, se rapprochèrent assez de la ville pour qu'on pût les apercevoir du haut des remparts. Lorsque le canon de Miaouli cessa de se faire entendre, les batteries de Reschid tirèrent des salves de réjouissance. Cependant les assiégés croyaient au contraire que leurs compatriotes avaient triomphé; car on avait vu du rivage la flotte ennemie rompre sa ligne après l'embrasement d'un de ses vaisseaux. Pendant la nuit on entendit encore une vive canonnade du côté de la mer.

Miaouli, quoiqu'il n'eût que trente-quatre bâtiments, n'avait pas hésité à s'avancer contre la flotte ennemie. Après avoir combattu avec la plus grande valeur pendant deux jours et deux nuits, il avait envoyé un brûlot contre la plus forte des frégates turques. Mais le bâtiment incendiaire, privé de son grand mât par un boulet, au lieu de s'attacher à la frégate, n'avait pu qu'enflammer un brick voisin; et la violence du vent avait bientôt séparé les deux flottes. Elles restèrent deux jours à manœuvrer en présence l'une de l'autre; le combat recommença le 29. Les assiégés ne pouvaient voir les mouvements des navires, ils entendaient seulement le bruit des canons. Les cloches de toutes les églises de Misso-

longhi réunirent les fidèles au pied des autels pour appeler l'assistance divine sur le pavillon de la croix. Ces prières ne furent point exaucées. En vain *le Nelson de la Hellade* (1) redoubla-t-il ses efforts; en vain, pendant une semaine entière, s'élança-t-il, tantôt la nuit, tantôt le jour, contre un ennemi si supérieur en nombre, que dirigeaient déja plusieurs officiers de marine européens; il ne put forcer Topal à la fuite, ni s'ouvrir l'entrée du golfe; et, après des prodiges de valeur, il fut obligé, par le défaut de vivres, de retourner dans le port d'Hydra.

Le capitan-pacha, resté maître du champ de bataille, eut tout le loisir de transporter dans le camp du sérasker tout ce qui pouvait être nécessaire à la continuation du siége. Reschid prouva aux assiégés l'abondance de ses munitions, en entretenant sans relâche un feu terrible. Il ne paraissait cependant pas songer à se rapprocher des murailles; mais ses soldats commençaient à menacer la garnison de la prochaine arrivée d'Ibrahim. En attendant, ils cherchaient à lasser les Grecs par les funestes effets du bombardement, et à les effayer par des spectacles pareils à celui que je vais décrire.

(1) Ὁ Νέλσων τῆς Ἑλλάδος.

Le 20 (1) décembre, on aperçut des remparts les chefs ennemis qui s'avançaient sur une de leurs batteries; ils parurent donner quelques ordres et se retirèrent. Bientôt d'énormes pals furent dressés au-devant du camp turc. Un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, deux femmes, plusieurs enfants et quelques autres captifs y souffrirent le supplice le plus horrible, et y restèrent exposés comme pour avertir les défenseurs de la ville du sort qui les attendait. C'était la manière dont Reschid traitait depuis quelque temps tous ses prisonniers de guerre (2).

Ces restes effrayants paraient encore le camp du sérasker, lorsque, le 24 décembre, la musique militaire annonça que des Français conduisaient à son secours les Arabes d'Ibrahim. Quatre mille de ces malheureux, débarqués à Crionéri, s'avançaient dans le plus grand appareil. Six étendards flottaient sur leurs têtes; l'artillerie ouvrait la marche, que fermait la cavalerie. Ils dressèrent leurs tentes à quelque distance de celles des hordes asiatiques et des soldats européens. Ainsi des troupes des trois parties de l'ancien monde se trouvaient réunies contre une faible garnison.

(1) Le 8.

(2) *Chroniques de Missolonghi.*

Les assiégés n'éprouvèrent aucune crainte; un autre sentiment remplissait leurs ames. En voyant des officiers français marcher en tête des Égyptiens, en entendant les tambours français régler la marche de ces barbares, l'indignation soulevait leur cœur; et, dans le même instant, la pitié pour un grand peuple mouillait leurs yeux de généreuses larmes : O France! s'écriaient-ils, ils sont passés les jours de ta gloire!.... Les siècles de saint Louis et d'Henri IV sont passés (1)! Bientôt une autre idée venait les affliger profondément. Qu'était donc devenu le courage des Péloponésiens? Quoi! disaient-ils, ils nous avaient promis de nous délivrer de Reschid, après avoir détruit Ibrahim : et quand nous avons réduit Reschid à l'impuissance de rien entreprendre, ils n'ont pu même occuper le satrape égyptien; et tous les ennemis se rassemblent sous nos murs, comme s'il n'existait que nous de soldats grecs.

Ici, il devient nécessaire de jeter un coup-d'œil sur les événements de la Morée, et sur les causes qui permirent à Ibrahim de traverser tout le Péloponèse pour venir mettre le siége devant une

(1) Οἱ αἰῶνες τοῦ ἁγίου Λουδοβίκου καὶ τοῦ Δ' Ἑρρίκου ἐπέρασαν.

place, située sur la frontière opposée à celle qu'il avait d'abord envahie.

On ne peut se figurer l'étonnement et la terreur que produisirent parmi les Moréotes les armes et la tactique des Égyptiens. Nous avons vu des troupes d'insurrection à peine organisées attaquer de vieux soldats, et en triompher; nous avons même vu des citoyens, n'ayant à la main qu'une faible pique, s'avancer sans crainte contre les meilleurs régiments. Mais du moins ces citoyens étaient familiarisés avec la vue des armes de leurs ennemis; s'ils n'étaient pas encore formés aux manœuvres, ils les connaissaient, ils les avaient vu exécuter cent fois. Pour les paysans de la Morée, au contraire, tout dans les troupes d'Ibrahim était étrange, inconnu, les armes, les évolutions, la musique militaire, les tambours. Le petit corps de Baleste n'avait pu leur en donner l'idée: la plupart d'entre eux l'avaient à peine aperçu. Habitués à combattre en désordre des Turcs en désordre comme eux, ils frémissaient à l'aspect de ces masses qui tombaient comme un seul homme sur leurs pelotons épars. Lorsque leur feu n'avait pu en arrêter la marche, vainement essayaient-ils d'opposer l'épée à la baïonnette : une fois atteints, ils étaient vaincus. Tant que les braves de la Romélie furent avec

eux, ils crurent encore la résistance possible; mais, quand ils n'aperçurent plus les drapeaux de Botzaris et de Tsavellas, une stupeur soudaine enchaîna leurs mains. En perdant l'espoir de vaincre, ils en perdirent le pouvoir.

Alors, quelques émissaires, profitant de l'effroi général, vinrent proposer à la Grèce de se donner un roi étranger, comme le seul moyen d'échapper à la condamnation prononcée par la Sainte-Alliance. Des hommes faibles s'y résignaient; mais le nombre en fut petit, et les guerriers, les citoyens, renouvelèrent leur serment, de *vivre libre ou de mourir*. Cette décision pouvait faire attendre une résistance héroïque; on se serait bien trompé. A l'approche des Égyptiens, presque tous les Moréotes s'enfuyaient dans des rochers inaccessibles. Les soldats qui restaient sous les drapeaux refusaient de marcher, ou obéissaient sans espérance et sans vigueur. La plupart des généraux, des sénateurs, des membres du gouvernement, ne savaient plus que se livrer à de vains projets, à de mutuelles récriminations. Il ne faut point s'en étonner; c'est l'effet ordinaire des revers. Dans les calamités publiques, chacun s'irrite de voir sur le front des autres la crainte qu'il a dans son âme, et de n'entendre que des plaintes, quand il cherche

des consolations. De là cette aigreur, ces divisions soudaines qui suivent toujours les grands désastres. Que si, au milieu de ces hommes courbés sous la destinée, il en paraît un dont la tête haute et fière peigne l'audace et l'assurance, son seul aspect, en soulageant tous les cœurs, les dispose à l'aimer; son calme, au milieu du trouble général, le fait paraître d'une nature supérieure; et si, avec l'accent d'un grand caractère, il s'écrie : Suivez-moi et ne craignez rien, aussitôt tout s'unit pour marcher à sa suite, et chacun, fatigué de ses propres pensées, ne pense plus que par lui. Les divisions cessent, les craintes se dissipent, la force revient avec l'union et l'espoir. C'est la présence d'un tel homme qui a manqué aux malheureux Hellènes.

S'il se fût rencontré parmi eux, il se serait particulièrement opposé à la demande de la protection de l'Angleterre, convaincu que c'est surtout dans les instants d'un grand péril, que les gouvernements doivent se garder de toute mesure qui peut avoir l'apparence de la crainte. Au lieu d'implorer le cabinet anglais, il eût chassé à l'instant tous les hommes qui osaient parler de protection étrangère; il eût effacé dans les actes du gouvernement le titre de *provisoire*; et, nommé dictateur, ses premières paroles eussent annoncé

la certitude du succès : alors, sans aucun doute, les armées eussent retrouvé leur courage, et avec le courage, la victoire. Sinon, que lui restait-il à faire? Laisser dans Napoli et dans Corinthe les garnisons qui s'y trouvaient, abandonner à Ibrahim le reste du Péloponèse, et se porter, à marches forcées et par des mouvements secrètement concertés, contre l'armée de Reschid. Elle était détruite en un jour par cette attaque combinée avec une sortie de la garnison de Missolonghi; les vainqueurs se portaient sur Salona, et les Péloponésiens, unis aux Roméliotes, retournaient sur Ibrahim, qu'ils pouvaient alors défier même en bataille rangée. Certainement, Bonaparte eût exécuté ce plan, même avec des soldats moins habitués que les Grecs aux marches les plus étonnantes. On m'objectera sans doute la difficulté de fournir des vivres aux troupes en marche. Mais on sait que les troupes qui croient marcher à la victoire savent trouver du pain ou s'en passer : on connaît la merveilleuse sobriété des Grecs. D'ailleurs, l'enthousiasme inspiré aux soldats se serait communiqué aux paysans, et cet enthousiasme eût trouvé moyen de lever toutes les difficultés.

Puisque personne en Grèce n'avait su prendre l'ascendant que les peuples effrayés ne re-

fusent jamais à l'homme qui montre une conviction intime et réfléchie de la certitude du triomphe, il fallait renoncer à de tels projets. Mais on pouvait espérer du moins que les Moréotes, sans oser attaquer en ligne l'armée d'Ibrahim, la détruiraient en détail. Rien ne semblait si facile dans un pays coupé en tous sens par des montagnes inaccessibles, des ravins profonds, d'étroits défilés; dans un pays où il n'y a presque point de routes praticables ni pour les voitures, ni pour la cavalerie. Lorsque Ibrahim s'engageait dans des sentiers qui permettent à peine de marcher quatre de front et que dominent partout des montagnes boisées, à quoi pouvait lui servir la tactique de ses troupes? Ses soldats ne devaient-ils pas être décimés par les Grecs embusqués dans les forêts, et tirant à loisir derrière les arbres, les rochers, les buissons? Que si l'ennemi voulait occuper d'avance ces hauteurs ou les faire fouiller, les corps chargés de cette mission ne devaient-ils pas être détruits? La connaissance des localités ne donnait-elle pas tout l'avantage aux Grecs? Quelle facilité aussi pour intercepter, dans de pareilles routes, les convois d'une armée qui ne pouvait tirer ses vivres que d'un ou deux ports! Quand, ce dont je suis autorisé à douter, le

service des avant-postes, des éclaireurs et des flanqueurs se serait fait parmi les troupes égyptiennes avec le même soin et la même intelligence que dans nos armées, et n'aurait laissé aucune espérance de surprise, les Grecs, même en renonçant à toute attaque contre les corps principaux, en s'éparpillant comme pour une grande chasse, et ne conservant que quelques points de ralliement, pouvaient, dans les huit mois qu'Ibrahim a employés à parcourir la Morée, le mettre hors d'état de rien entreprendre. N'eussent-ils fait qu'enlever tous les mois ses grand'gardes, toutes les semaines ses postes avancés, tous les jours la moitié de ses sentinelles perdues et de ses coureurs, que s'emparer d'un convoi sur dix, le chef des barbares n'aurait pu faire sa jonction avec ses renforts, il était perdu. Malheureusement personne ne sut persuader aux Moréotes la facilité de cette guerre de détails; personne n'eut assez d'autorité sur eux pour dissiper la crainte en quelque sorte superstitieuse que leur avaient inspirée les bataillons égyptiens. Colocotroni montra vainement un grand zèle, vainement il obtint quelques légers succès. Ibrahim ne trouva jamais d'obstacles, et ne manqua jamais de vivres,

Méprisant les troupes péloponésiennes, il

jugea que deux ou trois places fortes suffiraient pour contenir la Morée, et porta tous ses efforts contre Missolonghi, où semblaient s'être réfugiés l'héroïsme et les destinées de la Grèce. Plein de confiance, il laisse une garnison dans Tripolitza, retourne à Modon, y reçoit dix mille hommes de nouvelles troupes débarqués à Navarin le 6 novembre, envoie son infanterie par mer à Patras, traverse de nouveau toute la Morée avec sa cavalerie, et s'embarque à Patras pour Missolonghi.

Si les Grecs fussent restés maîtres de la mer, comme dans les premières campagnes, cette tentative d'Ibrahim eût sauvé la Grèce. Les héros de la *ville sainte*, préservés de la famine, auraient détruit cette armée fière de tant de succès. Mais l'empire de la mer échappait au pavillon de la Croix. La flotte grecque qui n'avait pu empêcher ni l'arrivée à Navarin des renforts venus d'Égypte, ni leur transport de Navarin à Patras, semblait n'être plus en état de vaincre l'amiral ottoman. Ce changement de fortune a vivement étonné les amis des Grecs. Je dois dire la vérité, quelque pénible qu'elle soit; je la dois à mes lecteurs et au brave Miaouli. Cet intrépide amiral a déployé l'année dernière le même courage, les mêmes talents, le même patriotisme, qui lui

avaient procuré dans les campagnes précédentes de si éclatants succès. Mais la flotte d'Hydra a souvent paru seule devant l'ennemi; les Spezziotes, soit tiédeur, soit défaut d'approvisionnements, sont retournés plus d'une fois dans leur port, au moment du plus pressant danger; d'un autre côté, la flotte des barbares était plus nombreuse et surtout mieux équipée que jamais; l'Europe avait fourni au Sultan des bâtiments à vapeur guidés par des chrétiens; et des vaisseaux de diverses puissances, choisis parmi les plus fins voiliers, étaient sans cesse en alerte pour surveiller les mouvements de Miaouli et en prévenir leurs alliés. Ce fut du moins un avis de ce genre qui, s'il faut en croire les Grecs, fit échouer la tentative concertée par leur flotte pour incendier celle des Turcs dans le port de Suda.

A toutes ces causes de désastres, se joignaient le défaut d'argent, et la rareté des vivres, bien plus funestes aux armées navales qu'aux autres troupes. Depuis long-temps la terre, dans une grande partie de la Grèce, n'avait reçu aucune semence. Sous le plus beau ciel du monde, le sol le plus fécond n'était plus remué que pour élever des retranchements ou pour creuser des tombeaux. Les vignes, les forêts d'oliviers, d'orangers et de

cédrats, avaient été livrées aux flammes; les barbares n'avaient conservé que de loin à loin quelques arbres destinés à servir de gibets. Dans un pareil état de choses, les flottes grecques, bien loin de porter l'abondance dans les places assiégées, ne renfermaient même pas toujours les provisions nécessaires aux matelots. Avant chaque nouvelle expédition, un temps précieux se perdait à trouver de l'argent pour l'équipement des navires: ce qui se passa au sujet des derniers secours parvenus à Missolonghi va fournir un exemple de ces lenteurs.

Nous avons vu qu'au commencement de décembre, la division envoyée dans le golfe de Patras, avait été forcée, par le défaut de subsistances, de retourner en toute hâte à Hydra. Il est vrai que dans une lettre adressée à la junte de Missolonghi par les primats de cette île, ils attribuent ce manque de vivres aux fâcheux hasards qui ont empêché l'arrivée d'un brick chargé de provisions et qu'ils avaient envoyé vingt jours auparavant (1); mais toujours est-il qu'à peine pouvait-on fournir aux besoins des marins.

Les chefs d'Hydra exposèrent en même temps

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 4.

aux chefs de la Grèce, la nécessité de prendre des mesures pour mettre les vaisseaux en état de repartir au plus vite. Dès l'avant-veille (17 décembre), le Pouvoir Exécutif considérant la nécessité d'armer toute la flotte, et ne trouvant d'autre moyen de faire face aux dépenses de l'armement qu'une vente de terrains nationaux, avait proposé au sénat de consentir à cette mesure, malgré les décisions de l'assemblée générale d'Astros qui défendaient de semblables aliénations. Cette mesure était nécessaire : comme le disait le Président dans son message au sénat, c'était la seule sur l'efficacité de laquelle on pût compter, et les chefs de la Grèce devaient en accepter sans crainte la responsabilité. Mais le sénat en jugea autrement. A la lecture de la lettre des primats d'Hydra, on proposa dans cette assemblée une cotisation générale des principaux habitants de Napoli, à commencer par les sénateurs. Cette proposition fut accueillie avec transport. Tous les membres présents souscrivirent aussitôt; on envoya la liste de souscription et le projet de décret au gouvernement, afin que ses membres souscrivissent ainsi que les ministres. On engageait aussi le Pouvoir Exécutif à publier une proclamation pour inviter tous les citoyens à contribuer, selon

leurs moyens, à l'équipement de la flotte et à la défense de Missolonghi. Cette proclamation parut le 19 décembre (1).

Dans la séance du lendemain, le sénat nomma une commission chargée de recueillir toutes les offrandes. Il reçut un message dans lequel le Pouvoir Exécutif, après avoir témoigné la joie que lui causaient les généreuses souscriptions des sénateurs, annonçait qu'il avait envoyé aux plus riches habitants la liste dressée par le sénat, en les engageant à payer sans délai la cotisation fixée pour chacun d'eux. Les membres du gouvernement s'étaient hâtés de contribuer eux-mêmes ainsi que les ministres et leurs employés, et ils adressaient au sénat l'état de ces souscriptions qui s'élevaient à quarante-deux mille deux cents piastres. Après la lecture de la liste, le sénat, jugeant que quelques-uns de ceux qui y étaient portés n'avaient point offert une somme assez forte, chargea deux de ses membres de se rendre auprès du Pouvoir Exécutif, pour lui transmettre cette observation, et pour inviter tous les employés à faire des sacrifices proportionnés à leur fortune, ainsi qu'aux besoins de la patrie (2). Ces contributions vo-

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 5.

(2) Compte rendu des séances du sénat, dans le *Journal général de la Grèce.*

lontaires suffirent pour mettre la flotte d'Hydra en état de repartir. C'était par les mêmes moyens que Missolonghi avait été déja sauvé; et ces appels au patriotisme avaient produit de nobles exemples de désintéressement. On avait vu, en 1822, Nikitas doublement honoré par le surnom de Turcophage, et par celui du moderne Aristide, s'étonnant de trouver vide encore l'autel de la patrie élevé pour recevoir les offrandes qui devaient arracher l'Étolie aux coups d'Omer-Vrionis, tirer de sa ceinture un sabre étincelant d'or, et le déposer sur l'autel en disant: «Je ne puis donner davantage; c'est tout ce que je possède. » Au même instant Démétrius Ypsilantis avait fait apporter toute son argenterie, et la foule, excitée par l'exemple de ces généreux chefs, s'était empressée de multiplier les dons. On pouvait encore compter sur le renouvellement de ces offrandes patriotiques. Cependant, tout le monde sentait qu'il fallait se créer des ressources plus sûres et plus vastes. Une pétition des habitants de la Grèce Occidentale, proposait, pour parvenir à ce but, ou une aliénation de biens nationaux, ou une contribution générale avec hypothèque sur les terres de l'État. Plusieurs citoyens publièrent leurs idées sur ces divers modes de fournir aux besoins de

la patrie. Mais le temps se consumait en délibérations. Chaque jour faisait sentir davantage l'absence d'une direction unique et ferme, si nécessaire dans de telles circonstances.

Par un nouveau message du 30 décembre, les membres du Pouvoir Exécutif rappelèrent au sénat le projet qu'ils avaient présenté pour subvenir aux dépenses des divisions navales. Les sénateurs crurent encore ne pouvoir permettre qu'un emprunt hypothéqué sur les biens nationaux. Après une discussion de plusieurs jours, parut une loi qui réglait les conditions de cet emprunt et en fixait la somme à un million de tallers d'Espagne (1); loi insuffisante, et qui, comme il était aisé de le prévoir, ne produisit aucun effet. Retournons maintenant, avec Miaouli, vers la capitale de la Grèce Occidentale.

---

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 6.

LIVRE VI.

ARGUMENT.

État de la place au commencement de 1826. — Ibrahim se borne d'abord à exercer ses troupes. — Ravages causés par ses bombes. — Prières publiques sur les remparts. — Arrivée de la flotte grecque. — Combat naval du 21 janvier. — Propositions du capitan-pacha transmises à Missolonghi par un capitaine anglais. — Réponse de la junte. — Incendie d'une corvette ottomane. — Bataille navale du 28; victoire de Miaouli. — Ibrahim fait construire une flottille. — Le général Georges Kitsos est accusé de trahison. — Son innocence est reconnue. — Lettre du jeune fils de Marcos Botzaris. — État des forces des assiégeants. — Moyens adoptés par le gouvernement grec pour fournir aux dépenses d'une nouvelle expédition maritime. — Souscriptions en Grèce. — Inquiétude de tous les peuples sur le sort de Missolonghi. — Quêtes à Paris. — M. Eynard. — Ibrahim redouble le feu de ses batteries. — Sortie du 28 février.

Comme je l'ai déja dit, la garnison ne redoutait ni la valeur, ni la discipline des Arabes. Elle connaissait sa force, éprouvée par tant de périls, accrue par tant de succès. Pour anéantir Ibrahim, elle ne demandait que deux choses, de

la poudre et du pain. Les soldats commençaient à manquer de vivres; leurs vêtements en lambeaux ne pouvaient les défendre contre la rigueur de la saison; depuis le commencement du siége, aucun d'eux n'avait reçu sa solde; ils se plaignaient avec amertume du gouvernement grec, qui paraissait les négliger : mais les souffrances ne les effrayaient pas plus que les périls. Les Missolonghiotes même, qui pouvaient craindre pour leurs familles, n'étaient nullement abattus. Une fois que les hommes ont monté leurs sentiments sur le ton de l'héroïsme, une fois qu'ils ont décidé de lutter jusqu'au bout contre l'infortune, plus l'infortune grandit, plus ils grandissent eux-mêmes à leurs propres yeux; et il y a dans cette activité extraordinaire de l'ame une douceur secrète qui compense bien des douleurs. Les Missolonghiotes étaient d'ailleurs flattés de voir se concentrer sous leurs murs, avec toutes les forces de l'ennemi, toutes les espérances de la Grèce, les regards et les vœux de toutes les nations. Il leur tardait d'ajouter à leurs triomphes sur des hordes barbares, des triomphes obtenus sur des troupes disciplinées; ils attendaient avec impatience les nouveaux assauts que devait diriger l'habileté des instructeurs européens.

Ibrahim semblait avoir bien moins de difficultés à vaincre que n'en avait rencontré Reschid. Les assiégés étaient parvenus, il est vrai, à nettoyer leurs fossés et à détruire les nombreux *cavaliers* élevés par les Turcs; mais ils n'avaient pu combler les *parallèles,* ni réparer les brèches des remparts. On se rappelle que le bastion Botzaris surtout en offrait une très-large. L'évêque Joseph (1), voulant enflammer le zèle des Missolonghiotes pour ces travaux périlleux, fit lire, le dimanche 1^er^ janvier (2), dans toutes les églises de la ville, une lettre pastorale, par laquelle il invitait les prêtres, les primats et tous les habitants à se rendre avec lui sur les remparts, où

(1) Dans beaucoup d'écrits français on appelle ce respectable prélat Joseph Rogon. On se trompe; et voici la cause de cette erreur. Selon l'usage des évêques grecs, il plaçait à côté de son nom celui de son évêché. Il signait: Ῥογῶν Ιωσήφ, comme l'évêque de Patras, Germanos, signe: Πατρῶν Γέρμανος, comme Porphyre évêque d'Arta signe: Αρτὴς Πορφύριος, etc. On peut être surpris que l'évêché où se trouvait une ville aussi importante que celle de Missolonghi prît le nom d'un lieu inconnu; mais les exemples de ce genre ne sont pas rares dans la Grèce, où les circonscriptions ecclésiastiques sont totalement différentes des divisions territoriales établies par le gouvernement civil.

(2) Le 20 décembre.

chacun travaillerait à réparer les ravages de l'artillerie ennemie. L'apôtre du Christ menaçait de la malédiction divine les citoyens qui resteraient sourds à sa voix, en même temps qu'il appelait les faveurs du ciel sur ceux qui s'empresseraient de le suivre. Mais, soit que le feu des assiégeants rendît ces travaux impossibles, soit qu'on manquât dans la place des matériaux nécessaires, le Botzaris ne fut point réparé. Seulement on éleva, vis-à-vis de ce bastion et au-delà du fossé, un énorme massif de terre pour empêcher les boulets turcs d'agrandir encore la brèche.

Du reste, les Arabes ne se pressaient point d'attaquer. A voir leurs mouvements, on aurait pu les croire dans un camp de plaisance, et non sous les murs d'une ville ennemie. Chaque jour, leurs officiers les instruisaient aux évolutions, au maniement des armes, et particulièrement aux manœuvres de l'attaque des places. Les renégats choisissaient pour ces exercices les lieux les plus exposés aux regards des Missolonghiotes; ils semblaient vouloir effrayer ces braves, en déployant devant eux un art si funeste à la Morée. Les Grecs les regardaient avec le plus froid mépris. *Rebut infect de la France*, s'écriaient-ils, *vous pouvez apprendre aux infidèles à s'élancer contre des remparts, mais non contre des poitrines qui com-*

battent pour la foi et pour la patrie, puisque vous n'avez ni foi ni patriotisme, et que vos élèves n'ont aucune idée de ces deux grands sentiments (1)!

Le bruit s'était répandu que le fils de Méhémet-Ali voulait attaquer la ville dans la nuit de Noël. On sait avec quel empressement les Grecs voient arriver les jours de leurs solennités religieuses, qui sont aussi pour eux des jours de divertissements et de plaisirs; mais jamais fête ne fut attendue avec tant de joie par les Missolonghiotes que celle qu'ils espéraient sanctifier par la victoire. Les soldats ne s'entretenaient que de l'assaut livré, à pareil jour, trois ans auparavant, et se promettaient bien de mêler sur leurs remparts le sang des guerriers d'Ibrahim au sang des phalanges d'Omer. Leur impatience redoubla dans la nuit. A chaque instant ils croyaient entendre gronder le canon, ou voir briller les baïonnettes. Leur espoir fut trompé : l'ennemi ne fit aucun mouvement; et lorsque le soleil se

(1) Καθάρματα τῆς Γαλλίας! εἴσθε ἱκανοὶ νὰ διδάξετε τοὺς ἀπίστους πῶς νὰ ἐφορμῶσι κατὰ τῶν φρουρίων, ὄχι ὅμως καὶ ἐναντίον εἰς γήθη πολεμῶντα ὑπὲρ Πίστεως καὶ Πατρίδος· διότι καὶ σεῖς αὐτοὶ ἐστερήθητε καὶ Πίστιν καὶ Πατρίδα, καὶ αἱ ἀπὸ σᾶς διδασκόμεναι στρατιαὶ δὲν ἔχουν τῶν δύω τούτων μεγάλων καλῶν ἰδέαν.

leva, leurs décharges de mousqueterie et le canon des remparts n'eurent à célébrer, avec la naissance du Christ, que l'anniversaire de la défaite d'Omer.

Ce n'étaient pas seulement l'instinct de la valeur et la haine de l'étranger qui leur faisaient desirer qu'Ibrahim les attaquât sans délai : ce desir était encore chez eux l'effet de la prudence et le résultat du calcul. Si l'Égyptien, n'écoutant que sa fureur, se fût d'abord précipité contre les remparts, son armée se serait épuisée dans ces attaques infructueuses; ses soldats auraient perdu la confiance qu'il avait su leur inspirer, et il aurait fini par éprouver le sort de Reschid. Rien, au contraire, n'était tant à redouter pour la garnison que de le voir renoncer aux assauts, et porter toute son attention sur les moyens d'affamer la ville et de la bloquer du côté du bassin comme du côté de la terre. Plusieurs indices paraissaient annoncer déja qu'Ibrahim penchait vers ce dernier parti, auquel il a dû plus tard ses succès. Naturellement impétueux et violent, il semblait avoir changé de caractère en arrivant sous les murs de Missolonghi. Non-seulement il n'attaquait pas; mais, renfermé dans son camp, il n'occupait point les tranchées creusées par Reschid. Dans les premiers temps qui suivirent

son arrivée, le feu des batteries turques était même moins vif qu'auparavant. Des jours entiers s'écoulaient sans qu'elles répondissent à celles de la place; et lorsque les artilleurs de l'Égypte eurent remplacé les canonniers du sérasker, ils s'occupèrent presque uniquement à bombarder l'intérieur de la ville, cherchant à renverser les maisons qui restaient encore debout, plutôt qu'à s'ouvrir les remparts.

Le poids de leurs nouvelles bombes étonnait les Grecs. Une famille, composée de quatre personnes, fut écrasée sous les débris de son habitation, entièrement détruite par un seul de ces projectiles, que les habitants appelaient *gallo-arabes* (1). « Voilà donc, s'écriaient les Missolonghiotes, voilà donc à quoi servent les institutions militaires de la France! Malheureuse Grèce! Quel homme doué du moindre sentiment d'humanité aurait pu s'imaginer qu'au moment où tes chaînes affreuses seraient sur le point d'être brisées, au moment où tu combattrais pour reprendre ton rang parmi les nations ennoblies par tes bienfaits, des fils impies de ces nations mêmes s'armeraient contre toi, et que tu serais réduite par eux aux derniers périls (2)? Ces ré-

(1) Γαλλο - Ἀραβικαί.

(2) Ἰδοὺ λοιπὸν εἰς τί συνεισφέρουν τὰ πολεμικὰ καταζήματα τῆς

flexions, au lieu de décourager les Grecs, exaltaient leur patriotisme et leur confiance dans l'appui de l'Éternel. Le jour de l'Épiphanie, que l'Église grecque célèbre le 18 de janvier, la junte de gouvernement et les généraux ordonnèrent que des prières publiques auraient lieu sur les remparts. Tout le clergé, parcourant, à pas lents, à la vue des batteries ennemies, le vaste contour des murailles, implora le secours du Très-Haut. Les seuls chrétiens qui sussent encore mourir pour la foi, n'avaient pas d'autre allié. Abandonnés par la plupart de leurs co-religionnaires, combattus même par quelques-uns, ils plaçaient leur unique espérance dans le Dieu qui, voyant tous les états libres tombés sous le sceptre des empereurs, descendit sur la terre esclave pour y semer de nouveaux germes de liberté.

Comme si Dieu eût voulu montrer à l'instant qu'il avait écouté les prières de l'héroïsme, dès le lendemain, 19, la flotte grecque parut tout

---

Γαλλίας ! Τάλαινα Ἑλλάς ! Ποῖος ποτὲ μὲ αἴσθημα ἀνθρωπότητος ἠδύνατο νὰ φαντασθῇ, ὅτι ἐν ᾧ ἔμελλον νὰ λυθοῦν αἱ τυραννικαὶ ἀλύσσεις σου, καὶ ἐν ᾧ ἠγωνίσθης νὰ καθομοιωθῇς μὲ τὰς λοιπὰς, τὰς ὁποίας σὺ ἐξευγένισες ἐπικρατείας, ἔμελλες ἀπὸ τὰ ἄπιστα τέκνα τούτων αὐτῶν τῶν ἐπικρατειῶν νὰ καταπολεμῆσαι, καὶ νὰ κινδυνεύῃς ἤδη ἐξ αἰτίας αὐτῶν ἐξουδενισμὸν ὁλοτελῆ ;

entière entre Zacynthe et Glarentza, où l'escadre de Spetzia, arrivée cette fois la première, mais composée seulement de trois vaisseaux, attendait, depuis quelques jours, les bâtiments hydriotes et ceux de Psara. Une lettre de Miaouli en avertit la junte de gouvernement. Bientôt on vit plusieurs barques ottomanes se réfugier sous le canon de Patras, et deux jours après, à l'approche de la nuit, vingt-deux vaisseaux grecs entrèrent dans le golfe, au bruit des salves de réjouissance grondant du haut des remparts.

Le 22, malgré la tempête qui agitait la mer, la flotte turque se mit en mouvement pour empêcher les marins grecs de débarquer les provisions qu'ils apportaient aux Missolonghiotes. Cinq frégates, favorisées par le vent, s'avancèrent contre les vaisseaux de Miaouli. Après un combat d'une heure, où la moitié de l'escadre grecque fut seule engagée, les frégates fuyaient et se dirigeaient vers les côtes du Péloponèse, lorsque l'une d'elles hissa des signaux, en tirant trois coups de canon. A l'instant, neuf autres frégates et deux bricks volèrent à son secours. Tous ces navires se rangèrent en ligne de bataille, ce qui acheva de prouver que les marines chrétiennes avaient aussi leurs Soleiman-Bey, chargés d'initier les matelots turcs aux manœuvres euro-

péennes. Les onze bricks grecs se formèrent dans le même ordre. Le poste de Vassiladis et les Missolonghiotes rassemblés sur le môle, suivaient d'un œil avide et inquiet les mouvements des deux escadres. Mais la violence de la tempête ne permit pas une bataille rangée. Au bout d'une heure d'engagement, les Turcs se retirèrent vers le cap Papa, et les Grecs vers celui de Scrophas, sans que ni les uns ni les autres eussent essuyé de grandes pertes.

Les assiégés pensèrent que le vent seul avait empêché Miaouli de remporter la victoire, et ils espérèrent que de nouveaux efforts lui ouvriraient l'entrée du golfe et lui permettraient de porter dans la place les secours dont elle avait tant de besoin. Le 23, la violence du vent fut extrême; on n'apercevait du haut des remparts que les vagues agitées par la tempête : aucun bâtiment ne pouvait tenir la mer. Le 24, la flotte ottomane reparut. Toute l'attention des Missolonghiotes était alors fixée sur les événements maritimes. Une victoire de Miaouli pouvait seule les arracher à la famine. La crainte et l'espérance partageaient tous les esprits. On recueillait avec avidité les moindres détails sur le combat du 22. On apprit par le poste de Vassiladis, qu'il y avait eu un moment où les deux escadres s'étaient

assez approchées pour faire usage du fusil, et que le grand nombre de coups partis en même temps de chaque frégate prouvait que les Turcs y avaient embarqué des troupes régulières. Le 26, tandis que plusieurs bâtiments ennemis voguaient tranquillement à la vue des remparts, l'un de ces navires échoua près de la petite île de Calamos. Les assiégés crurent que c'était une frégate. Les autres vaisseaux turcs s'efforcèrent de le relever : mais tous leurs efforts furent inutiles. Le lendemain, on ne voyait encore flotter sur le golfe que le pavillon du Croissant, on n'avait point de nouvelles de Miaouli. Les uns craignaient qu'il ne pût point tenter de nouveaux combats; les autres espéraient toujours : mais aucun n'était exempt d'inquiétude.

Au milieu de cette agitation, on apprit que la corvette de S. M. Britannique, *la Rose*, venait de jeter l'ancre devant le fort de Vassiladis, et que le capitaine Abbat avait envoyé un de ses officiers vers les soldats qui gardaient ce poste pour les informer que, desirant de s'entretenir avec les autorités de Missolonghi sur des affaires d'une haute importance, il priait les chefs civils et militaires de se rendre à Vassiladis. La Junte de gouvernement envoya sur-le-champ des députés chargés de conférer avec le capitaine.

Dans le malheur on accueille quelquefois les plus folles espérances : les Grecs s'imaginèrent que le roi de la Grande-Bretagne était enfin touché de leurs héroïques misères. Ils s'attendaient à des communications utiles. Ils reçurent M. Abbat avec les plus grands égards. Quel ne fut pas leur étonnement lorsque, pour toute conférence, cet officier leur remit une lettre dans laquelle il disait aux chefs de Missolonghi, de la part du Capitan-pacha, que tous les préparatifs d'un assaut seraient terminés dans huit jours, et que l'amiral turc, ayant à cœur de prévenir l'effusion du sang, desirait savoir si la garnison consentait à capituler et quelles conditions ses chefs pouvaient demander? M. Abbat offrait d'envoyer à Topal la réponse des Grecs, et finissait par déclarer qu'il ne prenait point sur lui de se porter garant des conventions qui pourraient être conclues, et qu'il ne se permettait de donner aucun avis (1).

Les commissaires confondus prirent cependant la lettre et la portèrent à la junte. Papadiamantopoulos, Thémélis et les généraux enfermés dans la place répondirent aussitôt que la liberté pouvait seule indemniser les Hellènes des maux qu'ils avaient soufferts; que la garnison attendait

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 7.

sans crainte les assauts d'Ibrahim, qu'elle saurait, avec l'aide du ciel, les repousser comme elle avait repoussé ceux de Reschid; et que, du reste, la Grèce avait un gouvernement auquel seul appartenait le droit de faire la guerre ou la paix (1).

La démarche du capitaine produisit dans la ville une impression difficile à décrire. Tous les habitants en furent indignés. Lorsque, six mois auparavant, le chevalier Bouratovits s'était aussi rendu l'interprète du Capitan-pacha, sa conduite leur avait paru toute naturelle. Bouratovits était au service de l'Autriche. Mais qu'un officier anglais leur transmît les propositions et les menaces des barbares, cela leur causait autant de surprise que d'affliction. Depuis long-temps l'Angleterre avait renoncé à cette *guerre cachée* que le ministère de Castlereagh eut la bassesse d'entreprendre contre les Grecs. Et, même du vivant de Sir Thomas Maitland, presque tous les officiers anglais, n'obéissant qu'à regret à des ordres barbares, avaient montré, dans tout ce qui dépendait de leur volonté, les sentiments les plus favorables à la cause des Hellènes. Serait-ce en effet l'humanité, disaient enfin quelques Missolonghiotes, serait-ce la pitié qui aurait engagé

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 8.

le capitaine à nous faire de pareilles communications? Croiroit-il que cet assaut dont on nous menace ne peut être repoussé? La flotte grecque, que nous n'apercevons plus, aurait-elle été forcée de s'éloigner encore sans nous avoir laissé du pain?

Ces réflexions inquiétaient les esprits sans ébranler les courages. Minuit venait de sonner; le camp d'Ibrahim était plongé dans le silence; et l'artillerie de la ville avait cessé de gronder. Soudain des coups de canon se font entendre du côté de la mer. Quoique ce bruit cesse par intervalles, il excite fortement l'attention des gardes nocturnes, incertaines de ce qui se passe dans le golfe. Au bout d'une heure, les soldats voient subitement une grande clarté s'allumer sur les flots non loin du rivage. Ils s'aperçoivent que la frégate échouée est en feu. A la lueur des flammes, ils découvrent plusieurs navires qui voguaient à quelque distance. Ils pensent que c'est la flotte grecque, qui, après une courte résistance du bâtiment ennemi, vient de l'incendier. Pendant trois-quarts d'heure il parut embrasé de la poupe à la proue. Enfin le feu parvint au magasin des poudres. Aussitôt quatre énormes colonnes de flamme s'élevèrent vers les cieux avec un bruit effroyable, et tout fut replongé dans l'obscurité.

Aux premiers rayons du jour, les assiégés virent distinctement le pavillon de la croix flotter non loin de Vassiladis. Ils aperçurent en même temps la flotte ottomane qui, réunie tout entière et favorisée par le vent, s'avançait avec vîtesse et dans un ordre régulier contre la petite escadre de Miaouli. Cet intrépide amiral, malgré l'infériorité du nombre, et le désavantage de la position, n'hésita point à commencer lui-même le combat. Les assiégés ne pouvaient aider que de leurs vœux ces frêles bâtiments qu'ils virent avec orgueil traverser plusieurs fois la ligne ennemie. Les Turcs résistèrent jusqu'à midi; mais alors, des acclamations de victoire partirent des remparts, à l'aspect de ces immenses navires qui s'enfuyaient en désordre, et cherchaient un honteux refuge sous le canon de Patras et de Naupacte. Miaouli les poursuivit quelque temps, et revint en triomphe sur les côtes de Missolonghi.

Le lendemain le vice-amiral Sachtouris, après avoir fait débarquer les munitions de guerre et de bouche envoyées à la garnison, se rendit lui-même dans la ville. Les généraux, les soldats, le peuple, l'entouraient de félicitations et d'éloges. Les chefs voulurent apprendre de sa bouche les détails de la dernière bataille dont on ne connaissait guère que l'heureuse issue. Il se

rendit à leurs desirs. « Notre flotte, dit-il, était composée de vingt vaisseaux d'Hydra, de trois navires spezziotes et de quatre bâtiments de Psara, parmi lesquels on comptait le brûlot de Canaris. L'amiral averti qu'une frégate ennemie avait touché près de Calamos, et qu'une partie de la flotte ottomane était occupée à la remettre à flot, partit de Scrophas à la tombée de la nuit. L'avant-garde de l'amiral turc, forte de vingt bâtiments, s'enfuit à notre aspect et fut poursuivie jusqu'auprès de Patras, par quatre de nos vaisseaux. Nous nous avançâmes vers le navire échoué qui faisait un feu assez vif. Bientôt George Politi d'Hydra, d'après les ordres de Miaouli, dirigea son brûlot contre ce bâtiment, parvint à le joindre et l'embrasa.

« Ce n'était point une frégate, comme nous l'avions cru d'abord, mais une grande corvette de vingt-six canons, nouvellement construite et fine voilière. Une partie de l'équipage s'élança sur le rivage de Calamos. Ces barbares y furent suivis par nos marins et y reçurent la mort. D'autres, parmi lesquels se trouvaient des chrétiens esclaves forcés de servir comme matelots, se jetèrent dans la mer et furent recueillis par nos chaloupes.

« Dès que le jour parut, Miaouli nous conduisit

à la poursuite de la flotte ennemie. D'abord elle força de voiles pour se retirer sous les murs de Naupacte et de Patras. Mais bientôt trouvant un vent favorable et grossie par le reste des vaisseaux ottomans qui venaient de la rejoindre, elle s'arrêta, se forma en bataille et revint sur nous. Alors commença l'un de nos combats les plus acharnés. L'ennemi avait en ligne soixante bâtiments, et dans le nombre dix-huit brûlots. Au milieu de l'action, des brûlotiers turcs se dirigeant sur le vaisseau de Miaouli, voulurent imiter l'héroïsme de Canaris. Mais ils ne firent que donner une nouvelle preuve de la distance qui les sépare de ceux dont ils se disent les maîtres. A peine nos brûlotiers virent-ils le mouvement du navire incendiaire, que, s'élançant dans leurs chaloupes, ils coururent sus le glaive en main. A leur approche, les barbares qui le montaient, au nombre d'environ quarante, se jetèrent dans leurs propres chaloupes, non pour combattre, mais pour se réfugier sur la frégate la plus voisine, abandonnant ainsi le brûlot à nos marins, qui, sur-le-champ, y montèrent et l'amenèrent en triomphe au milieu de notre flotte.

« Cependant le combat continuait avec vivacité : le vent ne cessait de favoriser l'ennemi. Enfin, après une lutte de cinq heures, malgré

le nombre des vaisseaux turcs, malgré l'avantage immense que leur donnaient la quantité et surtout le calibre de leurs pièces, malgré les leçons des instructeurs européens, Dieu couronna nos efforts et Miaouli triompha. L'ennemi s'enfuit dans le plus grand désordre. Les marins d'un de ses bricks, troublés par la peur, serrèrent de trop près les côtes du Péloponèse; le bâtiment échoua. L'équipage y mit le feu et se réfugia dans la ville voisine. »

Ce récit accrut encore la joie de la garnison et sa confiance dans la marine grecque qui venait de s'associer, pour la seconde fois, à la gloire de la défense de Missolonghi. On interrogeait avidement les prisonniers turcs saisis sur la corvette incendiée. Ils racontèrent qu'au moment de l'arrivée des vaisseaux chrétiens, Topal résolut de sacrifier une de ses frégates pour faire périr Miaouli. Dans ce dessein, disaient-ils, Topal annonça solennellement qu'il éleverait au grade de capitana-bey celui de ses capitaines qui monterait à l'abordage sur le bâtiment du redoutable Hydriote. Dans le combat du 21 janvier, une frégate s'approcha du brick amiral, pour tenter de remplir les vœux du pacha; mais l'équipage, qui se souciait fort peu de voir son capitaine acquérir de nouveaux honneurs, et que l'idée

d'une entreprise si périlleuse glaçait de crainte, n'obéissait qu'à regret. Tout-à-coup un boulet parti du vaisseau de Miaouli tua deux marins sur le pont de la frégate. Leurs camarades devenus furieux à force de peur, se révoltèrent contre le capitaine et refusèrent d'avancer. Ils ne conservèrent même pas la présence d'esprit nécessaire pour fuir avec promptitude : ils restèrent quelque temps exposés au feu du brick de Miaouli; et si deux vaisseaux grecs se fussent trouvés sous voile, la frégate et le futur capitan-bey seraient tombés au pouvoir des chrétiens (1).

Les captifs ajoutèrent que Topal restait presque toujours à Crionéri, abandonnant le commandement de la flotte à Mouchari-Bey, gendre de Méhémet-Ali.

Après quelques jours de repos, les Turcs attaquèrent de nouveau l'escadre grecque. Cet engagement fut peu considérable. La victoire demeura incertaine; et Miaouli, dont la mission était remplie, ne tarda pas à quitter ces rivages qu'il ne devait revoir que pour assister à l'agonie de ses généreux compatriotes sans pouvoir les secourir.

(1) Rapport d'Ikessios Georgiou, secrétaire de l'amiral grec, sous la date du 19 (31) janvier.

Pendant les combats des deux flottes le c
d'Ibrahim parut tranquille, et son artillerie
de tirer. Il ne voulait attaquer sérieusemer
ville qu'après avoir reçu cinq mortiers et
canons de siége que l'amiral turc avait dé
qués à Crionéri, mais que la crue de l'Év
empêchait de conduire dans le camp. En a
dant l'arrivée de ces nouveaux moyens de
truction, le chef des Égyptiens disposait
pour rendre plus redoutables ses premières
tatives. Il avait laissé sous le commande
particulier de Reschid la partie de ses li
qui entourait l'aile gauche de la place; il
tait établi lui-même devant le flanc orienta
fortifications. Là, il avait élevé deux fort
pierre, situés à peu de distance l'un de l'a
et pourvus d'une nombreuse artillerie. Un
taillon arabe, avait pris position à la tour c
truite par Reschid sur le côté du bassin où
taient réfugiés, l'année précédente, les d
de la flottille de Machmout, espèce de petit
appelé par les Grecs Aspris Alikis. Du haut
remparts on apercevait souvent sur ce poin
mouvements de troupes et des convois de
vaux chargés. Quelques soldats montés sur
monoxyllons s'avancèrent un soir vers la t
ils entendirent un grand bruit de maillets e

marteaux. S'approchant davantage, ils virent qu'on y transportait une immense quantité de planches. Ce qui leur fit conjecturer qu'Ibrahim résolu d'attaquer la ville du côté de la mer, faisait préparer des bateaux plats, ou même des espèces de ponts en bois pour traverser les lagunes.

En effet, les officiers européens à sa solde, lui avaient déja conseillé de tenter un assaut contre la partie de la place qui n'avait pour défense que des eaux très-peu profondes; et une foule d'ouvriers étaient occupés à construire une flottille où l'on pût embarquer plusieurs régiments. Mais cette attaque devait être combinée avec celle du bastion Botzaris, et la plupart des Arabes disciplinés étaient journellement exercés par leurs officiers à escalader des remparts et à monter sur la brèche. Le spectacle de ces évolutions, au lieu d'effrayer les Grecs qui en comprenaient le but, excitait toujours leur gaieté et souvent leur mépris: ils se moquaient de ces répétitions éternelles, et provoquaient les acteurs à paraître enfin sur la scène au pied de leurs murs. Des Pallicares qui n'avaient aucune idée de ces manœuvres, les regardaient avec un étonnement qu'ils exprimaient quelquefois par d'heureuses saillies. Un jour, par exem-

ple, quelques soldats examinaient attentivement le camp turc; tout-à-coup ils entendent le tambour, ils voyent les Arabes sortir de leurs tentes, et les officiers français, le glaive en main, les former en bataille non loin d'une tour qui, construite au pied de l'Aracynthe, dominait le camp de Reschid. L'attention des Grecs redouble. Bientôt les Arabes s'avancent contre la tour en faisant un feu soutenu; ils l'atteignent, dressent des échelles contre le mur, et se pressent d'y monter. Un Épirote qui n'avait jamais vu, jusqu'alors, de troupes régulières, s'imagine que les ennemis ont pris une fausse direction, et leur crie de toutes ses forces : *Vous vous trompez, Musulmans, c'est ici Missolonghi* (1)!

Pendant que la garnison s'amusait de ce simulacre d'assaut et formait les vœux les plus ardents pour qu'Ibrahim se résolût enfin à tenter de véritables combats, un événement imprévu répandit le trouble dans la ville. Quelques Musulmans saisis par une barque grecque au moment où ils portaient des vivres à Patras, avaient été jetés dans les prisons de Missolonghi. Un soldat grec, nommé Lécas, favorise

(1) Λάθος ἔχετε, Τοῦρκοι. ἐδῶ εἶναι τὸ Μεσολόγγι, καὶ ὄχι αὐτοῦ ὁποῦ διευθύνεσθε.

leur évasion, il est pris sur le fait, et déclare qu'il n'agit que par les ordres du général George Kitzos. Aussitôt un bruit sourd se répand de tous côtés : «Kitzos a promis à Ibrahim de livrer la lunette de Guillaume d'Orange dont le commandement lui est confié. Pendant que nous ne songeons qu'à repousser la force, la trahison va nous anéantir ». Ces paroles volent de bouche en bouche; quelques-uns, en les répétant, ajoutent : « Deux frères de Kitzos sont dans l'armée ennemie. » Des groupes se forment sur les places, sur les remparts. Chacun, sans examiner le fondement de ses alarmes, se hâte de les propager. Telle est, partout, la suite des accusations de ce genre : on connaît l'effet que produit sur les armées, et sur les populations assiégées, le terrible mot de trahison.

Cependant les hommes sages ne pouvaient croire à cette délation. Le caractère du général Kitzos et ses services depuis qu'il était entré dans la place, leur répondaient de sa loyauté. Comment un des héros de la Romélie aurait-il pu, disaient-ils, livrer pour un peu d'or un poste où chaque jour il acquérait tant de gloire? Hier encore, ceux qui l'accusent aujourd'hui étaient les premiers à vanter son patriotisme? Et quelle est la source de ces accusations si

soudaines? L'allégation d'un coupable qui, fût-elle vraie, ne prouverait point que Kitzos nous trahit. Ces discours parvinrent à calmer la multitude. Dans une lettre pleine d'une noble fierté (1), le général pria la junte de Missolonghi de nommer une commission pour le juger, ou de lui accorder au moins la permission de se rendre auprès du gouvernement qui ferait examiner sa conduite.

Les membres de la junte formèrent à l'instant un tribunal militaire composé des généraux Noti Botzaris, Mitzos Contoghiannis, George Valtinos, Christos Photomara, Nicolas Stournaris, et Zois Panou.

Ces généraux, saisis de l'affaire, ne négligèrent rien pour découvrir promptement la vérité. Lécas, amené devant eux, soutint d'abord ses premières assertions. Alors, le tribunal le remit entre les mains d'un prêtre dont les exhortations l'engagèrent à tout avouer. Il convint que George Kitzos n'avait pas même eu connaissance du projet de mettre les prisonniers turcs en liberté; que lui Lécas avait tout fait de son propre mouvement, parce que ces captifs étaient nés dans le même village que lui.

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 9.

Il déclara de plus que le seul désir de sauver sa vie l'avait porté à se couvrir du nom de Kitzos. Alors, la commission déclara unanimement le général innocent, et engagea la junte à lui rendre le commandement du poste qu'il avait si vaillamment défendu.

Les membres de la junte se hâtèrent d'accéder à cette invitation. Ils écrivirent à Kitzos dans les termes les plus flatteurs. Ils ne doutaient point, disaient-ils, qu'il ne montrât toujours le patriotisme et la valeur dont il avait déja donné tant de preuves. Ils l'avertissaient, en même temps, que celui qui l'avait injustement accusé ne tarderait pas à recevoir la punition due à tant de perfidie (1).

La décision des généraux et le message de la junte dissipèrent toutes les inquiétudes. Ceux qui avaient donné le plus de croyance aux soupçons, s'étonnaient alors d'avoir pu s'y arrêter. On reconnut qu'aucun parent de Kitzos ne combattait avec les ennemis. On se rappela plus vivement tous ses services. Il fut reconduit en triomphe dans la lunette de Guillaume d'Orange, où ses soldats le reçurent avec transport. La confiance brillait sur tous les fronts; les guer-

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 10.

riers et les habitants s'embrassaient en répétant pleins de joie : Non, il n'y a point de traître parmi nous.

Un faible enfant, éloigné de plus de trois cents lieues, accrut encore cette noble émotion. On vit le vieux Noti Botzaris s'avancer au milieu de ses frères d'armes. Des larmes roulaient dans ses yeux vénérables; il tenait une lettre à la main. Camarades, dit-il, l'aigle de la Selléide n'est pas mort tout entier. Le fils de Marcos possède déja les sentiments de son père; un jour il en aura la valeur. Écoutez ce qu'il m'écrit.

Les chefs et les soldats se pressaient autour de lui, et il leur lut la lettre suivante :

« Mon très-honoré général et oncle Noti. — Plus un respectable et bon citoyen souffre pour l'utilité commune et fait d'efforts pour le salut de sa patrie, plus il devient ferme et courageux contre le malheur, et supporte avec constance les maux de son corps, parce que son ame se réjouit et se complaît dans ces actions héroïques. Ainsi, vous, mon très-honoré et très-cher oncle, vous vous réjouissez des souffrances que vous éprouvez dans la place de Missolonghi pour le salut commun, et vous encouragez avec grandeur d'ame tous ceux qui com-

battent pour la liberté de notre patrie. Que ne puis-je être auprès de vous pour prendre part à ces sacrés et divins combats dont vous faites vos délices! Combien je gémis d'être encore si jeune!... Je m'efforce, au moins, de tout mon pouvoir, d'acquérir quelques lumières afin que je puisse bientôt m'envoler comme l'aigle et retourner dans notre commune patrie pour y remplir les devoirs que mon père m'a tracés par son honorable trépas. — Je baise votre main droite, et suis avec le plus grand respect votre cher neveu, le patriote DÉMÉTRIUS, fils de Marcos Botzaris (1).

Oui, s'écrièrent les guerriers, oui, notre position doit faire envie à tous les cœurs généreux.

---

(1) Σεβασμιώτατέ μοι καὶ γενναιότατε στρατηγὲ καὶ θεῖε κύριε Νότη!

Ὅσον ὁ τίμιος καὶ καλὸς πολίτης πάσχει διὰ τὴν κοινὴν ὠφέλειαν, καὶ ἀγωνίζεται διὰ τὴν σωτηρίαν τοῦ γένους του, τόσον γίνεται σταθερὸς καὶ καρτερόψυχος εἰς τὰ βάσανα, καὶ ὑπομένει μὲ μεγαλοψυχίαν τὴν σωματικήν του κακοπάθειαν· διότι τότε ἡ ψυχή του εὐφραίνεται καὶ ἀγάλλεται, διὰ τὰς ἡρωϊκὰς πράξεις του. Ὅθεν καὶ σὺ, σεβασμιώτατε καὶ φίλτατέ μοι θεῖε, χαίρεσαι εἰς τὴν κακοπάθειαν τὴν ὁποίαν δοκιμάζεις εἰς τὸ φρούριον τοῦ Μεσολογγίου διὰ τὴν κοινὴν σωτηρίαν, καὶ μὲ μεγαλοψυχίαν ἐνθαῤῥύνεις τοὺς ὅσοι πολεμοῦν διὰ τὴν ἐλευθερίαν τῆς πατρίδος μας. Ἄμποτες λοιπὸν νὰ εὑρισκόμην καὶ ἐγὼ μαζύ σου διὰ νὰ συναγωνισθῶ τὸν ἱερὸν καὶ θεῖον τοῦτον ἀγῶνα τὸν ὁποῖον ἐσὺ ἐντρυφᾷς! ἀλλὰ πόσον λυποῦμαι, ὅτι ἡ ἡλικία μου εἶναι ἀκόμη μικρά! . . Μόλον τοῦτο πασχίζω καὶ ἐγὼ ὅσον δύναμαι νὰ φωτισθῶ ὀλίγα τινὰ φῶτα,

Oui, tous les maux sont doux, soufferts pour la patrie et dans l'attente de la victoire.

A ces mots, ils portaient leurs regards sur le camp ennemi, avides d'y découvrir quelques signes d'un assaut prochain. Mais Ibrahim demeurait toujours dans la même inaction. Seulement le 14 février un bataillon et un escadron de ses troupes disciplinées que les Grecs appelaient *Gallo-Arabes*, s'avancèrent vers le bord du bassin, vis-à-vis de l'aile orientale des remparts, mais hors de la portée du canon. La cavalerie s'arrêta sur le rivage, les fantassins entrèrent dans la mer, et marchèrent en ordre vers l'île de Clissova. Ils s'en approchèrent à une certaine distance; mais dès que le poste qui se trouvait dans l'île commença de tirer sur eux, ils se replièrent sur les cavaliers. Ce n'était pas une attaque sérieuse; ils n'avaient, sans doute, d'autre objet que de sonder le terrain, et de re-

---

καὶ τότε νὰ ἀπετάξω ὡς ἀετὸς καὶ νὰ ἔλθω εἰς τὴν κοινὴν πατρίδα διὰ νὰ ἐκπληρώσω τὸ ὁποῖον ὁ πατήρ μου μὲ τὸν τίμιον θάνατόν του μὲ ἐσυμβούλευσε χρέος μου.

Ἀσπάζομαι τὴν δεξιάν σου καὶ μένω μὲ ὅλον τὸ σέβας,

Ὁ ἠγαπημένος ἀνεψιός σου καὶ πατριώτης

Δημήτριος Μάρκου Μπότσαρης.

connaître les difficultés qu'ils pourraient trouver dans une entreprise contre cette position importante des lagunes.

Cette démonstration et l'activité qui régnait dans la construction de la flottille, confirmèrent les assiégés dans l'idée qu'Ibrahim voulait les attaquer par mer comme par terre. Le long espace de temps qu'il employait à ses préparatifs semblait annoncer un assaut soigneusement combiné. Tout portait à croire qu'il ne différait de frapper que pour rendre ses premiers coups décisifs. Le reste de son artillerie de siége ne pouvait tarder d'arriver. Son camp venait de se grossir d'une partie des troupes de Reschid qui, mécontentes de passer sous le commandement des Égyptiens, s'étaient d'abord retirées, mais n'avaient pas tardé à revenir. Il avait alors sous les murs de Missolonghi huit mille six cents hommes de troupes disciplinées conduites par des officiers français; deux mille quatre cents soldats irréguliers tirés de la Crète, de Modon et de Lala; deux mille deux cents Albanais à sa solde; douze cents Mamelucks; cinq cents Cosaques amenés par le Capitan-Pacha; et au moins dix mille hommes commandés, sous lui, par Reschid. Ainsi, sans compter les troupes embarquées sur les vaisseaux qui bloquaient le golfe,

vingt-cinq mille hommes se trouvaient réunis contre une faible garnison qui n'avait plus pour remparts que des ruines.

Ce n'était pas cependant le nombre des assiégeants qui inspirait le plus de craintes au gouvernement et aux amis de la Grèce. Les défenseurs de la place avaient toujours dit qu'ils ne redoutaient que la famine, et ils étaient parvenus, par leurs exploits, à le faire croire à l'univers. Mais Miaouli n'avait apporté que l'approvisionnement de deux mois; la flotte ottomane devenait toujours plus formidable, et les ressources des Grecs, épuisées par tant d'efforts, pouvaient ne pas suffire aux dépenses d'une nouvelle expédition navale.

Une députation des chefs de Missolonghi se rendit à Napoli. Introduite dans le sénat, elle demanda qu'on pourvût la ville de munitions de guerre et de bouche, et qu'on acquittât la solde de la garnison, dont les malheureux soldats restaient exposés sans vêtements à toutes les rigueurs de l'hiver. Le trésor était vide, un emprunt à l'étranger devenait impossible dans les circonstances où se trouvait la Grèce; la loi sur l'hypothèque des terres nationales n'avait rien produit, pas un seul prêteur ne s'était présenté. Décidés par toutes ces considérations, les séna-

teurs abrogèrent la loi du 5 janvier, et ordonnèrent la vente des oliviers et d'autres arbres des terrains nationaux jusqu'à concurrence de trois millions de piastres (environ 1500,000 francs). Le Pouvoir Exécutif fut de l'avis du sénat. Alors on rappela les membres de la députation dans la salle des séances, et le secrétaire de l'assemblée leur parla ainsi :

« Braves guerriers, le gouvernement et la nation entière connaissent les combats mémorables que vous avez livrés pour la défense du boulevard de la Grèce.

« Vous et vos dignes compagnons, vous avez rempli vos devoirs envers la patrie. Dans le seul but de conserver Missolonghi, dont le salut est la sauve-garde de la Hellade, vous avez supporté la disette des vivres, des vêtements, de toutes les choses les plus nécessaires; vous avez bravé la mort que lançaient sur vous les barbares.

« Vous avez teint de votre sang cette terre sacrée; et la nation vous doit une reconnaissance éternelle. Elle n'a aucun moyen de s'acquitter. Votre valeur est au-dessus des éloges et de la reconnaissance. Mais l'histoire portera vos noms immortels à toutes les générations futures. Toutes les lignes des ouvrages qui renfermeront la re-

lation particulière du siége de Missolonghi sembleront écrites avec votre sang.

« Le gouvernement de la Grèce s'est occupé, autant qu'il l'a pu, de vos besoins; et maintenant, puisque tout autre moyen lui manque, il vient d'ordonner la vente de plusieurs propriétés nationales, dont le produit sera spécialement affecté à l'approvisionnement de Missolonghi.

« A votre retour, vous direz à vos compagnons d'armes que le plus vif desir du gouvernement est de secourir cette place, et que toute la nation partage notre reconnaissance envers vous (1). »

---

(1) Γενναιότατοι!

Ἡ Διοίκησις καὶ ὅλον τὸ ἔθνος γνωρίζει τοὺς μεγάλους ἀγῶνας, τοὺς ὁποίους ἐκάμετε ἐφέτος πρὸς συντήρησιν τοῦ προπυργίου ὅλης τῆς Ἑλλάδος, τοῦ Μεσολογγίου.

Σεῖς καὶ οἱ συναγωνισαί σας ἐπληρώσατε τὸ πρὸς τὴν πατρίδα χρέος σας, ὑπεφέρετε καὶ πεῖναν, καὶ γύμνωσιν, καὶ σέρησιν ὅλων τῶν ἀναγκαίων, καὶ θάνατον ἐκ μέρους τῶν βαρβάρων, μόνον καὶ μόνον διὰ νὰ φυλάξετε τὸ Μεσολόγγιον, τοῦ ὁποίου ἡ σωτηρία ἀσφαλίζει τὴν σωτηρίαν τῆς Ἑλλάδος.

Ἐβάψατε ὅλην ἐκείνην τὴν ἱερὰν γῆν μὲ τὰ αἵματά σας, καὶ ὅλον τὸ ἔθνος χρεωστεῖ νὰ εἶναι διὰπαντὸς εὐγνῶμον εἰς τὴν καρτεροψυχίαν τῶν ὑπερασπιστῶν τοῦ Μεσολογγίου. Ἀληθινὰ δὲν ἐμπορεῖ νὰ τὴν ἀνταμείψῃ μ' ὅ, τι καθεὶς ἤθελε ζοχασθῆ· ἡ γενναιότης σας εἶναι ἀνωτέρα ἐπαίνων καὶ εὐγνωμοσύνης· ἡ ἱστορία ὅμως θέλει περάσει τὰ ἀθάνατα τῶν ὑπερασπιστῶν τοῦ Μεσολογγίου ὀνόματα εἰς τὰς ἐπερχομένας γενεάς. Ὅλαι

Les généraux répondirent que le moyen adopté par le sénat procurerait peut-être de l'argent, mais n'en procurerait pas assez tôt pour fournir aux besoins de Missolonghi; qu'ils devaient repartir dans deux jours, et que, si le gouvernement voulait secourir cette ville, il devait songer à trouver tout de suite une somme suffisante, qu'on pourrait rembourser aux prêteurs sur le produit de la vente ordonnée. Cela dit, ils se retirèrent.

La commission des contributions fut chargée de voir, dès le jour même, ce que les citoyens les plus riches de la capitale voudraient offrir pour satisfaire à la demande des généraux. Le lendemain, en relisant le projet de loi, on dé-

---

αἱ σελίδες τῶν ἱςορικῶν βιβλίων, τὰ ὁποῖα θέλουν πραγματευθῆ ἰδιαιτέρως τὴν ἱςορίαν τοῦ Μεσολογγίου, θέλουν νομίζεσθαι ὡς γραμμένα μὲ τὰ αἵματά των.

Ἡ Ἑλληνικὴ διοίκησις μ' ὅ, τι ἠδυνήθη δὲν ἔλειψε νὰ θεραπεύσῃ τὰς ἀνάγκας σας, καὶ τώρα, ἐπειδὴ κάθε ἄλλος πόρος χρηματικὸς τῆς ἔλειψε, μὲ ταχύτητα ἀπεφάσισε νὰ ἐκποιηθῶσιν ἱκανὰ ἐθνικὰ κτήματα, ὅθεν ἐλπίζεται νὰ συναχθῶσιν ἱκανὰ χρήματα πρὸς ἐξοικονόμησιν τοῦ Μεσολογγίου ἰδιαιτέρως.

Ἐπιςρέψαντες λοιπὸν εἰς Μεσολόγγιον θέλετε εἰπεῖ καὶ διὰ ζώσης φωνῆς εἰς τοὺς συναγωνιςάς σας, ὅτι ἡ προθυμία τῆς Διοικήσεως εἶναι νὰ ἐξοικονομήσῃ μ' ὅ, τι δύναται τὸ Μεσολόγγιον, καὶ τοιαύτη εἶναι καὶ ἡ εὐχαρίςησις ὅλου τοῦ ἔθνους.

cida d'ajouter à la vente des arbres, etc., celle d'une partie des terres nationales. Cette loi fut sur-le-champ décrétée par le Pouvoir Exécutif (1); mais on était au 18 février. Un grand mois avait été perdu. Il était trop tard : le sort de Missolonghi devait être décidé avant que le produit de ces ventes pût être employé à le défendre.

Quelques jours après, Sachtouri, Nenka et Siachini, députés de l'île d'Hydra, exposèrent, dans une pétition au sénat, qu'ils avaient représenté au gouvernement le danger que courait cette île, par l'impossibilité où elle se trouvait d'équiper ses vaisseaux, et qu'on ne s'était point occupé de leurs plaintes; qu'ils attendaient dans la journée une réponse définitive pour s'en retourner aussitôt, et que, s'ils n'en recevaient pas, ils protesteraient expressément contre l'indifférence de ceux qui n'avaient voulu ni voir le péril, ni songer aux moyens de le repousser (2).

Trois sénateurs, parmi lesquels se trouvait l'éloquent Missolonghiote Spyridon Tricoupi, furent envoyés par l'assemblée auprès des membres du Pouvoir Exécutif, pour conférer avec eux sur

(1) Voyez les pièces justificatives, n° 11.

(2) Compte rendu des séances du Sénat, dans le journal officiel de la Grèce.

l'approvisionnement de la flotte. Il fut décidé qu'on prendrait sur les fonds déja rassemblés par des contributions volontaires, cent vingt mille piastres (environ 60,000 francs), qu'on remettrait aux députés d'Hydra, et trois cent mille qui seraient versées entre les mains de ceux de Missolonghi.

On a blâmé, et j'ai blâmé moi-même la lenteur des délibérations du sénat dans des circonstances si pressantes : cependant, avant d'adresser des reproches au gouvernement grec de cette époque, on doit faire attention à la position déplorable où il se trouvait. Après cinq ans d'une guerre d'extermination, dont les fureurs avaient détruit toutes les ressources de la Grèce, ce gouvernement était obligé de lutter encore contre toutes les forces de l'empire turc, favorisé, secouru, guidé par des puissances chrétiennes. Les cabinets, au lieu de céder enfin aux vœux des peuples, au lieu d'obéir enfin à la religion et à l'humanité, se montraient chaque jour plus dévoués au Croissant, plus opposés à la Croix. Un instant seulement, les Hellènes purent espérer un changement favorable dans la diplomatie européenne.

Le chef de la Sainte-Alliance venait de descendre au tombeau. Ce souverain sera signalé dans l'histoire comme un phénomène singulier.

Presque tous les rois punissent dans leurs sujets toutes les idées de liberté; mais on les voit souvent fomenter chez les autres peuples ces mêmes idées, quand ils peuvent en tirer quelque profit. Alexandre seul poussa la haine des vertus politiques jusqu'à sacrifier à cette haine sa renommée, l'agrandissement de son empire, le triomphe de sa religion, l'unique source de richesses qu'il pût avoir. Il se dévoua au triomphe du système autrichien : ce fut le Décius des ennemis du patriotisme.

Indignés de sa conduite, les Grecs le plaignirent peu. Ils savaient qu'après les avoir poussés à l'insurrection, il les avait abandonnés du moment qu'il s'était aperçu que ce n'était pas pour prendre ses fers, qu'ils brisaient leurs vieilles chaînes. Cependant, comme on prétendit que la voix de Dieu avait éveillé ses remords, et qu'il avait voulu réparer ses fautes, les Grecs implorèrent en sa faveur la clémence divine. Ce dut être pour son ame, dégagée par la mort des petits intérêts de cour, une leçon bien déchirante et bien terrible, que de voir et d'entendre, du pied du tribunal suprême, où on lui demandait compte du sang de tant de Martyrs, leurs parents, à genoux sur leurs tombeaux, intercéder pour lui auprès de son juge.

On attendait beaucoup de Constantin, légitime héritier de la couronne. On savait qu'il aimait la guerre et la Russie, et qu'il s'était souvent montré humain tandis qu'Alexandre parlait d'humanité. On ne doutait point qu'il ne vînt s'asseoir sur le trône de Constantinople, et on pensait qu'il serait assez juste et assez prudent pour n'être qu'un allié fidèle et bienfaisant de la Grèce. Ces espérances ne durèrent pas long-temps. L'ordre de succession au trône des czars fut interrompu : au lieu de passer le Pruth, on négocia, et dès-lors il devint évident que la Russie serait encore sacrifiée, par son empereur, aux intérêts de l'Autriche et de l'Angleterre.

La Grèce n'avait plus rien à attendre du dehors. La nécessité de faire de nouveaux efforts pour conserver Missolonghi frappa davantage tous les esprits. Une population épuisée réunit ses dernières ressources. L'éloquence et la religion élevèrent la voix pour enflammer la générosité des citoyens. Un discours, prononcé par Tricoupi dans les discussions qu'avait amenées la pétition des Missolonghiotes, frappa vivement les habitants d'Hydra. L'évêque de cette île fit lire dans toutes les églises une exhortation pastorale dont les paroles, vraiment évangéliques, émurent tous les cœurs. Les marins, revenus

depuis peu de Missolonghi, redoublaient, par leurs récits, l'admiration et la pitié qu'inspiraient au peuple l'héroïsme et les souffrances de la garnison. Il faut, disaient-ils, avoir vu, comme nous, la misère de ces guerriers pour s'en faire une juste idée. Leurs logements ont croulé, ainsi que leurs remparts, sous un bombardement de dix mois. Ils sont obligés de se construire eux-mêmes, tenant d'une main le fusil et de l'autre la pelle ou le marteau, de misérables cabanes qui les défendent à peine de la pluie; ils veillent toujours la plus grande partie de la nuit, quelquefois la nuit entière pour observer l'ennemi; et souvent, après tant de fatigues, ils manquent de pain pour réparer leurs forces; ils marchent presque nus et sans chaussure au milieu du froid de l'hiver; et, en les voyant si sales et si infects, on se détournerait avec dégoût, si l'on n'apercevait sur leurs vêtements usés par les combats, la trace des balles ennemies et les glorieuses taches du sang des martyrs. Quand nos vaisseaux quittèrent le port, ces braves, au milieu de leur détresse, ne réclamèrent point les rations et la solde dont ils sont privés depuis si long-temps; ils ne demandèrent que de la poudre et du pain.

Ce tableau de constance et de malheur touchait vivement les généreux Hydriotes. Un co-

mité fut nommé pour recevoir les offrandes des citoyens en faveur de Missolonghi. Le zèle était grand; mais les souscriptions ne furent pas considérables, parce que tous les habitants riches avaient déja fait d'énormes sacrifices à la cause de la liberté.

L'exemple d'Hydra fut imité à Napoli. On y établit une commission chargée de recueillir les offrandes des patriotes de la capitale, et d'envoyer des délégués dans toutes les villes de la Grèce. Ceux qui se rendirent à Athènes y recueillirent huit mille neuf cents piastres en argent, et plusieurs dons en nature, particulièrement des habits et du linge (1). La plupart des autres villes s'empressèrent aussi de concourir par de généreux sacrifices à la défense du boulevard de la patrie. Mais il fallait un temps considérable pour réunir, par ce moyen, même de très-faibles sommes. On ne savait à quelle époque la flotte grecque serait en état de remettre en mer; et, pendant son inaction, les vaisseaux du capitan-pacha parcouraient librement les rivages de l'Étolie et de la Morée, bloquaient étroitement le port de Missolonghi, portaient l'abon-

(1) Le général Gouras donna lui seul quatre mille piastres, et sa femme offrit trente *phoustanelles* (espèce de jaquettes).

dance dans le camp d'Ibrahim, entretenaient des communications actives entre ce camp et Patras, entre Patras et les villes maritimes de la Morée occupées par les Turcs. Missolonghi allait être attaqué en même temps par terre et par mer; une artillerie nombreuse, dirigée par des canonniers autrement habiles que les Turcs, se préparait à foudroyer les remparts déja ouverts ou ébranlés par les boulets de Reschid; c'étaient des troupes disciplinées qui devaient s'élancer sur les brèches agrandies; c'étaient des officiers sortis des écoles militaires de l'Europe qui devaient diriger les assauts; c'étaient encore des officiers européens qui devaient s'opposer, sur les navires ottomans, à l'entrée de tous les secours.

Le danger de la place devenait extrême. Le ton des lettres de la Grèce et de l'Italie changea subitement. Tout peignait l'inquiétude et même la terreur. Au bruit du canon qui recommençait à gronder contre la *ville sainte*, le clergé d'Ithaque récita les prières des agonisants pour les héros de Missolonghi, et, au milieu de ces chants funèbres, s'élevait vers le ciel ce cri déchirant et terrible : *Qu'avons-nous fait à la France ?*

Ce reproche trop mérité, ces prières qui re-

commandaient à Dieu les ames d'une population entière, retentirent dans tous les cœurs restés français. Une indignation généreuse s'empara de toutes les classes de la société. Tous les citoyens voulurent protester contre la bienveillance que notre cabinet témoignait aux infidèles. Le ministère et la nation se trouvèrent en présence sous les murs de la cité dévouée au martyre. Malheureusement, les forces n'étaient pas égales. Tandis que les alliés des ministres foudroyaient les chrétiens, la nation espérait à peine de pouvoir leur faire passer, à la faveur des ténèbres, quelques faibles secours contre la faim. Un homme dont l'histoire doit conserver le nom, M. Eynard, non content d'ajouter à ces secours une portion de sa fortune, voulut en surveiller, en presser le départ; il se rendit en Italie pour dispenser à la Grèce les bienfaits de l'Europe, et remplit, avec le zèle le plus éclairé, ce beau rôle qui convenait si bien à son dévouement.

Le comité de Paris, ceux d'Amsterdam et de Genève, redoublèrent d'efforts. Des souscriptions s'ouvrirent dans la plupart des villes de France. Tandis que d'obscurs émissaires parcourant, dit-on, les casernes et les antichambres, recrutaient des bras pour égorger les Missolonghiotes, les femmes les plus distinguées par la

naissance, par l'esprit et les vertus, parcoururent toutes les demeures des citoyens, recueillant les dons de l'humanité en faveur des héros de l'Étolie, en faveur de ces milliers de femmes et d'enfants que l'héroïsme pouvait sauver du fer des barbares, mais non des atteintes de la faim. Elles passaient leurs journées entières dans les travaux de cette mission vraiment chrétienne; et le soir, en se reposant de ces pieuses fatigues, elles continuaient, dans leur salon, à plaider la cause de la religion et de la pitié. La bourse de secours restait ouverte, et se grossissait des offrandes de leurs amis. Ce n'était pas seulement la Grèce que servaient leurs nobles soins. Les discussions politiques, qui, depuis long-temps, n'intéressaient plus que l'esprit et la vanité, recommencèrent à émouvoir le cœur. Les Français y gagnaient plus que les Hellènes. Qu'est-ce qu'un peu d'or, auprès des plus nobles émotions?

L'impulsion donnée en France se communiquait à toutes les nations. Les dons se multipliaient de toutes parts. On espérait qu'ils parviendraient assez tôt dans Missolonghi pour arracher à Ibrahim l'héroïque proie qu'attendait sa fureur.

Ce général, voyant enfin toute son artillerie

de siége réunie, et sa flottille prête à seconder ses opérations, fit commencer, le 24 (1) février, un feu terrible qui se soutint sans interruption pendant trois jours. Le 28, à deux heures du matin, cinq mille hommes de son armée, favorisés par une nuit obscure, s'avancèrent vers les remparts, portant les outils et les matériaux nécessaires pour construire des retranchements. On se rappelle que les Grecs avaient élevé un amas de terre devant le bastion Botzaris, pour parer les boulets que l'ennemi lancerait contre la brèche. Ce fut sur cette espèce de rempart que les Turcs se logèrent d'abord. La garde du bastion ne tarda pas à s'en apercevoir, et donna sur-le-champ le signal convenu pour annoncer l'approche de l'ennemi. Ce signal fut porté dans tous les postes, la trompette sonna, une partie de la garnison se réunit dans le Botzaris, et le feu commença vers deux heures et un quart. Ce genre de combat qui ne pouvait rien décider ne suffit pas longtemps à l'ardeur des Grecs. Les uns tirent leur sabre, les autres leur atagan, ils demandent que les portes s'ouvrent et qu'on leur permette de se mesurer de plus près avec les barbares. Leurs

(1) Le 12.

vœux sont remplis ; ils s'élancent hors des murs. En un instant, ils ont repris le monticule, et la mêlée s'engage avec le gros des forces ennemies. Les soldats disciplinés d'Ibrahim surpris de l'audace de la garnison, troublés par ses clameurs guerrières, sont les premiers à plier. Plusieurs, cessant de combattre, implorent la pitié des Grecs. La différence de leurs cris prouve que tous ne sont pas nés dans les états de Méhémet-Ali. Les uns, jetant aux pieds des chrétiens leurs fusils encore chargés, s'écrient : Aman capitan ! les autres s'écrient en français : Pardon, capitaine ! Mais les Grecs n'écoutent ni *aman*, ni *pardon*. Tout ce qui ne fuit pas, tombe sous le glaive. Bientôt les Albanais, les Guègues et les Turcs asiatiques se retirent également en désordre.

Au moment où les vainqueurs se rapprochaient des murailles, un corps de Mamelucks s'avança contre eux. Les Grecs, feignant de se troubler à cette vue, attirèrent les cavaliers sur un terrain miné, et l'explosion fit périr plusieurs des barbares. Ibrahim perdit plus de cinq cents hommes dans cette affaire qui ne finit qu'à onze heures du matin. Les chrétiens eurent sept guerriers tués et onze blessés, parmi lesquels on comptait le lieutenant-général Giannaki Soul-

tanas, qui s'était fait remarquer au milieu de la mêlée par des prodiges de valeur. Le général Photomara et le lieutenant-général Giannaki Razocotzica partagèrent avec lui l'honneur de cette journée.

A l'aspect des Grecs qui rapportaient en triomphe dans leurs murs un grand nombre de fusils à baïonnettes et les têtes de quelques officiers européens, Ibrahim sentit que la réputation de ses troupes disciplinées était compromise. Il essaya de la rétablir par une nouvelle attaque, et fit occuper une seconde fois le monticule élevé devant le bastion Botzaris. Les généraux grecs se réunirent, et le conseil décida qu'on sortirait après le coucher du soleil pour reprendre cette position. Les soldats, instruits de cette délibération, n'attendirent pas le signal; ils retournèrent au combat, tuèrent ou blessèrent plus de trois cents ennemis, poursuivirent le reste jusqu'à la première parallèle, et rentrèrent dans la ville, couverts de sang de la tête aux pieds, n'ayant perdu qu'un seul homme, et chargés de nouvelles dépouilles, parmi lesquelles ils étalaient surtout avec orgueil ces fusils européens dont on les avait si long-temps menacés.

LIVRE VII.

ARGUMENT.

Ibrahim tourne tous ses efforts du côté de la mer. — Il s'empare de Vassiladis, de Ntoulma, de Poros et d'Anatolico.— Sortie d'une partie de la garnison. — Les Turcs attaquent l'île de Clissova. — Héroïsme de Kitsos Tsavellas et de ses trois cents compagnons. — Victoire des Grecs.—Les vivres manquent entièrement dans la ville.— Arrivée de la flotte grecque. — Inutilité de ses efforts. — Souffrances et courage des habitants. — Réponse de Noti Botzaris au commandant des îles Ioniennes.—Plan d'une sortie générale.—Lettre à Karaïskaki. — Préparatifs de la sortie.—Dévouement de Kapsalis.—Derniers moments de Missolonghi.—Pertes des Arabes.— Marche de la garnison jusqu'à Salona.—Arrivée des chefs à Napoli (1).

Ibrahim, consterné de sa défaite, comprit dès-lors que ni ses canons, ni ses baïonnettes, ne lui ouvriraient les portes de Missolonghi, et que les défenseurs de la *ville sacrée* ne pouvaient être domptés que par la faim. Leurs approvisionne-

(1) On sera généralement étonné de ne pas trouver ici

ments devaient bientôt s'épuiser. Tout ce qu'avait à faire leur ennemi était d'empêcher la flotte grecque de leur en fournir de nouveaux. Pour remplir ce dessein, il résolut de s'emparer des

---

le service funèbre de la garnison, célébré, nous a-t-on dit, par la garnison elle-même, et la communion générale dont tout le monde parle encore chaque jour. Mais j'ai dû n'admettre dans mon récit que des faits certains; et cette imposante scène, inventée sans doute par quelque Grec des îles Ioniennes, à l'imitation du service funèbre *des trois cents*, n'est pas plus vraie que l'entrée de Constantin Botzaris dans Missolonghi, que l'arrivée de Gouras et de Fabvier sous les murs de la place, que la blessure d'Ibrahim, etc. etc. La garnison a toujours pensé qu'elle résisterait à tous les assauts des Arabes, pourvu qu'on lui donnât des vivres. Elle a espéré jusqu'au dernier moment que Miaouli pourrait lui en fournir; et lorsque enfin cette espérance s'est évanouie, les héros de la Grèce Occidentale se sont flattés que la victoire les conduirait à travers les hordes d'Ibrahim. Quant à la population qui, sans armes, ou affaiblie par les blessures et la maladie, ne pouvait suivre les guerriers, elle a fait sans appareil les apprêts de son martyre. Le 20 février, jour où l'on veut que cette communion funèbre ait eu lieu, la ville, ainsi que mes lecteurs viennent de le voir, bien loin d'être *à l'agonie*, n'avait pas encore été attaquée par les Arabes, elle possédait au moins pour un mois de vivres, et ses défenseurs, au lieu de songer à célébrer leurs funérailles, ne doutaient point qu'ils ne parvinssent à détruire l'armée du satrape égyptien.

principales positions qui défendaient les lagunes. Sa flottille de chaloupes canonnières sortit du port d'Aspris Alikis, et rompit la communication entre Anatolico et Missolonghi. Le 6 mars (1), un vaisseau à vapeur arriva de Patras, traînant à sa suite plusieurs petits bâtiments. Aussitôt neuf chaloupes et dix-huit *lantzonia* (2) entrèrent dans le bassin par le canal de Vassiladis. Trois jours après, le reste de la flottille s'avança contre le fort bâti dans cet îlot; et le faible poste grec qui s'y trouvait, se vit entouré de tous côtés. Les boulets et les bombes que tant de barques armées lançaient sans relâche contre ces guerriers, ne purent les intimider. Privés de tout secours, ils n'ignoraient point qu'ils devaient finir par succomber; mais ils sentaient combien il était important pour Missolonghi qu'ils prolongeassent leur défense. Effrayé de leur résolution, l'ennemi n'osait tenter un débarquement, et tout semblait leur promettre un succès momentané, lorsque, vers le soir, une bombe tomba sur leur magasin à poudre qu'on n'avait pas eu le soin de blinder, et le fit sauter à l'instant. A cette vue, les bar-

(1) Le 22 février.

(2) Espèce de bateaux plats, capables de naviguer dans les endroits les moins profonds du bassin de Missolonghi.

bares s'élancent de toutes parts et parviennent à prendre terre. Une grande partie des soldats grecs avaient péri dans l'explosion. Ceux qui restaient ne pouvaient espérer qu'une mort glorieuse, ils l'obtinrent, et tombèrent presque tous, les armes à la main, après s'être vengés d'avance. Quelques-uns seulement, se voyant seuls au milieu d'une foule d'ennemis, et craignant d'être pris vivants, se précipitèrent dans les flots et réussirent à rentrer dans Missolonghi.

La prise de Vassiladis devait avoir pour Ibrahim les résultats les plus heureux. La flotte turque avait désormais un point d'appui pour résister aux vaisseaux grecs, et les petites barques ottomanes pouvaient parcourir sans obstacle une partie du bassin. Espérant d'en occuper bientôt toute l'étendue, le féroce Égyptien résolut d'attaquer d'abord les îles de Ntoulma, de Poros et d'Anatolico. Tandis que soixante *lantzonia*, dont les plus petits portaient de cinquante à soixante hommes, et les plus grands de quatre-vingts à quatre-vingt-dix, se dirigeaient sur Ntoulma du côté de la mer, il ordonna que deux mille soldats s'avançassent contre cette île du côté de la terre; car, ainsi que je l'ai déja dit, l'eau est si peu profonde dans une grande

partie des lagunes, qu'on peut les traverser à gué. Sur le bord voisin, les Turcs avaient construit trois batteries, chacune de six canons, pour écraser les frêles retranchements élevés dans Ntoulma. Ils amenèrent aussi quelques mortiers. Le feu commença vers les dix heures du matin. La garnison grecque n'était composée que de trois cents hommes. Ils montrèrent le même courage que les défenseurs de Vassiladis, et périrent par le même accident. Au bout d'une heure de combat, une bombe mit le feu à leur magasin à poudre. Ils résistèrent cependant encore à la double attaque qui les menaçait. Déja même la colonne qui s'était avancée de la terre ferme reculait en désordre; mais tout-à-coup un escadron de Mamelucks s'élance au devant des fuyards, et menace de la mort tous ceux qui ne retourneraient pas à la charge. Cette menace, exécutée sur quelques-uns, force les autres à obéir. La colonne se reforme et s'avance avec une nouvelle ardeur. Les barques, dont la plupart reculaient aussi, s'arrêtent. Les plus grandes se tiennent à quelque distance, en redoublant le feu de leur artillerie; les plus légères se portent sur le flanc des retranchements. Assaillis de tous côtés, les Grecs se virent forcés de quitter leurs positions et de chercher un refuge à Poros.

Mais ce ne fut pas sans avoir causé une perte sensible à l'ennemi : sept cents cadavres musulmans flottaient sur la mer autour de Ntoulma. Les chrétiens perdirent deux cents hommes, dont la plupart périrent en s'efforçant de gagner Poros. Ceux qui atteignirent cette île, suivis par l'ennemi, et ne voyant aucun moyen de s'y défendre, se hâtèrent de passer dans Anatolico. Là se trouvaient quatre cents hommes sans armes, et quatre mille femmes ou enfants. Les cent soldats échappés de Ntoulma auraient désiré d'attendre la mort en combattant; mais ils n'osèrent entraîner dans leur tombe toute cette population sans défense, et ils acceptèrent une capitulation, c'est-à-dire, le supplice ou l'esclavage.

Pendant qu'ils subissaient la loi du vainqueur, leurs frères de Missolonghi vengeaient leurs infortunes. Une partie de la garnison s'élança sur les lignes des assiégeants, égorgea leurs postes avancés, et, pénétrant dans leur camp, fit tomber sous ses coups cinq cents Égyptiens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers. Elle rentra dans les murailles chargée de riches dépouilles, et sans que les ennemis osassent inquiéter sa retraite.

Cette nouvelle preuve de la supériorité des

chrétiens sur leurs adversaires ne fit que confirmer Ibrahim dans la résolution de n'attendre ses succès que de la famine, et de mettre tout en usage pour empêcher l'arrivée des moindres provisions dans les murs de Missolonghi. Une fois maître de toutes les lagunes, il ne craindrait plus rien. La flotte grecque fût-elle victorieuse des navires ottomans, la ville ne pourrait être secourue; il l'entourerait du côté de la mer comme du côté de la terre. La possession d'Anatolico, de Poros et de Vassiladis l'établissait fortement sur toute la partie occidentale du bassin : il conçut le projet de se fortifier de même vers l'orient par la prise de Clissova. Dans cette vue, il fit construire de nouveaux bateaux plats, pour augmenter sa flottille, et n'oublia rien de ce qui pouvait relever l'audace de ses troupes et les disposer à de plus grands efforts.

Les Grecs avaient prévu ses desseins. Aussitôt après la prise de Vassiladis, ils avaient eu la précaution de fortifier l'église de la Sainte-Trinité qui se trouvait dans l'île de Clissova. Portant dans ces travaux la même activité que dans les batailles, rien ne pouvait ralentir leur ardeur. Alors même que, vers la fin de mars, la famine commença de se faire sentir dans la ville, lorsqu'ils n'avaient pour réparer leurs forces que la

moitié, que le quart d'une ration, ils continuèrent à tenir d'une main l'épée et de l'autre le marteau. De frêles barques leur apportaient encore alors, par intervalles, quelques aliments envoyés par les Grecs des îles Ioniennes. Ces légers secours ne faisaient point cesser la disette, mais du moins ils la rendaient supportable, et Miaouli ne pouvait tarder à paraître.

Averti de l'approche des vaisseaux grecs, Ibrahim pressa l'exécution de son plan. Il réunit, le 5 avril (1), dans le bassin de Missolonghi, cinq grandes chaloupes et quatre-vingt-treize *lantzonia*. Vers les deux heures après midi, il fit embarquer sur ces bateaux deux mille cinq cents hommes d'élite. La garnison ne pouvant savoir d'une manière positive sur quel point ils allaient se diriger, passa toute la nuit sous les armes à épier leurs mouvements. Le lendemain, à la pointe du jour, la flottille s'avança vers Clissova. On voyait en même temps, du côté de la terre, d'autres ennemis qui s'étaient approchés de l'île et se trouvaient dispersés sur différents îlots voisins, se réunir, au nombre de deux mille, et marcher dans la mer pour seconder l'attaque des chaloupes (2).

(1) Le 24 mars.

(2) Cette affaire si brillante, presque entièrement incon-

Les Grecs n'avaient dans Clissova que cent soldats et quelques officiers ; et le lieutenant-général Christodoulos Hadgi Petrou, chef de ce poste, était malade à Missolonghi. Heureusement, Kitsos Tsavellas commandait en ce moment un certain nombre de guerriers tirés des différents corps de la garnison, et chargés de garder tout le rivage. Dès qu'il aperçoit le mouvement de l'ennemi, il se jette dans un bateau, suivi du petit nombre de braves qui se trouvaient auprès de lui. Ils étaient dix tout au plus. Mais, sans songer au péril, ils s'avancent vers l'île menacée. Cet exemple enflamme l'émulation des guerriers qui en sont témoins. Les premiers qui l'imitèrent furent les deux officiers souliotes Kitsos Paulou et George Navaricou. Environ cent cinquante hommes, de différents corps, se réunirent à eux.

A peine étaient-ils parvenus dans l'île, que les barbares, poussant leurs clameurs accoutumées, se préparèrent au combat. Il était cinq heures du matin.

Entourant Clissova de ses barques armées,

---

nue en France, où tous les récits la transformaient en un assaut général, est racontée ici d'après une lettre inédite du général grec Boutsicas, écrite de Missolonghi, le lendemain du combat.

Reschid, chargé par Ibrahim de conduire l'attaque, fit commencer une vive canonnade pour protéger leur approche. Ce cercle de feux dévorants se resserrait sans cesse; au bout d'une heure, les ennemis étaient assez rapprochés du rivage pour qu'on pût les combattre à coups de pierres. Alors le signal de la descente est donné; cinquante-deux porte-étendards s'élancent avec assurance des barques dans les flots : toutes les troupes, et du côté de la mer et du côté de la terre, s'avancent vers les retranchements grecs.

Qui n'aurait cru que de telles forces réunies contre deux ou trois cents hommes, les détruiraient en un instant, et que toute résistance serait inutile? Mais Tsavellas était d'un pays où la force de l'ennemi n'empêche jamais de combattre, et d'une famille que le nombre n'empêcha jamais de vaincre. Il se souvenait des exploits de son père et de son aïeul. Après avoir compté sa faible troupe, après avoir assigné à chacun le poste le plus convenable, il ordonna, d'un air tranquille et fier, de ne tirer que lorsque l'ennemi parviendrait aux palissades. Ses soldats exécutèrent cet ordre avec le même sang-froid qu'il l'avait donné. Ainsi, les barbares s'approchèrent sans obstacle. Déja ils touchaient les retranchements. Soudain, un feu terrible et à bout por-

tant renverse les plus hardis. Ils s'acharnent toutefois, et pendant deux heures un carnage épouvantable inonde de sang les murailles. Ceux des assaillants qui, épargnés par les balles, parviennent sur les murs, en sont renversés par l'atagan ou le sabre souliote. Enfin, les Turcs cèdent et fuient. Reschid s'avance pour les encourager; il est blessé. Leurs autres chefs les ramènent à la charge. Repoussés une seconde fois, ils reviennent une troisième, une quatrième. Ils commencent chaque nouvelle attaque avec une nouvelle rage; ils la finissent avec une honte nouvelle. Ce ne fut qu'à midi qu'effrayés de leurs pertes et désespérant de réussir, ils s'éloignèrent hors de la portée du mousquet, continuant toujours le feu de leur artillerie.

Ibrahim, qui possède au moins une des qualités du politique, l'opiniâtreté, ne se laisse point décourager. Il ordonne que deux mille cinq cents hommes de ses troupes disciplinées attaquent du côté de la terre. Il se met à leur tête. Sur les deux heures, cette nouvelle colonne s'approche de l'île, et, réunie au reste des premiers assaillants, recommence le combat. La poignée de héros que dirigeait Tsavellas accueille Ibrahim comme elle avait accueilli Reschid. Les Grecs visent surtout aux officiers. L'un des renégats

les plus marquants est tué par Panagiotis Sotiropoulos, que nous avons vu conduire avec adresse et succès les mines dirigées contre la *digue d'union*. Les ennemis fuient de nouveau. S'il n'y avait eu que des Turcs, le combat finissait dès-lors. Mais les Arabes disciplinés, retenus par leurs chefs, se reforment à l'instant. Sans cesse repoussés, ils renouvellent sans cesse leurs efforts. Les Grecs, accablés de fatigue, pouvaient à peine tenir leurs fusils, et le jour était près de s'éteindre, lorsque les barbares rompirent enfin leurs rangs et se dispersèrent sans écouter le commandement de leurs officiers. La flottille s'éloigna lentement et en désordre, ne ramenant de tant de troupes que quelques débris sanglants et consternés.

Les vainqueurs purent juger de la perte des ennemis par les dépouilles qui couvraient le rivage. Ils ramassèrent plus de seize cents fusils, dont les diverses formes indiquaient les différents pays de ceux qui les portaient. Les uns, garnis de baïonnettes, avaient été abandonnés par les Arabes; d'autres appartenaient à des Albanais; d'autres à des Turcs de l'Asie. On remplit sept barques des petites armes trouvées dans le champ du combat. On ne découvrit que douze cents cadavres ennemis; mais Ibrahim avait réellement perdu plus de deux mille

hommes de ses meilleures troupes ; deux des régiments formés par ses officiers français, avaient été détruits. Une grande partie de ses morts était cachée dans la mer, que tant de sang versé avait teinte d'un rouge sombre jusqu'à une certaine distance de l'île. Les Grecs auraient pu faire beaucoup de prisonniers : mais, dans l'ivresse du combat, ils n'épargnèrent que trois Cosaques.

Cette mémorable affaire où, pendant treize heures, ils luttèrent contre des troupes vingt fois plus nombreuses et soutenues par une artillerie formidable, ne leur coûta que trente-cinq hommes tués ou blessés. Au nombre des morts se trouvaient les deux officiers souliotes dont j'ai parlé, Kitzos Paulou et George Navaricou.

Parmi les traits de bravoure qui signalèrent cette journée, il en est un que l'histoire ne doit point laisser dans l'oubli. Au plus fort du combat, le chiliarque Constantin Drianis et neuf autres Grecs montèrent dans deux petits bateaux, pour porter de l'eau et des cartouches aux défenseurs de Clissova. Ils s'approchaient à travers la foule des chaloupes ottomanes; tout-à-coup, un boulet renverse les quatre soldats qui se trouvaient avec Drianis dans l'un des bateaux,

et l'autre barque recule. Drianis continue à s'avancer sans crainte au milieu des ennemis. Sa barque touche le fond de la mer, et s'arrête. Loin de se déconcerter, il se jette dans les flots; tandis que les balles sifflent de tous côtés autour de sa tête, il tire de ses mains son bateau sur le rivage, il dépose à terre les corps de ses quatre compagnons, il porte aux troupes de Tzavellas les munitions dont elles commençaient à manquer, l'eau dont tant de fatigue leur faisait vivement sentir le besoin, et, se mêlant dans leurs rangs, combat avec elles jusqu'à la fuite des Turcs (1).

L'enthousiasme fut général dans Missolonghi. Ses habitants accoutumés à d'héroïques exploits étaient cependant étonnés. Toutes les bouches célébraient la valeur et l'habileté de Tsavellas, la constance de ses compagnons. Des hymnes pieux, retentissant dans les temples, reportaient la gloire de cette journée au Dieu protecteur des chrétiens. Exaltés par un succès presque incroyable, les soldats et les citoyens se flat-

(1) Ces détails, que le général Boutsicas n'a pu donner dans une lettre, sont extraits d'une relation manuscrite envoyée de Napoli, par M. Démétrius Ainian, littérateur distingué.

taient de voir bientôt l'entière ruine de leurs ennemis. Hélas! c'était la dernière victoire que la plupart d'entre eux devaient apprendre, la dernière dont on pût se réjouir au pied des autels de Missolonghi. Cette ville que remplissaient des chants de triomphe, chancelait sous les coups d'un ennemi plus terrible qu'Ibrahim : ces héros, dont on célébrait la gloire, n'avaient pu, après treize heures de carnage, trouver un morceau de pain pour réparer leurs forces, et il ne devait plus entrer d'aliments dans Missolonghi tant que ses murs seraient habités par des chrétiens. Pendant que chacun de nous apportait son offrande pour nourrir les héros de la religion et de la liberté, pendant que des hommes vraiment pieux chargeaient dans les ports des îles Ioniennes de légères barques qui pussent tromper les croisières des Turcs ; des officiers sortis de nos rangs parcouraient les lagunes de Missolonghi, signalaient les moindres canaux qui pouvaient donner passage à nos secours, et, plaçant sur le bord des canons venus, dit-on, de France, engloutissaient dans les flots nos présents et ceux qui les portaient. Ils étaient enfin parvenus à intercepter les moindres nacelles.

Si les Grecs, profitant de la consternation

qu'avait répandue parmi les barbares la victoire de Clissova, s'étaient decidés à sortir de la ville pendant la nuit qui suivit ce combat héroïque, il est plus que probable que toute la population aurait traversé, sans perte, le camp des Égyptiens. Mais le généreux desir de ne point abandonner l'un des boulevards de la Grèce, l'espoir de consumer devant ses murs toute l'armée ennemie, empêchèrent les chefs de saisir une occasion si favorable. Déja Missolonghi avait deux fois manqué de vivres; ses habitants avaient vu de près la faim. Ils attendaient la flotte grecque, et ils semblaient, en l'attendant, se nourrir de leur gloire et des bénédictions du monde.

La flotte chrétienne parut. Ibrahim ayant échoué dans l'attaque de Clissova, si les marins grecs n'avaient eu que des Musulmans à combattre, Missolonghi eût été ravitaillé. Mais, au premier abord, Miaouli reconnut l'industrie européenne. Cette flotte turque qui n'était auparavant qu'un amas confus de vaisseaux, lui apparut rangée en ordre sur trois lignes, et appuyée par les batteries des lagunes. Ces canons des navires ottomans dont le feu si mal dirigé faisait naguère sourire les Grecs, tiraient alors rarement en vain. Canaris, à qui le ciel semblait avoir livré les amiraux turcs, s'avança sur son brûlot et

demeura immobile. D'immenses radeaux étendus devant le front de la flotte ennemie lui en interdisaient l'approche.

Les marins grecs furent glacés d'horreur. Cependant le souvenir de tant de succès leur rendit l'espoir. Un frêle canot se glissant à travers ce dédale de navires, de pontons, de batteries, porta dans Missolonghi des lettres rassurantes écrites par Miaouli et par les chefs des troupes qu'il avait à bord. Ces lettres soutinrent le courage de la garnison. Au milieu de tant de privations et de souffrances, elle se soumit à en supporter de plus cruelles encore, dans la persuasion qu'elle recevrait enfin des vivres. On commença à se nourrir avec la chair des chevaux, des chiens, des souris et des autres animaux qu'on put trouver dans la ville. Quand cette ressource manqua, on recourut aux crabes, qu'il fallait pêcher sous le feu des barques ennemies. Enfin, on en vint à manger les almyrides qui croissent dans le bassin : mais ces herbes salées (1), produisant un effet purgatif, augmentaient encore la faiblesse de ceux qui y cherchaient un aliment (2). Chaque jour les habitants, rassem-

(1) Comme l'indique leur nom.

(2) Relation insérée dans le journal officiel du gouvernement grec.

blés sur le rivage, sans faire attention aux boulets dirigés contre eux par les chaloupes ottomanes, suivaient des yeux, dans le lointain, le pavillon de la Croix. « Il nous a sauvés trois fois, disaient-ils, il nous sauvera une quatrième. Cette épreuve est la plus dure; mais Dieu ne nous abandonnera pas. » Non-seulement le mot de capitulation ne fut jamais prononcé, même par ceux qui voyaient leur famille entière expirante; mais l'idée seule d'abandonner la ville, en traversant les camps ennemis, désolait tous les habitants de cette malheureuse cité. Ils y avaient tant souffert, et ils y avaient éprouvé tant de joie! Chaque pierre leur rappelait un souvenir; la terre, comme ils disaient, y était partout pétrie avec leur sang; deux mille de leurs compagnons étaient ensevelis dans cette enceinte; les plus fortes émotions de l'ame humaine les attachaient à ces remparts. Ils en aimaient jusqu'aux dévastations, jusqu'à ces débris de cabanes écrasées, jusqu'à ce sol bouleversé par les bombes, monuments de leur constance et de leur vertu.

Les chefs s'étaient engagés par serment à tenter de se faire un passage à travers l'armée ennemie. Ils avaient déja tracé le plan de cette audacieuse entreprise. Mais ils ne voulaient y avoir

recours qu'à la dernière extrémité, et l'état où se trouvait la ville ne leur paraissait pas encore mériter ce nom. Cependant la mortalité croissait d'heure en heure. Il ne restait plus de médicaments pour les malades, ni pour les blessés. Des guerriers périssaient de faim sur ces remparts où ils avaient tant de fois bravé les balles et les boulets ; d'autres tombaient évanouis en s'efforçant de ressaisir leurs armes trop pesantes pour leurs bras épuisés. Des malheureux à demi nus gisaient sans force dans les places publiques. L'espoir de recevoir des vivres s'évanouissait comme un songe. La flotte redoublait en vain ses tentatives. Aucun secours n'arrivait jusqu'aux remparts. Un seul canal étroit et caché sous des roseaux avait échappé aux recherches des ennemis. Une barque grecque, chargée de quelques sacs de farine, essaie de s'y glisser. Elle est aperçue, et ce dernier passage est fermé comme les autres.

Dans de pareilles circonstances, Ibrahim fit proposer à la garnison la capitulation la plus avantageuse. Un de ses officiers européens, chargé de cette mission, renouvela plusieurs fois ses instances, tout fut refusé. On assure que les bateaux anglais pénétraient, sans obstacle, à Missolonghi, et que le chef des îles Ioniennes,

qui, bien différent de Maitland, paraît sincèrement attaché aux Grecs, retenu, sans doute, par les ordres de son cabinet, se bornait à conseiller aux assiégés de livrer, avec la ville, la gloire d'une année d'héroïsme. Un jour qu'il les en pressait les larmes aux yeux, Noti Botzaris lui répondit : « Je vous remercie de l'intérêt que vous nous témoignez; mais vous feriez mieux de nous apporter du pain que de venir tenter notre constance. Si pour avoir voulu vivre chrétiens et libres, nous sommes devenus criminels aux yeux des rois de l'Europe, si vous craignez d'attirer leur vengeance en nous donnant des secours, conseillez-nous, du moins, de mourir au pied de la Croix, et non de reprendre des fers arrosés du sang de nos frères. »

En comparant l'état où se trouvaient alors les Missolonghiotes, à leur position dans le mois de juillet 1825, et en rapprochant de l'hésitation manifestée par quelques chefs au sujet des propositions de Reschid, l'inébranlable fermeté que tous ont déployée contre les promesses d'Ibrahim, on sentira combien leur caractère avait encore acquis de vigueur dans les neuf mois qui séparent ces deux époques; et peut-être les nations européennes qui semblent n'être plus capables que d'admirer le patriotisme, pourront-elles revendiquer une

part dans ce perfectionnement de l'héroïsme et de l'honneur. Les défenseurs de Missolonghi savaient que l'Europe entière avait les yeux fixés sur leurs combats, que tous les cœurs s'intéressaient à leurs souffrances, et qu'en échange de faibles et inutiles secours, on attendait d'eux des prodiges.

Le moment arrivait de remplir cette attente. Les assiégés ne pouvaient plus rien espérer de la flotte; et, s'ils retardaient encore la sortie, l'inanition ne leur laisserait plus la force de l'entreprendre. Ils cherchèrent les moyens de provoquer une diversion contre les ennemis. Tandis que tant de lettres, reproduites dans tous les journaux, nous représentaient des corps considérables s'avançant sous le commandement de Gouras et de Fabvier, au secours de la garnison, les chefs du gouvernement grec, se croyant sûrs que Miaouli pourrait lui porter des vivres, se reposaient sur elle du soin de détruire entièrement une armée qui venait de parcourir toute la Grèce, sans qu'on eût le courage de l'affronter (1). Fabvier tentait une expédition dans

(1) Le 18 avril, lorsqu'on sut à Épidaure que la flotte n'avait pu réussir à ravitailler Missolonghi, l'assemblée nationale décida qu'une commission composée de généraux

l'Eubée, Gouras restait à Athènes, et Constantin Botzaris à Salona. Il ne se trouvait près de Missolonghi qu'un corps très-peu nombreux commandé par Karaïskaki, qui lui-même manquait de vivres. Je suis loin d'accuser aucun de ces généraux. Ils avaient tous devant eux des ennemis à combattre, et d'ailleurs ils ne pouvaient qu'exécuter les ordres du gouvernement. Mais s'il se fût trouvé un grand capitaine à la tête du Pouvoir Exécutif (et l'on n'est jamais politique qu'à moitié quand on ne connaît pas la guerre), il aurait su, je n'en doute pas, prévoir l'inutilité des efforts de la flotte, et, malgré toutes les difficultés que pouvait présenter la pénurie des vivres, déployer, pour sauver Missolonghi, cet art, presque toujours décisif, de réunir la masse de ses forces sur le point le plus important. Que seulement six mille hommes de bonnes troupes eussent secondé les efforts de la garnison, et le siége était levé, et l'armée d'Ibrahim était détruite.

Les assiégés qui le sentaient, et gémissaient de

---

donnerait ses vues sur les moyens les plus sûrs d'envoyer par terre quelques troupes au secours de cette place. Mais, avant qu'on eût adopté un projet, Missolonghi n'avait plus besoin de secours.

se voir ainsi abandonnés, s'adressèrent au seul corps qui fût à portée de les secourir. Ils écrivirent à Karaïskaki et aux généraux de sa division de se porter le 22 (1) sur les derrières du camp ennemi, et de donner avis de leur arrivée par une décharge de mousqueterie tirée sur les hauteurs de l'Aracynthe; ajoutant que la garnison sortirait aussitôt et réunirait ses efforts aux leurs pour tenter d'ouvrir un passage à la population désarmée. Malgré la vigilance des gardes égyptiennes, cette lettre parvint aux généraux de l'Étolie; et les défenseurs de Missolonghi attendirent avec fermeté le jour de cette audacieuse tentative, quoiqu'ils ne se dissimulassent point combien il leur serait difficile, avec des malades, des blessés, des enfants, de franchir une triple enceinte de retranchements défendus par des tours, des batteries et les rangs des baïonnettes de l'Égypte. Voici le plan que les chefs avaient tracé.

Ils avaient choisi pour le point où devait se faire la sortie, la partie des remparts qui s'étendait depuis le côté méridional de la lunette de Guillaume d'Orange, jusqu'à la dernière batterie du flanc oriental. On devait descendre par

(1) Le 10.

quatre ponts en bois construits à cet effet, et se réunir devant les batteries de Rigas et de Montalembert. Là, les soldats devaient se coucher par terre, et attendre, dans cette position, le signal de se porter contre les deux tours qu'Ibrahim avait fait construire vis-à-vis de ce côté de la place. Pour y parvenir, il fallait traverser l'ancien fossé qui faisait partie des fortifications pendant le siége de 1822, et qui, partant de la mer deux cents pas au-delà du nouveau, se dirigeait à-peu-près parallèlement à ce dernier, jusqu'à ce qu'il le joignît près de la lunette. Dès qu'on aurait entendu le bruit de l'attaque formée par les troupes de secours, la garnison devait se diviser en deux corps. Tous les soldats des postes compris entre la lunette et la dernière batterie du côté du couchant traverseraient le camp de Reschid: les autres, avec la plus grande partie de la population sans armes, chercheraient à se faire jour à travers le camp d'Ibrahim. Ensuite on se réunirait à une lieue et demie de Missolonghi, dans un endroit appelé *la Vigne de Kotzica*, sur le chemin du monastère de Saint-Siméon, situé au pied du mont Aracynthe (1). Ce plan qu'il était si important de tenir secret,

(1) *Journal général de la Grèce.*

fut connu des soldats, et un Bulgare passant à l'ennemi courut le découvrir à Ibrahim.

Le 22 avril arriva. On fit le recensement de la population. Il restait trois mille soldats, en y comprenant ceux qui, quoique blessés ou malades, pouvaient encore marcher, soutenus par leurs camarades; mille ouvriers ou autres hommes inhabiles à combattre, et environ cinq mille femmes ou enfants. Les Grecques, qui se croyaient assez de force pour braver les fatigues et les dangers de la sortie, revêtirent pour la plupart des habillements d'homme, afin que, si elles ne pouvaient échapper à l'ennemi, il les tuât du moins sur-le-champ, les prenant pour des guerriers. Plusieurs attachaient au cou ou sur la poitrine de leurs enfants, comme un talisman capable de les défendre, les reliques révérées de leurs aïeux et conservées dans leurs familles, en même temps qu'elles ceignaient le glaive pour en frapper l'ennemi, ou pour s'assurer du moins un moyen de ne pas tomber vivantes entre ses mains. Celles à qui leur faiblesse interdisait l'espoir de suivre les guerriers, se réunissaient aux blessés, aux malades, aux vieillards, aux jeunes enfants, qui avaient résolu de s'ensevelir sous les ruines de la ville.

Ce fut là le moment le plus terrible. Presque

toutes les familles se divisaient en deux parts; ceux-ci restant pour attendre la mort, ceux-là courant à la vengeance à travers de nouveaux dangers. Dans ces adieux éternels, les larmes inondaient le visage des plus farouches guerriers; les plus grands courages étaient sur le point de fléchir. Des femmes, des hommes même qui, possédant toutes leurs forces, devaient espérer d'échapper à l'ennemi, ne purent se résoudre à quitter ce qu'ils avaient de plus cher. Vainement un père, une mère, accablés par l'âge, ordonnaient à leur fils, au nom du ciel, de conserver à la patrie sa jeunesse et sa valeur; il leur désobéissait pour la première fois. Vainement un frère blessé criait à son frère : Si tu restes, qui me vengera? Ses prières n'étaient point écoutées. On remarqua surtout l'un des primats de la ville, Christos Kapsalis, qui, pressé de toutes parts de sortir avec la garnison, refusa obstinément, et, conduisant une foule de femmes et d'enfants vers le grand magasin des poudres, leur dit : Venez, et soyez tranquilles; j'y mettrai moi-même le feu.

Animés des mêmes sentiments, quelques soldats, tous Missolonghiotes, se renfermèrent dans la tour d'Anémomyle (1), pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et se faire sauter en-

(1) Des moulins à vent.

fin. D'autres se logèrent dans les maisons les plus fortes, où ils portèrent assez de poudre pour l'exécution du même projet. Un vieillard blessé s'assit près de la mèche d'une mine creusée sous le bastion Botzaris, attendant, pour l'allumer, que cette partie des remparts fût couverte d'ennemis.

Ces dispositions n'étaient pas encore terminées, lorsque, vers les six heures du soir, on entendit une salve de mousqueterie partir du mont Aracynthe. A ce signal, les chefs se rassemblèrent près de la lunette de Guillaume-d'Orange. Ils envoyèrent une ronde chargée de parcourir toutes les batteries, et de prévenir les soldats et les habitants de se tenir prêts à quitter la ville à huit heures. On recommanda de garder jusque là le plus profond silence et de s'abstenir de tirer. Les gardes seules devaient, par intervalles, pousser des cris et faire quelques décharges.

En même temps, on construisait les quatre ponts en planches, sur lesquels on devait descendre des remparts; on détruisait tout ce qui aurait pu servir à l'ennemi; on achevait de transporter la poudre et les cartouches dans les maisons où s'étaient enfermés ceux qui restaient dans la ville. Les *caractères* de l'imprimerie qui avaient été employés à tracer, dans le journal

de Missolonghi, les détails d'un siége si mémorable, à répandre parmi les peuples les exploits de la garnison et les noms de tant de héros, furent dispersés et enfouis dans la terre avec les presses brisées, pour qu'après avoir servi à un usage si saint, ils ne fussent point souillés par la main des barbares (1). Les canons furent disposés de manière à ce qu'on pût les précipiter dans un instant au fond du fossé. On proposa de les enclouer; mais les canonniers étaient presque tous Missolonghiotes, et ils se flattaient encore de l'espérance de rentrer dans la ville. Les succès qu'ils avaient obtenus toutes les fois que, même en petit nombre, ils avaient attaqué les assiégeants, leur faisaient croire que, secondés par les troupes du dehors, ils pourraient détruire le camp ennemi, et remonter victorieux sur leurs remparts. Une telle confiance convenait à de tels soldats. Malheureusement, ce haut degré d'héroïsme ne se trouvait alors que dans Missolonghi.

---

(1) Οἱ χαρακτῆρες τῆς τυπογραφίας, οἵτινες ἐτύπωσαν εἰς τὰς σελίδας τῆς ἱστορίας, καὶ ἐμετοχέτευσαν εἰς τὰς ἐπερχομένας γενεὰς τὰς ἀξιομνημονεύτους περιστάσεις τῆς πολιορκίας, τὰ λαμπρὰ κατορθώματα τῆς φρουρᾶς, καὶ τὰ ἀθάνατα ὀνόματα τοσούτων ἡρώων, ὡς καὶ αὐτοὶ καὶ τὰ πιεζήρια διεσκορπίσθησαν καὶ ἐτάφησαν εἰς τὸ ἔδαφος τοῦ Μεσολογγίου, διὰ νὰ μὴ μολυνθῶσιν ἀπὸ βαρβαρικὰς χεῖρας, ἀφ' οὗ ἐχρησίμευσαν εἰς τοιοῦτον ἱερὸν ἔργον.

Cependant l'heure de la sortie approchait. Une nouvelle ronde, parcourant les batteries, rassembla les soldats, et les fit passer, avec le moins de bruit possible, du côté où se trouvaient les ponts. On laissa seulement encore les gardes, pour que la fusillade qu'elles faisaient de temps en temps servît à tromper Ibrahim. Elles avaient l'ordre de rester jusqu'au dernier moment, et de suivre enfin le mouvement des autres troupes. A huit heures sonnantes, on commença de sortir des remparts. Les Missolonghiotes seuls ne paraissaient pas; ils étaient encore dispersés dans la ville pour accompagner leurs femmes et leurs enfants, auxquels on avait réservé le pont le plus rapproché de la mer, et par conséquent le moins exposé au feu des ennemis.

Bientôt ce feu devint terrible. Ibrahim, instruit par le transfuge, avait reconnu le signal de la sortie. Voici quelles furent ses dispositions. Il ordonna qu'un corps nombreux d'Albanais se plaçât sur le mont Aracynthe pour s'opposer aux troupes de secours. Le reste de ses soldats prit les armes pour arrêter la marche des assiégés. Si, ne laissant que de faibles postes dans le camp de Reschid, il eût porté le gros de ses forces sur le point que le Bulgare lui avait indiqué, les chrétiens auraient peut-être rencontré dans leur en-

treprise des obstacles insurmontables. Mais il craignit que les généraux grecs n'eussent désigné publiquement un côté des fortifications pour y attirer ses troupes, tandis qu'ils sortiraient par un autre point. En conséquence, il ne voulut dégarnir aucune de ses positions; il se contenta d'augmenter le nombre des soldats qui gardaient les deux tours, et d'y faire porter de nouveaux canons. Sa cavalerie, rangée dans le fond de la plaine, attendait de savoir sur quel point elle devrait agir. Mais le bruit qu'on ne put s'empêcher de faire en établissant les ponts, les cris des femmes et des enfants au moment d'abandonner leurs foyers, ne laissèrent bientôt plus de doute aux barbares sur le lieu de la sortie. Soudain une grêle de balles et de boulets partit des deux châteaux d'Ibrahim et de toute la ligne de ses ouvrages opposée à l'extrémité orientale des remparts. Cependant les soldats grecs sortirent sans que leurs adversaires s'en aperçussent, et, se réunissant en silence dans l'espace compris entre l'ancien et le nouveau fossé, se couchèrent contre terre pour éviter le feu des Turcs.

Pendant une heure entière ils attendirent, dans cette position, que les troupes de Karaïskaki attaquassent les camps ennemis. La lune éclairait déja la plaine; elle pouvait les faire dé-

couvrir. Les coups des Égyptiens, dirigés contre les remparts, passaient en général au-dessus d'eux sans les atteindre; cependant, de moment en moment, quelques braves étaient frappés. On peut se faire une idée de l'impatience des soldats. Vainement prêtaient-ils l'oreille; tout était tranquille au pied des montagnes : le secours promis n'arrivait pas. Les chefs n'en persistèrent pas moins dans la résolution d'accomplir leur projet. L'ordre de se mettre en mouvement fut donné à demi-voix de rang en rang. Soudain tous les Grecs se lèvent, s'écrient : *En avant! Mort aux barbares!* et s'élancent contre les deux forts égyptiens.

Les habitants de Missolonghi, qui sortaient seulement alors avec un grand nombre de femmes et d'enfants, crurent que les troupes de secours étaient arrivées; ils pressaient la marche de leurs tristes compagnes. Tout-à-coup un cri s'élève et circule dans la foule : *En arrière! en arrière! Dans la ville! dans les batteries!* Ce cri, dont on n'a pu découvrir la cause, trompe ces malheureux. Tandis que la garnison leur préparait, le sabre à la main, une route à travers le camp d'Ibrahim, ils reviennent tous sur leurs pas. L'ennemi était déja dans la ville. L'explosion du Botzaris et les coups de fusil qui partaient des maisons fortifiées les en aver-

tirent trop tard. Les Missolonghiotes rentraient d'un côté, les Turcs se précipitaient de l'autre; ils se rencontraient dans les rues, et là, commençait le combat le plus affreux entre la rage et le désespoir. Dans ces premiers moments, les Turcs égorgeaient tout ce qui tombait sous leurs mains, sans distinction de sexe ni d'âge. Mais les femmes craignaient avec raison que cette fureur ne se calmât, et qu'on ne leur refusât bientôt la mort. Que faire cependant? Tous les édifices minés étaient remplis; plus d'espoir d'y obtenir une place. Comment échapper aux barbares?

Au milieu de ces femmes désolées, une voix se fait entendre : Dans la mer! mes enfants, dans la mer! suivez-moi! D'autres se précipitent vers le grand puits, y jettent leurs enfants, et se pendent auprès. Mais bientôt les puits furent comblés, et il y avait loin des remparts aux endroits du bassin où l'eau est assez profonde pour mettre en sûreté. Les vainqueurs, qui déja cherchaient des esclaves, suivaient de près leurs victimes. Quelques femmes, quelques enfants, eurent assez d'adresse et de bonheur pour s'affranchir, en se précipitant sur les glaives nus des Arabes; d'autres s'élancèrent dans les flammes des maisons incendiées; douze cents, qui ne trouvèrent aucun moyen de se donner la mort, tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

L'attention des vainqueurs ne tarda pas à se porter sur le magasin des poudres. La grandeur et la solidité de cet édifice leur faisaient croire que les richesses des habitants devaient y être renfermées. On sait qu'il ne s'y trouvait que des femmes, des enfants, et Capsalis. Là, on ne pleurait plus : on n'avait plus de séparations à craindre; la tombe et le ciel allaient tout réunir. Les mères grecques pressaient tranquillement leurs fils contre leur sein; elles comptaient sur Capsalis. Cependant les ennemis s'étaient rassemblés en foule autour de cet asile : ceux-ci tentaient d'en briser les portes, ceux-là d'escalader les fenêtres; quelques-uns étaient déja parvenus sur le toit, et s'efforçaient de le démolir pour pénétrer dans l'intérieur. Alors Capsalis, qui les voit réunis en assez grand nombre, employant une prière familière aux Grecs, *Souviens-toi de moi, Seigneur!* s'écrie-t-il. La détonation fut si forte que les maisons voisines s'écroulèrent, que de larges crevasses s'ouvrirent dans le sol qui les portait, et que la mer, repoussée de son lit, inonda tout un quartier de la ville. Deux mille barbares sautèrent avec Capsalis.

Ce bruit, dont la garnison connaissait la cause, fit un moment frissonner les héros, engagés alors au milieu du camp ennemi. Après avoir passé

entre les deux forts d'Ibrahim, ils continuèrent à marcher ensemble, ne jugeant pas convenable, puisqu'ils se trouvaient seuls contre toute l'armée turque, de se séparer comme ils l'avaient projeté d'abord. Leur contenance, le souvenir de la sortie du 28 février et de celle du 12 mars, l'étonnement que causait leur audace, parurent frapper leurs ennemis de stupeur. Les Arabes n'osèrent croiser leurs baïonnettes devant ce petit nombre de guerriers, qui n'avaient d'autre arme blanche que le sabre; ils se bornèrent à fusiller de loin. Parvenus à une demi-lieue de la ville, les Grecs virent paraître un corps de cavalerie égyptienne, fort de plus de cinq cents hommes, qui accourait de Bochori pour leur fermer le passage. Ces Mamelucks n'atteignirent que l'arrière-garde, où se trouvaient plusieurs malades et entre autres le général Stournaris; ils ne purent arrêter la marche des chrétiens. Un Souliote, après avoir tué un des cavaliers, s'élança sur le cheval de l'Arabe, et poursuivit quelque temps les ennemis qui se retirèrent bientôt, les uns vers la montagne, les autres du côté de la mer. Ceux-ci rencontrèrent dans leur retraite cent cinquante Grecs qui, sortis de Clissova, se dirigeaient, comme les autres, vers le monastère de Saint-Siméon. La lutte fut plus longue.

Beaucoup de Mamelucks périrent; mais la plupart des Grecs furent tués ou dispersés. Quelques-uns seulement se joignirent à leurs frères de Missolonghi.

Arrivés au monastère de Saint-Siméon, les chrétiens se croyaient hors de danger. Ils aperçevaient sur le penchant de l'Aracynthe des troupes qu'aux armes et au langage ils prenaient pour des concitoyens. Tout-à-coup, une fusillade habilement dirigée porte la mort dans leurs rangs; ils reconnaissent les Albanais. Exténués par un mois de famine, lassés par un combat de quatre heures, ils semblaient devoir succomber sous ces nouveaux ennemis. Cependant, malgré l'avantage de la position, les Albanais ne purent arrêter l'impétuosité de l'héroïque phalange. Mais chaque pas qu'elle faisait était marqué par la chute de l'un de ses guerriers. Déja plus de deux cents avaient péri, ou étaient tombés, couverts de blessures, entre les mains de l'ennemi, et leurs compagnons commençaient à croire que le signal entendu sur ces rochers avait été donné par les troupes d'Ibrahim pour les tromper. Mais au moment où ils étaient parvenus à la moitié de la hauteur, et où le général Démétrius Macris venait d'attaquer avec succès le flanc de leurs adversaires, ils virent enfin des

Grecs accourir à leur secours. Ce faible corps ne comptait que trois cents hommes. Cependant son arrivée redoubla l'ardeur des braves de Missolonghi. Les Albanais, écrasés par une nouvelle attaque et s'imaginant que tout le camp de l'Étolie allait fondre sur eux, abandonnèrent l'Aracynthe et cessèrent d'inquiéter la retraite des chrétiens. Les troupes du dehors étaient conduites par Évangélis Contoghiannis, commandant de Néopatras, qui s'empressait de venir au secours de son père Mitsos, âgé de soixante-dix ans, et de son cousin Nicolakis. On comptait parmi les officiers J. Panomara, Pharanglis, Koracas et N. Capélis. Karaïskaki, alors malade, n'avait pu marcher avec eux.

Du sommet de l'Aracynthe, les nobles restes de l'immortelle garnison contemplèrent un moment, aux premiers rayons du jour, les débris des remparts qu'ils avaient défendus avec tant de gloire, et que la faim seule avait pu leur arracher. Ils jetèrent ensuite un regard sur leur troupe. Plus de cinq cents d'entre eux avaient succombé. Dans ce nombre on remarquait le général Stournaris, le général Sadimas, Papadiamantopoulos, membre de la junte de gouvernement (1),

(1) Démétrius Thémélis était mort de maladie dans les derniers jours du siége.

Athanase Rasis chef politique de la ville, l'ingénieur Koccini, le rédacteur en chef des *Chroniques* Maïer, et l'évêque Joseph qui, pour ne pas tomber vivant entre les mains des infidèles, avait imploré d'un soldat grec la fin de ses souffrances et la palme du martyre.

Quoique harassés de fatigue, les chrétiens continuèrent leur retraite vers le petit bourg de Dervékista, situé à huit ou dix lieues de Missolonghi. Ceux qui conservaient quelques forces soutenaient les malades et les blessés. Tous se traînaient ainsi d'abîmes en abîmes, et de torrents en torrents, au milieu d'une solitude effrayante. Les maisons qu'ils apercevaient étaient en ruines; ou si quelques-unes restaient debout, elles n'avaient plus d'habitants. Nulle part un morceau de pain, nulle part un homme qui pût les guider. Les uns arrivèrent en deux jours à Dervékista; les autres n'y parvinrent que vingt-quatre heures plus tard. A l'aspect des toits de ce village, ils espérèrent un peu de repos. Vain espoir! Le village était abandonné, et les troupes de l'Étolie qui l'occupaient, manquant elles-mêmes de vivres, ne pouvaient leur être d'aucun secours. Elles ne pouvaient même leur offrir aucun moyen de soulager les douleurs des blessés. Il fallut donc se remettre en marche pour tâ-

cher de gagner Salona. La route était encore déserte. La famine qu'ils avaient voulu fuir, les suivait partout. Dans les longues journées de cette effroyable retraite, à chaque instant, l'un d'eux, accablé de souffrances, se laissait tomber sur la terre, en disant : « Mes frères, je ne puis aller plus loin; c'est un camarade de plus que vous aurez à venger. — Que ta mémoire soit éternelle, généreux patriote (1)! » lui répondaient ses compagnons. Ils lui donnaient le baiser de paix, et ils continuaient leur route. Six cents braves moururent de cette manière avant que la colonne parvînt à Salona (2). Enfin, ceux qui survivaient à tant de périls aperçurent les tours de cette ville et les drapeaux de Constantin Botzaris. Les soldats de ce général les reçurent avec une vénération religieuse. Ils pleuraient à la fois de pitié et d'admiration. Le peuple partageait ces sentiments; et de même que Missolonghi avait été nommée la ville sainte, on donna le nom de troupe sacrée au reste de ses défenseurs. Ils étaient alors réduits à dix-huit cents.

Je n'ai pas voulu interrompre le récit de leur

---

(1) Αἰωνια ἡ μνήμη σου, γενναιόψυχε συμπατριῶτα!

(2) La plupart étaient déja malades avant de quitter Missolonghi.

retraite. Je dois maintenant revenir à leurs frères qui s'étaient enfermés dans quelques maisons de Missolonghi et dans la tour des moulins à vent. Chacun de ces postes fit la plus longue résistance possible. Chaque fois que les Turcs en approchaient, un feu dirigé avec adresse éclaircissait leurs rangs et vengeait leurs victimes. Lorsque les Grecs croyaient ne pouvoir plus se défendre, ils ouvraient les portes; les Turcs se précipitaient en foule dans l'intérieur, et à l'instant le feu mis aux poudres engloutissait à la fois les vaincus et les vainqueurs. Quelques-unes de ces maisons restèrent debout jusqu'au soir du 23 avril, d'autres toute la journée suivante, et la tour d'Anémomyle ne sauta que le 25.

Ces diverses attaques coûtèrent encore à Ibrahim un grand nombre de soldats. Il avait perdu la moitié de son armée pour s'emparer de Missolonghi, et n'y trouvait qu'un monceau de ruines. Épouvantées du courage des assiégés, ses troupes, au lieu de porter sur leur front la joie de la victoire, semblaient glacées de crainte et d'horreur. Elles jetaient des regards sinistres sur ce sol bouleversé de tous côtés par le salpêtre, et se croyaient sur un volcan tout près de les engloutir. Enfin, quand les barbares se furent assu-

rés qu'il n'existait plus un seul Grec dans la ville, quand ils n'y entendirent plus que le bruit de leurs pas, ils reprirent assez de courage pour exécuter les nouveaux ordres de leur chef.

A sa voix, ils se réunissent, saisissent la pioche au lieu du fusil, et commencent à remuer les décombres sanglants des édifices qu'a renversés la poudre. Que cherchent-ils dans ces ruines? Comme des bêtes féroces, ils fouillent la terre pour trouver quelques débris humains que l'explosion n'ait pas complètement défigurés: et ce n'est point que la faim les pousse à dévorer ces tristes restes; non; ils les salent, les entassent dans un navire pour en réjouir les yeux d'un despote qu'iront féliciter de cet heureux spectacle tous les ambassadeurs chrétiens.

Pendant qu'on chargeait un vaisseau des têtes destinées à décorer le palais du sultan, les Grecs qui avaient perdu la liberté sans pouvoir perdre la vie, étaient conduits enchaînés à Janina, à Prévésa et dans les autres villes marchandes de l'Épire. L'Europe a revu dans ses marchés des citoyens d'un état libre, leurs femmes, leurs enfants, étalés et mis en vente, à côté des plus vils animaux, et pour le même prix.

Le jour même où Missolonghi en ruines tombait au pouvoir d'Ibrahim, des citoyens propo-

saient, dans Napoli, à l'assemblée nationale, de faire frapper une médaille qui représentât, d'un côté, une forteresse et la Victoire planant sur ses tours; qui portât, de l'autre, pour épigraphe, ces mots : *A la garnison de Missolonghi, la patrie reconnaissante* (1). La poésie célébrait les triomphes de ces héros (2). Toutes les feuilles publiques de l'Europe annonçaient leur délivrance. Nous répétions avec ivresse que Miaouli avait chassé Topal de leur port et la famine de leurs murs. Bientôt un bruit se répandit que le drapeau du Croissant flottait sur leurs remparts. On refusait de le croire : on y fut forcé. Alors on pensa qu'ils avaient tous péri. On savait qu'ils étaient incapables de se rendre, et l'on ne croyait pas possible qu'ils eussent franchi le rempart de fer qui les entourait. La sensation fut profonde dans toute l'Europe. Tous les hommes généreux semblaient avoir perdu des amis; toutes les nations, un de leurs boulevards.

---

(1) . . . . νὰ χαραχθῇ νόμισμα, διὰ θεσπίσματος τῆς ἐθνικῆς συνελεύσεως . . . . . φέρον, ἀπὸ μὲν τοῦ ἑνὸς μέρους, φρούριον, καὶ ἐπὶ τῶν ἐπάλξεων αὐτοῦ τὴν Νίκην μὲ τὰ παράσημά της, ἀπὸ δὲ τοῦ ἑτέρου νὰ ᾖναι ἐγγεγραμμένη ἡ ἐπιγραφὴ αὕτη « Τῇ ἐν Μεσολογγίῳ φρουρᾷ, ἡ εὐγνώμων πατρίς »

(2) Ode de M. Démétrius Ainian.

Qu'on juge de la douleur des Grecs. Six jours après la sortie des défenseurs de la ville sainte, et pendant que quelques-uns d'entre eux traînaient encore leur faim et leurs blessures à travers des rocs déserts, l'assemblée des représentants de la Grèce leur offrait, en se séparant, les actions de graces de la patrie, sans savoir qu'un grand nombre de ses couronnes ne pareraient que des tombeaux (1). Cette proclamation retentissait encore dans Napoli, où le peuple se livrait à la joie de voir établir un gouvernement plus actif et plus fort. Un messager arrive. On n'a pas besoin de lire ses dépêches : à son air seul, on s'écrie de toutes parts : *Missolonghi n'est plus!* « Oui, répondent les chefs, quelques guerriers en sont sortis, le fer à la main : tout le reste s'est jeté dans les flammes, pour ravir à l'ennemi la gloire d'entrer dans ces murs, tandis que des Grecs y vivaient encore. » Le premier sentiment fut la consternation; mais, en un instant, elle fit place à ce courage que donnent les revers aux ames fortes. Les citoyens désespéraient de la patrie; mais ils voulaient tomber comme les héros de Missolonghi, et cha-

(1) Proclamation du président de la troisième assemblée nationale, donnée à Épidaure le 16 (28) avril 1826.

cun d'eux amassait sa provision de poudre. Bientôt, toutefois, en songeant que la Grèce avait conservé ses plus intrépides défenseurs, qu'il existait encore des Botzaris et des Tsavellas, et qu'une poignée de soldats, sans nourriture depuis vingt jours, s'était frayé un passage à travers une armée, les esprits se calmèrent. L'étonnement et l'admiration succédèrent au désespoir. On crut voir quelque chose de surnaturel dans ces hommes qui triomphaient des besoins de la nature aussi bien que des armes de l'ennemi; et la Grèce, qu'on avait regardée comme sur le point de périr, parut se relever plus redoutable sous l'égide de cette légion sacrée.

Dans les premiers jours du mois de mai, deux cent cinquante Missolonghiotes, les seuls qui eussent échappé au désastre de leur ville, arrivèrent à Napoli. Des souscriptions ouvertes dans cette capitale et dans la plupart des îles, servirent à donner quelques secours à ces infortunés, qui n'avaient plus de vêtements pour couvrir leur corps exténué par la faim, et que le desir de la vengeance pouvait seul attacher à la vie, après la perte de tous leurs parents. Quarante canonniers, noble reste de ceux qui avaient servi pendant un an l'artillerie du premier bou-

levard de la Grèce, furent chargés de la défense du fort de Bourtzi, dont le commandement fut confié à leur digne chef Mitros Deligeorgopoulos (1).

Tandis que les autres débris de la garnison se remettaient de leurs fatigues au-delà de l'isthme de Corinthe, où le général Démétrius Macris était aussi retenu par la maladie, les généraux Noti Botzaris, Kitsos Tsavellas, George Kitsos, Diamanti Zerva, et George Valtinos, la plupart des chefs secondaires, et quelques soldats, furent appelés auprès du gouvernement. Ils traversèrent la Morée au milieu des acclamations universelles. On accourait de toutes parts sur leur passage pour les bénir. Le jour de leur arrivée dans la capitale, cette ville était déserte : tous les habitants s'étaient portés en foule à leur rencontre. Du moment où les sentinelles des remparts les aperçurent, une décharge des canons de Palamide, cinq fois répétée, salua leurs drapeaux. Malgré leur séjour à Salona, les traces de leurs privations n'étaient pas encore effacées de leurs traits. Leur visage pâle et desséché, leurs yeux gonflés et rouges, leur chevelure en dé-

(1) Journal officiel de Napoli.

sordre, leurs vêtements noircis de poudre et tachés de sang, rappelant à la fois leur courage et leurs souffrances, enflammaient dans tous les cœurs l'admiration et la pitié. Chacun les serrait dans ses bras en pleurant, et des sanglots interrompaient les louanges qu'on donnait à leur valeur.

ΑΠΟΔΕΙΚΤΙΚΑ.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

ΑΠΟΔΕΙΚΤΙΚΑ.

Ἀριθμ. 1.

ΠΡΟΣΩΡΙΝΗ ΔΙΟΙΚΗΣΙΣ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ.

Τὸ ὑπουργεῖον τοῦ πολέμου

Πρὸς τὸν γενναιότατον στρατηγὸν κύριον Γεώργιον Δράκον.

Ἐπειδὴ καὶ ἡ Σεβαστὴ Διοίκησις μανθάνει παρὰ πολλῶν, ὅτι ὁ ἐχθρὸς καταφρονῶν τὰ ἀνδρεῖα ὅπλα τῶν Ἑλλήνων, καὶ ὠφελούμενος ἐκ τῶν καιρικῶν περισάσεων διέβη τὸν Ἀχελῶον ποταμὸν καὶ πλησιάζει ἤδη εἰς τὸ Μεσολόγγιον καὶ Ἀνατολικὸν, ἐλπίζων νὰ κατορθώσῃ ἐκεῖνο τὸ ὁποῖον ἄχρι τοῦδε δὲν· ἠδυνήθη.

Ὅθεν ἐπαγρυπνοῦσα, ὡς μήτηρ φιλόστοργος, διὰ τὴν ἀσφάλειαν καὶ ἡσυχίαν τῶν λαῶν της ἐφρόντισε πρὸ ἡμερῶν καὶ ἐξαπέστειλεν εἰς ἐκεῖνα τὰ μέρη τὰς ἀναγκαίας τροφὰς καὶ πολεμεφόδια· συσήσασα δὲ καὶ ἐπιτροπὴν ἐν

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Le ministère de la guerre au vaillant général George Dracos.

Notre auguste gouvernement a été instruit que l'ennemi, méprisant les redoutables armes des Grecs, et favorisé par des événemens fortuits, a passé l'Achéloüs et s'approche déja de Missolonghi et d'Anatolico, dans l'espoir de mettre à fin une entreprise que, jusqu'à ce jour, il a vainement tentée.

Le gouvernement, veillant, comme un tendre père (1), à la sûreté et au repos de ses peuples, avait déja pris des mesures, et envoyé, il y a quelques jours, dans cette partie de notre territoire, les

(1) L'original porte *comme une tendre mère*, parce que le mot grec qui signifie *gouvernement* est féminin.

Μεσολογγίῳ, δοῦσα αὐτῇ καὶ χρήματα πρὸς διεύθυνσιν τῶν ἀναγκαίων, γράψασα δὲ καὶ εἰς τοὺς ἐκεῖ διορισθέντας ὁπλαρχηγοὺς νὰ ἐπαγρυπνῶσιν εἰς τὰ κινήματα τῶν ἐχθρῶν, καὶ ἀκολούθως θέλει πέμψει καὶ ἀρκετὰ καράβια, τὰ ὁποῖα παραπλέοντα εἰς ἐκεῖνα τὰ μέρη θέλουν ἐμποδίζει κάθε πλοῖον ἐχθρικὸν μεταφέρον τροφὰς ἢ ἄλλο ἀναγκαῖον εἰς τοὺς ἐχθρούς.

Ἰδεάζει δὲ συγχρόνως καὶ τὴν Γενναιότητά σου, ὅτι ἂν (ὅπερ μὴ γένοιτο) ἀκολουθήσῃ ἀνάγκη εἰς ἐκεῖνα τὰ μέρη, ὄντες προσεκτικοὶ νὰ συνενοηθῆτε μὲ τοὺς ἐκεῖ, καὶ νὰ τρέξητε πρὸς βοήθειαν αὐτῶν μὲ ὅλους τοὺς ὑπὸ τὴν ὁδηγίαν σας ὁπλαρχηγοὺς καὶ στρατιώτας, καὶ μὲ τὴν φρόνησίν σας, ἀνδρείαν καὶ πολεμικὴν ἐμπειρίαν σας, ματαιώσητε τὰ ὀλέθρια κινήματα τῶν ἐχθρῶν, δίδοντες εἰς αὐτοὺς τὴν ἀποπλήρωσιν τῆς αὐθαδείας αὐτῶν, διὰ νὰ μὴ τολμήσωσιν ἄλλοτε νὰ κινήσουν ὅπλα ἐναντίον τῶν Ἑλλήνων.

Τοῦτον λοιπὸν τὸν σωτηριώδη σκοπὸν ἀναγγέλλει διὰ τοῦ ὑπουργείου τούτου ἡ Σεβασὴ Διοίκησις πρὸς τὴν γενναιότητά σου, καὶ περιμένει νὰ ἰδεασθῇ τὸν ὅσον τάχος ἐξολοθρευμὸν τῶν ἐχθρῶν. Διὸ καὶ σᾶς ἐπεύχεται νίκας κατὰ τῶν ἐχθρῶν καὶ τρόπαια, ἑτοιμάζουσα νέας ἀντιαμοιβὰς τῶν ἀνδραγαθημάτων σας διὰ νὰ στέψῃ τὴν ἀήτ-

vivres et les munitions nécessaires. Il avait établi une junte dans Missolonghi, et lui avait remis de l'argent pour subvenir aux besoins les plus pressants. Il a écrit aux généraux qui commandent dans ces provinces d'être attentifs aux mouvements de l'ennemi, et il doit envoyer incessamment un certain nombre de vaisseaux qui, croisant sur les côtes, empêcheront tout bâtiment étranger de porter des vivres ou d'autres provisions aux infidèles.

Il vous informe en même temps (1) que, si (ce qu'à Dieu ne plaise) cette partie de la Grèce vient à avoir besoin de votre aide, vous devez mettre la plus grande attention à vous concerter avec les généraux qui s'y trouvent, conduire à leur secours tous les officiers et soldats sous vos ordres, et par votre prudence, votre valeur, votre expérience de la guerre, rendre vains les efforts de l'ennemi, le

---

(1) Mot à mot: il informe *votre valeur*. Cette expression qui, en français présenterait un autre sens, est souvent employée par les Grecs modernes, comme un titre honorifique. Ils écrivent à un général *votre valeur*, de la même manière que nous disons à un ministre *votre excellence*, à un prince *votre altesse*. Ces derniers mots sont aussi en usage dans la Grèce. Il serait à désirer que les Hellènes rayassent de leur dictionnaire ces locutions qui ont l'air trop étranger dans la langue des Spartiates et des Athéniens.

τητον κεφαλήν σας μὲ ἀμαραντίνους σεφάνους τῆς δόξης διὰ τοὺς ὑπὲρ Πίσεως καὶ Πατρίδος ἀγῶνάς σας.

Ἐν Ναυπλίῳ τῇ 17 Ἀπριλλίου 1825.

Ὁ ὑπουργὸς τοῦ πολέμου

ΑΔΑΜ ΔΟΥΚΑΣ.

Ὁ Γεν. Γραμματεὺς

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ ΣΑΛΤΟΛΗΣ.

punissant de son insolence, de manière à ce qu'il n'ose plus tourner ses armes contre les Grecs.

Notre auguste gouvernement vous annonce, par l'entremise de ce ministère, ce salutaire dessein, et attend la nouvelle de la prompte destruction des ennemis. Sur ce, il vous souhaite des victoires et des trophées; préparant encore des récompenses à vos exploits, et disposé à parer votre tête invincible des lauriers immortels de la gloire dûs à vos combats pour la foi et pour la patrie.

A Napoli, le 17 avril 1825.

Le ministre de la guerre, ADAM DOUCAS.

Le secrétaire-général, DÉMÉTRIUS SALTOLIS.

Ἀριθμ. 2.

Ἀπόσπασμα ἐπιστολῆς ἐκ τοῦ ἐν Πελοποννήσῳ Γενικοῦ Στρατοπέδου πρὸς τοὺς ἐν Μεσολογγίῳ ὁπλαρχηγούς

Ἡ φήμη τοῦ ὅτι ὁ Αἰγύπτιος ἐχθρὸς ἐπροχώρησεν εἰς τὰ ἐνδότερα τῆς Πελοποννήσου ἔφθασε βέβαια καὶ εἰς τὰ αὐταῦ· εἶναι πιθανὸν ὅμως νὰ ἀγνοῆτε τοὺς τρόπους, τὰς πολεμικάς του δηλαδὴ προόδους, ἢ ἀποτυχίας. Πρὸς τελείαν λοιπὸν πληροφορίαν σας ἀναγγέλλομεν, ὅτι ὁ τολμητίας οὗτος Ἄραψ, ἀπελπισθεὶς πλέον τοῦ νὰ ἰδῇ τὸν ἐδικόν του, ἢ καὶ τοῦ αὐθέντη του Σουλτάνου τὸν ζόλον, ἐπειδὴ καὶ οἱ δύο εἰς πολλὰς ναυμαχίας, μέρος μὲν ἐπυρποληθησαν, μέρος δ' ἐζωγρήθησαν, καὶ τὰ λείψανα ἐκλείσθησαν εἰς Σοῦδαν, εἰσῆλθεν εἰς τὸ κέντρον τῆς Πελοποννήσου, καὶ ἐκεῖθεν πρὸς τὰ περὶ τὴν διοίκησιν μέρη· καταπολεμηθεὶς δὲ πανταχοῦ, ἀπωλέσας περίπου δισχιλίους ἐκ τῶν ἐκλεκτοτέρων του, καὶ ὁ ἴδιος αὐτὸς πληγωθεὶς τὴν δεξιὰν καιρίως, παρακάθηται ἤδη εἰς Τριπολιτζὰν μὲ ὅλους του τοὺς Ἄραβας, ἀμηχανῶν περὶ τῶν πρακτέων του.

Οἱ Ἕλληνες, ἀφ' οὗ ἤδη ἐπέτυχον, κατὰ τὴν ἐπιθυμίαν των, νὰ τὸν περικυκλώσωσιν εἰς Τριπολιτζὰν, ἴσανται μὲ ἀμετάτρεπτον ἀπόφασιν εἰς τὰς θέσεις των· καὶ ἤδη ὁ ὑπερήφανος οὗτος ἐχθρὸς εἶναι σενὰ κλεισμένος, καὶ σερημένος τροφῶν καὶ πολεμεφοδίων.

N° 2.

Fragment d'une lettre adressée du quartier-général du Péloponèse aux chefs de la garnison de Missolonghi.

Vous aurez certainement appris que l'Égyptien s'est avancé dans l'intérieur du Péloponèse; mais il est probable que vous ignorez comment, c'est-à-dire quels ont été ses succès et ses revers. Pour dissiper votre incertitude, nous vous annonçons que cet audacieux Arabe, désespérant de revoir ou sa propre flotte ou celle du sultan, puisque la plupart des vaisseaux de l'une et de l'autre avaient été ou brûlés, ou pris dans diverses batailles, et que le reste était bloqué dans le port de Suda, pénétra dans le centre du Péloponèse, et de là voulut se porter vers les lieux qu'habite le gouvernement. Mais partout attaqué, ayant perdu environ deux mille de ses meilleurs soldats, blessé lui-même dangereusement à la main droite, il reste maintenant dans Tripolitza avec tous ses Arabes, ne sachant plus que tenter.

Les Grecs, depuis qu'ils sont parvenus, selon leur desir, à le bloquer dans Tripolitza, restent à leur poste avec une résolution inébranlable; et déjà cet

Ἡ ἐξοχότης σας, ἀδελφοὶ, γενναίως καὶ μὲ καρτεροψυχίαν ἀντέχοντες εἰς τὰς προσβολὰς τοῦ πολιορκητοῦ σας, μὴ σμικρύνετε τὸν πατριωτικόν σας ἐνθουσιασμόν· καὶ ἐσὲ βέβαιοι ὅτι εὐθὺς ἀφ' οὗ καταῤῥέψωμεν τὸν μανιώδη τοῦτον Ἄραβα θέλομεν σᾶς προφθάσει μ' ὅλην τὴν ἀπαιτουμένην βοήθειαν Πελοποννησιακῶν δυνάμεων.

Λεβίδι, τὴν 20 Ἰουνίου 1825.

Μένομεν οἱ πατριῶται

Θ. Κολοκοτρώνης. Ἰωάννης Νοταρᾶς.

Ἀνδρέας Ζαΐμης. Δημήτριος Παπατζώνης.

Ἀνδρέας Λόντος.

orgueilleux ennemi est étroitement resserré, et privé de vivres et de munitions de guerre.

Vous, illustres frères, repoussant toujours avec courage et avec grandeur d'ame les assauts des barbares, ne laissez point s'affaiblir votre enthousiasme patriotique; et soyez certains qu'aussitôt que nous aurons détruit cet Arabe furieux, nous nous hâterons de conduire à votre secours des troupes Péloponésiennes.

Lévidi, le 20 juin 1825.

Les patriotes, TH. COLOCOTRONI, JEAN NOTARAS, ANDRÉ ZAÏMIS, DÉM. PAPATZONIS ANDRÉ LUNDOS.

Ἀριθμ. 3.

Ἐπιστολὴ τῆς διευθυνούσης τὴν Δυτικὴν Χ. Ἑλλάδα Ἐπιτροπῆς

Πρὸς τὸν ἐξοχότατον Ἱππέα Κύριον Κ. Βουράτοβιτζ, Διοικητὴν τῆς φρεγάτας τῆς Ἀ. Ἀ. Β. Μ. τοῦ Αὐτοκράτορος τῆς Αὐστρίας, ἡ Καρολίνα.

Κύριε!

Ἔχουν τὴν τιμὴν οἱ ὑποφαινόμενοι νὰ ἐκθέσωσι πρὸς τὴν Υ. Ἐ., ὅτι οἱ Ἐξοχώτατοι κύριοι ἀπεσταλμένοι της ἔδειξαν ἄκραν σπουδὴν πρὸς τὸν γενικὸν τῶν ὀχυρωμάτων ἐπιστάτην εἰς τὸ νὰ δοθῇ ἀπὸ χθὲς ἀκόμη τὸ Τελευταῖον περὶ τῆς ὑποθέσεως τοῦ Καπ. Φ. Βιανέλλου, λέγοντες, ὅτι ἐπειδὴ ἡμέραν παρ' ἡμέραν περιμένεται ὁ Ἑλληνικὸς στόλος, ὑπ' οὐδενὶ λόγῳ δὲν συμφέρει εἰς τὰ Αὐστριακὰ πολεμικὰ πλοῖα νὰ μένωσιν εἰς τὸν ἐνταῦθα λιμένα.

Ἐπειδὴ δὲ οἱ ὑποφαινόμενοι ἐπροθυμοποιήθησαν νὰ ἀποκριθῶσι πάραυτα, δὲν ἀμφιβάλλουν ὅτι τὸ ἔγγραφον τοῦτο ὑπ' ἀριθ. 1050 ἐνεχειρίσθη ἤδη ἀπὸ τὴν χθὲς πρὸς τοὺς Κυρίους ἀπεσταλμένους της. Ἐν τοσούτῳ, κατὰ χρέος ἀπαραίτητον γνωστοποιοῦν τὴν Υ. Ἐ., ὅτι ἀπὸ πηγὴν

N.° 3.

Lettre de la junte chargée du gouvernement de la Grèce Occidentale à l'honorable chevalier Bouratovits, commandant de la frégate de S. M. A. la Caroline.

MONSIEUR,

Les soussignés ont l'honneur de représenter à votre excellence que ses envoyés ont vivement insisté auprès de l'inspecteur-général des fortifications, pour qu'on leur donnât, dans la journée d'hier, une réponse définitive sur l'affaire du capitaine F. Vianello, disant que, puisque la flotte grecque était attendue d'un jour à l'autre, il ne convenait, sous aucun rapport, aux vaisseaux de guerre autrichiens de rester dans notre port.

Les soussignés s'étant empressés de satisfaire sur-le-champ à cette demande, ils ne doutent point que leur réponse (sous le n° 1050) n'ait été remise, dès hier, aux envoyés de votre excellence. Ainsi, remplissant un devoir impérieux, ils font connaître à votre excellence qu'ils ont reçu d'une source certaine la nouvelle de la prochaine arrivée de la flotte grecque dans ces parages. Comme on

ἀλάνθαστον εἶναι πληροφορίαι βεβαιόταται περὶ τῆς σιγμιαίας τοῦ Στόλου μας εἰς τὰ ἐνταῦθα ἀφίξεως. Καὶ ἐπειδὴ πιθανώτατον νὰ παρεμπέσῃ τὶ μεταξὺ τῶν διαμαχομένων μερῶν, ἡ παρὰ τῆς Ὑ. Ἐ. διοικουμένη φρεγάτα, καὶ ἡ γολέτα La Vigilante, ἐξακολουθοῦσαι νὰ μένωσι προσωρμισμέναι εἰς τὸν λιμένα τοῦτον, εἶναι ἐνδεχόμενον δι' ἄγνοιαν νὰ περιπλεχθῶσιν ἀκουσίως εἰς ἀπροσδόκητόν τι δυςύχημα· ἢ, ἂν ὄχι τοῦτο, νὰ παραβιασθῇ ἡ παρὰ τῆς A. B. K. M. διακηρυχθεῖσα οὐδετερότης.

Ταῦτα λοιπὸν ὑπ' ὀφθαλμὸν βάλλοντες οἱ ὑποφαινόμενοι, δὲν ἀμφιβάλλουν, ὅτι ἡ Ὑ. Ἐ. θέλει προνοήσει νὰ μὴν ὑποπέσωσι τὰ δύο τοῦτα τῆς Α. Μ. πλοῖα εἴς τι τῶν διαλειφθέντων περισατικῶν.

Ἔχουν δὲ τὴν τιμὴν νὰ ἦναι, κ.τ.λ. κ.τ.λ.

Τῇ 2 — 14 Ἰουλίου 1825 ἐν Μεσολογγίῳ,
ὥρᾳ 1 — 9 πρὸ τοῦ γεύματος.

Ἰωάννης Παπαδιαμαντόπουλος
Δημήτριος Θέμελης.

Ὁ Γεν. Γραμμ. Φ. Πλητᾶς.

doit s'attendre à un combat entre les vaisseaux des deux nations belligérantes; si la frégate que vous commandez, et la goëlette la Vigilante continuaient à rester à l'ancre dans le port, il serait à craindre qu'elles n'éprouvassent par inadvertance quelque fâcheux accident, ou du moins que leur présence ne fût contraire à la neutralité proclamée par S. M. I. et R. A.

En mettant ces réflexions sous les yeux de votre excellence, les soussignés ne doutent point qu'elle ne prenne des mesures pour obvier aux inconvénients que nous venons d'indiquer.

Ils ont l'honneur d'être, etc., etc.

Le 2 (14) juillet 1825, à Missolonghi.

JEAN PAPADIAMANTOPOULOS.
DÉMÉTRIUS THÉMÉLIS.

Le secrétaire-général, PH. PLITAS.

Ἀριθμ. 4.

ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΤΩΝ ΠΡΟΚΡΙΤΩΝ ΤΗΣ ΝΗΣΟΥ ΥΔΡΑΣ,

Πρὸς τὴν ἐν Μεσολογγίῳ διευθύνουσαν τὰ τῆς Δυτικῆς Ἑλλάδος Ἐπιτροπήν.

Ὕδρα, τῇ 7 Δεκεμβρίου.

Σᾶς ἔγινε γνωσὸν ὅτι τὰ καράβιά μας, ἀφ' οὗ εἰς τὰ αὐτόθι παράλια ἀγωνισθέντα ἔκαμαν τὸ κατὰ δύναμιν μόνα, τέλος πάντων ἀπὸ ἔλλειψιν τροφῶν, ἠναγκάσθησαν νὰ ἐπισρέψουν, ὄχι διότι δὲν τοὺς ἐσείλαμεν ἐν καιρῷ καὶ τροφὰς καὶ πολεμεφόδια, ἀλλὰ διότι ἀπὸ τοὺς ἐναντίους καιροὺς τὸ πρὸ 20 ἡμερῶν ἀποσαλὲν πλοῖον μὲ τὰ νέα ἐφόδια δὲν ἐδυνήθη, κακῇ τύχῃ, νὰ τὰ προφθάσῃ. Μὴ ϛοχασθῆτε, ἀδελφοὶ, ποτὲ ὅτι σᾶς παραιτοῦμεν εἰς τὴν ἄκραν ἀνάγκην σας, καὶ ἀναλγοῦμεν εἰς τοὺς μόχθους καὶ κινδύνους σας.

Τὰ καράβιά μας μετὰ σπουδῆς διορθονόμενα ὀλίγον τι καὶ ἐφοδιαζόμενα, μετ' ὀλίγας ἡμέρας ἐκπλέουν· ἐν τοσούτῳ δὲ προεξέπλευσαν αἱ μοῖραι τῶν ἀδελφῶν μας Σπετσιωτῶν καὶ ψαριανῶν. Σταθῆτε λοιπὸν γενναίως, ἐμψυχώσατε μὲ τὸ παράδειγμά σας τὴν ἀείμνηϛον φρου-

N° 4.

Lettre des primats de l'île d'Hydra, à la Junte de Missolonghi, chargée du gouvernement de la Grèce Occidentale.

Vous savez que nos vaisseaux, après avoir fait, dans leurs combats sur vos côtes, tout ce qu'il leur était possible de faire se trouvant, seuls ont été forcés enfin, par le défaut de vivres, de revenir dans notre port. Ce n'est point que nous ne leur eussions envoyé à temps et des vivres et des munitions de guerre : mais, malheureusement, des circonstances contraires ont empêché le bâtiment que nous avions fait partir, il y a vingt jours, avec de nouvelles provisions, de les rejoindre assez tôt. Frères, ne pensez point que nous puissions vous négliger dans vos dures nécessités, ni que nous voyions sans douleur vos souffrances et vos périls.

Nos vaisseaux réparés avec empressement et approvisionnés de nouveau, remettront à la voile dans peu de jours. Déja sont parties les divisions de nos frères de Spezzia et de Psara. Résistez donc courageusement. Animez par votre exemple et la garnison de Missolonghi, digne d'une éter-

ρὰν καὶ τὸν φιλόπατριν λαὸν τοῦ Μεσολογγίου. Βεβαιωθῆτε ὅτι ὁ Θεὸς καὶ ἡ πατρὶς θέλουν εὐλογήσει καὶ ἀνταμείψει τοὺς ἡρωϊκοὺς ἀγῶνάς σας· οἱ δὲ ἀκούραστοι θαλασσινοὶ συμπατριῶταί μας δὲν ἀργοῦν νὰ ἐλθοῦν καὶ αὐτοὶ νὰ συναγωνισθοῦν μὲ τοὺς προεκπλεύσαντας ἀδελφούς των, ὑπὲρ τῆς σωτηρίας σας, καὶ ὅλης ἐν γένει τῆς πατρίδος.

Οἱ πρόκριτοι τῆς νήσου Ὕδρας.

nelle mémoire, et les habitants de cette ville, si remplis de patriotisme. Soyez certains que Dieu et la patrie vous récompenseront de vos héroïques combats. Nos infatigables marins s'empresseront de mettre en mer afin de combattre pour votre délivrance et pour celle de la Grèce entière, avec leurs frères partis avant eux.

LES PRIMATS DE L'ÎLE D'HYDRA.

Ἀριθμ. 5.

ΠΡΟΣΩΡΙΝΗ ΔΙΟΙΚΗΣΙΣ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ.

Ο ΠΡΟΕΔΡΟΣ ΤΟΥ ΕΚΤΕΛΕΣΤΙΚΟΥ

Πρὸς ἅπαντας τοὺς κατοίκους καὶ παρεπιδήμους Ναυπλίου ὁμογενεῖς.

Εἶναι γνωστὸς εἰς ὅλους ὁ κίνδυνος τοῦ Μεσολογγίου, ὅσις ἀλλέως δὲν ἠμπορεῖ ν' ἀπαντηθῇ, εἰμὴ μὲ τὴν θαλάσσιον δύναμιν· ἀλλὰ κατὰ δυσυχίαν πρὸ ὀλίγων ἤδη ἡμερῶν ὁ ἐχθρικὸς στόλος ἀποκλείει ἐλευθέρως τὰ παράλια τοῦ Μεσολογγίου, ἐπειδὴ ἡ Ὑδραϊκὴ μοῖρα, σερημένη δι' ὅλου πολεμεφοδίων, τὰ ὁποῖα ἐδαπάνησεν εἰς τὰς διαφόρους ναυμαχίας, σερημένη καὶ ἀπὸ τροφὰς, ἠναγκάσθη νὰ ἐπισρέψῃ· καὶ ἤδη διὰ νὰ ἐκπλεύσῃ, ἀπαιτεῖται ἱκανὴ ποσότης χρηματικὴ, τὴν ὁποίαν τὸ Ταμεῖον δὲν δύναται ἐπὶ τοῦ παρόντος νὰ ἐξοικονομήσῃ. Ὁ μόνος πόρος, ὅσις ὑπολείπεται, εἶναι ὁ προαιρετικὸς ἔρανος τῶν ὁμογενῶν, ὅσοι αἰσθάνονται τὸν κίνδυνον τῆς Πατρίδος.

Τὰ μέλη τοῦ Βουλευτικοῦ σώματος συνεισέφερον κατ' αὐτὸν τὸν τρόπον ὑπὲρ τὰς ὀγδοήκοντα δύο χιλιάδας γρόσια, καὶ ἀναλόγως θέλουσι συνεισφέρει καὶ τὰ λοιπὰ διοικητικὰ μέλη.

N° 5.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Le président du Pouvoir Exécutif à tous les Grecs qui habitent Napoli ou qui s'y trouvent passagèrement.

Aucun de vous n'ignore le danger où se trouve Missolonghi, qui ne peut être sauvé que par une force navale. Malheureusement la flotte ennemie bloque sans crainte, depuis quelques jours, le port de cette ville, parce que la division d'Hydra, privée de ses munitions de guerre consumées en différents combats et manquant aussi de vivres, s'est vue forcée de revenir. Elle a besoin, pour remettre en mer, d'une somme d'argent que le trésor public ne peut fournir en ce moment. Le seul moyen qui nous reste est une cotisation volontaire de tous les citoyens qui ne seront pas insensibles au péril de la patrie.

Les sénateurs ont souscrit pour plus de quatre-vingt-deux mille piastres, et les autres membres du gouvernement souscriront également.

Tous les patriotes qui se trouvent dans ces murs sont invités à offrir ce que chacun d'eux voudra. Qu'ils songent que de leur empressement dépend le

Προσκαλοῦνται λοιπὸν καὶ ὅλοι οἱ ἐνταῦθα πατριῶται νὰ συνεισφέρουν ὅσα ἕκαστος βούλεται, συλλογιζόμενοι, ὅτι εἰς τὴν προθυμίαν των σέκει τὸ νὰ σωθῇ τὸ Μεσολόγγιον, καὶ μὲ αὐτὸ ἡ Πατρὶς ἀπὸ τὸν ἐπικείμενον κίνδυνον, καὶ ὅτι, ὅσον περισσότερον συνεισφέρουν, ὄχι μόνον θέλουν προσθέσει εἰς τὴν ποσότητα τοῦ ἐράνου, ἀλλὰ θέλουν παρακινήσει καὶ τοὺς λοιποὺς νὰ μιμηθῶσι τὸ παράδειγμά των, διὰ νὰ συμπληρωθῇ ἡ ἀπαιτουμένη ποσότης διὰ τὴν παροῦσαν ἀνάγκην τῆς πατρίδος.

Ἡ καταγραφὴ τῶν ὀνομάτων ἐκείνων τῶν πατριωτῶν, ὅσοι θέλουν νὰ συνεισφέρουν, γίνεται εἰς τὴν πλατεῖαν, ὑποκάτω τοῦ πλατάνου, ὅπου θέλει παρευρεθῇ καὶ μία ἐπιτροπὴ τοῦ Σ. Βουλευτικοῦ Σώματος, καὶ ἐκεῖ ἀς διευθύνωνται οἱ προαιρούμενοι καλοὶ πατριῶται.

Ἐν Ναυπλίῳ τῇ 7 Δεκεμβρίου 1825.

Ὁ Πρόεδρος Γ. ΚΟΥΝΤΟΥΡΙΩΤΗΣ.

Ὁ Γεν. Γραμ. Α. ΜΑΥΡΟΚΟΡΔΑΤΟΣ.

salut de Missolonghi et de la Grèce entière, et que plus leurs offrandes seront considérables, plus ils contribueront, non-seulement à grossir directement le produit des souscriptions, mais encore à exciter, par leur exemple, les autres citoyens à compléter la somme nécessaire aux besoins de la patrie.

L'inscription des noms des patriotes qui voudront souscrire aura lieu dans la place publique, sous le platane, où se trouvera une commission du sénat. C'est là que doivent se diriger les bons citoyens.

A Napoli, le 7 décembre 1825.

Le président, GEORGE CONDOURIOTIS.
Le secrétaire-général, A. MAVROCORDATOS.

Ἀριθμ. 6.

ΠΡΟΣΩΡΙΝΗ ΔΙΟΙΚΗΣΙΣ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ.

Ἐπειδὴ ὁ ἐχθρὸς ἐπιμένων ὡς οὐδέποτε εἰς τὸν κατὰ τῆς Ἑλλάδος πόλεμον, ἔχει καὶ ἐντὸς τοῦ χειμῶνος εἰς ἐνέργειαν τὰς κατὰ ξηρὰν καὶ θάλασσαν δυνάμεις του·

Ἐπειδὴ καὶ ἡ Ἑλληνικὴ Διοίκησις ἀναγκάζεται κατὰ τὸν αὐτὸν τρόπον νὰ ἔχῃ εἰς συνεχῆ ἐνέργειαν τὰς κατὰ ξηρὰν καὶ θάλασσαν δυνάμεις της· καὶ

Ἐπειδὴ διὰ τὴν ἐξοικονόμησιν ὅλων τῶν ἀναγκαίων ἐξόδων αὐτῶν τῶν δυνάμεων ἀπαιτεῖται πόρος πρόχειρος καὶ ἱκανὸς,

Τὸ Βουλευτικὸν θεσπίζει,

Α. Νὰ γενῇ δάνειον ἐντὸς τῆς Ἑλλάδος ποσότητος ἑνὸς μιλλιουνίου Ἱσπανικῶν ταλλήρων.

Β΄. Τὸ δάνειον τοῦτο, διῃρημένον εἰς διάφορα τμήματα, ν' ἀσφαλισθῇ μὲ τὴν ἐγγύησιν τοῦ ἔθνους, δηλαδὴ μὲ τὴν ὑποθήκην μέρους ἀναλόγου παντὸς εἴδους ἐθνικῶν κτημάτων εἰς ὁποιονδήποτε μέρος τῆς Ἑλληνικῆς ἐπικρατείας. Τοῦτο δὲ τὸ δάνειον νὰ γίνεται κατ' ἀναλογίαν τῶν ἐν ταῖς ἐπαρχίαις ἐθνικῶν κτημάτων, καὶ νὰ μὴν ὑπερβαίνῃ τὰς ἑκατὸν χιλιάδας τάλληρα.

N° 6.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Attendu que l'ennemi s'obstinant plus que jamais dans la guerre contre la Grèce, tient en activité, même pendant l'hiver, ses forces de terre et de mer;

Attendu que par là, le gouvernement grec est forcé de tenir aussi en activité et ses troupes de terre et ses armées navales;

Et attendu que pour fournir à l'approvisionnement de ces troupes il est nécessaire de trouver un moyen prompt et facile de se procurer des fonds,

LE CORPS LÉGISLATIF DÉCRÈTE :

1° Il sera fait en Grèce un emprunt d'un million de tallers d'Espagne.

2° Cet emprunt, divisé en plusieurs lots, sera garanti par le cautionnement de la nation, c'est-à-dire par une hypothèque sur une partie des propriétés nationales de tout genre et situées dans quelque point que ce soit du territoire grec, correspondante à la valeur de chaque lot. Cet emprunt sera fait en proportion de la masse des biens nationaux situés

Γ'. Ἡ ὑποθήκη ἑκάστου ὡρισμένου μέρους νὰ γίνεται διὰ δημοσίου κηρύγματος εἰς τὸν προσφέροντα περισσοτέραν ποσότητα.

Δ' Ὁ δανειστὴς νὰ λαμβάνῃ ὅλον τῆς ὑποθήκης τὸ εἰσόδημα, ἐκτὸς τῶν δεκάτων, τὰ ὁποῖα ὑποχρεοῦται νὰ δίδῃ τακτικῶς εἰς τὴν διοίκησιν, καθὼς λαμβάνονται καὶ ἀπὸ τὰ ἰδιόκτητα.

Ε. Ἡ διάρκεια τοῦ δανείου εἶναι ὁλόκληρα ἓξ ἔτη, μετὰ τὴν συμπλήρωσιν τῶν ὁποίων ἡ Διοίκησις χρεώσει νὰ ἐπιστρέψῃ εἰς τὸν δανειστὴν τὴν ποσότητα τοῦ δανείου, δίδουσα καὶ τόκον πρὸς ὀκτὼ εἰς τὰ ἑκατὸν διὰ τὸν καθ-ἑκαστον χρόνον· εἰδεμὴ νὰ δίδῃ εἰς αὐτὸν τὴν ἐντελῆ κυριότητα ἐπὶ τοῦ κτήματος, τὸ ὁποῖον εἶχεν εἰς ὑποθήκην, μὲ τακτικὸν ἔγγραφον ἰδιοκτησίας.

Ϛ'. Ἡ καταβολὴ τοῦ δανείου νὰ γίνεται κατὰ μὲν τὸ ἥμισυ εἰς μετρητὰ, κατὰ δὲ τὸ ἄλλο ἥμισυ ἀδιαφόρως, εἴτε εἰς διαταγὰς πληρωτέας ἀπὸ τὸ ταμεῖον ἐξ ὁποιουδήποτε πόρου, εἴτε εἰς ἐθνικὰς ὁμολογίας.

Ζ'. Τὰ ἐκ τοῦ δανείου τούτου χρήματα νὰ ἐξοδευθῶσιν εἰς τὰς μελλούσας ἀνάγκας τῆς πατρίδος, δηλαδὴ εἰς τὸ ναυτικὸν, εἰς τὸ στρατιωτικὸν, τὰ φρούρια, καὶ εἰς τροφὰς καὶ πολεμεφόδια.

Η. Νὰ ἀποφασισθῇ δι' ἰδιαιτέρας διατάξεως ὁ τρόπος, διὰ τοῦ ὁποίου θέλει γίνεσθαι τακτικὴ ἡ ὑποθήκη, ἐπιστατούσης εἰς τοῦτο, καὶ εἰς τὴν παραλαβὴν τῶν δανείων,

dans chaque province, et ne surpassera dans aucune la somme de cent mille tallers.

3° L'hypothèque sur chaque partie de ces biens sera donnée au plus offrant, dans une enchère publique.

4° Le prêteur percevra tous les revenus du fonds hypothéqué, excepté le dixième qu'il devra verser régulièrement entre les mains du gouvernement, comme cela a lieu pour les propriétés particulières.

5° La durée de l'emprunt sera de six années, à l'expiration desquelles le gouvernement doit rendre aux prêteurs les sommes qu'ils auront fournies, leur payant aussi l'intérêt à huit pour cent par an. Si non, il abandonnera entièrement à chacun d'eux le lot hypothéqué, en leur délivrant un titre régulier de propriété.

6° Le prêt aura lieu en espèces pour une moitié, et pour l'autre moitié, en billets sur le trésor, de quelque genre qu'ils soient, ou bien en obligations nationales.

7° Les sommes provenant de cet emprunt seront employées à fournir aux besoins à venir de la patrie; c'est-à-dire, à l'entretien de la flotte, de l'armée, des forteresses, à l'achat des vivres et des munitions de guerre.

8° Le mode d'après lequel l'hypothèque doit être régulièrement établie, sera fixé par un réglement

πενταμελοῦς ἐπιτροπῆς, ἡ ὁποία θέλει διωρισθῆ κατὰ συναίνεσιν ἀμφοτέρων τῶν συγκροτούντων τὴν διοίκησιν σωμάτων.

Θ΄. Ὁ παρὼν νόμος νὰ ἐνεργῆται ἕως οὗ ἤθελε φθάσει μία δόσις τοῦ προθεσπισθέντος τρίτου δανείου, ἢ παρὰ ρησιασθῆ ἄλλος ἱκανὸς πόρος.

Ἰ. Ὁ παρὼν νόμος νὰ καταχωρισθῆ εἰς τὸν Κώδηκα τῶν νόμων καὶ νὰ δημοσιευθῆ.

ΙΑ΄. Ὁ ὑπουργὸς τῆς οἰκονομίας νὰ ἐνεργήσῃ τὸν παρόντα νόμον.

Ἐξεδόθη ἐν Ναυπλίῳ τῇ 24 Δεκεμβρίου 1825.

Ὁ Πρόεδρος

Πανοῦτζος Νοταρᾶς.

Ὁ Α΄ Γραμματεὺς Α. Παπαδόπουλός.

(Τ. Σ.)

Ἐπικυροῦται.

Ὁ Πρόεδρος τοῦ Ἐκτελεστικοῦ

(Τ. Σ.) Γεώργιος Κουντουριώτης.

Ἐν ἀπουσίᾳ τοῦ Γενικοῦ Γραμματέως,

Γ. Πραΐδης.

particulier. Une commission de cinq membres, choisis d'un commun consentement par les deux corps qui constituent le gouvernement, sera chargée de surveiller l'établissement des hypothèques et de recevoir les deniers de l'emprunt.

9° La présente loi sera en vigueur jusqu'à ce qu'il arrive une partie du troisième emprunt déja décrété, ou qu'il se présente d'autres moyens.

10° La présente loi sera insérée dans le Code, et sera publiée.

11° Le ministre des finances fera exécuter la présente loi.

Donné à Napoli, le 24 décembre 1825.

Le président, PANOUTZOS NOTARAS.

Le premier secrétaire, A. PAPADOPOULOS.

Est sanctionné.

Le président du Pouvoir Exécutif,
GEORGE CONDOURIOTIS.

En l'absence du secrétaire-général,
G. PRAÏDIS.

N° 7.

Lettera del capitano Abbat, alle autorità greche di Misolonghi.

A bordo della corvetta di S. M. B. « *Rasa* » i 27 gennajo 1826.

Signori,

Il Capitan-Pascià mi ha chiesto d'informare le autorità greche di Misolongi, che tutte le préparazioni saranno pronte fra lo spazio di otto giorni per dar l'assalto a quella piazza; ma siccome il Capitan-Pascià brama di evitare l'effusione di sangue che dovrebe succedere se la città fosse presa per assalto, desidera egli per ciò di sapere, se la guarnigione di Misolongi volesse capitolare, e che patti ella dimanderebbe in tale circonstanza.

La riposta que lor signori mi daranno, sarà spedita da me al Capitan-Pascià; ma considero esser mio dovere d'informare *chiaramente* alle Autorità greche di Misolongi che non sono affato autorizzato di esser Mallevadore dei Patti che saranno per fare, nè io voglio dar alcun sentimento tanto alla convenienza di accettare, od a rifiutare questa proposizione del Capitan-Pascià.

Ho l'onore d'essere,

Signori,

Loro obbedientissimo servo,

Cha. ABBAT, *commandante.*

N° 7.

Lettre du capitaine Abbat aux autorités grecques de Missolonghi.

A bord de la corvette de S. M. B., *la Rose*, le 27 janvier 1826.

Messieurs,

Le Capitan-Pacha m'a prié d'avertir les autorités de Missolonghi que tous les préparatifs d'un assaut contre cette place seront terminés dans huit jours. Mais comme il a à cœur d'empêcher l'effusion du sang qui aurait lieu si la ville était prise de vive-force, il desire savoir si la garnison consent à capituler, et quelles conditions elle pourrait demander dans de telles circonstances.

J'enverrai au Capitan-Pacha la réponse que vous me remettrez. Mais je crois de mon devoir de déclarer *clairement* aux autorités de Missolonghi que je ne suis pas autorisé à me porter garant des conventions qui pourraient être conclues, et je ne veux leur donner aucun conseil sur l'acceptation ou le rejet des propositions du Pacha. "

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre très-obéissant serviteur

C. ABBAT, *commandant.*

Ἀριθμ. 8.

ΑΠΑΝΤΗΣΙΣ ΠΡΟΣ ΤΟΝ Κ. ΑΜΠΑΤ.

Κύριε!

Ἔχομεν τὴν τιμὴν νὰ ἀπαντήσωμεν εἰς τὸ εὐγενὲς γράμμα της τῶν 27 τοῦ τρέχοντος, ἐν ᾧ μᾶς ἐκθέτει ὅσα τὴν παρήγγειλε νὰ μᾶς εἰπῇ ὁ Καπιτάν-Πασσας. Εἰς ἀπόκρισιν λοιπὸν τῶν παραγγελθέντων διὰ τὴν πραγματείαν τῆς μεταξύ μας εἰρήνης, ἔχει τὰ ἀκόλουθα·

Ὁ Καπιτάν-Πασσας γνωρίζει καλῶς, ὅτι οἱ Ἕλληνες ὑπέφεραν ἄπειραις ζημίαις, ἔχυσαν τόσα αἵματα, ἐρημώθησαν οἱ τόποι των, καὶ ὅλα αὐτὰ δὲν ἐμπορεῖ ἄλλο τι νὰ τοὺς ἀνταμείψῃ καὶ νὰ τοὺς ἀποζημιώσῃ, παρὰ ἡ ἐλευθερία καὶ ἀνεξαρτησία τους· καὶ τὴν ἔφοδον, ὁποῦ προβάλλει εἰς ὀκτὼ ἡμερῶν διάστημα, ὅτι θὰ γένῃ ἐναντίον τοῦ φρουρίου τούτου, εἴμεθα ἕτοιμοι νὰ τὴν δεχθοῦμεν, καὶ πολεμοῦντες, σὺν Θεῷ, νὰ τὴν ἀντικρούσωμεν, καθὼς καὶ ἐκείνην τοῦ Κιουταχῆ τὸν περασμένον Ἰούλιον· ἔπειτα δὲ εἶναι γνωστὸν εἰς τὸν ἴδιον, ὅτι ἡμεῖς ἔχομεν Διοίκησιν τῆς ὁποίας ἀκολουθοῦντες ταῖς διαταγαῖς, χρεω-

N° 8.

Réponse au capitaine Abbat.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de répondre à votre lettre du 27 du présent, dans laquelle vous nous rapportez tout ce que le Capitan-Pacha vous a chargé de nous dire. Quant à la proposition d'un traité entre nous et lui, voici notre réponse :

Le Capitan-Pacha sait fort bien que les Grecs ont souffert des pertes immenses, qu'ils ont versé des flots de leur sang, que leur pays a été changé en désert. L'indépendance et la liberté peuvent seules les indemniser de tant de dommages, les payer de tant de maux. Cet assaut qu'il nous promet dans huit jours, nous sommes prêts à le recevoir, et, combattant avec Dieu, à le repousser comme nous repoussâmes celui que donna Reschid en juillet dernier. Du reste, il sait aussi que nous avons un gouvernement sous les ordres duquel

ςοῦμεν καὶ νὰ πολεμοῦμεν, καὶ νὰ ἀποθαίνωμεν. Εἰς αὐτὴν λοιπὸν τὴν Διοίκησίν μας, ἐμπορεῖ νὰ διευθυνθῇ καὶ νὰ πραγματευθῇ, ἢ εἰρήνην, ἢ πόλεμον.

Ἔχομεν τὴν τιμὴν νὰ ὑποσημειωθοῦμεν μὲ σέβας,

Ἡ προσωρ. διευθύν. τὰ τῆς Δυτ. Ἑλλάδος Ἐπιτροπὴ καὶ ὅλοι οἱ Ὁπλαρχηγοὶ καὶ Πολιτικοί.

Δ. ΘΕΜΕΛΗΣ.

Ἐν ἀπουσίᾳ τοῦ Γ. Γραμματέως,

Ν. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ.

Μεσολόγγιον, τῇ 15 Ἰανν. 1826.

nous devons combattre et mourir. C'est à ce gouvernement qu'il doit s'adresser pour faire la paix ou la guerre.

Nous avons l'honneur d'être avec respect,

La junte chargée de l'administration de la Grèce occidentale, et tous les chefs militaires et civils,

D. Thémélis.

En l'absence du secrétaire-général,

N. Papadopoulos.

Missolonghi, le 15 janvier 1826.

Ἀριθμ. 9.

ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΤΟΥ ΣΤΡΑΤΗΓΟΥ ΓΕΩΡΓ. ΚΙΤΣΟΥ

Πρὸς τὴν προσωρινὴν διευθύνουσαν τὰ τῆς Δυτικῆς Ἑλλάδος Ἐπιτροπήν.

Ἐξοχωτάτη Ἐπιτροπή!

Ἀναφέρομαι πρὸς τὴν Ἐξοχότητά σας μὲ τὸ παρόν μου, καὶ πρὸς ὅλους τοὺς γενναιοτάτους ὁπλαρχηγοὺς, καὶ παρακαλῶ κοινῶς νὰ ἐξετάζετε μὲ ἀκρίβειαν τὰ δίκαιά μου. Τὸ ὑποκείμενον αὐτουνοῦ, ὁποῦ μὲ ἐκατηγόρησε, καὶ μοῦ ἐφόρτωσεν ἕνα τοιοῦτον ἄδικον καὶ παράνομον ἔγκλημα, εἶναι ὑποκείμενον ὕποπτον καὶ ἀνάξιον, καὶ δὲν εἶναι δίκαιον νὰ τοῦ δώσῃ τινὰς πίστιν, καθὼς ἠμπορεῖτε νὰ τὸ γνωρίσετε καὶ ἡ Ἐξοχογενναιότης σας, ἐπειδὴ διὰ νὰ γλυτώσῃ τὴν ζωήν του καὶ νὰ ξεφορτώσῃ τὸ ἐδικόν του σφάλμα, ἐσοφίσθη νὰ τὸ ῥίξῃ εἰς ἄλλον· ἐγὼ πάλιν, ὁποῦ μὲ κατηγορεῖ, δὲν ἐζουρλάθηκα νὰ παραβλέψω τόσας καὶ τόσας θυσίας, ὁποῦ ἔχω καμωμένας, μὲ τὰς ὁποίας ἐδούλευσα τὸ γένος, καὶ διὰ δύω παλαιοτζάμηδες τούρκους ἀπὸ τοὺς ὁποίους δὲν ἐλπίζω κἀμμίαν ἀνταμοιβὴν, νὰ ἀποφασίσω νὰ ἔμβω μέσα εἰς μίαν τοιαύτην λάσπην· μάλιστα τὸ συμπεραίνει ὁ κάθε φρόνιμος ἀπὸ τὴν μαρτυρίαν ὁποῦ ἔδωσεν αὐτὸς ὁ Τζάμης

N° 9.

Le général Georges Kitzos à la junte de Missolonghi.

Très-honorable commission,

J'ai recours, par la présente, et à votre excellence, et à tous les vaillants chefs de la garnison, et je vous conjure d'examiner en commun ma cause avec attention. L'individu qui m'accuse et qui me charge d'un délit si contraire à toutes les lois, est un homme suspect et indigne de confiance. Il ne serait pas juste d'ajouter foi à ses paroles, comme vous pouvez facilement vous en convaincre. Pour sauver sa vie et se décharger de son crime, il le rejette sur un autre. De mon côté, moi, moi qu'il accuse, je n'ai pas perdu la raison au point d'oublier tant et tant de sacrifices par lesquels j'ai servi la nation, et de tomber dans une telle faute en faveur de deux misérables chamides turcs, dont je ne saurais espérer aucune récompense. Tout homme de sens peut deviner la vérité, d'après le témoignage même qu'a porté contre moi ce chamide. Dans ses dépositions devant la junte et devant tous nos vaillants chefs, il a dit que les Turcs ne savaient

ἐναντίον μου, ὅστις εἰς τὴν μαρτυρίαν του, ἔμπροσθεν εἰς τὴν Ἐπιτροπὴν, καὶ ὅλους τοὺς γενναιοτάτους Ὁπλαρχηγοὺς, εἶπε πῶς οἱ Τοῦρκοι δὲν εἶχαν εἴδησιν ὅτι ἐυγαίνουν ἔξω μὲ τὴν ἄδειαν τὴν ἐδικήν μου· λοιπὸν παρακαλῶ τὴν ἐξοχοτάτην Ἐπιτροπὴν, καὶ γενναιότητά σας, νὰ ἐξετάσετε μὲ σοχασμὸν καὶ ἀκρίβειαν αὐτὰ τὰ δίκαιά μου, καὶ νὰ ἔμβῃ εἰς τὸν τόπον της ἡ ὑπόληψίς μου, ὅτι σᾶς βάνω μάρτυρα τὸν Θεὸν καὶ τὴν συνείδησίν μου, πῶς εἶμαι τελείως ἀθῷος ἀπὸ αὐτὸ τὸ μιαρὸν ἔγκλημα, ὁποῦ αὐτὸς ὁ ἀχρεῖος ἠθέλησε νὰ μὲ φορτώσῃ· καὶ μὴν τὸ καταδεχθῆτε ἀπὸ μαρτυρίαν ἑνὸς τέτοιου ἀνυποληπτου ἀνθρώπου, νὰ ἀτιμασθῇ ἕνας πατριώτης σας, ὁποῦ ἐδούλευσε τὴν πατρίδα μὲ ζῆλον καὶ μὲ πίςιν, καὶ ἔχει ἀπόφασιν σερεὰν νὰ τὴν δουλεύσῃ μέχρι τελευταίας ῥανίδος τοῦ αἵματός του· ἂν δὲ ἐκ τοῦ ἐναντίου (τὸ ὁποῖον δὲν σοχάζομαι) καὶ δὲν εἰσακουσθῇ ἡ δέησίς μου, παρακαλῶ νὰ μοὶ δοθῇ ἡ ἄδεια, διὰ νὰ ἀπέλθω πρὸς τὴν Σ. Διοίκησιν, νὰ παρασῄσω ἐκεῖ τὰ δίκαιά μου· μένω δὲ μὲ ὅλον τὸ προσῆκον σέβας.

Μεσολόγγιον, τῇ 24 Ἰαννουαρίου 1826.

Ὁ εὐπειθὴς πατριώτης σας

ΓΕΩΡΓΙΟΣ ΚΙΤΣΟΥ.

point qu'ils sortissent avec ma permission. Du reste, je supplie et l'honorable commission et les vaillants chefs de nos troupes d'examiner ma cause avec réflexion et avec soin, et de rétablir ma réputation. Je prends devant vous Dieu et ma conscience à témoin que je suis entièrement innocent du crime dont le coupable lui-même a voulu me charger. Ne souffrez pas que, sur le témoignage d'un homme sans considération, on déshonore un de vos concitoyens qui a servi la patrie avec zèle et fidélité, et qui est fermement résolu à la servir jusqu'à la dernière goutte de son sang. Que si, au contraire (ce que je ne puis penser), vous rejetez ma prière, je vous conjure de permettre que je me rende auprès du gouvernement pour me justifier devant lui. Je suis, avec tout le respect que je vous dois,

Votre obéissant concitoyen,

GEORGES KITZOS.

Αριθμ. 10.

ΠΡΟΣΩΡΙΝΗ ΔΙΟΙΚΗΣΙΣ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ.

Ἡ Προσωρινὴ διευθύνουσα τὰ τῆς Δυτ. Ἑλλάδος Ἐπιτροπὴ, Πρὸς τὸν γενναιότατον στρατηγὸν Γεώργιον Κίτσον.

Ἐπειδὴ κατὰ τὴν σημερινὴν ἀναφορὰν τῆς ἐξαμελοῦς Στρατιωτικῆς Ἐπιτροπῆς, συγκειμένης ἀπὸ τοὺς Στρατηγοὺς Νότην Μπότζαρην, Μῆτζον Κοντογιάννην, Χρῆσον Φωτομάραν, Νικόλαον Στουρνάρην, Γεώργιον Βαλτινὸν, καὶ Ζώην Πάνου, διορισθείσης μὲ διαταγὴν τῆς Ἐπιτροπῆς, ὑπ' ἀρ. 3,095, καὶ ἡμ. χθεσινὴν νὰ ἐξετάσῃ τὴν προσαφθεῖσαν ἀναξίως εἰς τὴν Γενναιότητά σας κατηγορίαν παρ' ἑνὸς λεγομένου Λέκα Τζάμης, ἐφάνητε πάντῃ ἀθῷος ἀπὸ τὴν κατηγορίαν ταύτην, ἡ Ἐπιτροπὴ ἐνῷ ἀφ' ἑνὸς μέρους θέλει δημοσιεύσει εἰς ὅλον τὸ ἔθνος, καὶ εἰς ἅπαντα τον φωτισμένον κόσμον τὴν ἀθωότητά σας, τὸν πατριωτισμόν σας, καὶ τὰς πρὸς τὴν πατρίδα ἐκδουλεύσεις σας, θέλει ἀναφέρει τὰ δέοντα καὶ πρὸς τὴν Σ. Διοίκησιν, καὶ θέλει προσέτι λάβει τ' ἀναγκαῖα μέτρα, διὰ νὰ λάβῃ τὴν ἀνάλογον καὶ δικαίαν παιδείαν ὁ ἐγκληματίας καὶ ψευδοκατήγορος Τζάμης· ἀπὸ τ' ἄλλο μέρος, κατὰ τὴν ἀπόφασιν τῆς ῥηθείσης Ἐπιτροπῆς, διατάττεσθε παρὰ τῆς ἐδῶ τοπικῆς Διοικήσεως νὰ παραλάβητε

N° 10.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

La junte chargée de l'administration de la Grèce occidentale au vaillant général Georges Kitzos.

Puisque, d'après le rapport donné aujourd'hui par la commission militaire, composée des généraux Noti Botzaris, Mitzos Contoghiannis, Christos Photomara, Nicolas Stournaris, Georges Valtinos et Zoïs Panou, et nommée hier par un ordre de la junte (sous le n° 3,095) pour examiner l'accusation injustement portée contre vous par un chamide nommé Lecas, vous avez été reconnu complètement innocent du délit dont on vous accusait : la junte publiera dans toute la Grèce et dans tout le monde civilisé votre innocence, votre patriotisme et les services que vous avez rendus à la patrie ; elle fera à notre auguste gouvernement les communications convenables, et prendra des mesures pour que celui qui vous a faussement accusé reçoive la punition due à son crime ; en même temps elle s'empresse de vous inviter, d'après l'avis de la com-

τὸ σῶμά σας καὶ νὰ ὑπάγετε πάλιν εἰς τὴν Λουνέταν τοῦ φρουρίου τούτου, τὴν ὁποίαν ἀπ' ἀρχῆς τῆς παρούσης τρομερᾶς πολιορκίας ὑπερασπίσθητε ἐναντίον τοῦ ἀσπόνδου ἐχθροῦ μὲ ζῆλον, μὲ πατριωτισμὸν, καὶ ἀξίως τῆς ὑπολήψεως, τὴν ὁποίαν τρέφει ἡ Σ. Διοίκησις πρὸς τὸ ὑποκείμενόν σας, καὶ πάλιν εἰς τὸ ἑξῆς νὰ τὴν φυλάττετε μὲ τὰ αὐτὰ αἰσθήματα τῆς φρονήσεως καὶ τοῦ ἀδόλου πατριωτισμοῦ σας· ὑγιαίνετε, ἄριςε πατριῶτα, καὶ μάχεσθε προθύμως ὑπὲρ πατρίδος ! !

Μεσολόγγιον, τὴν 26 Ιανν. 1826.

Ἰωάν. ΠΑΠΑΔΙΑΜΑΝΤΟΠΟΥΛΟΣ.

Δημήτριος ΘΕΜΕΛΗΣ.

Ἐν ἀπουσίᾳ τοῦ Γεν. Γραμματέως

Ν. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ.

mission militaire, à reprendre le commandement de votre corps d'armée et à retourner dans la *lunette* que, depuis le commencement de ce terrible siége, vous avez défendue contre un ennemi irréconciliable avec tant de zèle et de patriotisme, et de manière à justifier l'estime qu'a pour vous le gouvernement. La junte vous engage à garder à l'avenir ce poste avec la même sagesse et le même dévouement à la Grèce que par le passé. Adieu (1), excellent patriote; combattez avec empressement pour la patrie!

Missolonghi, le 26 janvier 1826.

J. PAPADIAMANTOPOULOS.
DÉMÉTRIUS THÉMÉLIS.

En l'absence du secrétaire-général,

N. PAPADOPOULOS.

(1) Mot à mot: *Portez-vous bien. Vale.*

Ἀριθμ. 11.

ΠΡΟΣΩΡΙΝΗ ΔΙΟΙΚΗΣΙΣ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ.

Ἐπειδὴ ὁ ἐχθρὸς συνεκέντρωσεν ὅλας σχεδὸν τὰς δυνάμεις του εἰς τὴν πολιορκίαν τοῦ Μεσολογγίου, τὸ ὁποῖον, διὰ νὰ ἀντιςαθῇ καὶ τοῦ λοιποῦ μὲ τὴν αὐτὴν γενναιότητα καὶ ἐπιτυχίαν, εἶναι ἀνάγκη νὰ ἐφοδιασθῇ μ' ὅλα τὰ ἀναγκαῖα·

Ἐπειδὴ διὰ τὴν πρόβλεψιν τῶν ὅσων ἀφεύκτως ἀναγκαιοῦσι, δηλαδὴ τροφῶν καὶ πολεμεφοδίων, ἱκανῶν μισθῶν καὶ σιτηρεσίων τῆς φρουρᾶς, ἐπισκευῶν διαφόρων τοῦ φρουρίου, ἱκανῆς ναυτικῆς δυνάμεως εἰς ἀντίκρουσιν τοῦ ἐχθρικοῦ ςόλου καὶ ἄλλων ἐπικειμένων ἀναποφεύκτων γενικῶν ἀναγκῶν τῆς πατρίδος, ἀπαιτεῖται πόρος ἱκανὸς καὶ πρόχειρος·

Ἐπειδὴ ὁ ἐκ τοῦ δανείου πόρος ἔπαυσε πρὸς τὸ παρὸν, καὶ ὁ ἐκ τῆς ὑποθήκης δὲν ἐνηργήθη, οὐδὲ ἄλλος προχειρότερος εὑρίσκεται παρὰ τὸν ἐκ τῆς ἐκποιήσεως μέρους ἐθνικῶν κτημάτων·

Θεωρηθέντων τοῦ § ΛΈ τοῦ Ὀργανικοῦ Νόμου, καὶ τοῦ ὑπ' Ἀριθ. Ν' νόμου,

ΤΟ ΒΟΥΛΕΥΤΙΚΟΝ ΘΕΣΠΙΖΕΙ·

Ἀ. Νὰ γενῇ ἐκποίησις μέρους ἐθνικῶν κτημάτων, δηλ. γῆς καλλιεργημένης ἢ μὴ, ςαφιδῶν, ἀμπελώνων, ἐλαιώνων, περιβολίων, καὶ παντὸς εἴδους δένδρων διὰ ὀκτακοσίας χιλιάδας ἱσπανικὰ τάλληρα·

N° 11.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRECE.

Attendu que l'ennemi a réuni presque toutes ses forces contre Missolonghi, et que cette ville, pour se défendre à l'avenir avec la même vigueur et le même succès, a besoin d'être approvisionnée de toutes les munitions nécessaires;

Attendu que, pour être en état de pourvoir à toutes les choses les plus indispensables, c'est-à-dire, aux vivres et aux munitions de guerre, aux rations et à la solde de la garnison, à différentes réparations de la forteresse, à une force navale suffisante pour repousser la flotte ennemie, et à d'autres besoins impérieux de la patrie, il faut un moyen facile et sûr de trouver des fonds;

Attendu qu'un emprunt n'est pas possible dans ce moment; que celui qu'on avait garanti par des hypothèques n'a rien produit, et qu'il ne se présente point de moyen plus facile que la vente d'une partie des biens nationaux;

Vu le § 35 de la loi organique et la loi sous le n° 50,

LE CORPS LÉGISLATIF DÉCRÈTE:

1° Il sera vendu une partie des biens nationaux, c'est-à-dire, des terres nationales, cultivées ou non, des vignes, des olivets, des jardins et des planta-

Β΄. Ἡ καταβολὴ τῆς τιμῆς τῶν ἀγορῶν νὰ γίνεται κατὰ μὲν τὸ ἥμισυ εἰς μετρητὰ, κατὰ δὲ τὸ ἄλλο ἥμισυ εἰς διαταγὰς, ἢ εἰς ἐθνικὰς ὁμολογίας·

Γ΄. Τὰ ἐκ τῆς ἐκποιήσεως ταύτης χρήματα νὰ χρησιμεύσουν εἰς τὰς ἐπικειμένας ἀναποφεύκτους ἀνάγκας τῆς πατρίδος, καὶ κατ' ἐξοχὴν εἰς ὑπεράσπισιν τοῦ Μεσολογγίου, δηλ. εἰς προμήθειαν τροφῶν καὶ πολεμεφοδίων διὰ τὴν φρουρὰν καὶ τὰ ἔξωθεν στρατόπεδα, εἰς ἀπόδοσιν μισθοῦ καὶ σιτηρεσίων τῆς φρουρᾶς, εἰς τὰς ἀναγκαίας ἐπισκευὰς τοῦ φρουρίου, καὶ εἰς τὴν ναυτικὴν δύναμιν·

Δ΄. Νὰ ἀποφασισθῇ δὲ ἰδιαιτέρας διατάξεως ὁ τρόπος, διὰ τοῦ ὁποίου θέλει γίνεσθαι τακτικὴ ἡ ἐκποίησις, ἐπισατούσης εἰς τοῦτο ἐπταμελοῦς ἐπιτροπῆς, ἥτις θέλει διορισθῇ συναινέσει ἀμφοτέρων τῶν συγκροτούντων τὴν διοίκησιν Σωμάτων·

Ε΄. Ὁ παρὼν νόμος νὰ καταχωρισθῇ εἰς τὸν κώδηκα τῶν νόμων καὶ νὰ δημοσιευθῇ διὰ τοῦ τύπου.

Ἐξεδόθη τῇ 6 Φεβρουαρίου 1826 Ναυπλίῳ.

Ὁ Πρόεδρος

(Τ. Σ.) Πανοῦτσος Νοταρᾶς.

Ὁ πρῶτος Γραμματεὺς

Α. Παπαδόπουλος.

Κυροῦται.

Ὁ Πρόεδρος τοῦ Ἐκτελεστικοῦ

(Τ. Σ.) Γεώργιος Κουντουριώτης.

Ὁ Γενικὸς Γραμματεὺς Α. Μαυροκορδάτος

tions de toute espèce d'arbres, pour la somme de huit cent mille tallers d'Espagne.

2° Le paiement du prix des ventes aura lieu moitié en argent, moitié en billets ou en obligations nationales.

3° Le produit sera employé aux besoins pressants de la patrie, et surtout à la défense de Missolonghi, c'est-à-dire, à l'achat de munitions de guerre et de bouche pour la garnison et pour le camp du dehors, à l'acquittement des rations et de la solde de la garnison, aux réparations de la forteresse qui paraîtront nécessaires, et à l'entretien d'une force navale.

4° Le mode d'après lequel les ventes seront faites sera fixé par un réglement spécial. Une commission de cinq membres, chargée de les surveiller, sera nommée du commun consentement des deux corps qui forment le gouvernement.

5° La présente loi sera insérée dans le recueil des lois, et publiée au moyen de la presse.

Donné le 6 février 1826, à Napoli.

Le président, PANOUTZOS NOTARAS.

Le premier secrétaire, A. PAPADOPOULOS.

Est sanctionné,

Le président du Pouvoir Exécutif,
GEORGE CONDOURIOTIS.

Le secrétaire-général, A. MAVROCORDATOS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

AVERTISSEMENT..... 1

DISCOURS PRÉLIMINAIRE..... 7

POST-SCRIPTUM..... 67

LIVRE I^er^. — Situation de la ville. — Population. — Idée sommaire du premier siége entrepris, en 1822, par Omer-Vrionis, et soutenu par Mavrocordatos. —Construction de nouveaux remparts, en 1823. — Invasion de Moustaï, pacha de Scodra. — Accroissement de la population. — État de la place en 1824. 77

LIVRE II. —Coup-d'œil sur l'état de la Grèce dans les premiers mois de 1825. —Nomination de Méhémet-Reschid-Pacha aux fonctions de Roumeli-valesi. — Les Grecs abandonnent leurs positions sur le Macrinoros. — Invasion de Reschid dans l'Étolie. — Établissement à Missolonghi d'une junte de gouvernement pour la Grèce Occidentale.—Nicolas Stournaris élu commandant de la ville. — Arrivée des Turcs devant la place. — Combats livrés sous ses murs. — Premières opérations du siége. — Généraux qui avaient des commandements dans la garnison. — Effets produits sur les soldats et sur les

Pages.

habitants par les nouvelles du Péloponèse. — Retard de l'escadre. — Mort de Tsamados. — Reschid reçoit de nouveaux canons et redouble le feu. — Courage des femmes et des enfants de Missolonghi. — Arrivée de quelques vaisseaux grecs. — Victoire remportée par Sachtouris. — Attaque de l'île de Marmaros. — Progrès des assiégeants. — Renforts reçus par la garnison. — Sortie..... 107

Livre III. — Arrivée de la flotte devant Missolonghi. —Nouveaux efforts des assiégeants. — Ils comblent les fossés. — Entrée d'une flottille ottomane dans le bassin de la ville, qui dès-lors est bombardée par terre et par mer. — Les munitions des Grecs s'épuisent ainsi que leurs vivres. — Reschid leur propose de capituler.—Réponse de la garnison. — Brèche au bastion Botzaris et premier assaut.— Nouvelles propositions du sérasker. — Quelques chefs hésitent. — Indignation des soldats. — Propositions d'un capitaine autrichien.—Réponse de Noti Botzaris.—Lettre de Lampros Véïcos à Tahir-Abas. — Second assaut. — Victoire des assiégés. —Arrivée de la flotte grecque. — Bataille navale. — Sortie d'une partie de la garnison combinée avec une attaque de Karaïskaki.. 139

Livre IV. — Détails sur un ouvrage singulier des assiégeants, appelé par l'ingénieur Koccini *digue d'union*.— Reschid s'empare du bastion Franklin.—Ses troupes sont arrêtées par la seconde enceinte que les Grecs avaient élevée. — Arrivée des généraux Kitsos Tsavellas, George Valtinos et Costa Photomara.— Nouvelles de l'armée de Karaïskaki. — Travaux des Turcs contre les retranchements intérieurs.

Pages.

—Les Grecs reprennent le bastion Franklin et s'emparent d'une partie de la *digue d'union*. — Consternation de Reschid.— Réjouissances publiques à Napoli pour célébrer le courage de la garnison dans les deux premiers assauts. — Discours d'Athanase Polysoïde. —Construction de la batterie Koutsonicas. — Nouveaux travaux de Reschid.— Découragement de ses troupes.—Succès de Karaïskaki. — Proclamation de la junte de Missolonghi.—Les Grecs détruisent la *digue d'union*..... 167

LIVRE V. — Reschid ne songe plus à des attaques de vive force; il s'occupe de fortifier son camp. — Il essaie encore d'entrer en négociation. — Réponse énergique des Grecs. —Nouveaux succès de Karaïskaki. — Sortie brillante d'une partie de la garnison. — Reschid abandonne ses ouvrages et se retire dans son camp. — Joie des Missolonghiotes. — Exposé de l'état des remparts à cette époque. — Craintes de Reschid. — Retour de la flotte turque.— Efforts infructueux de Miaouli pour s'ouvrir l'entrée du port. — Barbarie du sérasker envers ses prisonniers de guerre.—Arrivée d'Ibrahim sous les murs de la place. —Tableau de la Morée. — Embarras du gouvernement grec.—Moyens employés pour fournir aux dépenses d'une nouvelle expédition navale..... 199

LIVRE VI.—État de la place au commencement de 1826. — Ibrahim se borne d'abord à exercer ses troupes. — Ravages causés par ses bombes. — Prières publiques sur les remparts. — Arrivée de la flotte grecque. — combat naval du 21 janvier. — Propositions du capitan-pacha transmises à Missolonghi par un

Page.

capitaine anglais. — Réponse de la junte. — Incendie d'une corvette ottomane. — Bataille navale du 28; victoire de Miaouli.—Ibrahim fait construire une flottille. — Le général Georges Kitsos est accusé de trahison. — Son innocence est reconnue. — Lettre du jeune fils de Marcos Botzaris. — État des forces des assiégeants. — Moyens adoptés par le gouvernement grec pour fournir aux dépenses d'une nouvelle expédition maritime. — Souscriptions en Grèce. — Inquiétude de tous les peuples sur le sort de Missolonghi.—Quêtes à Paris. — M. Éynard.—Ibrahim redouble le feu de ses batteries.—Sortie du 28 février. 231

Livre VII. — Ibrahim tourne tous ses efforts du côté de la mer. — Il s'empare de Vassiladis, de Ntoulma, de Poros et d'Anatolico. — Sortie d'une partie de la garnison. — Les Turcs attaquent l'île de Clissova. — Héroïsme de Kitsos Tsavellas et de ses trois cents compagnons.—Victoire des Grecs. — Les vivres manquent entièrement dans la ville. — Arrivée de la flotte grecque.—Inutilité de ses efforts.—Souffrances et courage des habitants.—Réponse de Noti Botzaris au commandant des îles Ioniennes. — Plan d'une sortie générale. — Lettre à Karaïskaki. — Préparatifs de la sortie.—Dévouement de Kapsalis.—Derniers moments de Missolonghi.—Pertes des Arabes.—Marche de la garnison jusqu'à Salona.—Arrivée des chefs à Napoli 277

Pièces justificatives 323

N° 1. Lettre du ministre de la guerre au général Georges Dracos 325

N° 2. Fragment d'une lettre écrite par Colocotroni et

Pages.

d'autres généraux Péloponésiens, aux chefs de la garnison de Missolonghi. 330
N° 3. Lettre de la junte de Missolonghi au chevalier Bouratovits, commandant de la frégate autrichienne *la Caroline* 334
N° 4. Lettre des primats de l'île d'Hydra, à la junte de Missolonghi. 338
N° 5. Proclamation du président du Pouvoir Exécutif à tous les citoyens de Napoli. 342
N° 6. Loi sur un emprunt avec hypothèque sur les biens nationaux. 346
N° 7. Lettre du capitaine Abbat, commandant de la corvette anglaise *la Rose*, aux autorités de Missolonghi. 352
N° 8. Réponse de la junte et des généraux. 354
N° 9. Lettre du général Georges Kitzos, à la junte de Missolonghi. 358
N° 10. Lettre de la junte au général Kitzos. 362
N° 11. Loi qui ordonne la vente d'une partie des biens nationaux. 366

FIN DE LA TABLE.

00083549

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018